This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

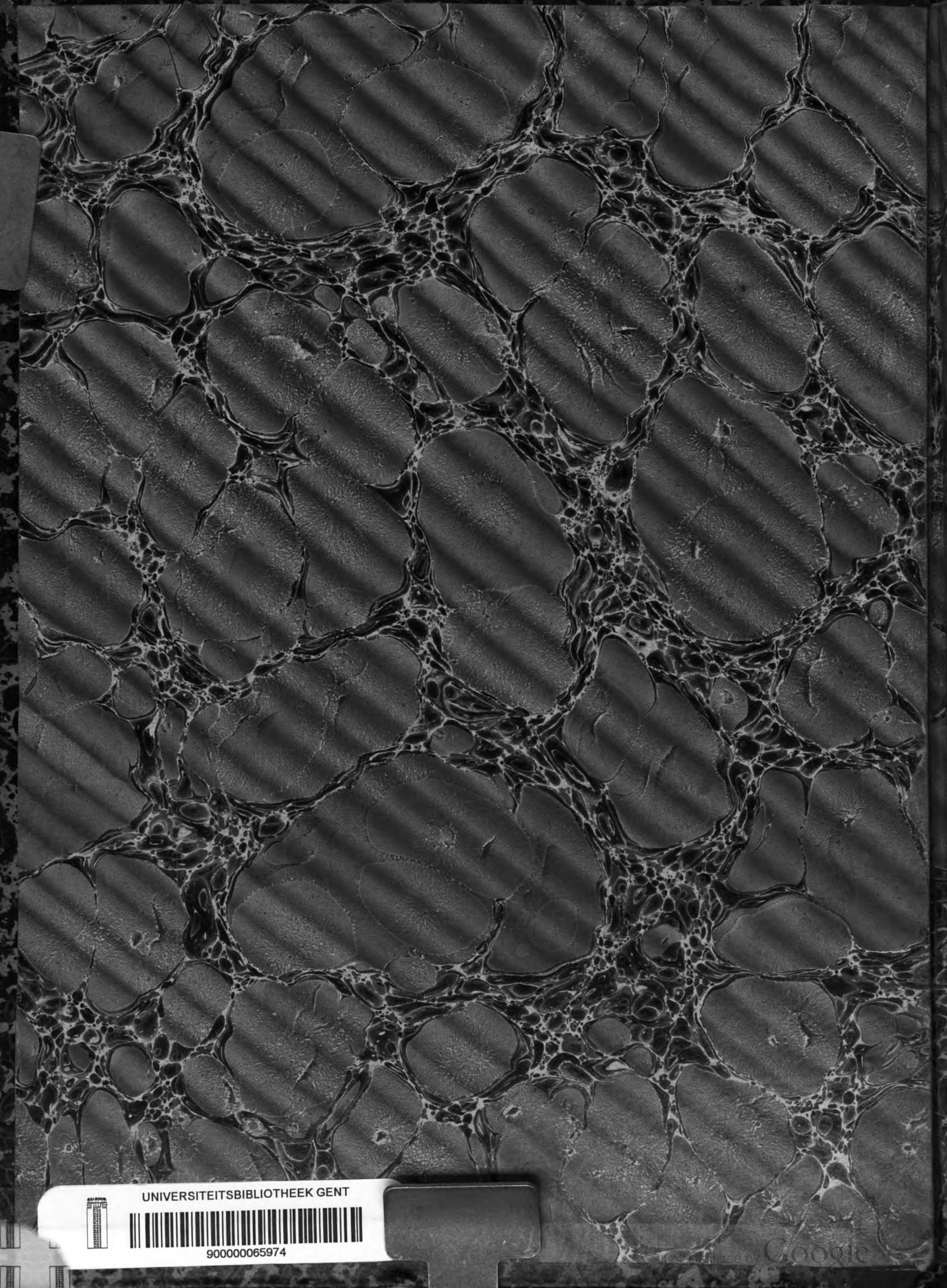
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000065974
Digitized by Google

Digitized by Google

Acc 27848

Acc 27848

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

Digitized by Google

DÉPOSÉ.

Les contrefacteurs seront poursuivis.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

5e ANNÉE. — 2e SÉRIE.

TOME V.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE DE A. LABROUE ET COMPAGNIE, ÉDITEURS.
36, RUE DE LA FOURCHE.

1850

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FINESSES DE CYNTHIE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES:

PANDOLFO MALARIA, podestat de Forli.
JACOMO, son greffier.
SILVIO, son valet.
CYNTHIE.

PLAIDEURS.
UN MESSAGER. — UN OFFICIER. — UN HUISSIER.
PEUPLE.
GARDES.

L'action se passe à Forli, dans les États romains, au seizième siècle. — Le théâtre représente une salle de la maison du podestat.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACOMO, seul.

(Il est assis devant une table chargée de papiers et tient devant lui un registre dans lequel il lit.)

« Beppo Carminati... trente écus d'or d'amende
» Pour excès de boisson. » Là, je vous le demande,
N'est-ce pas un peu cher payer le vin cuvé?
Pour un écu, jadis, on se fût achevé
Sous la treille, et l'on eût en éclats mis les vitres

Digitized by Google

Par-dessus le marché... Poursuivons mes regîtres...
« Rafaël de Crémone... un petit ducaton
» Pour adultère et rapt. » On n'est pas un Caton,
Et, comme un autre, au temps de sa mine fleurie,
On eut, quoique greffier, quelque galanterie;
Mais, qu'il vise à la bourse ou menace le front,
Le larron, à mon sens, commet égal affront...
Au chaos nous marchons à grands pas, sur mon âme,
Depuis que le démon, sous des dehors de femme,
S'est fait le commensal du seigneur podestat,
Et manie en son nom les affaires d'État :
Une fille on ne sait d'où ni pourquoi venue,
Qui tomba, l'an dernier, comme on dit, de la nue,
Et fit si bien jouer son esprit et ses yeux
Que son caprice a seul la parole en ces lieux.....
Un barbon amoureux est chose diabolique,
Mais le nôtre est de tous le plus hyperbolique...
Suivant que la Cynthie a bien ou mal dormi,
Le juge montre un front serein ou rembruni;
Et lorsqu'une nuit blanche a laissé la migraine,
Les édits rigoureux s'abattent par douzaine.
Ah ! seigneur podestat, ce bel oiseau doré
Peut vous conduire un jour plus loin qu'à votre gré...
(Bruit au dehors.)
Mais quel est ce fracas?...

SCÈNE DEUXIÈME.

LE PODESTAT, JACOMO.

(Le podestat entre vivement. Ses vêtements sont en désordre. Sur son épaule pend un grand manteau couvert de boue et des plis duquel s'échappent quelques pierres.)

LE PODESTAT, comme s'il parlait à des gens au dehors.

Mécréants... pendards... traîtres..
Je voudrais vous voir pris dans un cercle de reîtres,
Les plus noirs, les plus durs que l'on puisse trouver,
Dans ce dessein exprès les fallût-il lever,
Qui fissent tendrement frissonner vos épaules
Sous le chatouillement d'un triple rang de gaules!...
Entendez-vous, truands?...
(Il descend la scène et se laisse choir dans un fauteuil.)

Digitized by Google

(A Jacomo.)

Tu vois un homme mort...
Je me sens à la tête un atroce transport...
J'ai les membres brisés... Tâte-moi cette jambe...
Que je marche...

(Il se lève et fait quelques pas.)

JACOMO.

Eh! seigneur, on n'est pas plus ingambe...

LE PODESTAT.

Et ce bras, tiens, au coude il est endolori.
N'ai-je pas, aussi, l'œil tout bleuâtre et meurtri?...

JACOMO.

Nenni... Par le cerveau vous trotte une chimère.

LE PODESTAT.

Chimère!... L'ironie est, vraiment, trop amère...
Est-ce chimère aussi les pierres que voilà?

(Montrant son chapeau déformé.)

Et chimère le coup qui vint s'abattre là?
Et les affreux propos qu'il me fallut entendre?
Et l'arbre où quelques-uns parlaient de me suspendre?...
Chimère!...

(Bruit confus au dehors.)

Écoute... « A bas le tyran de Forli! »
Tyran!... Bien, à ce nom je n'aurai pas failli!...
Mande par un exprès au légat de Ravenne
Qu'il m'envoie, à l'instant, de quoi donner la gêne,
Avec un homme propre à l'opération...
Je veux que tout Forli passe à la question...
Hé bien, tu n'écris point?

JACOMO.

Saint-Jacques m'en préserve..,
Qu'un autre, s'il lui plaît, à votre perte serve...
Moi, non...

LE PODESTAT.

Tu montreras en ce cas le chemin,
Et mon homme sur toi va se faire la main...
Monsieur le bon apôtre, il faut qu'on vous soumette...

JACOMO.

Quels que soient les écarts où le dépit vous jette,

Digitized by Google

Vous ne pousserez point jusqu'à la pendaison...
Mais, que j'aille avec vous me mettre à l'unisson,
Nous aurons beau tous deux crier miséricorde,
Et j'aurai, vous pendu, le reste de la corde...

LE PODESTAT.

Le discours impudent...

JACOMO.

Plein de sincérité;
Et surtout, j'en ai peur, près de la vérité.
Voulez-vous que je parle avec franchise entière
Et dise mon avis tout cru sur la matière?...
Vous n'êtes pas plus fait pour jouer au tyran
Que moi pour emprunter des airs de capitan.
On n'est pas un Néron lorsqu'on a cette face...
Au seul mot de prison votre bouche grimace,
Et s'il vous fallait voir donner la question,
Le patient lui-même aurait compassion...
(*Le podestat veut parler.*)
Ne vous récriez pas... Je n'en veux point démordre,
Vous n'avez pas les dents comme il les faut pour mordre.
Certain loup en berger se déguisa, dit-on;
Vous pour un loup voulez faire prendre un mouton...

LE PODESTAT.

Peste soit du bavard!...

JACOMO.

C'est la vérité nue...
Vous n'avez pas de fiel...

LE PODESTAT.

Encor...

JACOMO.

Je continue...
Si le moule est brisé d'où vous êtes sorti,
Avant que le démon ne fît rage à Forli
Les vertus y naissaient sans effort ni culture;
C'était du paradis une miniature;
Hors du temps de vendange on ne s'enivrait pas;
Les procès d'amoureux étaient les seuls débats;
Un vieux sergent manchot traînant sa hallebarde
Était ce qu'il fallait pour tenir bonne garde...

Digitized by Google

Au lieu de ce tableau quel spectacle aujourd'hui!...
L'innocence et la paix, l'un portant l'autre, ont fui ;
Je consume mes nuits à des réquisitoires ;
La plupart des époux ont des malheurs... notoires ;
Vous étiez adoré... l'on vous siffle à présent...
De bénin, il est vrai, le joug s'est fait pesant...

LE PODESTAT.

Ou bénin ou pesant, il est ce qu'il doit être...
Ce que je veux, enfin... Suis-je ou non pas le maître?...

JACOMO.

Vous?... Le vrai podestat porte coiffe et jupon...
Gente dame Cynthie...

LE PODESTAT.

Insolent...

JACOMO.

Dites non...

LE PODESTAT.

Après tout, s'il me plaît de me régler sur elle?..
Son doigt en sait plus long que toi dans ta cervelle...

JACOMO.

Pourquoi donc se laisser elle-même mener,
Puisqu'elle est si fort propre à l'art de gouverner?...

LE PODESTAT.

Hé, plaît-il?

JACOMO.

Je m'entends...

LE PODESTAT.

A l'instant qu'on s'explique..

JACOMO.

Ce que vous avez dit n'est-il pas sans réplique?...
Son doigt en sait plus long...

LE PODESTAT.

Corbleu, mais il s'agit
D'éclaircir ton propos, non de ce que j'ai dit....
Voyons... parle...

Digitized by Google

JACOMO.

A quoi bon?... Vous croiriez que j'invente,
Et noircis par dépit la vertu de l'infante...

LE PODESTAT.

Malpeste... tu me fais à petit feu mourir...

JACOMO.

Voilà tout le profit que l'on trouve à nourrir
Ces muguets bien frisés, aux façons langoureuses,
Dont l'œil humide rend les filles amoureuses...
Qui s'accrochent sans honte aux galons de valet,
Pour dormir, manger, boire, aimer comme il leur plaît...

LE PODESTAT.

Mais c'est nommer Sylvio...

JACOMO.

Je veux bien...

LE PODESTAT.

Elle l'aime?...
Réponds...

JACOMO.

Euh... euh...

LE PODESTAT.

Oui-da...

JACOMO, à part.

Comme le voilà blême!...

LE PODESTAT.

Ah, mon mignon... Je vais net le congédier,
Et sans plus de délai le lui signifier...
Et quant à vous, ingrate, adieu le temps de fête,
Où tout dans la maison allait à votre tête.
(*Appelant.*)
Holà, holà, Sylvio!... N'entends-tu pas, maraud,
Et pour être obéi faut-il crier plus haut?...
(*Appelant.*)
Sylvio!!... Je crois qu'il veut m'époumonner, le traître...
Ha, le sire à la fin se résout à paraître...

Digitized by Google

SCÈNE TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENTS, SYLVIO.

(Sylvio entre comme un homme qui vient d'être brusquement éveillé, en bâillant et en se délirant les bras.)

LE PODESTAT.

Que faisais-tu là, drôle?...

SYLVIO.

Un rêve... Je songeais
Que des pieds à la tête en un coup je changeais...
Oui, de la tête aux pieds... crac... j'avais fait peau neuve.
Ma garde-robe était, par enchantement, veuve
De ces grègues à jour, transparente cloison,
Où le frais quelquefois entre hors de saison...
De ceci qui jadis fut une souquenille,
Et qu'on nommerait bien en l'appelant guenille...
Et du feutre roussi que je tiens à la main...
Bref, tout disparaissait par le même chemin,
Et je me retrouvais vêtu de brocatelle,
Ayant à chaque manche un bon tour de dentelle...

LE PODESTAT.

Les rêves sont parfois un avertissement,
Dit-on, et l'avenir se découvre en dormant :
Un songe t'a prédit que tu quittais ces hardes...
J'entends que pas un jour de plus tu ne les gardes.

SYLVIO.

En vous prétendant ladre on vous calomniait :
Je le soutins toujours contre qui le niait.
Vos générosités n'ont pas besoin de digue,
Et l'on irait trop loin en vous disant prodigue...
Certe... Mais on a vu moins libéral que vous ;
Et ces méchancetés sont propos de jaloux,
Qui crèveront de rage en voyant la livrée
Dont vous m'allez vêtir, d'or et de soie ouvrée...

LE PODESTAT.

Si tu n'as pas le choix d'un autre vêtement,
Je t'engage à ne plus sortir que nuitamment,

Digitized by Google

Et hors le temps de lune... Assez de ce langage...
Pour parler net et bref, tu vas plier bagage.

SYLVIO.

Apprenez-moi mes torts...

LE PODESTAT.

Des raisons?... Il me plaît,
Comme on quitte un habit, de changer de valet.
Je n'ai point là-dessus de raisons à produire.
Je t'éconduis... c'est que je te veux éconduire...
Voilà tout...

SYLVIO.

Le silence est le pire motif,
Et ne passa jamais pour fort démonstratif.

LE PODESTAT.

Tu m'échauffes enfin... Sans plus tarder détale...

SYLVIO (se renversant dans un fauteuil).

Où je me trouve bien, per Bacco, je m'installe...
Or, je suis bien chez vous... — donc, je ne bouge point.

LE PODESTAT.

Jacomo, prends ce traître et l'assomme du poing...

JACOMO.

Y pensez-vous, bon Dieu!... Je ne suis pas de taille;
D'un souffle le maraud finirait la bataille.

SYLVIO (toujours assis.)

Je témoigne, il est vrai, quelque civilité
En mettant à haut prix votre hospitalité:
Vous habillez vos gens... La meilleure peinture
Serait pâle à côté des choses en nature...
(Par quelle métaphore égaler ce pourpoint?)
Et vous les nourrissez... Voyez mon embonpoint:
C'est de votre cuisine une fidèle enseigne,
Et je ne connais rien qui mieux vos ragoûts peigne...
Mais, lorsque l'estomac a su se résigner
Aux festins qui d'abord pouvaient lui répugner,
On aime cette vie honnête et bien réglée,
Pour conduire à cent ans savamment calculée,
Et j'attends, quant à moi, l'exprès commandement

Digitized by Google

D'un arrêt... pour songer au déguerpissement,
Et même j'ai l'appel...

LE PODESTAT, à Jacomo.

Je le veux faire pendre...
Cherche un texte de loi...

SYLVIO.

Mieux serait de m'apprendre
Peut-être — on est d'un âge à pouvoir s'amender —
De quel chef vous avez à me réprimander.

LE PODESTAT.

Morbleu ! c'est un récit à prendre une heure entière :
J'y manquerais d'haleine avant que de matière;
Mais je veux défiler un bout du chapelet,
Et tu t'amenderas... hors d'ici, s'il te plaît.
— Le plein tour du cadran si bayer aux corneilles;
— Lorsqu'il faut écouter si n'avoir pas d'oreilles,
Mais en être soudain mieux pourvu que Midas
Quand la discrétion veut qu'on n'écoute pas;
— Si, de même, tantôt aveugle et cul-de-jatte,
Tantôt subtil de l'œil et dispos de la patte;
— Constant en un seul point, au métier d'aigrefin ;
— Pour clore dignement ces mérites, enfin,
Si, plus haut qu'il ne sied, diriger tes visées,
Et sans pudeur aller sur mes propres brisées —
D'un galant serviteur pouvait être le fait,
Je t'en proclamerais le modèle parfait.
Mais comme j'entends peu les choses de la sorte,
J'exige, encore un coup, que de chez moi tu sorte,
Et je...

(*Apercevant Cynthie; à part*).

Mais la voici...

JACOMO.

Ferme ! ne bronchez pas...

LE PODESTAT, à part.

Ah! que plus que jamais je lui trouve d'appas!...

(*A Sylvio.*)

Sors...

(*Sylvio sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE QUATRIÈME.

LE PODESTAT, JACOMO, CYNTHIE.

CYNTHIE.

Bonjour, doux seigneur...

LE PODESTAT.

Bonjour.

CYNTHIE.

Votre air me glace.
Çà, que ce vilain pli de votre front s'efface...
(Lui tendant la joue.)
Venez me baiser là...

JACOMO, au podestat.

Restez.

LE PODESTAT, à part.

Cruel effort!...
(Après un moment d'hésitation il va pour l'embrasser.)

CYNTHIE, s'éloignant.

Laissez... cela n'a rien qui chatouille si fort...
— Vous conférïez, je vois, d'une affaire secrète,
Et mon entrée ici fut, sans doute, indiscrète?

LE PODESTAT.

Nullement... il n'est rien de moins mystérieux;
Je chassais un valet irrévérencieux,
Ce coquin de Sylvio... *(A part.)* Comment le prendra-t-elle?

CYNTHIE.

Et vous vous échauffiez pour cette bagatelle?
Le beau motif, vraiment; de se fouetter le sang!...

LE PODESTAT, à Jacomo.

Entends-tu?...

JACOMO, au podestat.

Faux semblants...

CYNTHIE.

Quelqu'un de votre rang
S'aller commettre avec un laquais!.. j'en ai honte...

LE PODESTAT, à Jacomo.

Je te soupçonnais bien de m'avoir fait un conte...

Digitized by Google

CYNTHIE.

Mais laissonsce suj et, qui ne mérite pas
De donner un instant matière à des débats.
Je venais provoquer, seigneur, votre justice...

LE PODESTAT.

Parle.

CYNTHIE.

Et vous dénoncer le plus noir artifice...

LE PODESTAT.

Un complot?

CYNTHIE.

Un quatrain... inspiré par l'enfer,
Et tel qu'on le croirait dicté par Lucifer...
(*Lui tendant un papier.*)
Lisez... car je n'en veux, pour moi, souiller ma lèvre;
De toucher ce papier seulement j'ai la fièvre.

LE PODESTAT, lisant.

« Cynthie est-elle sage? — Elle a mille beautés.
» A-t-elle des vertus ? — Ses propos sont vantés.
» Sa sagesse l'est-elle ? — Elle brille à la danse.
» Mais ses vertus ? — Sa voix à merveille cadence. »
Oui, le trait est perfide...

CYNTHIE.

A vos airs indulgens
On reconnaît le cas que vous faites des gens...
Cette satire, où perce un sens abominable,
Ne vous retenez pas... dites qu'elle est aimable.

LE PODESTAT.

Hé! non pas... et je veux...

CYNTHIE.

Pour excuser ces vers
Il faut plus que l'auteur avoir l'esprit pervers.

LE PODESTAT.

Mais je n'excuse rien, et ressens ton outrage;
Que ce vil grimaud ose avouer son ouvrage,
Et je...

CYNTHIE.

C'est lui prêter un grand fonds de candeur
De croire qu'il ira s'en proclamer l'auteur:

Digitized by Google

N'avez-vous pas l'enquête — et l'interrogatoire,
L'appel par les sergents, l'arrêt comminatoire,
Le cachot simple ou noir, la séquestration
Sans boire ni manger, enfin la question?

LE PODESTAT.

Là... là... pour un quatrain?...

JACOMO, à part.

La pécore!... j'enrage.

CYNTHIE.

On ne mesure pas, mais on pèse l'outrage.

JACOMO, au podestat.

Croyez-moi, le conseil est des plus imprudents,
Pour quelques méchants vers de faire voir les dents...
(*Montrant les pierres que le podestat a laissées tomber en entrant.*)
L'arbre où croissaient ces fruits sous le poids d'autres penche...
Vous en feriez sur vous pleuvoir de chaque branche,
Sans fermer, pour cela, la bouche aux médisants;
Leurs traits n'en deviendraient même que plus cuisants.
On aurait contre moi noirci toute une rame,
Entassé prose et vers, pamphlet sur épigramme,
Qu'après m'être tâté je demeurerais coi...
Et si l'on m'en venait demander le pourquoi,
Je dirais : « Vous criez : *au voleur!* lorsqu'on vole...
» Bien... Mais on ne m'a pris seulement une obole.
» Quand vous voyez briller le fer : *à l'assassin!*
» Auriez-vous aperçu dans l'ombre un spadassin?...
» Laissez tout ce fatras s'en retourner en poudre.
» Un bâton suffirait... vous invoquez la foudre!... »

LE PODESTAT.

Cet avis a du sens.

CYNTHIE.

Soit... quittons ce sujet.
J'avais à vous parler encor d'un autre objet,
Mais un tiers est de trop pour que je m'en explique.

LE PODESTAT, à Jacomo.

Laisse-nous...

JACOMO, à part.

Je pressens quelque tour diabolique.
(*Jacomo sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE CINQUIÈME.

LE PODESTAT, CYNTHIE.

CYNTHIE.

Seigneur, de vos bienfaits j'ai le cœur pénétré,
Mon tourment est comment je les reconnaîtrai;
Et, par honnêteté, la prudence me porte
A ne me charger pas d'une dette plus forte.

LE PODESTAT, à part.

Grand Dieu! (*Haut.*) Que prétends-tu par là?...

CYNTHIE.

Vous faire part
Du dessein arrêté de mon prochain départ.

LE PODESTAT.

Ce n'est pas sérieux?...

CYNTHIE.

S'il vous faut une preuve,
Vous l'aurez dès demain.

LE PODESTAT, à part.

Je vois où tend l'épreuve.
(*Haut.*)
Ne crois pas sur ces vers que j'eusse un parti pris :
Je veux faire saisir le coupable à tout prix ;
En outre, de rimer édit portant défense...
La prose suffit bien pour dire ce qu'on pense,
Et des faiseurs de vers le style ténébreux
Masque le plus souvent des projets dangereux.

CYNTHIE.

Ces vers m'étaient déjà sortis de la pensée;
Dans le premier moment si j'en fus offensée,
C'est faute de savoir — depuis ce qu'on m'apprit —
Que porter le cœur haut marque un petit esprit.

LE PODESTAT.

Va, donne un libre cours à ton humeur railleuse...

Digitized by Google

A l'endroit des brocards j'ai la peau chatouilleuse :
Mais n'aie aucun égard à mon tempérament ;
Tes sarcasmes seront mon juste châtiment.

CYNTHIE.

Quand nous allons tantôt nous quitter pour la vie
Railler serait cruel, et n'est pas mon envie.
D'ailleurs, pour quelques torts des bienfaits... et plus grands...

LE PODESTAT.

A l'aveu qui t'échappe, ingrate, je te prends.
Ce que j'ai fait pour toi ta bouche le proclame,
Et tu m'en veux payer en me déchirant l'âme.
— Pourquoi donc ce dessein?... Eh ! suis-je autre pour toi
Que j'ai toujours été ? — Méchante, réponds-moi...

CYNTHIE.

Vous-même répondez... Votre mémoire est brève.
Tout à l'heure... pourtant ce n'était point un rêve...
L'affront... l'affront sanglant...

LE PODESTAT.

J'avais l'esprit perdu ;
Contre un doute poignant je luttais éperdu :
Jacomo prétendait...

CYNTHIE.

Que pouvait-il prétendre?...

LE PODESTAT.

Que j'étais le pendant du bonhomme Cassandre.
Il disait... et faisait de le croire semblant...
Que Sylvio...

CYNTHIE.

Mais après?

LE PODESTAT.

É... était... ton galant.

CYNTHIE, feignant de se trouver mal.

Ciel ! je me sens au cœur par l'injure frappée...

LE PODESTAT, cherchant à la ranimer.

Mignonne... — J'ai là fait une belle équipée!...

Digitized by Google

Rustre!... cerveau félé!... — Mignonne, remets-toi...
Je t'établis en tout souveraine chez moi,
De rage en dût crever cette vipère infâme.
Plus d'un grand empire eut pour arbitre une femme
Et s'en trouva fort bien. Moi, chétif podestat,
Je ne puis t'assurer en douaire un État,
Ni faire que Forli soit la France ou l'Espagne,
Pas plus que transformer une butte en montagne;
Mais l'amour ne fait pas différence de lieux
Et change une masure en nid délicieux.

CYNTHIE, se remettant.

De vos desseins je suis on ne peut plus touchée,
Mais...

LE PODESTAT.

D'une barbe grise on est effarouchée,
L'œil n'est plus assez vif, le babil amoureux
Aux lèvres où l'hiver a passé sonne creux...
Je suis vieux...

CYNTHIE.

Que me fait la barbe blonde ou grise?...
Mais aux traîtres propos je crains de donner prise.

LE PODESTAT.

Laisse dire aux railleurs... Tiens, ils m'ablment, moi:
Eh bien, un moucheron me cause plus d'émoi.

CYNTHIE.

Rien de mieux quand ce sont épigrammes légères;
Mais l'honneur peut souffrir des rumeurs mensongères,
Comme par ce qu'on dit de cette liaison:
Méchant bruit dont je veux, d'ailleurs, avoir raison.

LE PODESTAT.

Je livre, de grand cœur, le fourbe à ta sentence,
Et suis prêt à dresser moi-même la potence.

CYNTHIE.

Je crois pour lui savoir un meilleur châtiment.
Vous lui direz sur moi net votre sentiment...

LE PODESTAT.

Certe...

Digitized by Google

CYNTHIE.

... Et dans quelle forme éclatante et publique
Je puis faire, à mon gré, que votre choix s'explique.

LE PODESTAT.

Vivat!... Je vois d'ici son profil s'allonger ;
Le pauvre homme en perdra le boire et le manger.

CYNTHIE.

De plus, pour ne laisser prétexte à sa malice,
Et que jusqu'à la lie il boive le calice,
Ajoutez que Sylvio, ce lâche, ce vaurien,
Ce gibier de bourreau...

LE PODESTAT, à part.

Ho ! la femme de bien!...

CYNTHIE.

Comme par le passé reste à votre service,
Et que vous lui voulez faire quitter l'office,
Afin qu'avec la chance en tout temps de me voir,
Ses yeux éprouvent mieux sur moi tout leur pouvoir.

LE PODESTAT.

Plaît-il?

CYNTHIE.

La chose m'est fortement déplaisante,
Et l'honneur doit parler afin que j'y consente.

LE PODESTAT, à part.

Est-ce que j'entends bien?...

CYNTHIE.

Mais quel air effaré?...

LE PODESTAT, riant.

Ah! le tour est fort bon et longtemps j'en rirai.

CYNTHIE.

Tant mieux.

LE PODESTAT.

C'est, par bonheur, pure plaisanterie...

Digitized by Google

CYNTHIE.

Je n'ai de plaisanter, par malheur, nulle envie.

LE PODESTAT.

Ce serait tout de bon?...

CYNTHIE.

Ces étranges façons...

LE PODESTAT.

Pardonne... L'amour est trop facile aux soupçons :
Ce qui devrait surtout le calmer le tourmente,
Et pour ne manquer pas de prétexte, il invente.
Cependant, je n'ai point le travers de ces gens
Que chaque avance rend d'autant plus exigeans ;
Le moindre gage...

CYNTHIE.

Un gage?...

LE PODESTAT.

Oui... deux mots d'écriture ;
Une promesse avec un bout de signature...
(*La conduisant vers la table.*)
Là, ce serait écrit avant qu'on s'en doutât :
(*Dictant.*)
« Je promets d'épouser le seigneur Podestat. »

CYNTHIE.

Allons, s'il faut cela pour qu'on vous satisfasse,
Mais c'est à vos amours singulière préface...

LE PODESTAT.

La préface n'est rien quand le livre a du bon,
Et tu le trouveras divin.

CYNTHIE, à part.

Pauvre barbon.
(*Elle écrit.*)

LE PODESTAT, à part, montrant les yeux de Cynthie.

Quel feu!... Ce sont flambeaux tout prêts pour l'hyménée,
Et signes précurseurs d'une riche lignée.

CYNTHIE, lui remettant le papier.

Vous êtes, cher seigneur, à présent satisfait?...

Digitized by Google

LE PODESTAT.

Mais le contrat n'est pas entièrement parfait :
Justinien permet qu'on réclame des arrhes,
Gajus est avec lui d'accord...

CYNTHIE.

Ce sont barbares ;
Je n'ai rien...

LE PODESTAT.

Oh ! que si... Ce baiser que tantôt...

CYNTHIE.

Vous avez refusé...

LE PODESTAT.

J'étais un triple sot.
(Il l'embrasse. Elle lui présente l'autre joue.)

CYNTHIE.

Voyons... sur l'autre joue...

LE PODESTAT.

Oh ! douceur infinie !
Je me sens l'esprit frais et l'âme rajeunie.
Pour n'avoir pas les airs penchés d'un jouvenceau,
Crois-moi, l'on est encore un assez fin morceau ;
Et plus d'un porte en croc sa moustache, et promène
Des regards qui jamais ne virent d'inhumaine,
Auquel on se fait fort de remettre des points...
Mignonne, tu verras quand nous serons conjoints.

CYNTHIE.

Seigneur...

LE PODESTAT.

Hé ! l'innocente... A mon amour pardonne
Le transport un peu vif auquel il s'abandonne.
— Je vais faire quérir ce fourbe incontinent,
Et lui vider son sac jusqu'au fond proprement.
Ah ! maître Jacomo... — Mais, un instant... j'oublie :
(Il se met à la table et écrit.)
Ce décret, sur-le-champ il faut qu'on le publie ;
Cent ducats à celui qui livrera l'auteur
De ce quatrain... On a pour moins un délateur.
Tiens... prends... et... *(Bruit.)* Qui va là?..

Digitized by Google

SCÈNE SIXIÈME.

LES PRÉCÉDENTS, SYLVIO, UN MESSAGER.

(La porte du fond s'ouvre brusquement. Le messager paraît avec Sylvio qui veu l'empêcher d'entrer.)

SYLVIO.

La malice est grossière,
Beau sire... Une autre fois sors de ta gibecière
Un tour moins fripé.

LE MESSAGER, résistant.

Mais...

SYLVIO.

Voyez donc le vilain
Qui force en plein soleil la maison du prochain!...
Dehors...

LE MESSAGER.

Encore un coup, sache à qui tu t'adresses:
J'appartiens au Légat...

SYLVIO.

Hé! si tu ne te presses
De tourner les talons, fourbe...

LE MESSAGER, se débattant.

A l'aide!...

LE PODESTAT, les séparant.

Holà!
Prenez-vous ce logis pour champ de pugilat?...
Descendez dans la rue et faites-y merveilles...
Mais s'il vous plaît garder intactes vos oreilles,
Cessez ici ce jeu.

SYLVIO, cherchant à entraîner le messager.

Viens.

LE MESSAGER, au podestat.

Mon digne seigneur,
Tirez-moi de ses mains... Le Légat-gouverneur
De Ravenne vers vous en hâte m'expédie.

SYLVIO, même jeu.

As-tu fini bientôt de cette comédie?..
Pour ces maîtres larrons il n'est mauvais moyen.

Digitized by Google

LE MESSAGER, remettant un papier au podestat.

Voyez plutôt...

LE PODESTAT, à Sylvio, qui veut l'empêcher de prendre le papier.

Tout beau !.. Cette ardeur pour mon bien
De ta part...

SYLVIO.

On a fait un retour sur soi-même.

LE PODESTAT.

Dans ce retour subit ma foi n'est pas extrême.
— Avertis Jacomo que je l'attends ici...

CYNTHIE, bas à Sylvio qui lui a dit quelques mots pendant que le podestat ouvre la dépêche.

Je me charge de tout... Ne crains rien...

(*Sylvio sort.*)

LE PODESTAT.

Qu'est ceci?...

(*Lisant.*)

« Seigneur Podestat, le duc de Mantoue vient de » rompre à l'improviste la trêve qui durait depuis trois » années, entre lui et l'État de Rome. Il s'est emparé par » surprise de Faënza et d'Imola. D'après une lettre qu'on » a saisie sur un espion, le dessein du Mantouan serait de » marcher incontinent sur Forli, où il paraît qu'il s'est » ménagé des intelligences. Vous êtes averti, seigneur » Podestat. Faites ce que vous pouvez afin de déjouer la » trahison et de conserver Forli à notre maître spirituel et » temporel, Clément VI. »

(*Au messager.*)

« Je rends grâce au Légat de l'avis salutaire.

(*Le messager sort*).

SCÈNE SEPTIÈME.

LE PODESTAT, CYNTHIE.

LE PODESTAT.

Nous avons sur les bras une méchante affaire :
Le Mantouan n'a feint un si profond sommeil
Que pour nous trouver moins préparés au réveil.

Digitized by Google

CYNTHIE.

Chacun heureusement n'eut pas votre assurance,
Et l'on sentit pour vous le péril à l'avance.
Oui... lorsqu'on vous pressait de relever ces murs
Lézardés et croûlants — et par des hommes sûrs,
De braves lansquenets, vieille troupe choisie,
De remplacer l'inerte et molle bourgeoisie,
Gardienne sans vigueur de remparts chancelans,
On ne vous dictait point par caprice ces plans.

LE PODESTAT.

Quoi ! c'était?...

CYNTHIE.

Je n'ai pas don de seconde vue,
Et cette agression je ne l'avais prévue ;
Mais je savais Gonzague en de tels jeux expert,
Et qu'il prenait les gens le plus souvent sans vert.

LE PODESTAT.

Fille rare, étonnante... Ah ! sans ta clairvoyance...

CYNTHIE.

Ne vous laissez aller à trop de confiance ;
Ce complot par le duc dans la place noué...

LE PODESTAT.

Mais, une fois connu, n'est-il pas déjoué?...
Il suffit que de près et dans l'ombre on surveille...

CYNTHIE.

Qui donc?...

LE PODESTAT.

Mais le Judas...

CYNTHIE.

Ce serait à merveille
S'il venait déclarer lui-même sa noirceur...
Il ne vous fera pas, je crains, cette douceur ;
De vous ne lui doit pas venir sa récompense.

LE PODESTAT.

Nous saurons bien sans lui... — Mais...

CYNTHIE.

Eh bien?..

Digitized by Google

LE PODESTAT.

Oui... j'y pense...
Quand nous vîmes tantôt s'agiter ce vaurien,
Les bons motifs n'entraient dans sa fièvre pour rien :
De toutes les horreurs le maraud est capable,
Et nous tenons en lui, je gage, le coupable.

CYNTHIE.

Qui ?... Sylvio ?... La plaisante imagination !...
Votre valet héros de conspiration !..
(*Avec force.*)
Le traître est Jacomo.

LE PODESTAT.

Jacomo !...

CYNTHIE.

Je l'affirme.

LE PODESTAT.

Se peut-il ?...

CYNTHIE.

Attendez que le fait le confirme,
Que Forli soit au Duc. Après l'événement
Vous en raisonnerez bien plus pertinemment.

LE PODESTAT.

Un seul indice, au moins.

CYNTHIE.

Un seul indice ?.. Mille.
Des indices... c'est peu. Des faits... il en fourmille.
Par qui tous mes avis ont-ils été blâmés ?...
Qui voulait que ces murs restassent désarmés ?...
La place sans obstacle à tous venants ouverte ?...
Qui m'imputait, aussi, de tramer votre perte
Lorsque je conseillais l'appui des lansquenets ?...
Ce sont là des motifs, je suppose, assez nets.

LE PODESTAT.

On ne le peut nier.

CYNTHIE.

Vous faut-il davantage ?...
Vos secrets, avec lui, seule, je les partage ;
Seule avec lui je puis aider le Mantouan ;
Si le traître n'est lui, c'est moi... Convenez-en :

Digitized by Google

Le choix est obligé... vous devez vous résoudre
A me condamner, moi, si vous voulez l'absoudre.

LE PODESTAT.

Je me rends.

CYNTHIE.

Attendez... Rien ne vous presse tant :
Jacomo va venir ici dans un instant ;
De ce qui s'est passé ne faites rien paraître,
Annoncez ma disgrâce — et vous verrez le traître,
Laissant toute prudence, en son enivrement,
De sa perte, à plaisir, se faire l'instrument.
(*Jacomo paraît.*)
C'est lui...
(*Cynthie sort.*)

SCÈNE HUITIÈME.

LE PODESTAT, JACOMO.

JACOMO, à part.

J'augure mal de ce qu'il va m'apprendre :
La belle à ses façons aura su le reprendre.
Le pauvre homme !...

LE PODESTAT, à part.

Vraiment, à l'observer de près,
On voit je ne sais quoi de sinistre en ses traits ;
Oui, le Judas est peint sous ce faux air bonhomme.
(*Haut.*)
J'ai pesé tes conseils.... et j'ai trouvé qu'en somme,
Aux affaires de cœur mieux vaut donner congé.

JACOMO, à part.

Quel langage nouveau !... (*Haut.*) Fort sagement jugé.
Devant des cheveux gris Cupido fait retraite...
Soixante ans ne sont pas l'âge d'une amourette.

LE PODESTAT, à part.

Cinquante-neuf, bourreau...

JACOMO.

Sans compter, entre nous,
Que ce froid déplaisant qui vous tient aux genoux
N'est pas...

Digitized by Google

LE PODESTAT.

(*A part.*) (*Haut.*)
Hum!... Calmons-nous. Pour plus de garantie
J'ai formé le dessein d'éloigner la Cynthie.
Ce sera dès demain.

JACOMO.

Tout de bon?...

LE PODESTAT.

Tout de bon.

JACOMO.

Et moi qui supposais, au contraire — pardon —
Qu'elle venait encor de serrer votre chaîne.
Je suis moins que personne accessible à la haine,
Mais vous voir sur Cynthie ouvrir enfin les yeux
Est pour moi bonne aubaine et me rend tout joyeux.
Un long jour suffirait à peine pour reprendre
Les sottises sans nom qu'elle a fait entreprendre;
Cependant, son chef-d'œuvre — entre tant de hauts faits
S'il s'en peut distinguer de plus ou moins parfaits —
C'est d'avoir patroné ces soudards faméliques
Qui plongent de longs bras dans les caisses publiques,
Houspillent le bourgeois après l'avoir grugé,
Sont de chaque maison le galant obligé,
Et consolent l'époux en cajolant la femme...
Pandours n'auraient pas fait besogne plus infâme.

LE PODESTAT, à part.

Il y vient sans effort. (*Haut.*) Hé! déjà j'inclinais
A ne pas retenir ici ces lansquenets.

JACOMO.

Alors, ne tardez plus un seul jour... pas une heure...
Faites vite, la chose en paraîtra meilleure.

LE PODESTAT.

Là! tant de hâte...

JACOMO.

Soit... Mieux vaut attendre encor;
Il reste, en fouillant bien, cent écus au trésor.

LE PODESTAT.

Je ne sais ce qui rend ta parole éloquente,
Mais je ne la trouvai jamais si convaincante.

Digitized by Google

JACOMO.

C'est le bon sens, enfin, qui vous ramène à lui ;
Et puisque la raison a son tour aujourd'hui,
Ne lui marchandez pas les avis qu'elle donne :
On pourrait supposer que votre esprit tâtonne.
— A la ville rendez aussi l'espace et l'air :
Ces bastions lui font comme un étau de fer...
Désarmez-les sans crainte.

LE PODESTAT, à part.

O comble d'impudence!...
Allons, poussons la chose à l'extrême évidence.
(*Haut.*) Mais en cas de surprise?...

JACOMO.

Au milieu de la paix?...
L'horizon n'eut jamais plus rassurant aspect :
L'Italie a l'air d'être au soleil endormie.

LE PODESTAT.

Mantoue est, cependant, toujours notre ennemie...

JACOMO.

Et la trêve?...

LE PODESTAT.

On la rompt.

JACOMO.

Ayez l'âme en repos :
Le duc aime l'amour, le jeu, les gais propos...
Il gardera la trêve.

LE PODESTAT, avec éclat et s'élançant sur Jacomo.

Ah! la mesure est pleine,
Scélérat... Ton forfait va recevoir sa peine.

JACOMO, se débattant.

Quel vertige!...

LE PODESTAT.

Oui, la tête a tourné, mais à toi.
On lui fera changer de sens encor, crois-moi.
(*Appelant.*)
Holà!...

JACOMO.

Vous m'étranglez...

Digitized by Google

LE PODESTAT.

C'est l'office d'un autre.

(*Appelant.*)

Accourez...

JACOMO.

Mais, au moins, quelle idée est la vôtre?..

LE PODESTAT.

C'est juste... Hypocrisie est sœur de trahison.

(*Aux gardes qui sont entrés.*)

Qu'on saisisse cet homme et le traîne en prison.

(*A Jacomo.*)

Le ciel pour ton salut amène ici Gonzague!...
Car, sinon...

JACOMO.

Je commence à voir clair dans le vague.
Vous servez un complot contre vous-même ourdi,
Et qui tournera mal pour vous, je le prédi.
J'y découvre la main de cet être funeste
Auquel rien ne se peut comparer que la peste,
L'odieuse Cynthie...

LE PODESTAT.

Un bâillon!... Un bâillon!...
Et si le traître osait faire rébellion,
Dès l'arrivée au geôle un tour de bastonnade...
Ne lui ménagez pas en chemin la bourrade...

(*On entraîne Jacomo.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

LE PODESTAT, CYNTHIE.

LE PODESTAT, à la porte par laquelle Jacomo est sorti.

Va... va... maudite engeance...

CYNTHIE, entrant par le côté opposé.

Eh bien, l'avais-je dit?...

LE PODESTAT.

Certes, tu me l'avais fort justement prédit,
Et j'ai, morbleu, bien fait de t'avoir écoutée.
Se peut-il qu'à ce point une âme soit gâtée?...
Sans vergogne il a mis sa trahison à nu...

Digitized by Google

CYNTHIE.

Vous n'êtes plus par rien maintenant retenu :
Le Mantouan approche...

LE PODESTAT.

A merveille... Qu'il vienne ;
Nous l'attendons.

CYNTHIE.

Mieux vaut, je crois, qu'on le prévienne.
(*Mouvement du podestat.*)
Le conseil vous étonne?... Enfermez-vous ici ;
On a de votre bien, ma foi, trop de souci.

LE PODESTAT.

Mais...

CYNTHIE.

Quoi ! l'occasion s'offre à vous, d'elle-même,
De rendre stratagème au duc pour stratagème ;
Le piége dans lequel il voulait vous jeter,
Un effort vif et prompt peut l'y précipiter ;
Et vous demeurez froid à ce coup de fortune !...
Et la gloire vous est à ce point importune
Que pour ne la saisir vous retirez la main !..
Cher seigneur podestat, je vous croyais Romain...

LE PODESTAT.

Mais...

CYNTHIE.

La chose, après tout, quelque peu me regarde :
Je partage avec vous de votre honneur la garde ;
Et s'il vous plaît traîner votre nom dans l'oubli,
Moi qui le dois porter, je le veux ennobli.

LE PODESTAT.

Tu dois avoir raison mille fois plutôt qu'une,
Sans doute, — mais permets, sans humeur ni rancune, —
Ton plan est glorieux, et j'y suis tout porté ;
Mais n'est-il pas voisin de la témérité?...
La place n'a pas trop de bras pour sa défense.

CYNTHIE.

Le choix fait tout, — le nombre est de peu d'importance.
Fiez-vous hardiment aux braves lansquenets,
Ils sauront se passer d'aide, — je le promets.

Digitized by Google

Quant à la bourgeoisie, effrayée ou flottante,
Sinon pis, je la crois plutôt compromettante.
Mais pour ce coup le cœur aux plus lâches viendra ;
Le facile succès les électrisera.
Nous perdons des instants que l'action réclame ;
Pressez-vous...

UN HUISSIER, entrant.

Les plaideurs attendent.

LE PODESTAT.

Sur mon âme,
Nous avons autre chose à faire qu'à siéger.
Le tribunal remet à huit jours pour juger.

CYNTHIE.

Hé! non pas... La prudence au calme vous invite.
Lorsqu'on croit au danger, la trahison vient vite.
Suivez-moi... (*A l'huissier.*) Fais entrer.

(*Cynthie sort avec le podestat.*)

SCÈNE DIXIÈME.

UGOLIN, ESTEVO, AUTRES PLAIDEURS, PEUPLE.

PREMIER PLAIDEUR, à Ugolin.

As-tu vu le rescrit
Qu'on vient de publier au sujet d'un écrit,
Fort peu galant, dit-on, pour la belle Cynthie?...

UGOLIN.

Oui... L'auteur eût nié la sainte Eucharistie
Qu'on ne le traiterait avec plus de rigueur.
Chez les vieillards adieu la tête, quand le cœur
Est pris...

PREMIER PLAIDEUR.

Cent ducats sont beau profit...

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Un pauvre homme
Userait ses deux yeux pour amasser la somme.

Digitized by Google

UGOLIN.

Compères, je n'ai pas, moi, la somme, — et pourtant
On me l'offrirait triple en bel argent comptant
Que, sur ma foi, j'aurais de la gagner scrupule.
C'est honteux de courber ainsi sous la férule
D'un barbon amoureux.

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Ugolin a raison.

ESTEVO, accourant.

Devinez qui l'on vient de mener en prison...
Jacomo.

PREMIER PLAIDEUR.

Jacomo le greffier?...

ESTEVO.

En personne.

UGOLIN.

Sait-on pour quel motif, au moins, on l'emprisonne?...

ESTEVO.

Mille récits pour un, — mais auquel se fier ?

PREMIER PLAIDEUR.

Peut-être il est l'auteur de ces vers...

ESTEVO.

Un greffier !...
Je le soupçonnerais des plus énormes crimes
Plutôt que d'avoir joint l'une à l'autre deux rimes.

(*Le podestat entre avec Cynthie.*)

DEUXIÈME PLAIDEUR.

Voici le podestat.

UGOLIN.

Oui, mais lequel des deux?...
Je vous le dis encor, compères, c'est honteux.

Digitized by Google

SCÈNE ONZIÈME.

LE PODESTAT, CYNTHIE, LES PLAIDEURS, UN HUISSIER.

(Le podestat et Cynthie se placent sur une estrade au fond.)

LE PODESTAT, à l'huissier.

Dépêchons, — ce qui peut se remettre, diffère.
(Aux plaideurs.)
Surtout, que les plaideurs aillent vite en affaire.

UGOLIN, à part.

Nouvelle tyrannie...

L'HUISSIER, appelant les causes.

Ugolin Ranucci
Contre Paul Donato.

UGOLIN, s'avançant.

Que je passe... Voici
La chose en quatre mots : — je possède une ferme
Que pour un an je loue à Paul ; — au bout du terme
Je veux que le bien rentre en ma possession :
Mais contestation sur contestation...
Bref, le droit est pour moi, la chose est assez claire,
Et l'on jugerait mal en jugeant le contraire.
J'ai dit.

CYNTHIE.

Hé ! le butor s'exprime insolemment :
Il doit avoir tort...

LE PODESTAT.

Mais...

CYNTHIE.

Faisons au réclamant
Défense de troubler Paul dans sa jouissance ;
Dispensons celui-ci de toute redevance
Pendant dix ans. — Passons... *(Murmures.)* Qu'est-ce ?...

ESTEVO.

C'est du nouveau.
La justice est tombée en quenouille...

L'HUISSIER, appelant.

Estevo
D'Amalfi contre Luc Stefano.

Digitized by Google

SECOND PLAIDEUR, à son voisin.

Cause grasse...
Le pauvre homme est trois fois...

ESTEVO.

Le début m'embarrasse...
Voici... Ma femme... et Luc... Enfin... je suis...

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Un sot.

ESTEVO, se retournant.

Merci.... le mot n'est pas poli... mais c'est le mot.
Je demande que Luc me rapporte ma femme,
Et compte, pour le tort fait à la chère dame,
Cent écus...

CYNTHIE, à Estevo.

Tournez-vous... Il a les cheveux roux...
Fâcheux signe ; — ce doit être un mauvais époux.
Nous ferons dans trois mois connaître la sentence.

ESTEVO.

Mais de trois mois alors je serai plus...

L'HUISSIER.

Silence.

(*Un messager entre précipitamment et remet un papier au podestat; en même temps le troisième plaideur.*)

UGOLIN.

C'est trop fort, à la fin.

DEUXIÈME PLAIDEUR, à qui le nouveau venu vient de parler.

Tu veux nous en conter.

TROISIÈME PLAIDEUR.

Ils sont si près déjà qu'on les pourrait compter :
Cinq cents lances, au moins.

DEUXIÈME PLAIDEUR, au premier.

La ville est investie...
Ils sont mille.

ESTEVO, au premier plaideur.

Combien ?...

LE PREMIER PLAIDEUR.

Trois mille.

Digitized by Google

ESTEVO.

La partie
Est perdue.

UGOLIN.

Eh, qu'importe?... Autant le Mantouan
Que le joug qui sur nous pèse depuis un an.

LE TROISIÈME PLAIDEUR.

Oui, certe.

UGOLIN.

A l'ennemi prêtons même un peu d'aide;
Puisqu'il faut succomber, mieux vaut encor qu'on cède.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

LE PODESTAT, CYNTHIE, puis JACOMO.

LE PODESTAT, fort agité.

Cernés et prisonniers!...

CYNTHIE.

Calmez donc vos esprits.

LE PODESTAT.

Que dira le Légat?

CYNTHIE.

Pour quelques bourgeois pris,
Des brouillons, grand malheur!... Que seulement la ville
Tienne bon, — et soyez de ce côté tranquille.

JACOMO, paraissant au fond.

Ah! c'est par trop pousser les choses à l'excès!...
(*Mouvement de Cynthie.*)
Ne vous alarmez point, vous touchez au succès.

LE PODESTAT.

Jacomo!...

CYNTHIE.

De prison il a fui...

LE PODESTAT.

Double traître,
Oses-tu bien encore à mes yeux reparaître?...

Digitized by Google

JACOMO.

Celui qu'il faut nommer traître, dans un moment
Vous le saurez.
(*A Cynthie.*)
Ma foi, c'est bien joué.

LE PODESTAT.

Comment?...

JACOMO.

L'ennemi dans la ville à cette heure pénètre;
A peine il s'est montré qu'on l'en proclame maître;
Les habitants, réduits des meilleurs citoyens,
Paraissent des captifs dont tombent les liens;
Vos féaux lansquenets, retournant leur cocarde,
A la troupe ennemie ont servi d'avant-garde;
Ces fiers remparts, pour Rome impuissants aujourd'hui,
Contre Rome, demain, seront un bon appui;
De toutes parts le voile à la fois se déchire;
Tout devait vous aider, — contre vous tout conspire...
(*Bruit.*)
On vient de ce côté.
(*A Cynthie qui fait un mouvement vers la porte.*)
Restez.. C'est bien le moins
De l'accueil du vainqueur que nous soyons témoins.

SCÈNE TREIZIÈME ET DERNIÈRE.

LE PODESTAT, CYNTHIE, JACOMO, PEUPLE, GARDES, UN OFFICIER, puis SYLVIO.

LE PEUPLE, se précipitant sur la scène.

Vive, vive Mantoue!

L'OFFICIER.

Et vive la Cynthie!...
Elle nous prépara le gain de la partie.

LE PODESTAT.

Je rêve...

JACOMO.

Vous sortez plutôt d'un long sommeil,
Et la réalité vous surprend au réveil.

Digitized by Google

LE PODESTAT, à Cynthie.

Perfide!... Est-ce à cela que je devais m'attendre?

CYNTHIE.

A feindre plus longtemps je ne saurais prétendre.
Mantoue est mon pays... Vous le savez déjà.
Enfant, le saint exploit de Judith me toucha :
Son exemple devait m'inspirer, jeune femme.
Mais l'amour du pays n'agit seul sur mon âme :
Une sentence avait de Mantoue exilé,
Pour avoir sans respect du seigneur duc parlé,
Mon compagnon d'enfance, un ami le plus tendre.
Je songeais au moyen qui pourrait me le rendre :
L'histoire de Judith éclaira mon esprit...
J'allai trouver le duc... Le marché lui sourit ;
Il demanda Forli pour casser la sentence.
Je partis... J'arrivai... J'avais vaincu d'avance.
Rien ne m'effrayait, — rien, qu'un sanglant dénoûment;
Mais la fortune en tint quitte mon dévouement,
Et ne me demanda pas d'autre sacrifice
Qu'un innocent abus de ruse et d'artifice.

JACOMO, au podestat qui lève les mains au ciel.

Devant ce beau récit vous voilà tout pâmé...

LE PODESTAT.

Certe... Et ce beau récit m'a si bien désarmé
Que, ne sentant pour elle amoindrir mon estime,
Je la prends devant tous pour femme légitime.
(*A Cynthie.*)
Mamour, il vous souvient de ce petit contrat...
(*Montrant le papier.*)
« Je promets d'épouser le seigneur podestat. »

CYNTHIE.

Quoi!... cet engagement?...

LE PODESTAT.

Je veux qu'il s'accomplisse.

CYNTHIE.

Bien... (*Appelant.*) Seigneur podestat...
(*Sylvio fend la foule et s'approche. Il a le costume de podestat.*)

LE PODESTAT.

Hein?... Sylvio!...

Digitized by Google

JACOMO.

Son complice...

LE PODESTAT.

Mon coquin de valet!...

SYLVIO.

Moins de vulgarité,
Brave homme, je vous prie, avec l'autorité.
(*Montrant un parchemin.*)
De votre emploi voici l'ordre qui vous décharge,
Et remet en mes mains de podestat la charge.
Je prends Cynthie avec les profits de l'emploi.

CYNTHIE.

Moi, ce contrat m'oblige à lui donner ma foi;
C'était lui que j'aimais... J'ai fini sa disgrâce.

LE PODESTAT.

Ah! race de serpents!...

SYLVIO, au podestat.

Encore un mot, de grâce;
D'un quatrain mal sonnant je vous livre l'auteur...
(*Se désignant.*)
Voici... De cent ducats vous m'êtes débiteur...
Le moyen, je l'avoue, est machiavélique,
Mais on peut tout oser, dit-on, en politique.

LE PODESTAT.

Je vais fuir à jamais cet endroit détesté,
Et chercher, pour y vivre, un roc inhabité,
Où de femme on ne voie empreinte ni vestige...
Eût-elle plus d'appas que Vénus Callipyge,
Que Vesta d'innocence, une m'y rejoindrait,
Que vers d'autres climats ma course reprendrait;
Pour éviter la race en malices féconde,
Dussé-je aller plus loin que les confins du monde.

ÉDOUARD ROMBERG.

La comédie qu'on vient de lire est une œuvre de pure fantaisie, malgré son cadre historique. Si quelques détails pèchent contre la vérité des temps et des lieux, l'auteur en demande humblement pardon.

Cet ouvrage était destiné à la scène. L'auteur ne l'a point fait représenter par des motifs que devineront tous ceux qui ont vu jouer la comédie à Bruxelles dans ces derniers temps.

Digitized by Google

LA DERNIÈRE MARQUISE DU PONT-D'OYE [1].

1741 — 1773.

PREMIÈRE PARTIE.

(SUITE.)

CHAPITRE SIXIÈME. — LA FÊTE.

Et moi je l'attendais... et j'avais oublié
Que la parure est tout ; qu'en public une amante
Aime tous les regards qui la trouvent charmante ;
Que la danse sur elle a des droits absolus,
Et qu'une femme, au bal, ne nous appartient plus !

JULES DE RESSEGUIER.

Le samedi arriva. Pendant huit jours Luxembourg s'était trouvé en grand émoi. C'est que depuis la mort du marquis la maison de Lambertye s'était fermée au monde, et c'était un événement que sa réouverture. On se souvenait des incomparables fêtes qui s'y donnaient autrefois, et l'on se réjouissait à l'espoir de les voir renaître ; car la noble famille n'avait pas de rivale dans la ville pour la grandeur et le luxe de la représentation. La circonstance de la première apparition de Louise ajoutait à la curiosité et à l'intérêt qu'éveillait cette soirée. Sa beauté l'avait mise, par avance, en grande réputation, et plus d'un jeune gentilhomme qui l'avait admirée de loin jusque-là ne songeait pas sans un battement de cœur au bonheur de la pouvoir approcher enfin. Dirons-nous que les plus habiles faiseuses de modes, que les tailleurs les mieux posés, accablés de commandes, n'avaient pas eu de repos même pendant les heures de nuit, afin de se trouver en mesure de satisfaire l'impatience de leurs clients ?

Il était huit heures du soir. L'hôtel de Lambertye, resplendissant de lumière, ouvrait sa porte à deux battants, et les carrosses s'y succédaient sans interruption. Jamais pareil tumulte d'équipages n'avait ébranlé le pavé de la *Grande Rue ;* jamais si riches toilettes ne

(1) Voir la livraison de décembre 1849, t. IV.

Digitized by Google

s'étaient offertes aux yeux de la foule amassée aux abords de l'hôtel pour y voir entrer les invités. Un grand escalier dont les marches étaient recouvertes de tapis conduisait à l'étage; de chaque côté s'élevaient des candélabres de bronze étincelants de dorures, chargés de bougies et séparés par des orangers et des jasmins en fleur. Au haut comme au bas de l'escalier, de nombreux laquais, à la livrée bleu et argent des Lambertye, offraient aux arrivants leurs services empressés et les conduisaient jusqu'à l'entrée des salons où retentissaient tour à tour les noms les plus nobles et les plus illustres du Luxembourg, de la Lorraine et du Barrois. C'était le comte de Chanclos, gouverneur de la ville (1); le baron de Metternich, maréchal héréditaire de la noblesse; le chevalier de Heyden de Stolzenbourg, justicier des nobles; messire de Zievel de Bettembourg, prévôt de la ville; messire de Groffey, prévôt d'Arlon; messire de Baillet-Latour, prévôt de Virton et Saint-Mard; messire de Waldt d'Antel, prévôt de Bittbourg et d'Echternach; le baron d'Arnould de Soleuvre; le marquis de Chaumont de la Galefière; le marquis de Lenoncourt; le marquis des Armoises de Spincourt; la marquise de Beauvau, princesse de Craon; la comtesse de Galle; la marquise de la Beaume; le comte de Ligniville; la comtesse de Grune, et mille autres. A ces noms éclatants à divers titres s'en mêlaient d'autres qui ne devaient cette distinction qu'au mérite et à la position de ceux qui les portaient; c'étaient les membres du corps échevinal de Luxembourg, les conseillers nobles et lettrés, les membres de la haute cour de justice (2); enfin toute l'élite de la société luxembourgeoise s'était donné rendez-vous dans les vastes et magnifiques salons ouverts par madame de Lambertye à ses invités.

Ces salons, disposés en enfilade, offraient en ce moment un ravissant spectacle. Mille costumes brillaient sous l'éclatant reflet des lustres d'or et de cristal, à travers les trumeaux, les glaces merveilleuses aux cadres entrelacés de peintures et de fleurs, — gracieux tableau incessamment varié où se confondaient, ici, le mousquetaire du roi, aux brandebourgs argent sur velours noir, l'officier des gardes suisses de Nancy, à l'uniforme d'un rouge éclatant, le capitaine autrichien, à l'habit blanc bordé de bleu de ciel, — là, la noblesse aux vêtements pailletés d'or, l'épée au côté aussi, le cordon bleu sur la poitrine. — Au milieu de cette foule, les femmes aux robes soyeuses élégamment relevées par le côté, toutes serrées de taille, les épaules nues sous un corsage de satin... Puis un ameublement splendide : — le parquet était couvert de tapis de Turquie et de Perse, si épais que les pieds y pouvaient enfoncer jusqu'à la cheville; des portières de damas, à demi relevées, pendaient aux portes; — sur les cheminées, des candélabres, des pendules, de vastes corbeilles remplies de fleurs; — sur des étagères incrustées de cuivre, d'argent et d'or, s'entassaient mille raretés, des chinoiseries, des magots de porcelaine bleuâtre et frêle, des statues de fantaisie, d'élégantes bergeries; — autour des murs, de voluptueuses ottomanes; — partout des massifs de verdure fraîche et vivace comme le printemps.

Dans le premier salon, le plus animé, se groupaient les curieux, — les jeunes gens avides de voir les premiers les nouvelles venues, — les vieillards prêts à saisir au passage leur partenaire habituel d'ombre ou de reversis; — les esprits caustiques de tout âge, désireux d'exercer leur malignité. Le second salon était préparé pour la danse. Un orchestre nombreux placé sur une gracieuse estrade préludait par de doux accords. C'est là que se tenaient Louise et sa mère. Faut-il tenter un inutile essai et

(1) Charles, comte de Chanclos, depuis feld-maréchal, gouverneur d'Ostende et de Luxembourg, avait épousé Lidivine du Bost-Moulin, fille unique de la douairière du Bost-Moulin et sœur de Christophe du Bost-Moulin.

(2) Voici la composition du corps échevinal de Luxembourg à cette époque. — Jean Gerber, clerc-juré du corps; Gérard Petit, avocat et syndic du corps; J.-B. Dumont, échevin et justicier ordinaire; Nicolas Gérardi, Ignace Feltz, André Nisette, Charles Kellner, Willibrord Knepper et Jean Itzius, échevins. — Parmi les conseillers nobles et lettres, nous citerons Ferd. Mohr de Waldt, J.-B. de Cassal, Jean, baron d'Ouren, Louis de Geisen, Ch. de Braux. — La haute cour avait pour procureur général J.-P. Schmidt, et pour substitut du procureur général Julien Ambrosy.

Digitized by Google

parler encore de cette admirable beauté dont une merveilleuse toilette rehaussait l'éclat? Faut-il parler de ces cheveux aussi doux que la soie, relevés sous des flots de poudre et auxquels se mêlaient des grappes de diamants et de fleurs délicieuses ; — de ce teint dont la fraîcheur s'accroissait encore par cinq ou six mouches artistement placées, de ce regard plein de douceur et de vivacité à la fois, de ces épaules de neige, de cette taille longue si admirablement prise, de cette jupe bleu pâle qui se tenait debout sous un gracieux pardessus tout floqueté de rubans; — de ces manches serrées qui modelaient un bras charmant, de cette main fine perdue dans les flots de dentelle et jouant avec un éventail, chef-d'œuvre de Boucher? Quelque belle qu'on l'eût pu rêver, la réalité dépassait l'imagination. Louise et sa mère étaient entourées d'un flot de complimenteurs toujours renaissant. La jeune fille avait su, dès l'abord, son rôle avec ce tact qui se révèle souvent d'instinct aux femmes. Avant l'heure critique elle craignait d'éprouver de la gêne, de l'embarras; — mais il n'en était rien. Jamais elle ne s'était montrée plus gracieuse, plus charmante, plus spirituelle, et sa conversation semée en même temps de naïfs étonnements, de fines réparties, de remarques pleines de justesse et d'à-propos, lui valait autant d'admirateurs que sa beauté.

Cependant le temps s'écoulait. La marquise, étonnée et un peu inquiète, se pencha vers l'oreille de madame du Bost-Moulin et parut la consulter. Celle-ci, arrivée des premières, était venue seule. Christophe devait être accompagné et présenté par son protecteur, monsieur du Pont-d'Oye, qui, ne voulant pas manquer à une aussi importante démarche de son futur héritier, avait expressément quitté son château dès la veille pour assister à la fête et éclairer Christophe de ses conseils. Or l'heure s'avançait; presque tous les invités étaient arrivés; le temps de commencer les danses s'en venait à grands pas, et celui pour lequel surtout la soirée était donnée se trouvait encore absent. C'est pourquoi madame de Lambertye était inquiète et consultait madame du Bost-Moulin. Mais celle-ci n'eut pas la peine de donner une réponse. Au même instant, le laquais posté à l'entrée annonçait d'une voix retentissante et coup sur coup :

— Monsieur le marquis de Raggi du Pont-d'Oye!

— Monsieur Christophe du Bost-Moulin, baron d'Esch-sur-la-Sûre!

Ces deux noms, le premier surtout, produisirent une grande sensation. Depuis l'annexion du marquisat d'Arlon au comté de Luxembourg, la famille de Raggi seule, dans la noblesse luxembourgeoise, avait droit au titre de marquis. Dernier rejeton de sa race et possesseur d'une immense fortune, le marquis du Pont-d'Oye, fort souffrant depuis de longues années, ne quittait son château que rarement et seulement dans les grandes occasions. Il menait une vie retirée, et, tout entier à l'administration de ses forges, usines et terres, ne recevait guère dans sa solitude que madame du Bost-Moulin dont il avait d'abord institué le fils aîné, Claude d'Esch, son héritier universel. Celui-ci étant venu à mourir, monsieur de Raggi lui avait substitué, par un nouveau testament, son frère Christophe, dernier descendant mâle de son côté de la famille d'Esch, l'une des plus nobles et des plus anciennes du pays. Le marquis touchait à sa soixante et dixième année. Sa tête, prise d'un tremblement sénile perpétuel, était encore garnie d'abondants cheveux dont les boucles, qui n'avaient pas besoin de la poudre pour le disputer de blancheur à la neige, descendaient jusqu'à ses épaules toutes voûtées par l'âge et la maladie. D'épais sourcils grisonnants abritaient ses yeux un peu enfoncés dont le regard affaibli avait une expression incertaine et vague mais pleine de douceur et de bonté. Oublieux des progrès de la mode, monsieur de Raggi portait encore le gilet à grands ramages, l'ample justaucorps et la large braie des dernières années du règne de Louis XIV; il gardait le chapeau à grands bords orné de plumes, et la haute canne à pomme d'or soutenait son pas mal assuré. Malgré l'altération de la vieillesse, sa physionomie annonçait une fine intelligence et surtout un grand fonds de bienveillance. Humain et généreux, le vieillard avait en effet semé sa longue vie de bonnes œuvres et d'ac-

Digitized by Google

tions charitables : sa bienfaisance était proverbiale dans le pays. Aujourd'hui encore on se souvient des abondantes distributions d'aumônes qu'il faisait lui-même sous le tilleul séculaire qui s'élevait devant son château, et il y a peu de temps qu'une pauvre vieille de Habay qui s'en va vers un siècle d'âge nous parlait avec émotion du bon monsieur de Raggi. Mais revenons à notre récit.

Le marquis entra dans la salle de bal avec Christophe, prit la main de son protégé, et allant avec lui droit à Louise et à sa mère, il leur dit avec l'exquise politesse du temps :

— Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter celui qui me tient lieu de fils, et je vous serai fort reconnaissant si vous daignez le regarder d'un bon œil....

Christophe salua et baisa la main que lui tendait la marquise qui lui dit :

— Appuyé par une aussi bonne recommandation que celle de monsieur du Pont-d'Oye, vous ne pouvez qu'être parfaitement reçu partout, monsieur du Bost-Moulin! Mais je sais d'autre part que vous n'avez pas besoin de second, et que votre mérite personnel, à la hauteur du beau nom que vous portez, suffirait pour vous faire bien venir...

— Madame la marquise, dit Christophe, vous me rendez confus en vérité...

Christophe avait grand air et fort bonne tournure. Ses yeux noirs comme jais avaient un regard vif, intelligent, un peu moqueur. Ses cheveux très-abondants, relevés sur le front et soigneusement poudrés, ajoutaient à l'éclat de ce regard et mettaient en relief par le contraste les tons chauds d'un teint légèrement bruni par le hâle. Christophe, depuis son enfance, avait toujours habité la campagne, sauf un court séjour qu'il avait fait à Bruxelles pour y prendre des leçons de bon ton et de belles manières. Et vraiment il en avait bien profité! Sa démarche était pleine d'aisance, son attitude facile, naturelle et nullement guindée. Son costume était du meilleur goût. Une cravate de fine dentelle serrait son cou dégagé sous une ganse noire négligemment jetée. Un habit de velours bleu pailleté d'or, à boutons de diamant, dessinait sa taille svelte enfermée par une veste de satin blanc brodé d'argent sous laquelle apparaissait une chemise de batiste tout ornée de point d'Angleterre. Des manchettes à jours merveilleux entouraient sa main délicate, d'une belle forme et gantée de soie. Sa culotte de satin blanc pailleté était fixée au genou par une jarretière d'émail; des bas de soie modelaient sa jambe fine, musculeuse et bien prise, et d'élégants souliers à talons rouges, à boucles en diamant, faisaient valoir la rare petitesse de son pied. L'épée au côté, le chapeau à trois cornes sous le bras, Christophe faisait en somme ce qu'on appelle aujourd'hui un charmant cavalier. Aussi madame de Lambertye fut-elle séduite de prime abord, et dit-elle avec effusion à madame du Bost-Moulin :

— En vérité, madame, monsieur votre fils surpasse encore la bonne opinion qu'on m'avait donnée de lui, et je suis fort aise de le voir chez moi!

Le regard de la marquise se reporta sur Louise; mais celle-ci n'avait accordé à Christophe qu'une attention distraite : elle venait d'apercevoir, à l'extrémité opposée du salon, l'uniforme bleu et or de Gabriel, et ses yeux restaient fixés avec une nuance d'inquiétude sur les traits pensifs du chevalier.

— Mademoiselle me fera-t-elle la grâce de danser avec moi le premier menuet? demanda Christophe.

La jeune fille, brusquement tirée de sa préoccupation, regarda fixement Christophe comme si la demande qu'il venait de lui adresser lui semblait inouïe. Comme elle ne répondait pas, la marquise mit son silence sur le compte de l'émotion où la jetait la vue de son futur époux, et se chargea d'y suppléer.

— Sans doute, monsieur, dit-elle à Christophe; ma fille n'a pris aucun engagement et le premier menuet vous appartiendra de droit.

Christophe salua et se perdit dans la foule.

— Oh, maman! s'écria Louise, qu'avez-vous fait là!

— Rien que de très-convenable, ma fille; j'ai répondu pour vous que vous danseriez le premier menuet avec monsieur du Bost-Moulin....

— Mais c'est impossible, maman! dit la jeune fille d'une voix tremblante d'émotion.

Digitized by Google

— Impossible ? et pourquoi ? demanda la marquise au comble de l'étonnement.

— Parce que j'ai promis ce menuet à Gabriel ! répliqua Louise d'un ton résolu.

— Bah ! ce n'est que cela ? reprit la marquise en souriant ; c'est un mince obstacle, ma fille, et Gabriel n'est pas homme à te garder rancune pour si peu...

— Je ne lui manquerai cependant pas de parole, maman ! Je suis décidée à remplir mon engagement envers lui et ne donnerai la préférence à nul autre !...

— Aussi n'entends-je pas que tu manques à ta parole, Louise. Je vais la dégager puisque c'est moi qui suis cause de tout, et je promettrai à Gabriel une autre danse en ton nom...

— Non ! non ! s'écria Louise ; je ne le veux pas !

Mais la marquise n'entendit pas cette inutile protestation. Elle s'était levée et allait joindre Gabriel. Elle trouva le jeune enseigne seul, debout près de la portière du salon, sérieux et plongé dans ses réflexions. Il fut étonné de voir la marquise venir à lui, plus étonné encore lorsqu'elle lui dit :

— Gabriel, je viens en ambassadrice vous prier de rendre à Louise la parole qu'elle vous a donnée...

Ces mots à double sens firent frissonner Gabriel d'épouvante. Une vive rougeur lui monta au front, il balbutia :

— Je ne vous comprends pas, madame la marquise !..

— Oh ! c'est fort simple, Gabriel ! Louise vous a promis de danser avec vous le premier menuet ; je l'ignorais, et j'ai accordé ce menuet à monsieur du Bost-Moulin. J'espère que vous voudrez bien ne pas me démentir et accepter en revanche l'allemande qui suivra et que je suis chargée de vous offrir...

Qu'aurait répondu le chevalier à une demande ainsi faite ? Pouvait-il refuser de condescendre au désir de la marquise ?

— C'est à Louise à disposer d'elle, madame la marquise, dit-il, et je m'en rapporte entièrement à sa décision.

— Alors, c'est entendu, Gabriel. A vous la première allemande, et je vous sais gré de la concession...

Madame de Lambertye rejoignit Louise en donnant à l'orchestre le signal de commencer le menuet.

Le chevalier tressaillit en entendant les premières mesures. Il vit Christophe réclamer la main de Louise, qui le suivit et prit place dans la danse.

Il nous faut mettre le lecteur au courant de ce qui s'était passé depuis la terrible aventure des rochers de Clausen pour qu'il comprenne bien ce que ressentait en ce moment l'âme de Gabriel. Éclairée sur l'état de son cœur par les paroles ardentes et passionnées du chevalier, mue d'ailleurs par le sentiment de la reconnaissance qu'elle lui devait pour le péril imminent dont il l'avait sauvée, Louise lui avait promis un amour éternel et sans bornes, — et, en lui faisant cette promesse, elle était convaincue qu'elle aimait Gabriel de toute son âme, décidée à lui rester fidèle quoi qu'il lui en pût coûter. Pour elle aussi cet amour était l'espérance, l'avenir, la vie ! Pendant les jours qui suivirent, l'intimité grandit de plus en plus entre eux. La marquise, tout entière aux dispositions de la fête, loin de soupçonner que les rapports entre sa fille et Gabriel eussent changé de nature (elle ignorait la scène des rochers), ne s'était aperçue de rien. Comme auparavant les jeunes gens avaient passé les journées entières ensemble ; mais combien celles-ci différaient des premières ! Comme leur affection avait fait de rapides progrès en peu de temps ! Que de douces paroles ils s'étaient dites ! Que de ravissants projets ils avaient formés ! Que de tendres protestations ils avaient échangées ! Le départ de Gabriel était toujours imminent, mais que leur importait désormais ? N'étaient-ils pas sûrs l'un de l'autre ? N'avaient-ils pas tous deux la confiance sublime du premier amour ? Si Gabriel partait, c'était pour se créer un chemin à travers le monde ; c'était pour prendre une position haute et digne de son nom ; c'était pour se faire grand parmi les plus grands, et revenir alors offrir à sa bien-aimée tout ce qu'il aurait conquis pour elle. Si Louise demeurait, son amour n'était-il pas acquis à Gabriel ? Ne lui était-elle pas dévouée de toute son âme ? Son affection n'était-elle pas à

Digitized by Google

l'épreuve de tout? Des deux parts, il y avait foi égale, espoir égal. Ce fut le matin du jour de la fête qu'arriva enfin l'ordre d'appel de Gabriel au corps. Cet ordre, si redouté huit jours auparavant, fut accueilli presque avec indifférence par les amants. Ceci était naturel : lorsqu'on est convaincu qu'une chose doit s'accomplir, on s'y résigne facilement, quelque pénible que soit cette chose, lorsqu'on a un autre point d'appui. Tout ce qui résulta de cet ordre, c'est que les jeunes gens se promirent de mettre à profit les derniers instants qui leur restaient à passer ensemble. Ce fut alors que Louise promit solennellement à Gabriel de danser avec lui le premier menuet, et, faveur bien plus précieuse, de lui donner pendant la fête même quelques moments de tête-à-tête. C'est alors que se feraient les adieux : Gabriel devait partir à minuit précis avec son oncle, le comte Jacques de Ligniville, chambellan du roi Stanislas, qui avait lui-même apporté à Luxembourg l'ordre de départ de son neveu. Gabriel avait passé la journée en nourrissant ce double espoir. Or voici que le premier de ces bonheurs attendus lui faisait défaut!

Au commencement de la soirée Gabriel avait souffert de voir Louise entourée de tous ces hommages; la vieille plaie se rouvrait. Vainement il cherchait à se persuader que Louise ne songeait qu'à lui, que ces sourires étaient des sourires de commande, que ces douces paroles étaient des paroles d'étiquette qu'imposaient les usages de la bonne compagnie, que l'amour de la jeune fille n'était pas tellement léger qu'il pût se briser sous des chocs aussi légers. Vainement il se disait tout cela. Il doutait de lui-même; il sentait la tristesse le gagner malgré lui, et descendre peu à peu jusqu'aux plus intimes profondeurs de son âme.

Ah! il ne faut pas être dans la position privilégiée où se trouvait le chevalier pour penser comme lui! Il ne faut pas aimer comme il aimait, être aimé comme il était aimé, pour comprendre cette tristesse qui l'assaillait, ces souffrances qui lui déchiraient le cœur. Il y a en effet, pour toute âme bien pensante, quelque chose de souverainement triste, de profondément blessant dans le fait de l'entrée d'une jeune fille dans le monde aujourd'hui comme alors. Élevée jusque-là sous l'austère surveillance d'une mère, elle a vécu sans soupçonner le mal; rien n'a pu froisser son innocence : sa mère l'a gardée de toute souillure; elle l'a suivie partout. Elle a entendu toutes les paroles qui lui étaient adressées; elle a lu toutes les pages qu'a parcourues son regard; elle n'a laissé approcher d'elle aucune mauvaise pensée : en un mot, elle a veillé sur cette enfant bien-aimée avec cette inquiète sollicitude qu'un cœur de mère seul peut comprendre. Et voici que tout à coup sonne l'heure où la jeune fille doit être initiée à la vie sociale... Chose étrange, inouïe, monstrueuse! La mère si aimante, si prévoyante, si craintive jusque-là, perd soudainement toute prévoyance et toute crainte, et cela au moment où sa vigilance devrait être plus que jamais éveillée! Elle conduit sa fille au bal, sa fille non plus chastement vêtue comme au foyer domestique, mais avec tout ce qui peut mettre en relief les charmes les plus extérieurs d'une femme, — et là, elle l'abandonne au premier venu qui vient réclamer sa main.... Qu'importe la moralité de celui-ci? Qu'importent ses intentions? Il emmène cette enfant avec lui; il lui serre la main, il la presse sur son cœur; — il lui fait entendre des paroles qu'elle n'a jamais entendues; il éveille dans son âme des émotions qui n'auraient jamais dû y naître; il souille, il profane en un instant cette angélique pureté si longtemps préservée, et avec quels soins et quelles peines! Mais qu'importe encore une fois? c'est l'usage! c'est la coutume! La mère n'a plus rien à voir à ceci, et de fait elle abdique son autorité; elle délaisse son enfant, elle le confie sans remords, sans terreur, à celui qui se présente le premier. Que voulez-vous y faire? C'est un des plus doux priviléges, une des plus chères faveurs du bal, que de pouvoir parler seul à seul, et prendre de ces privautés qui seraient à peine permises dans l'intimité, sous le regard d'une mère, et aux affections les plus chères. Qu'on s'étonne encore que Gabriel fût si pensif lorsque la marquise vint interrompre si brusquement sa méditation misanthropique! Ce qu'elle venait lui dire n'était pas de nature à changer ses dis-

Digitized by Google

positions. Il s'y attendait si peu qu'il en fut comme étourdi. — Ce ne fut que lorsque l'orchestre se fit entendre, ce ne fut que lorsqu'il vit Louise accepter la main de Christophe et entrer avec lui dans le quadrille, qu'il ressentit douloureusement le coup qui l'avait frappé si soudainement. Quand il vit, dans un des intervalles de repos que lui laissait la danse, Christophe parler avec feu à Louise, et celle-ci lui sourire, il ne put supporter ce spectacle et voulut gagner un autre salon. — Mais dans l'embrasure de la porte il rencontra le marquis du Pont-d'Oye qui le retint par le bras et lui dit d'un ton étonné :

— Vous ne dansez pas, chevalier?

— Non! dit Gabriel d'une voix mal assurée; non, monsieur le marquis!

— Voilà qui est mal! reprit monsieur de Raggi. Et pourquoi, mon ami, ne pas prendre votre part de ce plaisir si cher à ceux de votre âge?

Le chevalier, fort embarrassé de ce qu'il devait dire, mit quelque hésitation à répondre; l'idée de son prochain départ lui vint tout à coup, et, tout heureux d'un prétexte aussi plausible, il le donna au vieux marquis.

— Oh! oh! chevalier, s'écria celui-ci, j'ignorais complétement ce que vous me dites.... Ainsi vous partez ce soir pour Lunéville? Une charmante ville, mon jeune ami! Et vous devez vous estimer fort heureux...

Là-dessus, monsieur du Pont-d'Oye se mit à raconter à Gabriel ses souvenirs de jeunesse, récit que ce pauvre cœur blessé et saignant dut subir jusqu'au bout sans y pouvoir échapper. Comme tous les vieillards, le marquis aimait à parler du temps passé; une histoire amenait l'autre. — Vainement le chevalier tenta plusieurs fois de reprendre sa liberté, monsieur de Raggi y mettait bon ordre et n'avait garde de lâcher le bras de son auditeur forcé. Ce fut ainsi que se passa pour Gabriel ce menuet qui lui avait promis tant de bonheur. Quelles réflexions amères il fit pendant ce temps sur l'inanité des espérances humaines! et comme son esprit était loin des anecdotes surannées que lui redisait le marquis du Pont-d'Oye! Enfin, il fut délivré par le comte de Chanclos et son oncle de Ligniville qui vinrent proposer une partie d'hombre au vieillard qui accepta.

Laissé à lui-même, Gabriel passa par une suite d'émotions diverses mais violentes. En proie d'abord à une surexcitation fiévreuse et irritée, il se proposa de chercher querelle à cet intrus qui lui avait enlevé Louise, et songea à aller souffleter Christophe en pleine danse. Mais il eut assez de raison pour comprendre les fâcheuses conséquences qu'aurait un semblable éclat pour Louise, — et dans l'impossibilité où il se vit de tirer vengeance de son ennemi (Christophe était son ennemi), il s'abandonna à un profond abattement qui le conduisit au dessein de quitter la fête et de se retirer. Mais, comme il se dirigeait vers le premier salon, le menuet vint à finir et il se rencontra avec Louise que Christophe reconduisait à sa place. Frappée de l'altération des traits du chevalier, la jeune fille, oubliant monsieur d'Esch, s'arrêta, mit la main sur le bras de Gabriel et lui dit :

— Gabriel, vous savez que vous dansez l'allemande avec moi?

— Aussi sûrement que le menuet? demanda-t-il avec un accent d'ironie cruelle, en cédant à un premier mouvement de fierté blessée.

Mais il s'en repentit aussitôt en voyant les yeux de Louise se remplir de larmes, tandis qu'elle suivait Christophe qui la remit auprès de sa mère. Il renonça à son projet de départ, et peu après vint offrir la main à sa cousine pour l'allemande.

— Tu m'en veux, n'est-ce pas, Gabriel? lui dit-elle d'une voix triste.

Ils se tutoyaient depuis longtemps lorsqu'ils étaient seuls ou que personne ne pouvait les entendre.

— N'en ai-je pas trop sujet? répliqua Gabriel ému.

Ils se mêlèrent aux danseurs.

— Je t'assure, Gabriel, que je suis tout à fait innocente de ce qui est arrivé! dit Louise un peu après.

— J'ai bien souffert, murmura le chevalier sans répondre directement.

— Et moi donc! C'est à maman qu'est la

Digitized by Google

faute... Elle ne savait rien, et lorsque je voulais l'empêcher...

— Il était trop tard... comme toujours, dit amèrement Gabriel.

— Mon Dieu! mon Dieu! comment peux-tu croire que j'y sois pour quelque chose? Je t'aime tant, moi, que je ne te soupçonnerais jamais quand même tu paraîtrais bien coupable... Et si l'on t'accusait, mon cœur te trouverait toujours une excuse...

Toute cette conversation nécessairement entrecoupée par la danse avait été échangée rapidement et à voix basse. Gabriel ne répondit pas à la dernière protestation de Louise. Il lui gardait une de ces rancunes qui déchirent le cœur, que le cœur maudit et que cependant on nourrit avec une sorte de satisfaction amère, plutôt que de faire le premier pas vers un raccommodement qu'une simple explication suffit souvent, sinon toujours, à amener. Louise douloureusement affectée n'osa plus revenir sur ce sujet. Elle se tut, mais son cœur était bien gros et son regard se reportait bien souvent sur le chevalier avec une expression suppliante à laquelle il n'eût certainement pas résisté s'il s'en fût aperçu. Mais il détournait la tête avec intention, paraissait observer avec un grand intérêt les groupes qui l'entouraient, et faisait mille remarques caustiques ou joyeuses avec une feinte gaieté qui accroissait encore la tristesse de Louise.

— Voici l'allemande finie, Louise! dit-il enfin; permettez que je vous ramène auprès de votre mère!

Il avait dit *vous!* Était-ce oubli? était-ce prudence? était-ce intention? Peu importait à la jeune fille; elle n'y put tenir plus longtemps et murmura d'une voix entrecoupée qui touchait aux sanglots :

— Oh! Gabriel! tu veux donc me faire mourir de chagrin?

Cette exclamation trahissait une douleur si profonde et si vraie qu'elle alla jusqu'au cœur de Gabriel. Il serra doucement la main de sa cousine.

— Pardonne-moi, Louise, dit-il, pardonne-moi le mal que je t'ai fait!

Elle releva le front sous ces douces paroles comme une fleur abattue par l'orage se relève sous les tièdes rayons du soleil, et tournant vers Gabriel ses beaux yeux où renaissait un tendre sourire :

— Méchant, lui dit-elle, pourquoi empoisonnes-tu ainsi les derniers moments qui nous restent?

Le regard de Gabriel se porta brusquement sur la pendule.

— C'est vrai! s'écria-t-il; voici dix heures. Louise! dans une heure il me faut aller faire les préparatifs du départ.

— Déjà! dit Louise avec un soupir; déjà!

— Et j'ai tant encore à te dire, ma bien-aimée!

— Moi aussi il faut que je te parle... Va m'attendre...

— Où donc? s'écria Gabriel en promenant ses regards sur la foule importune et odieuse qui se pressait autour d'eux.

— Chez moi! dit la jeune fille d'une voix basse et rapide.

Elle se rassit entre sa mère et madame du Bost-Moulin.

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME. — ADIEUX.

.... Le pressentiment c'est la seconde vue,
C'est l'éclair qui nous luit au moment du péril,
C'est le conseil caché d'une voix inconnue.....

Mme Félix de Lamotte.

Un instant après, Gabriel s'esquivait du salon, et, profitant de ce qu'il n'était pas observé, franchissait d'un pas précipité l'escalier qui menait au second étage de l'hôtel. C'est là que se trouvait la chambre de Louise. Sa main trembla en se posant sur le bouton de la porte de ce sanctuaire dont il n'avait jamais franchi le seuil, et une profonde émotion s'empara de lui. Il écouta avec anxiété si nul ne venait le surprendre : il n'entendit rien que la ritournelle de l'orchestre qui annonçait une nouvelle danse. Il ouvrit la porte avec précaution et la referma derrière lui. Ses jambes fléchissaient, un tremblement fiévreux et convulsif l'agitait ; son cœur battait violemment. Il s'avança jusqu'à la fenêtre ouverte et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil placé dans l'embrasure.

C'était un charmant boudoir que cette chambre de Louise. Tout y était frais, délicat, coquet ; tout y révélait la présence habituelle d'une jeune et jolie femme. La lueur douce et voilée d'une lampe de forme exquise suspendue au plafond permit au chevalier d'en étudier tous les détails. Les murs étaient tendus de soie bleue et blanche, les fenêtres garnies, l'alcôve chastement fermée de rideaux de mêmes nuances. De gracieux fauteuils de velours blanc comme la neige, d'élégantes étagères couvertes de mille fantaisies rares et charmantes, un joli trumeau avec des ornements de bois doré et supporté par un groupe d'Amours, tout, jusqu'au tapis chaud et épais qui couvrait le parquet, concourait à former un ensemble délicieux. Rien dans ce petit temple n'échappa au regard de Gabriel, depuis le voile abandonné sur le prie-Dieu jusqu'à ces mignonnes pantoufles à hauts talons qui laissaient le pied presque à découvert, jusqu'à cette coiffure coquette prise à l'Allemagne et qui seyait si admirablement à Louise le jour de la promenade à Clausen. Mais ce qui attira tout particulièrement l'attention du chevalier, ce fut la ravissante toilette toute couverte de dentelles et de guipures qui se trouvait placée entre les deux fenêtres au-dessous d'une excellente copie de la Vierge aux raisins de Mignard ; c'est que sur cette toilette il avait reconnu la blanche fleur qui avait failli coûter la vie à sa bien-aimée et que celle-ci avait placée là, dans un vase de cristal, comme un souvenir du danger qu'elle avait couru et sans doute aussi de celui qui l'en avait sauvée.

Dix heures et quart sonnèrent à l'église Notre-Dame. Louise ne venait pas. La nuit était admirable de sérénité et de poésie. Des milliers d'étoiles brillaient dans l'azur sombre du ciel ; la lune, pâle et blanche, laissait filtrer ses

Digitized by Google

rayons d'argent à travers le feuillage des tilleuls du jardin; un rossignol y chantait à la solitude son étincelante et capricieuse chanson d'amour; le parfum des lilas montait par bouffées odorantes vers les fenêtres ouvertes. Jamais poëte ne rêva pour deux amants une heure plus délicieuse. Mais Louise ne venait pas. Sans doute un engagement nouveau disputait à Gabriel les précieux moments de la dernière entrevue, car il entendait vaguement bruire au-dessous de lui le chant harmonieux et affaibli de l'orchestre. Oh! comme cette attente parut longue au pauvre chevalier! comme il en compta péniblement les minutes éternelles!

Enfin un pas furtif et léger s'approcha de la porte qui s'ouvrit. Louise était auprès de Gabriel qui saisit ses deux mains dans les siennes et fixa un regard avide et charmé sur ce visage enchanteur que rendaient plus séduisant encore la récente animation du bal et le sentiment d'instinctive pudeur qu'éveillait chez la jeune fille la position délicate dans laquelle elle venait de se placer volontairement.

— Douteras-tu encore de moi maintenant, mon Gabriel? dit-elle presque à voix basse.

— Oh! Louise, pardonne-moi! je n'ai jamais douté! répliqua le chevalier avec la naïve inconséquence des passions les plus sincères.

— Tu n'as jamais douté? As-tu déjà oublié la querelle que tu me cherchais tout à l'heure à propos de ce misérable menuet? et ne m'as-tu pas volé tout le plaisir que j'espérais de la délicieuse allemande qui l'a suivi?

— Tu sais bien, Louise, que ce n'est pas ce menuet! Ce qui me peinait si vivement c'est la faveur signalée accordée par toi à ce du Bost-Moulin au mépris de la promesse que tu m'avais faite...

— Faut-il que je te répète encore, Gabriel, que c'est maman qui a tout fait? Dieu m'est témoin que j'ai résisté, mais je me suis vue forcée....

— Forcée! Louise! Louise! Qui peut contraindre une volonté bien arrêtée?

— Était-il possible, mon ami, que je refusasse ce que ma mère avait accordé en mon nom?

— Voilà une pauvre raison, ma bien-aimée! Quel état faut-il que je fasse de tes promesses à toi, s'il dépend de ta mère de les réduire à néant si facilement? S'il lui prenait fantaisie d'offrir ta main à ce Christophe que je hais, quel espoir pourrais-je fonder sur ce don de ton cœur que tu me fais, toi?

— Oh! Gabriel! dit Louise en souriant de cette supposition tant elle lui parut bizarre et impossible, Gabriel, tu ne parles pas sérieusement, n'est-ce pas?

— Qui sait? dit le chevalier pensif.

A coup sûr, le pauvre jeune homme ne croyait pas toucher de si près à la triste vérité.

— Vois-tu, Louise, reprit-il après un instant de silence, tout peut arriver dans ce misérable monde où nous vivons. Ce sur quoi l'on fonde l'espoir le plus ferme vient parfois à vous manquer tout à coup, et c'est souvent lorsqu'on est le plus heureux que le malheur est le plus proche. Voilà ce que j'ai entendu dire, — et ce que j'ai vu trop fréquemment se vérifier dans ma vie si courte pourtant.

— Gabriel, mon ami, ne me parle plus de ces tristes choses... J'attendais de toi des paroles d'espoir qui me donneraient force et courage, et voici que tu ne me fais que de sinistres prédictions...

— Écoute, ma bien-aimée! si je te parle ainsi, c'est malgré moi;—cette immense félicité que tu m'as donnée m'épouvante... Je suis trop heureux!.. et je ne sais quelle voix, voix menteuse, je l'espère, me jette dans l'âme ces idées noires. Oh! dis-moi bien, Louise, dis-moi encore que tu m'aimes, que tu m'aimeras toujours, pour que j'emporte avec moi un trésor d'espérance qui me soutienne lorsque je serai loin d'ici!

— Ne t'ai-je pas dit mille fois, mon bien-aimé Gabriel, que mon cœur et ma vie sont à toi pour jamais?

— Merci... merci...

— Ne t'ai-je pas dit que rien ni personne ne nous pourraient séparer?..

— Assez, Louise!

— Ne t'ai-je pas promis du fond du cœur que je ne t'oublierai jamais, Gabriel?

La voix de Louise était émue et solen-

Digitized by Google

nelle. Gabriel sentit tous ses doutes s'évanouir.

— Eh bien! dit-il en portant à ses lèvres les mains de la jeune fille et en y posant un ardent baiser, — cette promesse je l'ai acceptée, — et je t'ai dit que je viendrais te la rappeler un jour. Si Dieu me protége et me seconde, ce jour n'est pas loin!..

— Je t'attendrai, dit Louise; à quelque heure, à quelque moment de ma vie que tu me viennes, Gabriel, tu seras le bienvenu...

C'était un spectacle digne du regard de Dieu et de l'amour des anges que ce serment d'alliance échangé à la face du ciel par ces deux enfants au cœur innocent et pur que le souffle du vice n'avait jamais terni, qu'aucune passion corruptrice n'avait souillé de son venin.

L'horloge de Notre-Dame sonna dix heures et demie.

— Mon Dieu! dit Gabriel, comme le temps passe vite lorsqu'on va se quitter!..

— Oui! mais j'ai fait provision de courage et de résignation, mon bien-aimé! il y a longtemps que je me préparais à l'heure fatale de la séparation; — pourtant, ajouta la jeune fille avec un profond soupir, je ne croyais pas que l'on souffrît autant!

— Ne te laisse pas abattre, Louise! dit le chevalier qui voulut affecter une force et un stoïcisme qu'il n'avait pas; tu comprends que la vie a des exigences impérieuses auxquelles on ne peut se soustraire... Le destin ne veut pas que nous restions l'un auprès de l'autre : c'eût été un bonheur trop grand!..

— Trop grand! répéta Louise comme un écho.

— Mais si je te quitte maintenant, n'est-ce pas aussi pour te revenir plus tôt? Si tu savais, ma bien-aimée, comme je me sens fort, puissant et résolu! Ton amour m'a transformé... d'enfant que j'étais je suis devenu homme! une énergie nouvelle et inconnue s'est éveillée en moi... Je ne redoute plus les obstacles; — je les appelle; — je sens là que j'en triompherai glorieusement...

— Sais-tu, Gabriel, que tu me fais peur lorsque tu parles ainsi? et quand tu seras loin, la pensée des dangers auxquels tu vas, peut-être, t'exposer imprudemment, me jettera dans de mortelles inquiétudes...

— Enfant! de quels dangers parles-tu? Quel péril peut me menacer dans cette calme et pacifique cour de Lorraine où je vais de ce pas? Rassure-toi, ma bien-aimée! les luttes que j'aurai à soutenir ne seront que des luttes d'intrigue et d'ambition... En connaît-on d'autres aujourd'hui? Mais toi, Louise, toi, tu seras bien plus sérieusement exposée!..

— Tu plaisantes, Gabriel, dit la jeune fille en fixant sur le chevalier ses grands yeux bruns pleins de feu.

— Non, Louise! maintenant que tu as fait le premier pas dans cette société au contact de laquelle tu avais échappé jusqu'ici, tu vas te trouver enlacée de mille liens, poursuivie de mille instances. Ton nom, ta fortune, ta beauté surtout te feront rechercher par tous, et tu ne prévois pas, je le sens, les ennuis qui vont t'assaillir, les écueils qui vont se lever à chacun de tes pas... Ce sera à moi à me sentir dévoré d'inquiétudes à ton sujet... à trembler chaque jour... Oh! dis-moi bien encore, Louise, que ton cœur est à moi! Dis-moi bien que ton amour ne fléchira ni devant les séductions, ni devant les menaces...! Dis-moi que tu seras forte et courageuse, et que rien ne viendra arracher de ton âme le souvenir de Gabriel!..

— Gabriel, tu doutes encore?

— Non! je ne doute pas! mais je t'aime, vois-tu, comme jamais homme n'aima! Ton amour absorbe toute la puissance d'affection de mon cœur... T'aimer et me rendre digne de toi, voilà désormais mon espérance, voilà ma vie! Car, je te le jure, Louise, le jour où j'apprendrais que tu m'as oublié ou renié, ce jour-là tout serait brisé en moi, force, énergie, courage, foi! tout... mais tout! et voilà pourquoi je suis si inquiet, pourquoi je tremble tant que mon trésor ne me soit enlevé...

— Et c'est bien à tort, Gabriel! Crois-tu donc que toi aussi tu n'as pas pris une place immense dans ma vie? Ne m'as-tu pas sauvé cette vie qui, sans toi, se serait brisée sur les rochers de Clausen?

— Ce n'est pas de la reconnaissance que je te demande, Louise! Quel autre à ma place

Digitized by Google

n'en eût fait autant? C'est le hasard qui m'a mis près de toi...

— Peux-tu méconnaître ainsi ce que j'ai voulu dire? reprit Louise d'une voix plus émue. Ah! tu sais trop que ce n'est pas une vaine reconnaissance que je t'offre! Si je te rappelle ce jour et cette heure, — si je te remercie de m'avoir conservé l'existence, c'est qu'alors seulement s'est révélé à moi tout le prix de cette vie. Depuis que ton amour m'est connu, Gabriel, je ne suis plus la même... Vois-tu, je ne saurais te bien dire ce que j'ai ressenti alors... c'était comme si un voile se fût déchiré devant mes yeux; mon cœur tressaillit sous des battements inconnus; — l'avenir auquel j'avais à peine songé s'illumina tout à coup de lueurs radieuses; et ta parole, que je comprenais à peine tant j'étais émue, fit passer sous mes yeux des perspectives magnifiques et enchantées. — Autour de moi, toute la nature avait changé soudain : — le soleil était plus brillant et plus doux, — l'azur du ciel plus pur et plus profond, — la verdure plus fraîche et plus belle, — les fleurs plus suaves et plus parfumées, — la chanson des oiseaux plus mélodieuse, — enfin, tout!.. Une vie nouvelle commençait pour moi, et voilà pourquoi, mon ami, je suis si heureuse que tu me l'aies conservée...; voilà pourquoi je t'en remercie du fond du cœur; — voilà pourquoi cette vie est à toi qui me l'as faite si riante et si chère, de triste et morne qu'elle était!.. Me comprends-tu maintenant, mon Gabriel?

— Oh! murmura Gabriel ravi en se laissant glisser aux genoux de Louise et en posant la douce main de la jeune fille sur son front enflammé, oh! merci, merci, enchanteresse! voici une minute qui me vaut une éternité de bonheur!

Et tous deux demeurèrent immobiles, muets, écoutant la voix céleste qui chantait dans leur cœur, et plongés dans cette divine extase qui n'est pas de la terre et que ne comprendront jamais ceux qui n'ont pas aimé.

Ce fut Louise qui reprit la parole la première.

— Voici le moment de partir, Gabriel! ne nous oublions pas! Ton devoir t'appelle!..

— Oh! déjà! murmura le chevalier ramené brusquement à la vie réelle, déjà, Louise!

— Oui, reprit celle-ci d'une voix plus ferme et avec ce tact qui abandonne rarement une femme dans des circonstances semblables; oui! pars! n'avons-nous pas du bonheur pour longtemps? et le souvenir de ce jour serait-il plus doux pour quelques instants de plus que tu passerais à mes genoux?

Elle dégagea ses mains de celles de Gabriel. Le chevalier se releva lentement. Il s'approcha de la fenêtre. Jamais la reine des nuits n'avait brillé d'un éclat plus pur et plus doux; le rossignol n'avait jamais chanté de plus merveilleuses roulades; les lilas n'avaient jamais exhalé de parfums plus enivrants... Cependant le front du chevalier si radieux tout à l'heure s'assombrit par degrés et son regard se voila d'une ombre de mélancolie. Louise s'en aperçut:

— Qu'as-tu encore, mon Gabriel? la force te manquerait-elle au moment décisif et ton courage faiblirait-il déjà?

— Non! dit le chevalier en secouant la tête et en passant la main sur son front comme pour écarter la préoccupation qui l'obsédait; non! mais je suis trop heureux... et... j'ai peur, Louise!... As-tu déjà eu des pressentiments, ma bien-aimée?

— Non, Gabriel! dit Louise étonnée.

— On dit, reprit-il, que parfois dans les circonstances solennelles de la vie une voix mystérieuse visite l'âme, — une main surnaturelle soulève aux yeux le voile qui couvre l'avenir... Eh bien! il m'a semblé tout à l'heure entendre cette voix qui murmurait en moi des choses tristes que je n'ai pas comprises, — il m'a paru voir passer sous mon regard des fantômes sombres que je ne connais pas!.. Louise, — j'ai peur!

La jeune fille se sentit frissonner à ces mots empreints d'une conviction prophétique. Elle saisit convulsivement la main de Gabriel et jeta autour d'elle un regard effrayé.

— Tais-toi! dit-elle; tais-toi! ne me parle plus ainsi, Gabriel! tu m'épouvantes!..

— Je voudrais me taire, ma bien-aimée! mais je ne sais quoi me pousse à te dire cela... Je sens que je te fais peine..., je sais que j'ai tort de t'effrayer ainsi sans raison; — car tu m'ai-

Digitized by Google

mes, n'est-ce pas? ton cœur est à moi, tu me l'as dit!

— Gabriel, aie pitié de moi! ne doute pas!

— Je ne doute pas, Louise! tu m'as dit tout ce que tu pouvais me dire pour me donner la force et l'espérance... je te dois l'heure la plus fortunée de ma vie... et cependant... cependant... Louise! j'ai peur!

— Oh! moi aussi j'ai peur maintenant! s'écria Louise d'une voix déchirante en jetant ses deux bras au cou de Gabriel et en cachant sa tête dans le sein du chevalier... La jeune fille se mit à sangloter de toutes ses forces... Cette explosion de douleur émut profondément Gabriel. Ses idées changèrent de cours, et désespéré d'avoir provoqué ces larmes, il ne songea plus qu'à consoler Louise et à lui rendre la force qui l'avait si soudainement abandonnée. Il la conjura d'oublier les paroles tristes qu'il lui avait dites, de lui pardonner le mal qu'il venait de lui causer... Une affliction sans cause déterminée n'est jamais de longue durée, et les efforts du chevalier ne tardèrent pas à rendre un peu de calme à la jeune fille.

— Méchant Gabriel! lui dit-elle en attachant sur lui son doux regard encore tout humide de pleurs, je veux savoir pourquoi tu m'as dit ces mauvaises choses!

— Non, Louise! non! n'en parlons plus, je t'en conjure; j'avais tort!

— J'en veux juger par moi-même, dit-elle en insistant; tu m'as inspiré une affreuse terreur... qui m'est venue tout à coup sans que je sache pourquoi... Dis-moi...

— Non... non...

— Dis-moi, poursuivit la jeune fille en frappant du pied avec impatience, dis-moi à quoi tu pensais...

— A rien, je t'assure... à rien de précis...

— On n'a pas de ces pressentiments sans cause, Gabriel!

— Je te jure, Louise, que je ne sais pas moi-même ce qui m'a poussé...

— Soit! dit la jeune fille d'un ton blessé; garde ton secret puisque tu le veux! mais souviens-toi que je ne te pardonnerai jamais le mal que tu m'as fait...

Et elle s'éloigna du chevalier.

Au même instant, le carillon de Notre-Dame sonna dix heures trois quarts. Gabriel se rapprocha précipitamment de sa cousine, et lui dit d'une voix pleine de douceur et de tristesse :

— Louise, est-ce ainsi que nous devons nous quitter?

— Non! repartit-elle avec cette irritation d'enfant maladif qui caractérise souvent la rancune passagère et capricieuse de la femme ; non! et si nous nous quittons ainsi, ce n'est pas à moi qu'en est la faute, mais bien à vous qui sitôt manquez de confiance envers moi qui suis pour vous si aimante et si dévouée...

— Tu l'exiges absolument! dit Gabriel vaincu; je parlerai : pardonne-moi si ce que je vais te demander te paraît étrange et incompréhensible... mais promets-moi d'observer la recommandation que je vais te faire...

— Je le promets! dit Louise satisfaite de voir enfin son amant céder à ses instances; je le promets, si cette promesse peut se tenir...

— Cela dépend de toi, Louise!.. ainsi... jure-moi... jure-moi de te garder de ce du Bost-Moulin!

Louise regarda fixement Gabriel comme si elle eût douté qu'il fût dans son bon sens; puis elle se prit à rire :

— Ainsi , c'est là ce fameux pressentiment?

— Louise, dit tristement le chevalier en la voyant prendre aussi légèrement cette confidence qu'il avait eu tant de peine à lui faire; Louise, tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert tandis qu'il te parlait tout à l'heure...

— Jaloux! méchant jaloux! à quels rêves te vas-tu laisser aller loin de moi, s'il te faut si peu pour te mettre à la torture?

— A la torture! c'est le mot, Louise!

— Veux-tu que je te dise ce que me racontait monsieur du Bost-Moulin, qui, au reste, parle fort peu? Il me répétait ces fades galanteries, ces compliments banals que j'entendais pour la centième fois et plus depuis le commencement de la soirée...

— C'est toujours ainsi que l'on commence!

— Est-ce ainsi que tu as commencé, toi? repartit Louise avec un son de voix si doux

Digitized by Google

que le chevalier sentit toute la puissance du reproche; — et me crois-tu si légère et si inconstante que mon cœur aille changer pour quelques paroles musquées et prétentieuses, — et que je veuille renier l'amour que je t'ai voué pour un si vulgaire encens?

Louise ouvrit un tiroir de sa toilette et en tira le portrait de Charmey monté sur une charmante bonbonnière.

— Tiens! dit-elle en le tendant à Gabriel, tiens! prends ce portrait! Qu'il te serve de talisman contre la jalousie! Lorsque ton cœur souffrira, lorsque l'absence te semblera dure et lourde à supporter, regarde-le, — et songe que Louisè t'aime et t'attend!

— Merci, ma bien-aimée! s'écria Gabriel en prenant le portrait! pardonne-moi ce que j'ai pu te dire de blessant! mon cœur n'y était pour rien. J'emporte avec moi ce précieux gage de ton amour; il ne me quittera qu'avec la vie... ou avec l'espérance!

— Encore!

— Non... non... non... je crois en toi... et j'espère...

Le premier coup de onze heures retentit dans le silence de la nuit.

— Va-t'en! pars Gabriel!

— Mais toi?

— Oh! moi, j'ai besoin maintenant d'un peu de solitude! Adieu! adieu!

Elle tendit la main au chevalier qui murmura :

— Adieu! oh! quel triste mot! adieu, Louise!

Il attira sur son sein la jeune fille et posa sur son front un baiser rapide et convulsif, puis il s'élança dans le corridor et descendit l'escalier à pas précipités.

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÈME. — LE DÉPART.

Je suis un cavalier venu ici dans l'espoir de se faire aimer de l'infante.

CALDÉRON, *le Geôlier de soi-même.*

Une des premières personnes qu'aperçut Gabriel à son retour fut son oncle de Ligniville qui vint droit à lui :

— Je vous cherchais, mon beau neveu ! voici l'heure de monter à cheval, ne nous oublions pas et faisons nos adieux !

— Je suis tout à vous, mon oncle, dit le chevalier en suivant le comte dans la salle de bal.

Le jeune homme fut très-surpris de n'y plus voir madame de Lambertye non plus que madame du Bost-Moulin. Son regard les chercha en vain dans tous les groupes. Christophe se promenait seul comme une âme en peine : lui aussi cherchait quelqu'un qu'il ne trouvait pas. Cette perquisition inquiète du jeune seigneur d'Esch n'échappa pas au chevalier, qui s'arrêta brusquement et se mit à suivre d'un œil ardent son rival présumé. Ses craintes renaissaient plus vives, plus poignantes que jamais ; — il avait entièrement oublié son oncle. Monsieur de Ligniville lui prit le bras et l'entraîna :

— Plus loin, Gabriel ! la marquise a pris mon jeu...

Ils allèrent jusqu'au dernier salon réservé aux joueurs et y trouvèrent en effet mesdames de Lambertye et du Bost-Moulin qui faisaient la partie de monsieur du Pont-d'Oye. A peine Louise avait-elle disparu que le repos avait commencé pour les danseurs. Les dames avaient quitté leurs places et s'étaient venues fixer près de la table de messieurs de Chanclos, de Raggi et de Ligniville. Elles avaient pris intérêt à suivre le jeu et s'étaient même décidées à remplacer messieurs de Chanclos et de Ligniville lorsque ceux-ci le quittèrent, le second pour songer au départ, le premier pour l'accompagner par déférence jusqu'aux portes de la ville et lui éviter par sa présence (on sait qu'il était gouverneur de la place) les obstacles qu'on eût pu mettre à l'ouverture des portes à une heure aussi indue. La cessation momentanée des danses et la partie d'hombre expliquaient pourquoi madame de Lambertye ni son amie ne s'étaient aperçues de l'absence de Louise, ni n'avaient songé à s'enquérir d'elle. C'est à ces circonstances que Gabriel était redevable que ses adieux n'eussent pas été troublés. Seul Christophe avait cherché partout Louise ; on comprend ses raisons ; il avait compté sur cette demi-heure de relâche pour l'entretenir de ses sentiments avec plus de liberté. Aussi l'inutilité de ses recherches lui donna-t-il un grand désappointement et un gros dépit. Qu'eût-il pensé s'il eût pu seulement soupçonner la vérité ?

Gabriel et son oncle s'approchèrent de la table d'hombre :

— Je vous demande mille fois pardon, marquise, dit M. de Ligniville, d'interrompre un instant votre jeu ; — mais voici l'heure du départ, et nous venons, Gabriel et moi, vous présenter nos respects...

Les joueurs se levèrent et saluèrent comme on saluait au dix-huitième siècle, ce temps des

Digitized by Google

belles façons et des cérémonies par excellence.

— Ainsi, c'est décidé, comte? vous partez sans rémission possible? demanda madame de Lambertye.

— Sans rémission aucune, marquise! je suis peiné, je vous le jure, de devoir quitter à l'improviste une fête aussi charmante et surtout une aussi bonne société, — et je vous sais gré des gracieuses et pressantes instances que vous m'avez faites pour nous retenir; mais il m'est impossible d'y céder. Le devoir de ma charge me rappelle impérieusement à la cour; et Gabriel, j'en suis assuré, n'est pas homme à manquer à son poste au moment où il est appelé pour la première fois à le remplir....

— Vous nous quittez donc aussi, Gabriel?

— Monsieur de Ligniville a parlé pour moi, madame! Je ne puis, comme je le désirerais bien vivement, croyez-le, prolonger mon séjour dans un lieu que vous m'avez su rendre agréable entre tous. — Il me reste à vous remercier de tout cœur de la douce hospitalité que vous m'avez accordée, et à vous assurer que je n'en perdrai jamais le souvenir....

— Monsieur d'Anglure a fort bon ton, vraiment! dit à voix basse le marquis du Pont-d'Oye à madame du Bost-Moulin, et ce jeune homme ne peut manquer de fournir une brillante carrière.

— Je le pense comme vous, marquis! répondit la mère de Christophe.

— Je vous remercie à mon tour, mon jeune ami, disait la marquise à Gabriel, je vous remercie des bons sentiments que vous promettez de nous garder, et vous renouvelle la prière de ne pas oublier qu'en toute occasion vous serez ici le bienvenu....

Le chevalier s'inclina, et monsieur de Ligniville fit un mouvement comme pour prendre congé.

— Je ne vous veux point laisser partir ainsi, messieurs! dit la marquise, et je vais vous accompagner jusqu'à l'escalier.

— Marquise, je vous rends grâce! dit monsieur de Ligniville; je m'en voudrais mortellement de vous avoir ainsi dérangée et prise à votre jeu....

— Point! je le veux ainsi, comte : le motif est trop bon pour que mes partenaires ne m'excusent pas de grand cœur...

Madame du Bost-Moulin et monsieur de Raggi firent une dernière salutation tandis que la marquise, à qui monsieur de Ligniville avait offert son bras, se dirigeait avec lui vers la porte du salon. Gabriel les suivait.

— Gabriel, dit madame de Lambertye en se retournant vers lui à l'entrée de la salle de bal, avez-vous déjà pris congé de Louise?

Cette question toute naturelle et à laquelle Gabriel aurait dû s'attendre le mit néanmoins dans un grand embarras. Il rougit excessivement et se trouva fort empêché de répondre. Heureusement que la marquise ne remarqua pas cette rougeur et ce trouble, et que M. de Ligniville sauva son neveu sans s'en douter de la difficulté qui l'arrêtait.

— Non, marquise, dit-il; en traversant les salons tout à l'heure nous n'avons point rencontré notre charmante cousine....

— Je ne la vois pas davantage! dit madame de Lambertye avec quelque étonnement.

En ce moment elle passait auprès de Christophe toujours distrait et préoccupé.

— M. du Bost-Moulin, lui dit-elle, n'auriez-vous point aperçu ma fille?

— Non, madame la marquise, répondit Christophe en s'inclinant; mademoiselle Louise a quitté la salle aussitôt la cessation de la danse, et depuis lors je n'ai pas eu le plaisir de la voir.

La surprise de la marquise s'accrut encore, mais elle n'eut pas le temps de faire des hypothèses sur cette disparition; Louise en paraissant sur le seuil du salon lui ôta l'inquiétude qui commençait à la gagner.

La jeune fille ressentit une vive émotion en retrouvant Gabriel. Elle le croyait parti, et ne s'attendait pas à le revoir en public; mais, avec la présence d'esprit qui fait que les femmes se rendent si bien maîtresses d'elles-mêmes et dominent leurs sentiments, elle se remit aussitôt de son trouble, et lorsqu'elle rencontra sa mère sa physionomie avait repris son expression naturelle et son plus gracieux sourire.

— D'où viens-tu, Louise? tu as disparu si soudainement, dit-on, qu'en vérité j'étais tout inquiète...

Digitized by Google

— C'était sans le moindre sujet, maman ! il faisait ici une si étouffante chaleur qu'après la danse j'ai voulu respirer l'air frais et me suis retirée chez moi... la nuit est si belle et si sereine que je me suis oubliée à la fenêtre...

— Et tu oubliais aussi le départ de Gabriel ! Cela n'est pas bien, Louise, et ton cousin, si bon pour toi, aurait raison de t'en vouloir de cette indifférence. Grondez-la, Gabriel !

La marquise s'écarta et mit en présence les deux jeunes gens. Gabriel, qui s'était dissimulé jusque-là derrière la marquise et son oncle, se trouva tout interdit et ne sut que dire. De son côté, Louise, en entendant l'accusation directe de sa mère, perdit le sang-froid qu'elle avait réussi à affecter. Toute rougissante, elle détourna du chevalier son regard embarrassé et contraint. Cette situation si difficile ne pouvait se prolonger. Le comte de Ligniville se remit en marche avec la marquise vers la porte de sortie. Louise marchait, à pas lents, à côté de Gabriel ; ils n'échangèrent pas une parole. Au haut de l'escalier, le comte quitta le bras de madame de Lambertye.

— Je ne souffrirai pas, marquise, que vous nous accompagniez plus loin !...

— Puisque vous l'exigez, comte, nous nous quitterons donc ici ! je vous souhaite un heureux voyage ! Adieu, Gabriel ! adieu, messieurs !

Les deux voyageurs baisèrent la main de la marquise et celle de Louise, que Gabriel osa à peine effleurer des lèvres.

— Adieu, Gabriel ! dit la jeune fille, adieu ! et ne nous oubliez pas !

Le chevalier ne se sentit pas la force de répondre, et s'élança dans l'escalier tandis que les dames rentraient au salon et que le comte de Ligniville s'écriait en suivant son neveu d'un pas plus mesuré :

— Eh bien, Gabriel, qu'avez-vous donc ? vous courez comme un fou !

Après le départ du chevalier, le premier sentiment de Louise fut un grand soulagement. Il y a, dans les derniers moments qui précèdent une séparation, une grande oppression de cœur. On voudrait abréger cette contrainte triste, mais le courage manque, et les adieux se prolongent, se répètent, et ne s'achèvent jamais. Il faut un grand effort sur soi-même, ou l'intervention d'une circonstance impérieuse, pour s'arracher l'un à l'autre. Il faut un tiers indifférent et pressé, il faut une heure fatale, — une de ces forces aveugles qui entraînent sans qu'on leur puisse résister et qui remédient par leur action brutale à la faiblesse de l'âme. Lorsque la séparation est consommée, on respire mieux, on se sent plus à l'aise : on souffre moins pendant le jour qui suit un départ que pendant les minutes qui l'ont précédé. A ces raisons générales s'en joignaient pour Louise d'autres qui tenaient à sa situation particulière et difficile. La présence de Gabriel ne pouvait plus lui être douce ; — après la scène passionnée qui venait de se passer entre eux si peu auparavant, la froideur cérémonieuse des adieux officiels lui semblait une ironique raillerie qu'elle fut heureuse de voir cesser. Elle reparut au salon, le front serein, les lèvres souriantes, et presque joyeuse de se sentir libre et délivrée de la pénible contrainte qu'elle avait dû s'imposer. Cette disposition d'esprit valut à Christophe, qui vint aussitôt l'engager pour un prochain menuet, une acceptation toute gracieuse et toute charmante. Ce fait tout naturel et fort innocent eût été pour Gabriel un nouveau supplice s'il l'eût connu : mais le pauvre chevalier devait toujours l'ignorer.

La marquise était retournée à son jeu. Christophe offrit le bras à Louise, la conduisit à son ancienne place, et, après lui avoir demandé une permission que la jeune fille ne crut pas pouvoir lui refuser, il s'assit auprès d'elle sur l'ottomane, en attendant que le menuet commençât.

La situation de M. du Bost-Moulin était une de ces situations délicates dont il est fort difficile de se tirer avec honneur, même lorsqu'on a plus d'expérience de la vie qu'il n'en avait. Christophe avait été prévenu par sa mère du projet d'union entre lui et Louise, mais elle avait ajouté que celle-ci ne soupçonnait nullement les intentions qu'on avait sur elle et que c'était à lui, Christophe, à les lui faire savoir de la façon qu'il jugerait la plus convenable ; c'était à lui à gagner son affection et ses sympathies en se montrant pour elle fort attentif et

Digitized by Google

rempli d'égards. Cette communication de sa mère parut au premier abord fort étrange à Christophe. Pendant les dernières années qu'il avait passées à Esch, il n'avait jamais songé au mariage. Tout entier à la chasse, aux courses à cheval, aux longues promenades à travers champs, à toutes les distractions actives de la vie de campagne, il s'était peu étudié à la galanterie. Loin de là, lorsque sa mère recevait visite des dames des châteaux d'alentour, Christophe, pris de cette timidité gauche et involontaire qu'éprouvent tous les adolescents en présence des femmes, Christophe n'avait rien de plus pressé que de s'évader aussitôt qu'il le pouvait, et d'aller oublier dans la compagnie de ses chiens ou de son cheval favori le joug des convenances sociales. Plus tard, à Bruxelles, la fréquentation des meilleurs salons fit perdre au jeune gentilhomme sa gaucherie, sa timidité et sa sauvagerie. Il y gagna du bon ton et de belles manières. La société habituelle de femmes jeunes, jolies, spirituelles, lui donna la grâce et l'aplomb qui lui avaient manqué jusque-là. Joignez à cela beaucoup d'esprit naturel fécondé par une éducation soignée, et vous comprendrez que Christophe soit devenu en peu de temps un homme fort agréable. C'est aussi la réputation qu'il ne tarda pas à acquérir. Nonobstant cela, Christophe se trouva fort gêné et contraint lorsqu'il se vit à côté de Louise. C'est que jusque-là il n'avait aimé aucune femme, — et la divine beauté de celle qu'on lui destinait avait soudainement éveillé en lui un sentiment inconnu et dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. L'amour l'avait jeté dans un trouble profond, et aux difficultés de la situation qui lui avait été préparée s'en venaient joindre d'autres beaucoup plus insurmontables parce qu'elles tiennent à la nature même de l'amour. Rien de plus facile, en effet, que de prodiguer à une jolie femme qu'on n'aime pas galanteries et compliments bien tournés; mais, lorsqu'on est touché au cœur, les idées se troublent, un vertige étrange s'empare de vous; la langue s'embarrasse, les paroles se refusent à la pensée. Rien de plus difficile en un mot que de dire à une femme : *Je vous aime!* On a beau méditer longuement, préparer des phrases, recueillir tout son courage, la présence de la personne aimée renverse, en un instant, l'échafaudage laborieusement élevé. Un aveu calculé d'avance ne se fait jamais. Il faut pour l'amener une circonstance exceptionnelle, un hasard imprévu. Or, cette circonstance, ce hasard manquaient à Christophe. Il se trouvait, au contraire, dans des conditions déplorablement normales. Voilà pourquoi il demeurait silencieux et embarrassé.

Louise, d'ailleurs, était peu disposée à entamer la conversation. En proie à une préoccupation bien justifiée, sa pensée était loin de Christophe, et suivait son bien-aimé Gabriel. Elle était même si peu à son voisin et à ce qui l'entourait, qu'elle répondit à peine aux rares paroles que lui adressa M. du Bost-Moulin et que celui-ci dut lui rappeler que le menuet allait commencer, au moment où l'orchestre avait déjà préludé depuis longtemps et où tous les danseurs se trouvaient en place.

Christophe ne s'enhardit pas, Louise ne se remit guère pendant la danse, et tous deux eurent maintes distractions qui faillirent en brouiller étrangement l'harmonie. Beaucoup s'en étonnèrent et en firent la remarque, car ils s'étaient montrés auparavant parfaits danseurs. Eux seuls ne s'en aperçurent pas. Christophe reconduisit Louise à sa place et la salua. Il n'osa pas rester plus longtemps auprès d'elle. Pendant le reste du bal, il ne dansa plus et ne parla à personne. Il était en grande colère contre lui-même et s'en voulait beaucoup de n'avoir osé parler. Plus d'une fois même il se rapprocha de Louise, avec l'intention bien arrêtée de commencer un entretien qui lui permît de laisser du moins pressentir son amour; mais chaque fois il recula; — il sentait ses jambes se dérober sous lui et son cœur battre si fort qu'il ne pouvait faire un pas de plus, et s'éloignait bien vite. Il passa par ces alternatives de résolution et d'indécision jusqu'à une heure du matin, heure où presque tous les invités s'étaient déjà retirés, et où la partie dans laquelle s'était engagée la marquise s'étant terminée, les autres les suivirent.

M. du Pont-d'Oye, Christophe et sa mère vinrent en même temps prendre congé de la

Digitized by Google

marquise et de Louise; madame de Lambertye dit à Christophe :

— Permettez-nous d'espérer, M. du Bost-Moulin, que maintenant que vous avez fait notre connaissance, nous aurons souvent l'agrément de votre visite!

— Madame, ce serait l'accomplissement de mon plus cher désir que d'avoir l'honneur de vous voir souvent, et si mademoiselle Louise m'y autorise....

Une si profonde surprise se peignit sur les traits de la jeune fille que Christophe n'acheva pas. Il comprit trop tard qu'après tant d'hésitations il s'était tout à coup laissé emporter trop loin, et venait de commettre une inconvenance. Mais la marquise était trop bien disposée en sa faveur pour avoir égard à un oubli imputable à la passion qu'elle avait devinée dans le regard, la voix et l'attitude de Christophe. Elle lui dit d'une voix pleine de bienveillance :

— Soyez assuré, monsieur, que vous serez toujours le bienvenu dans cette maison, et que votre présence sera toujours aussi agréable à ma fille qu'à moi...

Christophe partit la joie et l'espérance au cœur.

Rentrée dans sa chambre, Louise, débarrassée de sa toilette de bal, s'enveloppa d'un large peignoir de satin garni de dentelles, renvoya sa femme de chambre et se jeta dans un fauteuil, brisée par les émotions de tout genre de la soirée. Elle songea un instant à l'invitation adressée par la marquise à Christophe et aux étranges paroles par lesquelles celui-ci avait répondu. Elle pouvait s'étonner à bon droit de la demande inattendue et singulière qu'il lui avait faite à elle; elle se souvint involontairement des craintes si vives que lui avait témoignées le chevalier; mais ce ne fut qu'un nuage passager. Que lui importait ce Christophe? Qu'il vînt ou ne vînt pas, cela lui était bien indifférent! Sa pensée se reporta bientôt sur ce Gabriel tant aimé auquel elle avait voué sa vie. Tout, autour d'elle, lui rappelait les puissantes émotions qu'elle avait ressenties si peu auparavant. Elle revoyait Gabriel à ses genoux; sa main sentait encore le contact du front brûlant du chevalier; les paroles d'amour retentissaient encore à son oreille. Louise était toute à Gabriel. Penchée à la fenêtre elle aspirait la senteur parfumée des lilas, — elle écoutait la chanson du rossignol aussi belle et aussi harmonieuse que tout à l'heure, et les rayons argentés de la lune toujours pâle et sereine baignaient d'une douce lueur ses tempes rafraîchies par l'air pur de la nuit. Elle resta longtemps ainsi bercée par les plus douces et les plus enivrantes rêveries. Une fois, son œil s'arrêta sur la marguerite qui penchait sa tête mourante dans le vase de cristal. Elle s'en approcha et prit la pauvre fleur à demi flétrie. L'extrémité des pétales commençait à jaunir et à se recourber. Elle se mit à les arracher lentement, un à un, avec un grand battement de cœur. Le dernier disait : *passionnément!*

— Oh! moi aussi, mon Gabriel, murmura-t-elle, moi aussi je t'aime passionnément!

Louise s'endormit en pensant à Gabriel.

ÉPILOGUE.

Moins d'un an après les événements que nous venons de raconter, le 3 février 1742, le marquis du Pont-d'Oye mourait en son château et laissait son immense fortune à Christophe.

Trois mois, jour pour jour, après cette mort, le 3 mai 1742, à Gerbeviller près Nancy, un mariage se contractait solennellement, par-devant maître Henry, tabellion général, garde-notes héréditaire en Lorraine, entre *haut et puissant seigneur messire Christophe Charles du Bost-Moulin, baron d'Esch sur la Sûre*, etc., etc, *et haute et puissante dame madame Louise Thérèse, née marquise de Lambertye, dame et chanoinesse de Remiremont*, etc., etc. Le roi et la reine de Pologne et nombre d'autres per-

Digitized by Google

sonnages de distinction honoraient le contrat de leur signature.

Peu de jours après, le mariage fut célébré devant l'église. Christophe emmena sa femme dans son château du Pont-d'Oye, et fit élever, dans l'église de Habay-la-Neuve, un tombeau de marbre blanc et noir à la mémoire de son bienfaiteur ; sur ce tombeau fut gravée l'inscription suivante qu'on y peut encore lire aujourd'hui :

ICI GIT

Noble et illustre seigneur, François Laurent, marquis de Raggi et du Pont-d'Oye, lequel. après avoir donné, pendant une longue suite d'années, exemples rares des vertus chrétiennes, civiles et militaires, est pieusement décédé le 3 février 1742, regretté de tous ceux qui l'ont connu, et particulièrement des pauvres, dont il fut le père.

R. I. P.

Léon Wocquier.

(La seconde partie : *Le Château du Pont-d'Oye,* à une prochaine livraison).

Digitized by Google

SALON D'ANVERS [1].

IV.

Il y avait au salon d'Anvers un petit tableau devant lequel tous ceux qui aiment réellement les arts ne pouvaient s'arrêter sans une vive émotion ; c'était l'œuvre d'un jeune artiste hollandais qui avait quitté sa patrie pour venir s'établir à Anvers, espérant y trouver une grande école, des maîtres éminents dont les conseils développeraient ses brillantes qualités et lui faciliteraient des succès dont il se sentait digne. Le jeune homme, riche de ses illusions, s'attacha pendant quelque temps à imiter les tristes productions qui pullulaient autour de lui, mais un beau jour le bandeau lui tomba des yeux, il s'aperçut qu'il marchait droit à sa perte, et il changea résolûment de route sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on; et se souciant fort peu désormais des foudres que pourraient lancer contre lui les faux dieux qu'il avait eu la faiblesse d'adorer, il redevint lui-même, et prouva — il y aura bientôt quatre ans — qu'il y avait en lui l'étoffe d'un artiste ; — on n'a pas oublié le charmant tableau des *Maraudeurs* (2). Mais cette noble organisation devait succomber dans la lutte : M. Molyn est tombé un jour de victoire ; ses dernières couronnes étaient tressées de cyprès et de laurier. Il laisse pour tout héritage à sa jeune femme et à ses enfants le souvenir d'un talent d'élite et un nom respecté ; il laisse aux artistes de mérite fourvoyés à Anvers un exemple à suivre ; — son *Callot parmi les brigands* et surtout *l'Attente*, — la perle du Salon, — que le crayon distingué de M. Louis Tuerlinckx a reproduit pour les abonnés de la *Revue* (3), prouvent qu'une volonté puissante surmonte tous les obstacles et sait atteindre le but qu'elle assigne à ses efforts. *L'Attente* est la leçon la plus dure qui ait jamais été infligée aux Anversois ; ce petit tableau plein de sentiment,

---

(1) V. *Revue de Belgique*, 4e année, 2e série, tome IV, pages 126, 198 et 283.

— Une indisposition de notre collaborateur, M. Decamps, a été cause du long retard apporté à la publication de cet article. (*Note de la Rédaction.*)

(2) V. *Revue de Belgique*, 1re série, 1re année, tome II, p. 186.

(3) V. *Revue de Belgique*, 2e série, 4e année, tome IV, page 126.

Digitized by Google

d'une couleur vraie et solide, d'un dessin auquel l'École ne nous a pas habitués, forme le contraste le plus violent avec ces compositions complétement nulles, vides d'idée, où le sentiment, la poésie sont remplacés par un pêle-mêle de tons plus criards les uns que les autres, en un mot, avec toutes ces œuvres informes que nous exhibent tous les trois ans les hommes qui ont la modeste prétention de se poser en continuateurs de la grande école flamande et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils outragent les Rubens, les Van Dyck, les Jordaens, toute cette illustre phalange qui a fait la gloire de leur ville, jadis deux fois reine — par les arts et par le commerce, — aujourd'hui dépossédée de la première de ses couronnes, de celle qui brillait de l'éclat le plus pur. On va sans doute crier à la calomnie et nous traiter de Zoïle; nous y sommes tout préparé et rien ne pourrait moins nous émouvoir. Nous comprenons parfaitement qu'il est assez déplaisant pour certaines gens d'entendre retentir la voix de la vérité; il est dur de devoir renoncer à ces réputations acquises à si peu de frais et si heureusement entretenues par les badauds qui louent la signature d'une œuvre, et non l'œuvre elle-même, que souvent ils n'ont point vue, et par quelques journalistes pour lesquels il est beaucoup plus facile de réimprimer un jugement tout fait que de trouver une idée nouvelle ou de rendre un arrêt sincère : — à l'impossible nul n'est tenu.

Mais nous voici bien loin de *l'Attente* que plusieurs amateurs se sont disputé et qui enrichit aujourd'hui le cabinet de M. le baron de Brienen, de La Haye.

Le second tableau de M. Molyn,—*Callot parmi les brigands,*—ne doit pas être jugé comme une œuvre à laquelle l'artiste a pu donner le dernier coup de pinceau, la mort est venue de sa main glacée interrompre le peintre; nous sommes persuadé que, si M. Molyn avait pu terminer cette composition remarquable, il aurait atténué les tons roux répandus sur tout l'ensemble. Plusieurs parties sont dignes de *l'Attente;* nous citerons particulièrement le groupe près duquel est accroupie une ravissante bohémienne, quelque sœur d'Esméralda caressant sa blanche favorite.

M. Lion, dont *le Déménagement* obtint à Bruxelles un certain succès, avait à Anvers un tableau conçu dans le même système. *La Fenaison* est une peinture d'un faire coquet et séduisant. Cela a quelque chose de déluré, de provoquant, qui ne laisse pas d'être assez agréable à voir,—mais cela a le tort d'être faux, tort très-grave selon nous. Heureusement que M. Lion est assez richement doué pour comprendre que toutes les séductions d'un pinceau capricieux ne valent pas la plus humble toile, si celle-ci rappelle fidèlement la nature; M. Lion veut arriver, il a de la persévérance, il arrivera s'il a la force de renoncer à un genre conventionnel, qui peut être rempli de charmes, mais qui aura toujours le grand défaut d'être en contradiction flagrante avec la vérité. Le jeune peintre du *Déménagement* et de *la Fenaison* a quitté Anvers pour Bruxelles, — nous l'en félicitons sincèrement; — il a, — nous assure-t-on, — formé le projet d'aller passer quelques années à Paris,—c'est mieux encore, et nous ne pouvons que l'engager fortement à exécuter cette excellente résolution.

Dans *le Compositeur* et dans *la Réverie,* M. Constant Wauters cherche évidemment Meissonnier; il est fâcheux que son coloris soit plus brillant que solide, et son dessin des plus incorrects; nous n'en donnerons qu'un exemple : les jambes du compositeur sont tout simplement impossibles, la jambe droite surtout est dessinée avec une négligence impardonnable.—Il y a une pensée heureuse dans la composition que M. Wauters appelle *l'Innocence sauvée,* et dans laquelle il nous montre un père au front blanchi par les années, venant arracher sa fille à une orgie de roués et de filles d'Opéra. Les diverses expressions sont rendues avec assez de bonheur, les types sont variés, mais il serait difficile d'être plus faux de tons, la lumière est en quelque sorte distri-

Digitized by Google

buée au hasard, c'est de la peinture qui papillote à l'excès. M. Constant Wauters est fort jeune encore, il a de l'avenir, mais qu'il dise en toute hâte adieu à cette manière chatoyante, à cette peinture veloutée qui fait les délices des bons bourgeois, et qu'il se mette sans relâche à étudier la nature, — il en a grand besoin. — Une passion pour le dix-huitième siècle et ses grâces pleines d'afféterie et de mignardise, — passion poussée jusqu'à la manie, — égare depuis plusieurs années quelques jeunes peintres français d'un mérite réel. Ils devaient trouver des imitateurs en Belgique, — cela va sans dire, — et M. Wauters n'a pas été des derniers à entrer dans cette funeste voie. M. Auguste Serrure, qui a moins de talent, mais qui cependant est en progrès, est coupable du même péché. Son tableau, — *Pour un pauvre Mélomane,* — manque de solidité dans les fonds; le coloris n'est pas plus vrai que celui de M. Wauters.

M. Félix Sorieul est un artiste français qui doit avoir Bellangé pour maître ; son *Passage de la Loire par l'armée vendéenne, après la défaite de Chollet,* est plus qu'une réminiscence des tableaux du conservateur du Musée de Rouen.

De son côté, le *Gilbert Van Schoonbeke* de M. Swerts rappelle un peu le *Pierre le Grand* de M. Wappers. Le tableau du jeune artiste est bien composé, il y a du talent dans cette toile qui n'est pas assez sérieusement étudiée. Gilbert, qui explique aux principaux habitants d'Anvers son plan pour la maison hydraulique, est la meilleure figure de cette composition importante. M. Swerts mérite des éloges pour le choix du sujet : c'est une idée louable de faire connaître au peuple les citoyens qui se sont distingués par des travaux utiles.

Nous avons retrouvé M. Taymans avec son sentiment distingué et ce coloris qui lui est propre et auquel il ne manque que de la solidité et un peu plus d'harmonie, pour être tout à fait remarquable. Nous nous trompons peut-être, mais M. Louis Taymans nous paraît peindre un peu trop du premier coup. Il fera bien aussi de se souvenir d'un conseil que nous lui avons déjà donné et qu'il est de son intérêt de suivre : son dessin n'est pas irréprochable, il devrait faire beaucoup d'études d'après nature.

M. Léopold Fissette a marché à pas de géant; il avait au salon de Bruxelles je ne sais plus quelle toile qui ne faisait guère augurer favorablement de son avenir. Cela annonçait un coloriste, mais cela révélait en revanche un fort triste penseur. M. Fissette a eu l'heureuse idée d'abandonner les cabarets et les guinguettes, et il s'est mis à lire *les Plaideurs* de Racine. De cette lecture est résulté un tableau fort agréable, plein de détails spirituels, comme vous le prouvera la charmante lithographie de M. Schubert (1). Il y a bien encore matière à chicane, le dessin n'est certes pas très-pur et ce n'est point là de la peinture solide. Cela est souvent mou, on voit que l'artiste n'est pas sûr de lui-même; mais M. Fissette n'a point prétendu faire un chef-d'œuvre, il a simplement voulu nous prouver qu'il était définitivement sorti de l'ornière où il se traînait. Nous lui donnons rendez-vous au salon de Gand, où nous espérons n'avoir à lui adresser que des éloges.

Le Banc des pauvres fait honneur à M. Degroux. C'est une toile bien composée et qui se distingue par un sentiment élevé. Le dessin est négligé et dans certaines parties la couleur est conventionnelle; le modelé est loin d'être à l'abri de la critique. M. Degroux est un penseur, il possède ce que le travail ne donne pas. Il lui reste à acquérir les secrets du métier, nous lui recomman-

---

(1) *Revue de Belgique*, 4e année, 2e série, tome IV, p. 129.

Digitized by Google

dons d'étudier l'école française et de renoncer aux maîtres qui l'ont guidé jusqu'à présent : il ne peut qu'y gagner.

Nous ne dirons rien du *Pâtre* de M. Charles Wauters, c'est là une de ces erreurs qu'on ne pardonne pas. Si *le Casino de Raphaël* est sous tous les rapports très-supérieur au *Pâtre*, ce n'est cependant pas une œuvre remarquable; pour un artiste arrivé à l'âge de M. Charles Wauters, et qui compte des succès incontestés, cela est faible, très-faible; ce serait bien pour un débutant, cela annoncerait des dispositions.

M. Adolphe Leleux n'avait envoyé que deux aquarelles qui valent bien des tableaux; les *Bergers des Landes* surtout sont une petite merveille de coloris, c'est de la belle peinture, il y a là une puissance de faire vraiment étonnante. Nous aimons moins les *Femmes du désert de Sahara*, malgré des qualités éminentes (1) que nous ne songeons nullement à contester, mais les proportions données à cette aquarelle en font presque un tableau, et cela n'est vraiment pas assez fait pour l'importance du sujet. Le dessin est commun et fort peu sévère. Nous remarquons avec peine que les compositions inspirées à M. Adolphe Leleux par son voyage en Algérie sont en général traitées dans la *mauvaise* manière d'Eugène Delacroix; il y règne un sans-façon, un sans-gêne qui sont évidemment le résultat d'un parti pris que l'on ne saurait trop déplorer. M. Adolphe Leleux est assez riche par lui-même pour se dispenser de rien emprunter à autrui; en tout cas, s'il veut absolument se lancer dans la voie toujours funeste de l'imitation, il pourrait faire un choix plus heureux; mais il a le bonheur d'être original, il fera sagement de se contenter d'un lot échu en partage à un très-petit nombre d'élus.

M. Guffens a jugé à propos de refaire un assez pauvre tableau de M. Henri Scheffer, — *la Mère et la fille*; il n'y a pas lieu de l'en féliciter. Le sujet se trouve indiqué dans ces vers de *Jocelyn :*

« Julie ! il est donc vrai, » disait ma mère, « il t'aime !
» Et toi, tu le chéris aussi ? » — « Plus que moi-même ! »
. . . . . .
« — Sachons donc, mon enfant, oublier et souffrir. »
» — Oublier ? non, jamais, ma mère, mais mourir. »

Il était inutile de s'inspirer de Lamartine pour produire une peinture aussi sèche; cela est terne, cela manque de vie, toute cette douleur est conventionnelle, il n'y a rien là qui émeuve.

M. Coulon, qui était en progrès au Salon de Paris, — il y avait du goût et de la finesse dans sa *Lecture d'Aristote*, — est loin de mériter des compliments pour sa *Lune de miel*, triste composition où il n'y a réellement rien à louer, si ce n'est de jolis tons d'un gris argentin. La position du nouveau marié aux pieds de sa femme est d'un effet pour le moins excentrique.

Comme M. Coulon, M. Émile Plassan a voulu nous représenter un intérieur du dix-huitième siècle, mais il a obtenu un résultat tout différent. *La Toilette* est un petit tableau plein d'une grâce coquette, peint avec un pinceau d'une rare légèreté et d'une extrême finesse; l'ensemble de ce cadre, qui semble créé pour le boudoir d'une petite-maîtresse, ne manque pas de largeur.

---

(1) L'âne destiné à transporter les vases que les femmes remplissent à la source, est exécuté avec une maestria toute particulière. Il est fâcheux qu'on n'en puisse dire autant des enfants et des femmes.

Digitized by Google

M. Van Schendel s'est aventuré dans les domaines de l'histoire, et il s'est complétement égaré : son *Assuérus ordonnant à Aman d'honorer le Juif Mardochée* est une fort mauvaise toile. Pourquoi M. Van Schendel, qui peint avec succès des intérieurs de ville qui tous, à dire vrai, sont éclairés par le même effet de lumière, —s'obstine-t-il depuis quelque temps à aborder l'histoire? Nous pensions — et le public avec nous— que l'insuccès de ses tentatives l'avait depuis longtemps décidé à renoncer à un genre dans lequel la nature même de son talent aurait toujours dû l'empêcher de s'essayer.

L'Heureuse Mère et surtout *la Glaneuse* plaident assez puissamment en faveur de M. Van Severdonck pour que nous lui pardonnions et sa *Madeleine* et son *Christ au tombeau*. Il y a plus que des espérances dans les deux premières toiles de M. Van Severdonck ; dans *la Glaneuse,* la composition est agencée avec goût, le dessin est assez pur, en un mot l'ensemble est heureux ; pourquoi faut-il que le jeune artiste soit possédé d'une passion désordonnée pour les tons lie de vin? On ne fait pas un plus affreux abus de cette déplorable couleur.

Le coloris de la *Cléopâtre* de M. Jules Van de Vyver, — un débutant si je ne me trompe, — est bien terne, mais en revanche le modelé est réellement remarquable, et c'est chose si rare à Anvers que nous tenons à en faire mention spéciale.

Nous avons vu quelques bons portraits : un pastel de M. Gustave Aubin d'une force de tons que l'on obtient difficilement au pastel; — le portrait de M. S*** par M. Louis Delbeke; le coloris, quoique faux, ne manque pas d'une certaine énergie et les mains sont sérieusement étudiées; — le portrait de M. A. S. par M. Pieneman fils, œuvre distinguée sous tous les rapports; — des enfants par M. Louis Tuerlinckx, qui a aussi exposé de belles lithographies; — plusieurs portraits de M. J.-J. Eeckhout, un coloriste habile, un homme qui sait parfaitement le métier, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais dont la peinture n'a pas ce cachet de distinction qui fait les grands *portraitistes* et que nous sommes heureux de retrouver chez M. De Senezcourt. Les portraits de M. D*** et de M. le comte de Buisseret ont une tournure vraiment magistrale; on voit que l'artiste a franchement abordé la difficulté ; cela est hardiment brossé, solidement peint ; on aime cette énergie chez un jeune homme, elle révèle une organisation d'élite, et c'est avec joie que l'on applaudit à un succès, présage d'un riche avenir (1).

M. Vermeersch, artiste gantois qui habite depuis fort longtemps Munich, a envoyé un souvenir de ses voyages en Italie, — *Il ponte Pietro, à Vérone,*— et M. Justin Ouvrié une *Vue prise au pont St.-Jean Népomucène, à Bruges :* ce sont deux œuvres très-estimables, bien comprises, bien rendues. Le choix des sujets est heureux ; nous voudrions pouvoir en dire autant à M. Van Moer, un coloriste puissant,— qui dépense un talent incontestable à peindre les quais de la Seine, dont l'aspect est si déplaisant que l'amateur s'arrête à peine et ne tient pas même compte du long et ennuyeux travail que de pareils tableaux imposent à l'artiste.

Une rue en Hollande, par M. S. L. Verveer, est d'une faiblesse telle que nous avons longtemps douté de l'authenticité de cette œuvre : nous avons eu trop d'occasions de constater l'habileté du peintre hollandais pour croire à une si prompte décadence de son talent; nous aimons mieux ne voir là qu'une erreur et compter sur une revanche éclatante.

Un des artistes éminents de l'école anglaise, M. David Roberts, dont les magnifiques lithogra-

---

(1) L'impartialité nous fait un devoir de déclarer qu'à notre dernière visite au Salon, nous avons découvert un troisième portrait de M. De Senezcourt, très-inférieur aux deux premiers.

Digitized by Google

phies de Louis Haghe ont popularisé les riches collections d'études exécutées pendant un long voyage en Orient, — a voulu nous faire connaître sa peinture, et nous a montré deux toiles importantes,—le *Tombeau du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, à Grenade*, et la *Vue*, ou plutôt le panorama *d'Édimbourg*. La manière de M. Roberts ne ressemble à rien de ce que l'on a l'habitude de voir; l'artiste se préoccupe fort peu des procédés en usage chez ses confrères du continent, il ne s'inquiète que d'une chose : arriver à un effet vrai ; — peu lui importe que les moyens employés donnent prise à la critique, pourvu qu'il arrive au résultat qu'il s'est proposé, à un ensemble plein de distinction, de grandeur, et surtout de vérité. Ce résultat, but de tous les efforts de M. Roberts, il l'obtient avec un rare bonheur dans sa vue d'Édimbourg, une des pages les plus grandioses, les plus imposantes que l'on puisse rencontrer dans ce genre. C'est un chef-d'œuvre de lignes, un tour de force comme dessin ; les moindres détails sont indiqués avec une adresse extraordinaire ; les figures — véritables pochades — sont d'un naturel parfait; cela est croqué avec infiniment d'esprit, de hardiesse et de science : on reconnaît partout la main d'un homme maître de son talent et qui depuis longtemps a fait ses preuves.

Malgré de belles qualités, le *Tombeau de Ferdinand* nous plaît beaucoup moins ; si l'architecture est toujours traitée d'une manière supérieure, les figures sont maniérées et les fonds, qui ont été trop travaillés, sont aussi forts de tons que le premier plan ; l'harmonie de la perspective en est détruite.

Les jeunes gens qui voudraient suivre le système de M. Roberts, — système très-simple en apparence, — se perdraient infailliblement ; il faut un talent hors ligne pour arriver à de pareils résultats avec de pareils moyens. D'ailleurs, la peinture de l'auteur du panorama d'Édimbourg est — sans qu'il y paraisse, — fort travaillée ; M. David Roberts ne peint nullement du premier coup, comme on se l'imagine ;—voici la marche que nous-même nous lui avons vu suivre : il dessine au crayon sur sa toile une rapide esquisse de sa composition, puis il étend sur cette toile un ton général sur lequel il revient à maintes reprises, et il termine en exécutant au pinceau, avec une fermeté, une assurance que possèdent peu d'artistes, ces innombrables détails de dessin que tout le monde croit patiemment terminés avec une plume trempée dans de l'encre de Chine. Pour tout autre que M. Roberts, ce serait un travail de bénédictin; c'est un jeu pour l'artiste anglais. Son pinceau triomphe sans effort de toutes les difficultés; il dédaignerait d'avoir recours à tous ces instruments que tant d'autres appellent à leur aide et qui transforment le peintre en architecte ou en géomètre.

Deux de nos jeunes peintres d'animaux ont obtenu un très-légitime succès à Anvers; Le *Paul Potter étudiant des moutons* est incontestablement très-supérieur à tout ce que M. Edmond Tschaggeny a produit jusqu'à ce jour. C'est une composition importante, habilement ordonnée, savamment dessinée et peinte avec une largeur de touche qui révèle des progrès sérieux.

La Protection et *Un temps de chien*, par M. Joseph Stevens, sont devenus dès l'ouverture du Salon la propriété d'un riche Anglais, amateur éclairé qui fait un noble usage de sa fortune. — *La Protection* nous représente un charmant épagneul auprès d'un formidable dogue, son défenseur. L'expression donnée au protégé et au protecteur est heureuse, la couleur est fort belle, c'est toujours cette vigueur extraordinaire que nous avons eu plus d'une fois l'occasion de louer; mais l'ensemble du tableau n'est pas irréprochable, la composition n'est pas bien entendue comme masse, il y a surabondance de détails, nous désirerions plus de tranquillité. — La tête du dogue mérite de grands éloges.

Digitized by Google

Un temps de chien est une œuvre complète, d'un sentiment qui vous saisit, vous serre le cœur. Ce pauvre chien, la peau arrachée, meurtrie, sanglante, la patte brisée, un reste de corde au cou comme s'il venait d'échapper à quelque affreux garnement qui avait le projet de l'envoyer à la rivière en compagnie d'un pavé, — ce misérable animal se traînant péniblement le long des murs par une pluie battante, la tête basse, l'œil plein de je ne sais quelle souffrance horrible et résignée, — forme un spectacle déchirant, cruel, en présence duquel, — à moins de manquer d'âme, — on ne saurait rester indifférent; c'est la nature prise sur le fait, mais la nature dans ce qu'elle a de plus triste, de plus désolé; c'est le dernier échelon de la misère. Je me sens impuissant à rendre la vive impression que m'a produite ce tableau, bien certainement l'œuvre d'un homme de cœur, d'un artiste, dont la vie a dû être marquée par plus d'une rude épreuve.

Il nous reste pour arriver au paysage, représenté par la plus effrayante série de croûtes qu'ait jamais offertes une exposition, et heureusement aussi par un petit nombre de toiles remarquables, — il nous reste à citer honorablement un *Pâturage* de M. Jones et à dire un mot de deux ou trois peintres de marine : — La *Rade de Lagos* se distingue par ce cachet de vérité habituel à M. Clays; nous aimons moins la *Rade de Leith, près d'Édimbourg* ; — c'est également par la vérité que brille M. Waldorp, dont le talent est un peu monotone; — nous n'en dirons pas autant de M. Francia, qui aborde résolûment des genres très-différents, mais avec un succès trop souvent négatif; sa *Marine* (*soleil couchant*) ressemble au bouquet d'un feu d'artifice. Nous sommes étonné de voir la plupart du temps M. Francia, si habile aquarelliste, s'égarer complétement dès qu'il s'attaque à une toile. Il y a presque toujours dans ses tableaux, à côté de parties heureusement rendues, des choses tellement choquantes, des tons si peu en harmonie avec le reste de l'œuvre, que la critique s'y perd et se demande comment l'artiste, dont on admire des aquarelles d'une belle harmonie, d'une rare finesse de tons, d'une vigueur incontestable, peut faire de pareilles chutes, commettre de semblables erreurs. — L'exposition de M. Jacob-Jacobs nous a étrangement surpris; nous ne nous attendions pas à des merveilles, mais nous comptions sur quelques œuvres honorables, et nous n'avons trouvé que des toiles sans nom, un dévergondage de couleur dont on n'a pas d'idée et une absence complète de dessin ; le *Naufrage du Floridian* en est le plus triste exemple.

Il n'y a réellement d'exception à faire que pour une *Vue de l'Escaut*, inférieure cependant à la plupart des anciennes toiles de M. Jacob-Jacobs.

La marine que M. Achenbach, de Dusseldorf, intitule *les Pêcheurs de Blankenberg*, est certainement, dans ce genre, l'œuvre la plus complète exposée à Anvers. La partie gauche du tableau est surtout d'une grande beauté; l'eau qui suinte le long des pilotis, l'écume qui jaillit et bouillonne, les herbes marines courbées sous le souffle de la rafale, tout cela est interprété avec un talent hors ligne. Nous ne voyons à blâmer qu'un défaut d'harmonie entre le ciel qui est calme et la mer déchaînée.

Il y a un an, — quelques mois après l'arrivée de M. Achard en Belgique, — un de nos amis, M. Jules Perrier, écrivait dans ce recueil (1) les lignes suivantes : « Si M. Achard prolonge son séjour parmi nous, nous le croyons appelé à exercer une heureuse influence sur la jeune génération de paysagistes qui s'élève et grandit de manière à faire oublier l'école flasque, molle et cotonneuse qui s'éteint et meurt avec la renommée menteuse de ses derniers représentants. » Les

(1) V. *Revue de Belgique*, 4e année, 2e série, tome IV, page 42.

Digitized by Google

prévisions de M. Perrier se réalisent : il est certain que l'étude de la belle peinture de M. Achard a puissamment contribué aux grands progrès qne nous avons à constater chez MM. Fourmois, Kindermans, Quinaux, Lauters et Tavernier, et à la révolution qui s'est opérée dans la manière de M. Alfred de Knyff, qui expose pour la première fois en Belgique. Élève de Calame, M. de Knyff n'a pas voulu se traîner dans la route tracée par le maître ; il a compris que si M. Calame s'entend parfaitement à composer un tableau, des reproches très-sérieux doivent lui être adressés pour l'abus que le peintre genevois fait de la touche, abus qui rend trop souvent son exécution mesquine et atténue singulièrement ses brillantes qualités ; — entraîné par un sentiment intime, par ses instincts poétiques, à interpréter la nature sous ses aspects les plus grandioses, poussé par une communauté d'idées vers l'école française, il a senti qu'il fallait, pour réaliser complétement ses rêves d'artiste, modifier avant tout la partie matérielle de son talent, la mettre en harmonie avec ses conceptions élevées, se distinguer, en un mot, par la largeur de son exécution, comme il brillait déjà par la grandeur de ses compositions. M. Alfred de Knyff a débuté à Anvers par une de ces œuvres sérieuses qui attirent l'attention des artistes. Son *Souvenir du Dauphiné* (1) est remarquable par le choix du site, la pureté du dessin, la manière magistrale dont sont traités les quartiers de roche placés au premier plan et toute la partie droite du tableau, qui est pleine de mystère et dont les tons sont d'une grande valeur. A gauche les fonds ne sont pas assez vagues, et les deux arbres qui occupent le milieu de la toile sont inférieurs comme faire au reste de l'œuvre. La source qui coule entre les rochers ressemble à de l'eau de savonnage ; deux ou trois coups de pinceau suffiront pour corriger ce léger défaut. En résumé, le *Souvenir du Dauphiné* est une œuvre distinguée, qui révèle une nature d'élite, une de ces brillantes organisations appelées à devenir un jour l'honneur d'une école. Il faut que M. de Knyff continue à marcher résolûment dans la route qu'il s'est tracée ; on ne voulait voir en lui qu'un amateur, il vient de conquérir publiquement ses parchemins artistiques ; nous l'attendons au Salon de Gand, certain d'avoir à constater un nouveau succès.

Le petit panneau (2) de M. Fourmois, remarquable par sa finesse de tons, est d'un faire un peu mesquin ; la touche est parfois molle, indécise. On aurait tort de juger l'habile paysagiste d'après une œuvre si peu importante ; M. Fourmois nous est récemment revenu d'un séjour de quelques mois dans le Dauphiné, ce pays cher aux artistes, et il en a rapporté de magnifiques études qui seront bientôt de fort beaux tableaux.

La réputation de M. Lauters comme dessinateur est depuis longtemps établie ; son *Chemin creux* nous promet un peintre très distingué.— *Une ferme en Flandre*, par M. Tavernier, se distingue par la richesse des tons ; les arbres — à gauche — sont bien rendus ; il est fâcheux que les animaux ressemblent à des jouets de Nuremberg et que la haie et les broussailles placées à droite soient d'une exécution lâche. Les *Ruines d'un manoir féodal* (3) sont également recommandables sous le rapport du coloris ; le ciel est opaque, l'air ne circule pas librement. — *Une pêche par un clair de lune*, — petit tableau appartenant à M. Henri Delmotte, a valu à M. Tavernier un succès mérité ; les terrains sont solidement peints ; la couleur est pleine de magie et l'effet de lune est rendu avec

(1) V. *Revue de Belgique*, 4e année, 2e série, tome IV, p. 283.
(2) V. *Revue de Belgique*, 4e année, 2e série, tome IV, p. 204.
(3) V. *Revue de Belgique*, 4e année, 2e série, tome IV, p. 285.

Digitized by Google

infiniment de bonheur. — *Le Marais* et une *Vue des environs de Fontainebleau* nous montrent M. Quinaux persévérant dans la voie où nous l'avons vu entrer au dernier salon de Bruxelles; il y rencontrera le succès. La grandeur de la composition, la fermeté de la touche, une belle gamme de tons, de la hardiesse, voilà les qualités par lesquelles brille aujourd'hui M. Quinaux; la sécheresse du dessin et parfois aussi l'abus des tons brûlés, voilà ses défauts. — Autant la *Vue prise dans les bruyères des Ardennes,* par M. Kindermans, donne prise à la critique, autant son *Crépuscule* est une œuvre complète, qui mérite des éloges sans restriction. Le premier de ces paysages est cotonneux, sans vigueur, sans relief, si pauvre que l'on douterait avec raison de l'avenir de M. Kindermans s'il n'avait là ce *Crépuscule* qui le relève de la manière la plus honorable et lui assigne une place au premier rang.

L'école française n'avait point pour seul représentant M. Achard, qui avait exposé une délicieuse *Vue prise aux environs de Roisin* et un *Souvenir de Compiègne*, deux petits cadres d'une grande valeur artistique; on y retrouvait ce dessin spirituellement naïf, cette manière magistrale, caractère distinctif de ce talent si vrai, si sérieux; — M. Achille Benouville avait son *Parc della Riccia,* composition savante, aux lignes pleines de pureté, œuvre éminente où l'on désirerait cependant trouver un peu plus de vigueur dans les premiers plans (1); — M. Thuillier, — cet amant passionné de la Touraine, — avait à Anvers cinq tableaux qui tous représentaient des sites empruntés à cette belle province, le jardin de la France, et une *Vue prise aux environs d'Alger;* cette dernière toile, — malgré des parties fort remarquables, — n'était pas à l'abri de la critique; elle est trop traitée en esquisse, et les nuages qui coupent le ciel manquent tellement de légèreté qu'on les prend pour des montagnes. Les *Environs de Montoise* et *le Moulin,* voilà les deux perles de l'exposition de M. Thuillier. Le choix des sujets est d'un goût irréprochable; les tons sont pleins de variété et de fraîcheur, puis cela porte un tel cachet de vérité que l'on se croit transporté au milieu de cette contrée privilégiée, on respire à pleins poumons un air embaumé, on se sent heureux en présence de cette belle peinture.— La main d'un maître se fait reconnaître dans les autres tableaux de M. Thuillier, mais ce sont des œuvres moins complètes, exécutées avec trop de rapidité et dont les heureux détails ne rachètent point un ensemble défectueux, inférieur aux belles pages qu'a produites le peintre français.

Une aquarelle d'un faire tout artistique, — *la Lisière d'un bois au soleil couchant,* par M. Anastasi, complète le riche contingent fourni par la France. La hardiesse de l'effet, l'habileté avec laquelle il est rendu, l'originalité même du site, tout mérite d'être sincèrement admiré dans cette œuvre d'un jeune homme, destiné à de nobles succès.

Un abîme sépare les paysagistes français et l'école dont M. Koekkoek, de Clèves, est l'expression la plus complète : — d'un côté l'étude de la nature, la recherche constante de la vérité, unies à une originalité puissante, à des inspirations ou naïves ou grandioses, une manière savante sans pédantisme, le faire large et hardi, un coloris vigoureux, plein de richesse, ou un dessin magistral, mille qualités distinguées qui disparaissent au premier coup d'œil dans l'harmonie de l'ensemble, que l'analyse vous révèle, et dont les beautés d'abord inaperçues vous causent de ces plaisirs intimes d'autant plus précieux qu'ils sont interdits au vulgaire; — en un mot, tous les traits caractéristiques des organisations d'élite, des natures fortes et poétiques; — de l'autre,

(1) V. *Revue de Belgique,* 4e année, 2e série, tome III, p. 265.

Digitized by Google

l'abus le plus immodéré de la touche, un dessin correct mais froid, maigre et sans style,—une manière apprêtée, mesquine, pointilleuse, pénible,—la déplorable habitude de sacrifier l'ensemble aux détails ; une couleur fausse, qui annonce le travail de l'atelier et non l'étude au grand air, face à face avec les magnificences de la création dont on prétend donner une idée; un certain talent en réalité, mais un talent conventionnel, qui excitera probablement les transports enthousiastes de quelque bon bourgeois, mais que l'artiste accablera de son dédain, dont il niera même l'existence, parce que cela porte en soi le sceau de l'impuissance, parce que cela est faux, parce que l'homme qui a conçu cette œuvre mensongère n'ira pas plus loin, parce qu'il est condamné par sa myopie intellectuelle à rester à jamais emprisonné dans ce cercle vicieux que nous lui voyons parcourir avec une monotonie désespérante depuis ses débuts, parce qu'il n'est pas permis de dire de lui : « Si aujourd'hui il est faux, c'est le résultat d'un parti pris, c'est qu'il *fait de chic;* demain il n'a qu'à vouloir, et il rompra avec cette manière conventionnelle qui a pu le charmer un instant, mais dont il ne se dissimule pas les défauts, et il viendra vaillamment conquérir sa place dans les rangs de cette brillante armée à qui est réservé l'avenir. » Cet espoir, il n'est pas permis de le nourrir à propos de la malheureuse école dont nous nous occupons : les hommes qu'elle produit ont tous, maître et disciples, montré dès le premier jour ce que l'on doit attendre d'eux, — ils ne peuvent rien au delà ; eux-mêmes se sont délivrés leur brevet d'impuissance, car, tandis que leurs adversaires admettent tous les systèmes pourvu qu'ils conduisent au but commun : *le beau et le vrai,* — ils ne reconnaissent de système possible que le leur, qui mène droit à la négation de toute vérité, de toute beauté, au faux et au médiocre — c'est-à-dire à quelque chose de cent fois pire que le laid lui-même. Ces gens-là s'enivrent d'applaudissements bourgeois, prélude, selon eux, de l'enthousiasme de la postérité!

A de très-rares exceptions près, les paysagistes hollandais procèdent directement de l'école qui se personnifie en quelque sorte dans M. Koekkoek. Il y a cependant des dissidents qui arborent franchement l'étendard de la révolte: ainsi, tandis que M. Koekkoek nous montre — dans son *Paysage au soleil couchant, avec figures et animaux reposant à l'abri de vieux chênes,* — un amalgame de teintes violacées, de flots d'ocre jaune et de tons verts pleins de crudité; — tandis qu'il offre à notre admiration une de ces œuvres si petitement comprises, si petitement exécutées, qu'on peut en compter un à un chaque brin d'herbe, sans le secours de la loupe, — un jeune homme, M. Kuytenbrouwer, de La Haye, nous présente un grand paysage historique, traité avec une vigueur, une audace qui annoncent chez l'artiste la conscience de sa force. Le sujet est expliqué par ces lignes empruntées à De Thou :

« Le roi eut l'imprudence de s'ouvrir au prince d'Orange, qui lui avait été envoyé en qualité d'ambassadeur. Dans le temps qu'ils étaient à la chasse, il lui dit que le dessein du roi d'Espagne était d'étouffer jusqu'aux moindres semences d'hérésie dans les Pays-Bas, après la paix conclue, et de joindre ensuite ses armes à celles de la France, pour attaquer conjointement les nouveaux sectaires. Le prince d'Orange découvrit peu après ce projet aux Flamands : ce qui fit qu'ils prirent ensemble des mesures pour s'affranchir de la domination espagnole (1). »

Henri II et sa cour chassent dans la forêt de Fontainebleau; c'est le moment de la halte; le roi vient de se détacher de ses nombreux courtisans, il a fait signe au prince d'Orange, et tous deux

(1) J. A. De Thou, tome II, liv. XXII, page 653.

Digitized by Google

s'avancent, l'un silencieux, l'oreille attentive, ne perdant pas un mot du discours de son royal interlocuteur, l'autre cédant à un moment d'abandon, à un accès de légèreté très-naturel chez un fils de ce François Ier, dont un historien a dit : « Indiscret jusqu'à l'imprudence, ses secrets lui échappaient avec l'ennemi réconcilié la veille. » — La composition est grandiose, les groupes sont bien disposés; M. Kuytenbrouwer — on le voit, — n'étudie pas la figure moins sérieusement que le paysage; les chênes séculaires de Fontainebleau ont trouvé un digne interprète; la manière du jeune artiste qui entre si hardiment dans la carrière, est vigoureuse, pleine de fougue, d'entrain, d'imprévu; sa palette abonde en tons d'une grande variété; nous l'engageons à se mettre en garde contre la lourdeur : la partie de ciel — à gauche — manque d'air. En résumé, *Henri II, roi de France,* — c'est le nom donné à cette page importante, — fait beaucoup d'honneur à M. Kuytenbrouwer, qui nous a prouvé par un second tableau (1) — une *Vue prise dans l'intérieur de la forêt de Fontainebleau,* — qu'il n'est pas homme à se reposer après un premier succès.

L'éducation artistique de M. Kuytenbrouwer est curieuse et très-instructive : — médiocrement enthousiaste des paysagistes, ses compatriotes, il quitte la Hollande, et arrive à Anvers avec l'espoir d'y trouver des maîtres sérieux; convaincu — à peine après quelques mois de séjour, — qu'il n'a fait que tomber de Charybde en Scylla, il s'enfuit un beau matin de la ville de Rubens et court à Paris, où il travaille avec une ardeur fiévreuse, soutenu par une volonté de fer, décidé à ne reculer devant aucun obstacle, et regardant le but à atteindre comme d'autant plus digne de lui que le succès devient plus difficile. Quand ses études lui paraissent assez avancées, quand il se sent bien maître de son talent, il quitte Paris comme il a quitté la Hollande, comme il a quitté Anvers, et part, le sac sur le dos, pour s'installer au milieu de la forêt de Fontainebleau. Là il consacre toutes ses journées à peindre d'après nature, et il passe ses nuits étendu sur le sol même de la forêt, sans autre abri qu'une tente à peu près ouverte à tous les vents. Après Fontainebleau, c'est le tour des Ardennes; il revient en Belgique, et nous le retrouvons près de Bouillon, dans l'ancien château de Dohan occupé par un poste de douaniers qui lui en ont cédé une partie où il s'est installé avec ses pinceaux, un fusil de chasse, une ligne et des filets. Un ami, M. George Podesta, vient l'y rejoindre, et les voilà qui se mettent à explorer en tous sens les Ardennes, et qui en rapportent l'un un superbe portefeuille de dessins, l'autre une riche moisson de légendes, de traditions curieuses, de faits ignorés. Les dessins, M. Kuytenbrouwer en a fait vingt-quatre grandes planches gravées à l'eau-forte sur acier; les faits historiques, les légendes, les traditions ont été réunis par M. Podesta dans un récit intéressant. Texte et planches vont bientôt être réunis et formeront un magnifique album que l'artiste et l'écrivain ont intitulé : *Tournée pittoresque dans les Ardennes.* « La série de Vues qu'ils vont publier, dit leur prospectus, sans embrasser servilement et pas à pas tout ce que la vaste superficie de l'Ardenne offre d'intéressant, formera toutefois le recueil de ses beautés les plus hardies et de ses splendeurs les plus remarquables; non pas un stérile inventaire, mais un choix judicieux; non pas les étapes du commis voyageur, mais celles de l'artiste. — Les points de vue généraux, les villages, les châteaux, les anciens manoirs seront mêlés à des croquis de grottes, de ruines, d'habitations rustiques, de costumes, de tout ce qui peut, en un mot, ajouter aux reflets caractéristiques d'une contrée. — Animés du désir de rendre aussi complet et aussi intéressant que possible l'ouvrage qu'ils offrent au public, les auteurs ont

(1) Les fonds de ce petit tableau méritent particulièrement des éloges.

Digitized by Google

tâché qu'il réunît à la fois l'exactitude et la beauté du paysage, la correction de la gravure et du dessin, la vérité de l'histoire, et le charme de la tradition fabuleuse (1). »

Nous avons vu plusieurs planches de M. Kuytenbrouwer et nous pouvons affirmer, — certain de voir ratifier ce jugement par l'empressement de tous les connaisseurs, — que la *Tournée pittoresque dans les Ardennes* est une œuvre d'une grande valeur artistique, une œuvre digne d'un succès éclatant.

Nous avons oublié M. Auguste Böhm, d'Ypres, et M. Hengsbach, de Dusseldorf. — M. Böhm est toujours l'homme de talent qui s'est si heureusement révélé au dernier Salon de Bruxelles, mais son œuvre est cette fois moins complète; il y a des parties fort dures, des tons d'une grande crudité dans ses *Bords de l'Yvette, près de Longjumeau.* Une série de dessins exposés par l'artiste flamand mérite une attention toute spéciale; ce sont des études d'après les constructions civiles des XIII^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles dans la ville d'Ypres; elles font partie d'un ouvrage commandé par la Société des Beaux-Arts, sur l'avis de la Régence de la ville d'Ypres. — La *Vue du lac de Hallstadt,* par M. Hengsbach, se distingue par le style, par la grandeur de la composition, par la pureté du dessin, mais ce n'est pas un tableau, cela ressemble à s'y tromper à du papier peint. M. Hengsbach ne sait pas se servir du pinceau. Sa composition gagnerait cent pour cent à être gravée. — Nous avons un troisième oubli à réparer : il s'agit encore d'un artiste allemand, M. Karl Hausman, de Hanau. Sa *Scène de Faust* est bien étudiée et renferme des parties exécutées avec beaucoup d'habileté; il est fâcheux que les types adoptés pour les personnages manquent de distinction. — Nous retrouvons à Anvers un paysagiste, M. Keelhoff, qui, à Bruxelles, nous avait fait augurer assez favorablement de son avenir. — Hélas! hélas! M. Keelhoff nous paraît à jamais perdu; ses tableaux sont plus que des erreurs, et on ne doit guère espérer une revanche.

---

(1) L'ouvrage paraîtra en deux livraisons de 12 planches chacune, en grand format d'album. Les gravures seront imprimées sur papier de Chine. Le prix est de 20 francs par livraison pour la Belgique et de 25 francs pour l'étranger. La première livraison contiendra la liste des souscripteurs.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant la table des gravures qui composeront chaque livraison.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Frontispice — Croquis.
2. Bouillon, vu de la route de Sedan.
3. Dohan — Vue du village.
4. Moulin sur la Semoy, à Dohan.
5. La Roche Perchée, à Dohan.
6. La Grotte de Saint-Remacle, à Cugnon.
7. Cugnon et Morthean.
8. La Vanne, entre Cugnon et Morthean.
9. Morthean.
10. Herbeumont — Église et ruines du château.
11. Ruines de l'ancienne abbaye de Conqués.
12. Moulin de Cugnon — Église de Munô — Roche du Pendu.

DEUXIÈME PARTIE.

1. Curfoz — Route de Botassart.
2. Botassart — Armes — Château — Tilleul — Potence — Village de Ucimont — Château de Liresse.
3. Liresse.
4. Église de Rocheault.
5. Frahan — Vue de Rocheault, du jardin du curé.
6. Ourt — Alle — Mozève — Charrière.
7. Wresse — Ancien tribunal de Bohan — Hôtel du commerce — Bohan.
8. Bohan, vue de la Dame de la Semoy.
9. Sugny.
10. Route de Wresse à Membre — Fonts baptismaux à Sugny — Route de Sugny à Corbion.
11. Champ de l'Évêque, à Bouillon.
12. Esplanade à Bouillon.

On souscrit à Bruxelles chez MM. Weber et Van der Kolk, marchands d'estampes, Galerie du Roi, passage Saint-Hubert, et chez M. Tarride, libraire, longue rue de l'Écuyer.

Digitized by Google

M. Valerio occupe une place des plus honorables parmi les aquarellistes; nous préférons cependant à ses souvenirs d'Italie les belles copies d'après Rubens et Van Dyck, que nous avons eu tout récemment le plaisir d'admirer. Dans ces copies, M. Valerio se montre coloriste éminent.

La lithographie était dignement représentée par l'*Incendie du quartier des Juifs* que M. Mouilleron vient de terminer d'après le tableau de Robert-Fleury; c'est une planche d'une valeur artistique bien supérieure à l'*Auto-da-fé* et au *Vésale*, — on ne saurait en faire un plus brillant éloge. — M. Billoin a réussi au delà de toutes les espérances dans sa reproduction du tableau de M. Portaels, — *les Sources taries*, — sujet ingrat si jamais il en fut, et qui nous paraissait plutôt destiné à la gravure. L'ensemble de l'œuvre de M. Portaels a même gagné en harmonie sous le crayon distingué de M. Billoin.

Puisque nous parlons de MM. Portaels et Billoin, nous ferons un peu la guerre au premier pour avoir privé les visiteurs du Salon d'Anvers du plaisir de juger de la marche intelligente et progressive de son talent; cette compensation était bien due aux infortunés condamnés à voir tant d'œuvres informes avant de parvenir à découvrir un bien petit nombre de toiles d'élite qui semblaient noyées au milieu de cette multitude de compositions barbares. — Remercions M. Billoin, qui a voulu que les abonnés de la *Revue de Belgique* fussent plus heureux et qui leur offre aujourd'hui une planche charmante d'après un petit panneau de M. Portaels, représentant une *Jeune esclave nubienne*. M. Thomeret, de Mons, est l'heureux propriétaire de cette belle peinture tout à fait digne de l'auteur de *Fatma*.

M. Ghémar avait envoyé les portraits des princesses de Chimay d'après Winterhalter et le *Christophe Colomb* de M. J. Lies. Cette dernière lithographie lui fait beaucoup moins d'honneur que les deux premières.

Nous sommes fort embarrassé pour vous parler de la sculpture, moins à cause de sa très-grande faiblesse que parce que M. Iozef, Josef ou Joseph Geefs était au nombre des exposants. Or, M. Geefs s'est conduit envers nos amis comme un homme sans éducation, et si nous disions aujourd'hui à l'artiste — qui a un talent incontestable, — nous voudrions pouvoir en penser autant de M. Guillaume, son illustre frère, — que les statues exposées à Anvers étaient d'une exécution ronde, vulgaire, d'une conception malheureuse, à laquelle il ne nous a pas habitué, nous paraîtrions évidemment chercher à tirer vengeance de la grossièreté de l'homme privé. Nous garderons donc le silence et nous vous rendrons compte de la revanche que M. J. Geefs, — malgré toute son impolitesse, — prendra bien certainement à un prochain Salon.

Ce que notre position a de faux vis-à-vis de M. J. Geefs ne doit pas nous empêcher de rendre à MM. J. Jacquet, Buckens et Lantz la justice qui leur est due. — Le *Saint Boniface, évêque de Lausanne*, statue en bronze doré par M. Buckens, a été commandé par M. Willaert, curé de l'église de Notre-Dame de la Chapelle, pour couronner une châsse; c'est une œuvre fort remarquable sous le rapport de la ciselure. — *Le Massacre des Innocents* de M. Jacquet est plein de mouvement, et la coupe en ivoire de M. Lantz, représentant les *Combats des Saxons et des Francs* d'après Kaulbach, se distingue par la finesse et la distinction du travail. — Un élève de M. J. Geefs, M. Jean De Bock, a lu *les Niebelungen* et y a choisi un épisode dont il a fait un groupe qui annonce des dispositions. *Siegfried combattant le dragon* pèche par la confusion des lignes, par la faiblesse du modelé et par une exécution tourmentée.

Chacun a revu avec plaisir le *Bodwognat* de M. Ducaju, tout en regrettant que le jeune sculpteur

Digitized by Google

n'eût pas terminé quelque œuvre nouvelle depuis l'exposition de Bruxelles où il débuta avec tant d'éclat.

Et maintenant, ami lecteur, c'est le cas ou jamais de s'écrier :

« Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

Le reste, — c'est-à-dire l'immense majorité de cette exposition qui ressemblait assez à un hôpital où s'étalaient effrontément toutes les infirmités artistiques, — le reste était un ramassis sans nom de médiocrités prétentieuses, de nullités superbes, une interminable galerie d'affreux barbouillages qu'ont été exposés à gagner tous ces excellents badauds, naïfs souscripteurs à la tombola la mieux faite pour dégoûter à jamais l'homme le plus sérieusement affligé de la manie des loteries. Car — à trois ou quatre exceptions près — les toiles les plus impossibles, celles que l'on ne pouvait regarder sans se voiler la face de honte, sans rougir pour l'Art ainsi publiquement outragé dans une ville qui a vu naître tant de chefs-d'œuvre, celles-là ont été l'objet d'un choix tout particulier, on en a fait en quelque sorte le triage pour les mettre en loterie, et, poussé par le vertige, on a osé,— après la clôture du Salon, — faire une exposition spéciale de ces choses-là, véritable défi jeté à tout ce que ce pays peut encore renfermer de gens de goût, — insulte sanglante surtout pour les artistes anversois ; — presque toutes ces misères ne sont-elles pas signées d'un nom sorti de leur école, et n'est-ce pas dire aux étrangers, à la Belgique tout entière : Voilà ce qu'elle produit cette ville privilégiée, voilà tout ce que l'on peut attendre de cette académie qui dévore un énorme budget? — C'est sans doute dans ce but, c'est pour aider de tout son pouvoir la Commission à prouver que les hommes de talent forment à Anvers une imperceptible minorité, que le gouvernement a jugé à propos de doubler le subside (1) accordé lors du Salon de Bruxelles; — l'argent des contribuables a réellement été employé à merveille, et il est de toute justice de reconnaître que rien n'a été négligé afin que les acquisitions portassent le moins possible sur des objets d'art.

Vous souvient-il, lecteur, du compte-rendu du Salon de Bruxelles qui forme un des volumes de ce recueil et que j'écrivis en collaboration avec M. Louis Van Roy? Vous aurez peut-être remarqué une différence assez tranchée entre les divers chapitres du livre : j'étais d'avis que pour faire revenir le public de l'admiration peu raisonnée que lui inspiraient des réputations usurpées, pour ramener son attention vers les œuvres élevées et poétiques, il fallait user de ménagement plutôt que de heurter de front des idées erronées, mais trop généralement répandues, grâce à l'omnipotence des coteries. Je représentais dans notre association le parti des concessions. Mon ami refusa de me suivre sur ce terrain, il n'admettait pas de moyen terme, et repoussait énergiquement toute transaction avec l'école des *faiseurs*, pour lesquels il n'avait jamais eu qu'une profonde pitié. Aimant l'Art avec passion, il voulait chasser de son sanctuaire tous ces trafiquants sans pudeur qui vendent de la toile à l'aune et vous offrent du marbre à tant le pied carré. — Nous n'étions pas d'accord en 1848; nous le sommes en 1850. — M. Van Roy m'a complétement rallié, je ne dirai pas à ses principes qui ont toujours été les miens, mais à son système de critique; je reconnais aujourd'hui qu'en face d'une dépravation de goût aussi grande, le critique manquerait à sa mission s'il gardait encore quelques ménagements, s'il ne mettait de côté tout vain respect pour les erreurs

(1) 8,000 francs au lieu de 4,000.

Digitized by Google

accréditées, et s'il ne proclamait hautement l'impuissance de ces hommes qui semblent n'avoir d'autre but que d'avilir, aux yeux des étrangers, la grande école belge, héritière infidèle des Rubens et des Van Dyck.

S'attaquer à l'incapacité, à la nullité, c'est perdre son temps à frapper dans le vide, c'est appeler l'attention sur des gens que la réclame et l'intrigue ont pu tirer un instant du néant dans lequel ils ne tardent pas à retomber; — leur chute est d'autant plus lourde que cette élévation éphémère, qu'ils doivent à un aveugle caprice de la fortune, a paru plus naturelle à leur petite vanité. Le châtiment du silence est la plus cruelle punition à infliger à ces pauvres triomphateurs; bientôt arrive le jour où le vide se fait autour d'eux, et ils se voient mourir sous le dédain et au milieu des risées de ceux-là mêmes qui s'étaient amusés à édifier leur fragile renommée.

Désormais, nous ne nous occuperons plus que des œuvres sérieuses, des œuvres *d'art*, des tableaux, des statues qui annonceront un talent réel ou qui révéleront des dispositions heureuses. Notre silence à l'égard de certains noms pourra donner lieu à de fausses interprétations, nous ne l'ignorons pas, et il est fort probable que dès aujourd'hui on nous accusera de méconnaître l'esprit dont doit toujours être animé le critique; on nous déclarera hostile quand nous ne serons que juste, et nous allons nous entendre demander compte de cette réprobation dont nous prétendons frapper des *talents aimés*.

Par exemple, pourquoi ce mutisme, nous dira-t-on, à l'égard de M. Van Eycken? N'avait-il pas à Anvers un *Épisode de la vie du Parmesan?* — Et *la Chute des feuilles?* — Et puis une *Andalouse?* Et puis encore une *Geneviève de Brabant?* — Et cette *Geneviève* n'a-t-elle pas été désignée par la Commission pour les honneurs de la lithographie? — M. Van Eycken n'est-il pas membre de l'Académie royale de Belgique? — Un journal ne l'a-t-il pas mis en parallèle avec l'auteur de *l'Abdication de Charles-Quint* et du *Comte d'Egmont?* — Que voulez-vous de plus? En faut-il davantage pour être un peintre éminent, un homme d'un mérite transcendant?

Eh! grand Dieu! nous serions désolé de vous causer le moindre chagrin et de troubler ces transports enthousiastes. Gardez vos illusions, nous le voulons bien, mais ne trouvez pas mauvais que nous ayons la faiblesse de leur préférer la vérité. — M. Van Eycken a été mis sur la même ligne que M. Gallait? — Que nous importe! Cela prouve simplement que nous ne sommes pas en France où cela suffirait — et de reste! — pour tuer un homme.

M. Van Eycken est membre de l'Académie royale de Belgique? — Pourquoi pas? M*** en est bien; MM. Van Hasselt, X, Y, Z, également. Quelle valeur cela donne-t-il à leurs œuvres ou aux œuvres dont ils auraient pu être les auteurs? — Académicien, le beau titre, ma foi! qui donc ne l'a pas? — M. Vatout ne l'a-t-il pas obtenu? Et M. Briffaut, et M. de Féletz, et M. Pasquier? — Quel mérite cela exige-t-il? N'est-ce pas M. de Noailles qui occupe le fauteuil de Chateaubriand?

Le mot de Voltaire sur les Académies sera éternellement vrai; il vivra plus longtemps que MM. les immortels.

Geneviève de Brabant a été choisie pour être lithographiée, rien n'est plus vrai; mais demandez à M. Louis Tuerlinckx ce qu'il en pense, lui qui a été chargé de soumettre la pauvre Geneviève à un traitement orthopédique et qui, sans être premier professeur de dessin dans aucune académie, a pris sur lui de restituer à cette infortunée des bras et des jambes ayant proportions humaines. La fameuse complainte dont Geneviève est l'héroïne a le mérite de la naïveté, — le tableau de M. Van Eycken est une œuvre excessivement prétentieuse. — Quant à *la Chute des feuilles*, nous renvoyons les personnes, — si par hasard il s'en trouve, — qui pousseraient l'aveuglement jusqu'à

Digitized by Google

avoir des éloges pour ce dessin au-dessous du médiocre, pour cette peinture molle, blafarde, cotonneuse, nous les renvoyons à Millevoye; qu'elles relisent le poëte, et qu'elles nous disent ensuite si — sous prétexte de peinture — il est permis de profaner ainsi un chef-d'œuvre.

Parlerons-nous de l'*Épisode de la vie du Parmesan?* — On dirait des figures de cire qui se meuvent au moyen de ressorts, un tableau emprunté à la galerie de quelque Curtius forain. — Reste *l'Andalouse;* — il serait peut-être absurde d'exiger qu'avant de songer à nous représenter des Espagnoles, on se donnât la peine de faire le voyage d'Espagne; mais nous ne croyons pas nous montrer fort difficile en demandant qu'on n'aille pas précisément prendre pour modèle quelque grosse rougeaude flamande, et qu'on s'inspire plutôt d'Alfred de Musset, dont les vers ont bien plus de couleur locale, de vérité, que toutes les Andalouses que pourra peindre M. Van Eycken. Soyez-en juge, lecteur.

Avez-vous vu, dans Barcelone,
Une Andalouse au sein bruni,
Pâle comme un beau soir d'automne?
C'est ma maîtresse, ma lionne!
La marquesa d'Amaëgui.

J'ai fait bien des chansons pour elle;
Je me suis battu bien souvent.
Bien souvent j'ai fait sentinelle,
Pour voir le coin de sa prunelle,
Quand son rideau tremblait au vent.

Elle est à moi, moi seul au monde.
Ses grands sourcils noirs sont à moi,
Son corps souple et sa jambe ronde,
Sa chevelure qui l'inonde,
Plus longue qu'un manteau de roi!

C'est à moi son beau col qui penche
Quand elle dort dans son boudoir,
Et sa basquine sur sa hanche,
Son bras dans sa mitaine blanche,
Son pied dans son brodequin noir!

Vrai Dieu! lorsque son œil petille
Sous la frange de ses réseaux,
Rien que pour toucher sa mantille,
De par tous les saints de Castille!
On se ferait rompre les os.

Qu'elle est superbe en son désordre!
Quand elle tombe, les seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre
En criant des mots inconnus!

Et qu'elle est folle dans sa joie,
Lorsqu'elle chante le matin,
Lorsqu'en tirant son bas de soie,
Elle fait, sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset de satin!

Allons, mon page, en embuscades!
Allons! la belle nuit d'été!
Je veux ce soir des sérénades,
A faire damner les alcades
De Tolose au Guadalété!

N'est pas artiste qui veut. M. Van Eycken fait de la peinture, et cette peinture se vend bien, nous le croyons sans peine. Nous nous sommes montré pour lui d'une extrême indulgence lors du Salon de Bruxelles, et cependant son talent nous était depuis longtemps souverainement antipathique, nous l'avons toujours trouvé faux et vulgaire. *La Femme du prisonnier* annonçait une tendance plus heureuse, et, décidé à user de ménagements, nous avons saisi avec empressement cette occasion pour déclarer que nous espérions qu'une transformation complète s'opérait dans la manière de M. Van Eycken. Nous nous étions étrangement trompé; La Haye et Anvers ne nous laissent aucun doute à cet égard. Décidément le feu sacré est un don céleste qui ne s'acquiert pas.

Si le peintre de *la Chute des feuilles*, du *Parmesan* et de *l'Andalouse* finit par s'apercevoir qu'il fait fausse route, s'il revient sur ses pas pour se remettre à des études sérieuses, nous ne serons pas des derniers à l'en féliciter sincèrement. Jusque-là, nous nous abstiendrons, sa peinture actuelle est

Digitized by Google

pour nous dépourvue de toute valeur artistique, elle ne survivra pas au mauvais goût dont elle est une des formes, une des trop nombreuses expressions.

Si le peintre ne doit espérer de nous aujourd'hui que le blâme, l'académicien mérite en partie nos éloges. — Dans la séance du 4 octobre 1849, la classe des beaux-arts avait à s'occuper de la rédaction du programme des concours de 1850. M. Van Eycken proposa la question suivante : « *Faire une figure allégorique d'un style sévère, à fresque, à l'encaustique ou par tout autre procédé propre à résister à l'action de l'air. Indiquer, dans une note jointe à l'œuvre envoyée au concours, de quelle matière on s'est servi pour fixer les couleurs.* »

M. Van Eycken avait été fort heureusement inspiré; grâce à lui, une branche de l'Art depuis longtemps oubliée en Belgique allait peut-être revivre avec éclat. Il est fâcheux qu'il n'ait pas su défendre sa proposition, qu'il n'ait pour ainsi dire eu une excellente idée que pour l'abandonner à la première observation. M. Calamatta prétendit que « la classe serait embarrassée si l'un des tableaux qui lui seraient adressés était supérieur sous le rapport de l'Art, et si un autre l'emportait par la bonté des procédés dont on se serait servi pour son exécution. Auquel des deux décernerait-elle le prix? Il faut y faire attention, la question est double et de graves difficultés pourraient surgir lors du jugement du concours. » Au lieu de répondre que ce prix appartenait nécessairement à l'inventeur du procédé au moyen duquel les peintures pourraient se conserver le plus longtemps, au lieu de faire observer que, dans ce concours, la supériorité des procédés employés devait surtout attirer l'attention des juges, que le mérite artistique des fresques n'était ici que secondaire,— car, eût-on le talent de Rubens, il serait ridicule d'entreprendre des peintures murales sans connaître un secret pour les sauver de l'action destructrice de l'air, — M. Van Eycken s'est empressé de battre en retraite et s'est décidé à scinder sa question, à la dégager de toute la partie scientifique.

M. Busschmann a fort sagement répliqué que ce qui le séduisait, « c'était précisément ce côté matériel qu'on repoussait. Des efforts faits par les concurrents, a-t-il dit, pour remplir les conditions du concours, pouvait naître la découverte de procédés précieux pour la conservation des peintures en plein air. »

Quant à M. Roelandts, il « approuve d'autant plus la proposition de M. Van Eycken, qu'elle tend à remettre les artistes sur la voie d'anciens procédés d'exécution qui ont été trop négligés. Depuis longtemps, on a abandonné la peinture murale dont les temps anciens nous ont légué des monuments si intéressants. On oublie trop les résultats qu'on peut obtenir de l'ensemble des arts ; ils doivent se compléter l'un par l'autre ; l'architecture double de valeur quand on lui associe la sculpture et la peinture. »

Le débat se prolongea et la classe décida qu'elle demanderait une peinture murale.... *sans poser d'autre condition !....*

Cela rappelle le roi Louis-Philippe, commandant un plafond à Eugène Delacroix; l'artiste examine l'emplacement destiné à recevoir sa composition, et va trouver M. de Cayeux, à qui il déclare que le plafond est en très-mauvais état, et qu'avant deux ou trois ans il n'existera plus, que par conséquent sa peinture aurait le même sort, etc., etc.— Que vous importe ! répondit M. le directeur des beaux-arts, pourvu qu'on vous paye?... — Pour toute réponse Delacroix haussa les épaules, et deux mois après le plafond était reconstruit — aux frais de l'artiste.

Voilà bien assez de critique ! Nous avons grand besoin de nous reposer devant une œuvre à laquelle nous puissions applaudir sans faire de réserve. Nous citions tout à l'heure Alfred de Musset,

Digitized by Google

reparlons-en; — le chantre de *Namouna*, l'auteur de *Rolla*, de la *Lettre à Lamartine*, d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, du *Caprice*, d'*Il ne faut jurer de rien*, de tant de charmantes comédies, de délicieuses nouvelles, de magnifiques poëmes, Alfred de Musset vient de publier un volume de *Poésies nouvelles*, et tous les nobles cœurs ont tressailli de joie; tous les amants du beau langage, tous les adorateurs de la Muse ont battu des mains. On le disait perdu pour la poésie, cet enfant de génie; on prétendait que cette chaste fiancée lui était infidèle; on pleurait le silence du poëte; et le voilà qui nous revient plus jeune, plus fort, plus sublime, plus aimant que jamais. Écoutez-le, vous tous qui déploriez sa perte, et saluez ce réveil triomphant.

SOUVENIR.

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir,
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir!

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas;
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas?

Ah! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé!
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé!

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant;
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps! ô légères années!
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice!
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé!

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit?

Digitized by Google

Et vous criez alors que la vie est un songe,
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie;
Ne le regrettez pas!

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière;
C'est là qu'est le néant!

Mais que nous revient-il de vos froides doctrines?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines
A chaque pas du Temps?

Oui, sans doute, tout meurt; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plutôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom, que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir!

— Insensés! dit le sage. — Heureux! dit le poëte.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante, où flottait la poussière
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que dans la nuit profonde
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé!
C'était plus qu'une vie, hélas! c'était un monde
Qui s'était effacé!

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois,
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus;
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé?

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux;
Et je laissai passer cette froide statue,
En regardant les cieux.

Eh bien! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien! qu'importe encore? O nature! ô ma mère!
En ai-je moins aimé?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête,
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché;
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il aviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu!

Digitized by Google

N'est-ce pas une bonne fortune, lecteur, que cette résurrection inattendue? et n'éprouvez-vous pas une satisfaction intime, un bien-être immense, une sorte de ravissement depuis longtemps inconnu, à dévorer ces strophes brûlantes, à lire dans cette belle âme de poëte, à prendre votre part de ses joies et de ses douleurs? — Laissez-nous citer encore; il y avait tant d'années que cette lyre était muette! — écoutez-la chanter.

A MON AMI ALF. T....

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile;
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles
Étalent au soleil leur vulgaire trésor;
Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,
Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers calmes et sans orages
Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur;
Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages
Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant Dieu me garde! Où vais-je? Eh que m'importe?
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron :
« L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte. »
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
Et, que demain je meure ou que demain je vive,
Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

Le livre se termine par un sonnet qui vous est adressé, lecteur, et dont voici les derniers vers; ils respirent cette indépendance dont Alfred de Musset s'est toujours honoré.

La politique, hélas! voilà notre misère.
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi non!

Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire.
Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

Nous ne pouvons mieux terminer que par une réclame dont vous nous saurez gré : l'éditeur d'Alfred de Musset a établi un dépôt à Bruxelles, chez M. Tarride, libraire, rue de l'Écuyer.

T. Decamps.

Digitized by Google

LE SPORT

OU

LA GENTILHOMMERIE MODERNE.

Sans doute vous croyez
Être des chevaliers ; vous vous dites : Nous sommes
Les fils des grands barons et des grands gentilshommes.
Nous les continuons. — Vous les continuez !
V. Hugo.

CHANT PREMIER.

LA CHASSE A COURRE.

I.

. . . . . .

En l'an de grâce mil huit cent quarante neuf.
Nous sommes, cher lecteur, au milieu de décembre.
Dans les plis ouatés de ma robe de chambre
Je viens de me rouler avec ravissement ;
Et dans mon vieux fauteuil étendu mollement,
J'écoute, en savourant un chibouck au bec d'ambre,

Digitized by Google

Bruire de mon feu le joyeux ronflement.
Il fait un froid de loup. — De ses blanches gelées
L'hiver a revêtu mes vitres étoilées ;
Et lorsque par hasard le soleil enhardi
Ose, pour un instant, à l'heure de midi,
Risquer à découvert sa vénérable face,
Ses rayons attiédis mille fois reflétés
Font chatoyer au loin les paillettes de glace
Comme des diamants dans la vitre incrustés.
Mais fatigué bientôt de cet essai de zèle,
L'astre frileux du jour, qui grelotte et qui gèle,
Se dérobe à nos yeux, et va dormir en paix
Sous un moelleux rideau de nuages épais.

II.

Peut-être direz-vous : Je ne vois pas encore
En quel point tout ceci me peut intéresser ;
Que l'horizon vermeil au levant se colore,
Que le soleil se cache, ou qu'il laisse percer
Ses rayons refroidis au travers d'un nuage,
Pour moi tous ces détails ne sont que verbiage ;
Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer.

III.

— Lecteur, arrêtons-nous : dans le siècle où nous sommes,
Le classicisme est mort, et ses vieux axiomes
Ont perdu les trois quarts de leur autorité.
Nous sommes peuple libre, et cette liberté,
Qu'après tant de combats nous avons ressaisie,
A passé de nos mœurs dans notre poésie.
N'allez donc pas d'abord me faire mon procès :
Écoutez jusqu'au bout ; vous jugerez après.

IV.

Vous avez, je suppose, à deux pas de la ville
Un pavillon d'été, mystérieux asile,
Où, loin des importuns et de leurs vains propos,
Vous aimez à goûter les charmes du repos?
A ce lieu, dont le calme et la paix vous séduisent,
Deux chemins différents également conduisent :

Digitized by Google

L'un d'eux, bordé de fleurs et fantasque en son cours,
Vous promène au hasard par de riants détours,
Et, dans des prés fleuris serpentant avec grâce,
En replis onduleux se recourbe et s'enlace.
L'autre, facile et court, mais vide d'agréments,
Mène tout droit au but sans de longs errements,
Et ne montrant partout qu'une campagne unie,
A la brièveté joint la monotonie.
Supposons qu'un ami vous arrive un beau jour,
Et que dans votre Eden vous vouliez l'introduire;
Eh bien ! ne choisirez-vous pas pour l'y conduire
Le plus gracieux site et le plus long détour?
Sans doute c'est ainsi que vous feriez. — De même,
Mon pavillon à moi, lecteur, c'est mon poëme.
Vous, vous êtes l'ami que j'y veux faire entrer,
Et, j'avais tout d'abord pris, pour vous le montrer,
La route la plus longue et la plus pittoresque.
Vous ne m'approuvez pas, lecteur? — C'est votre droit;
Eh bien! si vous voulez aller au but tout droit,
Je vais vous y mener sans la moindre arabesque.
Nous y voici !

V.

Je veux, d'un magnanime effort,
Célébrer sur mon luth les merveilles du *sport*.
Fille du Dieu puissant que le Pinde vénère,
Muse du grand Pindare et du divin Homère,
Quitte de l'Hélicon les palais fastueux;
Viens, prête à mes accents la suave harmonie,
Et, de la flamme sainte embrasant mon génie,
Soutiens avec éclat son vol majestueux!

VI.

Dis-moi le *turf* célèbre et les courses rapides,
Et l'ardent *steeple-chase*, et les *dogs* intrépides,
Le *handicap* fameux, et les jockeys rivaux,
Penchés, grêles et secs, sur les crins des chevaux.
Du lièvre fugitif la poursuite enivrante,
Le renard que trahit son empreinte odorante,
Les ruses du chevreuil par la meute attaqué,
Et le noir sanglier dans sa bauge traqué.

Digitized by Google

Montre-moi du chasseur les habiles manéges,
La pipée et l'appeau, ces invisibles piéges
Tendus sous le feuillage au timide oisillon,
Et le perdreau surpris dans le tiède sillon ;
Par le plomb meurtrier l'alouette frappée,
Pendant que dans les cieux elle plane, trompée,
Près du miroir fatal qui l'attire et la perd ;
Et le lapin d'albâtre, à la rose paupière,
Qu'un féroce bourgeois guette sur la clairière,
Depuis l'aube accroupi derrière un buisson vert.
Peins-moi le doux émoi, la pastorale joie
Du naïf citadin qui, lorsque vient l'été,
Sous un modeste osier fraîchement abrité,
S'en va, muni du liége et du roseau qui ploie,
Tenter patiemment une facile proie,
Jeter dans une eau douce un mortel hameçon,
Ou tendre un rets perfide à l'innocent poisson.
Dis-moi la noble boxe et l'agile savate,
Et ces coqs belliqueux, à la crête écarlate,
Qui, gorgés d'eau-de-vie et tout bardés de fer,
A grands coups d'éperon se labourent la chair.

VII.

Voyez-vous, dans les plis de ces collines vertes,
S'élever ces deux tours que la mousse a couvertes,
Et ces murs crénelés, colosses de granit,
Vieux débris féodal d'où l'œil au loin découvre
La cime des forêts que l'automne jaunit?
De l'antique château la double porte s'ouvre,
Et la meute criarde et les coursiers fougueux
S'élancent ; — tel on voit un fleuve impétueux,
De son lit débordé sortant avec furie,
Mêler ses flots grondants aux fleurs de la prairie.

VIII.

Voyez ces *gentlemen,* modernes paladins,
Ennemis glorieux des lièvres et des daims,
Nobles dégénérés, dont les aïeux naguère
Aux rives du Jourdain faisaient la grande guerre,
La croix rouge à l'épaule et le glaive à la main,
Jusqu'au tombeau du Christ se frayaient un chemin.

Digitized by Google

Sur ces hommes, de fer ainsi que leurs épées,
Les poëtes taillaient de vastes épopées,
Et l'immortelle gloire attachée à leurs noms
Brillait en signes d'or écrite à leurs pennons.
Eux, fils abâtardis de ces races antiques,
Héros du Jockey-Club, Don Juans rachitiques,
Comparses obligés du boulevard de Gand,
Promènent leurs grands airs et leur faste arrogant ;
Dans de brillants tripots, détestables repaires,
Perdent joyeusement les châteaux de leurs pères ;
Par quelque vil amour énervés et salis
Dans un repos honteux vivent ensevelis;
Et souvent, au sortir de quelque folle orgie,
Vont abriter leur honte à Sainte-Pélagie.

IX.

Cependant les chasseurs, avides du danger,
Dans un ordre savant sont venus se ranger.
Sous leur lorgnon doré la vaillance étincelle ;
Assis d'un air guerrier sur le bout de leur selle,
Ils attendent. Le cor a soudain retenti,
Et déjà comme un trait chacun d'eux est parti.

X.

Souvent, quand vient l'hiver et que Novembre effeuille
La couronne des bois qui tombe feuille à feuille,
De ces débris légers que soulèvent les vents
On voit caracoler les tourbillons mouvants.
Ainsi dans la vallée on voit bondir la chasse.
Les *gentlemen,* bouillant d'une intrépide audace,
Suspendus, haletants, aux crins de leur coursier,
Serrent ses flancs poudreux de deux genoux d'acier.
L'un d'eux, maîtrisant mal une cavale ardente,
Dans le fiévreux élan d'une course imprudente,
Parmi les chiens hurlants se jette et se débat.

XI.

Lorsque l'ambition d'un petit roi d'Épire
Des fils de Romulus osa braver l'empire,
Et livrer sa fortune aux hasards d'un combat,
Trente lourds éléphants, citadelles vivantes,

Digitized by Google

Rompaient de Lévinus les phalanges savantes,
Et sous leurs larges pieds foulaient à coups pressés
Les cadavres romains, sanglants et fracassés.
Tels, sous les quatre fers qui sans cesse retombent,
Les limiers écrasés en gémissant succombent ;
L'écho redit au loin leur plaintive clameur.

XII.

Cependant, du dégât l'inconsolable auteur,
Jaloux de mériter le pardon de son hôte,
A force de hauts faits veut racheter sa faute ;
Il s'anime, et déjà ses deux éperons d'or
Du fougueux Bucéphale aiguillonnent l'essor.
L'animal, étonné de ce nouveau courage,
Tressaille, se redresse, et part comme un orage.
Moins rapide volait l'étalon indompté
Qui traîna Mazeppa jusqu'à la royauté.
C'est en vain qu'une haie à sa course guerrière
De ses dards enlacés oppose la barrière ;
Un élan vigoureux en perce l'épaisseur ;
Au plus fort du taillis l'infortuné chasseur
Plonge ; un bruit inconnu l'assourdit ; un nuage
L'aveugle ; mille dards lui fouettent le visage ;
Mille rameaux aigus s'enfoncent dans ses flancs.
Il sent la selle fuir sous ses genoux tremblants.

XIII.

Quelquefois, quand la nuit a semé les ténèbres,
L'homme s'agite en proie à des songes funèbres ;
Un vertige trompeur, vers un gouffre béant,
Malgré ses vains efforts l'emporte en tournoyant.
En vain il se raidit sous la fatale étreinte :
Dans le froid de la peur sa force s'est éteinte.
Au fond du précipice, inanimé, vaincu,
Il roule... il va heurter les rocs aigus du fleuve...
Mais la secousse fait cesser l'horrible épreuve,
Et le pâle dormeur qui s'éveille éperdu,
Sur l'édredon moëlleux se retrouve étendu,
Tout frémissant encore et la mort au visage.
Tel, quand de ses esprits il eut repris l'usage,
Le *sportman* étourdi se réveille bercé

Digitized by Google

Dans un hamac de ronce et d'épine tressé,
Que le zéphir léger agite de son aile.

XIV.

Alors pour lui commence une chasse nouvelle.
Les habits en lambeaux et le visage en sang,
Il s'élance, et perdant l'espérance lointaine
D'atteindre désormais une proie incertaine,
Vers son cheval qui fuit tend son poing menaçant.
L'animal, délivré d'un poids avilissant,
Secouant librement ses crins noirs et superbes,
D'un air tranquille et fier broute les hautes herbes,
Du joug qu'il vient de rompre, inutile instrument,
Sa bride sous ses pieds traîne négligemment.
Vingt fois, le *gentleman,* harassé, sans haleine,
Rappelle le fuyard qui va quitter la plaine ;
L'indocile coursier qui le voit trébucher,
Jusqu'à deux pas de lui le laisse s'approcher.
Déjà sa main tendue à saisir la crinière,
S'apprête ; — mais d'un bond se jetant en arrière,
Le cheval fend au loin l'espace et disparaît
Dans les verts horizons de la sombre forêt.

XV.

Avez-vous vu parfois quelqu'Auriol équestre,
Voltiger et jongler au son d'un fol orchestre,
Sur un cheval dressé qui s'avance en piaffant ?
Jadis, il m'en souvient, lorsque j'étais enfant,
Je m'amusais, — l'enfant se plaît à tant de choses, —
A voir Polichinelle et ses métamorphoses.
Je trépignais de joie et je criais : bravo !
Quand l'agile écuyer, redoublant de vitesse,
De son déguisement qui tombait pièce à pièce,
S'élançait revêtu d'un costume nouveau.
Ainsi, dans nos jardins, les vertes demoiselles
Dépouillent chaque été la gaze de leurs ailes,
Et leur parure d'or aux reflets éclatants,
Pour revenir encor, plus fraîches et plus belles,
Près des glaïeuls en fleurs voltiger au printemps.
Et lorsque de son art épuisant la ressource,
Signor Polichinelle avait fourni sa course,
Les brillants oripeaux qu'il avait dépouillés,

Digitized by Google

Dans le cirque poudreux gisaient éparpillés.
De même les chasseurs jonchent partout la terre.

XVI.

Ici, sur le talus d'un ravin solitaire,
Un peuplier géant, des vents déraciné,
Étend comme un bosquet son feuillage fané.
Près de ce grand débris, obstacle infranchissable,
Monture et cavalier sont couchés sur le sable.
L'homme, n'en doutez pas, serait déjà debout ;
Mais au frein qui le mord, docile jusqu'au bout,
Le cheval sur son maître est tombé d'un seul groupe,
Et, — des jeux du destin exemple merveilleux, —
Sous le poids étouffant de sa puissante croupe
Il accable à son tour le *sportman* orgueilleux
Qui sillonnait ses flancs d'un pied impérieux.

XVII.

Plus loin, près du sentier qui borde la futaie,
Est un vieux pan de mur qu'un tronc de chêne étaie ;
Là, le lierre et la mousse et le blanc liseron
Grimpent entrelacés le long du chaperon,
Et le réseau serré de leur épais feuillage
Peut à peine voiler les injures de l'âge.
Au pied de la muraille, un chasseur irrité
Gourmande son coursier dans son vol arrêté.
L'animal fatigué, que l'obstacle épouvante,
S'effare, jette au vent sa crinière mouvante,
Et ployant ses jarrets qu'il sent sous lui fléchir,
Dans un suprême élan s'apprête à le franchir.
Un bond désespéré l'enlève..., mais la force
Lui manque ; c'est en vain qu'il s'allonge et s'efforce ;
Il retombe au milieu de son essor perdu,
Et sur le haut du mur demeure suspendu
Sans perdre l'équilibre, — attitude incommode
Que le club oublia de prévoir dans son code. —
Le pauvre *gentleman,* tremblant à tout moment
De se rompre les os s'il fait un mouvement,
Pour se tirer de là ne sait quel parti prendre,
Et monté sur le faîte il aspire à descendre.
Et les hôtes des bois cachés dans les buissons
Semblent, pour le narguer, redoubler leurs chansons.

Digitized by Google

XVIII.

Là bas coule un ruisseau dont l'eau jaune et vaseuse
Traîne péniblement sa course paresseuse.
Là, *sportman* et coursier, l'un sur l'autre tombés,
Parmi les roseaux verts barbotent embourbés.
Comme l'on voit, aux bords de l'Indus ou du Gange,
L'hippopotame impur se vautrer dans la fange.
Vingt paris aussitôt s'engagent, qui des deux
Sortira le premier de ce pas hasardeux.
Et chaque *gentleman* qui passe, ventre-à-terre,
Lui jette en ricanant quelque avis salutaire ;
Mais il n'en est pas un qui s'arrête en chemin
Pour lui venir en aide et lui tendre la main.

XIX.

Et la chasse toujours, rapide, échevelée,
De la plaine au coteau, du bois à la vallée,
Court, vole, bondit, tourne et retourne vingt fois.
Enfin la meute entière éclate en longs abois :
La bête est sur ses fins, et, sonnant sa défaite,
Le cor a convié les chasseurs à la fête.
Ils viennent, les voilà !... Spectacle désolant !
Hélas ! ce n'est plus là cet essaim pétulant
De *gentleman* coquets et de fringants dandies,
Au belliqueux maintien, aux allures hardies,
Qui passaient, emportés à travers le vallon
Comme un nuage ailé que chasse l'aquilon ;
Non, les trois quarts au moins sont demeurés en route.
A peine cinq ou six, dispersés, en déroute,
Rendus, noirs de poussière et de sueur trempés,
Conduisent jusqu'au but leurs pur-sang éclopés,
Et là, — de leurs travaux récompense flatteuse, —
Viennent voir égorger quelque biche piteuse
Ou quelque vieux bouquin souffreteux et cassé
Qui, trompant l'odorat des limiers qu'il fourvoie,
Leur a donné le change et fait perdre la voie
Du superbe dix-cors si longtemps pourchassé.

FÉLIX COVELIERS.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LE ROSSIGNOL DE MUROM.

NOUVELLE RUSSE.

I.

C'est le jour de la Saint-Jean, fête des plus solennelles en Russie. L'office du soir est terminé, et les sons de la cloche tremblent encore dans l'air attiédi. Les villageois sortent de leur petite église. Déjà le crépuscule commence à répandre ses teintes douteuses; quelques étoiles brillent au firmament; la nature entière est calme et pure comme le cœur des hommes en ce moment. Ce jour, chez les Russes, est trop grand, trop sacré, pour qu'ils le profanent en se livrant à une joie bruyante. La guinguette elle-même, si pleine d'ordinaire, est presque vide. L'hôtesse se tient debout sur le seuil, saluant ses voisins à droite, à gauche, et faisant un signe de tête amical au dernier buveur qui la quitte, le visage empourpré et le pas chancelant. Celui-ci cependant regagne son gîte, content et d'humeur à embrasser même son ennemi mortel s'il le rencontrait; mais, contre son habitude, c'est à peine s'il fredonne à demi-voix. Il sourit à chaque enfant, à chaque passant, et se donne beaucoup de mal pour leur faire place, bien qu'il prenne pour lui toute la largeur de la rue. Il regarde son voisin d'un œil incertain, le salue poliment, mais ne le reconnaît pas. Arrivé chez lui, il se signe encore avec assez de décence devant l'image de la Vierge; mais c'est là son dernier effort; il tombe sur la *lawka*, et ne remue plus. Sa femme voudrait en vain se fâcher; elle ne réussit pas à se composer un visage assez sévère. Elle parvient enfin, mais non sans beaucoup

Digitized by Google

de peine, à le débarrasser de ses bottes et de son *armeck,* pour le transporter dans le lit conjugal. Toutefois, d'une langue embarrassée, il prodigue à sa femme les noms les plus tendres; mais au milieu de cette effusion, il commence à ronfler profondément; et demain l'amour se sera envolé avec l'ivresse!

Les vieillards et les matrones du village, assis devant leurs maisonnettes, causent; tandis que les jeunes gens des deux sexes prennent le frais en se promenant sur la place communale. De la demeure du Starchin sort Maschinka, l'enfant de la maison, accompagnée d'une jeune étrangère, venue de Nouveau-Tscherkask pour lui rendre visite. Tout le monde accueille l'étrangère avec une tendre bienveillance, avec déférence même; car elle est belle et gracieuse. Les parents qui ont des fils à marier n'ignorent pas que son père a de belles terres, une pêcherie considérable et, dans sa cave, deux grands pots de fer remplis de thalers prussiens et de pièces d'or, que le grand père rapporta de la guerra de sept ans, et qui passeraient bientôt, intacts encore, à la troisième génération. Mais ce ne sont ni ses trésors, ni son brillant costume, ni les médailles d'or qui ornent son cou et sa coiffure, qui la rendent belle aux yeux de tous : c'est sa modestie, sa douce piété! Elle semble être honteuse de son éclat à côté des jeunes villageoises moins favorisées de la fortune, honteuse même de sa beauté. Son visage de jeune fille joint à une douceur angélique l'expression d'une force d'âme presque virile; de longs cils couvrent ses beaux yeux qu'elle n'ose lever; un sourire mélancolique annonce seulement que cette fille si gracieuse a déjà connu la douleur. Elle se dirige d'un pas léger, au bras de sa compagne, vers un petit bois voisin, et toute la jeunesse, comme entraînée par une force magique, la suit à une distance respectueuse. Les deux jeunes filles s'arrêtent devant un bosquet qui les sépare de la place communale. Là, sur la mousse molle et touffue, est étendu un jeune homme, immobile, les bras croisés sur la poitrine; la *balalaïka* russe repose à ses côtés : on le dirait mort, si son œil sombre ne jetait par moment des éclairs. Il rêve; mais ce n'est pas un songe heureux qui l'agite : les deux jeunes filles le sentent bien; et pourtant elles n'osent l'interrompre. L'étrangère, tremblante, tient sa petite main pressée contre son cœur; sa respiration est pénible et une larme brille dans ses yeux. Cependant Maschinka s'enhardit : « Alexandre! dit-elle, eh quoi! toujours rêveur! » Et sa main, s'ouvrant au même instant, laisse échapper une pluie de feuilles qui inonde le visage du jeune homme. Celui-ci sort brusquement de sa rêverie; mais son regard ne se rassérène point à l'aspect de ces deux têtes charmantes; il s'obscurcit même davantage. La honte d'une réception si peu méritée fait rougir le front de la jeune fille. D'autres villageois arrivent alors; tous se couchent sur l'herbe fleurie, mais la conversation a de la peine à s'engager; le babil ordinairement si commu-

Digitized by Google

nicatif chez les Russes, semble enchainé. Peut-être le saint jour a-t-il disposé ces cœurs simples à la méditation, peut-être aussi craignent-ils de déplaire à l'étrangère qui a tourné ses regards vers la voûte céleste, dans une contemplation muette. Tous les regards s'élèvent comme le sien ; Alexandre seul garde les yeux baissés.

Mais voici le pope du village. Il a déposé son large caftan et s'avance revêtu d'une robe étroite, qui lui serre les flancs et descend jusqu'aux talons. Il entre dans le cercle, pour jouir de la soirée en compagnie de ses ouailles. Cet homme est beau et dans la force de l'âge; sa longue chevelure d'apôtre encadre une figure amaigrie, mais expressive; sa voix est empreinte d'un charme irrésistible qui gagne tous les cœurs; et bien qu'il ne soit que depuis peu de temps le pasteur de ce pieux troupeau, tous l'aiment déjà d'un amour vrai et profond : sa bouche, en effet, n'enseigne rien qui ne soit pratiqué par son bon cœur. Il semble avoir abjuré entièrement et le monde et ses joies; de tout ce qui fait battre le cœur des hommes, il n'est resté en lui qu'un seul sentiment, l'amour de la patrie, mais si jeune et si vif, qu'il semble avoir absorbé tous les autres.

Suivant l'usage, les villageois s'étaient levés à son approche, l'avaient salué avec respect, et avaient baisé la main qu'il leur tendait. L'étrangère avait été la dernière à accomplir ce pieux devoir. La vue de cette femme, si modeste dans le brillant costume des jeunes filles cosaques, frappa le prêtre. En posant la main sur son front comme pour la bénir, il lui dit : « Comment t'appelles-tu, mon enfant? » — L'étrangère tenait les yeux baissés, et avant qu'elles n'eût pu répondre, la vive Maschinka, lui arrachant une rose qui ornait son corsage, la présenta au pope et lui dit en souriant : « C'est ainsi qu'elle s'appelle, mon père. » Le visage du prêtre prit une expression singulière; et d'une voix tremblante il s'écria : « Rosa, tu t'appelles Rosa? » — « Oui, mon père, répondit l'étrangère. » — « Ce nom vous est-il cher? » demanda Maschinka — « Cher! répliqua le prêtre; il est tout pour moi; il renferme les souvenirs les plus doux et les plus douloureux de ma vie. » Se tournant alors vers l'étrangère, il continua d'une voix pressante : — « Tu peux avoir dix-sept ans, n'est-ce pas, mon enfant? Dis-moi, quelle était ta marraine? » —« Rosa Semenow, » répondit la jeune fille, que ces questions embarrassaient.— « Rosa Semenow, répéta le prêtre! Tu es donc la fille d'Andreï Ivanow? » — « C'est le nom de mon père; le connaissez-vous? » Le pope ne répondit point, seulement il répéta à voix basse le nom de Rosa Semenow; et comme s'il allait faire une question qui lui était défendue, il ajouta d'une voix tremblante : « Dis-moi, mon enfant, comment se porte-t-elle, comment se passent ses jours? » — « Elle mène une vie calme et retirée dans le village de Sparnaja Darewno, répondit Rosa, soulageant les pauvres avec ses richesses. Mais la joie qu'elle procure aux autres

Digitized by Google

semble être bannie de son cœur!» — « Que le ciel lui donne la paix! dit le prêtre profondément ému. Si tu la revois un jour, porte-lui le salut d'Eucharius. » Il ne put achever, la voix lui manqua ; et se couvrant le visage de ses mains, il voulut s'éloigner du cercle qui l'entourait et qui partageait son émotion. Mais Martha, la mère de Maschinka, le retint. — « Vous êtes trop ému, lui dit-elle ; allégez le poids de votre cœur et racontez-nous vos afflictions, à nous qui vous aimons, et qui déposons si souvent dans votre sein nos chagrins et nos douleurs. L'amour que nous vous portons ne saurait-il nous donner le droit de connaître vos souffrances? »

Le pope demeura un moment indécis ; puis se décidant à parler : « Qu'il en soit donc ainsi, dit-il. Il est bon que les enfants apprennent à connaître leur père, et que la confiance de l'un serve à gagner celle des autres. Pourquoi ne vous révélerais-je pas, à vous, âmes simples et honnêtes, une blessure qui, bien qu'extérieurement cicatrisée, saigne encore douloureusement dans mon cœur? » Il s'assit à côté d'Alexandre et les villageois se serrèrent autour de lui, avides d'entendre les paroles de celui dont ils révéraient les hautes vertus, mais dont ils allaient aussi connaître les misères.

« Il y a dix-sept ans, dit Eucharius, — précisément l'âge de cette aimable enfant qui est assise en face de moi, — on célébrait la fête du Jourdain sur l'Akssaï. Autour d'une ouverture pratiquée dans la glace pour la bénédiction du fleuve et pour le baptême des nouveaux-nés, s'élevait un temple soutenu par de sveltes colonnes et orné de l'image des saints de notre église. Au haut de la voûte, une colombe d'argent, symbole du Saint-Esprit, planait sur les fidèles, et le pied du prêtre foulait de riches tapis de Perse ; car les pieux habitants n'avaient reculé devant aucun sacrifice pour rendre digne et glorieuse la célébration de ce grand jour. De tous côtés, des villes comme des villages, il arrivait des pèlerins pour assister au service divin et prier dans le temple. Mais, dès le commencement de la fête, le froid s'éleva à la plus grande intensité, et le nombre des enfants favorisés du ciel, qui devaient recevoir les eaux du baptême dans les flots bénis de l'Akssaï, était prodigieux. Les prêtres, déjà souffrants du froid, devaient procéder à la bénédiction du fleuve. Une grande caisse en fer, pleine d'eau bénite et percée de trous, est plongée dans l'ouverture ; elle coule au fond, tandis que l'eau qu'elle contient, se mélangeant avec les eaux du fleuve, leur communique sa sainteté et sa vertu. Vous savez qu'on ne néglige aucune des précautions nécessaires dans une saison si rigoureuse. Mais le froid, s'accroissant de plus en plus, les vénérables protopopes, affaiblis par l'âge aussi bien que par les jeûnes, se trouvèrent presque engourdis après l'acte de la bénédiction. Je voyais ces pauvres vieillards trembler

Digitized by Google

et jeter des regards désolés sur le grand nombre d'enfants qui attendaient le baptême. J'étais le plus jeune des prêtres désignés pour exercer ces saintes fonctions. Je m'avançai résolûment, implorant du Seigneur les forces nécessaires pour accomplir cette grande tâche, et je me mis aussitôt à l'œuvre. Déjà j'avais plongé trois fois dans les eaux du fleuve le quatrième enfant, et le froid avait anéanti mes forces, et tout sentiment de vie s'était retiré de mes mains, lorsqu'on me présenta un enfant beau comme le jour, enveloppé dans de riches couvertures. C'était une fille. L'enfant souriait, car le froid glacial ne l'avait pas encore atteint; mais moi, je sentais dans mon cœur une angoisse que rien ne saurait dépeindre. Je pressai d'autant plus l'accomplissement de mon devoir. Mais lorsqu'en prononçant les mots : « Au nom du Père, » je l'eus plongé dans les eaux, son gracieux sourire avait fait place à l'expression de la douleur ; et comme l'onde glaciale le reçut une seconde fois, pendant que je dis : «Au nom du Fils, » toute vie l'avait quitté : je ne tenais plus entre mes mains qu'un corps engourdi et bleuâtre. J'allais plonger l'enfant pour la troisième fois dans le fleuve, lorsque les paroles : « Au nom du Saint-» Esprit, » expirèrent sur mes lèvres; mes mains étaient vides, pâles comme la neige et sans sentiment aucun. L'enfant s'en était échappé.... Les flots l'avaient englouti. Je sentis la glace craquer sous mes pieds ; les flots mugissaient sourdement, et les colonnes du temple chancelaient autour de moi. Je n'entendis pas les cris du père ni des parents, car une voix mille fois plus déchirante que la leur, la voix de ma propre conscience, me criait : « Meurtrier ! meurtrier, au pied de » l'autel ! »

» Mais une femme, que dis-je? un ange! était tombée à genoux, s'était penchée au-dessus du gouffre, et en avait retiré l'innocente créature, qu'elle me présentait en tremblant. De pieuses larmes brillaient dans ses yeux, et la sainte joie qu'elle éprouvait, donnait à son visage une expression céleste. Ce ne fut pas moi, mais un esprit plus pur que celui d'un faible mortel, qui prononça par ma bouche les dernières paroles du baptême et accomplit l'œuvre que le Sauveur a prescrite. La force du Seigneur était revenue en moi, le froid s'était retiré de mes membres glacés; et tous les enfants qui attendaient encore le saint baptême furent baptisés par moi, sans qu'ils fussent exposés au moindre péril.

» La cérémonie achevée, je sortis des rangs du clergé, et m'approchant de celle qui m'avait sauvé d'un remords éternel, je lui demandai : « Êtes-vous parente de » l'enfant qui vous doit la vie? » — « Non, me répondit-elle, je ne suis que sa » marraine. »

Eucharius, s'étant levé à ces dernières paroles, s'avança vers Rosa, et lui dit d'une voix profondément émue : « L'enfant qui a failli périr par ma faute, et qui ne doit

Digitized by Google

son salut qu'à un miracle, cet enfant, c'est toi, ma fille! Que le Seigneur te bénisse aujourd'hui comme en ce jour, et qu'il soit toujours ton seul refuge! » Le prêtre étendit ses mains sur la tête de la jeune fille qui pleurait doucement. Tout le monde était attendri; et Martha dit : « La clémence du Seigneur est grande et infinie; toi, ma fille, tu l'as visiblement éprouvée. »

Le pope revint à sa place, et comme s'il eût oublié l'auditoire qui l'entourait, et qu'il eût voulu se rappeler à lui seul les souvenirs du passé, il continua d'une voix à peine intelligible :

« Rosa Semenow était la fille d'un riche marchand de fourrures. Ce jour qui, sans elle, me serait devenu si funeste, nous rapprocha. Au commencement, je n'allais chez elle que les dimanches; puis je m'y rendis deux fois par semaine, puis je la vis tous les jours. Sa vie était pure et sans tache. Le ciel l'avait douée d'une santé robuste. Pardonnez au pauvre prêtre d'être obligé d'apprécier cette qualité du corps dans la compagne qu'il se destine; car si Dieu la lui enlève, il ne peut donner une seconde mère à ses enfants. Souvent même, il lui est défendu de remplir plus longtemps ses devoirs de père : après la mort de sa femme, il est fréquemment enlevé à ses enfants, pour voir les portes d'un couvent se refermer sur lui. Il passe alors sa vie à gémir sur ceux qu'on a arrachés de son sein, et qui restent dans le monde, seuls et sans l'appui paternel.

» Rosa paraissait m'aimer. Elle me souriait avec grâce, quand je venais chez elle, et causait avec moi, comme une sœur chérie. Ses regards me suivaient, à mon départ, jusqu'à ce qu'elle m'eût perdu de vue. J'étais heureux; je me berçais de si douces illusions ! Hélas ! elles se sont évanouies comme les rêves du matin ! C'était peut-être en châtiment de ce que moi, serviteur sacré du Seigneur, j'avais attaché mon cœur à un être périssable. Mais non, l'amour ne saurait être un péché. Je devenais meilleur ; ma vie était plus pure devant Dieu, à qui j'adressais mes prières avec plus de ferveur et de reconnaissance. Dieu, qui est l'amour infini et inaltérable, ne peut condamner dans notre cœur un sentiment qui émane de lui, qui nous élève vers lui et plus purs et plus vertueux. Dès que Rosa pressentit ce qu'elle était pour moi, son front, auparavant si serein, se rembrunit; sa conversation perdit cette innocente gaieté qui m'avait tant charmé; ses paroles semblaient cacher une douleur profonde. Quelquefois, cependant, ses yeux se fixaient sur moi avec toute l'expression d'une vive tendresse. Je m'imaginais alors que ses parents s'opposaient peut-être à notre union. J'étais pauvre; le revenu de ma cure suffisait à peine à mon entretien. Bien des fois, cependant, j'avais entendu dire à sa mère que sa fille chérie était bien assez riche pour épouser l'homme qu'elle aimerait, pourvu qu'il fût probe et capable de la rendre heureuse. Enfin, ne pou-

Digitized by Google

vant plus supporter le doute qui me tourmentait sans relâche, je résolus de parler afin de connaître mon sort. Un soir donc, après avoir adressé à Dieu une fervente prière, je me rendis chez elle. Je la trouvai seule ; elle était plus douce encore qu'à l'ordinaire : elle semblait pressentir le but de ma visite. Je lui fis l'aveu de mes sentiments. Elle leva sur moi son regard... et il y avait dans ce regard tout un ciel d'amour... Que de bonheur pour moi, dans cet instant qui, hélas! fut si court! J'eus alors comme un avant-goût de cette félicité que nous espérons au delà de la vie, sans que rien nous dise de l'attendre dans ce monde. J'allais donc saisir sa main et la serrer dans les miennes ; mais elle devint pâle comme la mort ; et d'une voix éteinte ses lèvres tremblantes murmurèrent : « Je suis veuve (1)!... » Adieu mes rêves de félicité ! adieu mon bonheur, à jamais évanoui ! »

Eucharius se tut un moment, accablé de ses tristes souvenirs, puis il reprit : « Je confessai à l'évêque et mes douleurs et mon infortune ; il eut pitié de moi et me confia une autre cure. Depuis ce moment, je n'ai plus revu la bien-aimée. »

Un silence profond suivit le récit du prêtre. Personne n'avait osé l'interrompre ; aucun de ces hommes simples ne songeait à lui prodiguer ces banales paroles de consolation usitées dans le monde. Tous, pourtant, compatissaient à ses souffrances.

La nuit était tout à fait venue ; les pâles rayons de la lune éclairaient doucement l'assemblée silencieuse. Cependant un son s'échappa de la balalaïka d'Alexandre. Rosa frémit ; mais, se tournant aussitôt vers le jeune homme, elle lui dit d'une voix timide : « Chante, Alexandre ! car ce silence me tue. » — « Tu as tort de le prier, lui dit tout bas Maschinka ; ne sais-tu pas que ses chants sont toujours pleins d'ironies amères contre notre sexe? » — « Eh bien, répliqua Rosa, la douleur qui trouve des paroles soulage le cœur ; il n'y a que celle qui reste muette, qui tue. Quand j'entends sa voix mâle et douce chanter de ces paroles qui semblent nous accuser toutes, je sens mon cœur inondé d'affliction ; et cependant je me trouve moins malheureuse. Chante, Alexandre, chante, » répéta-t-elle d'une voix suppliante. Alexandre, passant sa main sur son front : « Je ne puis, dit-il, je ne saurais me rappeler aucune chanson en ce moment. » — « Eh bien ! chante ce que tu sens, ce que tu éprouves, » reprit Rosa. Alexandre se leva, et l'on put voir

---

(1) Le prêtre russe ne peut épouser qu'une vierge. Si sa femme meurt, il ne peut plus se remarier ; il perd presque toujours sa cure, étant obligé de s'enfermer dans un couvent, où on l'appelle *hiéromonach*, pour le distinguer des autres moines. Voilà pourquoi il est si circonspect dans le choix d'une épouse, dont la perte est pour lui irréparable, et l'oblige à s'enfermer sans retour dans une sombre cellule. La femme du pope est toujours, on le devine, la plus heureuse du pays.

Digitized by Google

alors qu'il était mutilé. Il prit sa balalaïka, et après avoir préludé pendant quelques minutes, il allait chanter, lorsque des accents d'un ravissant éclat se firent entendre au-dessus de lui, comme pour marier leurs modulations aux sons expirants de l'instrument. C'était le chant d'un rossignol qui, attiré par la musique, venait y mêler ses accords plaintifs. Chacun retint sa respiration; aucun n'osa faire le moindre mouvement, de peur d'effaroucher l'oiseau. Maschinka, seulement, dit à voix basse : « C'est aujourd'hui la Saint-Jean : on dit que le rossignol chante pour la dernière fois. Voici peut-être les dernières mélodies de celui-ci ; il demeurera muet le reste de l'année. » — « Peut-être pour toujours, répondit Rosa. La mort peut l'atteindre avant que le retour du printemps ne fasse renaître dans sa poitrine des mélodies nouvelles. Ne dit-on pas encore qu'il chante quelquefois jusqu'à ce que son cœur se brise, et qu'il meurt en chantant? »—« Avez-vous entendu parler du rossignol de Murom, s'écria le frère de Maschinka? » — « Ne nomme pas ce lieu de malheur, dit brusquement Alexandre d'une voix forte; ce lieu renommé dans les sanglantes annales de notre patrie, lorsque le prince et le peuple se combattaient, et que le frère versait le sang du frère! Ne nomme jamais ce lieu, enfant! Des temps plus doux ont enseveli ce nom dans l'oubli, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Ne le rappelle donc pas ; ce nom porte malheur! » — « Non pas à toi du moins, dit le pope. Ne t'a-t-il pas apporté la gloire et l'honneur? » — « Tu veux parler de la croix qui brille sur ma poitrine, reprit Alexandre d'une voix sombre. Hélas! je l'ai achetée au prix du sang de mes frères, dans un moment où Dieu avait détourné ses regards de nous. » — « Ne blasphème pas! s'écria le pope. — Raconte, Alexandre, raconte cette heure terrible de ta vie. »

Alexandre secoua tristement sa longue chevelure bouclée. — « Ce que j'ai à raconter, dit-il, sortirait avec trop de véhémence de ma poitrine, et ferait cesser les chants du rossignol. » — « Tu te trompes, répondit le pope; quand le rossignol chante comme en ce moment, aucun bruit ne saurait le distraire de sa plainte. » — « Raconte, Alexandre, dit de nouveau Rosa, afin que nous pleurions tes frères, tombés au champ d'honneur. La soirée est si douce! Nous voulons la célébrer, autant que si c'était la fête des morts, où nous déposons des offrandes sur les tombes qui nous sont chères. »

Le cercle se resserra autour d'Alexandre, pour ne rien perdre de ses paroles. Après avoir passé sa main sur une large cicatrice, qui ornait son front, comme pour recueillir ses souvenirs, il commença en ces termes :

« C'était le jour de la bataille de Frulesotwha, dont la victorieuse issue ouvrit à nos armées le chemin du Balcan, de ce Balcan, derrière lequel les Mosémites

Digitized by Google

se croyaient si bien à couvert, et dont aucun ennemi n'avait franchi la cime depuis des siècles.

» Le combat, qui durait déjà depuis six grandes heures, devenait de plus en plus indécis et sanglant. L'acharnement en était venu des deux côtés à ce degré de furie, où s'élevèrent autrefois les guerres de partis, dans lesquelles on immolait tout à sa rage aveugle, et au besoin féroce de s'abreuver de sang. Les Turcs ne faisaient plus de prisonniers; les blessés même étaient massacrés sans pitié. Dans les premières heures du combat, l'ennemi avait abandonné une hauteur, flanquée d'une batterie. Le deuxième bataillon du régiment de Murom, fort de six cents hommes, reçut l'ordre d'occuper cette hauteur, de concert avec un régiment de hussards. Le hourra fut unanime; c'était le dernier cri de nos braves. Nous traversons le ruisseau, nos fusils élevés, et nous montons la colline au pas de charge. Mais au plus fort de nos cris de victoire, toute la formidable masse de l'ennemi sort de la forêt et fond sur nous. Vingt Turcs combattent contre un Russe. Les hussards prennent la fuite, abandonnant deux pièces de canon (1), qui sont aussitôt braquées sur nous. Le cavalier turc, excité au dernier degré du fanatisme par l'ivresse de l'opium, n'est plus un être humain : c'est un démon ailé, qui apparaît, extermine et disparaît. Ce n'était pas à un combat que nous nous étions avancés, mais à une tuerie horrible, tuerie sans agonie. Espérait-on encore se sauver, que déjà la tête roulait sur le sable, qui n'était plus qu'une boue de sang. Nous ne fûmes pas vaincus, mais écrasés sous les pieds des chevaux et assassinés sur place. En moins de temps que je n'en mets à vous raconter cette scène horrible, de six cents hommes, il n'en resta plus que huit, tout couverts de larges blessures. Ce sont aujourd'hui des mutilés, des ombres d'hommes, incapables à jamais de faire tête à l'ennemi. N'eût-il pas mieux valu pour eux qu'ils eussent partagé le sort de leurs frères ? »

Alexandre, dont la voix était devenue plus véhémente à mesure que les sanglantes images de cette affreuse journée se déroulaient à son esprit, prononça ces dernières paroles d'un accent étouffé par une respiration pénible. Il se tut; mais sa poitrine était violemment agitée, et son œil sombre cherchait le sol, comme s'il y eût vu encore le sang des braves dont les corps écrasés n'avaient pas joui de la terre sacrée de la sépulture.

Ainsi que le pope l'avait dit, le rossignol n'avait pas discontinué son chant, et la suave complainte adoucit l'horreur qui glaçait le cœur des auditeurs. Comme Alexandre se taisait toujours, le prêtre continua :

---

(1) Dans la guerre dont il est question, l'on avait souvent donné des canons à la cavalerie légère.

Digitized by Google

« Sous les pieds d'un cheval turc gisait un guerrier russe, couvert de blessures. L'animal, partageant la rage de ses maîtres, mordait et frappait tout autour de lui. En ce moment le porte-drapeau des Russes tombe mort à côté du blessé. Les Turcs, voyant à terre notre bannière, poussent des cris d'allégresse. Mais le guerrier blessé fait un effort inouï : de sa droite sanglante, il arrache le drapeau de la lance, et, de sa gauche, il enfonce à plusieurs reprises son couteau dans les flancs du cheval. L'animal se cabre; mais avant qu'il n'eût refoulé le blessé sous ses pieds, celui-ci s'était levé de terre, et, tenant l'enseigne sacrée roulée autour de son corps, s'était précipité, en courant, vers un massif d'arbres. Les balles des Osmanlis sifflent autour de lui; il tombe à moitié chemin, ayant les jambes fracassées. Mais se souciant peu de la vie, et ne songeant qu'à la bannière de son régiment, il défie les balles qui le poursuivent; il rampe péniblement sur ses mains, laissant derrière lui une longue traînée de sang. Enfin il atteint le massif protecteur, où ses forces l'abandonnent. Épuisé par la perte de son sang, il tombe sans connaissance. Lorsqu'il revint de son évanouissement, la bataille durait encore, toujours sanglante, exterminatrice. Les Russes sont refoulés, et la victoire semble se décider pour les Turcs. Il voit, à travers le feuillage qui l'abrite, des masses qui fuient : ce sont les Russes; des cris de joie frappent son oreille : ce sont les cris des Turcs. Il voit les grosses pièces qu'on emmène, et il entend ces mots : « Tschirkowna est entre les mains de l'ennemi! » Il ne sent plus alors l'approche de la mort; un sourire amer crispe ses lèvres, et ses dents se serrent de fureur. De sa main gauche, que le fer a épargnée, il se met à creuser la terre. Que se propose-t-il, le malheureux? Veut-il, comme ces moines austères, creuser sa propre tombe? Non, non; le brave veut soustraire le drapeau de son régiment aux profanations de l'ennemi. Il l'ensevelit, et couvre la fosse de son corps. Mais cet effort a épuisé le peu de forces qui lui restaient. Le sang a cessé de ruisseler de ses blessures, qui ne le brûlent plus. Un frisson glacial parcourt ses veines. Son oreille n'entend plus gronder le canon, son œil ne voit plus les torrents de sang versé. Ses paupières retombent pesantes comme le plomb; il s'assoupit : c'était le sommeil de la mort..... Cependant, longtemps après, il est secoué, arraché de son mortel assoupissement et rappelé à la vie. Ses camarades sont autour de lui; la bataille est finie; les chances sanglantes ont tourné : la victoire, chèrement achetée, est restée aux Russes. Les blessures du brave sont pansées, et ses compagnons s'occupent à tresser une litière de branchages pour l'emporter au camp. Mais le guerrier ne veut pas qu'on l'emporte de cette place; il se cramponne au sol de toute l'énergie qui lui reste. Frappés d'étonnement, les soldats l'entourent; ils ne comprennent pas les sons inarticulés qu'il profère avec peine, et ils pensent que

Digitized by Google

l'ardeur de la fièvre a troublé son esprit. Un officier, cependant, croit comprendre ses désirs. «Creusez, dit-il aux soldats, sous cette terre remuée, il y aura probablement enfoui de l'or ou quelque riche butin. » Ses ordres sont exécutés : on découvre le drapeau du régiment de Murom. A la vue de leur drapeau sauvé, ces mâles guerriers fondent en larmes. Pleins d'enthousiasme, ils enlèvent le blessé, le couchent doucement sur la litière, le couvrent du drapeau du régiment et le portent à la tente du général. La place était encombrée des trophées de la veille, car on était au lendemain de la bataille. On y voyait quarante-huit pièces de canon, des chariots sans nombre, des chevaux magnifiques, et une multitude d'objets du plus grand prix. Le cortége se fait place à travers la foule des officiers généraux, et dépose la litière du blessé aux pieds de Diébitsch qui, après avoir entendu l'histoire du brave, s'écrie d'une voix émue, en saisissant le drapeau sanglant : « Voilà le » plus beau trophée de notre victoire. »

Le prêtre termina son récit par ces mots : « Le guerrier qui sauva le drapeau, ce guerrier, c'est notre Alexandre! » — « Alexandre ! » s'écrièrent-ils tous en tournant leurs regards vers le jeune homme. Mais celui-ci, toujours silencieux et sombre, les joues pâles et l'œil morne, semblait indifférent à l'admiration dont il était l'objet.

Le frère de Maschinka courut alors à lui, avec la vivacité de son âge, et saisissant de ses petites mains la main du guerrier, il s'écria : « C'est toi, Alexandre, qui as fait cela? toi! » — « Oui, reprit le jeune homme, c'est moi qui l'ai fait. Mais ne croyez pas que ce fût par vaillance, par héroïsme; non, j'aspirais après la fin d'une existence qui m'est à charge. » — « Ne mens pas! s'écria le pope, avec une noble indignation, car le menteur ne verra pas le visage de Dieu! Quoi! ton cœur n'était animé d'aucun sentiment sacré dans ce moment? Le péché seul t'eût poussé à cette action? Tu n'aurais pas songé à ton peuple, à ta patrie? » Alexandre se tut un moment, comme pour interroger son cœur; puis il dit en hésitant et comme malgré lui : « Oui, mon père, je songeais à ma patrie. »

Tous lui serrèrent énergiquement la main. Rosa, qui s'était aussi approchée, n'osait tendre la sienne à ce froid jeune homme. Elle saisit seulement celle de l'enfant, qui avait été sanctifiée par le contact de la main de celui qu'elle aimait, et dit d'une voix timide : « Je n'entendrai plus désormais le nom de Murom sans frissonner. »—« Peureuse! lui dit Maschinka en souriant, pâle elle-même de frayeur, que serait-ce donc si tu entendais la légende du rossignol?»—« La vérité est ici, répliqua Rosa; mais une légende n'est qu'un conte, qui ne saurait me faire trembler. » — « Il y a un fond de vérité dans toutes nos légendes, dit le pope; quant à celle dont vous parlez, est-elle autre chose qu'une recommandation d'observer

Digitized by Google

le premier commandement de Dieu, et de ne jamais dévier de sa route? »

Les assistants, les yeux fixés sur l'ecclésiastique, semblaient demander par leurs regards ce que leur bouche n'osait exprimer. Le pope comprit ce langage muet, et dit : « Je vais vous raconter la légende, telle que je l'ai apprise dans mon enfance. Votre raison appréciera ce qui peut en être vrai et ce qui ne l'est pas. Il est possible, que l'oiseau, qui vient de cesser sa complainte, chante jusqu'à ce que son cœur se brise. Mais avez-vous jamais entendu dire qu'une infortunée ait chanté à l'heure la plus terrible de sa vie, chanté alors qu'on versait le sang de ce qu'elle avait de plus cher au monde, et chanté jusqu'à ce que son cœur se brisât, jusqu'à ce qu'elle mourût comme le rossignol? »

II.

« Dès le dixième siècle, sous le règne de Wladimir Ier, surnommé le Saint, un peuple sorti des steppes qui avoisinent la mer Caspienne envahit la Russie. Les Grecs appelaient ces hordes *Komanes;* mais nous leur donnâmes le nom de *Polowzi* et l'épithète d'*impurs ;* car, étrangers aux lois et aux mœurs des autres hommes, ils se nourrissaient de la chair crue des animaux, dont le sang était leur boisson favorite. Leur corps était hideux à voir, mais leur âme n'était pas moins affreuse; elle ne respirait que rapine et carnage. Le chevaleresque Wladimir et ses héros chassèrent ces misérables et les forcèrent à regagner leurs repaires ; mais semblables aux bêtes fauves que pousse la faim, ils revinrent sans cesse inonder notre fertile patrie, et lorsque le partage de l'Empire eut fait naître la discorde parmi ses chefs, ces barbares devinrent de nouveau redoutables. En l'an de N.-S. 1093, tandis que la peste et la famine ravageaient le pays, les Polowzi tentèrent une nouvelle invasion, brûlèrent les villes et les villages, après les avoir pillés, et égorgèrent les pauvres habitants, qui ne leur opposaient presque aucune résistance. Le peuple, abandonné de ses chefs, avait perdu toute confiance en lui-même, et tout espoir en un avenir meilleur.

» Une armée s'était organisée cependant; elle ne manquait pas de commandants habiles : Iom de Kiew, Rostislaw et le vaillant Wladimir Monomach la conduisaient. Toutefois elle fut écrasée par les forces de l'ennemi, et la plus grande partie des Russes périt dans les eaux gonflées de la Stugna. Monomach y perdit son propre frère, le brave Rostislaw, jeune héros de vingt-trois ans. En vain se jeta-t-il

Digitized by Google

dans les flots, pour en arracher son frère : il put à peine se sauver lui-même, et la malheureuse mère, qui croyait embrasser ses fils vainqueurs, fut réduite à pleurer la mort de celui des deux qu'elle chérissait le plus. Une seconde bataille fut risquée pour secourir Torscheck, que les Polowzi assiégeaient; mais elle fut aussi désastreuse que la première : la ville tomba entre les mains des ennemis. Elle fut détruite de fond en comble, et ses habitants emmenés esclaves. Hélas! c'était un temps de deuil, que je ne puis mieux vous dépeindre qu'en me servant des paroles mêmes de Nestor, le premier chroniqueur de la Russie, pieux anachorète, contemporain de cette époque de malheur. « Les villes, dit-il, ressemblent aux déserts; les vil-
» lages qui ne sont pas encore détruits, vont l'être aussitôt que sera éteint le feu
» de l'ennemi qui les dévore. Les habitants qui ne périssent pas sous le glaive, sont
» réservés pour mille tortures, ou emmenés en esclavage. Je suis de telle ville
» russe, disent en pleurant les uns; et moi de tel village, répondent en gémissant
» les autres! Plus de bétail, plus de chevaux dans nos prairies; les champs incultes
» pullulent de mauvaises herbes, et les bêtes fauves se réfugient où naguère de-
» meuraient des chrétiens. On n'a vu en aucun temps ce que nous voyons, ni
» souffert ce que nous souffrons en punition de nos péchés. »

» Parmi ceux qui furent ainsi arrachés à leurs foyers et entraînés loin de leur patrie, se trouvait un vieillard presque centenaire. A ses côtés marchait une jeune fille, le soutenant d'un bras et s'appuyant de l'autre sur un beau jeune homme, son fiancé. Hélas! les malheureux avaient pourtant connu de beaux jours. Ils étaient venus de Murom à Torscheck pour célébrer leur union au sein de leur famille, et le jour même qui devait les unir pour jamais, les avait vus captifs de barbares ennemis. Qu'il était affreux ce subit passage de toutes les douceurs de la vie à la misère la plus horrible, pour Igor, le premier à la lutte et au combat de la lance, et pour Anastasie, appelée Soloweï, la couronne des jeunes filles! Mais l'amour qui adoucit la douleur la plus amère, rendait leur commun malheur plus supportable. Les pieds de la jeune fille, qui n'avaient foulé jusqu'alors que les riches tapis de Bucharest, étaient gonflés et ensanglantés. Igor, son fiancé, ôta les souliers de jonc que la charité lui avait jetés, et les donna à son amante. Mais elle, le remerciant d'un doux sourire, s'agenouilla devant son vieux père, et couvrant de baisers les traces sanglantes dont les pierres pointues avaient marqué les pieds du vieillard, elle lui attacha les molles sandales. En le voyant marcher alors d'un pas plus affermi, cette courageuse jeune fille oublia ses propres douleurs.

» Un jour, plusieurs des barbares s'approchèrent d'Anastasie et, lui montrant un objet d'art qu'ils avaient trouvé parmi le butin, ils lui demandèrent : — « Qu'est-
» ce que cela, et qu'en fait-on? » — Anastasie reconnut sa harpe confectionnée en

Digitized by Google

Grèce. La jeune fille n'avait pas d'égale dans l'art de faire vibrer les cordes de cet instrument, et sa belle voix lui avait valu le surnom de rossignol. A la vue de ce témoin des jours passés, elle ne put retenir ses larmes; elle embrassa étroitement l'instrument chéri; et, après l'avoir couvert de baisers, comme un ami qu'on retrouve dans le malheur, elle commença à chanter un cantique, implorant du Très-Haut les forces nécessaires pour supporter l'adversité présente... C'était une fille pieuse, élevée dans la crainte du Seigneur. A peine avait-elle fait entendre sa voix mélodieuse, qu'il se fit autour d'elle un profond silence. Le vacarme sauvage, les malédictions et les blasphèmes cessèrent; les cris du désespoir et du crime se turent, et l'on se pressa autour d'elle pour entendre l'hymne harmonieux. Les accents de la jeune fille rappelèrent la pitié dans le cœur des barbares, et dès lors ils l'entourèrent de leur respect et ne permirent plus qu'elle se traînât sur ses pieds endoloris. Ils la firent asseoir sur un coursier bien docile; mais la tendre enfant ne voulut profiter de cette faveur que lorsqu'elle eut obtenu de la partager avec son vieux père. Le bruit de cette aventure vint bientôt aux oreilles du chef des Polowzi, du farouche Bagur. Il ordonna qu'on amenât Anastasie devant lui, et il lui commanda de jouer et de chanter. Elle obéit; elle chanta le Sauveur, le passage sur la terre de l'Homme-Dieu et sa mort ignominieuse pour le salut des mortels; — Bagur aussi éprouva la puissance de sa voix divine. « Tu chantes bien, lui dit-il; » mais ton refrain est triste et serre le cœur. Chante-moi des chansons en l'hon» neur de la joie, de l'amour et de nos dieux à nous, et tu seras ma femme, car » tu es belle plus que toutes les beautés que j'ai vues. »

» Anastasie recula d'horreur. Blessée dans ses sentiments les plus sacrés, elle oublia la puissance du formidable Bagur, et répondit avec indignation : — « Payen, » je ne puis être ta femme, car déjà je suis fiancée à un chrétien; je ne puis chan» ter tes faux dieux, car je les abhorre; et des chants autres que ceux en l'hon» neur de ma religion ne sortiront jamais de ma bouche. » Bagur, furieux comme » un tigre irrité, s'élança de son siége, et d'une voix frémissante il s'écria: — « Femme téméraire! toi seule, tu oserais me résister, à moi devant qui des milliers » de fronts s'inclinent dans la poussière! Non, tu ne seras pas ma femme; non, je ne m'abaisserai pas jusqu'à une esclave. Mais tu abjureras ta croyance, tu ado» reras nos dieux et tu chanteras leur gloire, ou sinon, toi, ton père et ton fiancé, » vous mourrez tous avant que le soleil n'ait huit fois renouvelé sa course. »

» Sur un signe du monstre, elle fut entraînée et livrée à d'horribles tourments. A chaque nouvelle torture on lui demandait : — « Veux-tu abjurer ta foi et adorer nos » dieux ? » — Elle resta ferme dans sa résolution, malgré les souffrances atroces qu'elle endurait, et d'une voix éteinte elle priait le Seigneur. Après qu'ils eurent épuisé

Digitized by Google

sur elle tous les tourments, ils entraînèrent son vieux père et lui firent subir les mêmes tortures. — Les gémissements du vieillard frappèrent douloureusement son cœur. Anastasie perdit courage; sa fermeté l'abandonna : — « Arrêtez, arrêtez! » s'écria-t-elle; j'abjurerai mon Dieu et j'adorerai vos idoles? »

» La malheureuse, reniant ainsi celui qui l'avait toujours comblée des dons de sa grâce, fut conduite sur un pré, où s'élevait la figure colossale d'une hideuse idole. Elle était teinte de sang humain, et dans un vide, pratiqué à la place du cœur, nichaient des serpents. Cette idole n'était qu'un monceau de pierres informes mal assemblées, simulant à peine une forme humaine; elle n'en était pas moins d'un aspect effrayant. Aujourd'hui encore, le voyageur qui parcourt les steppes septentrionales du Caucase est saisi d'épouvante à l'aspect des débris gigantesques de ces idoles, qu'on rencontre ça et là sur les bords du Dongusle et du Jégarlick. Le prêtre de ce culte abominable s'approcha alors d'Anastasie et lui dit : — « Agenouille-toi devant notre dieu, et adore-le; c'est le plus puissant » des immortels, car il produit le mal, et tous les êtres lui obéissent. » Anastasie se mit donc à genoux; elle abjura son Dieu et sa foi, et adora cette pierre hideuse que les prêtres eux-mêmes appelaient le Crime. Ce n'étaient que de vains sons que proférait sa bouche, et son cœur reniait les mots que prononçaient ses lèvres.

« L'abjuration consommée, la malheureuse voulut s'éloigner. Mais un signe de Bagur l'arrêta. Sa voix ne frémissait plus de colère, son œil souriait même; mais son sourire était mille fois plus affreux que les éclats de sa fureur. C'était le ricanement de la bête féroce, assurée de sa proie. — « Ta pénitence, dit-il, n'est pas encore » finie. Il faut à ce dieu un sacrifice pour nouer les liens qui maintenant t'attachent » à lui. Choisis donc qui, de ton père ou de ton fiancé lui doit être immolé. Que » dans trois jours ton choix soit fait; tu chanteras pendant le sacrifice des hymnes » de joie à la gloire de nos dieux, et si tu refuses de te soum ettre, ton père et » ton fiancé mourront tous les deux. »

» A ces effroyables paroles, le désespoir s'empara de la coupable. Elle avait joué son salut éternel pour sauver la vie de ceux qui lui étaient chers, et elle n'avait fait que perdre l'un sans préserver l'autre. Les trois jours qui suivirent, furent pour elle des jours de désespoir. Vers le milieu du troisième jour, quelques femmes des Polowzi étant entrées dans son cachot, eurent pitié de la captive, et lui dirent : — « Jeune fille, la vie est belle, mais les jours de ton vieux père sont comptés. Qu'il » soit donc la victime, et tu pourras vivre encore de longues années avec ton » bien-aimé, au sein de la joie et du bonheur! »

» Anastasie les regarda d'un œil hagard. — « Vivre heureux, dit-elle en fris-

Digitized by Google

» sonnant, respirer encore, quand le sang de mon père aura été versé par moi! »

« — Tu n'aimes donc pas ton fiancé ? » répliquèrent les femmes!

— « Si je l'aime! » reprit-elle, et son regard alla chercher le ciel qui était fermé pour elle. Vaincue par ses angoisses, par ses souffrances et par un dernier désir, elle se jeta aux pieds des femmes payennes, et d'une voix étouffée par les sanglots elle leur dit : — « Que je le voie encore une fois, une seule fois! »

« Les femmes sortirent et revinrent bientôt pour la conduire auprès d'Igor. Éplorée, elle se précipita sur son sein. — « J'ai renié mon Seigneur, s'écria-t-elle; » j'ai trahi celui qui m'a sauvée. Il a entendu mes blasphèmes; ils sont montés » jusqu'à lui; mais il a vu mon cœur, et il me jugera dans sa miséricorde... Igor, » me pardonneras-tu? » — Igor répondit à la pécheresse : — « Je te pardonne, » comme Dieu te pardonnera. »

» Fixant alors sur son amant un regard attendri, Anastasie lui dit : — « Igor, » si je te commande un grand sacrifice, un sacrifice au-dessus des forces humaines, » m'aimeras-tu encore au delà de la tombe? » — Igor, la pressant sur son cœur, répondit : — « Je te comprends, ma bien-aimée; je devine le sacrifice que tu réclames de » moi; crois que je t'aimerai là comme ici! » Les femmes alors poussèrent des cris de joie. La beauté et la jeunesse d'Igor avaient excité leur pitié, et, d'après ces paroles, elles le crurent sauvé. Mais Igor avait autrement compris son amante. Dès ce moment il se mit en prières pour se préparer à la mort.

« Le jour terrible arriva enfin. Devant la pierre ensanglantée se tenait le sacrificateur attendant sa proie, et de toutes parts le peuple accourait pour être témoin du sanglant dénoûment. On amena le vieillard et le jeune homme; de l'autre côté fut amenée la pâle Anastasie. On la fit asseoir en face de l'idole; on lui posa sa harpe entre les bras, et le prêtre, brandissant son coutelas, lui dit : — « Lequel faut-il » que j'immole? » Le vieillard, tendant alors les bras vers sa fille, lui dit d'une voix suppliante : — « L'heure de ma mort est proche, d'après les lois éternelles » de la nature; je quitte la vie sans regrets, puisqu'il te reste un soutien. Viens » donc, mon enfant! que je te donne ma dernière bénédiction, et que mon âme » paraisse devant Dieu en te bénissant encore. » Anastasie ne répondit pas; mais elle s'avança vers son fiancé qui était là, debout, calme et serein, et ne paraissait souffrir que des douleurs de son amante. Après l'avoir étroitement embrassé, après avoir couvert de baisers ses mains et ses pieds, elle se tourna vers le sacrificateur et lui dit : — « Immolez celui-ci, afin que je ne trahisse pas mon père comme j'ai » trahi mon Dieu! » — Aussitôt elle saisit sa harpe et entonna un chant dont les paroles étaient celles de la joie, mais dont l'air était terrible, et comme jamais on n'en avait entendu sur la terre. Lorsque le sang d'Igor rougit le sol, Anastasie fit

Digitized by Google

un mouvement convulsif; mais son chant ne se ralentit point. Son père se tenait à genoux, en prière, les bras élevés au ciel; mais tout à coup ses bras tombent, ses membres se raidissent : le vieillard était mort. Anastasie voit le cadavre de son père et celui de son amant; mais son chant continue. On entend toujours les mêmes accents, mais plus terribles, plus effrayants : ils glacent le cœur de ceux qui les écoutent, et arrêtent le sang dans leurs veines. Ce ne sont plus des accents humains qui s'échappent de ses lèvres, mais des sons qui montent de l'abîme éternel et qui portent l'épouvante des damnés dans l'âme des idolâtres et de leur chef lui-même.

—« Arrête! » s'écria Bagur. — « Arrête! s'écrièrent les prêtres; cesse tes chants » qui nous tuent. » Mais elle ne discontinua pas, et le tonnerre, comme appelé par elle, commença à gronder. Un ouragan terrible se déchaîna sur la forêt. Mais au-dessus du mugissement de la tempête, au-dessus du soulèvement de la nature, résonnait le chant d'Anastasie. On vit soudain un phénomène inouï dans notre pays : la terre trembla jusque dans ses fondements, la gigantesque idole tomba de sa hauteur, ensevelissant dans sa chute Bagur et les sacrificateurs. Les habitations des hommes s'écroulèrent, écrasant sous leurs ruines tout un peuple. Anastasie chantait toujours, et les arbres, se déracinant, couvrirent de leur vert feuillage le corps de son père et celui de son fiancé. Alors sa mélodie changea : au lieu des sons qui avaient appelé la dévastation et la mort, on n'entendit plus qu'une douce complainte. Bientôt elle-même fut ensevelie sous les troncs renversés de la forêt, et au sein des décombres on entendit mourir peu à peu son chant plaintif.

« Tout le pays d'alentour ne fut plus qu'un vaste désert, et au milieu des ruines apparurent trois tertres, tels qu'on en voit sur les routes solitaires, tombes isolées de cadavres inconnus, trouvés loin des habitations. Sur l'un de ces tertres se tenait un petit oiseau qui chantait d'une voix douce et plaintive : c'était le Rossignol de Murom. Aujourd'hui encore, malgré les siècles, il chante toujours, et son chant est un signe de mort et de trahison. Le voyageur qui a le malheur de l'entendre, reste comme enchaîné au sol, et il s'élève dans son cœur une douleur inexprimable qui le tue avant que n'ait cessé le chant. Si quelqu'un survit à ces accents, il est voué au malheur, il est trahi dans ses plus chères affections, et le bonheur ne lui sourit plus sur la terre. »

— « Mais il se fait tard, dit ensuite Eucharius; l'heure de la prière m'appelle. » Et il se leva, et après avoir donné la bénédiction à ses ouailles, il regagna lentement le village.

— « Je voudrais bien savoir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, » dit la vieille Martha?

— « Sornettes que tout cela, répondit un paysan qui avait servi à Saint-Péters-

Digitized by Google

bourg. Ne dit-on pas aussi qu'il tonne régulièrement le jour de la Saint-Jean? Aujourd'hui cependant le temps a été plus serein que jamais. » — « Il n'est pas encore minuit, » dit une voix creuse, probablement celle d'Alexandre. Elle sonna si étrangement, qu'on eût dit un avertissement surnaturel; et comme si la nature eût voulu confirmer l'avertissement, le roulement du tonnerre se fit soudain entendre dans le lointain. — « Entendez-vous? il tonne, » dit Maschinka effrayée. — « Ma foi non, dit le paysan sceptique; ce sont les boites d'artifice qu'on tire au château. »

— « Notre seigneur, dit Martha, a passé sa jeunesse en France, dans ce pays frivole où il a oublié les coutumes de ses ancêtres. Il ne songe pas à célébrer dignement ce saint jour. Dans notre pays orthodoxe, on le passe dans le calme et le recueillement, et non pas en faisant des festins comme cela se pratique chez les Tchaudi et chez les Esthes, où les tables ne se dégarnissent pas de viandes et d'eau de vie, où les torches de résine flambent toute la nuit et où l'on danse jusqu'au jour au son bruyant de la vielle. »

— « C'est bien le grondement du tonnerre et non le bruit des boites, dit Maschinka; mais l'orage est encore éloigné. »

— « Le rossignol ne chante plus, murmura tout bas Rosa; je ne sais quelle anxiété j'éprouve; la pensée d'Anastasie ne sort pas de mon esprit. »

— « Ni du mien, répliqua Martha jetant un regard sur Alexandre qui paraissait toujours absorbé dans ses pensées. Je me tromperais fort, si quelqu'un de nous n'a pas réellement entendu le rossignol de Murom. »

A ces mots, Alexandre sortit brusquement de sa rêverie : — « Que dites-vous donc ! s'écria-t-il d'une voix effarée; il y a longtemps déjà qu'il m'a appelé. »

Un cri de surprise s'éleva dans l'assemblée.

— « Quoi ! Alexandre, tu aurais entendu le rossignol de Murom ? »

— « Oui, répéta-t-il d'une voix grave, je l'ai entendu; et à moi comme à tout ceux que ses chants ont surpris, il m'annonça la trahison et une existence brisée. — « Se peut-il, Alexandre ? » dit Rosa. — « Tais-toi, infidèle ! s'écria-t-il en fixant sur elle ses yeux égarés. N'as-tu pas trahi mon amour, violé tes serments ! »

— « Moi! » soupira Rosa.

Alexandre vit l'effroi se peindre sur tous les visages; il se remit de son trouble, et prenant son front à deux mains : — « Ma tête, ma tête ! s'écria-t-il. Les blessures que me firent les Turcs me brûlent comme mille feux. Il me semble que je serais soulagé si elles pouvaient se rouvrir et si je voyais mon sang couler de nouveau. » Puis, tendant la main à Rosa, pour la première fois il saisit celle de la jeune fille, et lui dit d'une voix douce qu'on ne connaissait pas encore à ce singulier

Digitized by Google

jeune homme : « Rosa, pardonne-moi ; tes traits, tes regards ont jeté le trouble dans l'âme d'un malheureux.... Tu ne le sais pas encore ; je suis ton compatriote. »

— « Toi ! s'écria Rosa, pleine de joie, toi mon compatriote ! »

— « Ou plutôt je l'étais, continua Alexandre ; mais j'ai renoncé à ma tribu. »

— « Renoncé? répéta Rosa étonnée. Comment un cosaque peut-il renoncer à sa tribu ? »

— « Je le fis pourtant, répondit le jeune homme, et pour remplir un devoir sacré. Tu sauras que dans le temps où je vivais parmi mes frères, Vieux-Tscherkask n'avait pas encore été abandonné des habitants ; quelques cosaques seulement étaient allés demeurer à Novo-Tscherkask. Nous connaissions, nous autres, le charme de notre fleuve dont nous étions fiers. De même que le guerrier du Don n'a pas son pareil dans toutes les peuplades de la vaste Russie, de même la ville de Tscherkask s'élevait supérieure à toute autre dans l'Empire. Pendant deux mois de l'année nos habitations étaient sous l'eau ; il n'y avait que les toits et les tours des églises qui paraissaient au-dessus des ondes, ce qui donnait à la ville l'aspect d'un grand lac semé de petits îlots. Il fallait aller en bateau pour visiter ses voisins.

» Quand la crue commençait ou quand elle déclinait, on traversait les hauts *moski* (1) jetés sur la rue d'une maison à une autre. Les maisons elles-mêmes étaient bâties sur pilotis ; après l'écoulement des eaux, on voyait paraître une herbe fine qui servait de pâturage à nos chevaux et à nos bestiaux. Ce changement continuel, cette attente constante d'une situation nouvelle ne sont-ils pas, pour l'habitant du Don, l'emblème de sa destinée vouée tout entière à la défense de la patrie?

» Le jour que la sage-femme me présenta à mon père, une double joie régna dans sa maison, car, à la même heure, sa jument favorite qui l'avait porté dans bien des batailles, mit bas un poulain. L'enfant et le cheval furent élevés ensemble comme deux frères. J'étais toujours à l'écurie à jouer avec lui, ou il venait à la maison m'amuser de ses courbettes. Le lait de jument me donna des forces précoces ; j'appris à monter à cheval avant que je n'eusse appris à marcher. Mais aucun coursier ne me porta d'un pas aussi sûr, aussi légeˌr à travers les steppes et les forêts, que Kaschka, mon frère de lait. Il obéissait à ma voix, et ne se laissait monter que par moi. Hélas ! la carrière du noble animal a été fournie plus vite que la mienne : lorsque je commençai à penser, à sentir, Kaschka était déjà vieux...

» Or, en face de nous demeurait un vieillard avec sa fille ; je n'ai pas de nom pour eux..... Je les appellerai, lui, le vieux cosaque, et elle..... la fidèle ! Ce vieillard était un homme de fer. Il avait combattu contre les Abases, les Turcs,

(1) Espèce de pont.

Digitized by Google

les Perses et les Français. Il se signait régulièrement trois fois par jour; mais il n'aurait pas cédé le pas au diable. A chaque danger, il répétait son mot favori : *Ne bos* (1). Sa fille était une délicieuse enfant, la fleur de Tscherkask. Elle écoutait mes chants, quand le soir, assis sur le banc devant ma maison, je m'accompagnais de ma balalaïka ; elle ralentissait le pas, quand dans la rue le hasard me rapprochait d'elle; et le matin, lorsqu'elle ouvrait sa fenêtre, son premier salut était toujours pour moi. Notre liaison devint bientôt plus intime. La belle enfant n'écoutait plus mes chants de loin, mais assise à mon côté; et quand à la fin de la journée j'avais fait ma prière devant l'image de la Vierge, c'était avec sa douce image dans le cœur que j'allais goûter le sommeil. Le père me voulait du bien ; mais j'étais pauvre, et il avait dans sa cave, au lieu de farine et de légumes secs, de l'or et de l'argent. Je n'osais donc parler de mon amour, et bien que j'aimasse sans espoir, je ressentais une indicible joie quand, témoin du jeu de lance sur le pré, l'œil de la jeune fille ne cherchait que moi; quand elle pâlissait, lorsqu'à la course je feignais de me jeter sous les pieds de mon cheval; quand dans nos promenades sur le Don elle ne voulait être conduite que par moi, et que, joyeuse pendant toute la journée, elle devenait grave et triste le soir en me quittant, comme si l'intervalle d'une nuit eût dû nous séparer à jamais.

» Hélas ! elle pressentait l'avenir : une heure, un moment suffisent pour changer le cœur de l'homme, pour briser une vie entière.....

» Un jour que je passais devant la maison de ma bien-aimée, je remarquai que les pilotis sur lesquels elle était bâtie commençaient à se pourrir. « Il y aura du » danger ici, dis-je au père. Quand le Don viendra de nouveau visiter nos demeures » et qu'il sera accompagné de l'ouragan, ces pilotis ne lui résisteront plus. »—« *Ne* » *bos!* » répondit le vieillard ; « ce bois est du temps de mes pères, et je te donne » ma parole qu'il résistera plus longtemps que le tien. » De fortes neiges étaient tombées pendant l'hiver, et le débordement devait en être d'autant plus redoutable. Pourtant je n'osai persister dans mon opinion devant la longue expérience du vieillard, et aucun changement ne fut effectué.

» Un matin, au sortir d'un rêve où m'avait apparu ma bien-aimée, je fus éveillé par un bruit singulier. C'était Kaschka qui venait à moi. Un événement extraordinaire devait s'être passé, car le vieil animal ne quittait plus guère sa bonne place dans l'écurie. Courant donc à la fenêtre, je vis que les eaux refluaient dans la rue, et que le vent, qui soufflait de la mer d'Azof, les poussait avec une rapidité effrayante. Les flots montaient d'instant en instant, et l'inondation, qui

(1) N'aie pas peur.

Digitized by Google

ne croît ordinairement que par gradation, se fit avec la rapidité de la pensée. Le vieux cosaque passa dans une barque avec ses domestiques. « *Ne bos !* me cria-t-il; » nous allons mettre les chevaux en sûreté. Ma fille dort encore, la paresseuse ! » Je descendis à l'écurie, craignant de ne pas arriver à temps pour détacher les chevaux. Effectivement, déjà les flots m'allaient au visage; mais je trouvai l'écurie vide : les prudents animaux s'en étaient arrachés d'eux-mêmes, et ils avaient gagné la colline. Kaschka seul était resté. Rentrant alors dans ma chambre, et laissant errer mes regards des flots qui grossissaient à vue d'œil, au ciel gris dont la pluie tombait par torrents, je crus remarquer que la maison d'en face tremblait. Je me trompe, sans doute, me disais-je; ce n'est que l'effet de la lumière incertaine et de l'épais brouillard, qui permet à peine de distinguer les objets. Mais un sourd ébranlement se fit entendre, et fut suivi d'un craquement terrible. Cette fois je ne me trompais plus : la maison tremblait en effet, et l'ouragan, qui l'attaquait avec fureur, menaçait à chaque instant de la briser. Ma bien-aimée parut alors à la fenêtre. Pâle, échevelée, elle tendait ses bras vers moi et me criait des mots que je n'entendais pas. Les flots affluaient toujours, l'ouragan mugissait de plus en plus, et le bâtiment s'affaissait sensiblement. Point de barque, point de radeau, aucun homme dans le voisinage qui eût pu lui porter secours! Le temps pressait; je vis le moment où tout allait s'écrouler, où la malheureuse, engloutie par les flots ou brisée par les poutres, allait périr d'une mort affreuse. Je pris alors une résolution désespérée, et comme un cosaque ne sait nager qu'à cheval, je montai sur le vieil animal qui, me sentant sur son dos, me lécha la main. Je l'encourage et il se jette dans les flots; le péril semble doubler ses forces, et j'arrive sans encombre jusqu'au milieu de la rue. Mais le danger devient toujours plus grand. Kaschka tombe, se relève et tombe encore. J'entends les cris de la malheureuse jeune fille, et frappant et excitant ma monture, je parviens à aborder la maison du vieux cosaque; sa fille s'élance dans mes bras. Les moments étaient précieux; chaque minute de retard pouvait nous devenir funeste. Mais les forces épuisées de Kaschka ne lui permirent même plus d'essayer le moindre effort, et ce fut en quelque sorte la seule violence des flots fouettés par l'ouragan, qui nous poussa vers la rive opposée. J'étais déjà près de notre maison, quand Kaschka tomba de nouveau. Avec cette force que donne le désespoir je soulevai alors mon amie, qui put gagner la croisée et s'y cramponner : elle était sauvée, et elle me tendit la main pour me tirer à elle. Le pauvre cheval, délivré de la moitié de sa charge, commençait à respirer. Mais toutes mes tentatives pour le sauver furent vaines; et, tandis que la maison d'en face s'écroulait, je vis mon fidèle compagnon, entraîné par le courant, se débattre, puis disparaître dans les flots.

Digitized by Google

» Le vieux cosaque, ayant vu sa fille sauvée, me serra la main et me dit : — « Cette fois le jeune homme s'est montré plus prudent que le vieillard. » Et comme je lui faisais voir la place où sa maison avait disparu, il répondit en clignant de l'œil : — « *Ne bos*, mon garçon ! l'automne prochain tu verras une maison plus » belle et plus solide que la première, car les provisions que vous savez ont été » sauvées. » — Sa fille, à partir de ce moment ne fit plus aucun effort pour cacher les sentiments qu'elle avait pour moi. Elle épiait tous mes regards, toutes mes paroles; elle voulait que je lui rendisse compte de toutes mes actions; j'étais heureux de cet esclavage, pourtant et je n'osais me présenter encore au vieux cosaque pour lui demander la main de sa fille.

» Un dimanche je fus appelé chez lui. En entrant dans la chambre principale, je vis que tout y avait un air de fête. Les images des Saints avaient été fraîchement décorées; les bancs et les chaises étaient couverts de riches tapis, et sur la table on avait posé du pain, du sel et de l'eau-de-vie. Mon amie vint à ma rencontre; elle était parée du collier et des bracelets de sa mère. Elle me tendit la main d'un air si doux et pourtant si sérieux que je croyais voir en elle une étrangère. Le vieillard s'avança vers moi d'un air sombre et me dit d'un ton bourru : — « J'ai plus de roubles que tu n'as de kopeks, par conséquent je devrais être honteux d'aller moi-même offrir ma fille à un homme qui n'a fait que la tirer de l'eau. Pourtant je le fais; elle est à toi, je te la donne. Mais si tu refuses de boire avec moi à une heureuse postérité, tu recevras des coups de ton beau-père, même avant la noce; car si tu avais toujours dit, comme moi, *ne bos!* je pourrais déjà faire sauter mes petits-enfants. »

» Que j'étais heureux ! j'embrassai le bon vieillard, je lui baisai les mains et la barbe; je pressai ma fiancée sur mon cœur. Les portes s'ouvrirent, les parents et les amis entrèrent, ayant à leur tête le pope portant l'image de Sainte-Olga. Il s'avança, nous fit embrasser simultanément l'image de la Sainte, et nous fûmes fiancés. Les invités nous offrirent leurs cadeaux; puis tout le monde se rendit dans une autre chambre, où était exposé le magnifique trousseau de ma fiancée. Le banquet, donné par le vieux cosaque en l'honneur de nos fiançailles, dura trois jours; et, suivant l'usage, nous y assistâmes sans y prendre part. Il fut convenu que notre mariage se ferait à mon retour de l'armée; car j'étais un de ceux qui devaient partir pour relever le cordon militaire du Caucase.

» Je me séparai d'elle le cœur déchiré, mais plein de foi dans son amour. Elle pleura beaucoup, disant que les filles des Tscherkesses étaient bien plus belles que celles des Cosaques, et que je l'oublierais bientôt. Elle alla même, dans sa douleur, jusqu'à m'appeler infidèle, traître, à m'accabler de reproches de ce qu'ayant

Digitized by Google

pleuré la mort de mon cheval, je n'avais aucune larme pour notre séparation. Ces pleurs, cette douleur me rendirent mon amante plus chère encore; car dans ses injustes reproches je croyais reconnaître l'excès même de son amour. Lorsqu'elle me vit m'élancer sur mon coursier et partir, elle tomba évanouie. Dieu entendit mon serment de lui garder un amour et une fidélité sans tache.

» Plus tard, des compagnons d'armes qui vinrent compléter notre régiment, m'apportèrent de sa part tantôt un salut, tantôt un souvenir de son amour. J'appris même une fois que, se trouvant seule un soir dans sa chambre pour penser à moi, les cordes de ma balalaïka s'étaient tout à coup brisées. Elle y vit un signe que je lui étais devenu infidèle à l'instant même. En ce moment-là précisément, je combattais les sauvages brigands de la montagne, et mon sang coulait de plusieurs blessures. Néanmoins cet avertissement bizarre devint pour moi la source de mille sombres pensées; mais il devait s'expliquer autrement que je ne le pensais alors.

» Six mois s'étaient écoulés; le retour de l'hiver rendit la guerre impossible dans ces contrées. D'ailleurs les Caucasiens ayant été battus, n'osaient plus se montrer. Un jour le Kochewoï-Attaman me dit : — « Alexandre, monte à cheval, retourne » chez toi pour épouser ta fiancée; va, et que le ciel te protége! » — Une heure après j'étais à cheval, et je partais en société d'un compagnon d'armes qui allait visiter sa femme malade. La veille de notre arrivée, nos chevaux étaient si fatigués que nous ne pûmes atteindre notre gîte. Il fallut se résoudre à passer la nuit dans un bois. Le froid était piquant, et les arbres de la forêt, chargés de neige, ne nous offraient qu'un faible abri contre le vent glacial qui nous engourdissait le corps. Nous nous enveloppâmes dans nos *burki* (1) tscherkassiens, et nous étendîmes sur la neige durcie. Mais, malgré la fatigue, le sommeil nous fuyait. L'idée d'être si près de nos foyers, dans une situation si pénible, ne nous laissait aucun repos, et la gracieuse image de ma fiancée ne put chasser les angoisses qui tourmentaient mon âme. Nous étions sur le point de nous endormir, quand tout à coup un son doux et triste se fit entendre au-dessus de nos têtes. Surpris et émus d'une vague crainte, nous nous levâmes et nous aperçûmes un petit oiseau, perché sur une branche chargée de neige. C'était un rossignol; il chantait d'une façon si suave, que sans penser d'abord à l'étrangeté de ce phénomène, nous ne fîmes que prêter l'oreille à ses délicieuses mélodies. — « Que signifie ceci, m'écriai-je enfin; un rossignol » dans cette vaste solitude et au cœur de l'hiver! » Mon compagnon, singulière- » ment ému, me répondit : — « C'est le chantre mystérieux du pays, c'est le rossi- » gnol de Murom. » — « Que nous présage-t-il, demandai-je? » — « La mort, le

(1) Manteau de feutre.

Digitized by Google

» péril ou le crime, voilà ce que présage ordinairement le chant de cet oiseau de » malheur. Prions pour ma femme qui peut-être en ce moment se débat contre la » mort. Prions aussi pour nous, afin que le tentateur reste loin de notre cœur. » Nous nous mîmes en prière; et le rossignol chantait toujours, et tout à coup il termina sa plainte par un cri aigu qui nous traversa le cœur. Le plus profond silence se fit de nouveau autour de nous. Mon compagnon, avant de se recoucher, tira de son sac une gourde d'eau-de-vie. — « Ne bois pas, lui dis-je; le froid est » trop vif. Dans une telle saison il n'est pas bon de boire de l'eau-de-vie la nuit. » — « Qui sait, me répondit-il en me lançant un coup d'œil significatif, s'il n'est pas » bon de boire de l'eau-de-vie en ce moment même. » Il vida sa gourde d'un trait, se signa, et s'endormit aussitôt. Quant à moi, à peine si je pus goûter quelques instants d'un sommeil inquiet et plein de rêves bizarres. Lorsque je m'éveillai le matin, le froid avait en quelque sorte paralysé mes membres. Je me levai avec peine du sol glacé, et n'entendant plus la respiration de mon compagnon, je crus qu'il s'était levé avant moi. Mais je le vis qui semblait dormir encore, enveloppé dans sa burka. Je voulus l'éveiller, mais je n'avais plus devant moi qu'un cadavre! Le froid et l'eau-de-vie qu'il avait bue, l'avaient tué. A l'idée du rossignol de Murom, une voix intérieure sembla me crier que j'aurais aussi ma part de malheur.

» Bien que je fusse pressé d'arriver à Tscherkask, je ne pouvais quitter le corps de mon compagnon d'armes sans l'avoir déposé dans sa dernière demeure. La tombe d'un guerrier est bientôt faite. Je creusai une fosse dans la neige avec mon sabre, et ayant couché mon pauvre camarade dans ce lit bien blanc, je le couvris de branches de sapin. Ce devoir rempli, je voulus remonter à cheval et partir, lorsque je m'aperçus que nos montures, poussées par le froid, ou peut-être effarouchées par quelque bête féroce, avaient pris la fuite. Il fallut donc comprimer mon impatience et me résigner à voyager à pied. Le mouvement me fit du bien; la vie sembla me revenir peu à peu, et plus j'approchais de ma ville natale, plus j'accélérais le pas. Déjà le son bien connu des cloches a frappé mon oreille; la dernière limite est franchie, et me voilà dans la ville. Mais les rues sont désertes; quelques vieilles femmes seulement sont assises devant leurs portes et me regardent d'un air étonné. L'épuisement joint à la souffrance de la dernière nuit aura décomposé mes traits, pensais-je. Évitant donc la rue principale, je fais un détour pour me rendre à la maison de ma fiancée. J'entre, je passe le seuil sacré: tout s'y offre à mes regards surpris comme à l'instant de mon départ, six mois auparavant. Il me semble que le repas de mes fiançailles dure encore. Les images des Saints sont fraîchement décorées d'or et d'argent; les meubles sont de nouveau couverts de

Digitized by Google

riches tapis, et la table est chargée de vin, de bierre, de paliwki, de poissons frits et de mêts de toute espèce. Quoiqu'il fasse grand jour, les bougies sont allumées; et dans la chambre voisine, je vois le magnifique trousseau exposé de nouveau. Mais personne ne vient à ma rencontre; toutes les chambres sont vides. Indécis et ne sachant que faire, je sors de la maison. Devant la porte principale, la rue jonchée de branches de pin hachées me montre le sentier que j'ai à suivre. Il me conduit vers l'église; mais à moitié chemin une noce vient à ma rencontre. A la tête et entre les deux anciens de la ville, j'aperçois ma fiancée, et près d'elle un étranger. Elle me voit et pâlit, et, comme au jour de mon départ, elle tombe évanouie.

» On la déposa dans une maison voisine : les invités se dispersèrent, et le père, se précipitant vers moi, m'entraîna dans sa maison. Longtemps nous restâmes en face l'un de l'autre sans pouvoir proférer un mot. Élevant enfin sur lui un regard accusateur, je m'aperçois que ses cheveux avaient blanchi, que son front était sillonné de rides, et que sa force était brisée. — « Alexandre, me dit-il d'une voix » irritée, la honte est descendue sur ma tête; ma fille t'a trahi; un autre l'épouse, » et cet autre, ce n'est pas un Cosaque, pas même un Russe, mais l'un de ces étran- » gers aux paroles mielleuses et au cœur faux, qui ont profané nos temples, dont » nous avons versé le sang, et dont les os blanchissent nos steppes. »

» Le rossignol de Murom! me dit alors une voix intérieure. Je me retournais pour m'éloigner; mais le vieillard me retint, essayant de me consoler, lui dont la vie comme la mienne était brisée. En détournant mes regards de son visage amaigri par le chagrin, ils tombèrent sur ma balalaïka, qui pendait à un clou, oubliée et couverte de poussière. Je la saisis, et je vis que les cordes en étaient rompues.

— « Quand est-ce que cela est arrivé, » demandai-je? — « Il y a quelque temps » que le Français essaya d'en jouer; mais comme il ne put y parvenir, il brisa » les cordes de dépit. »

Arrivé à ce moment de son récit, Alexandre prit sa balalaïka, en fit vibrer les cordes avec une force qui les fit sauter toutes, puis il lança l'instrument contre un arbre, saisit ses béquilles et disparut.

— « La malheureuse! dit Rosa en soupirant. Oui, il a dit vrai! moi aussi je dois porter la peine de ses malheurs. » — « Toi! » demanda Maschinka étonnée. — « Oui, répéta Rosa; n'est-il pas dit que le péché d'un seul sera puni dans toute sa race? La malheureuse dont il a parlé, était ma sœur. » — « Sa sœur! » s'écrièrent tous ses assistants.

Et Rosa continuant : — « Elle et moi, dit-elle, étions enfants du même père; mais sa mère était Grecque et la mienne était Russe. Lorsque ceci se passa, j'étais

Digitized by Google

encore enfant et je vivais avec ma marraine. » — « Eh bien ! ta sœur est-elle heureuse? » demanda la vieille Martha. — « L'illusion fut courte, répliqua Rosa, mais long fut le repentir; la tombe aujourd'hui couvre sa faute. » — « Que Dieu pardonne à la pécheresse ! » dirent les assistants.

Cependant l'orage s'était insensiblement approché, et déjà le tonnerre grondait avec force.

— « Rentrons, rentrons ! s'écrièrent les femmes, car la nuit de la Saint-Jean réclame son dû. Le vent commençait à mugir, mais dans le bruit de la tourmente on entendit de nouveau le chant du rossignol. Tous restèrent comme enchaînés dans les profondes ténèbres que ne traversaient plus les rayons de la lune. Le tonnerre grondait dans la plaine et retentissait sur les hauteurs : le rossignol cependant ne discontinuait pas sa plainte douloureuse. Soudain un violent coup de tonnerre retentit, et l'oiseau fatal tombe foudroyé aux pieds de Rosa à demi évanouie; au même instant des cris : au feu, au feu ! s'élevèrent du village, et parmi les rayons bleuâtres des éclairs, on voyait luire les flammes de l'incendie. La foudre était tombée sur l'église. Les villageois accoururent de tous côtés, pour éteindre le feu et sauver les objets sacrés. Mais la porte principale était fermée, et dans son épouvante le marguillier ne put trouver les clefs. La flamme excitée par le vent, grandissait à vue d'œil ; déjà elle entourait l'édifice construit en bois. Tout à coup les cloches se mettent en branle; les habitants stupéfiés lèvent leurs regards, et, spectacle affreux ! ils aperçoivent un homme au milieu d'une mer de flammes, et cet homme, c'est Alexandre ! Comment le malheureux, le mutilé a-t-il pu arriver là haut; qu'y voulait-il faire? Mais d'autres flammes, annonçant un incendie dans le village voisin, donnent le mot de l'énigme. Alexandre avait aperçu ces flammes, et il était monté à la tour pour avertir les habitants du danger qui les menaçait. — « C'est par la porte de derrière qu'il est entré, s'écria une voix; pénétrons-y ! » Tout le monde s'y précipite. La porte était ouverte, mais déjà les flammes en sortaient furieuses, dévastatrices. Les plus courageux reculent; une femme ose s'y précipiter. Un instant le feu refléta son ombre; on vit l'écharpe que les jeunes filles cosaques portent en sautoir, prendre feu et se consumer sur sa poitrine. C'était Rosa ! Les médailles qu'elle portait au cou la brûlent; elle les arrache, et elle avance toujours. Des poutres enflammées tombent autour d'elle, lui barrant le passage; elle avance encore. Le carillon fait entendre un bruit horrible; les cloches sonnent leur propre glas : Rosa avance toujours. Arrivée à la place où devait se trouver l'escalier de la tour, elle ne le trouve plus; il était consumé. Dans ce moment, un craquement terrible éclate : le toit s'écroule, et la masse incandescente des cloches tombe avec un fracas épouvantable. Rosa est renversée, et un cri d'angoisse s'élève au dehors. Les murs

Digitized by Google

s'étaient écroulés avec le toit, et l'on ne voyait plus qu'un monceau de ruines... Un seul côté de l'église restait debout, celui où se trouvaient les saintes portes. Les villageois se pressaient autour des décombres ardentes, pour chercher les cadavres des deux malheureux... Mais que le Seigneur est grand, et que sa bonté est infinie! Le vaste tableau du maître-autel, qui représentait le Christ jugeant la femme adultère, s'était détaché du mur et en tombant avait formé une sorte de toit (1). Quel ne fut pas l'étonnement des villageois, lorsque, en le soulevant, ils découvrirent dessous Rosa, penchée sur Alexandre, dont la blessure à la tête s'était rouverte, et avait taché de sang la blanche robe de la jeune fille.

Alexandre guérit. Lorsque sa blessure fut fermée pour la seconde fois, sa misanthropie avait disparu. Il devint doux comme autrefois, et n'eut plus d'yeux que pour sa gardienne fidèle, qui n'avait pas quitté son lit de douleur.

Un an s'était écoulé, et l'église s'élevait de nouveau, en bois, il est vrai, mais plus vaste et plus belle qu'auparavant. Lorsque l'évêque consacra le nouveau temple, on vit Rosa, agenouillée au pied du maître-autel et priant devant le tableau qui représentait le Christ jugeant la femme adultère. Son regard plein de foi demeurait fixé sur l'image du Sauveur et sa voix murmurait ces mots : « Le péché de ma sœur est expié. » A côté d'elle priait un pâle jeune homme, Alexandre le mutilé.

Eucharius s'avança vers eux et joignant leurs mains, leur donna la bénédiction nuptiale.

HARRY HOERTEL.

---

(1) En Russie, les tableaux d'église sont peints sur bois.

Digitized by Google

LES GALERIES PARTICULIÈRES D'ANGLETERRE[1].

IV.

COLLECTION DE LORD ASHBURTON.

(SUITE ET FIN.)

A. OSTADE. Une femme tenant son enfant entre ses bras et regardant à travers la porte-fenêtre d'une cabane tapissée d'une vigne grimpante : ce tableau, daté de 1667, est remarquable surtout par l'heureuse distribution des clairs et des ombres. Un auvent placé au-dessus de la porte jette son ombre sur la figure de la jeune femme d'une manière frappante de vérité. Les figures, plus grandes que d'habitude, peuvent rivaliser à tous égards avec les meilleures œuvres de Rembrandt. Descamps a parlé de ce tableau quand il était dans la collection du marquis de Voyer, d'où il a passé depuis au prince de Conti, au duc de Praslin, au duc de Choiseul-Praslin, à M. Sereville, à Dufresne, au prince Talleyrand et au chevalier E. Gray.

RUYSDAEL. Paysage animé par un berger et son troupeau d'une part, et, de l'autre, par un voyageur accompagné de son chien. De la collection du chevalier G. Watson Taylor.

A. OSTADE. Le maître de l'École flamande a voulu prouver dans ce tableau qu'il pouvait figurer en première ligne au nombre des paysagistes célèbres. Une route qui traverse un village flamand dont on voit le clocher, domine la plaine ; treize personnages et des détails d'une exquise perfection ; le tout est rendu avec une fraîcheur, une vérité incomparables. De la collection de Blondel de Gagny, d'Irouard, du duc de Praslin et de Solirène.

WOUVERMANS. *La Blanchisseuse flamande.* Un homme mène boire à la rivière son cheval chargé de paniers, de bouteilles et de divers objets : non loin de là, sur l'extrême bord du courant, quatre blanchisseuses, à diverses distances, s'occupent à laver leur linge. Dean a gravé ce sujet que Wouvermans a rendu avec beaucoup de vigueur dans la touche et d'éclat dans le coloris. De la collection du duc de Praslin, de Mullman et du prince Talleyrand.

---

(1) Voir *Revue de Belgique,* tome III, pages 108 et 226, et tome IV, pages 130 et 368.

Digitized by Google

Guido. *Une tête de Christ couronnée d'épines.* C'est une des nombreuses compositions de l'artiste sur le même sujet.

A. Cuyp. Paysage représentant les bords d'un lac entouré de rochers escarpés. L'avant-plan est orné d'herbages et de rochers, de divers groupes de figures et d'un château peint avec beaucoup de soin. Ce sujet est traité avec infiniment de goût : le soleil couchant, dont les derniers rayons éclairent la scène, est surtout rendu avec cet art qui distingue le maître, et qui fait de Cuyp l'égal de Claude Lorrain. Ce tableau de choix était primitivement dans les galeries du salon du roi de Goland, d'où il passa à M. Servad et enfin au prince Talleyrand.

G. Terburg. Vue d'intérieur (les personnages sont tous jusqu'aux genoux). Une jeune dame, vêtue fort élégamment d'un jupon de satin blanc et d'une jaquette de velours jaune bordée d'hermine, est assise tenant un luth sur ses genoux ; en face d'elle, un jeune homme tient un cahier de musique ouvert ; un troisième personnage, vêtu d'un costume castillan, reste dans l'ombre. C'est une des plus belles œuvres de Terburg ; il semble y avoir rassemblé toutes les perfections de son habile pinceau. Du temps de Descamps, elle ornait le salon de Lormier à La Haye ; depuis elle a brillé successivement chez Lindret de Neuville, Le Brun, le prince Talleyrand et chez le chevalier John Webb.

Murillo. *La Vierge et l'enfant Jésus dans des nuages,* portés par des anges. Ce petit tableau est d'un effet et d'une supériorité qu'on rencontre rarement. Il vient de la collection du prince de la Paix qui l'avait acheté lui-même du général Sébastiani.

A. Vandevelde. *La Fenaison.* Divers personnages s'occupent à charger des charettes de foin, d'autres se reposent, fument ou prennent leur repas. Ces groupes sont habilement disposés. Il arrive parfois que dans certaines œuvres un artiste se surpasse lui-même : dans *la Fenaison*, Vandevelde a atteint l'apogée de l'art, le sublime de la perfection. Chaque figure est un chef-d'œuvre d'expression, de dessin et de coloris. De la collection de Marin, de Robit, de Seréville et du prince Talleyrand.

N. Berghem. *La pêche aux homards.* Des personnages sur le bord de la mer, pêchent à la drague : des rochers élevés ferment la scène à l'horizon ; l'effet de ce tableau est tellement brillant, le plan est conçu avec tant de naturel et de vérité, qu'il peut soutenir avec avantage la comparaison avec les œuvres immortelles de Claude. De la collection de M. Nogaret, de Solirène, du prince Talleyrand et du comte Pourtales.

J. Ruysdael. *Paysage.* Un étang entouré d'arbres, et un homme se livrant au plaisir de la pêche. Ce magnifique tableau qui sort de la galerie du chevalier G. Watson-Taylor, se trouve précisément au-dessous de celui de N. Berghem dont nous venons de donner la description. Le contraste de ces deux tableaux est si frappant, qu'une imagination un peu active ne peut manquer d'en être impressionnée vivement.

Van Dyck. Portrait de Charles Ier, en pied. L'infortuné monarque est vêtu de noir, la main appuyée sur la poignée de son épée : la couronne royale est placée sur une table près de lui. De la collection de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison.

Le Titien. Vénus se mirant dans une glace que lui présente Cupidon : la déesse est nue. Ce tableau brille de toutes les qualités du peintre vénitien.

A Van Dyck. Portrait de la reine Henriette Marie. Ce tableau, qui fait le pendant de celui de Charles Ier, représente la reine vêtue d'une riche robe de satin blanc, rehaussée de perles et de joyaux ; la main gauche soulève quelques plis de la robe, la droite est appuyée sur la table où sont placées des fleurs et la couronne royale. De la galerie de la Malmaison.

Digitized by Google

Paul Véronèse. *Le Sauveur au jardin des Olives,* soutenu par un ange. Ce petit tableau possède toutes les qualités distinctives des meilleures œuvres de Véronèse.

A. Cuyp. Deux pâtres gardant leurs troupeaux au pâturage. L'avant-plan offre tout le luxe de la plus magnifique verdure. Les reflets d'un brillant soleil d'été sont rendus avec cette admirable entente des teintes dorées qui distingue cet artiste. De la collection de Le Perrier.

Giorgione. *La Requête.* Une femme d'une ravissante beauté s'appuie sur l'épaule de son compagnon à qui elle semble parler ou demander une faveur. Outre la vérité des expressions, ce tableau se fait aussi remarquer par l'éclat admirablement conservé des plus fragiles couleurs. Des collections du palais Borghèse et de lord Radstock.

D. Teniers. *Le Manchot.* Un vieillard manchot tient d'une main quelques chiens en laisse, et présente le prix d'un verre de liqueur que lui verse une femme : près de là une servante rit de l'embarras du manchot pour saisir le verre ; à droite un laboratoire de chimie. Cette œuvre, tant pour la rare vérité de la composition, que pour la vivacité des expressions, la facilité de la touche, la transparence et la vigueur du coloris et enfin la charmante variété des épisodes, peut être considérée comme un des chefs-d'œuvre du peintre de nos fêtes campagnardes. Des collections de M. Gros, du duc de Praslin, de Solirène, du prince Talleyrand et du chevalier John Webb.

D. Teniers. Danse de villageois dans l'intérieur d'une cour de cabaret. Vingt-quatre personnages dansent joyeux au son du violon d'un musicien placé sur un tonneau. A l'horizon, un village termine un charmant paysage aux tons frais et argentés. De la collection de Hart Davis et du chevalier G. W. Taylor.

A. Van Dyck. *La Sainte famille* entourée d'anges. La Vierge est assise, tenant l'enfant divin sur ses genoux : un groupe de huit anges danse en cercle autour d'eux, tandis qu'un chœur de quatre séraphins chante des cantiques dans les nuages supérieurs. Le peintre a fait deux œuvres à peu près identiques à celle-ci ; l'une, bien plus grande mais sans les chœurs célestes, est à Saint-Pétersbourg; l'autre représentant seulement la danse des anges, est au musée de Berlin. Les tons moelleux et riches des plus belles œuvres du Titien se trouvent dans cette page de Van Dyck : les figures sont dessinées avec élégance et peintes avec le plus grand soin. Ce tableau dont Bolswert a fait une gravure, se trouvait autrefois dans la collection du prince Talleyrand ; mais le prince, quand il vendit ses œuvres d'art, exigea de celle-ci un prix si élevé que l'acheteur s'y refusa; plus tard cependant *la Sainte famille* passa à Londres où lord Ashburton l'acheta. La toile a 4 pieds 9 1/2 pouces de long sur 3 pieds 8 pouces de large.

W. Vandevelde. Vue d'un paysage sur les côtes de la Hollande ; les nombreux vaisseaux de toute espèce qui sillonnent le bord de la mer, au milieu d'un temps calme et serein rendu avec art et vérité, ont fait donner à ce tableau le nom de *la Petite flotte.* C'est une des plus belles compositions de Vandevelde, qui la peignit pour le musée du roi de Sardaigne, d'où elle passa successivement à Séreville, au duc d'Alberg et au prince Talleyrand.

N. Berghem. Paysage et figures : ce tableau, appelé vulgairement *le Fagot,* est une des œuvres capitales du maître : la manière heureuse dont sont rendues les teintes de l'atmosphère, le fini du dessin, la perfection de l'ensemble, n'ont jamais été surpassés. Le premier plan représente une vallée couronnée au fond par les montagnes teintes de reflets bleuâtres : une femme montée sur un cheval conduit un troupeau de bœufs, et près d'elle un homme porte un fagot (d'où le nom du tableau). Plus loin un berger, assis sur un banc, garde ses troupeaux en jouant de la flûte : à côté de lui une femme travaille, assise à terre. Ce tableau passa de la galerie de Blondel de Gagrey, au mar-

Digitized by Google

quis de Pauge, au duc d'Alberg et au prince Talleyrand : à son arrivée en Angleterre, il fut acheté 800 guinées par le chevalier Edouard Gray qui le céda pour le même prix au chevalier J. Webb, de la collection duquel il passa à celle de lord Ashburton.

Le Titien. Hérode tenant la tête de saint Jean-Baptiste sur un plat d'argent : cette magnifique page du maître est extrêmement pure de tons et élégante de dessin. De la collection de lord Radstock.

Vanderheyden. Vue d'une place publique d'une ville de Hollande, probablement Hemskerk, près d'Harlem. La place, entourée de maisons anciennes et ornée d'une église, est plantée d'arbres : vingt personnages dus au pinceau habile de A. Vandevelde circulent dans des attitudes variées. Ce tableau est le chef-d'œuvre de l'École flamande pour le naturel, le coloris et la perfection. Les conquêtes des armées françaises l'avaient fait passer dans les salons du Louvre : pendant l'occupation de Paris par les alliés, il avait disparu ; on le retrouva quelques années plus tard entre les mains d'un marchand, nommé Caelers, d'Amsterdam, qui le vendit au chevalier John Webb.

Léonard de Vinci. L'enfant Jésus dormant entre les bras de la Vierge ; saint Jean en face et quelques anges forment un groupe à côté d'eux. Le père Ximénès, dans sa description des galeries d'art du palais de l'Escurial, parle assez longuement de ce tableau, qui est l'un des plus beaux et des plus authentiques de Léonard de Vinci qui ait jamais été importé en Angleterre. C'est le chevalier de Crochart, fermier général des armées françaises en Espagne, qui l'acheta avec la Sainte famille de Raphaël, qui se trouvait au palais de l'Escurial. Le tableau de Raphaël fut apporté en Angleterre en même temps que celui de Vinci ; mais n'ayant pas trouvé d'acheteurs, il alla faire l'ornement des salons du roi de Bavière à Munich. Il serait impossible de rendre tout ce qu'il y a de sublime dans chaque trait de notre tableau : il n'y a que de profondes et sérieuses études et une inspiration véritable qui puissent enfanter de tels chefs-d'œuvre.

L. Wouvermans. Paysage. Des groupes de soldats, de chevaux et de chiens, un trompette monté sur un cheval blanc, des mendiants, des curieux et des enfants rassemblés devant une tente, forment une de ces magnifiques compositions dont Wouvermans avait le secret. Moyreau en a fait une gravure sous le titre de *Quartiers de rafraîchissements*. Des collections de Mme la comtesse de Verrae, M. de Ravance, M. de Lormier et Mme Hoffman de Haerlem.

Canaletti. Ce tableau fait le pendant de celui que nous avons décrit plus haut et représente aussi un sujet de mœurs italiennes.

Léonard de Vinci. L'enfant Jésus et saint Jean tenant l'agneau. Cette œuvre est une des plus précieuses du peintre, dont la couleur vive et brillante a souffert généralement des injures du temps, ce qui donne le plus grand prix à celles qui y ont résisté : aussi la plupart des toiles de Léonard de Vinci ne sont plus guère connues que par les gravures qu'on en a faites : peu de galeries peuvent offrir plus d'un petit échantillon de son talent : c'est donc une des plus remarquables beautés du palais de Piccadilly que ces deux pages admirablement conservées et dont l'authenticité n'est nullement douteuse. Le sujet dont il s'agit ici possède toute la sublimité de style et la grandeur de caractère que Léonard de Vinci ait jamais mis dans ses compositions, et qui l'ont placé si haut parmi les grands noms du xve siècle. Des galeries du palais de Madrid et de l'ex-roi d'Espagne Joseph Bonaparte, qui résida depuis à Londres sous le nom de comte de Survilliers.

A. Vandyck. Portrait de l'un des enfants de Charles Ier.

Guercino. Saint Sébastien pleuré par des anges.

Digitized by Google

David Teniers peint par lui-même, vêtu d'un costume espagnol de couleur noire. De la collection du duc de Praslin et du prince Talleyrand.

G. Netscher. *Le Petit physicien*. Ce célèbre tableau doit son titre à Welle qui l'a gravé. Un charmant enfant, aux cheveux bouclés, au costume élégant, est occupé à souffler des bulles de savon par une fenêtre : cette charmante composition a toujours été regardée comme un modèle de goût, de coloris et d'exécution. Il n'a que 4 3/4 pouces de haut sur 3 1/4 de large. Des collections du marquis de Voyer, de Mlle Clarion, de Randon de Boisset, de Destouches, de Martin, de Lerouge et de J. W. Taylor. Lord Ashburton l'a payé 150 guinées.

L'ANTICHAMBRE DE L'OUEST. — J. et A. Both. *Paysage*. Vue prise dans un pays montagneux. Cette composition du plus haut mérite réunit à un degré éminent les beautés si diverses des deux frères : la grandeur du tableau est de 5 pieds 7 pouces sur 4 pieds 5 pouces. L'avant-plan présente l'aspect d'une verdure luxuriante, au centre des personnages, un château, des arbres et un ruisseau forment une vue des plus pittoresques, que termine à l'horizon une ligne de montagnes éclairées des teintes dorées du soleil couchant.

A. Cuyp. Halte de chasseurs auprès d'un groupe de bergers, dans une plaine aux environs de Arnheim, traversée par une rivière. Deux gentilshommes à cheval, richement vêtus de bleu et de violet causent avec des paysans occupés à garder leurs troupeaux. Le premier plan, travaillé avec le plus grand art, est riche de détails. Cette œuvre capitale, qui a 6 pieds de long sur 4 de haut, faisait partie de la collection que Van Slingelandt avait achetée du peintre lui-même : depuis elle a successivement appartenu à M. Dubois, à W. Smith et au chevalier Édouard Gray à qui lord Ashburton l'acheta pour la somme de 1,300 livres.

Le Corrège. *Saint Pierre, sainte Marguerite, sainte Marie Madeleine et saint Antoine de Padoue*. Ces quatre figures sont de grandeur naturelle. Le tableau était originairement dans un couvent de la petite ville de Corregio près de Modène, ville qui serait restée dans un éternel oubli si elle n'avait donné le jour à l'immortel artiste Antoine Allegri. Plus tard, quand le mérite du peintre fut plus connu et mieux apprécié, le tableau quitta cet obscur asile pour aller orner le palais des Mareschalchi à Bologne : c'est là qu'il resta jusqu'au jour où lord Ashburton acheta ce chef-d'œuvre de l'école italienne. Les premières œuvres du Corrège étaient empreintes de cette régularité raide et dure qu'on remarque surtout dans Francia et Bellini : on peut avoir une idée de cette manière du peintre dans le tableau représentant *saint Antoine et la Vierge,* qui se trouve dans la galerie royale de Dresde. Les commentateurs de sa vie se sont demandé souvent avec étonnement comment, voué d'abord à une pratique patiente et minutieuse, il avait pu arriver à l'exécution la plus hardie, la plus large, la plus vraie? Nous croyons pouvoir répondre avec assurance à cette question, comme nous l'avons fait déjà maintes fois, que c'est parce que la pratique patiente est la base la plus sûre du style large et magistral. Le Corrège ne s'éleva ainsi presque subitement au-dessus de ses contemporains et ne quitta leur manière presque gothique de raideur et de dureté que parce qu'il avait un génie ardent et supérieur, et une ferme volonté de parvenir à tout à l'aide d'un travail constant et opiniâtre. Dans chacun des quatre personnages de ce tableau, nous voyons clairement les efforts vers une perfection croissante et sensible : la différence des caractères est frappante dans les quatre saints et donne une idée de l'imagination puissante du Corrège. La tête de sainte Marguerite a de frappantes analogies avec celle de la Vierge de l'*Ecce Homo* (galerie nationale); celle de sainte Madeleine a de grands rapports avec celle de Vénus dans l'éducation de Cupidon (même galerie); la couleur des cheveux et la grâce voluptueuse de la bouche, rendent évidente la ressemblance

Digitized by Google

des deux compositions ; les mains ont le même cachet de grâce et de beauté dans le mouvement passionné qui agite la déesse païenne et la chrétienne sanctifiée. Le tableau tout entier est ainsi un exemple de l'imitation artistique bien entendue, et son étude peut être une excellente leçon pour les jeunes artistes.

GIORGIONE. Portrait d'un gentilhomme.

VAN DYCK. *La Vierge et l'enfant Jésus*. Tableau de grandeur naturelle peint avec toute la vigueur de Rubens. Il appartint autrefois au cardinal Fesch et ensuite à Joseph Bonaparte, l'ex-roi d'Espagne.

LE TITIEN. *La Madeleine,* demi-grandeur. A l'aspect de ce tableau, on éprouve à la fois la plus profonde pitié pour la douleur de la sainte femme, et une vive admiration pour sa merveilleuse beauté. Les épaules, le cou et la poitrine sont cachés sous les tresses ondoyantes de sa chevelure ; les pleurs qui perlent sous ses paupières lui donnent une expression de la plus sincère douleur. Ce tableau fut peint pour Philippe II d'Espagne ; dans la lettre que Le Titien joignait à l'envoi, il disait qu'il espérait que les larmes de sa Magdeleine lui obtiendraient une digne récompense du souverain. Le Titien traita souvent ce sujet, mais jamais il n'a été si grand, si vrai et si parfait que dans le tableau qu'il envoya au roi d'Espagne ; ce fut Joseph Bonaparte qui le vendit à lord Ashburton.

LUINI. *La Vierge et l'Enfant.* Cette composition, due au pinceau de l'élève du prince de l'école florentine, est vraiment admirable.

A. VAN DYCK. Portrait de Guillaume, prince d'Orange et comte de Nassau : le noble héros est représenté en grandeur moyenne, revêtu d'une armure magnifique et plein de vie et d'animation. Gravé par Pontius, Suyderhoef et Vosterman.

REMBRANDT. Un gentilhomme assis dans une chaise d'ivoire. Les chairs sont peintes avec un rare talent. De la collection de M^me^ Hoffman de Harlem.

LA SALLE A MANGER. — RUBENS. *La Chasse au loup*. Cette grande composition de 12 1/2 pieds de long sur 8 de haut, est admirable de mouvement : on y voit trois personnages à cheval, cinq à pied, deux loups, des chiens, etc. Le gentilhomme vêtu d'un costume espagnol et la dame qui l'accompagne et tient un faucon au poing sont les portraits de Rubens et de sa première femme Elisabeth Brant. Le paysage est peint par Wildens, mais tout le reste du tableau est peint de la main de Rubens, qui le fit à son retour d'Italie pour le général Legranes, commandeur d'artillerie en Flandre sous les ordres du marquis de Spinola : le tableau vint par droit de succession au comte Altamira de Madrid. Les Français l'enlevèrent lors de l'invasion et le placèrent dans le musée du Louvre, jusqu'en 1815, époque où on le rendit à la famille d'Altamira, qui le vendit à M. J. Smith, de Londres, pour 50,000 fr. : c'est de ce dernier que l'acheta lord Ashburton. Ce tableau, qu'on peut considérer comme un des meilleurs de Rubens pour la couleur, l'action et l'imagination, a été gravé par Soutman et Vanderleeuw.

A. CUYP, peint par lui-même, tenant un bijou à la main. Cette œuvre précieuse a toute la force magique de Rembrandt et semble vouloir s'efforcer de rendre immortel ce nom qui a échappé aux historiens de l'école flamande.

HOPPNER. Portrait de Guillaume IV, duc de Clarence.

REMBRANDT. Portrait d'un gentilhomme. Ce tableau ovale, de grandeur naturelle, est du meilleur temps de Rembrandt.

RUBENS. Un grand tableau de forme oblongue, appelé ordinairement *la Diane chasseresse.* La déesse se livre avec ses nymphes et ses chiens à la poursuite d'un daim et d'un chevreuil.

Digitized by Google

Nous avons terminé ici le catalogue des objets d'art contenus dans le palais de Piccadilly ; la résidence d'été du Lord, nommée *la Grange,* à Hampshire, en contient d'autres de maîtres anciens et modernes. Dans ce court aperçu nous nous sommes attachés plutôt à donner l'historique de chacun des tableaux qu'à détailler toutes les parties de leur composition, détails que les amateurs et les artistes pour lesquels nous écrivons connaissent assez bien, surtout par le grand nombre de gravures qu'on a faites de ces chefs-d'œuvre.

Nous avons donc préféré donner ici quelques notions historiques sur ces tableaux qui ont passé du palais des souverains et des galeries publiques, aux collections les plus belles qu'ait amassées jamais la fortune unie au goût et à une connaissance profonde.

HENRY MOGFORD.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

— Bruxelles a vu arriver enfin le jour de la représentation des *Monténégrins;* et ce n'a pas été sans embarras nouveaux, car l'absence d'une dugazon et l'enrouement de M. Diguet ont nécessité l'intervention de M. Mathieu, — première basse du théâtre d'Anvers, — et de Mlle Froment, maigre fredonneuse de couplets de vaudeville. La partition de M. Limnander, qui semblait jouer de malheur sur notre scène, a cependant vaincu ces tristes et fâcheuses influences ; le succès et un succès toujours légitime et parfois enthousiaste, a salué le début du compositeur belge.

Un de nos collaborateurs, — dans une *Lettre sur les théâtres de Paris,* — a déjà, l'année dernière (1), dit quelques mots de la musique des *Monténégrins*.

Sans partager en tous points son opinion, nous serons d'accord avec lui sur la valeur très-haute, très-réelle de cette œuvre remarquable à plus d'un titre. Notre correspondant, après avoir signalé avec beaucoup de justesse les côtés brillants du talent de M. Limnander, fait certaines réserves que nous ne pouvons admettre. L'examen rapide de la partition nous permettra de signaler les points sur lesquels nous ne pouvons nous accorder, et le lecteur, consultant ses souvenirs et ses impressions, jugera dans ce champ-clos de critiques.

Nous ne parlerons pas de l'ouverture, car si l'on en excepte la jolie phrase du duo du second acte, elle n'a pas le style noble et soutenu qui caractérise l'ensemble de la partition. L'introduction est mieux réussie; le chant des soldats, l'hymne patriotique du barde monténégrin donnent à ce morceau du mouvement et de la couleur. La romance de Béatrix, — romance désignée sous le nom de *la Croix d'Honneur*, est pleine de fraîcheur et de sentiment; c'est une des belles pages de la partition. Nous aimons moins les couplets de Sergy intercalés dans un duo écrit dans la vieille facture française; ces couplets sont conçus d'une manière étrange; la mélodie, dans son ensemble, est vague, confuse, tourmentée, bien que chacune des petites phrases mélodiques qui la composent soient, prises à part, d'un rythme net et franc; mais aucun de ces rythmes n'offre de symétrie avec celui qui le précède ou qui le suit; — de là le nuage qui enveloppe la pensée de l'auteur. Les couplets du *baiser* sont pleins de finesse : aussi avons-nous été bien heureux d'apprendre que Mlle Froment s'était décidée à les supprimer ; nous lui tenons bon compte de ce sentiment de générosité.

(1) Revue de Belgique. — 4e année — 4e livraison.

Digitized by Google

La ballade de la châtelaine débute par une phrase en mode mineur, soutenue par un accompagnement très-original : les violoncelles battent obstinément une sorte de pédale rythmique à laquelle les bassons répondent par des accents lugubres; puis, à l'entrée du refrain écrit dans le mode majeur, la harpe et l'orchestre entier donnent à la phrase un caractère noble et gracieux. Le premier acte se termine par un finale très-mouvementé; l'andante rappelle un peu trop fidèlement les formules italiennes, mais ce reproche, que nous n'adresserions pas à un autre compositeur que M. Limnander, n'ôte rien à la valeur du morceau.

Le second acte est le plus remarquable de la partition. Après un trio de facture où l'auteur oublie un peu les exigences scéniques pour se livrer en toute liberté à un travail vocal plein d'intérêt, arrive un duo bouffe écrit pour trial et dugazon. Il est fâcheux que Mlle Froment qui *facilite* la mauvaise exécution de ce duo ne soit pas à la hauteur de son partner homonyme — M. Froment — chargé du rôle de Foliquet. Ce petit duo est écrit avec beaucoup de verve et d'esprit ; il y a là sur ces mots :

Autour de toi, j'entends
Que tu traînes
Des chaînes
Comme les revenants,

une phrase musicale digne des plus saisissantes inspirations de Boïeldieu.

Ici se place la scène capitale de l'ouvrage qui, s'enchaînant avec un finale écrit de main de maître, fait de ce second acte une des œuvres les plus remarquables de la musique contemporaine. La chanson romaïque du Barde est une vraie petite perle ; il est triste d'ajouter qu'à Bruxelles, le musicien a laissé tomber cette perle sous les pieds lourds et pesants de M. Diguet : il n'en est resté miette.

Sergy appelle le fantôme de la *Maladetta* par quelques phrases de récit où le musicien a jeté l'ampleur et la force, et qui valent à M. Montaubry des applaudissements mérités. C'est pourquoi — je le suppose du moins — ce triste M. Diguet, qui ne reçoit pas d'applaudissements et qui ne mérite que des sifflets, se retire prudemment. Nous ne le retiendrons pas.

Le récit d'Hélène, son cantabile, l'ensemble si mélodique et si passionné du duo ne peuvent rencontrer que des éloges sans restrictions. Quant à la mélodie accompagnée par les chœurs à *bouche close*, c'est un de ces effets irrésistibles au théâtre. Les bravos frénétiques et les *bis* de la foule ont consacré bruyamment ce succès à Bruxelles comme à Paris. Nous regrettons qu'une phrase de récit ne vienne pas enchaîner musicalement ce morceau au finale qui le suit ; cette fin d'acte y gagnerait encore en grandeur, et l'intérêt ne serait pas distrait par les deux ou trois phrases de lourde prose débitée peu légèrement par des artistes plus chanteurs que comédiens. Ce finale chaleureux est pour nous l'un des meilleurs que l'école française ait produits.

Si le second acte des *Monténégrins* est un vrai chef-d'œuvre dans lequel l'auteur déploie une habileté et une expérience merveilleuses chez un débutant, nous devons reconnaître que le troisième acte est loin de se soutenir à cette hauteur. La *Romaïka* nous plaît fort ; la prière sans accompagnement révèle une parfaite connaissance des voix ; mais le trio et surtout le duo, scènes importantes où nous avons en vain cherché l'auteur du grand duo du second acte, terminent la partition d'une manière froide, sans éclat, et qui nuirait beaucoup au succès de l'œuvre, si quelques mesures d'un chant large et majestueux ne venaient, à la chute du rideau, réveiller les impressions profondes et les souvenirs laissés par le second acte.

Nous avons, bien rapidement il est vrai, essayé de donner une idée de l'ensemble des *Monténégrins* : cette courte analyse suffira cependant pour faire reconnaître les précieuses qualités qui assignent à M. Limnander une place brillante parmi les compositeurs modernes. Nous sera-t-il permis de dire que ce succès des *Monténégrins* doit marquer à M. Limnander la voie dans laquelle il doit marcher, s'il veut soutenir dignement le poids de sa jeune renommée et chercher même des triomphes plus éclatants ? Les tendances musicales de M. Limnander, le caractère soutenu de son style, l'ampleur de ses récits, l'éclat et la couleur de son orchestre, son habileté à manier les grandes masses vocales, ou même, l'examen des morceaux les mieux réussis et les plus complets de sa partition, doivent lui dire que le grand-opéra peut seul lui laisser la liberté d'allures et d'inspiration que le cadre restreint de l'opéra-comique viendrait contraindre sans cesse. L'administration de l'Opéra l'a si bien compris, qu'elle a offert à M. Limnander un livret de M. Scribe. Mais le compositeur avait d'abord à payer une dette de reconnaissance au théâtre qui avait accueilli sa première œuvre, et il a terminé déjà le premier acte d'un opéra-comique de M. de St George : nous ne le regrettons pas ; ce sera pour M. Limnander un nouvel essai qui lui tracera plus nettement encore le chemin qu'il doit parcourir, ce sera, pour l'Opéra-comique, une nouvelle partition, digne d'hériter du brillant succès des *Porcherons*, d'Albert Grisar.

— L'hiver est assez clément ; les concerts osent à peine étaler leurs rares affiches, et ceux-là qui jusqu'à

Digitized by Google

ce jour nous ont conviés à leurs auditions musicales ne méritent pas que nous les enveloppions dans l'anathème lancé plus d'une fois sur des croque-notes éhontés. Nous n'avons eu affaire qu'à l'Association des artistes musiciens et au Conservatoire, et si nous regrettons quelque chose, c'est que ces séances brillantes soient aussi rares. L'orchestre de l'Association a fait des progrès très-marqués ; l'habile et chaleureuse impulsion de M. Ch. Hanssens a déjà produit les résultats que nous en attendions. Le Conservatoire a été moins heureux dans son premier concert ; il est impossible de décrire l'impression laissée par l'exécution de la symphonie en *ut mineur* : cette œuvre, dans laquelle l'orchestre de M. Fétis répandait jadis la grâce, la finesse et — dans l'admirable finale — la force, l'ampleur et l'énergie ; cette œuvre, jadis le triomphe du Conservatoire, a été impitoyablement défigurée ; de la mollesse, du désordre, du *gâchis*, ainsi se traduisait le morne désappointement des artistes stupéfaits d'entendre une aussi triste métamorphose.

Il est bien entendu que la grande presse, si compétente et si influente, n'a pas manqué de se pâmer d'aise devant ces énormités où elle n'a vu qu'une exécution *digne du Conservatoire et de sa vieille réputation*. Le directeur de l'orchestre a mieux compris le péril et le danger, et grâce à son énergique sévérité, nos artistes endormis et engourdis au bruit des applaudissements *quand même*, se sont réveillés plus jeunes et plus actifs que jamais. Le second concert a fait oublier les tristes impressions du premier. L'ouverture de M. Lassen, travail très-remarquable où le compositeur a jeté à profusion, et — il faut le dire — jusqu'à confusion, des trésors de style et d'habileté instrumentale, la symphonie de M. Kufferath, dont nous avons parlé jadis et que nous avons retrouvée aussi terne, aussi dépourvue de rhythme et de couleur qu'autrefois, l'ouverture de *Léonor* — surtout — nous ont rendu l'orchestre du Conservatoire avec toutes ses qualités qui semblaient s'effeuiller une à une sous le souffle de la nonchalance et de la paresse. Félicitons aussi le Conservatoire des améliorations que subit la partie vocale de ses concerts. Les succès obtenus par M. Cornélis dans l'air des *Abencerrages*, et par M. Goossens dans l'air des *Nozze di Figaro*, prouvent, une fois de plus, que la bonne musique classique bien exécutée finit par trouver de bons auditeurs. Hélas ! qu'ai-je dit ? Les malheureux n'ont-ils pas donné des applaudissements — et très-chaleureux, ma foi — à Mlle Verveine et à la cavatine de *Marino Faliero* — l'une chantant l'autre ?

— L'événement musical du mois de février, celui du moins qui a défrayé les causeries du monde diplomatique, financier et artistique, c'est le concert de Mme Sontag. Les journaux anglais — ces maîtres dans l'art de l'*attraction*, — les journaux français, avaient depuis longtemps jeté à tous les échos de l'Europe ces cris d'enthousiasme : Mme Sontag va chanter, Mme Sontag a chanté ; et les échos complaisants et fidèles n'ont pas manqué de répandre au plus loin toutes les circonstances romanesques de la vie artistique et aristocratique de la comtesse de Rossi. Aujourd'hui que la curiosité est satisfaite sur ce point, nous n'avons à chercher en Mme Sontag que la grande cantatrice dont les arts pleuraient la perte depuis vingt ans, et qui reparaît sur le théâtre de ses succès avec la fraîcheur et le charme d'un talent toujours jeune, toujours adorable. Bonne fortune inespérée que ce retour de la célèbre rivale de Malibran : les vieux se souviennent et les jeunes peuvent admirer une des étoiles qui brillaient naguère au milieu de la magnifique pléiade du Théâtre Italien. Aussi la foule s'était-elle transportée avide et impatiente au concert annoncé par l'éminente artiste.

Hâtons-nous de dire que cette attente n'a pas été trompée : toutes les promesses que ce nom magique — Sontag — pouvaient nous faire, — la comtesse de Rossi les a réalisées. Au premier trait vocalisé de l'air de *Linda*, toutes nos espérances et toutes nos craintes se dissipaient pour ne laisser place qu'à un seul sentiment, l'admiration. L'air de *Linda*, l'air de *l'Elisire*, les variations de *Rode*, — véritable cascade de traits hardis, de vocalises perlées et de trilles éclatants, ont excité un enthousiasme extraordinaire. Les bravos, les rappels et les bouquets n'ont pas manqué à la charmante cantatrice ; Bruxelles n'a plus qu'un vœu, c'est de la voir revenir dans ses murs pour l'applaudir et la fleurir plus encore — si c'est possible. Notre chronique serait à la fois infidèle et injuste si elle oubliait les noms de M. Lassen et du jeune Rancheraye. Chargés d'une tâche difficile et ingrate, ils ont su contenir l'impatience du public, et, chose rare, ce public que l'on accuse parfois — et non sans raison — ce public s'est surpris à écouter, puis à applaudir, puis à rappeler M. Lassen. Ce succès doit être précieux pour M. Lassen, car à coup sûr, ni lui ni le public n'auraient pu le prévoir dans les circonstances exceptionnelles où il se produisait. C'est que l'indifférence et l'apathie tiennent difficilement devant la force et l'éclat du vrai talent, et M. Lassen a prouvé ce soir-là qu'il pourrait se faire un nom brillant comme pianiste ; fort heureusement ce n'est pas là, que nous sachions, le but du jeune artiste : — nous aurons un pianiste de moins et un habile compositeur de plus : c'est gagner sur tous les points. 27 Février.

Digitized by Google

Académie royale de Dessin, Sculpture et Architecture
DE LA VILLE DE GAND.

Exposition triennale.— Conditions générales.

ARTICLE 1er. L'ouverture du Salon d'Exposition se fera le 30 juin 1850.

Les autorités civiles et militaires seront invitées à assister à cette solennité.

ART. 2. Le Salon restera ouvert, pendant six semaines, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée, excepté, toutefois, le jour où Leurs Majestés le Roi et la Reine jugeront à propos de l'honorer de leur visite.

ART. 3. On y recevra toute espèce de productions des arts du dessin, telles que tableaux, morceaux de sculpture, plans d'architecture, gravures au burin, lithographies, plaques daguerréotypées, dessins linéaires, au crayon, etc., etc., pourvu que ces objets soient l'ouvrage d'artistes vivants, regnicoles ou étrangers.

ART. 4. On n'admettra aucune copie peinte à l'huile d'après des tableaux, ni des dessins d'après des gravures, à moins qu'il n'y ait des motifs d'admission agréés par la commission directrice de l'exposition.

ART. 5. La commission directrice se réserve le droit de n'admettre les tableaux ou autres productions qu'après avoir examiné si ces objets d'art ont quelque mérite, et si le sujet et la manière dont ils sont traités en permettent l'exhibition.

ART. 6. Toutes les pièces envoyées à l'exposition resteront au salon jusqu'à l'époque fixée pour sa clôture.

ART. 7. Les artistes qui se proposent d'envoyer leurs productions au salon sont invités à l'annoncer franc de port, au moins quinze jours avant l'ouverture, à la commission directrice de l'exposition, au local de l'Académie, rue Ste-Marguerite, n° 5, et à lui envoyer en même temps une note contenant leur demeure ainsi que la description du sujet de leurs ouvrages.

ART. 8. Les artistes qui se proposent de vendre leurs productions auront soin d'en prévenir la commission, et de lui faire connaître le *minimum* du prix auquel ils consentiraient à les céder.

ART. 9. Tous les objets à exposer devront être remis ou adressés au sieur Verplancke, concierge de l'Académie, au moins cinq jours avant l'ouverture du salon; ceux qui ne seront remis qu'après l'époque de l'ouverture obtiendront le rang de placement que leur assignera la date de leur arrivée.

Aucun écrit ou annonce quelconque ne pourra être apposé sur les objets exposés.

ART. 10. On aura tout le soin possible pour la conservation des objets envoyés au salon.

ART. 11. Les frais de transport, d'envoi et de renvoi restent à charge des exposants.

La commission directrice a soin du déballage et de l'emballage des caisses.

ART. 12. Chaque artiste fera connaître de quelle manière et par quelle voie il désire que les objets d'art exposés lui soient renvoyés.

ART. 13. Il y aura une souscription dans la vue d'encourager spécialement les artistes qui ontexposé; à cet effet des listes de souscription seront placées au salon; le produit en servira à l'achat de tableaux ou d'autres productions d'art.

ART. 14. Les productions acquises resteront exposées pendant deux ou trois semaines après la clôture du salon, et seront réparties entre les souscripteurs par la voie du sort.

ART. 15. La commission directrice se réserve le droit d'apporter au présent programme telles modifications qu'elle jugera nécessaires.

Fait en séance de la direction de l'Académie, en date du 3 janvier 1850.

Le Bourgmestre-Président,
C. DE KERCHOVE.

Par ordonnance :
Le Greffier,
L. VAN DE WALLE.

Association Rhénane pour l'encouragement des Beaux-Arts.

APPEL AUX ARTISTES
POUR L'EXPOSITION DE 1850.

Les Sociétés des *Amis des arts* de Strasbourg, Fribourg en Brisgau, Carlsruhe, Mannheim, Mayence, Darmstadt et Stuttgart, formant l'*Association rhénane*, ouvriront, en 1850, la quatorzième exposition annuelle et publique, qui aura lieu :

Du 15 avril . . au 10 mai à Fribourg,
Du 11 mai. . . au 5 juin à Carlsruhe,
Du 6 juin. . . au 1er juillet à Strasbourg,

Digitized by Google

Du 2 juillet . . au 27 juillet à Mayence,
Du 28 juillet . . au 25 août à Darmstadt,
Du 26 août . . au 23 septembre à Mannheim,
Du 24 septembre. au 19 octobre à Stuttgart.

MM. les artistes, sans distinction d'origine, sont invités à envoyer à Fribourg en Brisgau, sans retard, et, *si faire se peut*, avant le 1er avril 1850, les ouvrages qui seraient prêts à être exposés.

En 1849 l'exposition rhénane a compté en tout 462 numéros, et les acquisitions faites, tant par les Sociétés que par les particuliers, ont atteint le chiffre de 34,893 fr.

Les Sociétés unies préviennent MM. les artistes que :

1° L'Association prend à sa charge les frais d'envoi et de renvoi des objets d'art qui lui sont adressés par la voie la plus directe, dont le poids, y compris la caisse, ne dépasserait point 75 kilog., et lorsque le lieu d'expédition ne sortira point du rayon de Paris, Lyon, Milan, Munich, Prague, Berlin, Hambourg, Bruxelles et Amsterdam.

Les objets d'art venus de localités qui dépasseraient ce rayon ou qui seraient d'un poids supérieur à celui indiqué, ne seraient admis en circulation qu'après que la demande, qui en aurait été faite à l'une des Sociétés unies, aurait été agréée.

L'Association, de plus, n'entend supporter les frais d'emballage et le renvoi aux lieux d'où ils ont été expédiés, qu'autant que les objets auraient fait la tournée dans toutes les villes unies, mais non lorsque l'envoyeur, durant l'exposition, en changerait la destination ou en demanderait le renvoi à tout autre destinataire qu'à lui-même.

L'Association ne paye les frais de transport, à l'arrivée des objets, que sur la production des lettres de voiture, et ne bonifie aucun remboursement.

2° Les envois pour Fribourg devront être faits avant le 1er avril ; les ouvrages envoyés plus tard, non-seulement perdront à n'être pas exposés dans toutes les villes unies, mais encore ceux qui ne seraient arrivés qu'après le 30 juin auraient à supporter les frais de transport, d'envoi et de renvoi.

3° Les objets d'art qui auraient déjà figuré à l'une des précédentes expositions rhénanes ne seront pas admis et seront au contraire renvoyés à l'artiste contre remboursement de tous frais.

4° Pour prévenir, autant que possible, l'affluence d'ouvrages indignes d'être exposés, le Comité de chacune des Sociétés votera, par scrutin secret, l'admission ou le rejet des ouvrages dont le mérite serait douteux. Si le rejet était confirmé par le Comité suivant, l'envoyeur serait aussitôt prévenu de retirer l'ouvrage dans un délai convenable qui lui serait fixé, passé lequel le renvoi s'en ferait à ses frais, risques et périls.

5° Il en sera de même des copies et études, qui ne sauraient être admises aux expositions, sous aucun prétexte.

6° Chacune des Sociétés unies répond vis-à-vis des envoyeurs de la conservation des objets qui lui sont confiés et en surveille l'emballage ; les risques et périls du transport des sculptures, plâtres et objets fragiles quelconques, ne sont à la charge ni de l'Association, ni d'aucune des Sociétés en particulier, mais sont supportés par l'artiste ou l'envoyeur.

7° Après la tournée dans les sept villes, les objets non achetés seront au plus tôt rendus aux envoyeurs ou expédiés à telle autre destination qui serait indiquée. Lors de l'expédition, des lettres d'avis seront adressées aux envoyeurs avec la désignation de l'expéditeur qui en reste responsable dans les limites déterminées par les lois du pays. L'achat d'un ouvrage sera de même annoncé sans retard aux artistes par la Société de la ville où l'acquisition aura été faite, laquelle restera chargée d'en régler également le prix.

MM. les artistes devront strictement se conformer aux prescriptions suivantes :

1° Les ouvrages, pour jouir du transport aux frais de l'Association, devront être envoyés par roulage ordinaire, bateau ou chemin de fer.

2° MM. les artistes éviteront de donner à leurs ouvrages un poids inutile par des cadres ou des caisses trop lourds, et d'emballer plus d'un objet dans une caisse ; les Sociétés, dans le cas contraire, feraient confectionner une caisse séparée pour chaque objet, aux frais de l'envoyeur.

3° Les caisses seront garnies à l'intérieur d'un papier de couleur foncée et les tableaux seront fixés à la caisse par des vis, de manière à pouvoir être ainsi suspendus ; les caisses ne dépasseront point la dimension de l'ouvrage ; enfin, le couvercle devra, comme la caisse, avoir assez d'épaisseur pour ne pas risquer d'être enfoncé, et sera attaché avec des vis ; les joints seront hermétiquement fermés et recouverts d'un papier solide.

Le dommage qui résulterait du défaut de l'une des précautions recommandées plus haut, ainsi que les frais de réparations ou autres, seraient à la charge de l'envoyeur, sans que l'Association puisse en rien être engagée.

4° L'envoi et le renvoi devant avoir lieu aux risques et périls du propriétaire ou de l'envoyeur, le Conservateur, lors de l'ouverture et de la fermeture

Digitized by Google

des caisses, assisté d'un artiste et de deux membres du Comité, ou, à leur défaut, de deux sociétaires, comme témoins, dressera, le cas échéant, procès-verbal détaillé des dégradations qui seraient constatées, lequel, signé par les témoins, fera foi vis-à-vis de l'envoyeur.

5° Les artistes devront ajouter à leurs envois, pour éviter toute confusion (notamment aux tableaux de genre et de paysage), la description la plus exacte du sujet et l'indication du prix (en francs, reichsthaler ou florins). En outre, la destination de l'objet, dans le cas où il ne serait point vendu, et l'adresse de l'envoyeur, seront fixées à l'intérieur du couvercle. Les ouvrages dont le prix ne serait point indiqué lors de l'envoi, seront considérés comme ne devant pas être vendus. Pour le payement, les écus de Prusse seront cotés à 1 florin 45 kreutzers, et les francs à 28 kreutzers; les artistes pourront disposer sur la Société de la ville où l'acquisition aura lieu, en supportant néanmoins les frais de port de la somme.

6° Les objets d'art appartenant à des marchands ou particuliers pourront être admis aux expositions, mais non achetés par les Sociétés.

7° Les ouvrages de MM. les artistes français devront être envoyés à l'adresse du Conservateur de la Société des Amis des arts de Strasbourg, et seront renvoyés par l'intermédiaire de cette Société.

8° Les envois des artistes étrangers destinés directement à cette dernière ville pour y être exposés en premier, devront, autant que possible, arriver par Kehl. (L'Association jouissant à Kehl comme à Strasbourg de certaines décharges à la douane, il importe de se conformer strictement aux prescriptions des art. 7 et 8; toute augmentation de frais causée par la non-observation de ces prescriptions tomberait à la charge des envoyeurs.)

A MM. LES ARTISTES, GRAVEURS ET LITHOGRAPHES.

L'*Association rhénane*, ayant mission d'encourager indistinctement tous les arts, invite également MM. les artistes graveurs et lithographes à envoyer leurs œuvres ou la reproduction de compositions originales d'artistes vivants. Chaque année l'Association ou quelques-unes des Sociétés seulement consacrent un fonds commun à l'exécution d'une gravure, exclusivement réservée et distribuée aux membres de ces Sociétés. Le Comité de la Société des Amis des arts de Strasbourg, intermédiaire-né des deux nations limitrophes du Rhin, est cependant, moins souvent que ses voisins, dans le cas de faire aucune proposition de ce genre, par suite de l'absence de concours des graveurs français; il leur fait donc, au nom de la seule ville représentant l'art français dans l'*Association rhénane*, un appel spécial et pressant, et les prie de lui envoyer les planches dont ils pourraient disposer, comme aussi de lui soumettre toutes propositions concernant l'exécution d'une gravure à distribuer aux sociétaires.

Strasbourg, le 24 janvier 1850.

Au nom de l'Association rhénane,
Le Comité de la Société des Amis des arts, à Strasbourg.
Le Secrétaire, Aug. SAUM.

(Adresser *franco* les lettres concernant l'exposition, ainsi que les caisses, à M. le Conservateur, au Château, à Strasbourg; celles relatives à la gravure à M. le Secrétaire.)

SOCIÉTÉ DE PEINTURE A ROTTERDAM (HOLLANDE).

PROGRAMME DE L'EXPOSITION DE TABLEAUX DE 1850.

La Société a décidé, avec la coopération de l'autorité communale de Rotterdam, qu'une EXPOSITION DE TABLEAUX ET D'OBJETS D'ART D'ARTISTES VIVANTS sera ouverte dans la *Grande Salle de la Société d'Harmonie*, à partir du 6 mai jusqu'au 1er juin 1850, époque qui ne pourra être prolongée que de quinze jours.

Tous les objets d'art devront être adressés, *francs de port*, du 15 au 29 avril 1850, et être accompagnés d'une lettre contenant les noms et domicile de l'artiste, en même temps que l'énoncé du sujet, qui sera inséré dans le catalogue, et le prix fixe des objets qu'on aurait l'intention de vendre.

La Commission réprouve d'avance toute vente faite à son insu ou sans son intermédiaire.

Les copies d'après des peintures à l'huile, les dessins d'après des gravures ou des lithographies, et les ouvrages exposés précédemment à Rotterdam, seront exclus de l'exposition.

La Commission se réserve en outre la faculté d'admettre ou de ne pas admettre les pièces envoyées; bien entendu, cependant, que tous les objets exclus seront renvoyés avant l'ouverture du Salon.

Tous les objets qui arriveront après l'ouverture du Salon ne seront admis que pour autant qu'il y aura de la place.

Immédiatement après la clôture de l'Exposition, on renverra à MM. les artistes leurs œuvres. Le tout néanmoins sans aucune responsabilité de la part de la Commission, laquelle s'engage d'ailleurs à veiller à la conservation des objets qui lui seront confiés.

Nul objet ne sera délivré qu'après la clôture de l'Exposition.

La Commission se flatte que la superbe salle dans

Digitized by Google

laquelle l'Exposition aura lieu, et qui se prête surtout pour des tableaux de grande dimension, ainsi qu'une loterie qui, sauf autorisation préalable, suivra l'Exposition, encouragera MM. les artistes à l'embellir de leurs meilleures productions.

Rotterdam, le 8 novembre 1849.

La Commission nommée pour l'Exposition par la Régence de cette ville :

J.-F. Hoffman; D. Blankenheym; M.-A. Schadee.

Les directeurs de la Société de Peinture :

J. Van Harderwyk, Rz.; *G. Van Vollenhoven; Q.-M.-R. Verhuell; Ger. Duuring; L.-F. Temminck; A.-J. Lamme; J.-H. Van de Laar; J.-A. Bakker; C.-G. Schutze-Van Houten*, secrétaire.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE A LONDRES.

Le comité chargé par la commission royale de régler tout ce qui a rapport au bâtiment, désire, après avoir reçu la sanction de la commission, obtenir de toutes les personnes qui pourraient être disposées à lui être utiles, des idées et des plans pour l'arrangement du bâtiment et des lieux destinés à l'Exposition.

Le mérite du bâtiment dépendra de sa forme, de la distribution de ses parties, des moyens d'accès, des dispositions et des arrangements intérieurs ; et c'est sur ces points-là que le comité désire recevoir des plans et des avis, et encourager la concurrence la plus étendue.

Le comité n'offre aucune récompense pécuniaire pour ce travail ; il compte sur le désir qu'éprouveront les hommes de tous les pays de concourir au succès d'une Exposition qui intéresse tous les peuples.

Le comité pense que son choix ne devra probablement pas se limiter à un seul plan, mais qu'il pourra emprunter à plusieurs des idées utiles, et qu'il déterminera le meilleur d'après l'ensemble de tous.

Comme le mérite du plan définitif appartiendra tout entier à ceux qui en auront fourni les différentes parties, le comité se propose de faire un rapport, et de mentionner les noms des personnes dont les plans auront été adoptés en totalité ou en partie, ou qui auront donné les idées les plus utiles ; et il espère être en état de leur offrir d'autres distinctions honoraires, selon que les circonstances pourront le demander et le permettre.

Pour guider dans le tracé des plans, et en faciliter l'examen et la comparaison, le comité a énuméré d'une manière concise les principales conditions du bâtiment, et il a posé certaines règles auxquelles on est instamment prié de se conformer ; car il se verra dans la nécessité d'observer strictement la loi qu'il s'est imposée de n'accepter aucun plan qui ne serait pas conforme à ces règles.

On peut se procurer les *règles et conditions*, et les plans du terrain, en s'adressant aux ambassades ou aux légations britanniques.

Conditions à observer pour le plan et la coupe du bâtiment qui doit être érigé dans Hyde-Park.

I. Le projet doit consister en une seule feuille de papier, qui ne dépasse pas la grandeur du plan gravé ci-joint, et ne contenir qu'un simple plan fait sur une échelle de 1/1000 de grandeur naturelle et que les élévations et les coupes nécessaires pour le rendre clair ; ces élévations et ces coupes sont destinées à donner seulement une idée générale du bâtiment et ne doivent point entrer dans les détails de construction ou d'ornements d'architecture. On joindra au projet une explication courte et claire, écrite sur une feuille séparée.

Les personnes qui désireront faire deux projets devront les envoyer séparément, et se conformer, pour chacun, aux conditions prescrites. On ne recevra aucun travail qui ne serait pas conforme à ces conditions, ou qui serait fait sur une échelle différente de celle qui est donnée. Les plans, etc. doivent être adressés, le 8 avril, au plus tard, aux *secrétaires de l'Exposition, New Palace, et Westminster, à Londres.*

Le comité préférerait, pour plus de commodité, que chaque projet, ainsi que les élévations et les coupes, fût dessiné sur un des plans gravés du terrain, ci-joints.

II. Le bâtiment doit être érigé sur l'emplacement marqué A B C D, et ne pas dépasser les limites de la partie ombrée de la gravure. Les groupes d'arbres, indiqués sur le plan, doivent être conservés.

Les principales approches publiques auront lieu par les routes E F et G H ; la route K L est destinée aux piétons. On pourrait établir des routes de traverse entre les deux dernières, si le plan du bâtiment l'exigeait.

III. La partie couverte du bâtiment doit occuper un espace de 700,000 pieds carrés anglais, environ 65,000 mètres carrés ; et l'ensemble du bâtiment, y compris les espaces ouverts, ne doit pas occuper une surface de plus de 900,000 pieds carrés anglais, environ 84,000 mètres carrés. La partie principale du bâtiment n'aura qu'un étage.

IV. On ne demande aucun espace pour les bestiaux, les arbrisseaux ou les fleurs.

Digitized by Google

V. On peut supposer, dans l'arrangement du plan, que le bâtiment sera entièrement éclairé par le toit, et construit de matériaux incombustibles.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

1. Simplicité d'arrangement.

2. Économie d'espace.

3. Possibilité d'étendre ou de rétrécir le bâtiment, sans en détruire la symétrie comme ensemble, et sans nuire à l'arrangement général ; car il ne sera possible de déterminer que plus tard l'étendue exacte du toit.

4. Facilité de construire successivement les différentes parties du bâtiment, à différentes époques.

5. Facilité d'entrée, de sortie et d'accès à toutes les parties de l'exposition, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur.

6. Moyens de disposer les diverses classes d'objets (1).

7. Ménager sur les murs les moyens de placer les objets qui doivent être étalés.

8. Procurer aux exposants un accès et toutes les commodités particulières, même des bureaux, si c'est nécessaire ; et ménager des salles de comité, de conseil, de rafraîchissement, et toutes les commodités particulières et publiques possibles. (Cette partie du bâtiment pourra avoir deux étages et même davantage.)

9. Arrangements intérieurs, qui permettent, sous certaines règles, à une grande foule de circuler librement, d'avoir un accès facile à toutes les parties de l'exposition, et d'examiner sans interruption les divers objets exposés.

---

(1) La commission a arrêté les dispositions suivantes :
Section I. — Matériaux bruts et produits naturels.
Section II. — Machines d'agriculture, de manufacture et autres.
Section III. — Produits manufacturés.
Section IV. — Objets d'art.
Les sections II et III exigeront probablement un espace beaucoup plus grand que les autres.

Digitized by Google

UN SOIR D'AUTOMNE.

*A Madame la baronne V. d. D***.*

I

Les cloches frappent l'air de lugubres volées.
Messagères de mort, les brises désolées
Portent l'appel funèbre au peuple des hameaux,
Et prolongent le glas sous les pâles rameaux.

II

Seize ans elle avait vu le doux printemps éclore,
Jenny, la blonde enfant, victime du trépas;
Seize ans au doux printemps la matinale aurore
Avait pour son réveil embaumé les lilas.
Mais la nuit du tombeau maintenant l'environne.
Elle a passé, la vierge, au déclin de l'automne,
Avec l'herbe des champs et la feuille des bois.

Digitized by Google

Comme l'oiseau frappé dans sa fuite légère
Près du nid maternel élève encor la voix,
Ainsi la pauvre enfant, colombe passagère,
Succombant sous les traits d'une invisible main,
Gémit sur ses beaux jours en implorant sa mère.
Mais nul n'a pu jamais suspendre l'heure amère;
Rien n'assure ici-bas l'aube d'un lendemain.
Grâce, beauté, candeur, innocence et jeunesse,
Désirs, rêveuse attente, ineffable tristesse,
Présages fortunés, vague pressentiment,
La mort n'épargna rien au suprême moment.
Telle fut de Jenny la frêle destinée;
Telle s'évanouit une douce journée;
Telle une blanche étoile, à peine éclose aux cieux,
Soudain pâlit, décline et disparaît aux yeux.

III

Le lin éblouissant, de verts festons de lierre,
Symbole virginal, paraient l'étroite bière.
Une troupe d'enfants, quelques femmes en deuil,
Précédant le vieux prêtre au départ de l'église,
S'agitaient tout en pleurs à l'entour du cercueil,
Comme de noirs pavots que tourmente la bise,
Et mêlaient leurs soupirs aux cantiques sacrés.
Et vers l'heure où le pâtre, en côtoyant les prés,
Ramène son troupeau des flancs de la colline,
Quand vers son humble abri le laboureur chemine,
Hâtant sous l'aiguillon le pas tardif des bœufs,
Le convoi lentement pénétra dans l'enceinte
Où ne l'attendait point la tombe des aïeux.

Était-ce donc pour toi, qui te livrais sans crainte
Aux promesses du ciel, de la terre et des flots,
Pour toi qui ne savais le doute ni la plainte,
Que dût s'ouvrir déjà l'asile du repos?

Digitized by Google

Enfant ! ton frêle esquif longeait encor la rive.
Du zéphyr embaumé l'haleine fugitive,
Se jouant dans la voile et caressant ton front,
Te berçait mollement sur la vague plaintive :
L'horizon était pur et le calme profond.
Hélas ! te fallait-il, toi si jeune et si belle,
Disparaître au départ dans le sombre courant,
Comme on voit l'alcyon vaincu par le torrent
Lorsqu'à peine il quittait la rive maternelle ?

IV

Seigneur, qui donc ordonne en ce monde au trépas ?
Le malheureux en butte aux coups de la fortune
En vain poursuit la mort de sa plainte importune :
Dédaigneuse, elle passe, et ne l'écoute pas.
La cruelle plutôt pose une main glacée
Sur l'enfant qu'une mère abrite de ses vœux ;
Sur le front où rayonne une noble pensée ;
Sur le jeune vainqueur que la foule empressée,
A l'ombre des lauriers, élève au rang des dieux.
Tel, quand du sombre autan la fureur se déchaîne,
Il ne s'arrête pas au tronc vieilli d'un chêne,
Aux restes avilis d'un monument sans nom ;
A peine s'il arrache, en passant sur la plaine,
Quelque branche flétrie au stérile buisson.
Mais son souffle a touché d'une atteinte plus sûre
La fleur à peine éclose et la fraîche verdure,
Et, moissonnant au loin l'espoir de la saison,
De débris embaumés il couvre le gazon

V

La pauvre enfant ! — Peut-être, au gré de la jalouse,
Son œil d'un ciel trop pur réfléchissait les feux,

Digitized by Google

Et peut-être sa voix, le soir, sur la pelouse,
Défiant au combat l'oiseau mélodieux,
Charmait d'un chant trop doux le bois silencieux.

VI

Ah! tu n'entendras plus que la voix désolée
Des funèbres cyprès que le vent fait gémir.
Le matin glissera sur ta tombe isolée,
Sans qu'à ses doux rayons tu cesses de dormir.

VII

Pourtant qui dut prévoir ta frêle destinée?
Ne rêvais-tu pas hier le voile d'hyménée,
Les serments de l'époux, l'échange des anneaux;
Dans l'église les fleurs, les parfums et les cierges,
Et l'orgue solennel, les fraîches voix des vierges,
Mêlant leurs purs concerts sous les sacrés arceaux,
Et de l'hymne d'hymen emplissant les échos?
Hier, de ces doux tableaux savais-tu le mensonge?
A ton cœur, hier encor, les prestiges du songe
Ne présageaient-ils pas des jours exempts de deuil?
Ne croyais-tu pas hier leurs promesses certaines?
Sans doute!... et sur la fosse où descend ton cercueil,
Au bruit sourd de la bêche et des cloches lointaines,
S'élève en ce moment, comme un dernier soupir,
Le cantique d'espoir et d'immortel désir
Que l'âme du chrétien, en dépouillant sa chaîne,
Du sein des profondeurs où le trépas l'entraîne,
Exhale au Dieu puissant dans les hauteurs des cieux.

Non, tu n'as pas connu ces pleurs mystérieux,
Qu'au moment de laisser la couche virginale
Arrache aux jeunes cœurs la fête nuptiale;

Digitized by Google

Ta main n'a pas tremblé dans la main d'un époux,
Et tu ne devais pas, d'une amour maternelle,
Guider de quelque enfant la marche qui chancelle,
Ni le voir, — tendre oiseau blotti sur tes genoux, —
S'assoupir doucement à l'abri de ton aile.
Se peut-il que le ciel de ton sort fût jaloux?
Ou faut-il croire enfin que sa bonté suprême
A de jeunes trépas réserve ceux qu'il aime?
Tes décrets, ô mon Dieu! qui les peut pénétrer?
Et même tes rigueurs les faut-il adorer?...

VIII

Vierge, repose en paix dans ta couche stérile.
Heureux ou malheureux, c'est ton dernier asile.
Au terrestre séjour te réclame l'oubli,
L'oubli, chez les humains à pousser plus rapide
Que l'herbe sur le seuil du mort enseveli,
Et tous auront déjà comblé ta place vide,
Avant le gai retour du peuple ailé des airs,
Avant la fleur nouvelle, avant les buissons verts.

IX

Aux feux mourants du jour succède la nuit sombre.
Le silence dans l'air se répand avec l'ombre.
Tandis que s'achevaient les sinistres apprêts,
De douleur à la fois et d'angoisse oppressée,
A l'entour du cercueil la foule s'est pressée.
Le saule funéraire, et l'if, et les cyprès,
Ainsi qu'un morne essaim de fantômes funèbres,
Semblaient d'affreux témoins debout dans les ténèbres.
Le souffle de l'automne, en semant les tombeaux
De la frêle dépouille arrachée aux bouleaux,

Digitized by Google

S'exhalait en soupirs à travers la ramure,
Et dans l'ombre déjà les nocturnes oiseaux
Mêlaient leur cri lugubre à ce triste murmure.
Sur la fosse courbé, le prêtre cependant,
Surpris de rendre encor ces soins à la jeunesse,
Lui, pâle pèlerin brisé par la vieillesse,
En étouffant ses pleurs élève un dernier chant.
Sa main, sa main tremblante, enfin d'un peu de terre,
Comme d'un noir réseau, jonche l'étroite bière,
Et chacun à son tour, muet et recueilli,
Apporte son tribut au linceul de l'oubli.

X

Alors vous eussiez cru, dans la fosse récente,
Ouïr les sourds accents d'une voix gémissante.
Du séjour dont la vue épouvante ses yeux,
On eût dit que l'enfant soupirait ses adieux
Aux coteaux, aux vallons où dormait sa chaumière,
A la vie, au bonheur, à la douce lumière.
Le convoi, cependant, du bruit de ses sanglots
A ces tristes adieux répondait dans l'enclos.

XI

Pleurez, vous qu'elle aimait, ses sœurs et ses compagnes,
Pleurez! Elle a quitté vos paisibles campagnes;
Elle n'est plus, Jenny!... Jeunes vierges, pleurez!
Vous ne la verrez plus, le matin, dans les prés,
Belle comme les fleurs, vive comme l'abeille,
D'une fraîche moisson inonder sa corbeille.
Vous ne la verrez plus, dans le cercle joyeux,
A la brise du soir livrer ses blonds cheveux.

Digitized by Google

Comme un astre charmant sous un ciel sans nuage,
Elle n'égaira plus les fêtes du village,
Et l'écho de la plaine et les hôtes des bois
N'entendront plus jamais sa voix, sa douce voix.

XII

Pleurez, et sur l'enfant versez avec vos larmes
Les fleurs dont elle aimait à couronner son front.
Hier à leur pur éclat vous compariez ses charmes :
Montrez-en maintenant le sort tout aussi prompt.

Ne lui déniez point cette offrande dernière :
Assez tôt l'abandon enveloppe un tombeau ;
D'un sépulcre assez tôt l'herbe cache la pierre ;
Et demain qui de vous encor de sa prière
Viendra troubler ici la chanson de l'oiseau ?

XIII

Mais soit quand l'aube à peine aux cieux s'est dévoilée,
Soit quand l'astre du jour a cessé de briller,
Si sa mère, en tremblant, sur la tombe isolée,
Pâle et silencieuse, accourt s'agenouiller,
Vous tous qui la verrez passer dans la vallée,
D'un monde qu'elle fuit misérable exilée,
Épargnez-lui des soins et des pleurs superflus :
Comment la consoler ?... sa pauvre enfant n'est plus.

XIV

Toi donc qui, par delà les ombres de la terre,
T'abreuves désormais à la source d'amour,
Parmi les purs esprits, dans l'éternelle sphère,
Vierge, s'il te souvient de ton premier séjour :

Digitized by Google

Abaisse un seul moment vers ta mère éplorée,
Sur qui pèsent encore et le trouble et l'effroi,
Abaisse tes regards du sein de l'empyrée,
Et laisse ses soupirs pénétrer jusqu'à toi.

Maintenant tu le sais, au jour de ta naissance,
Comment ton premier cri fit tressaillir son cœur;
Combien tu lui valus de joie et de souffrance;
A l'heure de ta mort quelle fut sa douleur.

Prends pitié de ses maux, adoucis sa misère;
Toi seule tu le peux, console ses ennuis;
Et quand le doux sommeil fermera sa paupière,
Qu'un rayon de ta gloire illumine ses nuits.

Puissent pour elle ainsi s'effacer les ténèbres
Qui cachent aux mortels les secrets de la mort!
Qu'à travers le sépulcre et les voiles funèbres
De sa fille à ses yeux se révèle le sort!

O mère infortunée, élève enfin la vue:
Regarde! — il s'est ouvert, le céleste pourpris.
Contemple ton enfant de splendeur revêtue;
Vois flotter sur ses pieds la tunique aux longs plis.

Sur la terre un moment la grâce orna son être,
Mais le ciel lui gardait l'éternelle beauté.
Oui, vivre c'est mourir, et mourir c'est renaître:
La tombe enfante l'homme à l'immortalité.

Et pourtant qui pourrait te reprocher tes larmes?
Hélas! la solitude accompagne tes pas.
Pleure!... Dieu sut donner aux pleurs mêmes des charmes:
Ils bercent la douleur, s'ils ne l'endorment pas.

Hélas! elle a vécu l'enfant de tes entrailles,
Ta fille, ta Jenny, ton amour, ton orgueil;
Dans les airs vibre encor le glas des funérailles;
Ses compagnes à peine ont couvert son cercueil.

Digitized by Google

XV

Mais la brume plus sombre enveloppe l'enceinte
Où le cortége encor foulait la terre sainte.
Enfin le vieux pasteur a béni le tombeau,
Et bientôt, délaissant l'enclos mélancolique,
Par les sentiers obscurs au versant du coteau
Lentement sur ses pas le timide troupeau
S'en retourne, en priant, vers l'église rustique.

XVI

La nuit, lugubre et morne, a voilé l'horizon.
Les cloches ont cessé leurs tintements funèbres.
Nul bruit ne trouble plus, dans le deuil des ténèbres,
Le long sommeil des morts couchés sous le gazon.

ÉDOUARD D. L.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROMANS HISTORIQUES DU LUXEMBOURG.

LA DERNIÈRE

MARQUISE DU PONT-D'OYE,

PAR

LÉON WOCQUIER.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé !

ALFRED DE VIGNY.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIEME PARTIE (1).

LE CHATEAU DU PONT-D'OYE.

1745.

CHAPITRE PREMIER. — L'ILE DES AUNES.

— Ce n'est pourtant point un véritable combat, n'est-il pas vrai?
— Non, ce sont des jeux!...

Le Pas d'armes de Villers-sur-Lesse.

En l'année 1668, la terre et seigneurie du Pont-d'Oye, sise dans la prévôté d'Arlon, près de Habay-la-Neuve, appartenait à messire Jacomo Raggi, mestre de camp de cavalerie et capitaine des gardes du lieutenant gouverneur et capitaine général des Pays-Bas et de Bourgogne pour Sa Majesté Charles II d'Espagne. Il tenait cette terre, de même que les seigneuries de Thiaumont, Post et autres, du chef de sa femme, laquelle était fille du comte André Montecuculli, mort gouverneur d'Armentières, et cousine germaine du fameux Montecuculli, général des armées de l'Empereur, qui tint tête à Turenne et le vit tomber sous un de ses boulets. Jacomo ou Jacques lui-même était frère du cardinal Raggi.

Or, par un arrêté du 20 juin de cette même année 1668, le prince de Chimay, alors gouverneur et capitaine général du pays et duché de Luxembourg, jugea à propos de charger la seigneurie du Pont-d'Oye non-seulement du quartier d'hiver montant à douze cent onze florins, mais encore du livrement des palissades de la ville d'Arlon, et en outre d'une contribution de deux cent trente florins par mois. La dame de Raggi et son mari se plaignirent au souverain « de cette surcharge exorbitante, « manifeste et exclamante, quand même elle y « pourrait être attenue. » Ces biens étaient biens

(1) Voir les livraisons de janvier et de février 1850, t. V.

Digitized by Google

nobles et par conséquent exempts de tailles et impôts. Mais il paraît que, « pour donner quel- « que couleur à cette imposition, » le prince de Chimay fondait son arrêté sur l'existence des forges du Pont-d'Oye, de la forge du Prince, et en outre de trois autres hauts fourneaux situés ailleurs, à savoir, ceux de Lutzerotte, Châtillon et des Épioux. Madame de Raggi appuyait, elle, sa réclamation sur ce que ces usines étaient exemptées de toute charge par le titre de leur érection; — elle prouvait ensuite, ce qui nous semble moins péremptoire, « qu'acheter matériaux et « les revendre n'est pas trafiequer quand il s'a- « git de forges. » Enfin elle concluait par la considération « qu'en aucuns Estats il n'y a que « les seuls gentilshommes qui aient droit de faire « forges. » En supposant même que cette franchise d'impositions n'existât pas, la dame de Raggi prétendait qu'il y avait toujours injustice dans le taux fixé par le prince de Chimay, par l'excellente raison que la seule taxe de deux cent trente florins par mois approcherait le revenu, « ce qui ne se seroit oncques vu ni prati- « qué en aucuns royaumes ou Estats. » Le revenu des cinq forges, disait la plaignante, était au plus de trois mille cinq cents florins : il ne lui restait donc, la charge déduite, « que sept « cent quarante florins, lesquels ne seraient à « beaucoup près bastants de porter les événe- « ments journaliers. » En conséquence, les forges seraient obligées de chômer. Passant ensuite aux seigneuries de Thiaumont et Post, la dame de Raggi disait que le quartier d'hiver et le quartier courant leur pesaient tellement, « que les sujets en étaient tellement accablés « qu'ils étaient à la veille de déserter. » Mais, ajoutait-elle avec une grande philosophie, « comme cela leur est commun avec les autres « sujets de la province, je me borne à en faire « mémoire. » La dame suppliante concluait à ce que, « par les raisons susdites et autres à sup- « pléer, et nommément par les longs, fidèles « et importants services de ceux de sa maison, « et encore par les services du mestre de camp, « Jacques de Raggi, son mari, et du cardinal « Raggi, son beau-frère, » les forges et fourneaux en dépendant fussent affranchis à l'avenir de toutes charges quelconques. Sa Majesté Charles II, « pour ces causes et autres à ce le « mouvant, inclina favorablement à la suppli- « cation et requête de la dame de Raggi, » et donna tort entier à son « très-cher et féal cou- « sin le prince de Chimay, » en accordant un plein affranchissement au Pont-d'Oye et autres seigneuries, par lettres patentes du 28 juillet de l'an 1668, données, dit-il, « sous le grand « scel dont feu de très-glorieuse mémoire notre « très-honoré père, que Dieu absolve, a usé « par deçà, et nous userons tant que le nôtre « soit fait (1). »

Encouragé par le succès de cette première requête, messire Jacques de Raggi revint à la charge peu de temps après, et, se fondant sur ses mérites à lui, sur ceux des parents de sa femme et sur les notables biens et revenus qu'il possédait dans le Luxembourg, demanda à Sa Majesté Catholique l'érection du Pont-d'Oye en marquisat, en y annexant toutes ses propriétés dans la province, tout ce qu'y acquerraient à l'avenir lui ou les siens, et, par suite, pour lui et tous ses descendants le titre de marquis. Jusque-là, le Luxembourg n'avait compté qu'un marquisat, celui d'Arlon, qui s'était réuni, par le mariage de Waleran avec Ermesinde, au duché de Luxembourg. Ensuite, certaine clause disait « que l'impétrant d'un titre de marquis « serait tenu de faire apparoir que le revenu « de la terre et seigneurie érigée en marquisat, « avec les terres et seigneuries incorporées, « monterait au moins à douze mille florins par « an. » Or, c'est ce que messire de Raggi eût été fort empêché de *faire apparoir*, attendu l'infertilité presque ardennaise du futur marquisat et son peu de rapport, avoué d'ailleurs, et même pris comme base principale dans la précédente supplique. Quant aux *notables biens* du requérant, ils étaient loin de la prodigieuse fortune qui l'attendait plus tard. Nonobstant cet obstacle, Charles II accueillit favorablement la demande, dispensa le requérant de la preuve ci-dessus, et, par lettres patentes du 9 février 1669, entérinées et enregistrées le 6 février 1670 au registre des chartres et autres affaires

(1) Lettres d'affranchissement du Pont-d'Oye, etc., pour madame de Raggi.

Digitized by Google

du pays de Luxembourg et comté de Chiny, il ordonne à tous et à chacun de ses sujets « qu'ils tiennent, réputent, estiment, nom- « ment, appellent, escrivent, intitulent, hono- « rent et proclament dorénavant ledit messire « Jacques de Raggi, et ses successeurs masles « et femelles, marquis et marquises du Pont- « d'Oye (1). »

On voit que l'ambition de Jacques de Raggi dut être pleinement satisfaite de la teneur prolixement impérative de l'acte d'érection, dont les considérants extrêmement louangeurs durent d'ailleurs chatouiller très-agréablement chez lui la fibre de la vanité. Il jouit pendant un bon nombre d'années de son nouveau titre, puis passa de vie à trépas en le laissant avec tous ses biens, considérablement accrus, à messire François Laurent, son fils. Celui-ci, s'il faut en croire la tradition et son épitaphe, donna « pendant une « longue suite d'années exemples rares des ver- « tus chrétiennes, civiles et militaires, » et, comme nous l'avons vu dans la première partie de cette histoire, mourut sans descendants et légua toute sa fortune au jeune baron Christophe d'Esch. Christophe n'avait pas succédé au titre de marquis, mais il le demanda, et ce titre lui fut accordé par de nouvelles lettres patentes données à Vienne le 16 octobre 1744, et c'est de cette époque que date la renommée si étrange et encore aujourd'hui si universellement répandue dans le Luxembourg de la *marquise du Pont-d'Oye*.

Aussitôt après son mariage, Christophe, comme nous l'avons vu, avait emmené Louise en son château du Pont-d'Oye, et y avait fixé sa résidence ordinaire. Le 4 mars 1743, la jeune marquise mit au monde un fils, dont le roi de Pologne fut parrain selon sa promesse, et qui reçut le nom de Stanislas. Alors commença tout à coup, dans ce château perdu dans une vallée des Ardennes, cette existence toute semée de fêtes somptueuses, de délirantes orgies, de désordres inouïs, marquée au coin d'une prodigalité et d'un luxe effrénés, existence dans laquelle se reflètent tous les vices, toutes les débauches, toutes les galanteries, toutes les folies de ce dix-huitième siècle si fou, si galant, si vicieux et si débauché,—existence qui devait fatalement aboutir à la ruine complète, à la misère avec toutes ses horreurs.

C'est à la marquise, disait et dit encore la voix populaire, qu'il fallait tout attribuer. Le marquis, lui, n'apparaissait que rarement dans ces saturnales perpétuelles, et toujours comme la statue du Commandeur ou l'ombre de Banco. Il vivait seul, retiré dans un coin de son château, tandis que le reste en était laissé à la folle et joyeuse compagnie qu'y ramenait, à chaque printemps, la marquise; car celle-ci passait toujours les mois d'hiver à Bruxelles ou à Paris, au milieu du grand monde et de ses plaisirs. Elle avait trois grandes passions surtout : le jeu, le bal, les spectacles, et ne se faisait faute de rien pour les satisfaire. Ainsi, lorsqu'elle revenait au Pont-d'Oye avec le soleil et les fleurs, non contente d'y rassembler les plus galants gentilshommes et dames des cours de Bruxelles et de Nancy, il lui fallait des joueurs émérites et passionnés, d'habiles musiciens qui sussent les plus nouveaux menuets, les plus mélodieuses allemandes, les plus entraînantes anglaises, enfin une troupe entière d'acteurs qui lui donnassent la comédie, à elle et à ses invités. Alors, c'étaient des festins à éclipser celui de Balthazar, des tables de jeu où l'or ruisselait en monceaux, des chasses à dépeupler le pays de gibier à dix lieues à la ronde, des promenades sur les étangs à le disputer aux enchantements des lagunes vénitiennes, des illuminations splendides du château, des jardins et des bois, à faire oublier le jour. Et partout, et toujours, la marquise, jeune, belle, radieuse, entraînante, — à table comme au jeu, — à la chasse comme au bal, — aux rayons du soleil comme aux reflets des lustres, — dans sa gondole dorée toute pavoisée de soie et de velours comme dans son boudoir féerique et enchanté, — dans son magnifique carrosse traîné par ses chevaux ferrés d'argent (2), comme sur Djinn, superbe

(1) Acte d'érection du Pont-d'Oye en marquisat.

(2) Les chevaux de la marquise étaient toujours ferrés d'argent, et, par un raffinement ajouté à ce luxe insensé, les *fers* ne tenaient au sabot que par deux clous et devenaient la propriété du premier venu qui les trouvait lorsqu'ils s'étaient détachés.

Digitized by Google

étalon arabe, son coursier favori. Comment la gracieuse et pudique jeune fille que nous avons connue était-elle devenue cette marquise folle et dissipée? Comment Louise, après des serments si solennels, avait-elle oublié Gabriel pour se donner à Christophe? C'est ce que nous allons tenter d'expliquer en racontant ce second épisode de sa vie. Mais que le lecteur nous permette de lui donner auparavant une idée de ce château du Pont-d'Oye, où vont se mouvoir nos personnages et se dérouler les événements.

A droite de la route qui conduit aujourd'hui d'Arlon à Neufchâteau, à un demi-quart de lieue environ de Habay-la-Neuve, un chemin de traverse couvert de scories pulvérisées mène au Pont-d'Oye. Le château est situé au confluent de deux vallées étroites, à la pointe extrême d'un renflement de terrain dont chaque pente forme le versant d'une de ces vallées, et dont le sommet domine le château. Celui-ci, à en juger par sa position, n'a jamais pu être guère qu'une maison forte; et son aspect, même à l'époque de sa plus grande splendeur, n'annonçait pas, dès l'abord, son importance. Une pelouse verdoyante, au centre de laquelle s'élevait un antique tilleul, séparait le château des jardins. En approchant, on remarquait une muraille nue d'une hauteur de vingt pieds à peu près, et percée au centre d'une grande porte surmontée d'un fronton où l'écusson des du Bost-Moulin remplaçait celui des Raggi. La maison du Bost-Moulin portait *d'or, au chêne au naturel, chargé de glands d'or, sur un tertre de sinople, au sanglier de sable issant de derrière le chêne, avec deux lions d'or armés et lampassés de gueules pour supports, et au-dessus une couronne de marquis.* De chaque côté du portail s'ouvraient de petites fenêtres destinées à donner jour aux écuries, dont le toit couronnait le mur, et dont rien n'eût fait soupçonner la belle architecture, comme aussi rien ne faisait pressentir dans cette façade simple, nue, et qui n'avait rien d'imposant ni de monumental, la splendide demeure qui s'élevait plus loin. Par delà la porte principale s'étendait une vaste cour au milieu de laquelle sourdait un puissant jet d'eau, alimenté par des canaux en partie obstrués et détruits aujourd'hui, et qui allaient puiser à une source située à plus de mille pas sur la pente de la colline opposée. Au fond de la cour, vis-à-vis l'entrée, apparaissait le corps de bâtiment principal. C'était une masse architecturale d'un effet grandiose, bien que l'édifice n'eût qu'un étage. Au milieu, la porte surmontée d'un fronton soutenu par des colonnes corinthiennes; — de chaque côté, de hautes et larges fenêtres surchargées d'ornements sculptés; — au-dessus, l'étage percé de fenêtres de moindre dimension; — le tout surmonté d'un toit fort élevé, au-dessus duquel grinçaient au vent deux girouettes armoriées. Trois marches conduisaient à la porte, qui donnait accès dans un vestibule perçant le bâtiment jusqu'au fond, et le divisant en deux parties. Dans ce vestibule donnaient les portes des grands appartements. Au delà du château, le terrain descendait en pente légère jusqu'à l'étang de la Forge du Prince, dont les flots pacifiques venaient mourir à quelques pas de la demeure seigneuriale. A droite de la cour, se trouvaient les communs, rattachés au château par la chapelle, un peu plus élevée que le reste et dominée par un clocher aigu. A gauche, la vue s'étendait, à peine masquée par un massif d'arbustes, sur les bâtiments de la forge du Pont-d'Oye, aux cheminées hautes et sombres, aux murs noircis par la fumée et le charbon. De ce côté une muraille solide soutenait le terrain de la cour : cette muraille était longée par un chemin qui traversait l'écluse de l'étang, passait à la rive opposée et côtoyait celle-ci jusqu'à la forge du Prince, éloignée d'un quart de lieue à peine. Toutes les hauteurs environnantes étaient couvertes par la forêt d'Anlier, à l'exception de la partie la plus rapprochée de la colline qui commande le château. Un large chemin, bordé de vieux sapins, menait jusqu'au sommet de cette colline, où s'élevait un édifice d'une élégante et fantastique structure que nous aurons occasion de visiter plus tard et qu'on nommait la *maison de plaisance*. Aujourd'hui, un bois planté il y a une trentaine d'années couvre cette pente jusque-là vierge, et est venu étendre jusqu'aux murs du Pont-d'Oye la ceinture de forêts qui

Digitized by Google

l'entoure comme d'un amphithéâtre de verdure. On rencontre, perdue au milieu des taillis, une enceinte marquée par des monceaux de pierres, où ne croissent que des ronces, et à laquelle la tradition, — triste et ironique immortalité des folies humaines, — a conservé le nom de *maison de plaisance!*

Le soir d'un des premiers jours de juin 1745, époque à laquelle nous reprenons notre récit, le château du Pont-d'Oye était en grande joie et liesse. Les fenêtres du grand salon, toutes larges ouvertes, n'avaient jamais laissé passer de si joyeux éclats de rire; — les glaces resplendissantes n'avaient jamais reflété la lumière de plus de bougies; — jamais plus de bruit, d'animation et de mouvement n'avait réveillé les échos si longtemps endormis du manoir du marquis de Raggi. Le dîner touchait à sa fin. La marquise trônait au haut bout de la table à laquelle étaient assis une douzaine de convives y compris elle, tous échauffés par d'abondantes libations et de la plus belle humeur du monde. Le marquis n'était pas du nombre, mais Louise faisait avec tant d'esprit et d'entrain les honneurs de chez elle qu'en vérité elle n'avait pas besoin d'aide.

La marquise, qui avait alors vingt-deux ans, était dans tout son éclat. Jeune fille, elle était charmante; femme, elle était divine. Parvenue au développement complet de sa splendide beauté, tous l'eussent proclamée reine parmi ces femmes ravissantes qui l'entouraient: reine par son front haut et pur couronné de roses à demi épanouies, reine par l'éclat de son teint frais et transparent comme l'albâtre, reine par la flamme de ses grands yeux veloutés, reine par la grâce irrésistible de son sourire. La conversation était vive, légère, animée. Louise se mêlait à tous les propos. Joyeuses saillies, bons mots piquants, fines reparties se succédaient sans interruption, le tout assaisonné de cette fine fleur de bon ton et de galanterie qui ne se trouve que dans la meilleure compagnie.

Soudain, la marquise se leva et frappa la table de son couteau à manche de vermeil. Toutes les bouches se turent, le rire s'arrêta, tous les regards se fixèrent curieux et interrogateurs sur la maîtresse du logis, et un profond silence s'établit comme par enchantement.

— Çà, mes amis, dit Louise, ne vous semble-t-il pas qu'il serait temps de passer à d'autres divertissements?

— Oui! oui! s'écrièrent en chœur les convives.

— La soirée est délicieuse, poursuivit Louise; il faut en profiter...

— Que ferions-nous? dit le marquis de Florenges en élevant jusqu'à la hauteur des bougies son verre rempli de vin de Champagne, et en contemplant amoureusement la petillante liqueur comme s'il eût eu regret de la quitter sitôt.

— Nous avons eu hier un charmant spectacle! dit la comtesse de Vergennes, jolie brune aux yeux couleur de violette comme ceux des fées de Henri Heine.

— Avant-hier, une cavalcade triomphale à la Trapperie où nous avons été surprendre monsieur de Baillet..., ajouta la vicomtesse de Lemblin, séduisante blonde aux épaules blanches et fermes comme le marbre de Carrare.

— Oui vraiment! je m'en souviens... à telles enseignes que monsieur de Soleuvre m'y gagna passé trois cents louis! dit négligemment le vicomte de Marcey, beau jeune homme dont l'œil noir et ardent ne quittait pas Louise; — mais j'aurai ma revanche!

— Nous avons après-demain une chasse à courre qui promet merveilles! dit le baron de Rosny qui était un déterminé chasseur.

— Tout cela ne dit pas ce que nous ferons ce soir! dit à son tour le chevalier de Sussy en tendant paresseusement son verre au marquis de Florenges, qui profita de l'occasion pour remplir le sien jusqu'au bord.

— Si nous dansions? hasarda la baronne de Neuville, qui se leva à demi comme pour se préparer: je vous dois un menuet, vicomte; ce serait l'occasion de m'acquitter.

— Bah! répliqua monsieur de Marcey, je vous prie en grâce, baronne, de rester encore ma débitrice aujourd'hui. Je ferais peu d'honneur à la danse, en vérité; car je me sens rompu et ne voudrais point me montrer indigne de la

Digitized by Google

faveur que vous m'avez si gracieusement accordée...

La baronne fit une petite moue dépitée, et reprit :

— Qu'entendez-vous donc faire?

— J'offrirai un lansquenet ou une banque de pharaon à monsieur de Marcey, dit le baron de Neuville.

—Baron! vous ne songez qu'au jeu; c'est désespérant, s'écria la jeune femme en adressant un regard de reproche à son mari, comme si elle eût craint que sa proposition ne rencontrât que trop de partisans.

Mais la baronne se trompait : le jeu ne trouva pas plus d'écho que le bal.

—A vous, marquise, à venir à notre secours! dit le comte de Vaudrey à Louise; car, moins que personne, je trouve un moyen nouveau de passer agréablement la soirée...

— En vérité, répondit Louise qui était demeurée debout les mains appuyées sur la table du festin sans se mêler au débat, en vérité, vous me croyez bien peu d'imagination si vous me pensez à bout de ressources et incapable, après si peu de temps, de vous créer un nouveau plaisir...

— Vous nous avez trop prouvé le contraire, belle dame, dit galamment de Marcey, pour qu'aucun de nous songe à vous faire un reproche aussi peu mérité...

— Merci, vicomte! me voici donc obligée à vous donner de l'imprévu.—J'y ferai mon possible... Ainsi, messieurs, vous n'aurez ni lansquenet, ni pharaon; ainsi, mesdames, vous n'aurez ni bal, ni spectacle...

— Oh, oh! dit le chœur.

— Laissez-moi vous dire mon projet. J'ai ouï dire qu'au beau temps de la chevalerie, dans une ville d'Italie, Trévise ou Padoue, je ne sais trop laquelle, il se donna un assaut d'un genre inconnu jusque-là. Un château fort, baptisé du nom de *Castello dell' Onesta*, reçut pour garnison les plus jeunes et les plus jolies femmes du pays. Les plus vaillants chevaliers en firent le siége; mais sans effusion de sang ni de larmes. Courtoises par excellence, les armes étaient des fruits exquis, des devises galantes, des sucreries pour tous les goûts. Le commencement de la guerre fut charmant, dit-on; — mais cela tourna mal ensuite, par la faute d'un malavisé qui s'avisa d'insulter grossièrement les assiégées...

Louise se tut un instant, et le vicomte de Marcey se fit l'interprète de la curiosité générale en s'écriant :

— Je veux mourir, marquise, si je soupçonne où vous en voulez venir!

— J'en veux venir, vicomte, à renouveler ce siége un peu modifié, quant à la forme et quant à l'issue..., et comme je suis assurée qu'il n'y a ici nul chevalier discourtois, mon projet s'exécutera le mieux du monde...

— Je ne comprends pas davantage, fit le marquis de Florenges en vidant son verre, et je ne vois pas où nous pourrions trouver ce Castello dell... dell... comment disiez-vous, marquise?

— Reposez-vous de ce soin sur moi, reprit Louise. Et d'abord établissons les deux corps d'armée: vous, messieurs, passez de ce côté...; vous, mesdames, venez à moi!

Les convives se séparèrent en deux camps, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

— C'est parfait! continua la marquise. Maintenant il s'agit de nommer les chefs; mais pour ne pas donner lieu à des rivalités, nous recourrons au sort si vous le voulez bien... Ébène!

Le négrillon devenu presque nègre, qui se tenait derrière le fauteuil de sa maîtresse, apporta sur son ordre deux vases d'argent merveilleusement ciselés.

— Messieurs, dit Louise en touchant l'un d'eux, cette urne contient vos six noms : reconnaissez-vous pour votre commandant celui dont le nom sortira le premier?

— Oui! dit-on d'une seule voix.

Ébène prit dans le vase un des billets, et le tendit respectueusement à sa maîtresse qui le déploya et lut :

— Le vicomte Jules de Marcey!

— Vicomte! dit Louise en saluant gracieusement, à vous l'honneur de diriger l'assaut.

— L'assaut de quoi? demanda de Marcey.

— Ayez donc un peu de patience : à notre tour, mesdames!

— C'est inutile, marquise! s'écria la jolie

Digitized by Google

Laure de Vergennes. Aucune de nous ne voudrait vous disputer un titre qui vous appartient naturellement. C'est à vous de nous conduire! N'est-ce pas ainsi, mesdames?

— Sans doute! dirent toutes les dames.

— Puisque vous me décernez cet honneur, je m'efforcerai de m'en montrer digne en faisant glorieuse défense! dit la marquise en souriant. Mais ne perdons pas de temps et mettons-nous en marche!

Les portes du salon s'ouvrirent et laissèrent passer la joyeuse troupe, qui traversa le vestibule à la suite de Louise, et vint se ranger sur l'étroite pelouse qui séparait le château de l'étang.

Un seul cri, un cri d'admiration salua le spectacle féerique et ravissant qui se déroulait sous les yeux des convives éblouis. Les deux rives du petit lac étaient bordées de flammes éclatantes qui brisaient dans l'onde calme et pure leurs mille clartés vacillantes, et teignaient les bois de lueurs rougeâtres et ardentes; étrange contraste avec les pâles rayons de la lune qui montait à l'horizon comme un grand disque d'or. Au milieu de l'étang se détachait vivement une petite île, nommée l'*île des Aunes*. Ce soir-là elle rayonnait de lumière; une ceinture de feu en dessinait les contours, et des guirlandes de verres de toutes couleurs s'entrelaçaient capricieusement jusqu'au sommet des arbres qui lui donnaient son nom. Au fond du paysage, on apercevait vaguement les hautes cheminées de la forge du Prince, couronnées d'une gerbe mouvante d'étincelles, et l'on entendait le bruit sourd et monotone des pesants marteaux qui s'abattaient en cadence sur le fer arraché à la fournaise. Plus loin encore, se dessinaient les contours tremblants et indécis des collines arides et sauvages qui touchent à la forêt, — et tout au-dessus, le dôme du ciel dont l'azur foncé se reflétait dans l'étang avec ses myriades d'étoiles, flambeaux éternels, étonnés de rencontrer dans leur miroir sans tache la réverbération orgueilleuse de ces flambeaux d'une nuit.

Lorsque la marquise eut bien joui de la surprise et de l'enchantement de ses compagnons, elle s'avança jusqu'au bord de l'étang.

— Vicomte! dit-elle à de Marcey en lui montrant l'île des Aunes étincelante au milieu des eaux, voilà la forteresse qu'il faut prendre, et que nous allons défendre contre vous, messieurs! Suivez le bord de l'étang: vous trouverez plus loin des barques, des rameurs et des munitions. Voici votre héraut...

Elle désignait un jeune homme bien découplé, vêtu d'un bizarre accoutrement d'un rouge éclatant et armé d'une trompette.

Deux gondoles sveltes et légères étaient amarrées au bord. Louise sauta légèrement dans la première; Laure et la baronne de Neuville s'y placèrent à côté d'elle; la vicomtesse de Lemblin entra avec les deux autres dames dans la seconde, et les deux gracieuses embarcations, emportées par l'effort vigoureux des rameurs, voguèrent de conserve vers l'île des Aunes.

— En vérité, messieurs, dit de Marcey, à peine revenu de sa stupéfaction, Armide n'était auprès de la marquise qu'une médiocre enchanteresse. Je n'entends rien à ce qu'elle veut de nous, mais allons toujours en avant.

Le vicomte se mit à la tête de sa petite troupe qui longea la rive, précédée du héraut sonnant, de tous ses poumons, une martiale fanfare dont les notes cuivrées allaient mourir, d'échos en échos, dans les profondeurs de la forêt.

En face de l'île des Aunes, les assiégeants trouvèrent deux barques, et dans ces barques, de grands paniers remplis d'œufs.

— Oh! oh! dit le vicomte en riant, nous voudrait-on accommoder en omelettes, messieurs?

— Je me donne au diable si je devine le mot de cette énigme, répondit le marquis de Florenges.

— Allons le chercher, messieurs, s'écria le chevalier de Sussy; nous n'avons pas à aller loin!...

On s'embarqua. Au moment où le vicomte donnait aux rameurs l'ordre de départ, l'intendant du château qui restait sur le bord dit en souriant :

— Messieurs, ne craignez rien! n'épargnez pas les œufs! Madame a donné ordre qu'on vous en amenât à pleine discrétion...

Digitized by Google

— Ah çà! pour qui nous prend-on? s'écria de Marcey; ce brave homme s'imagine-t-il qu'au sortir d'un excellent dîner il nous reste un appétit à mettre sur les dents toutes les poules du Luxembourg?

Les barques étaient déjà trop loin de la rive pour qu'il fût possible de demander des explications à l'intendant.

— Par ma foi, messieurs, je m'y perds! ajouta le vicomte en regardant l'île des Aunes qui se rapprochait rapidement.

— Et moi, donc! dit sentencieusement le marquis de Florenges en soupesant distraitement dans sa main un œuf pris dans le panier le plus proche.

Au centre de l'île s'élevait une estrade toute couverte de fleurs, toute resplendissante de lumières: une musique délicieuse s'y faisait entendre. Les abords étaient défendus par une légère et gracieuse balustrade ornée de verdure. Une seule porte donnait accès dans l'île. La marquise s'y tenait; — ses compagnes occupaient différents points du littoral menacé par les arrivants. Plus ceux-ci approchaient, plus ils s'émerveillaient, moins ils devinaient et ce qu'ils allaient faire et l'accueil qui les attendait.

— Allons, héraut! dit le vicomte en désespoir de cause, sonne ta plus belle fanfare!

La trompette résonna guerrièrement.

Les barques n'étaient plus qu'à dix toises de l'île. Le vicomte, debout sur l'avant de son embarcation, cherchait à découvrir le dessein de sa charmante ennemie. Celle-ci ne lui laissa pas le loisir de réfléchir longtemps.

— A vos postes, mesdames! s'écria-t-elle. Feu bien nourri! A vous, vicomte!

A peine Louise avait-elle prononcé ces mots, qu'un œuf vint s'aplatir sur la fine chemise de de Marcey.

— Hum! dit le vicomte surpris de cette brusque attaque, voici un jabot qui n'aura de longtemps besoin d'empois!

Cependant les assiégées n'écoutèrent que trop bien les encouragements de la marquise; une pluie d'œufs commença à tomber sans interruption sur les barques. Il fallut un peu de temps au pauvre vicomte et à sa troupe avant qu'ils pussent reprendre pied et haleine. Les habits de velours, les vestes de soie et les culottes de satin étaient fort compromis lorsqu'ils comprirent l'utilité des paniers d'œufs. Ils se mirent à riposter, mais avec un désavantage évident. En premier lieu, ils s'étaient trouvés pris à l'improviste, ce qui jetait du désordre dans les manœuvres; ensuite leur point d'appui était si mouvant qu'à chaque œuf lancé ils perdaient l'équilibre et que plus d'un se coucha tout de son long dans la barque. Dieu sait quels joyeux éclats de rire ces chutes provoquaient dans la place assiégée dont la garnison parvenait, grâce aux retranchements, à éviter les coups mal assurés de l'ennemi. Le combat dura longtemps, car l'île était bien approvisionnée, et les assaillants s'entêtaient à ne pas battre en retraite. Ils firent bien, — car il vint un moment où les munitions des assiégées furent à leur fin. De Marcey, voyant le feu se ralentir, puis cesser, en comprit le motif et fit dans les règles sommation de capituler. La garnison poussa les hauts cris, et la marquise commença à parlementer pour traîner les choses en longueur. Elle voyait une barque se détacher de la pelouse du château et s'avancer vers l'île à force de rames, et elle savait que cette barque apportait des munitions qui permettraient de reprendre vigoureusement la défensive. Le vicomte discutait, par galanterie, les conditions de la reddition. Mais le malheur voulut que le baron de Rosny, en lavant sa perruque endommagée, aperçût l'embarcation de secours. Il en prévint de Marcey, qui comprit que s'il hésitait encore tout serait remis en cause et l'avantage de la position perdu. Il ordonna l'assaut. En un clin d'œil les assiégeants touchèrent le rivage et franchirent la balustrade. Alors, les assiégées, perdant soudainement tout courage, se réfugièrent au pied de l'estrade et attendirent en silence que le vainqueur dictât ses conditions.

— Ah! vicomte, dit câlinement Louise, nous vous avons tendu un guet-apens, et nous en voici bien punies.... Nous sommes à votre merci!

— C'est vrai, marquise! En bonne guerre, vous perdez les bénéfices de la capitulation : la place est prise d'assaut!

Digitized by Google

— Mais elle a affaire à un généreux vainqueur, n'est-ce pas?

— Marquise! marquise! vous abusez de votre puissance : vous savez bien qu'on ne peut résister à votre sourire!

— Prouvez-le donc, flatteur! et, seulement alors, je vous croirai...

— Je commande, marquise, que vous me permettiez de baiser votre belle main, et que chacune de nos charmantes prisonnières accorde la même faveur à l'un de mes soldats.

Louise tendit, en souriant, la main au vicomte qui la pressa sur ses lèvres en se mettant à genoux. Tous les couples en firent autant, tandis que la musique de la place faisait entendre ses plus doux accords et la trompette du héraut son chant le plus triomphal. Après que la paix eut été signée ainsi à l'amiable, vainqueurs et vaincus quittèrent l'île des Aunes, et les quatre barques regagnèrent ensemble le Pont-d'Oye sans que rien vînt troubler la bonne entente rétablie.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME. — REGARD EN ARRIÈRE.

Fata viam invenient!

VIRGILE.

La Fatalité suit son cours.

La fin de la soirée se passa à jouer. A une heure du matin, la marquise rentra dans son appartement après avoir perdu six cents louis dont elle restait redevable au vicomte de Marcey. Sa chambre, située au premier étage donnait sur l'étang. Elle s'appuya sur le rebord de la fenêtre ouverte et se mit à songer. La nuit était d'une magnifique sérénité; c'était une de ces nuits d'été dont le calme et la fraîcheur reposent si bien des agitations du jour. Le ciel bleu semé d'étoiles sans nombre, les flots paisibles qui baisaient doucement le gazon de la rive, les murmures vagues et mystérieux que l'ombre éveillait dans la forêt, le retentissement sourd et régulier des marteaux de la forge, le reflet mourant des derniers feux de l'illumination qui s'éteignaient autour de l'étang et dans l'île des Aunes, la ligne incertaine et assombrie de l'horizon, tout, autour de Louise, prêtait au recueillement et à la rêverie. Elle rêvait — et peu à peu ressuscitait dans son âme le souvenir de cette autre nuit calme, pure et sereine comme celle-ci, de cette nuit où elle rêvait aussi, en contemplant le disque argenté de la lune, en écoutant les harmonieuses roulades du rossignol, en aspirant la senteur embaumée des lilas. Temps heureux où son cœur palpitait sous les premiers élans de l'amour, où son front portait encore la sainte couronne de l'innocence! Hélas! comme ce diadème sacré était profané maintenant! comme ces émotions virginales et pures étaient loin dans le passé!

Tout à coup la jeune femme se retira brusquement de la fenêtre... Elle tomba à genoux sur son prie-Dieu, se cacha la tête dans les mains et murmura d'une voix entrecoupée de sanglots et en fondant en larmes :

— Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi, car je ne sais pas ce que je fais!

Usons du privilége du conteur et reprenons maintenant le cours des années qui se sont écoulées depuis la splendide fête où, pour la première fois, Louise était apparue aux yeux du monde : disons au lecteur l'histoire de ce mariage impossible qui s'était fait en si peu de temps : assistons avec lui à la ruine subite et complète des espérances de Gabriel : voyons ce qui avait poussé la jeune fille à accepter cette union si fièrement repoussée lorsque le pauvre chevalier exprimait ses craintes prophétiques, et soulevons enfin le voile qui couvre l'énigme de la vie étrange adoptée, peu après son mariage, par la nouvelle marquise du Pont-d'Oye.

Dès le lendemain de la fête, Louise comprit tout ce qu'elle avait perdu par le départ de Gabriel; elle sentit, au vide immense qui se faisait tout à coup dans son existence, la place considérable qu'y tenait le chevalier. Madame de Lambertye n'était pas femme à la dédomma-

Digitized by Google

ger ; ses habitudes austères et puritaines ne pouvaient se modifier soudainement ; comme par le passé, la mère et la fille se virent fort peu, et Louise se trouva dans un complet et pénible isolement. La comparaison avec les jours que Gabriel avait passés près d'elle, jeta la jeune fille dans une grande tristesse et un profond marasme. Elle s'abandonna sans résistance à ce morne abattement qui survient dans les premiers temps d'une séparation. Elle chercha la solitude parce qu'elle lui permettait de remonter dans le passé. Elle revoyait Gabriel depuis son arrivée à Luxembourg jusqu'à ces adieux si tendres, si passionnés, si douloureux ; elle le voyait timide, inquiet, soucieux, osant à peine lever les yeux sur elle ; puis s'enhardissant par la pensée du prochain départ, et laissant entrevoir dans une heure d'élan involontaire cet amour qui devait faire explosion sitôt après. Elle recommençait avec lui l'ascension des rochers de Clausen ; — elle recherchait les moindres paroles du chevalier gravées au fond de son cœur en traits ineffaçables ; elle repassait par cette série de nouvelles et puissantes émotions qui avaient abouti à l'émotion suprême de cet instant où la mort l'attirait au fond de l'abîme auquel Gabriel l'avait arrachée. Elle reprenait, un à un, les mille détails pleins de charmes de la marche de cette passion qui s'était emparée de son cœur en souveraine ; mais, hélas ! c'était toujours pour arriver à ce triste dénoûment de la séparation, à cette désolante réalité de l'absence. Il n'est personne qui n'ait trouvé un douloureux plaisir à échapper au présent pour revivre fiévreusement les bonheurs d'un passé perdu. Ainsi faisait Louise. Presque toujours renfermée dans cet appartement tout plein des souvenirs de Gabriel, tout entière à ses rêveries aimées, elle sortait rarement, ou, si elle le faisait, c'était pour retrouver une de ces promenades qu'elle avait faites jadis avec le chevalier, et qui réveillaient en elle, à chaque pas, d'amers et inutiles regrets. Cette concentration en elle-même, cette vie intérieure en dehors de la vie ordinaire changea le caractère de Louise. D'expansive et joyeuse qu'elle était, elle devint réservée et pensive. La passion comprimée alluma dans son regard un feu sombre ; ses lèvres ne sourirent plus qu'à demi ; ses joues perdirent leurs fraîches couleurs ; son front devint pâle et soucieux. Ce changement fut bientôt si frappant que madame de Lambertye s'inquiéta de la tristesse et du dépérissement de sa fille et voulut en savoir la cause. Mais sa mère était la dernière personne que Louise eût choisie pour confidente ; elle garda son secret, et, lasse des tentatives inutiles qu'elle avait faites pour s'en emparer, madame de Lambertye cessa de s'en préoccuper pour revenir à son projet favori, à ce mariage qui était le but de ses plus ardents désirs.

Christophe, on le pense bien, n'avait pas tardé à profiter de l'invitation que lui avait adressée madame de Lambertye. Il avait reçu de celle-ci le plus gracieux accueil. Quant à Louise, elle avait revu le jeune baron d'Esch avec une parfaite indifférence et même avec un peu d'ennui. Elle s'était bornée à lui témoigner ces égards de rigueur qu'impose la politesse banale. Christophe avait interprété cette conduite à faux : il trouvait moyen d'expliquer chaque action de la jeune fille à son avantage, et en cherchait la source dans une bienveillance illusoire qui n'avait jamais existé. Lorsque les hommes ressentent vivement l'amour, il se passe en eux des phénomènes bien différents. Les uns doutent d'eux-mêmes, s'abandonnent à des craintes exagérées et n'osent se livrer à l'espérance : en proie à une défiance que souvent rien ne justifie, ils perdent la conscience de leur valeur personnelle, en même temps qu'ils se font de la femme qu'ils aiment une idole inabordable et inflexible : ceux-là, même lorsqu'ils sont aimés, ne s'en aperçoivent qu'au dernier moment, et se laissent aller, sans motifs plausibles, au découragement. Les autres procèdent tout différemment ; convaincus de la sincérité de leur passion, ils s'imaginent que celle qui l'a éveillée ne peut se défendre de la partager ; ils voient ses moindres actions, ses démarches les plus simples à travers le prisme de leur amour, et ne peuvent douter qu'ils ne soient aimés. Christophe appartenait à cette catégorie. Ainsi, tout dans la conduite de Louise envers lui affermissait son

Digitized by Google

espoir. Si la jeune fille tardait à se présenter au salon, c'est qu'elle devait se faire une contenance ; — si elle se retirait avant la fin de sa visite, c'est qu'elle craignait de se trahir ; — si elle lui adressait la parole, c'était l'indice d'une préférence particulière ; — si elle paraissait triste, réfléchie, et prenait peu de part à la conversation, ce qui arrivait presque toujours, c'était le résultat de la contrainte qu'elle devait s'imposer. Cependant Christophe n'était point fat. Il aimait avec toute la sincérité du premier amour, et se serait persuadé avec d'autant plus de difficulté qu'on ne le payait pas de retour, que son mariage avec Louise était chose convenue, et qu'au fond rien dans la conduite de celle-ci ne prouvait qu'elle le vît de mauvais œil.

Cependant, malgré la quasi-conviction qu'il serait bien reçu, malgré les nombreuses occasions que lui avait fournies madame de Lambertye, le jeune homme ne s'était pas aventuré à parler à Louise de ses sentiments, bien que plus d'un mois se fût écoulé depuis la fête où il l'avait rencontrée pour la première fois. Un jour il se trouva seul avec madame de Lambertye, et celle-ci mit à profit le tête-à-tête pour l'engager à se déclarer ouvertement à sa fille. Christophe, mis ainsi en demeure, dit que mainte fois il s'était proposé fermement de parler à Louise, mais que toujours il s'était senti retenu par une invincible timidité,— et comme la marquise s'efforçait de le rassurer, il lui demanda en grâce de se vouloir bien charger d'aborder la première ce difficile sujet, et jura qu'il se sentirait beaucoup plus fort lorsqu'il aurait une raison positive de croire qu'il lui serait fait un bon accueil. Madame de Lambertye, qui désirait voir se conclure le plus tôt possible une affaire qui lui tenait tant à cœur, n'hésita pas à promettre son intervention, et s'engagea à sonder les dispositions de Louise à l'égard de Christophe. Dès le soir même, elle s'acquitta de sa promesse, et parla à sa fille comme si Christophe l'avait chargée de lui offrir sa main. Louise pâlit mortellement et chancela comme prise de vertige, à cette ouverture si inattendue. Madame de Lambertye, stupéfaite de l'effet qu'elle avait produit, et fort loin d'en pressentir la véritable cause, se mit en devoir de reconforter la jeune fille et tenta de mille façons de la décider à s'expliquer ; mais Louise refusa positivement de parler, et comme sa mère continuait à la presser, elle demanda, pour échapper à cette obsession, le temps de réfléchir jusqu'au lendemain. La marquise accorda le délai.

Louise passa une affreuse nuit sans sommeil et sans repos ; non pas qu'elle eût hésité sur le parti qu'il lui fallait choisir, sa décision était arrêtée dès le premier instant ; mais ses anxiétés portaient sur la manière dont elle s'y prendrait pour faire connaître cette décision à sa mère, et surtout pour la lui faire accepter. Le lendemain, elle déclara à la marquise que Christophe lui semblait fort bien de tout point, mais que néanmoins elle ne pouvait autoriser ses assiduités, parce que jamais elle ne pourrait consentir à lui donner sa main. La marquise fut tout ahurie de cette déclaration faite d'un ton bref et péremptoire, sans ambages ni circonlocutions. Le coup était si rude et si imprévu, qu'à son tour elle eut grand'peine à se remettre. Elle demanda à Louise, au nom de l'autorité maternelle, quels motifs si puissants lui dictaient ce refus net et précis. La jeune fille, qui puisait dans son cœur ses courageuses inspirations, raconta simplement l'histoire de son amour pour Gabriel et la solennelle promesse qu'elle lui avait faite de ne jamais être à un autre qu'à lui. Madame de Lambertye se récria fort, et combattit, par toutes les raisons bonnes ou mauvaises qu'elle put trouver, la résolution de Louise. Enfin, elle menaça... Mais Louise ne se laissa émouvoir ni par les arguments ni par les menaces de sa mère, et dit que sa détermination était si irrévocable qu'elle prendrait le voile plutôt que d'en changer. La marquise, irritée d'une résistance qu'elle prévoyait si peu, se retira, en intimant à sa fille rebelle l'ordre de ne pas quitter son appartement. Louise, tout heureuse du courage avec lequel elle avait défendu son amour, se résigna avec une joie secrète à la reclusion qu'on lui imposait.

La marquise se garda bien de parler à madame du Bost-Moulin ou à son fils de l'explica-

Digitized by Google

tion qu'elle avait eu avec Louise. Elle espérait que celle-ci changerait bientôt d'avis. La solitude et la réflexion devaient rendre tout leur poids aux avantages d'une union avec la riche et puissante famille d'Esch, et il était impossible qu'ils ne triomphassent pas d'une passion qui n'était, à ses yeux, qu'un éphémère caprice de sentiment. Cependant, comme elle craignait une indiscrétion ou une boutade de Louise vis-à-vis de Christophe, elle la retint dans une sévère captivité, et donna pour prétexte à son absence prolongée une légère indisposition qui n'offrait aucun danger, mais nécessitait un repos absolu. Louise prenait son mal en patience, et la pensée qu'elle souffrait cette persécution pour l'amour de Gabriel soutenait son courage et adoucissait les ennuis de sa prison. Chaque jour, sa mère venait la voir et s'efforçait de battre en brèche cette résolution qu'elle avait crue plus facile à vaincre. Elle tentait toutes les voies de douceur et d'intimidation, mais, chaque jour, elle se retirait sans avoir réussi à séduire ou à effrayer sa fille, et sans avoir pu obtenir rien que l'expression ferme et respectueuse d'une détermination inflexible. Cet essai d'amener Louise à ses vues dura près de quinze jours, après lesquels madame de Lambertye dut s'avouer qu'elle avait pris une voie fausse et sans issue, et qu'elle n'obtiendrait rien directement. Elle rendit Louise à la liberté, après avoir obtenu d'elle la promesse qu'elle ne parlerait jamais à Christophe de cette affaire, promesse que la jeune fille avait faite aussitôt sans la moindre hésitation. La marquise d'ailleurs s'abstint de se prononcer sur l'amour de Louise pour Gabriel, et cessa de lui en parler, convaincue qu'une opposition ouverte ne ferait que l'enraciner plus profondément dans son cœur.

Cependant la marquise était loin d'avoir renoncé à ses vues; elle changea seulement de tactique. A la lutte de front elle substitua la ruse; à l'attaque isolée, des manœuvres adroitement combinées; à l'allure directe, une marche tortueuse et détournée. Elle confia à madame du Bost-Moulin la difficulté soudaine qui venait de surgir, et l'inutilité de ses efforts pour la vaincre. Après mûre délibération, Christophe fut à son tour mis dans le secret, et tous trois s'associèrent pour tramer un complot infâme; les deux vieilles dames le firent par entêtement, par orgueil, avec bonne foi peut-être, et persuadées qu'il fallait forcer Louise à accepter son bonheur. Christophe y prêta les mains, égaré par le fatal aveuglement de la passion qui le dévorait.

Louise ne trouva aucun changement dans les relations ordinaires avec la famille d'Esch. Seulement les visites de Christophe devinrent peu à peu moins fréquentes, et ses assiduités envers la jeune fille moins marquées. Celle-ci supposa que l'amant repoussé avait été prévenu par la marquise qu'il ne pouvait compter sur aucune réciprocité de sentiments. Elle lui sut gré de la délicatesse dont il faisait preuve et de la réserve dans laquelle il se renfermait; elle se crut même obligée, pour le consoler autant qu'il était en elle, de lui témoigner plus de bienveillance qu'auparavant, et se montra envers lui plus affable que jamais. La pauvre enfant s'endormit pleine de sécurité, sans soupçonner, dans sa candide et naïve innocence, le gouffre qui se creusait traîtreusement au-dessous d'elle et qui devait finir par l'engloutir.

Un soir, — on parlait de la cour de Lorraine, — madame du Bost-Moulin demanda négligemment à la marquise si elle recevait parfois des nouvelles de Gabriel. La marquise répondit que c'était fort rare, toujours par des voies indirectes, et qu'il y avait même fort longtemps qu'elle n'avait ouï parler de ce jeune parent auquel elle portait un grand intérêt. Louise n'avait pu s'empêcher de rougir en entendant prononcer le nom de son bien-aimé, mais elle était parvenue à commander à son émotion et sa tenue était très-convenable. Madame du Bost-Moulin dit, à son tour, que le jeune chevalier d'Anglure lui avait semblé fort bien de sa personne, et doué d'excellentes manières. « Mais il est fâcheux, ajouta-t-elle, qu'il se soit fourvoyé dans une aussi mauvaise compagnie; j'ai toujours pensé que le séjour des grandes villes est fort dangereux pour les jeunes gens, et pendant le voyage de Christophe à Bruxelles je n'eus pas une heure de repos!» Madame de Lambertye joua un grand

Digitized by Google

étonnement à cette vague et perfide insinuation; elle protesta qu'elle n'avait jamais entendu dire que du bien de Gabriel et demanda à madame du Bost-Moulin ce qu'elle avait voulu faire entendre. Celle-ci se défendit de donner des explications et témoigna un vif regret d'avoir abordé ce sujet; elle croyait la marquise aussi bien informée qu'elle. Mais la marquise n'avait garde de se tenir pour satisfaite : elle insista, et madame du Bost-Moulin, après bien des circuits et des détours, confessa qu'elle tenait d'une source au-dessus de tout soupçon que Gabriel, entraîné par des amis corrompus, menait la vie la plus débauchée et la plus condamnable : il était devenu fieffé libertin et passionné pour le vin et pour le jeu; il faisait scandale entre tous; elle alla jusqu'à laisser supposer qu'en plus d'une occasion le chevalier avait failli aux lois de l'honneur. Le tout était enveloppé de mystérieuses réticences qui laissaient à l'imagination le champ le plus vaste. La marquise feignit d'être révoltée et défendit avec feu Gabriel de ce qu'elle appelait d'odieuses calomnies. Madame du Bost-Moulin se montra alors plus explicite : elle cita des faits et des noms à l'appui de ce qu'elle avait avancé, et raconta une histoire galante et quelques turpitudes sur le compte de Gabriel. Elle ajouta qu'il n'était bruit à la cour que de ses débordements, puis elle s'excusa fort d'avoir touché un sujet aussi pénible. Le coup était porté. Louise, pâle et silencieuse, avait écouté, la mort dans l'âme, ce récit dont chaque parole lui déchirait le cœur. Elle eut pourtant la force de cacher ses souffrances pendant le reste de la soirée; — comme l'enfant spartiate, elle sourit tandis qu'elle se sentait mourir, et les regards scrutateurs qui cherchaient à lire sa pensée sur son front y retrouvèrent bientôt sa sérénité habituelle, un instant éclipsée. Mais lorsqu'elle se trouva seule, la jeune fille déposa son masque d'insensibilité et donna un libre cours à sa douleur. La nuit se passa pour elle dans le désespoir et dans les larmes. Nous renonçons à dire ce qu'elle souffrit; il y a des chagrins qui ne se mesurent ni ne s'analysent.

Le lendemain, Louise plus calme chercha à se rendre compte de ce qui s'était passé : elle pesa la valeur des accusations portées contre Gabriel et s'étonna du peu de crédit qu'elles méritaient. Au premier moment elle avait baissé la tête sous le coup, tant il était violent et brutalement asséné; mais, lorsque l'étourdissement fut dissipé, elle se demanda quelle confiance elle pouvait avoir dans les paroles de madame du Bost-Moulin; elle se souvint que celle-ci n'avait pas dit d'où lui venaient ses renseignements. Un changement soudain s'opéra dans ses idées. Rien ne lui prouvait que Gabriel fût coupable; son cœur lui disait qu'il ne pouvait l'être. La foi de la jeune fille en son bien-aimé se ranima plus vive que jamais. Elle demanda pardon à Gabriel d'avoir douté un instant de lui, et quand madame de Lambertye lui parla des tristes révélations de la douairière d'Esch, elle répondit qu'elle n'y croyait aucunement et que la calomnie s'attaquait souvent à la vie la plus irréprochable. La marquise fut très-surprise de ce retour de confiance sur lequel elle n'avait pas compté; mais, fidèle au système de détours qu'elle avait adopté, et loin de chercher à persuader sa fille, elle dit qu'elle-même doutait beaucoup de l'exactitude des informations de madame du Bost-Moulin, et ajouta que l'intérêt sincère qu'elle portait à Gabriel lui faisait un devoir de s'assurer de la fausseté des imputations articulées contre lui.

Peu de jours après, la marquise dit à Louise, sans avoir l'air d'attacher beaucoup d'importance à ses paroles, qu'elle avait reçu des renseignements précis de Nancy. Il y avait beaucoup d'exagération dans les bruits répandus sur le chevalier : le tout se bornait à de petits soupers et à des amourettes qui avaient eu quelque éclat, mais qu'excusait en partie la jeunesse de Gabriel. Réduite à ces proportions minimes en apparence, l'accusation oubliée reprit aux yeux de Louise toute son importance. Ce qui lui parut avéré, c'est que Gabriel avait aimé et aimait d'autres femmes qu'elle. Cette conviction réveilla toutes ses douleurs, et ce fut en vain qu'elle chercha dans son cœur des raisons qui rendissent au chevalier son innocence. L'infidélité, même passagère, est le dernier crime que pardonne une femme à celui qu'elle aime.

Madame de Lambertye aviva et agrandit

Digitized by Google

avec une infernale habileté la blessure qu'avait reçu le cœur de Louise. Fausses insinuations, perfides allusions, pitié affectée et à demi dissimulée comme par un tendre égard pour une souffrance qui ne se confie pas mais ne se peut cacher, la marquise mit tout en œuvre; elle ne réussit que trop, hélas! dans la triste tâche qu'elle avait entreprise. De jour en jour Louise sentait le doute s'infiltrer plus avant dans son âme. Elle cédait peu à peu à cette fatale tendance du cœur humain à donner tort à l'absent, à condamner celui qui n'est pas là pour se justifier. Elle qui avait si solennellement promis à Gabriel une foi immuable et que rien ne saurait ébranler, elle se laissait aller à douter, elle ne croyait plus! Ainsi en arrive-t-il souvent : l'amour est craintif et soupçonneux de sa nature; l'éloignement augmente cette prédisposition. On se crée mille chimères; on prête un corps à des fantômes illusoires qu'un mot de celui qu'on aime suffirait à dissiper; la confiance s'affaiblit; on en vient à partager insensiblement la façon de penser que l'intérêt ou une sollicitude bien ou mal entendue dicte à ceux qui vous entourent. Quand les choses en sont à ce point, malheur à celui qui n'arrive pas pour regagner le terrain qu'il a perdu. Un pas encore, et il ne trouvera plus que l'indifférence, l'abandon et l'oubli. Gabriel ne vint pas, et ce fut ce qui le perdit.

Un jour, Louise, pensive et soucieuse, se trouvait seule dans cette chambre où, pour la dernière fois, Gabriel lui avait juré qu'il l'aimerait toujours. Les souvenirs que tout lui rappelait autour d'elle, souvenirs jadis si chers, remplissaient aujourd'hui son cœur d'amertume et de douleur. Tout à coup la jeune fille leva son front pâle et tressaillit en voyant entrer sa mère. Cette visite était tellement en dehors des habitudes de la marquise qu'il avait fallu un motif bien grave pour l'y décider.

— Qu'y a-t-il, maman? s'écria Louise troublée en offrant un siége à la marquise.

— Merci, Louise, je ne m'assiérai pas! dit celle-ci d'une voix doucereuse. Tiens, ma fille, je t'apporte une lettre de Gabriel que je viens de recevoir pour toi...

— Oh! quel bonheur! s'écria la jeune fille en saisissant avidement la lettre que lui tendait la marquise.

Elle l'ouvrit précipitamment sans remarquer que le cachet en était brisé. C'était bien l'écriture de Gabriel : une joie immense emplissait son cœur. Elle lut : son regard humide distinguait à peine les caractères tracés par cette main chérie. Comme tout ce qu'elle avait cru pouvoir reprocher au chevalier s'était évanoui! Elle lut... mais, à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, son cœur se serrait, son front pâlissait, sa main tremblait convulsivement. Cette lettre de Gabriel était froide et respectueuse; elle y trouvait à peine la protestation d'une amitié banale. Pas un mot d'amour! Pauvre Louise, quelle affreuse déception! Lorsqu'elle eut fini, elle fixa sur sa mère un regard attristé. La marquise souriait d'un sourire faux et cruel.

— Eh bien, ma fille, dit-elle, que penses-tu de ce mariage?

— Quel mariage? s'écria Louise, frappée au cœur, et bondissant avec un douloureux élan vers madame de Lambertye.

— Mais le mariage de Gabriel avec la jeune comtesse de Bressey que m'annonce le comte de Ligniville! Ton cousin ne t'en parlerait-il pas?

C'en était trop; Louise chancela sous le poids de cette foudroyante nouvelle et tomba pâle et inanimée dans les bras de sa mère.

Elle ne revint à elle que pour tomber en proie à une fièvre terrible qui la mena aux portes du tombeau. Dans son délire, elle invoquait et maudissait tour à tour Gabriel; elle rêvait une existence enchantée avec son bien-aimé ou appelait la mort à son secours. Ah! si la mort l'eût écoutée! Mais la jeunesse triompha de la maladie : un jour les médecins déclarèrent que la jeune fille était sauvée...

Après une longue convalescence, Louise retrouva la vie et la santé, et avec la vie le souvenir de l'affreuse trahison de Gabriel. Vainement la marquise, épouvantée du résultat de ses machinations, prodigua des consolations à sa fille; vainement elle voulut lui prouver combien l'infidèle chevalier était indigne de tout amour. Louise n'écoutait rien et se renfermait obstinément dans sa douleur. Cependant les

Digitized by Google

exhortations de madame de Lambertye n'étaient pas perdues. Le même travail sourd qui, auparavant, avait lentement miné la foi de Louise en Gabriel recommençait plus actif. Bien que Louise n'en parlât jamais, elle ne cessait de songer au coupable abandon dont elle était victime. Un levain de haine fermentait dans son âme ulcérée : le désir de la vengeance se levait au fond de sa douleur. Enfin, elle annonça à sa mère qu'elle consentait à donner sa main à Christophe. Elle se sacrifiait tout entière pour frapper Gabriel du même coup qu'elle en avait reçu; elle ne pouvait croire que le chevalier l'eût tout à fait oubliée et qu'il ne restât pas dans le cœur du traître un point douloureux et vulnérable.

La marquise, stupéfaite de cette brusque décision, ne chercha pas à s'en rendre compte. Triomphante de voir son projet aboutir à bonne fin, elle courut annoncer cette heureuse nouvelle à madame du Bost-Moulin qui ne se tint pas de joie. Le même jour, Christophe déclarait son amour à Louise et lui demandait en retour un peu d'affection. La jeune fille, pâle et rêveuse, répondit qu'elle lui avait voué toute son estime, et désirait que l'union se conclût sans retard. Les conjurés n'avaient que trop de sujets de satisfaire ce désir de la pauvre Louise. On passa par-dessus toutes les formalités dont on pouvait se dispenser, et peu de jours après, le 3 mai 1742, le contrat était signé en grande pompe. Louise traça son nom d'une main fiévreuse, en songeant au parjure de Gabriel. On reconnaît encore sur le vélin, à l'incertitude de son écriture, d'habitude si ferme, le tremblement qui l'agitait.

Voilà comment Louise de Lambertye était devenue la femme de Christophe d'Esch, marquis du Pont-d'Oye.

Un mois à peine après son mariage, la marquise du Pont-d'Oye apprit par une lettre désespérée du chevalier d'Anglure dans quel horrible guet-apens elle était tombée. Les désordres de Gabriel, son infidélité, son mariage, tout était faux ! Par une triste fatalité, le chevalier lui-même avait aidé au succès du complot. Ignorant que Louise eût confié son amour à sa mère, il avait écrit à sa bien-aimée ce billet froid et compassé qui pouvait se mettre sans danger sous tous les yeux, mais il y en avait renfermé un autre, pour Louise seule, quelques lignes seulement pleines d'amour et de dévouement, et qui eussent suffi à sauver la pauvre enfant... La marquise de Lambertye avait soustrait cette seconde lettre et n'avait remis à sa fille que la première, qui ne devait contribuer que trop à la convaincre de l'indifférence de Gabriel. Le chevalier, qui ne pouvait soupçonner l'odieuse trame dont Louise avait été victime, adressait à l'infortunée mille reproches pleins d'amertume et de désespoir, et lui demandait compte de son bonheur perdu... Ce fut pour elle un coup de foudre...

Est-il besoin que nous expliquions pourquoi, depuis lors, elle s'était jetée à corps perdu dans cette vie folle et tourmentée?

Elle n'avait plus entendu parler de Gabriel.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME. — LE BOUDOIR.

— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
— Il change d'infortune. — Ami, reprends courage.
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.

ANDRÉ CHÉNIER.

Nous sommes au lendemain du siége de l'île des Aunes. Bien qu'il ne fût que dix heures du matin, il faisait déjà jour chez Louise, qui venait de sonner sa femme de chambre.

La jeune marquise, enfoncée dans les bras moelleux d'un fauteuil tout à fait confortable, comme on dirait aujourd'hui, se blottit avec un mouvement de chatte frileuse dans les plis amples d'un délicieux peignoir de satin bleu de ciel, tout garni de magnifiques dentelles. Malgré la douce température de l'appartement, elle se sentait prise de ce léger frisson qui saisit ceux qui viennent de passer une nuit sans repos. Louise sortait d'une de ces fréquentes et pénibles insomnies que lui apportaient le souvenir du passé et la conscience du présent; car trop souvent ses efforts pour bannir de tristes préoccupations n'y réussissaient pas. Vainement elle avait recours au tumulte, au bruit, aux folies, aux fatigues de cette existence qu'elle s'était faite si tumultueuse, si bruyante, si folle, si accablante. Au sortir de ces fêtes, elle ne trouvait pas le repos qu'elle leur avait demandé; et si parfois elle s'endormait sous le poids d'une lassitude excessive, les échos frivoles et vains des plaisirs du jour écoulé ne pouvaient faire taire dans ses rêves la voix fatale et sombre qui, depuis son mariage, visitait son chevet dans le silence et la solitude de la nuit. Elle se réveillait en sursaut, et son pauvre cœur palpitant voyait repasser, comme une amère ironie, les perspectives enchanteresses de ce bonheur si ardemment espéré, si soudainement perdu.

Ce jour-là, Louise était plus triste que jamais. Son beau front penché mélancoliquement, ses joues pâlies, son regard fixe et enflammé, son attitude affaissée, tout trahissait la prostration dans laquelle l'avaient jetée les heures pesantes et éternelles de la nuit. D'une main elle froissait avec une impatience fébrile les glands de la cordelière de soie blanche négligemment nouée autour de sa taille; de l'autre, elle caressait distraitement la tête intelligente de Zéphyr, qui venait de poser ses pattes noires sur les genoux de sa maîtresse, et la regardait avec cet œil compatissant des chiens, qui semblent lire la douleur sur la physionomie et la partager.

Pauvre femme! quelle obscure énigme pour qui l'eût vue si morne dans ce frais et riant boudoir où tout respirait une charmante coquetterie! Quelle énigme pour ceux-là surtout qui la voyaient chaque jour au milieu d'eux, le

Digitized by Google

sourire sur les lèvres, la joie sur les traits, l'éclair du plaisir dans les yeux! Quelles impossibles suppositions n'eussent-ils pas faites pour deviner cette souffrance éternelle, si obstinément dissimulée sous un masque joyeux et menteur!

Cependant la femme de chambre ne répondait pas à l'appel de Louise. Celle-ci, impatiente de ce retard, se souleva à demi, tendit la main vers le cordon de la sonnette, et lui imprima une brusque secousse en se laissant retomber dans son fauteuil. Un instant après, la soubrette entra.

— Pourquoi ne viens-tu pas lorsque je t'appelle, Lisette? dit la marquise; voici deux fois que j'ai sonnée!

— Pardonnez-moi, madame, je n'ai pas entendu! Ordinairement madame n'a pas besoin de mes services avant midi... et j'avais cru...

— C'est bien, Lisette; coiffe-moi.

En femme de chambre bien apprise, Lisette n'ajouta pas un mot à sa justification, prépara tout ce dont elle avait besoin, dénoua la magnifique chevelure de Louise, qui s'épandit en ondes soyeuses sur ses épaules, et se mit prestement à l'œuvre. Lisette (elle avait abandonné son vrai nom pour ce nom à la mode), Lisette était une fort jolie fille, fringante, alerte, à l'œil vif, à la tournure leste et provoquante, au minois éveillé, une vraie soubrette de comédie en un mot. Elle s'acquittait de sa tâche comme une maîtresse perruquière, et faisait avec la marquise un groupe charmant, qui eût pu servir de modèle à un délicieux tableau de genre.

— Où étais-tu lorsque je t'ai appelée, Lisette? demanda Louise après un court silence.

— J'attendais les ordres de madame! dit la jeune fille d'une voix soumise et obséquieuse.

— Pas depuis longtemps, à coup sûr, Lisette! car j'ai sonné il n'y a pas cinq minutes, et tu n'as pas entendu...

— Croyez-vous, madame, qu'il y ait si peu de temps?

— J'en suis tout à fait certaine, Lisette. Dis-moi donc où tu étais alors...

— Oh! mon Dieu, je croyais que madame n'aurait pas besoin...

— Fort bien, Lisette, interrompit la marquise; c'est l'excuse que tu me donnais il n'y a qu'un moment; mais ce n'est pas ce que je veux savoir. — Où étais-tu?

— J'étais sortie un instant, madame, et je m'étais arrêtée à causer dans la cour...

— Ah! tu as appris du nouveau? Que dit-on dans le pays?

— Madame sait bien qu'on ne s'occupe que d'elle. Il n'est personne qui ne parle de la splendeur et du luxe des fêtes du Pont-d'Oye, et il n'est question, à dix lieues à la ronde, que du retour de madame la marquise...

— Vraiment! dit Louise en souriant; que dit-on de madame la marquise, Lisette?

La jeune fille se tut, et parut plus absorbée par la coiffure de sa maîtresse;—mais celle-ci, ne recevant pas de réponse, se tourna vers la soubrette, qui rougit jusqu'au front en rencontrant le regard interrogateur de la marquise.

— Eh bien! que signifie ce silence, et pourquoi ne réponds-tu pas à ma question?

— Dame! dit la jeune fille avec embarras, je ne sais rien qui puisse intéresser madame...

— Au contraire, Lisette; je suis convaincue que tu sais beaucoup de choses, et je m'étonne qu'il te faille tant prier pour te décider à parler... ce n'est pas ton habitude...

— Oh! madame...

— Lisette, je veux savoir ce qu'on dit de moi! Parle, je te l'ordonne, puisqu'il le faut.

— Madame peut être assurée qu'elle ne trouverait aucun intérêt à de ridicules commérages de paysans; ces gens-là n'ont jamais rien vu...

— Mais, encore une fois, que dit-on? s'écria Louise en frappant mutinement du pied, ce qui était chez elle l'indice d'une suprême impatience.

— Puisque madame le veut absolument, je parlerai... On dit...

Lisette s'arrêta comme si elle reculait devant une énormité.

— On dit...? répéta la marquise, dont la curiosité était vivement excitée.

— Il en sera, ma foi, ce qui pourra! dit Lisette d'un ton décidé; mais madame se souviendra que c'est elle qui m'a forcée à le lui

Digitized by Google

répéter... On dit que madame la marquise a fait un pacte avec l'enfer et vendu son âme au diable!...

— Oh! oh! s'écria Louise en riant aux éclats et en se renversant dans son fauteuil; voilà une idée fort plaisante assurément! Mais, à ce compte, Lisette, mon salut éternel est fort compromis, et je suis bien curieuse, en vérité, d'apprendre le fond de cette accusation...

— Madame pense bien qu'il n'y a rien de raisonnable là dedans; mais les gens de la campagne sont ainsi faits! Eux qui vivent au jour le jour, et qui ne voient jamais dix écus ensemble, surtout dans un pays de pauvreté comme celui-ci, ils ne comprennent pas que madame puisse faire de si grandes dépenses pour son plaisir sans que le diable s'en mêle... Et puis...

Lisette suspendit de nouveau sa confidence, mais sur un signe impératif de Louise elle continua :

— Et puis, madame la marquise va rarement à l'église de Habay, et depuis la mort de monsieur de Raggi, il n'y a plus d'aumônier au château...

— Que de balivernes, Lisette! Comment peut-on se mettre en tête de pareilles choses? L'aumônier de monsieur de Raggi est mort peu de mois après lui; s'il n'a pas eu de successeur, c'est à monsieur du Pont-d'Oye qu'il s'en faut prendre et non à moi qui étais encore à la messe ce dernier dimanche...

— Eh bien! même alors les mauvaises langues trouvent encore à gloser. Madame se fait toujours accompagner, même à l'église, par Ébène. La peau noire de ce pauvre garçon fait beaucoup parler sur son compte. Il n'en manque pas qui auraient peur de se rencontrer seuls avec lui, et qui ne se gênent pas pour dire qu'il est Belzébuth en personne, et que le mauvais esprit a pris cette forme pour s'attacher pendant un temps au service de madame...

— En vérité, Lisette, dit la marquise, voilà de sottes inventions!

— C'est pour cela que je n'en voulais pas parler à madame, mais elle l'a voulu. Et tenez, continua Lisette en désignant l'épagneul qui couvrait de caresses la main charmante de sa maîtresse, il n'y a pas jusqu'à Zéphyr auquel on ne fasse un crime de la couleur de son poil! Ensuite, on a remarqué les poules noires de madame... Il n'y en a pas dans le pays qui leur ressemblent...

— Je le crois bien! dit Louise en souriant, c'est une espèce des plus rares que je dois à l'obligeance de monsieur de Buffon, qui ne croyait pas, en m'en donnant un couple, me valoir si mauvaise renommée.

— Enfin, on ne peut pas empêcher les gens de faire des histoires! dit philosophiquement Lisette; madame me rendra cette justice que je ne lui aurais pas parlé si elle ne me l'avait ordonné, et j'espère qu'elle ne m'en voudra pas de ma franchise.

— Loin de là, Lisette! je t'en suis fort reconnaissante, et suis très-enchantée de savoir l'opinion qu'on s'est faite de moi dans le pays. Y a-t-il beaucoup de gens qui parlent ainsi?

— Oh! pour cela oui! Madame sait comment sont les paysans... Ils ressemblent aux moutons; quand le bélier a sauté, tous les autres sautent, fût-ce dans le feu. C'est comme cela qu'on a parlé du diable d'une bouche à l'autre; — et, pas plus tard que tout à l'heure, le père Thibaut m'en causait encore à propos de la fête d'hier soir...

— Qui est ce père Thibaut?

— Un vieux radoteur, vous pensez bien! Il loge là-bas dans une mauvaise baraque, près du bois, au bord de l'étang. Il paraît que monsieur de Raggi avait des bontés pour lui, et je ne sais vraiment comment cela se pouvait faire, car il a une vraie mine de réprouvé celui-là! On peut le dire sans lui faire tort. C'est un fainéant qui a perdu à la mort du feu marquis les aumônes qu'il lui escroquait, — et c'est bien sûr pour cela qu'il est si acharné contre madame...

— Il m'en veut beaucoup, ce père Thibaut?

— On ne s'en fait pas une idée! C'est au point que, tout à l'heure, dans la cour même du château, en me contant que sa femme est malade, il ne me disait que, bien sûr, ma dame lui avait jeté un sort?...

Lisette, craignant d'avoir été trop loin, cessa de parler, et se mit à donner la dernière main à la coiffure de la marquise. Celle-ci était tom-

Digitized by Google

bée dans une profonde rêverie, et paraissait ne plus songer à provoquer de nouvelles indiscrétions de la soubrette.

— Crois-tu, Lisette, dit-elle enfin, que le père Thibaut soit encore dans la cour?

— Oh! c'est bien possible, madame! et s'il n'y est pas, il n'est certes pas loin; car il rôde toujours aux alentours du château, ce vieux grigou-là.

— Va me le chercher, Lisette! je voudrais lui parler...

— Lui parler! s'écria Lisette du ton d'un profond étonnement. Bien vrai, madame?

— Sans doute. Qu'y a-t-il là qui te surprenne tant? Va, et me l'amène tout de suite!

Lisette alla vers la porte. La marquise la rappela :

— A propos, Lisette, envoie-moi Ébène à l'instant!

La soubrette sortit en disant par manière de compliment adressé à elle-même :

— Madame est coiffée à ravir aujourd'hui!...

Louise roula son fauteuil devant un élégant bonheur-du-jour en marqueterie, tout incrusté d'or et d'argent. Elle traça d'une main rapide le billet suivant :

« Monsieur le marquis!

» J'étais dans une veine fâcheuse hier soir :
» j'ai perdu six cents louis; veuillez m'envoyer
» sur-le-champ cette somme par Ébène, afin
» que je dégage ma parole.

» Louise du Pont-d'Oye,
née de Lambertye. »

Elle ploya le papier, et sans se donner la peine de le cacheter, le remit à Ébène, qui venait d'entrer et attendait ses ordres :

— Porte ceci à l'instant au marquis du Pont-d'Oye, dit-elle, et attends la réponse.

Une nuance de surprise se peignit sur la face noire d'Ebène; mais habitué à une obéissance passive, le nègre s'inclina respectueusement et alla remplir sa mission...

— Ah! murmura Louise en poussant un profond soupir, quel fardeau que la vie!

La jeune femme se leva et s'approcha sur la pointe du pied de l'alcôve qui occupait un des côtés de la chambre; elle ouvrit sans bruit le rideau, et souleva, avec plus de précaution encore, le voile de soie bleue qui recouvrait un berceau placé près de son lit. Dans ce berceau reposait un jeune enfant frais et rosé : c'était Charles, le second fils de la marquise, né peu de mois auparavant. Louise le contempla longtemps avec une inquiète sollicitude. L'enfant dormait d'un sommeil calme et paisible; sa respiration était lente et régulière... un demi-sourire entr'ouvrait ses lèvres.

— Dors, mon enfant chéri, dit la mère à voix basse; dors! le réveil viendra toujours trop tôt!...

Elle laissa retomber le rideau et rentra dans l'appartement. Lisette reparut.

— Madame, le père Thibaut est là!

— Fais-le entrer, Lisette!

Le père Thibaut se montra sur le seuil. C'était un vieillard de haute taille, un peu courbé par la vieillesse, mais vert encore. Vêtu d'une blouse d'étoffe grossière jadis bleue, il tenait d'une main un énorme gourdin, et de l'autre tortillait avec embarras le bonnet de coton qu'il venait d'ôter par respect. Son front jaune était sillonné de rides profondes qui venaient se mêler à celles qui creusaient ses joues brunes et amaigries. Surpris de se trouver là, il baissait la tête, et son regard fixé sur ses gros souliers ferrés à boucles d'acier osait à peine s'en détacher pour inspecter sournoisement de côté ce luxe si nouveau pour lui.

— Avancez, mon brave homme! dit la marquise.

Le père Thibaut, à cette invitation faite d'une voix douce et avenante, fit quelques pas vers Louise, ce qui permit à Lisette de laisser retomber la portière en se retirant sur un signe de sa maîtresse. Lorsque le vieux paysan se vit seul avec la marquise, il promena autour de lui un regard furtif qu'eût envié un loup pris au piége. La jeune femme remarqua sa gêne et voulut la faire cesser.

— Je désire causer un instant avec vous, père Thibaut;—asseyez-vous, lui dit-elle en désignant un fauteuil assez rapproché du sien.

— Le père Thibaut n'est pas fatigué! répondit le paysan dans le patois de Habay que

Digitized by Google

nous traduisons pour la plus grande facilité du lecteur.

— Nous serions cependant plus à l'aise, répartit la marquise en employant à son tour le langage rude et primitif de son interlocuteur.

Le père Thibaut fut si surpris qu'il leva sur Louise ses yeux fauves ombragés d'épais sourcils blancs comme la neige. Mais il les baissa aussitôt, et se mit à tourmenter de plus belle sa *bonnette*, sans dire un mot et sans changer d'attitude.

— J'ai appris par Lisette que votre femme est malade, père Thibaut! reprit la marquise.

— C'est vrai! dit le paysan; la vieille Thibaude est sur le grabat et s'en va gémissant et geignant depuis tantôt huit jours.

— C'est mal à vous de ne pas me l'avoir fait savoir plus tôt; je vous aurais envoyé mon médecin, et elle serait guérie aujourd'hui.

— Il n'y a pas de médecin qui tienne quand l'âge est là, madame la marquise. Le père Thibaut n'est pas sans connaître les simples. J'ai donné à la femme les herbes qui l'ont toujours remise sur pied depuis tantôt soixante ans que nous sommes mariés; elles n'y ont pas fait plus cette fois-ci qu'à mon bâton que voilà! Faut qu'il y ait quelque manigance dans l'affaire!

— Vous êtes un homme de bon sens, père Thibaut, et vous ne croyez pas ce que vous dites. Quand on se fait vieux comme votre femme, il est tout naturel qu'on se porte moins bien que dans les jeunes années. Il faut lui donner des soins et se confier à Dieu.

— Aussi, je ne compte plus que sur lui, madame la marquise; pour moi, j'y ai fait mon possible et n'y saurais davantage.

Après un court silence la marquise reprit :

— Où logez-vous, père Thibaut?

— Là-bas, sous un grand hêtre à la lisière du bois! Le défunt monsieur de Raggi, que Dieu aie son âme! nous y a fait bâtir une maisonnette qui lui sera comptée là-haut, car c'était un grand bienfait! Mais le pauvre cher homme n'en faisait pas d'autres, lui!...

La voix rauque du père Thibaut avait un ton hostile et menaçant qui n'échappa pas à la marquise. Elle tenait cependant à ramener le paysan à de meilleures intentions.

— Que faites-vous pour gagner votre vie, père Thibaut?

— Dans le temps, j'étais bûcheron, et je cognais dans la forêt toute la sainte journée. Puis, je m'en suis allé dépérissant, si bien qu'à la fin la hache m'est devenue trop lourde. Alors, je suis venu prendre mon lot aux distributions sous le tilleul là-bas... Monsieur de Raggi, qui me connaissait bien pour n'être pas un fainéant de nature, me faisait toujours une bonne part. Aussi je prie encore pour lui; car depuis qu'il s'en est allé dans l'autre monde, ça a bien changé...

Le père Thibaut poussa un soupir de regret.

— Et maintenant? insista Louise.

— Oh! maintenant, c'est tout autre. Je m'assois au bord de l'étang, et je pêche tant que je peux. Si la prise est bonne, je vas vendre mes poissons : si je ne prends rien, eh ben, je vas tout de même au village, et il s'y trouve encore toujours de bonne âmes chrétiennes qui donnent un croûton de pain au père Thibaut pour l'empêcher de mourir de faim.

— Cette vie-là doit vous être bien à charge, mon brave homme; à votre âge il faudrait pouvoir se reposer...

— Cela est bon à dire, madame la marquise; mais le pauvre monde n'a pas tout plaisir comme vous. Faut bien prendre son mal en patience, puisque ça ne servirait de rien de se regimber, et, si la Thibaude s'en pouvait relever et aller ramasser comme devant son petit fagot à la forêt, je ne me plaindrais pas...

La marquise, profondément touchée de la résignation du vieillard, se leva, ouvrit sa cassette, et, s'approchant du père Thibaut qui recula d'un pas, elle lui mit dans la main trois louis.

— Tenez, père Thibaut! portez cela à votre femme et procurez-lui quelques petites douceurs; cela l'aidera à se remettre, et tout à l'heure je vous enverrai mon médecin, qui verra clair dans sa maladie...

Le père Thibaut ouvrit démesurément les yeux, et fit sonner les pièces d'or dans sa main calleuse, comme pour se convaincre qu'il ne rêvait pas.

Digitized by Google

— Et quand vous aurez besoin de quelque chose à l'avenir, n'oubliez pas que je suis ici!

— Oh! madame la marquise, quelle bonté!

— Direz-vous encore maintenant, ajouta Louise en souriant et en le menaçant du doigt, direz-vous encore que je me suis vendue au diable?

Le paysan tressaillit si fort qu'il faillit laisser tomber son trésor. Il fixa sur la marquise des yeux effarés; deux grosses larmes coulèrent sur ses joues; il tomba à genoux et baisa la main de la jeune femme en disant d'une voix émue :

— Pardonnez-moi, madame la marquise; vous êtes un ange du bon Dieu !

Le petit Charles fit entendre une plainte. Louise se précipita vers l'alcôve. Le père Thibaut s'était relevé. Elle lui fit signe de s'approcher, et lui montrant l'enfant qui s'était rendormi souriant comme auparavant :

— Allez, père Thibaut! dit-elle; priez Dieu pour lui et pour moi!

Le vieillard se retira en essuyant ses yeux humides avec le pan de sa blouse en lambeaux.

A peine Louise, restée seule, avait-elle eu le temps de sentir, à la joie pure et sainte qui remplissait son âme, tout le prix d'une bonne action, qu'Ébène ouvrit la porte du boudoir et annonça :

— Monsieur le marquis du Pont-d'Oye!

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME. — MARQUISE ET MARQUIS.

Ma pauvre enfant, je ne puis vous le cacher plus longtemps c'est votre mari

La Korik, chant breton.

La marquise fit un brusque soubresaut en entendant ce nom qui retentissait si rarement sur le seuil de son appartement. Mais son trouble se dissipa rapidement; elle composa ses traits, et sa voix, où l'on eût pu saisir à peine un léger tremblement, dit au nègre :

— Faites entrer!

Christophe entra d'un pas lent et mesuré. Ce n'était plus le jeune et brillant gentilhomme d'autrefois. Son front était pâle et soucieux, son regard indécis; sa physionomie, jadis ouverte et riante, exprimait la contrainte et l'embarras. Quelques rides plissaient ses tempes, traces d'une caducité précoce amenée par le chagrin, le remords et les soucis de tout genre qui remplissaient sa vie. Le marquis n'était plus vêtu avec cette galante recherche qu'affectait en toute occasion le jeune baron d'Esch. Son habit de camelot gris-ardoise à grands boutons de métal tranchait à peine sur le gilet de satin noir et la culotte de même nuance. Ses bas de soie étaient d'un brun sombre, et sa chaussure rien moins qu'aristocratique. Il s'avança jusqu'à trois pas de Louise et fit un profond salut, auquel la marquise répondit par une cérémonieuse révérence, tout en lui indiquant du geste le fauteuil qu'elle avait offert au père Thibaut. Tout deux baissèrent les yeux comme s'ils eussent craint de se regarder en face. Christophe s'assit et rompit enfin le silence :

— J'ai reçu votre billet, madame, et viens moi-même vous rendre la réponse.

— Je suis peinée, monsieur, répliqua froidement la jeune femme, de vous voir faire une démarche qui doit vous être à charge...

— Oh, madame! interrompit le marquis.

— A vous et à moi! à charge à tous deux, monsieur! Et j'en suis peinée d'autant plus, que la chose était fort simple, et que mon messager pouvait nous servir d'intermédiaire...

Christophe se tut, comprima un soupir qui gonflait sa poitrine, et, levant à demi les yeux sur Louise, il reprit :

— Il était nécessaire que je vous entretinsse, madame...

— Je ne vois pas, monsieur, dit la marquise en détournant la tête, ce que vous pouvez avoir à me dire d'intéressant...

— J'ai voulu vous parler de l'état de nos affaires, madame!

— Je ne sache pas, monsieur, que nous

Digitized by Google

ayons d'affaires communes. Vous avez vos soucis, j'ai les miens; mais jamais nous n'avons eu l'habitude de nous les confier, et, à vrai dire, je ne m'explique pas comment le billet fort ordinaire que je vous ai adressé vous a pu donner le désir de cette conférence, que je tiens fort à abréger...

— C'est cependant ce billet, madame, qui m'a décidé à faire enfin une démarche que j'avais résolue depuis longtemps.

— Parlez, monsieur! dit Louise d'un ton bref en s'enfonçant dans son fauteuil.

— Je dois vous dire, madame, que le genre de vie que vous avez adopté entraîne des dépenses si considérables, que mon revenu n'y peut faire face.

— J'ai toujours cru, monsieur, répondit sèchement Louise, que vous étiez colossalement riche; — et vous-même me l'avez répété maintes fois... jadis.

— Et c'était vrai, madame! mais quelque grande que soit ma fortune, elle n'est pas à la hauteur de vos exigences; — et je me suis vu forcé déjà de vendre plusieurs terres de grande importance pour satisfaire à des besoins de luxe exagéré...

Louise secoua la tête sans répondre.

— Il m'est facile de vous prouver ce que j'avance, poursuivit Christophe enhardi par ce silence; voici, madame, l'état de mes revenus...

Christophe tira de la poche de son justaucorps un portefeuille qu'il ouvrit et dont il tira plusieurs notes. La marquise restait muette et impassible.

— Un coup d'œil suffira pour vous convaincre, madame...

— Eh! que m'importent, monsieur, ces discussions d'intérêts? s'écria Louise en repoussant les papiers que lui tendait son mari; je ne m'en suis jamais mêlée et ne m'en veux mêler jamais!

Christophe, étourdi de cette vive réplique, reprit d'une voix mal assurée :

— Je vous jure, madame, qu'il est grand temps que vous réformiez votre genre de vie!

— Auriez-vous la prétention, monsieur, de me faire partager votre existence d'anachorète? Votre intention serait-elle de m'ensevelir avec vous dans ce château, sans compagnie, sans distractions, sans plaisirs? et voudriez-vous, par hasard, faire de moi l'intendant de ces forges qui vous tiennent tant à cœur?...

— Vous tombez dans l'excès, madame!...

— Cessons cet entretien, monsieur! Nous ne saurions tomber d'accord. Chacun entend la vie à sa guise; vous aimez la retraite, le silence et la solitude; j'aime le monde, ses fêtes et ses amusements; ne nous contrarions pas, je vous prie, et continuons, comme par le passé, à aller chacun de notre côté.

Le marquis tira une bourse de cuir vert de sa poche, et la posa sur le bonheur-du-jour.

— Voici, madame, dit-il, les six cents louis que vous perdîtes hier. Corrigez-vous de cette passion du jeu qui, le reste aidant, nous conduirait d'ici à peu d'années à une ruine entière!

Louise sonna Ébène, et lui remit la bourse sans l'ouvrir :

— A monsieur de Marcey! dit-elle.

Elle se retourna vers le marquis, et d'une voix amère et pleine d'ironie :

— Me corriger? Vous ne parlez pas sérieusement, monsieur? Ne savez-vous pas que le contact d'une carte me donne la fièvre, que la vue d'un dé qui s'échappe du cornet sur le tapis vert me donne le vertige? Je suis éblouie, entraînée... et je joue... je joue avec bonheur... avec ivresse!... En vérité, monsieur, vous ne pouvez me demander le sacrifice de mes plus grandes joies... vous ne parlez pas sérieusement!...

— Je parle fort sérieusement, madame; et je me verrai forcé, si vous ne vous montrez pas accommodante, à me refuser, dans notre intérêt à tous deux, à subvenir à vos pertes excessives qui, je vous le répète, aboutiraient à la ruine!...

— A mon tour, monsieur, je vais m'expliquer nettement, puisque vous m'y contraignez. Je joue, et je continuerai à jouer dans l'avenir comme par le passé... je mène une vie folle, dissipée, — et je ne renoncerai pas à cette vie! Vous me parlez de ruine? Eh! que m'importe? que me fait la perspective de la misère future? Lorsque nous y serons, monsieur, j'aviserai à

Digitized by Google

la supporter !... Mais, d'ici là, je veux vivre... vivre fiévreusement, vivre d'une vie qui tue le corps et l'âme, je le sais ; mais je veux vivre à tout prix ! Car, vous le comprenez, n'est-ce pas ? j'ai besoin de cette fascination, de ces étourdissements, de ces tourbillons qui m'emportent et me mettent hors de moi !... Hors de moi, monsieur ! voilà le mot ! C'est ce qu'il me faut ; il me faut tout cela ! Alors, au milieu de ces festins que je dédaigne, de ces convives parasites et empressés, que je méprise et que je hais, devant ce tapis vert que j'abhorre, j'oublie, monsieur ! Comprenez-vous ? j'oublie un instant, une heure à peine parfois... mais j'oublie ! et, vous le sentez, n'est-ce pas, monsieur ? pour moi, avec la vie telle que vous me l'avez faite, l'oubli c'est le repos !...

— Encore ce reproche ! murmura Christophe. Calmez-vous, madame, je vous en prie !...

— Non, monsieur, non ! me retrouver seule... seule avec vous ! ce serait la mort ! la mort froide, lente, implacable, avec tous ses supplices et toutes ses terreurs ! J'aime mieux l'autre route. Elle aboutit à la ruine, à la misère, dites-vous ! Soit ! C'est vous qui m'y avez poussée ! il est trop tard pour m'arrêter maintenant ! Et d'ailleurs, qu'importe l'abîme à celui qui y court par un sentier de fleurs ? Qu'importe le billot à celui qui y pose sa tête ivre et vide de pensée ?

— Madame, revenez à vous !

— Non, non, non ! poursuivit Louise en se levant et parcourant l'appartement d'un pas rapide et inégal. Vous êtes plaisant, en vérité, et votre mémoire est bien infidèle. Ne vous souvenez-vous plus des brillantes promesses que vous me faisiez avant ce fatal mariage ? « A toi tout ce que je possède, me disiez-vous ; à toi mon or, à toi mes biens, à toi ma vie ! tu satisferas tous tes caprices, toutes tes fantaisies ; je veux te faire une vie brillante, heureuse, enviée ! » Je ne veux pas de votre vie ! laissez-moi votre or et vos biens ! j'en ai besoin pour faire taire le souvenir du mal que vous m'avez fait. Ma vie, hélas ! est loin d'être heureuse, et personne n'y porterait envie ; laissez-lui du moins l'éclat qui m'éblouit !

Le regard de Louise s'arrêta sur Christophe affaissé. Loin d'éveiller la pitié dans son âme, l'abattement du marquis accrut son exaltation :

— Ah ! dit-elle, quand je me souviens de mon bonheur d'autrefois ; quand je me revois jeune fille, pure, innocente ; quand je retrouve mes beaux rêves d'amour à jamais endormis sous leur voile de deuil ; quand je pense à mon Gabriel bien-aimé... oh ! quand je me souviens....

Elle porta convulsivement la main à son front brûlant ; son sein se soulevait violemment ; elle s'approcha de Christophe atterré...

— Quand je me souviens, dit-elle d'une voix sourde et altérée, quand je me souviens... je te maudis !

— Oh ! pardon, Louise, pardon, balbutia le marquis en se laissant glisser aux genoux de la jeune femme.

— Que je lui pardonne ! s'écria-t-elle ; que je lui pardonne, à lui, le misérable ! à lui qui n'a pas craint de tramer un infâme complot contre mon bonheur ! à lui qui, gentilhomme de noble et antique lignée, n'a pas reculé devant la calomnie la plus basse et la plus vile ! à lui qui a recouru aux plus lâches manœuvres pour vaincre mon Gabriel ! à lui qui, pour satisfaire son odieuse passion, a brisé, d'un seul coup, toutes mes espérances, et foulé aux pieds toutes mes illusions ! que je lui pardonne, à lui ! oh ! jamais ! ! !

Louise était sublime de colère et d'indignation ; Christophe se traînait à ses pieds, abattu et suppliant.

— Écoute ! poursuivit-elle, écoute ! quand, le cœur brisé par tes infernales machinations, je consentis à unir à la tienne ma vie à jamais flétrie, je te promis mon estime ; je ne pouvais plus disposer de mon amour ; il était mort en moi, et c'est toi qui l'avais tué ! Lorsque je te connus tout entier, je te retirai cette estime que tu n'avais jamais méritée... Je ne te dois plus rien que mon mépris et ma haine ! Ah ! tu crois m'arrêter en me montrant le gouffre qui se creuse devant moi ! Pauvre homme, va ! ne vois-tu pas que j'y cours avec joie ? Ne comprends-tu pas que je vais hâter de tout mon pouvoir le jour où j'y tomberai ? parce que ce jour-là sera pour moi le jour de la vengeance...

Digitized by Google

parce que je t'entraînerai avec moi dans l'abîme, et que tu te relèveras brisé, meurtri, avec la lourde chaîne de la misère au cou...Trop mince châtiment pour les souffrances horribles que tu m'as prodiguées.... supplice trop doux pour expier dignement le supplice de toute ma vie!...

Le pied de la marquise rencontra le portefeuille qui avait échappé à la main défaillante du malheureux Christophe : elle le repoussa dédaigneusement.

— Cherche là dedans! dit-elle; cherche si, parmi tes comptes de revenus, tu ne trouves pas la lettre de mon bien-aimé Gabriel, si adroitement soustraite, et qui t'a valu le bonheur de m'avoir pour femme!

Elle pencha la tête, comme si les souvenirs qui accouraient en foule l'accablaient sous leur poids.

— Ah! moi aussi, reprit-elle d'une voix gémissante, moi aussi j'ai reçu une lettre de lui... après, — une lettre terrible! — et qui brûle mon sein depuis lors... Lui aussi a cru que je le trahissais!... il l'a cru, et il avait raison... et il me maudissait! Oh! ma mère, ma mère, dans quel enfer avez-vous jeté votre fille?

Et Louise suspendait à tout instant sa douloureuse lamentation, pour la reprendre bientôt plus triste et plus déchirante, et Christophe, anéanti, demeurait agenouillé devant elle.

— Et je ne lui ai rien répondu.... rien.... rien! Il me croit coupable!.... Il croit que j'ai manqué à la foi jurée! Je suis restée sous le poids de sa malédiction! Et toi, sans me tenir compte de cette souffrance, que j'ai renfermée dans mon sein et qui me dévore depuis quatre mortelles années, toi, tu viens me jeter à la face, je ne sais quels mesquins reproches! Tu viens me parler de quelques malheureux louis aventurés sur une carte, de quelques misérables fêtes que j'ai recherchées pour m'étourdir... pour oublier la haine que je te dois! Va! laisse-moi suivre la voie fatale dans laquelle tu m'as précipitée! Crois-tu que cette triste fortune que je foule aux pieds puisse me rendre le bonheur que tu m'as volé? Mon Dieu, mon Dieu, que vous ai-je fait pour que vous m'ayez réservée à de si cruelles épreuves?

Et Louise, succombant à sa violente émotion, retomba épuisée dans son fauteuil. Le marquis se traîna jusqu'à ses genoux.

— Louise! dit-il d'une voix mourante, Louise, écoute-moi!

Mais la marquise, insensible, immobile, ne répondit pas.

— Oui, je suis bien coupable, Louise! oui, j'accepte tes reproches! je ne les ai que trop mérités! Mais n'ai-je pas assez expié ma faute d'un jour? Ne sais-tu pas, Louise, que ce n'est pas moi qui t'ai recherchée, que ce n'est pas moi qui ai volontairement brisé ton bonheur? Oh! non... j'étais jeune, ardent... on vint me dire: « Voilà celle qui sera ta femme! aime-la! » Tu ne sais pas, Louise, combien tu es belle... tu ne sais pas quel irrésistible attrait me porta vers toi!... Je me laissai aller, insensé que j'étais, au penchant invincible qui me poussait! J'étais heureux! je ne t'avais jamais parlé de l'avenir, mais j'avais l'espérance, l'espérance radieuse... Car rien ne m'avait dit que ton cœur appartînt à un autre!

Louise persistait dans sa désespérante immobilité :

— Et quand je le sus, vois-tu, il était trop tard!...on vint me dire : « Elle en aime un autre!... » Tu ne sais pas l'affreux désespoir qui s'empara de moi; mon cœur se brisa et je crus que j'allais mourir... et quand on me présenta un moyen de revenir à toi, égaré, fou, je le saisis!... j'allai en avant sans conscience de ce que je faisais... Je n'avais plus qu'une idée... toi!... toi... toujours toi! Et quand le remords me parlait, je ne l'écoutais pas... je ne l'entendais pas! je t'aimais trop, Louise... je ne comprenais pas que je t'enlevais ton bonheur... Misérable que j'étais, j'espérais te faire oublier le passé, je voulais te forcer à accepter tôt ou tard le paradis que te ferait mon amour! Déplorable illusion! Louise! Louise! tu parles du supplice que je t'ai infligé! et moi donc, n'ai-je pas souffert? n'ai-je pas, moi aussi, été, depuis quatre ans, en proie aux tortures de l'enfer? Louise, n'auras-tu jamais un mot de pardon pour celui qui t'aime tant?

Et Christophe saisit la main de la jeune femme, et cette main tremblait convulsivement dans les siennes.

Digitized by Google

— Tiens, Louise, je n'ose plus te demander que tu oublies; mais ne m'accable plus comme tu viens de le faire! ne me dis plus de ces paroles qui me tuent! Comprends, Louise, que c'est mon amour pour toi qui m'a aveuglé, qui m'a perdu! Dieu sait les bonnes intentions qui m'animaient! Dieu sait combien je voulais te faire la vie douce! Et c'est lorsque j'ai senti toutes mes espérances crouler sous moi que je me suis rattaché, en désespéré, au seul appui qui m'était offert... Un fatal bandeau couvrait mes yeux... je te l'ai dit... la passion m'égarait...

Christophe baignait de larmes les mains de Louise.

— Demande-moi tout ce que tu voudras! continua-t-il d'une voix pleine de sanglots. Prends ma fortune! prends ma vie, ma pauvre et misérable vie!... je t'abandonnerai tout! je ne te refuserai rien!... Mais accorde-moi la seule grâce que j'implore à genoux... ne me parle plus comme tu l'as fait... aie pitié du malheureux Christophe! Louise! promets-le-moi!

La marquise ne répondait pas, mais son sein, rapidement soulevé, trahissait une profonde émotion.

— Louise! s'écria Christophe d'un accent déchirant, si tu ne m'écoutes pas pour moi, fais-le pour nos enfants!

La mesure était comble. Louise se mit à pleurer et à sangloter de toutes ses forces... Cette effusion de douleur dura longtemps sans que ni l'un ni l'autre eussent la force de prononcer une parole. Louise revint à elle la première : elle sécha les dernières larmes qui tremblaient au bord de ses paupières.

— Christophe! dit-elle.

Le marquis tressaillit, releva le front, et son regard se fixa avidement sur celui de Louise.

— Christophe, poursuivit-elle d'une voix triste et adoucie, pourquoi êtes-vous venu provoquer une crise aussi douloureuse pour tous deux? Vous savez que je ne puis vous accorder aucun droit sur mon âme...

— Hélas! murmura le marquis d'une voix sourde et étranglée.

— Comme moi, Christophe, vous êtes bien à plaindre, je le sens! mais est-ce auprès de moi qu'il vous faut venir chercher des consolations? Oh non! donnez-moi votre pitié en échange de la mienne : c'est tout ce que nous pouvons l'un pour l'autre...

— Oh! merci, merci, Louise : c'est tout ce que j'osais demander...

— Un mauvais génie nous a égarés tous deux au seuil de la vie; tous deux nous nous sommes trompés, tous deux nous n'avons à espérer ni bonheur ni repos ici-bas; tous deux nous portons au cœur une blessure vive et saignante pour laquelle il n'est pas de remède en ce monde. — C'est là-haut seulement que nous trouverons le baume qui peut la guérir.

Louise, debout, montrait le ciel dont l'azur éclatant apparaissait à travers la fenêtre.

— Nous ne pouvons marcher dans la même voie, Christophe... Vous devez en avoir, comme moi, la triste conviction : suivons chacun celle qui s'ouvre devant nous; suivons-la avec résignation, et ne nous reprochons jamais les errements auxquels elle peut nous conduire; ce serait aggraver inutilement nos souffrances.

Christophe poussa un profond soupir.

— N'en voulez plus, Christophe, à la pauvre femme qui porte votre nom! Quand, pour échapper au supplice des souvenirs, elle se jette à corps perdu dans ces folles réjouissances et ces délirantes orgies, soyez persuadé que c'est par une maladive faiblesse, par impuissance de supporter la malédiction qui pèse à jamais sur sa vie... Mais croyez que jamais elle ne ternira ce nom qu'elle a reçu de vous pour son malheur...

— Taisez-vous, taisez-vous, Louise!

— Non, poursuivit la marquise, non! telle j'ai été jusqu'ici, telle je serai jusqu'au bout, je le sens. Une force inconnue, à laquelle je me suis abandonnée jadis par désespoir, me pousse aujourd'hui sans que je lui puisse résister. Mais encore une fois, je vous rendrai sans tache le nom que vous m'avez donné. — Plus tard, comme aujourd'hui, ceux qui n'auront pas pénétré le secret de ma vie pourront me citer pour ma légèreté, mon étourderie, ma prodigalité; ils n'auront pas le droit de faire de

Digitized by Google

moi une héroïne du vice que j'aurai traversé sans m'y souiller...

— Louise!...

— Assez, Christophe! séparons-nous! emportons chacun notre fardeau, et souvenons-nous qu'au bout de la misérable existence que nous nous sommes faite, nous trouverons la justice et la récompense. — Adieu!

Elle tendit la main à Christophe, qui y imprima ses lèvres et sortit du boudoir à pas lents et sans se retourner.

Quand la portière de soie se fut refermée sur lui, Louise se laissa tomber dans son fauteuil, brisée par les émotions violentes de la scène qui venait de se terminer d'une façon si imprévue.

LÉON WOCQUIER.

(*La suite à une prochaine livraison*).

Digitized by Google

LES PLEURS DU NOUVEAU-NÉ.

I

Au ciel un baiser prit mon âme ;
Un ange me porta jusqu'au sein d'une femme,
Où la vie a surpris mon tranquille sommeil,
Et ce monde inconnu m'apparaît au réveil.

II

Adieu les sphères lumineuses,
Les étoiles, les palais d'or !
Adieu les longs sommeils, les extases rêveuses,
Et le libre repos de nos ailes soyeuses
Suspendant leur essor !

Captive pour un temps, mon âme prend ses chaînes.
L'esprit qui fait souffrir déjà court dans mes veines ;
Ce sang me brûle, — il monte, il circule, — et mes yeux
S'ouvrent, voilés de larmes.
Mon premier jour se lève... Hélas ! où sont les cieux ?
Autour de moi tout est alarmes ;
Je n'entends que soupirs, sanglots, cris de malheur,
Et de jeunes enfants pleurant dans la douleur.

Digitized by Google

III

C'est la terre ! — Oh ! je souffre. — Une immense tristesse
Sur son seuil inconnu m'oppresse.
J'entre seul et tremblant. — Quel est ce spectre affreux
Qui s'avance vers moi ?... Que ses traits sont hideux !
Il m'attend, il s'assied sur ma couchette blanche,
Et voilà que sur moi le fantôme se penche.
Pâle et froid, il me baise au front.
Des pleurs ont sillonné son visage livide ;
Sa main glace ma main de sa froideur humide,
Et mon cœur s'est troublé sous son regard profond.

Oh ! je me sens frémir à sa triste caresse ;
Et pourtant à mon sort je vois qu'il s'intéresse.
Il m'attire vers lui dans un sombre transport,
Et de sa voix brisée il parle avec effort.

« Enfant, dit-il, nous marcherons ensemble.
Viens avec moi, pauvre enfant, viens !
Je t'aimerai comme j'aime les miens,
Car je suis le Malheur... Regarde, mon front tremble ;
Mon cœur s'est desséché sous un souffle fatal ;
Tous mes os ébranlés sont meurtris par le mal ;
Mais ma main, sans faiblir, tient le sceptre du monde ;
Nul n'a pu le briser ; tout fléchit devant moi.
Viens, je te guiderai sur cette fange immonde
Où je suis le seul roi. »

IV

Quel mystère, ô mon Dieu, le spectre me dévoile !
Je vois comme un sombre tableau
Ce funeste avenir que je rêvais si beau,

Digitized by Google

Et dont il vient pour moi de soulever le voile.
J'ai peur, mon Dieu, j'ai peur. Pitié, pitié, mon Dieu!
Reprends-moi dans ton ciel, dans ton bel azur bleu,
Où nul ne souffre, où nul ne pleure.
Le fantôme livide ici fait sa demeure,
Et toute vie est triste, et tout naît pour mourir.
L'innocent est frappé; les hommes sont la proie
De quelque esprit méchant dont leurs maux font la joie.
Ce n'est pas toi, mon Dieu, qui peux faire souffrir,
Toi, créateur puissant, toi, féconde lumière,
Dieu juste et saint, qu'au ciel nous appelions le Père.
Ton bras frapperait-il un monde infortuné?

Oh! non, tu n'aurais pas maudit le nouveau-né.
Ton ange m'a trompé, — ce n'est pas là la terre
Dont ton souffle, Seigneur, anima la matière,
Dont ta main a tracé l'orbite radieux
Qu'elle promène encor dans le vide des cieux.
Seigneur, il m'a trompé. J'ai cru, j'ai cru le suivre
Au séjour que créa ta suprême bonté;
J'aurais plié mon aile et refusé de vivre
S'il m'eût dit quel destin est ici redouté.
Oh! rappelle vers toi ma jeune âme égarée,
Par ses premiers chagrins déjà trop déchirée.
Que ta main secourable, au nouveau-né d'un jour,
Ouvre un monde qui soit l'œuvre de ton amour,
Où l'enfant, sans souffrir, naisse et du pied l'effleure,
Et remonte vers toi, mon Dieu, quand vient son heure!

V

« Qu'a-t-il, mon doux enfant? Qui peut causer ses pleurs? »
Dit une jeune voix, une voix de la terre.
« Pour arrêter ses cris, pour calmer ses douleurs,
Mettez le pauvre enfant dans les bras de sa mère. »

Digitized by Google

VI

Vers le berceau léger elle étendit la main ;
Elle prit, faible encor, la pauvre créature,
Sous ses baisers calma sa plainte, son murmure,
Et, pressant un lait pur qui s'épancha soudain,
De l'enfant attacha les lèvres à son sein.

VII

Et l'enfant se taisait. — Dans cette vie amère
Il venait de trouver une goutte de miel.
Il crut que Dieu daignait lui rendre sur la terre
Le bonheur et la paix du ciel.

La comtesse Émilie de T.

Digitized by Google

LA FÊTE ARTISTIQUE

DU 5 JANVIER 1850.

Cette fête a été très-diversement jugée; nous reconnaissons volontiers, — il serait puéril de vouloir le nier, — que ses défenseurs ont été peu nombreux, que les critiques, que les attaques dont elle a été l'objet, l'ont de beaucoup emporté sur les éloges accordés par quelques juges bienveillants à l'idée qui a inspiré cette entreprise artistique. Cela devait être, et personne n'en a été moins surpris, personne ne s'en est moins ému que les hommes qui se sont dévoués à cette œuvre : — ennemis de toute coterie, ils ont mieux aimé marcher seuls vers le but qu'ils s'étaient proposé, que de rechercher des appuis compromettants. C'était au pays tout entier que s'adressait leur entreprise; en demandant ou en acceptant le concours de telle ou telle association, on perdait son indépendance et on créait aux yeux de la masse une classe de privilégiés, prête à accaparer l'œuvre à son profit et à lui enlever son véritable caractère qui était de faire indistinctement appel à tous les hommes de talent habitant le sol belge ; cet écueil, il fallait l'éviter à tout prix, il n'y avait pas à hésiter un instant, et les petites colères jalouses d'une foule d'honnêtes gens qui croient modestement que rien n'est possible à réaliser sans eux, ne devaient être d'aucun poids dans la balance.

La Commission directrice ne s'est inquiétée que d'une chose : — atteindre le véritable but de ses efforts. Le résultat a dépassé ses espérances; — elle est donc largement récompensée, car ses membres ont le droit de se dire qu'ils ont accompli une action utile. Peu importe que tout le monde ne soit pas de cet avis : — ils ont pour eux le témoignage de leur conscience, cela leur suffit.

Les ateliers étaient abandonnés : — en moins de deux mois les commandes faites par la Commission ont presque atteint le chiffre de cent mille francs; en même temps le budget de la Caisse

Digitized by Google

centrale de retraite était plus que doublé (1), et une somme importante était donnée à l'Hospice des aveugles et des incurables de Bruxelles, au nom des artistes qui voulaient avant tout faire servir leur prospérité à soulager de grandes infortunes. De son côté le commerce de la capitale n'a pas eu à se plaindre de la fête.

Cette fête, il faut bien le dire, n'a été qu'un accessoire pour ses organisateurs : ils l'ont littéralement subie. Cela est facile à expliquer : la question d'art, la seule qui les faisait agir, le public s'en souciait fort peu ; il n'y prêtait même aucune attention. Tandis qu'à Paris les deux loteries organisées par les artistes rapportaient des sommes considérables, tandis que de tous les points de la France on demandait des billets, sans même avoir vu les objets d'art acquis pour la loterie, — il suffisait de connaître les noms de Robert Fleury, d'Ary Scheffer, de Jules Dupré, de Delacroix, des frères Leleux, de Diaz, de Pradier, d'Horace Vernet, de Ph. Rousseau, de Roqueplan, etc.; — à Bruxelles, la tombola était regardée comme un accessoire de très-médiocre importance, et on avait beau parler de Gallait, de Simonis, d'Achard, de Verboeckhoeven, de Fraikin, de Portaels, de Navez, de Robbe, de Mme O'Connell, des frères Tschaggeny, de Willems, d'Édouard Hamman, des deux Stevens, de Leys, de De Block, de Fourmois, de Wappers, etc., — rien n'y faisait ; — la fête, voilà ce qui assura le succès de l'entreprise ; des violons, des torrents de lumière, des fleurs à profusion, des jets d'eau parfumée, voilà ce qui excita pendant deux mois la curiosité publique ; la tombola et ses richesses ne commencèrent à être forcément appréciées qu'après la fête, lorsque les journaux eurent répété à satiété que jamais on n'avait fait les chances aussi brillantes aux souscripteurs d'aucune loterie. Sans la fête, les membres de la Commission directrice se seraient trouvés dans la nécessité de payer eux-mêmes les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des objets d'art commandés. C'est là un fait que nul ne peut contester en présence du très-petit nombre de billets de série que l'on n'est encore parvenu à placer qu'avec beaucoup de peine, et cependant chacun de ces billets gagnait à coup sûr une œuvre dont la valeur égalait au moins les deux tiers de la mise du souscripteur.

Tout cela n'a rien d'étonnant, — c'est le résultat naturel de la manière dont le gouvernement entend la question artistique. En France, le gouvernement s'est constamment efforcé de populariser le goût des arts, les hommes éminents ont presque toujours été soutenus quelles que fussent leurs opinions, et il est juste de reconnaître que tous les ministres qui se sont succédé au pouvoir, ont accueilli avec empressement et hautement patronné les entreprises qui doivent initier davantage les masses à la vie artistique. Nulle part on n'a réuni de plus riches collections, nulle part on n'a rendu l'Art plus populaire, en n'oubliant jamais de lui donner une large place dans la décoration des promenades et des monuments publics, en lui assignant partout le premier rang, en accueillant avec empressement ses représentants illustres, sans distinction de patrie. L'Angleterre aussi exerce splendidement l'hospitalité artistique ; elle aussi ne recule devant aucun sacrifice pour enrichir ses Musées. La plupart des actes que posent les gouvernements de ces deux pays en matière d'art, portent un cachet de grandeur que l'on ne pourrait méconnaître sans injustice. Est-il rien de plus noble, de plus grandiose que l'appel qui vient d'être fait à tous les architectes, à tous les graveurs du monde, par le ministère qui gouverne actuellement la Grande-

---

(1) Le 31 décembre 1849, les sommes reçues par le trésorier de la Caisse centrale des artistes s'élevaient à 4,102 francs 33 centimes ; la fête du 5 janvier 1850 a augmenté cette somme de 4,760 francs.

Digitized by Google

Bretagne? N'est-ce pas une idée qui honorera éternellement l'homme qui l'a conçue, que ce concours ouvert à tous les membres de la grande famille artistique pour le palais à construire à Londres, à l'occasion de l'exposition universelle de l'industrie en 1851, et pour les médailles à décerner à la suite de cette gigantesque *exhibition*? — Qu'il y a loin entre cette vaste pensée et cet esprit de clocher — cause de tant de conceptions mesquines, — qui domine dans notre pays!

En Belgique, un ministre croit avoir fait merveilles quand il a accordé à droite et à gauche quelques subsides honteux, ou commandé une toile qui coûte plus à l'artiste, — s'il est consciencieux,—que la somme qui lui est allouée (1). Tout le mal provient d'une seule cause;—on dirait que c'est pour nos hommes d'État qu'Alfred de Musset écrivit ce vers dans un jour de *spleen*:

« Aujourd'hui l'Art n'est plus; personne n'y veut croire. »

Ils ne le comprennent pas et par conséquent ils n'y *peuvent* croire.

Quant aux organisateurs de la fête du 5 janvier dernier, mus par cette conviction profonde que l'Art est immortel, ils ont voulu simplement prouver qu'il a encore des autels et de nombreux fidèles parmi lesquels ils aiment à se compter. L.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Un de nos collaborateurs rendra compte de l'exposition ouverte à l'hôtel de ville à la suite de la fête du 5 janvier 1850; les artistes les plus distingués se sont chargés de reproduire pour la *Revue*, par la gravure et par la lithographie, les œuvres principales acquises pour la tombola.

---

(1) Il est impossible de répondre à cette assertion par un démenti; nous avons trop de preuves de ce que nous avançons.

Voici un exemple entre mille de la manière dont on *encourage* les arts en Belgique : — on jette les yeux sur un artiste quelconque sans se préoccuper le moins du monde si ses goûts, si le caractère de son talent, lui ont, par exemple, fait diriger ses études vers la peinture religieuse, — ce sont là de ces détails mesquins dont ne s'inquiètent pas MM. les ministres! — et on le charge, — moyennant *mille francs!* — d'exécuter pour un autel une toile d'environ quinze pieds de hauteur. On a grand soin de lui imposer le sujet qui exige plusieurs figures, puis on se croit le droit de se donner des airs de Mécène, on est tout fier de la protection éclairée que l'on daigne accorder aux artistes, on est surtout bien convaincu que, grâce à de pareilles libéralités, on peut exiger un chef-d'œuvre, et si, au lieu de la merveille espérée, on ne reçoit qu'une toile assez médiocre, on fait entendre au peintre qu'il est un fainéant, un prodigue, un dépensier qui, au lieu de travailler sérieusement, s'est sans doute empressé de dévorer dans de *folles orgies* (style consacré) l'or du gouvernement; jamais on ne se dit que pour faire cette œuvre incomplète, le malheureux s'est plus d'une fois privé du nécessaire, et que mille francs suffisent *à peine* pour payer la toile, les couleurs, le cadre et surtout les modèles. — Mais à dire vrai, à quoi bon les modèles? C'est du luxe, diront ces messieurs!

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

THÉATRE ITALIEN.

Bruxelles va avoir de nouveau un théâtre italien ; c'est une bonne fortune que nous devrons à M. Evase Bocca, l'habile *impresario* qui nous a fait passer tant d'agréables soirées l'an dernier au Théâtre des Galeries. Cette fois, c'est au Théâtre du Cirque, mais au Théâtre du Cirque complétement transformé, que s'installe la Compagnie italienne. La troupe de M. Dejean nous fait ses adieux le 15 avril, elle retourne à Paris où la rappellent ses fidèles des Champs-Élysées, et le lendemain de son départ les ouvriers s'emparent de cette vaste salle qui a tour à tour été témoin des triomphes de Rachel et de mademoiselle Caroline Loyo, et ils démolissent ces escaliers, véritables casse-cous, et les loges deviennent d'élégants salons, et l'arène disparaît pour faire place à des stalles confortables. En un mot, rien ne sera épargné pour rendre ce théâtre digne de la société choisie qui patronne l'entreprise de M. Bocca. Des représentations de drames, de comédies et de vaudevilles données par des artistes français alterneront avec l'opéra italien. M. Bocca s'est attaché à réunir des artistes distingués, et on nous assure que des mesures sont prises pour avoir en représentation les chanteurs les plus éminents de l'Italie, pendant la saison qui s'ouvrira le 15 septembre prochain. Toutes ces promesses se réaliseront, nous en avons la conviction, car l'*impresario* n'en est pas à ses débuts, il a si bien fait ses preuves que nous ne pouvons croire qu'il ne soutienne pas victorieusement sa réputation.

LE SALON DE PARIS (1).

Paris, 4 avril.

. . . . . .

. . . . . .

Nous n'avons pas de Salon, il est remis soit au mois de novembre prochain, soit au mois de février 1851. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'en aurons pas avant la fin de l'année.

Si vous saviez, monsieur, dans quel désordre l'art

(1) Les lignes qu'on va lire sont extraites d'une lettre adressée à M. le directeur de la *Revue de Belgique*, et qui n'était pas destinée à la publication. Nous avons cru devoir en extraire ce passage qui donne une idée exacte de la situation des artistes parisiens. Plus que personne, notre correspondant est à même d'en parler avec impartialité. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

se trouve ici, cela vous ferait pitié. Plus d'émulation, sinon dans quelques mansardes ; — les hommes en nom en sont arrivés à vendre leurs œuvres aux enchères et à monopoliser ainsi, grâce à leur réputation, les rares amateurs qui existent encore ; — on fabrique de la peinture comme on fabrique des bottes, — et quand on a recolté dix ou vingt mille francs on vit en *gentlemen* et on s'endette ; — puis l'hiver on recommence, — et l'art — l'art dégringole, passez-moi le mot.

Il y a ici des hommes en renom qui fabriquent en trois mois cent vingt tableaux ! — Heureusement cela ne peut durer et l'école qui hier les soutenait, leur refusera son appui ; c'est une nouvelle lutte, mais il faut conserver aux arts leur aristocratie, la noblesse de l'intelligence que les maîtres ont si religieusement soutenue. . . . . .

. . . . . .

A. S.

VENTES DE TABLEAUX.

On a vendu le 3 et le 4 avril les objets d'art provenant de la succession d'un marchand de tableaux de Bruxelles, M. Josse Godecharle, et quelques toiles qui faisaient partie de la collection de M. Legrelle. Les œuvres de grand mérite étaient en très-petit nombre. Un Holbein d'une assez belle qualité a été adjugé au prix de 1760 fr. à M. Mathieu Neven ;—M. le docteur Lombard, de Liége, a payé 344 francs une toile d'Erasme Quellyn, *Achille à la cour de Lycomède*, et seulement 48 francs *L'Enfant Jesus*, petite toile d'un coloris remarquable dont l'auteur, s'il fallait en croire le catalogue, serait Paul Véronèse. Ce n'est point là une œuvre du peintre des *Noces de Cana*, mais bien une production fort estimable de son école. — Le *Sujet mythologique* inscrit au catalogue sous le nom de Rubens est loin, selon nous, de justifier ces passages enthousiastes de la description : « Voilà un de ces chefs-d'œuvre dû au génie immortel de Rubens, qu'on ne retrouve plus guère que dans les palais des souverains et dans les musées. » Et plus loin : « Tout concourt pour assurer à cette page précieuse sa place parmi les œuvres les plus distinguées de l'art, et nous espérons que nos amateurs, poussés par le sentiment d'orgueil national que produit toujours la vue des créations de Rubens, ne laisseront pas échapper l'occasion de conserver cette production capitale au pays. » Cet espoir ne s'est pas réalisé, et nous ne croyons pas qu'il faille en avoir d'immenses regrets. Ce panneau de grande dimension (1) est devenu la propriété de M. Th. Patureaux, de Paris, qui l'a payé 15,510 francs, c'est à-dire très-cher. Il résulte en effet d'un examen attentif de ce tableau :

1° Qu'une main étrangère a évidemment repeint quelques parties de la composition qui étaient sans doute fort endommagées ; c'est ainsi par exemple que dans l'enfant, dans la Vénus et surtout dans la draperie, on cherche en vain la main du maître.

2° Que si c'est un Rubens, — ce n'est pas un beau Rubens, ce n'est à coup sûr pas un chef-d'œuvre, malgré des parties d'une exécution tout à fait remarquable.

Quant à la *Tête de saint Jean-Baptiste;* jamais Rubens n'y a donné un coup de pinceau. M. le baron Dubois, d'Anvers, a payé ce panneau 404 francs.

M. Steyart, de Bruges, est devenu à fort bon marché l'heureux possesseur d'une toile (1) capitale de Ruysdael, qui nous représente un parc, traversé par un carrosse traîné par quatre chevaux noirs. Ce qui manque en intérêt dans ce tableau, est racheté par une exécution merveilleuse ; toute la partie gauche, — le château et les arbres qui l'entourent, — est d'un faire vraiment magistral ; le critique le plus exigeant ne trouverait que des éloges. Les figures de Théodore De Keyser qui animent ce paysage, sont évidemment trop grandes, mais la finesse de tons fait oublier l'incorrection du dessin ; l'un des cavaliers qui escortent le carrosse, est surtout délicieusement peint. Parmi les promeneurs qui regardent passer le riche attelage, Th. De Keyser a placé Ruysdael lui-même. — 3,421 francs, voilà le prix auquel a été adjugée cette œuvre importante qui est malheureusement aussi retouchée en plusieurs endroits ; — nous avons déjà dit que ce n'est pas la commission administrative du Musée qui en a fait l'acquisition. — M. le baron Dubois, d'Anvers, a payé deux Canaletti, 450 fr. chacun, et 1,017 fr. un médailler en cuivre doré, ayant la forme d'une colonne dans laquelle sont enchassés des camées représentant les rois et les reines de France,

(1) H. 1 mètre 78 centimètres.— L. 1 mètre 98 centimètres.

(1) H. 1 mètre 15 centimètres.— L. 1 mètre 67 centimètres.

Digitized by Google

depuis Pharamond jusqu'à Louis XV. Cet objet d'art a appartenu à Louis XVI, il avait été exécuté pour le cabinet du Dauphin.

Les modernes étaient assez nombreux, mais en général très-faibles si l'on en excepte quelques tableaux : par exemple, *les Dénicheurs d'oiseaux* de Roqueplan, une esquisse de Géricault, un Verboeckhoven et deux toiles de Gallait, *le Domino noir* (1) et le beau portrait de M^lle^ M^**^ (2) que l'on a admiré au Salon de Bruxelles, il y a cinq ans. Tous ceux qui suivent la marche constamment progressive de ce maître, ont revu avec un vif plaisir ces œuvres dont l'une a été peinte il y a plus de dix ans; elles font mieux apprécier le développement de ce talent éminent qui depuis quelque temps surtout semble prendre un nouvel essor; les personnes qui ont eu la bonne fortune d'être admises dans l'atelier de M. Gallait pour y voir son *Chanteur hongrois* s'accordent à dire que c'est une de ces œuvres complètes qui marquent dans la vie d'un peintre.

L'esquisse de Géricault (vendue 264 fr. à M. De Craeker), représente un affreux petit trompette de hussards monté sur un de ces chevaux tels que l'auteur du *Naufrage de la Méduse* savait les peindre. Le cheval est très-curieux à étudier comme faire.

Le Roqueplan est de la meilleure manière de l'artiste; cette petite toile d'une grande finesse n'a été payée que 638 fr. par M. Vautier; — c'est pour rien. — *Vénus et les Amours* par Lens, 44 fr. à M. Slaes; — une *Allégorie* par le même, 38 fr. à M. G. Coûteaux; — une *Halte de cavaliers*, par J. le Roy, 660 fr. à M. Vanderdonck; — une *Marine* de Louis Meyer, 451 fr. à M. G. Coûteaux; — un *Combat en Algérie*, esquisse de Bellangé, d'un faire trop uniforme, d'un ton généralement rouge, 99 fr. à M. Géruzet; — une *Vue du marché aux poissons de La Haye* par Bosboom, 66 fr. à M. Coûteaux; — un *Paysage* de De Jonghe, 451 fr. au même; — *Van Dyck chez François Hals* par J.-J. Eeckhout, 484 fr. à M. Vanderdonck; — un *Paysage* par Hellemans, 115 fr. à M. le baron de Posch; — *L'ouverture du testament*, par Hunin (c'est une réduction du tableau exposé au Salon de 1845), 715 fr. à M. le baron Dubois; — *Vue des côtes de France* par Isabey, tableau traité en esquisse et d'une exécution monotone : le ciel, les eaux, les terrains et les embarcations sont du même faire; — 715 fr. à M. Hauman; — un *Épisode de la vie de Marie de Bourgogne* qui ne fait guère honneur à M. C. Jacquand, 159 fr. à M. Coûteaux; — une *Vue de la citadelle d'Anvers après le siége*, panneau signé par M. Lonpens dont nous n'avions jamais rien vu; ce petit tableau se recommande par la puissance du coloris; M. De Craeker ne l'a payé que 30 fr.; — un tableau de Noël, 561 fr. à M. Coûteaux; — *Le maître d'école* par W. Schmidt, 418 fr. à M. Thys; — *L'offrande à la Madone* par Schnetz, 58 fr., à M. Wauters; — une *Marine* de Schotel, 264 fr., à M. Coûteaux; — au même, une *Marine* de Ten Kate, 120 fr.; — un *Paysage* de Van Assche, 60 fr., à M. le baron Dubois; — au même, un *Intérieur* de Vanhove, 308 fr., et *La fuite en Égypte* de F. Verheyden, 231 fr.; — à M. Janssens un *Site d'Italie* par Eug. Verboeckhoeven, 660 fr.; — à M. Félix Le Roy, un *Paysage avec animaux* par le même, 1,780 fr. — à M. Arthur Stevens, *La promenade*, petit panneau par Fl. Willems, 404 fr.; — à M. Vanderdonck, une *Pastorale*, esquisse par le même, 121 fr.; — enfin un très-grand et très-mauvais tableau de M. Leys, a été payé 1,375 fr., par M. Vandersnick. Cette toile exposée à Bruxelles en 1837, représente le *Massacre des échevins de Louvain;* elle est exécutée dans la première manière de M. Leys; — ce n'est pas la bonne.

Une sépia de M. Madou, — *L'entrée du roi à Bruxelles*, — a été achetée par M. Mosselman (126 fr.), et *Bacchus* et *Silène*, bustes en terre cuite par Godecharle, sont devenus la propriété de M. Gisler qui les paie 165 fr.

Une vente beaucoup plus importante, celle du cabinet de M. T. Schwelling, d'Aix-la-Chapelle, a également eu lieu à Bruxelles sous l'intelligente direction de M. le notaire Portaels, de Vilvorde, assisté de M. Étienne Leroy, commissaire-expert du Musée royal. Commencée le 10 avril, la vente a été terminée le 12, par la mise aux enchères d'un assez grand nombre de tableaux modernes qui ont été adjugés aux prix suivants : *Paysage*, par Mammès, 26 fr. 40; — une *Marine*, par H. Serruys, 16 fr. 50; — Le *Musicien*, par G. De Jonghe, 44 fr.; — *Scène de Naufrage*, par Adolphe Stache, 18 fr. 70; — *l'Attente*, par E. Leclercq, 48 fr. 40; — *le Médaillon*, par Carolus, 77 fr.; — *la Soubrette*, par le même, 39 fr. 60; — *le Matin*, par le même, 44 fr.; — *Étude de Vieillard*, par La Charlerie, 6 fr. 60; — *Esquisse*, par Quinaux, 24 fr. 20; — *la Promenade*, par C. Bouchez, 44 fr.; — *Pêcheur*, par le même, 66 fr.; — *Femme de pêcheur*, par le même, 63 fr. 80; — *Nature morte*, par Mad. Vervloet, 13 fr. 20; — *Pausias et la Bouquetière*, par Guffens, 198 fr.; — *Souvenir de la Suisse*, par Roffiaen, 90 fr. 20; *Marine*, par Louis Verboeckhoeven, 57 fr. 20; — *le Menuisier*, par

(1) Acheté au prix de 1,678 fr., par M. Huybrechts, d'Anvers.

(2) Adjugé à M. Arthur Stevens, pour 775 fr.

Digitized by Google

Verheyden, 72 fr. 60 ; — *la Soupe au lait*, par le même, 79 fr. 20 ; — un grand paysage, par Verwée, 126 fr. 50 ; — une *Marine*, de Kannemans, 170 fr. 50 ; — un *Paysage*, par Van Assche, 103 ; — *Glaneuse*, par François Voordecker, 68 fr. 20 ; — *l'Avare*, pastel, par Bouilliot, 22 fr. ; — *Clair de Lune*, par G. Van Bomberghen, 55 fr. ; — une grande *Marine*, par Louis Serruys, 121 fr. ; — *Echec au Mari*, par Huard, 115 fr. 50 ; — *la leçon*, par A. Serrure, 68 fr. 20 ; — *Environs de Rome*, par V. Papeleu, 53 fr. ; — *la Chiromancie*, par Et. Wauquier, 264 fr. ; — un *Paysage* de Hellemans, 330 fr. ; — *Paul et Virginie*, par Mad. Amélie Champein, 68 fr. 20 ; — *l'Amazone*, par H. de Montpezat, 93 fr. 50 ; — *Thisbé*, par Nisen, 44 fr. ; — *le Banc des pauvres*, par De Groux, 110 fr. 50 ; — *une Famille italienne*, par Charles Wauters, 159 fr. 50 ; — *Le Récit du brigand*, par Victor Eeckhout, 84 fr. 51 ; — *Souvenir d'Italie*, par Meganck, 88 fr. ; — *La marquise*, par Constant Wauters, 29 fr. 70 ; — *Paysage*, par Paul Lauters, 159 fr. 30 ; — *Les reitres*, esquisse par Charles Soubre, 28 fr. 60 ; — *Paysage*, par Louis Robbe, 110 fr. Enfin, une *Vierge*, marbre, par Puyenbroeck, a été adjugée au prix de 121 fr. (1).

Les tableaux anciens étaient en général d'une très-grande valeur : ils se sont vendus à fort bon marché. C'est ainsi que le *Miracle de saint François Xavier*, payé 3,000 fr. par lord Wellesley, et acheté à sa vente au prix de 1,650 fr., a été enlevé moyennant 770 fr. seulement ; qu'un magnifique Berchem (*Le passage du gué*), et un Both d'Italie provenant de la collection de la duchesse de Berry, sont tombés tous deux à 1,980 (2). — un Boucher (*Nymphes au bain*), à 1,155 f. ; — une *Sainte famille* par Jean Bellin, à 385 f. ; — deux magnifiques portraits de Théodore De Keyser, à 1,232 fr. les deux ; — une *Basse-cour*, toile importante de Hondekoeter, à 506 fr. (1) ; — *L'intérieur d'une maison de jeu* (2), chef-d'œuvre de Jean Steen, 2,290 fr. ; — un paysage de Wynants avec figures par Adrien Van de Velde, à 990 fr. ; — une *Madeleine* du Guide, à 242 fr.

Une des toiles les plus remarquables de Joseph Vernet a été payée 2255 fr. par M. le baron Dubois (3) ; — un *Intérieur* de Pierre Van Slingelandt, 297 fr. par M. Otterbein ; — *L'abreuvoir* de Ph. Wouwermans, 5005 fr. ; — Une *Bataille* de Jean Van Huchtenburg, 825 fr. ; — un *Clair de lune* de Vander Neer, 1400 fr. ; — *Fleurs et fruits*, par F. Sneyders, 253 fr. par M. Otterbein ; — Une *Sainte famille* d'Erasme Quellyn, 99 fr. — Un *Ommeganck*, d'une belle qualité, 2640 fr. par M. Horn, de Liége ; — un *Marché italien*, par J. Lingelbach, 297 fr.

M. Patureaux, l'acquéreur du Rubens de la collection Legrelle, a acheté 2,750 fr. *le manège* d'Albert Cuyp, — un beau Ruysdael, 5,060 fr., — et un *Intérieur d'estaminet*, par Adrien Van Ostade, 5,170 fr. Ce dernier tableau avait coûté 14,000 fr. à M. T. Schwelling ; — Ostade lui-même en a fait l'eau-forte.

Des *Oiseaux dans un paysage*, par Jean Weenix, ont été achetés au prix de 660 fr., par M. Thewissen, d'Aix-la-Chapelle ; — une bonne copie du fameux portrait de Martin Ryckaert, par Van Dyck (4), 231 fr. par M. Winzen, de la même ville ; — *le Christ aux anges*, de Bertholet Flemael, 1,980 fr. par le même ; — une *Sainte famille*, par un élève d'Andrea del Sarto, 330 fr., par M. Herris ; — deux petits panneaux de Gryff, représentant du *gibier dans un pay-*

(1) La vente se faisait avec augmentation de dix pour cent pour les frais. Cette augmentation est comprise dans les chiffres que nous donnons.

(2) Le paysage de Both (H. 1 mètre 20 centimètres. L. 1 m. 60 c.) était inscrit sous le n° 43 dans la galerie de la duchesse de Berry ; voici la description de cette belle toile d'après le catalogue de cette collection royale :

« Le long séjour de ce peintre dans toutes les contrées de l'Italie lui fit exploiter les lieux qui lui semblaient les plus convenables au développement de son talent ; il a fait choix ici d'un site ombragé par de grands arbres, dont le feuillage épais se détache sur une partie du ciel ; d'autres arbres, moins élevés, prennent racine contre un roc surmonté d'un gros chêne, et ne doivent leur végétation qu'à un ruisseau qui se perd dans les ravins.

« Plusieurs figures, peintes par André Both, sont celles d'un cavalier voyageur avec son chien, d'un paysan sur sa monture, et quelques autres perdues dans le lointain ; elles sont dans une harmonie parfaite avec le paysage. »

(1) Ce tableau, le Both et le Boucher ont été achetés par M. le docteur Lombard, de Liége.

(2) Ce panneau qui provient de la collection de M. Verschuring, de La Haye, est décrit dans la vie de Jean Steen par Descamps.

(3) Ce tableau provenait de la collection de M. le comte de Perregaux ; il avait coûté 2,500 fr. à la vente de cette galerie. Inscrit sous le n° 59 du catalogue, il y est ainsi décrit :

« A droite s'élèvent à une grande hauteur, des rochers, dont l'un porte un jardin sur son sommet, tandis qu'à sa base s'ouvre une profonde caverne, près de laquelle on voit un bâtiment. Plusieurs hommes montés dans une barque font force de rames pour s'avancer en mer. Le vent souffle fortement et enfle toutes les voiles d'un brick hollandais, qui fend rapidement les flots. Dans le lointain, quelques bâtiments rasent la côte. Sur un rocher, à gauche, un matelot, couché tout de son long, causa avec deux pêcheurs. Plus à droite, tout à fait au premier plan, quatre hommes font d'énergiques efforts pour mettre une barque à flot. D'autres petites figures, et principalement un groupe de trois femmes, se montrent au second plan dans des attitudes et des actions différentes. »

(4) Ce portrait fait partie du musée de Vienne.

Digitized by Google

sage, 363 fr., par M. Otterbein, à Schaerbeck ; — un *Intérieur* de Mathieu Naiveu, 407 fr., par M. Laurent, de Cologne.

Voici les prix des tableaux dont nous ne connaissons pas les acquéreurs :

Intérieur de cabaret, par Abshoven, 44 fr. 80 ; — *Nature morte,* par Alexandre Adriaenszen, 37 fr. 40 ; — *un Site d'Italie*, par Jean Asselyn, 66 fr. ; — *Marchande de légumes*, par Brakenburg, 74 fr. 80 ; — un *Intérieur,* par Brekelenkamp, fr. 280 ; — l'*Incendie de Troie* et la *Destruction de Sodome*, grandes toiles assez audacieusement attribuées à Callot, 440 fr. et 88 fr. ; — le *Triomphe de Mardochée*, par Arnould de Geldre, un des bons élèves de Rembrandt, 253 fr. ; — des *Nymphes au bain,* par C. Cornelis, 55 fr. ; — deux tableaux de *Fleurs et fruits,* par Corneille De Heem, 176 fr. et 165 fr. ; — une *Marche de cavalerie*, par Ch. De Hont, 42 fr. ; — *Fleurs et fruits,* par Jean David De Heem, 121 fr. ; — *le Message,* par Peter de Hooghe, 770 fr. ; — *Hiver,* par C. Dekker, 74 fr. 80 ; — *Enlèvement des Sabines,* par J. B. Franck, 94 fr. 50 ; — *Diane au bain,* par Lucas Giordano, 440 fr. ; — *Fruits et animaux,* par Jean Fyt, 198 fr. ; — *Halte de cavalier,* par Bernard Gaal, 90 fr. 20 ; — *Scène grivoise,* par Jean Le Duc, 33 fr. ; — *Saül offrant un sacrifice,* par Jordaens, 143 fr. ; — *la Vierge et l'enfant Jésus,* par Lucas de Leyden, 88 fr. ; — *portrait de femme,* par Nicolas Maas, 82 fr. 50 ; — *Tête de Christ* de Quentin Metsys, 95 fr. ; — *Vue d'Italie,* par G. Nicolant, 48 fr. 40 ; — *Ruines,* par Panini, 82 fr. 50 ; — *Portrait de femme,* par Pourbus, 61 fr. 60 ; — *Portrait d'homme,* par le même, 37 fr. ; — une *Marine* de Salomon Ruysdael, 33 fr ; — *la Vierge et l'enfant Jésus,* par Salario, 83 fr. 60 ; — *Ermite,* par Schook, 143 fr. ; — *Intérieur*, par J. Stoop, 137 fr. 50 ; — *Fruits,* par G. Van Aelst, 176 fr. ; — *Paysage et animaux,* par Dirick Van Bergen, 385 fr. ; — *Vue d'un palais,* par Dirck Van Delen avec figures par David Teniers, 1530 fr. ; — *Portrait de femme,* par B. Van der Helst, 93 fr. 50 ; — *Intérieur,* par Adrien Van der Werff (1), 319 ; *Saint Liévin,* par Jean Van Eyck, 440 fr. ; — *Saint Christophe,* par le même, 440 fr. ; — *Portrait d'homme,* par le même, 385 fr. ; — *Portrait de femme,* par le même, 440 fr. ; — *Cérès,* par Pierre Van der Werff, 770 fr. (2) ; — *Sujet pastoral,* par Lancret, 209 fr. ; — un paysage de J. Ruysdael, 1870 fr. ; — un Jean Steen, 825 fr. ; et enfin une copie d'après un des Titien du Louvre, 165 francs.

Il va sans dire que le gouvernement n'a rien fait acheter pour le Musée, probablement parce que l'on cherche en vain dans ce Musée une œuvre signée : Jean Van Eyck, Jean Both, Louis Boucher, Albert Cuyp, Jean Steen, Hondekœter, Théodore Dekeyser, Jean Belin, Peter de Hooghe, Bertholet Flemael, Adrien ou Pierre Van der Werff, Van der Neer, Philippe Wouwermans, Joseph Vernet ou Adrien Van Ostade (3).

L. V. R.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Feuilles-Mortes, poésies, par Adolphe Delier (4). C'est le début, pensons-nous, d'un jeune écrivain qui habite Anvers. Il a secoué l'arbre de la poésie, et ce qu'il en a fait tomber, il l'a qualifié lui-même de *Feuilles-Mortes*. Le jugement est sévère, et l'auteur, sans doute, a voulu en appeler au public de sa propre

(1) Ce tableau provient de la collection de Saint-Victor ; il est décrit de la manière suivante, sous le n° 157 du catalogue :

« Cet artiste, unique peut-être dans son genre, fit l'admiration des curieux de son siècle par l'extrême fini de ses ouvrages, qu'il a porté au delà de tous les peintres de la Hollande. Il sacrifia même quelquefois, pour plaire, l'art à la servilité, ce qui ne fut guère applaudi que du vulgaire. Néanmoins ses productions seront toujours recherchées ; on résistera difficilement au charme et à la grâce de ses compositions ; on ne cessera d'admirer le précieux de ses figures, la fonte de ses couleurs. Telles sont les qualités qui caractérisent notre joli échantillon, représentant une belle Hollandaise dans l'embrasure d'une croisée décorée d'une draperie verte et d'un perroquet perché sur une cheville. Elle est endormie, la tête penchée sur le bras, à côté de son coussin à dentelles, tenant un petit épagneul dans le pan d'une draperie ; vue à mi-corps, en robe de satin ; ses oreilles, ses cheveux ornés de perles et une épaule découverte. Ce tableau piquant, très-fin dans ses détails, vient de la vente Randon de Boisset. »

(2) Ce tableau a fait partie de la galerie de lord Wellesley, comte de Mornington.

(3) On nous répondra sans doute que le gouvernement n'a pas d'argent. C'est le refrain habituel : il y a longtemps que nous le connaissons. Mais comment se fait-il que ce même gouvernement qui n'a pas d'argent et ne peut acheter des œuvres de premier mérite dues au pinceau de maîtres que notre pauvre Musée ne possède pas, fasse cinq ou six jours auparavant pousser jusqu'à plus de dix mille francs un Rubens d'une valeur très-contestable ? Serait-ce parce qu'il en possède neuf autres d'une fort belle qualité, et tenait-il par hasard à prouver par cette nouvelle acquisition que le maître ne s'est pas toujours maintenu à la même hauteur ?

(4) Volume in-12, de 162 pages, chez Ancelle, libraire, à Anvers.

Digitized by Google

sentence. Affirmer que nous sommes de l'avis de l'auteur, ce serait trop dire vraiment. Nous serons plus équitables que M. Delier, — et certes l'on trouve dans sa récolte plus d'un verdoyant rameau où circule la sève. Somme toute, cependant, et pour parler sans métaphore, c'est un volume d'essais dont l'auteur fera bien d'étudier avec soin les imperfections. Il se servira ainsi de guide à lui-même, et il évitera, dans une œuvre nouvelle, les dissonances de style, les fautes de langue malheureusement trop fréquentes et que n'autorise pas la forme poétique qui n'est jamais plus belle que lorsque la difficulté vaincue ajoute à la précision et à la clarté de la prose, les grâces et l'harmonie du vers. Ce n'est pas être concis que de retrancher les mots et les particules qui gênent la mesure. Le langage rimé ne permet pas de dire :

C'est la voix de détresse,
. . . . . .
Ai-je en ce jour licence,
D'unir ma faible voix, etc. . .
. . . . . .
Est-ce . . . . . .
Un souvenir ami, ...
Un désir, vœu charmant que l'amour éternise,
Ou *regrets*, dans l'espace, en soupirs modulés?

et il est impardonnable d'immoler, avec si peu de respect, la grammaire aux lois de la quantité.

On a reproché, en son temps, à Voltaire, d'avoir commis un pléonasme lorsqu'il a écrit *horde errante*. Semblable critique révolterait singulièrement les poëtes du jour. Mais, pour se montrer moins rigoureux, surtout envers un auteur qui débute dans la carrière, peut-on laisser passer des redondances comme celles qui suivent?

Toujours auprès de moi *sans relâche, sans trêve*.
. . . . . .
A ces accents empreints *de reproche, de blâme*.
. . . . . .
Plus d'air *mutin, rebelle*.
. . . . . .
Comme dans un beau fruit qui l'abrite en son sein,
Le ver *immonde, impur*, s'y frayant un chemin,
Qui le *ronge* et le *mine*.

La plupart des pièces du recueil de M. Delier rentrent dans ce qu'on appelle, en rhétorique, les lieux communs; c'est assez dire que le dernier morceau est intitulé : *Les adieux à la Muse*. Le ton de ces strophes, les meilleures du volume, est plein de tristesse; le poëte semble ne se faire aucune illusion sur la destinée de son œuvre. Qu'il nous soit permis de lui rappeler, pour le citer une dernière fois, que :

. . . . la riche nature,
Sans les soins attentifs, sans la bonne culture,
Donne peu de présents;

et qu'en nous pardonnant la sévérité de nos remarques, qui lui prouveront du moins que nous avons lu attentivement son volume, il demeure convaincu de notre sincère espoir que plus de soins, une meilleure culture puissent bientôt lui donner l'occasion de récolter, dans les riches domaines de la poésie, autre chose que des feuilles-mortes.

— LE DRAME DU PEUPLE. Première partie : *Les Martyrs*, par Charles Potvin (1).

Le prologue de ce nouveau poëme de l'auteur des *Poésies politiques et élégiaques* qui ont paru à Bruxelles, l'année dernière (2), est intitulé le *Suicide, 1832*. — C'est un Polonais qui parle. Nous ne croyons pouvoir donner une meilleure idée des progrès remarquables qui se révèlent dans la manière du jeune poëte qu'en citant le début de ce morceau :

« O monde, sois maudit! Dieu te livre aux vampires;
L'égoïsme et la faim dévorent tes empires;
J'ai vu la vile chair assujettir l'esprit;
Le sentiment du bien dans les cœurs dépérit;
De la pensée, hélas! les flammes assoupies
Laissent l'homme jouet de prestiges impies;
La ruse le bâillonne, ou la force l'abat;
Esclave ou corrompu, son dos porte le bât:
Les peuples ignorants ont gardé leurs lisières,
Et l'on nomme ce siècle un siècle de lumières! »

Nous attendrons, pour donner une appréciation raisonnée de cette œuvre de M. Potvin, dont la première partie seulement a paru, que l'auteur en ait publié la suite. Nous craindrions de porter un jugement téméraire en essayant de saisir l'ensemble d'un tableau dont l'auteur ne nous présente encore que les premiers plans.

Cette première partie est divisée en sept scènes. Un poëte joue le rôle principal; autour de lui viennent se grouper les soutiens de la démocratie; chacun à son tour exhale ses douleurs, fait entendre ses plaintes, et les plus illustres défenseurs des nationalités vaincues, apparaissent tour à tour.

Nous citerons le monologue de Garibaldi, dans lequel l'auteur a personnifié l'Italie :

« Frères, Rome n'est plus; notre glaive est maudit,
Venise a succombé; je suis Garibaldi.
— Italie! oh! j'ai vu ton réveil magnanime:
Tu donnais à ce siècle un spectacle sublime!
Profanée et stérile aux bras de tes bourreaux,
Libre, tu redeviens la mère des héros.
Tout revit; tes cités, émules de courage,
Sur les trônes tremblants ont soulevé l'orage;
Naple est en feu; Venise a suivi son élan;
Le courant d'héroïsme électrise Milan.

(1) Brochure in 8° de 32 pages. Bruxelles, Ch. Vanderauwera, éditeur.

(2) Un vol. in-8°, chez le même éditeur.

Digitized by Google

Rome ! oh ! lorsqu'au sommet du Capitole antique,
Retentirent ces mots : Rome est en République !
L'Europe tressaillit, fière et reconnaissant
Le premier cri d'eveil d'un grand siecle naissant. »

Parmi les vers que M. Potvin place dans la bouche de Klapka, l'héroïque défenseur de Comorn, nous avons remarqué ceux-ci :

O peuple de héros ! tout entier sous les armes,
Ton âme grandissait, quand croissaient les alarmes !
Tu serais mort debout, vengé, sinon vainqueur...
Hélas ! la trahison t'envia ce bonheur.

La première partie du *Drame du Peuple* est suivie de trois poésies intitulées : *Aux vainqueurs d'un jour*, *La victoire de Marius* et *La Censure*. Les vers de ce dernier morceau ne sont pas tous d'un goût irréprochable ; il faut y reconnaître cependant un élan et une verve qui respirent un saint amour pour la liberté de la presse.

M. Jules Janin avait écrit, dans un feuilleton du *Journal des Débats*, ces lignes :

« La censure, la censure ! Voilà le grand mot, voilà la loi suprême qui peut sauver l'art dramatique, si l'art dramatique peut être sauvé. »

Ce cri de l'auteur de l'*Ane mort et la femme guillotinée*, de l'homme peut-être qui aurait dû le moins en appeler au remède qui lui paraît seul pouvoir sauver la littérature, ont provoqué les vers de notre jeune compatriote, et ils terminent dignement sa nouvelle œuvre comme une protestation qui trouvera un écho dans tous les cœurs généreux. F. B.

CHRONIQUE.

Un violoniste polonais, M. Apollinaire de Kontski, a donné au théâtre de la Monnaie trois concerts qui ont été pour lui autant de triomphes. M. de Kontski procède directement de Paganini ; nous ne croyons pas qu'on puisse lui opposer un rival pour l'habileté avec laquelle il se joue des difficultés dont fourmillent les morceaux qu'il exécute. Peut-être sa préoccupation, sous ce rapport, est-elle trop grande et empêche-t-elle souvent d'apprécier le mérite très-réel de ses compositions ; les amateurs ont cependant compris tout ce qu'il y a de mélodie et de grâce dans le *Souvenir de Lucie*, dans le *Rêve de la Châtelaine* et dans la seconde et la troisième variation de la *Grande fantaisie sur des motifs des Puritains*. Nous préférons de pareils morceaux à certaines excentricités qui ont eu un immense succès, car elles sont exécutées avec une merveilleuse perfection ; c'est ainsi que M. de Kontski joue sur un violon monocorde le grand air d'Isabelle dans *Robert le Diable*.

— M. J. Portaels, directeur de l'Académie de peinture à Gand, vient de partir pour Munich où il a l'intention de passer quelques semaines dans le but d'y étudier les fresques des maîtres de l'école allemande. On nous assure qu'à son retour, M. Portaels commencera les cartons des peintures dont il veut décorer les murailles de l'église construite rue de Brabant, hors la porte de Cologne, et qui a été récemment consacrée par le cardinal-archevêque de Malines et dédiée aux SS. Jean et Nicolas.

— M. Clays vient d'achever le tableau que lui a commandé le gouvernement pour consacrer le souvenir du succès remporté par nos marins au Rio-Nunez (Afrique). On retrouve dans cette toile, dont nous rendrons compte, toutes les qualités qui distinguent le talent consciencieux de ce jeune et habile artiste.

— On sait que parmi les principaux lots de la Fête artistique du 5 janvier, figurent des albums d'eaux-fortes. Nous venons de voir les épreuves d'essai des planches de Mme O'Connell, de MM. Gallait, Achard, E. Verboeckhoeven, Harpignies, Kuytenbrouwer, Ed. Tschaggeny, Francia, W. Vertommen, Billoin, Fourmois et Van der Hecht, et nous pouvons prédire dès à présent que cette collection, qui aura le mérite de n'être tirée qu'à un nombre fort restreint d'exemplaires, sera une des plus intéressantes qui aient été offertes aux amateurs. Aux noms que nous avons déjà cités, nous devons joindre ceux de MM. De Block, Paul Lauters, Joseph Lies, Louis Philastre, J. Portaels, Louis Robbe, E. Simonis, Joseph Stevens, I. Tavernier, Ch. Tschaggeny et Vandersypen dont les planches seront bientôt terminées.

— Publications nouvelles de la maison Weber et Van der Kolk, *passage Saint Hubert, Galerie du Roi*. — Ces intelligents éditeurs viennent de mettre en vente des eaux-fortes très-remarquables, par Madame O'Connell, MM. J. Achard, Henri Harpignies, M. A. Kuytenbrouwer et W. Vertommen. — Les deux planches de M. Achard sont des œuvres tout à fait hors ligne, comme tout ce que l'on doit à cet artiste éminent ; les planches de M. Harpignies, un de ses élèves les plus distingués, sont au nombre de six parmi lesquelles il en est deux qui sont destinées à attirer particulièrement l'attention des connaisseurs ; *L'orage*, de M. Kuytenbrouwer, est une œuvre pleine

Digitized by Google

de mouvement et de couleur ; l'artiste y a prodigué les travaux à la pointe sèche ; un reproche à adresser à cet habile graveur, c'est que l'arbre fracassé est d'un dessin un peu tourmenté. De grandes beautés rachètent ce défaut que notre impartialité et l'intérêt que nous portons à l'avenir de cet artiste, nous ont fait signaler.

C'est par la couleur, par le mérite de la composition, l'heureuse distribution de la lumière, et par une exécution qui annonce une connaissance approfondie de l'art, que se distingue *le Corps de Garde* de M. W. Vertommen. Malheureusement nous devons ajouter que M Vertommen dessine d'une manière fort incorrecte ; c'est ainsi que dans le groupe attablé près d'une vaste cheminée, les personnages placés au dernier plan paraissent des géants, comparés aux soldats qui occupent le premier plan.

Quant à Mme O'Connell, nous n'avons que des éloges à lui adresser pour son *Étude de femme* et pour son *Chevalier ;* on ne débute pas d'une façon plus heureuse. Nous ne parlerons pas de la grande planche d'après *La Charité,* tableau exposé à Anvers par Mme O'Connell ; l'épreuve que nous en avons vue le doit être évidemment qu'un *premier état ;* — nous attendrons pour la juger que l'artiste y ait mis la dernière main.

Mme Frédérique O'Connell grave en ce moment le portrait en pied de M. Victor Considérant.

MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

EXPOSITION
de Tableaux et d'autres Objets d'Art, à Bruges, en 1850.
PROGRAMME.

Art. 1er. Le salon des objets d'art qui seront exposés à Bruges, à l'occasion de l'exposition agricole et horticole des deux Flandres, s'ouvrira le 1er septembre 1850.

Cette exposition aura lieu dans les bâtiments de l'Athénée, où se trouvent des locaux parfaitement disposés et d'un jour très-convenable.

Art. 2. Pourront y être envoyées toutes espèces de productions artistiques, telles que tableaux, morceaux de sculpture, plans d'architecture, gravures, lithographies, plaques daguerréotypées, dessins, aquarelles, etc., etc., pourvu toutefois que ces productions soient l'ouvrage d'artistes vivants, quelle que soit leur patrie ou leur résidence.

Les tableaux, les dessins, les aquarelles, les gravures et les lithographies devront être munis d'un cadre.

Art. 3. Les copies, d'après les grands maîtres anciens, présentant les conditions d'un mérite reconnu suffisant, seront reçues et exposées dans une salle spécialement destinée à ce genre de productions.

Art. 4. Les objets envoyés à l'exposition et qui n'appartiendraient plus à leurs auteurs, ne seront reçus qu'autant qu'il soit produit une autorisation écrite de ceux-ci.

Art. 5. Les artistes qui se proposent de prendre part à cette solennité, sont invités à en donner connaissance, *par lettre affranchie, à la commission directrice de l'exposition des beaux-arts, à Bruges, avant le 1er août,* et lui feront connaître en même temps, la dimension des objets qu'ils comptent envoyer.

Les ouvrages devront être adressés à la commission *le 20 du même mois, au plus tard.* — A cet envoi sera joint une note indiquant, outre les noms, prénoms et domicile des exposants, le sujet des objets présentés, ainsi que le prix auquel ils consentiraient à céder celles de leurs productions dont ils auraient l'intention de se défaire.

Les frais de transport, tant pour l'envoi que pour le renvoi, *par le chemin de fer de l'État et celui de la Flandre Occidentale,* sont à charge de la direction.

Celle-ci a soin du déballage et de l'emballage des caisses.

Art. 6. Elle établira une surveillance sévère afin d'assurer la bonne conservation des ouvrages qui lui seront envoyés ; toutefois, elle ne sera pas responsable des détériorations qui pourraient y survenir.

Art. 7. Il est loisible à la commission de refuser l'admission des ouvrages qui, pour l'une ou l'autre raison, ne lui paraîtront pas devoir être acceptés.

Art. 8. Une ou plusieurs médailles en or ou en vermeil, pourront être décernées aux artistes qui se seront le plus particulièrement distingués par le mérite ou l'importance de leurs productions.

Art. 9. En outre, il sera ouvert une souscription dont le montant servira à l'achat des œuvres d'art qui auront été reconnues les plus dignes d'être acquises, et dont les prix pourront le mieux être couverts au moyen des ressources disponibles.

Art. 10. Tous les efforts possibles seront faits afin de recueillir des souscriptions qui permettent d'acquérir un nombre marquant d'objets exposés.

Digitized by Google

Dans ce but, l'intervention du gouvernement et de la province sera invoquée ainsi que le concours des conseils communaux et des principaux fonctionnaires publics.

ART. 11. Les productions seront choisies par la commission directrice, qui pourra s'adjoind.e, dans cette circonstance, si elle le juge convenable, d'autres amateurs des arts.

ART. 12. Les objets sur lesquels la commission aura fixé son choix seront, après la fermeture du salon, répartis, par la voie du sort, entre les porteurs d'actions, en séance publique et au jour à annoncer d'avance dans les journaux de la ville de Bruges.

ART. 13. Aucun objet ne pourra être retiré de l'exposition, avant la date de la clôture qui est fixée au 8 octobre.

ART. 14. Les productions dont l'acquisition n'aura pas eu lieu, seront renvoyées à leurs auteurs par les soins de la commission.

ART. 15. Un règlement d'ordre et de police sera arrêté pour la tenue du salon; il établira un droit d'entrée dont le montant pourra servir à augmenter le fonds des souscriptions.

ART. 16. La commission se réserve le droit d'apporter au présent programme les modifications que l'intérêt des artistes mêmes ou le succès de l'exposition pourrait réclamer.

Ainsi fait et arrêté en séance du 5 février 1850.

Par ordonnance :
Le Secrétaire,
ED. MAIGNIEN.

La commission directrice,
Le Président,
BARON DE VRIÈRE.

TOMBOLA

OFFERTE AUX ABONNÉS A LA REVUE DE BELGIQUE ILLUSTRÉE.

Décidés à ne reculer devant aucun sacrifice pour agrandir chaque jour l'importance artistique de notre recueil, nous avons offert, l'année dernière, aux abonnés à l'édition illustrée, une tombola composée des objets d'art suivants :

Jalousie,	aquarelle par	LOUIS GALLAIT,	gagnée par M. le président Grandgagnage, à Liége.
Jeune femme d'Alvito,	»	J. PORTAELS,	» M. Borguet, ingénieur à Huy.
L'Orage,	»	P. LAUTERS,	» M. Renard, libraire à Liége.
La Charge,	»	L. HUARD,	» M. Decq, libraire, à Bruxelles.
Le Départ,	»	ÉD. HAMMAN,	» M. Dejardin, architecte, à Liége.
La Source,	pastel par	F. STROOBANT,	» M. Alex. Henne, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, à Bruxelles.
Nuit d'Été,	tableau par	I. TAVERNIER,	» M. Renard, libraire, à Liége.
Marine,	»	P. J. CLAYS,	» M. H. Kinable, propriétaire, à Liége.

La tombola de cette année pourra faire plus d'heureux encore. Voici les noms des artistes dont les œuvres (dessins, pastels, aquarelles et tableaux) seront tirées au sort, vers la fin de l'année, entre les abonnés à la *Revue illustrée* : MM. Achard, De Brou, Auguste Böhm, Adolphe Dillens, H. Harpignies, Louis Huard, Jacob-Jacobs, A. R. Jones, Paul Lauters, Louis Robbe, W. Roelofs et Guillaume Van der Hecht.

Digitized by Google

POÉSIES DE HENRI HEINE.

(Buch der Lieder.)

ESSAI D'UNE TRADUCTION EN VERS.

I

Chanson.

Mon cœur, mon cœur, calme ta peine ;
Que ton destin te soit sacré !
Ce dont l'hiver t'avait sevré,
Le renouveau te le ramène.

Pour toi que de fleurs à cueillir !
Et qu'elle est belle encor la terre !
Et, mon cœur, ce qui t'a su plaire,
Tu l'oses, tu l'oses chérir.

Mon cœur, mon cœur, calme ta peine ;
Que ton destin te soit sacré !
Ce dont l'hiver t'avait sevré,
Le renouveau te le ramène.

Digitized by Google

II

Loreley.

Qu'est-ce encor, ces heures amères,
Et quel trouble m'y vient saisir?
Un récit du temps de nos pères
Ne me sort pas du souvenir.

La brise est fraîche, l'ombre gagne,
Et tranquille coule le Rhin.
Le jour au front de la montagne
Rayonne encore, à son déclin.

Une femme étrangement belle
S'assied là-haut, à l'autre bord.
Dans ses atours l'or étincèle,
Elle peigne ses tresses d'or.

D'un peigne d'or elle les peigne,
Tout en chantant une chanson,
Fantasque mélodie où règne
Un charme à troubler la raison.

Le pêcheur dans sa barque approche;
Il écoute, tout éperdu.
Il ne voit pas le banc de roche;
Là-haut son regard est perdu.

Je crois qu'à la fin l'onde avide
Engloutit et barque et pêcheur;
Car c'est là, Loreley perfide,
Où mène ton chant de malheur.

Digitized by Google

III

Dans la Cajute, la nuit.

I

La mer a ses perles nacrées,
Le ciel ses étoiles dorées;
Mon cœur, pour richesse à son tour,
Mon cœur, mon cœur a son amour.

Plus que l'onde ou l'azur sans voile
Mon cœur est vaste, et, nuit et jour,
Plus beau que la perle ou l'étoile,
Brille et rayonne mon amour.

Viens, jeune fille, toi que j'aime,
Mon cœur t'appartient sans retour.
Mon cœur, la mer et le ciel même,
Sont consumés d'un même amour.

II

Au ciel d'azur où nul ne touche,
Où l'étoile épand ses lueurs,
Que ne puis-je coller ma bouche,
Ma bouche ardente, et fondre en pleurs!

Ce sont tes yeux, mon adorée,
Les étoiles qui brillent le plus;
Ils m'adressent mille saluts
Du sein de la voûte azurée.

Vers le bleuâtre firmament,
Vers tes yeux, ma belle chérie,
Mes bras se lèvent saintement,
Puis je me recueille et je prie :

Digitized by Google

Charmantes lumières, doux yeux,
Oh! le bonheur que je réclame,
C'est de mourir, et que mon âme
Vous possède, vous et les cieux!

III

Là-haut, des célestes prunelles
Tombent de vives étincelles.
Je sens, dans l'espace béni,
S'ouvrir mon âme à l'infini.

O prunelles d'un ciel sans voiles,
Fondez en pleurs, chastes étoiles;
Et que vos larmes, sans tarir,
M'inondent l'âme à l'assouvir!

IV

Bercé par les vagues en lutte
Et par mes rêves de la nuit,
Au fond de la sombre cajute
J'étais couché dans mon réduit.

Par l'espace de l'écoutille
Je voyais scintiller aux cieux
Les astres si doux, tes doux yeux,
Tes yeux chéris, ô jeune fille!

Là-haut ils veillent sur mon front,
Les doux yeux, les yeux que j'adore.
Je les vois au dôme profond
Me sourire et briller encore.

Je les contemple, tout joyeux,
Jusqu'à ce que l'aube s'allume,
Ou qu'un voile de blanche brume
Me les dérobe, — les doux yeux.

Digitized by Google

V

. . . . . .

Contre la cloison de l'esquif,
Où j'appuyais mon front pensif,
Accouraient se briser les vagues furieuses.
Dans leur rauque bruissement
A mon oreille sourdement
Résonnèrent bientôt ces paroles railleuses :
« Pauvre insensé, qui rêvasse en ton coin!
Ton bras est court, le ciel est loin.
Les étoiles là-haut, dans l'éternelle sphère,
De solides clous d'or ont su les affermir.
Prière vaine et plus vaine chimère!
Tu ferais mieux de t'endormir. »

. . . . . .

VI

Je vis en rêve une lande déserte,
D'un blanc linceul de neige au loin couverte;
Et j'y dormais, sous la neige placé,
Le froid sommeil du pâle trépassé.

Pourtant là-bas, quand l'ombre étend ses voiles,
Sur mon tombeau les doux yeux, les étoiles
Jetaient encor, du glorieux séjour,
De longs regards — calmes, mais pleins d'amour.

EDOUARD D. L.

Digitized by Google

LE CHATEAU NOIR.

I.

Non loin du riant vallon au milieu duquel est bâti Coblence, s'élevait, il y a environ trois cents ans, au sommet d'une roche escarpée, un formidable château flanqué de deux tourelles et entouré d'un double mur d'enceinte.

Ce château avait jadis servi de résidence à quelque preux de Charlemagne; il se faisait remarquer par un air d'antiquité qui en rendait l'aspect triste et imposant. A l'époque où se passait l'histoire que nous allons raconter (1560), il était habité par un noble châtelain qui y vivait avec une sœur chérie. La solitude complète dans laquelle ils se plaisaient tous les deux, le peu d'excursions qu'ils faisaient dans le voisinage, et, par-dessus tout, le récit des pâtres qui s'étaient aventurés près des murs du château et qui prétendaient en avoir vu sortir des esprits, toutes ces circonstances réunies avaient attiré sur cet antique manoir l'attention des habitants du pays voisin.

On le considérait comme une retraite impénétrable et d'où nul mortel ne devait sortir vivant; la nuit, on avait entendu des bruits assourdissants se mêlant à des gémissements plaintifs, et souvent même on avait cru apercevoir, autour de cette sombre demeure, des âmes errantes qui venaient redemander au seigneur du lieu la vie dont il les avait privées.

Quoi qu'il en soit, l'imagination exaltée des habitants de la campagne s'était plu à embellir tous ces faits de nouveaux détails, et chacun y ajoutant, qui un meurtre, qui un viol, qui un suicide, le nombre des méfaits attribués au châtelain dépassa bientôt toute croyance et tomba dans le domaine du fantastique.

Digitized by Google

Vers cette époque, un jeune voyageur français, le vicomte de Blenville, arriva à Coblence; il venait de Paris et comptait séjourner plusieurs mois en Allemagne. Passionné pour les aventures de tout genre et principalement pour celles qui offrent l'attrait du danger, le jeune seigneur ne tarda pas à s'enquérir de toutes les histoires, contes et merveilles que l'on racontait dans le pays; celle du Château-Noir ne pouvait lui échapper; elle plut singulièrement à son imagination vive et ardente. Dès lors son parti fut pris; il résolut de pénétrer dans cette demeure impénétrable, dût-il avoir à combattre tous les suppôts de l'enfer et Satan lui-même.

Au jour fixé pour sa dangereuse entreprise, il s'arma d'une paire de pistolets, d'un poignard à large tranchant et de sa bonne épée à lame bien affilée; seulement, comme il était avant tout ami du mystère, il ne parla à qui que ce fût de son projet et s'aventura seul, par une nuit d'été, dans l'étroit chemin qui conduisait au château.

Figurez-vous une roche abrupte de huit cents pieds d'élévation, sur laquelle serpente, incertain de sa direction, un sentier souvent interrompu pas les ronces et les broussailles. Tantôt il s'égare dans le fond d'un bois épais, tantôt il vient glisser sur le bord d'un affreux précipice, tantôt enfin il pénètre la roche elle-même et semble un immense serpent couché sur un sol volcanique.

La nuit était noire et l'atmosphère chargée de lourdes vapeurs; dans la soirée quelques nuages s'étaient amoncelés vers l'orient; bientôt ils avaient grandi et s'étaient étendus de tous côtés. Alors, se mutinant ensemble comme des vautours qui se disputent une proie, ils lancèrent des éclairs et le ciel parut tout en feu. Leur colère qui s'exhalait par des mugissements prolongés, ébranlait la roche elle-même, tandis qu'un vent impétueux faisait bruire les arbres de la forêt.

Calme et paisible au milieu de cette tourmente des éléments déchaînés, le jeune homme continuait sa route, tout en songeant à l'issue de son entreprise. Déjà il apercevait à la lueur des éclairs la silhouette de l'antique manoir qui se dessinait vaguement devant lui; déjà ses yeux habitués à l'obscurité distinguaient l'énorme pont-levis qui permettait l'entrée du château, et qui, dans ce moment, balancé dans les airs par l'impétuosité du vent, criait sourdement sur ses gonds et laissait échapper du sein de son immense masse des craquements horribles et sans cesse répétés par les échos.

Tout à coup un bruit sourd de voix confuses se fit entendre.

L'intrépide voyageur suspendit sa marche et prêta l'oreille.

Les voix approchaient de plus en plus; elles étaient accompagnées du bruit sec et strident d'armures qui s'entrechoquent.

Digitized by Google

De Blenville distingua à la lueur des éclairs une vingtaine d'hommes armés qui marchaient deux à deux et qui avaient à leur tête un guerrier d'une taille colossale et d'une force athlétique.

C'était le seigneur du Château-Noir qui revenait chez lui avec ses gens d'armes ; notre aventurier se glissa au milieu d'eux, et, grâce à l'obscurité de la nuit, nul ne remarqua sa présence.

A un signal donné par le chef de la troupe, le pont-levis s'abaissa et vint reposer sur le sol ; alors tous s'élancèrent, et, en un instant, ils eurent franchi l'espace qui les séparait du château.

Le jeune vicomte se blottit dans l'embrâsure d'une épaisse muraille et laissa la troupe se disperser. Au bout de quelques instants, il se hasarda à quitter sa retraite, et bientôt il vit se dresser devant lui l'une des deux tourelles dont le château était flanqué.

Une porte basse qui donnait accès dans cette tourelle était entr'ouverte ; il la poussa du pied et pénétra dans un étroit corridor éclairé par une lampe suspendue au plafond. Il parvint ensuite à un escalier dont les marches de marbre s'enroulaient gracieusement autour d'une colonne aussi en marbre et délicatement sculptée.

Il eut bientôt franchi cet escalier, et, arrivé aux deux tiers de sa hauteur, il aperçut une seconde porte qui céda aussi devant lui.

Un délicieux spectacle vint alors s'offrir à sa vue. Une lampe d'un modèle exquis éclairait un appartement richement décoré ; à droite, une immense cheminée en marbre noir s'étalait sur la muraille ; en face, un lit, orné avec une coquetterie enfantine, se dessinait dans sa fraîche blancheur sur une tenture de velours bleu parsemé de paillettes d'or. Une table d'un travail admirable occupait le milieu de la chambre ; elle était couverte de vases d'albâtre d'où s'échappaient, comme par enchantement, de magnifiques bouquets de fleurs.

Tout à coup, et avant que le jeune homme fût remis de sa surprise, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier ; de Blenville souleva aussitôt une tapisserie qui cachait l'entrée d'une seconde chambre. A peine était-elle retombée derrière lui, que la porte s'ouvrit lentement sous le faible effort d'une main délicate, et une jeune fille, belle comme la fleur qui vient d'éclore, pénétra dans l'appartement.

Elle avait les traits d'une douceur angélique ; sa peau était blanche comme le lis, et son œil noir comme le jais ; ses cheveux flottaient négligemment sur ses épaules en longues boucles soyeuses, et sa bouche aimable et naïve laissait errer sur ses lèvres un délicieux sourire.

Alphonse, — c'était le nom de notre jeune aventurier, — contemplait avec

Digitized by Google

ivresse cette tête charmante qui reposait amoureusement sur un corps aux délicieux contours et aux formes voluptueuses comme celles des Vénus de l'antiquité.

La jeune fille s'approcha du foyer, s'étendit mollement dans un large fauteuil, appuya lentement sa tête sur sa main douce et blanche, et rêva.

Elle était si gracieuse et si belle, qu'elle eût fait battre d'amour le cœur le plus insensible et le plus froid. La voir et l'aimer, c'était tout un ; l'aimer et donner sa vie pour un baiser imprimé sur ses lèvres, pour un regard même, c'est ce qu'un jeune homme ne pouvait manquer de faire, c'est ce qu'un amoureux eût été fier d'accomplir. Alphonse était jeune et amoureux ; il oublia le danger de sa position et s'enivra tout entier du bonheur de contempler celle qui était devenue la maîtresse de sa destinée.

Soudain le bras de la jeune fille céda sous le fardeau trop pesant de sa tête enfantine qui vint reposer sur le dossier du fauteuil ; elle dormait.

Alphonse sortit lentement de sa retraite, s'approcha de la belle dormeuse, se plaça devant elle, un genou en terre, et but à longs traits le poison de l'amour qui s'infiltrait dans ses veines.

Ils étaient là tous les deux, l'une rêvant peut-être d'un bonheur à venir, l'autre s'enivrant d'un bonheur présent.

Tout à coup, la jeune fille fit un léger mouvement, secoua les boucles de ses cheveux qui étaient venues reposer sur son visage et se redressa avec une grâce toute coquette ; ses yeux, à peine entr'ouverts, se portèrent sur le jeune homme agenouillé devant elle, et, à cette vue inattendue, elle jeta un cri de surprise et d'effroi.

Mais son regard si doux et si caressant rencontra le regard amoureux et suppliant du jeune homme ; on eût dit que l'âme tout entière d'Alphonse se peignait dans ses yeux, tant ils étaient empreints d'amour et d'admiration, et comme une jeune fille est toujours heureuse qu'on l'admire, et souvent charmée qu'on l'aime, celle-ci se prit à sourire et s'écria d'un ton demi-gracieux, demi-sévère :

— Monsieur, que venez-vous faire ici ?

Et elle se recula comme pour gagner l'issue qui s'ouvrait sur l'escalier.

Mais Alphonse avait recouvré la présence d'esprit que cette apparition lui avait fait perdre ; il comprit que tous les dehors d'une passion violente pouvaient seuls le sauver de la position plus ou moins hasardée où il se trouvait, et il prit le ton, le geste, les manières, le regard et, par-dessus tout, l'incohérence de pensées qui caractérisent un amoureux.

Il assura à la jeune fille que sur le seul portrait qui lui avait été fait de sa

Digitized by Google

beauté, il était devenu éperdument amoureux d'elle, qu'il avait résolu de la voir ou de mourir, qu'il avait tout bravé pour parvenir jusqu'à elle, et que maintenant la mort ne lui semblerait plus qu'un objet de gloire et de bonheur s'il devait perdre la vie pour celle qui avait enivré son cœur d'un éternel amour.

La jeune fille parut fortement émue de ce langage passionné qui résonnait pour la première fois à ses oreilles; isolée du monde et dans la compagnie d'un frère morose et cruel, elle n'avait jamais ouï parler de ce sentiment si pur et si doux qui unit deux âmes, qui ne fait plus qu'un seul être de deux êtres créés pour s'aimer, et qui devient quelquefois si fort, que là où l'un n'est pas, le bonheur n'existe plus pour l'autre.

Trop naïve et trop pure pour croire au mensonge chez celui qui disait l'aimer, elle se plut à entendre ce langage qui parlait à son cœur, et pour la première fois de sa vie, elle comprit qu'elle en avait un.

Alphonse saisit sa main qu'elle n'avait pas la force de retirer des siennes; il la porta à ses lèvres et y déposa un baiser de feu, un de ces baisers comme deux êtres qui s'adorent peuvent seuls en donner et en recevoir.

Et la jeune fille ne s'effraya pas d'un danger qu'elle ignorait; elle accepta ces caresses qui lui faisaient ressentir une émotion jusqu'alors inconnue pour elle. Le doux regard du jeune homme, sa position suppliante à ses pieds, et la passion qui parlait par sa bouche, tout cela gagnant le cœur de la jeune fille, elle fut à lui.

II.

—Par ma lame de Tolède! s'écria l'un des deux chevaliers, tu es un heureux mortel, seigneur de Villemont, et si ce que tu me racontes de tes aventures galantes est vrai, tu peux faire envie à tous les seigneurs de la cour de France.

— Parbleu! Bois-Fleury, voilà bien pour t'étonner, reprit alors de Villemont, plus jeune et plus alerte que son compagnon. Ne sais-tu donc pas qu'aujourd'hui les bonnes fortunes nous pleuvent, que c'est à s'enfuir pour les éviter?

Cette conversation, dont nous ne rapportons ici que quelques mots, se tenait

Digitized by Google

dans une de ces caves ou tavernes comme il y en avait autrefois beaucoup en Allemagne, et dans lesquelles on débitait force pots de bière aux arrivants.

— Eh bien! mes nobles seigneurs, vous qui vous piquez d'aventures galantes, reprit alors un pauvre hère assis à la table voisine, je vous apprendrai qu'il m'en est arrivé une beaucoup plus surprenante que toutes les vôtres.

— Ah bah! firent les deux seigneurs avec un geste d'incrédulité.

Le nouvel interlocuteur, vêtu d'un méchant pourpoint noir, vint s'asseoir à leur table et dit :

— Çà, messeigneurs, je n'ai pas comme vous pourpoint de velours doublé de satin ; ma tête n'est pas frisée et pommadée comme la vôtre, et mon extérieur n'indique ni un noble ni même un bourgeois de qualité, et cependant j'ai à vous raconter une aventure galante qui vous surprendra fort, j'imagine. Figurez-vous que ce matin je me promenais au bord du Rhin, à une lieue d'ici, lorsque tout à coup je vis sortir d'un buisson épais qui bordait la route, une jeune fille, mais une jeune fille belle comme un ange et la plus jolie qu'il vous soit possible d'imaginer ; un visage d'une grâce et d'une gentillesse admirables, des yeux vifs et tout à la fois empreints d'une douce volupté, des cheveux qui flottaient sur des épaules blanches et satinées, et avec tout cela quelque chose d'angélique et de lutin que je ne puis vous définir.

Les deux seigneurs se prirent à se regarder et leur compagnon de table continua ainsi :

— Cette jeune fille me regarda attentivement, comme pour s'assurer que j'étais bien celui qu'elle attendait, et s'avançant vers moi, elle me dit à voix basse et avec un accent qui eût fait battre le cœur d'un saint : « Seras-tu le maître de porter tes pas où tu le désireras, ce soir, après que l'*Angelus* aura sonné? » — « Ma toute belle, je suis libre comme l'oiseau qui fend les airs, lorsque j'ai fait ma dernière ronde dans la prison, c'est-à-dire vers les six heures. » — « S'il en est ainsi, et que tu ne craignes ni l'ombre, ni le silence, ni peut-être même les esprits infernaux, alors qu'il s'agit d'un rendez-vous avec une jeune fille, trouve-toi ce soir, à la nuit tombante, sur la plate-forme du vieux rocher près du Château-Noir ; j'y serai. » — Et ma belle s'est enfuie, sans me laisser seulement lui prendre un baiser à compte sur les.....

— Faquin! s'écria de Villemont, et tu as pu croire à une semblable bonne fortune? Pas possible, l'ami! Ou tu mens, ou tu as rêvé.

— M'est avis, messeigneurs, que je pourrais bien avoir été la dupe d'un de ces esprits malins comme il en existe beaucoup dans les environs du Château-Noir, et la jeune fille qui m'est apparue me semble plutôt envoyée par Satan pour me tenter, que descendue du ciel pour me sauver; mais fille de l'enfer ou du ciel, je vous avoue

Digitized by Google

que je me soucie peu de commencer avec elle des relations qui me paraissent sujettes à caution.

— Soit! reprit alors le jeune seigneur. Nous autres, nous ne craignons ni les anges, ni les démons; reste ici, l'ami. A nous le rendez-vous avec la jeune fille, à toi cette bourse.

Et il jeta au geôlier quelques pièces d'or enfermées dans un tissu de soie.

Celui-ci, enchanté de terminer si avantageusement une aventure qui plaisait à sa vanité mais qui effrayait sa poltronnerie, serra soigneusement la bourse et s'écria :

— Certes, voilà qui convient à des seigneurs de votre rang; bon courage et bonne réussite. Que Dieu et la Vierge veillent sur vous!

Les deux jeunes gens s'étaient levés ; ils prirent congé de leur compagnon et sortirent de la taverne.

Comme ils franchissaient la dernière marche de l'escalier, l'*Angelus* sonna.

Ils prirent alors la direction que le geôlier leur avait indiquée et ils s'acheminèrent, devisant entre eux de la singularité de cette aventure.

— Ma foi, s'écria Villemont, plus intrépide et plus amoureux que Bois-Fleury, si la jeune fille est aussi belle qu'on nous l'a dépeinte tantôt, je l'enlève, et, foi de chevalier! elle sera à moi, dussé-je, pour l'obtenir, la couvrir de diamants et de pierreries.

— Du diable, où vas-tu chercher que cette jeune fille soit une vertu? Une femme qui donne un rendez-vous à la nuit tombante ne me semble pas une Lucrèce. Mais comment, un rendez-vous avec ce geôlier, être informe et mal bâti, poltron comme un lièvre et vaniteux à l'excès? Impossible, Villemont. Il y a du mystère là-dessous; je gage que la demoiselle le voulait entretenir au sujet de certaine amourette qui lui tient au cœur.

Causant ainsi, ils étaient arrivés au lieu du rendez-vous. La nuit avait déployé ses voiles épais, et la nature était silencieuse et calme comme le sommeil du juste.

Tout à coup, comme ils parvenaient sur la plate-forme du vieux rocher, un homme sortit précipitamment d'un buisson qui bordait le chemin, l'épée haute et prêt à frapper.

— Messeigneurs, cria-t-il d'une voix pleine et sonore, en garde et défendez votre vie.

Villemont et son compagnon, bien qu'étrangement surpris de cette attaque inattendue, qui ne pouvait venir, leur semblait-il, que d'un rival, eurent bientôt tiré leurs épées et le combat commença.

Aux pâles rayons de l'astre nocturne qui venait d'apparaître à l'horizon, vous

Digitized by Google

eussiez aperçu trois hommes luttant contre la mort avec un égal courage et avec le sang-froid que possédaient au plus haut degré les seigneurs de cette époque.

Deux de ces hommes combattaient côte à côte, se faisant un rempart mutuel de leurs épées, le troisième luttait seul, mais on eût dit qu'une fée invisible conduisait son bras et soutenait son courage.

La lutte, si inégale qu'elle fût, durait depuis quelques minutes, et nul n'aurait pu prévoir qui l'aurait emporté des assaillis ou de l'assaillant.

Mais soudain une lueur subite illumina une partie du ciel ; cette lueur s'était échappée du Château-Noir. A l'aspect de cette clarté, l'agresseur ne put s'empêcher de porter un moment ses regards dans la direction du château, qui se dessinait devant lui, et au même moment il tomba frappé par le fer de l'un de ses adversaires.

III.

Minuit sonnait à la grosse horloge du Château-Noir.

Une lampe brûlait encore.

A la clarté de cette lampe, on pouvait distinguer une femme accoudée à l'une des fenêtres de la tourelle.

Cette femme était là, écoutant depuis quatre heures entières le souffle léger du vent à travers les feuilles des arbres, et n'entendant pas le bruit que désirait son cœur.

Ses yeux étaient baignés de larmes.

Elle rejeta en arrière les blonds cheveux qui couvraient son visage, se laissa tomber sur un siége et s'écria :

— Mon Dieu, avez-vous permis qu'il lui soit arrivé malheur? Giorino aurait-il manqué au rendez-vous que je lui avais donné? Hélas! je lui avais choisi un adversaire faible et impuissant. Aurait-il succombé dans cette lutte inégale? Mais non, cela est impossible; son bras est trop sûr et son épée trop bien conduite. Non, non, il revient vainqueur.

Et elle se prit à marcher dans sa chambre, comme si un désir violent l'avait animée. Elle courut encore se replacer à la fenêtre, elle écouta dans le lointain,

Digitized by Google

et rien ne frappa ses oreilles que le souffle du vent et le bruissement des feuilles.

Alors elle tomba de nouveau sur le siége qu'elle venait de quitter, et des larmes abondantes mouillèrent ses paupières.

Ce n'était plus cette jeune fille que nous avons vue souriante et pleine d'une grâce enfantine; ce n'était plus ce visage où se reflétaient le bonheur et la joie. Elle était là, affaissée et mourante, plongée dans la plus profonde douleur, et ne sachant si elle devait prier pour un mort ou espérer pour un vivant.

Pendant qu'elle torturait son âme à deviner le passé, de temps à autre une vive clarté apparaissait au sommet de la tourelle; c'était un phare que depuis plusieurs heures déjà elle avait fait allumer pour servir de guide à son amant dans le cas où il se serait égaré.

Cette lueur, de Blenville l'avait aperçue pour la première fois alors qu'il croisait le fer contre ses deux adversaires, et la clarté qui devait le guider pour retrouver une maitresse adorée, était devenue la cause de sa blessure et peut-être de sa mort !

Nous laisserons un moment Adèle de Felsenberg à ses sinistres pensées et nous expliquerons les motifs qui avaient pu porter de Blenville à se faire l'agresseur de deux hommes qui ne lui avaient fait aucune insulte.

Nos lecteurs se rappellent la manière dont de Blenville avait pénétré dans le Château-Noir et l'entrevue qu'il y avait eue avec Adèle de Felsenberg. Pendant quelque temps, la liaison qui s'était établie entre eux, fut ignorée de tous les gens du château ; mais la jeune fille craignant le courroux de son frère, pour le cas où il découvrirait sa faute, aima mieux la lui avouer pour éviter son ressentiment et sa vengeance.

Nous dirons d'abord qui était ce frère si redouté dans tout le canton et à qui on attribuait un nombre considérable de méfaits. En ce temps-là, il ne s'en allait pas comme du nôtre; de grands seigneurs, enfermés dans les murs de leur château, exerçaient des brigandages sur les pauvres gens qui les avoisinaient, sans que nul cherchât à les attaquer ouvertement ou même à les attraire en justice. Ernest de Felsenberg était un de ces seigneurs; seulement comme son château était solidement bâti au faite d'un rocher escarpé, qu'il avait avec lui bon nombre de gens d'armes et qu'il était d'un caractère emporté et vindicatif, il avait épouvanté toute la contrée par la multiplicité et la perfidie de ses attaques. En vain sa sœur, d'un caractère doux et sensible, avait imploré de lui la grâce des malheureux dont il croyait devoir se venger; en vain, elle l'avait conjuré de renoncer à cette vie de

Digitized by Google

brigandages et de rapines : Ernest avait poussé la cruauté jusqu'à la menacer de mort si elle tentait encore d'éveiller en lui des sentiments d'humanité.

On conçoit que ce fut un jour bien terrible pour Adèle que celui où elle vint avouer à son frère son amour et sa faute.

Le récit qu'elle lui fit de sa première entrevue avec de Blenville, plut à l'imagination chevaleresque du jeune seigneur ; il aima cette ardeur de parvenir auprès d'une femme en bravant mille dangers et en exposant ses jours, et comme de Blenville lui sembla un chevalier franc et courageux, il lui accorda la main de sa sœur. Seulement, il y mit une condition, condition étrange et bizarre, mais qui ne surprendra pas de la part d'un homme dont les mœurs et les instincts avaient une tendance continuelle au mal.

Il fit appeler de Blenville et lui dit : « Vous êtes digne de devenir l'époux de ma sœur, parce que vous avez bravé la mort pour obtenir son cœur et sa main; mais je veux aussi que vous soyez digne de mon amitié, et votre épée seule peut m'en fournir la preuve. A une lieue d'ici, sur le penchant de la montagne, s'élève une plate-forme que l'on appelle la plate-forme du vieux rocher ; plusieurs routes y aboutissent; nul doute que d'ici à huit jours quelque voyageur attardé ne la traverse; chaque soir, plaçez-vous en embuscade et triomphez du premier adversaire qu'il plaira à la Providence et à votre bonne étoile de vous envoyer ; lorsque vous m'aurez amené un ennemi vaincu par votre épée, quel qu'il soit, ma sœur sera à vous et vous serez libres tous les deux de me quitter à jamais.

Nous avons vu comment Adèle avait envoyé à son amant un ennemi facile à vaincre, comment, au lieu du geôlier, le jeune homme avait eu deux adversaires à combattre, et nous connaissons la malheureuse issue de la lutte inégale qu'il engagea avec eux.

Nous nous reporterons maintenant dans la chambre où la jeune fille attendait avec anxiété le retour de son fiancé.

Toute la nuit s'écoula sans apporter un terme à sa douleur ; au jour naissant, elle fut tout en larmes trouver son frère et le conjurer d'envoyer ses gens à la recherche du jeune homme.

La journée fut pour elle un siècle de souffrances mortelles; vers le soir, un de ceux qui avaient été envoyés sur les traces du jeune vicomte, vint faire au seigneur du château le récit de ce qu'il avait appris.

Aussitôt qu'Ernest de Felsenberg eut entendu ce récit, il fit appeler sa sœur qui priait dans son oratoire, et lui dit : « Ma sœur, vous ne devez plus penser à revoir votre amant; hier soir, il a attaqué deux jeunes seigneurs français, qui l'ont blessé et ramené à Coblence. Aujourd'hui, il est enfermé dans un des sombres

Digitized by Google

souterrains de la prison, et, avant huit jours, il sera frappé par la main du bourreau. »

En entendant les dernières paroles prononcées par son frère, Adèle était tombée sur le sol, inanimée et mourante.

IV.

Dans une petite salle étroite et basse de la prison de Coblence, un homme était assis auprès d'une table sur laquelle on voyait placée une énorme cruche pleine d'un vin généreux; cet homme à la figure bourgeonnée et aux traits rudes et grossiers, vidait avec un contentement visible le verre qu'il tenait constamment à la main et qu'il remplissait de minute en minute. La gaîté qui l'animait le poussait à faire de temps à autre des exclamations du genre de celle-ci : — « Vive Dieu! la bonne aubaine que ces chevaliers! comme ils ont grassement payé un rendez-vous d'amour! D'amour, allons donc, un véritable guet-apens, d'où, grâce au ciel et à leur bonne épée, ils sont sortis vainqueurs, mais où j'aurais été infailliblement massacré. » Il vidait alors d'un seul trait le verre qu'il avait rempli pendant ce monologue; puis il s'exclamait de nouveau, si bien que d'exclamation en libation et de libation en exclamation, il fut bientôt du nombre de ces heureux dont le bonheur est aussi passager que les fumées du vin qui l'ont produit.

Tout à coup le bruit d'une porte que l'on cherche à ouvrir se fit entendre, et une voix douce et suppliante s'écria :

— Giorino, ouvrez-moi donc, mon cher Giorino; c'est moi, la jeune fille qui vous avait donné rendez-vous.

Celui-ci pensa tomber des nues en reconnaissant la voix qui l'appelait; il se leva sans trop savoir ce qu'il devait faire ; mais le vin qu'il avait bu ayant ranimé son courage et éveillé ses instincts amoureux, il alla ouvrir.

Adèle de Felsenberg, — car c'était elle qui venait chez le geôlier, — fut chercher un siége et s'assit amicalement auprès de Giorino.

— Eh bien ! dit-elle avec un profond soupir, nous avons failli être tués tous les deux; heureusement pour toi que ces deux chevaliers avaient pris ta place, et

Digitized by Google

quant à moi, j'arrivais au moment où leurs épées se sont croisées et je me suis enfuie précipitamment.

— Comment, s'écria Giorino, tu étais venue au rendez-vous ! O ma toute belle, comme je m'en voudrais si tu avais été attaquée par ce vilain diable que nous tenons ici enfermé. Mais puisque je te retrouve aujourd'hui, il me faut un baiser.

Et il approcha sa figure aux traits grossiers et durs de la blonde tête de la jeune fille; celle-ci fit mine de résister et se laissa prendre un baiser.

Giorino doutait encore de son bonheur; l'idée que cette jeune fille l'aimait, qu'elle venait le retrouver, ébranla de nouveau toutes les fibres de son cerveau et le grisa davantage.

— Çà, ma belle, dit-il en élevant son verre, je bois à ta santé et à la mort du méchant qui en voulait à nos jours.

D'autres verres furent successivement remplis et bus; Adèle faisait les fonctions d'échanson et s'en acquittait avec une générosité qui sentait peu la main d'un amphytrion ordinaire.

Lorsqu'Adèle eut reconnu que Giorino était complétement ivre, elle lui dit : « Je suis venue ici pour réclamer de toi un service important ; si tu me l'accordes, mon amour sera ta récompense. Cet homme que l'on a renfermé ici a été mon fiancé, et à l'époque où il demandait ma main, je lui fis don de mon portrait. Depuis j'ai reconnu qu'il était d'un caractère haineux et violent, et j'ai refusé de m'unir à lui. C'est la honte de s'être vu repoussé qui l'a porté à chercher à m'assassiner, et s'il a attaqué les deux jeunes seigneurs, c'est qu'il les a crus des rivaux. Le portrait que je lui ai donné, il le porte constamment sur lui ; il faut que tu me fasses avoir ce portrait, car je ne veux pas qu'au jour de son exécution il le puisse montrer comme une preuve de l'amour que j'aurais eu pour lui. En ce moment il doit être endormi dans son cachot; pénètre jusqu'à lui, apporte-moi le portrait et je suis à toi. »

Giorino bondit sur sa chaise ; ses yeux lancèrent des éclairs de bonheur; il sourit à la jeune fille et disparut.....

Quelques instants après, Alphonse de Blenville était dans les bras de son amante.

Je ne vous peindrai pas l'émotion, l'extase, l'ivresse qu'ils goûtèrent en ce moment. Ceux qui ont aimé sauront la deviner, ceux dont le cœur est resté insensible, ne pourraient la comprendre. Je dirai seulement la manière dont Alphonse était sorti de son cachot.

A la nuit tombante Adèle avait erré aux abords de la prison ; elle s'était fait indiquer le cachot du jeune vicomte et avait reconnu le soupirail qui donnait sur la rue. Par ce soupirail elle lui avait fait parvenir un billet qui lui annonçait la ruse

Digitized by Google

qu'elle avait imaginée pour assurer son évasion. Alphonse avait lu le billet, et au moment où Giorino pénétra dans son cachot, il l'étreignit dans ses bras vigoureux, le lança dans l'intérieur et referma subitement la porte.

Nos deux amants songèrent alors à la fuite; en un instant ils eurent franchi l'enceinte de la prison. Ils se dirigèrent vers une rue étroite où une voiture, préparée par les soins d'Adèle, les attendait. En quelques jours ils furent hors de tout danger et bientôt rendus à Paris.

Faut-il vous apprendre s'ils furent heureux, s'ils eurent beaucoup d'enfants, et vous donner tous les détails qu'un conteur du temps jadis n'aurait eu garde d'omettre? Contentez-vous de savoir, ami lecteur, que leur union fut bénie par un prêtre qui leur souhaita, pour ce monde et pour l'autre, toutes les prospérités désirables.

Victor Guibert.

Digitized by Google

SONNETS RUSSES.

I

SAINT-PÉTERSBOURG.

C'étaient d'impurs marais sur les bords de l'Ingrie,
De sauvages forêts de pins et de bouleaux,
Où les loups promenant leur échine amaigrie,
N'avaient jamais guetté que de chétifs troupeaux.

Sous un ciel inclément, une terre engourdie
Trompait dans leur espoir de stériles travaux,
Et, dédaignant ses bords, la Baltique agrandie
Au Ladoga surpris venait mêler ses eaux.

Un jour, un Charpentier, fils de la Moscovie,
S'arrêta sur la rive en venant de Sârdam,
Et se dit : « Je veux faire ici mieux qu'Amsterdam! »

L'art vainquit la nature à la voix du génie;
La ville merveilleuse aussitôt s'éleva
Et mira ses palais dans la blanche Néva.

Digitized by Google

II.

LA STATUE DE PIERRE-LE-GRAND.

Voyez ! son front rayonne et d'orgueil et de joie.
Comme il est grand et fort ! comme il serre le frein
Du sauvage coursier qui se cabre et qui broie
Un serpent mutilé sous son sabot d'airain !

On l'a vu, revêtant et la bure et la soie,
Tour à tour empereur, et soldat, et marin ;
Et ce bras sous lequel tout fléchit et se ploie,
Sut manier la hache et tailler le sapin.

Saluez le héros de la sainte Russie (1) !
Sur son fier piédestal il voit de sa Néva
Les flots purs embrasser la ville qu'il rêva.

Parfois la mer se lève, et la vague en furie
Vient briser sa colère aux angles du granit,
Puis recule, soumise, et rentre dans son lit.

III.

NUIT D'HIVER.

Savez-vous quand il faut voyager en Russie ?
C'est la nuit, quand l'hiver étend son blanc manteau
Sur le sol dépouillé ; quand la neige durcie
Crie et grince de froid sous le vol du traîneau !

---

(1) *Sainte* est l'épithète consacrée que les Russes donnent à leur patrie.

Digitized by Google

La nuit, dans les forêts de la Lithuanie,
Le rayon de la lune est plus pâle et plus beau.
C'est là qu'il faut aller ! on y risque sa peau,
Si bien qu'on tremble encor quand la course est finie.

Car, là, du vent du Nord les sauvages concerts
Pleurent sous les sapins qui tordent dans les airs
Leurs grands bras décharnés et blancs comme le marbre ;

Tout autour on entend un rauque hurlement,
Et l'on voit, sans mentir, ah Dieu ! que c'est charmant !
Les yeux ardents d'un loup scintiller sous chaque arbre.

IV.

LE KREMLIN.

J'aime à voir, ô Kremlin, nid d'aigle des vieux tsars,
Tes minarets aigus, tes coupoles dorées ;
Que de fois j'ai rêvé, sous tes voûtes sacrées,
Les grands princes trônant au milieu des boyards,

Ou bien, l'épée au poing, défendant tes remparts,
Alors que la Russie, en ses jeunes années,
Voyait sur son berceau des sauvages Tatars
Se ruer, sans répit, les hordes forcenées !

Que j'ai rêvé de fois, sous l'armure d'airain,
Les vainqueurs prosternés en de saintes extases
Devant l'or byzantin de tes iconostases !

Que de fois j'ai touché d'une pieuse main
Sceptres, glaives pesants, diadêmes antiques,
De tes guerriers géants gigantesques reliques !

Digitized by Google

V.

NAPOLÉON A MOSCOU.

Mais tout fuyait bientôt comme un songe lointain;
Un vivant souvenir absorbait ma pensée;
Je voyais, sous tes murs, de l'homme du destin
Se dresser devant moi la grandeur éclipsée!

Je le voyais passer, fier et le front hautain,
Sans daigner s'incliner sous ta porte sacrée (1).
Au terme de sa course il atteignait enfin :
C'était la ville sainte (2), hélas! tant désirée.

Sur ses pas s'avançait en rangs victorieux
La garde, déployant ses aigles triomphales
Qu'avaient vu défiler toutes les capitales.

C'était beau! c'était grand. Et pourtant dans ses yeux,
Parfois apparaissait un éclair de tristesse;
Pour la première fois il sentait sa faiblesse!

VI.

L'INCENDIE.

Ah! c'est que Dieu t'enlève à jamais son appui!
Tu veux poursuivre en vain ta mission finie!
Tremble! de ta grandeur le dernier jour a lui;
Tremble! car te voilà seul avec ton génie!

---

(1) La *porte sainte*, sous laquelle il n'est pas permis de passer sans se découvrir.
(2) Nom que les Russes donnent à Moscou.

Digitized by Google

En vain tu crois marcher d'un pas mieux affermi ;
Le feu couve attisé par une main hardie ;
Soudain Moscou s'allume et t'enferme avec lui
Dans le suaire ardent d'un suprême incendie.

Chaque tour resplendit de sinistres éclairs ;
Les cloches, s'ébranlant sous un bras invisible,
S'appellent dans la nuit par un signal terrible.

Ah ! c'est ton glas de mort qui pleure dans les airs.
Tu vas tomber où va toute puissance humaine :
Moscou par Waterloo conduit à Sainte Hélène !

Léon Wocquier.

Digitized by Google

UNE HEURE A ITHAQUE

OU

UN MOT SUR HOMÈRE ET L'ODYSSÉE.

(FRAGMENT D'UN VOYAGE EN GRÈCE.)

I.

Il n'y a pas longtemps encore, — n'était-ce pas hier? — je partis pour un beau voyage. J'étais heureux; j'allais en Grèce.

En Grèce! Et déjà je jurais pourtant de m'affranchir des souvenirs de l'histoire, des prestiges de l'antiquité, cette mère féconde qui m'avait nourri, que j'avais tant aimée, dont l'image avait toujours apparu aux rêves dorés de mon enfance rayonnante d'une si magique auréole! Dans cette terre séculaire qui fut le berceau du monde, je ne voulais voir qu'une terre nouvelle; ces grands noms qui naguère exaltaient, électrisaient ma jeune âme, je croyais qu'ils dormiraient pour moi dans la nuit profonde de leurs tombeaux! Je croyais pouvoir fouler les ruines d'Argos, de Mycènes, de Sparte, sans que mon pied frémît devant tant de gloire. Je croyais oublier Périclès à Athènes, Thémistocle à Salamine, Léonidas aux Thermopyles, Homère dans toute la Grèce! Je n'allais pas voir Athènes dans Athènes, la Grèce dans la Grèce! Je n'allais y voir qu'une ville éclose sous l'aile de nos capitales, une royauté tudesque assise sur les marbres du Parthénon : sous les verts oliviers de Drepanum, sous les myrtes et les orangers fleuris de Zacynthe, sur les autels poudreux de Cythère, j'allais voir se dresser les tentes orgueilleuses d'une garnison saxonne.

Insensé, ingrat que j'étais! J'avais aimé la Grèce loin d'elle, — je croyais, je voulais l'oublier chez elle! Combien je m'étais trompé! Je n'étais encore qu'à Corfou, et je me sentais ému! et je pleurais! et je me hâtais d'oublier le présent pour ne vivre que dans le passé! J'étais en Grèce.

Digitized by Google

II.

J'avais salué le Pinde et gravi les poétiques collines, parcouru les plaines fertiles de la Thessalie, rêvé sous les frais ombrages de Tempé. J'avais franchi les glorieuses Thermopyles; des promontoires de la sauvage Eubée, passé aux champs d'oliviers de l'Attiqué, « éveillé les abeilles de l'Hymète, » « visité la prison de Socrate, » contemplé la majestueuse Acropole, entendu gémir les vagues azurées de Salamine et frissonner les platanes argentés du Taygète. J'avais planté ma tente sous les lauriers-roses de l'Eurotas, et, des hauteurs de Corinthe, vu se dérouler à mes pieds le magnifique panorama de la Grèce entière. Enfin, par delà le golfe de Lépante et les lagunes de Patras, à travers les immenses forêts de l'Acarnanie et les profondes vallées de l'Achéloüs, j'étais revenu jusqu'à ces rivages opposés où domine encore le Croissant et que j'avais explorés un an auparavant.

Je fis halte à Prévésa, petite ville située à l'extrémité méridionale de l'Épire, que baigne la mer d'Ambracie. C'est là qu'Octave et Antoine se disputèrent l'empire du monde. Au milieu de la plaine où s'éleva Nicopolis, on découvre encore cachées sous les épais réseaux des lianes et des bruyères, les ruines de quelques temples ou aqueducs romains et les murs délabrés d'un sérail jadis habité par Ali pacha de Tepelen. De la plage on aperçoit la côte voisine d'Acarnanie et l'île de Sainte-Maure, autrefois Leucade.

Avant de partir pour la haute Épire, où devait s'arrêter le cours de mes voyages, je dus céder au désir de visiter les îles de ce gracieux archipel qui fut le théâtre des grands drames de l'histoire, des miracles de la Fable, des inspirations de la poésie. J'avais vu la Grèce libre et régénérée d'Othon, la Grèce du sultan; je voulus voir la Grèce britannique. Au divan vaincu sont restées les plus belles provinces de l'Hellade : le drapeau anglais flotte au sommet des sept îles, commande aux mers d'un empire ébranlé et d'un royaume naissant, protége ou menace le vaste Orient; — mais la Grèce, la véritable Grèce est à Athènes, à Salamine, à Thèbes, à Platée, à Mégare, à Chéronée, aux Thermopyles, à Argos et à Mycènes, à Sparte et à Mantinée,—à Corinthe, à Naxos, à Missolonghi!

III.

Une barque, montée par quatre robustes matelots, est bientôt équipée. Au bout de trois heures j'aborde à Sainte-Maure.

Nous poursuivons le lendemain vers Céphalonie. Après une courte navigation, le ciel s'obcurcit soudain : de sombres nuages s'amoncellent, s'étendent, éclatent au-dessus de nos têtes en torrents

Digitized by Google

de pluie. Le flot grossit, le vent refoule le frêle bateau loin de sa route, et nous pousse vers les côtes d'Ithaque : nous jetons l'ancre à Vathi.

« Theaki! Theaki! » s'écrient mes braves matelots en me montrant le rocher qui se dresse devant moi. « Nous sommes à Theaki ! »

Et ils disposent à terre leur frugal repas, — quelques poissons conservés dans l'huile, des oignons crus, des olives, une cruche de vin de Sainte-Maure. Je ne sais si le brouet lacédémonien ne valait pas mieux.

Que faire en présence d'un ciel brumeux qui m'attriste, d'une plage déserte où je ne puis descendre? Écouter siffler la brise et regarder bondir l'onde? Rêver au bruit du vent qui gémit, du flot qui murmure? Je suis à Ithaque... N'ai-je pas l'*Odyssée* au fond de ma valise? Si je lisais Homère? — J'ouvre Homère.

IV.

Et vous, chers lecteurs, qui l'avez lu et admiré sans doute, qui l'avez oublié peut-être, vous qui ne reliriez pas Homère aujourd'hui si le hasard, en vous jetant sur les côtes de l'île odysséenne, ne vous forçait de vous rappeler à la fois le héros et le poëte, — venez le relire avec moi. Venez vous réfugier, dans le livre divin, de ces autres et non moins périlleuses tempêtes plus fatales souvent, plus durables toujours,—de ces secousses et de ces troubles, de ces oscillations et de ces fatigues, de ces luttes et de ces angoisses, — tempêtes de notre temps rapide et inquiet, où la tourmente du présent et l'effroi de l'avenir, où les étroites exigences, où les avides préoccupations de l'égoïsme et de l'intrigue, ne laissent plus jamais à la raison égarée, désormais inhabile à se gouverner elle-même, le loisir d'un repos qui la répare, d'une méditation qui la recueille, d'un enseignement qui la fortifie.

Mes compagnons se pressent autour de moi et me demandent naïvement si mon livre parle d'Ithaque et ce qu'il en dit. Je leur présente le volume. « — Homère! Homère! répètent-ils, l'*Odyssée* d'Homère! » Ils s'en emparent, le regardent avec curiosité, en tournent et retournent les feuillets dont ils lisent alternativement quelques vers avec l'emphase dramatique familière aux Grecs; puis, s'adressant vivement à moi : « Cette île que tu vois, c'est Ithaque dont Ulysse a été le roi... ce même Ulysse dont Homère a écrit l'histoire.» — « Je le sais.» —« C'était un vaillant homme qu'Ulysse!... un fameux marin!... Ton livre dit-il cela?... »

J'avais oublié que le héros « illustre par sa prudence, qui longtemps erra sur la terre après avoir détruit la ville sacrée de Troie (1), » et que le chantre immortel jugea digne des honneurs de l'épopée, n'en avait pas moins été un bel et bon pirate. Les poëtes ne nous l'ont-ils pas représenté

---

(1) Odyssée, liv. I.

Digitized by Google

au sommet d'un rocher situé à l'extrémité septentrionale de son île (1), y guettant les vaisseaux qui cinglaient vers les côtes voisines, pour les surprendre et en faire sa proie? Hâtons-nous d'ajouter que la piraterie au temps du « prudent Ulysse, » fort honorée de tous les peuples en général, l'était des Grecs en particulier.

Et, à propos des excursions maritimes du roi corsaire, il est curieux de remarquer ici l'itinéraire pratiqué à cette époque dans le golfe d'Ionie. Leucade, ou Sainte-Maure, étant alors une presqu'île, il est évident que la navigation ne pouvait se faire que par le canal de Céphalonie, où Homère envoie les fiers prétendants de la chaste Pénélope pour y attendre Télémaque à son retour de la sablonneuse Pylos, et le faire périr; mais la divine Minerve aux yeux d'azur, l'avertissant des embûches que lui ont dressées dans le détroit de l'âpre Samos les plus redoutables d'entre les prétendants, l'engage à diriger sa course loin de ces îles et à ne naviguer que pendant la nuit (2). Il est aisé de reconnaître la route indiquée par le poëte. C'est à travers ce groupe d'îles gracieusement disséminées entre le littoral de l'Acarnanie et Sainte-Maure, connues des anciens sous le nom d'Échinades, et appelées moins élégamment aujourd'hui les *Curzolari* (3), que Télémaque dut se rendre à Ithaque pour se soustraire aux piéges qui le menacaient. Il s'éloignait ainsi du détroit de Samos situé au midi, et abordait à la côte septentrionale de l'île.

Avec quelle admirable précision Homère a indiqué la position d'Ithaque dans ce récit d'Ulysse, répondant à Alcinoüs roi de Phéacie : « Je suis le fils de Laërte, Ulysse, qui, par mes ruses » diverses, me suis fait connaître à tous les hommes, et dont la gloire est montée jusqu'au ciel. » J'habite Ithaque aux rivages élevés (Ἰθάκην εὐδείελον), Ithaque qui possède une haute mon» tagne ombragée d'arbres, le Nérite qu'on aperçoit au loin, Ithaque entourée des îles de Dulichium, » de Samé et de la verdoyante Zacynthe. Ithaque est située bien avant dans la mer, et elle est la » plus rapprochée du couchant, car les autres îles sont au couchant et au midi. Cette terre est » hérissée de rochers (4). »

Cette position, rigoureusement exacte de nos jours, ne l'était-elle pas plus encore au temps où écrivait Homère, alors que l'île de Leucade n'était point séparée du continent? Et saurait-on méconnaître la description que fait le poëte du port de Vathi où était venue s'abriter ma barque, de ce même port de Vathi, alors inhabité sans doute, où il fait arriver le vaisseau phéacien qui portait Ulysse?

« Dès que paraît l'étoile du matin, la brillante messagère de l'aurore, le vaisseau qui traverse » les mers arrive au port consacré à Phorcys, vieillard de la mer. On aperçoit deux plages escar» pées qui s'avancent des deux côtés pour former le port et abriter les flots contre le souffle » impétueux des vents. Les vaisseaux restent immobiles. Ils sont dépourvus de liens lorsqu'ils » entrent dans cette enceinte (5). »

J'étais là. Suspendu à la proue de mon bateau, doucement bercé par la vague à demi apaisée, je ne la foulais pas du pied, mais je la touchais des yeux, cette plage ombragée d'oliviers aux

---

(1) On y voit encore les vestiges d'un château appelé château d'Ulysse.

(2) Odyssée, liv. XV.

(3) Ce nom de *Curzolari* ne dériverait-il pas de celui de Crocylée, l'une des Échinades ?

(4) Odyssée, liv. IX.

(5) Odyssée, liv. XIII.

Digitized by Google

larges feuilles où les Phéaciens, inspirés par Minerve, déposèrent le héros endormi (1). J'avais mon *Odyssée* en main. Jamais je n'éprouvai tant de délices à lire Homère. Quelle ampleur, quelle magnificence de langage! Quelle variété, quelle richesse, quelle splendeur d'images! Quelles naïves et sublimes beautés! Je ne pouvais me soustraire aux charmes des fictions ingénieuses du poëte : il me semblait même qu'elles revêtaient les formes de la réalité sur le théâtre qu'il avait décrit, sous le ciel qui l'avait inspiré. Je croyais découvrir au loin la grotte mystérieuse qui recéla les superbes trépieds, les bassins, l'or et l'airain solide, les vêtements somptueux offerts en présent au héros voyageur; je croyais le voir lui-même couvrir de ses baisers, arroser de ses larmes le rivage de la mer retentissante, et, dépouillé soudain de sa blonde chevelure par la magie de la divinité protectrice des guerriers, enveloppé d'un manteau hideux, d'une tunique noircie par l'épaisse fumée, et muni de la dépouille antique d'un cerf agile, gravir lentement, courbé sur un bâton, le sentier qui conduisait à la demeure d'Eumée, — Eumée dont les troupeaux paissent sur le rocher de Corax, près de la fontaine d'Aréthuse (2).

V.

Homère, on vient de le voir, malgré maintes erreurs topographiques fort pardonnables du reste dans un poëme épique, et surtout dans un poëme épique écrit neuf cents ans avant Jésus-Christ, est le plus souvent d'une exactitude géographique parfaite. La perte des sixième et septième livres de Diodore de Sicile, lesquels devaient embrasser la période des temps héroïques, nous eût laissés dans une ignorance complète de cette curieuse époque et jetés dans de perpétuelles contradictions si Homère ne fût venu à notre secours. Divers commentateurs ont écrit (avant eux on l'avait dit, après eux on l'a répété) qu'Homère « n'était que poëte, » *duntaxat vates*, et se sont étayés de ce vulgaire et puéril argument pour récuser sa véracité de géographe et d'historien. Et à quel titre l'oseriez-vous contester seulement, froids logiciens, stériles penseurs, toujours prêts à arracher obstinément le burin de Clio ou le compas d'Uranie aux doigts harmonieux sous lesquels a vibré la lyre de Calliope? Ces pays, ces mœurs que décrit le poëte, oubliez-vous qu'il les a parcourus lui-même? ne sont-elles pas les mœurs de son siècle? Ces événements qu'il raconte n'étaient-ils pas arrivés récemment? Ces familles dont il fut le premier généalogiste n'existaient-elles pas de son temps? Et d'ailleurs, et tout d'abord, le point historique dans Homère fut-il jamais de la part d'aucun écrivain de son pays l'objet d'une critique? Attaqué par Crastholène sur la partie géographique, Homère n'est-il pas pleinement justifié par Strabon? Platon lui reproche certaines créations fabuleuses que la hardiesse des fictions mythologiques et la foi

---

(1) Odyssée, liv. XIII.

(2) Ibid.

Digitized by Google

des traditions excusent péremptoirement. Encore, tout en le chassant de sa République, le divin philosophe appelle-t-il Homère un homme sacré, admirable, délicieux; semble-t-il même, en l'accusant de corrompre les esprits par sa poésie, faire une apologie au poëte. Aristote, qui, en certaines matières d'art et de philosophie était plus fort que son maître, défend hardiment Homère à cet endroit; il défend à la fois la sainte cause de la poésie, plus morale, plus grave que l'histoire. Les fictions d'Homère ne sont, dit-il, que des embellissements et des exagérations de la vérité qui en est toujours la base : aucun poëte, mieux qu'Homère, n'a su faire ces agréables mensonges.

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum,

dit Horace. Longin, qui traite ces fictions de rêves, est forcé d'avouer que ce sont des rêves de Jupiter. Enfin Strabon dit fort pittoresquement qu'Homère a associé la vérité au mensonge pour orner son discours et attirer par le plaisir, de même qu'un habile ouvrier mêle l'or avec l'argent dans ses chefs-d'œuvre.

Et d'ailleurs ces fables, ces allégories critiquées dans Homère, n'est-il pas évident qu'il en a trouvé l'usage établi et qu'il s'en est admirablement servi pour former sur ce modèle le plan de ses deux poëmes? Ces fables, ces allégories ne sont-elles pas l'âme du poëme épique? Le merveilleux dont elles s'entourent ne renferme-t-il pas de grands enseignements? alors même qu'Aristote, dit judicieusement M^me^ Dacier dans sa savante *préface* de l'*Odyssée*, n'aurait pas démontré que le poëme épique n'a été inventé que pour l'utilité des hommes, les deux poëmes d'Homère suffiraient pour nous convaincre de cette vérité, car il est aisé de voir qu'il les rapporte l'un et l'autre aux besoins de son pays. Et ne suffit-il pas de se rappeler l'origine de l'*Odyssée* et le temps où elle fut écrite, pour reconnaître que c'est là l'œuvre d'un esprit sublime et d'un éminent philosophe?

Mais voilà que le disciple de Platon se retrouve. Après avoir soutenu envers Platon lui-même, je dirai presque admiré cette forme métaphorique, ce caractère merveilleux de la poésie d'Homère, Aristote, par une singulière incohérence, ne vient-il pas déclarer, au sujet du passage où les Phéaciens déposent Ulysse endormi sur le rivage (1), que les *absurdités* racontées par Homère ne seraient pas tolérables si c'eût été un poëte médiocre qui les eût dites? Mais Homère, ajoute-t-il, il est vrai, les cache sous tant de beautés qu'il répand des charmes sur ce qui est absurde. Je laisserai le spirituel traducteur de l'épopée grecque, M. Eugène Bareste, répondre au philosophe stagyrien :

« Non, *quoi qu'en dise Aristote,* Homère n'est point absurde ; car l'absurde perce en dépit de » toutes les beautés. Homère n'exprime ici qu'une tradition comme il fait toujours. On croyait » alors en Grèce qu'Ulysse avait été déposé endormi sur le rivage, et les poëtes le redisaient dans » leurs chants. Cette aventure n'est pas plus absurde que mille autres de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* » qui ne sont point ridicules, parce qu'on y croyait. L'absurde serait de les avoir inventées. Quand » on part de l'idée que les chants des anciens âges ne sont qu'un poëme arrangé à loisir, on se jette

(1) Odyssée, liv. XIII.

Digitized by Google

» dans de grands embarras; tandis qu'en admettant des croyances générales, tout s'explique natu-
» rellement. »

Le propre de la poésie épique est de renfermer dans un cadre resserré une série d'événements le plus souvent accomplis sur divers théâtres, dans divers pays (dont les distances ne sauraient assurément pas composer un ensemble régulier, homogène), en concentrant sur un point capital les épisodes et les drames épars de l'épopée. Telle est l'*Odyssée*, qui, bien mieux encore que l'*Iliade*, remplit les conditions communément requises du poëme épique proprement dit; qui, en traçant le récit des courses aventureuses d'Ulysse, et embrassant ainsi l'espace d'environ dix années, nous a laissé une peinture fidèle des contrées vraisemblablement visitées par l'auteur lui-même.

La scène de l'épopée est l'archipel ionien; l'île d'Ithaque en est, si je puis dire ainsi, le point mathématique, le pivot autour duquel viennent se grouper avec tant d'art tous les incidents qui s'y rattachent, tous ces mondes de miracles, *miracula speciosa*, dont la féconde imagination du poëte a tracé la brillante narration.

VI.

Le gouvernement d'Ithaque, au temps d'Homère, était le même que celui de Phéacie, aujourd'hui Corfou. Il se composait d'un roi et d'un conseil de princes. « Princes et chefs phéaciens, » dit Alcinoüs, roi de Phéacie, s'adressant à son conseil, « vous êtes ici douze princes qui gouvernez sous » moi et rendez la justice au peuple (1). » Quoique soumises aux décisions de l'autorité suprême, toutes les affaires, et même les plus simples, devaient être portées au conseil. Alcinoüs et Télémaque le convoquèrent solennellement, le premier à Phéacie, pour faire fournir un vaisseau à Ulysse; l'autre à Ithaque, pour en demander un qui le portât à Pylos et à Sparte (2).

Indépendamment du conseil, il y avait des assemblées auxquelles le peuple avait droit d'assister. Il avait même à Phéacie le privilége de se réunir sans l'autorisation du roi. On se rappelle que Nausicaa, se dirigeant vers les appartements du roi son père, pour lui demander un char afin d'aller au fleuve laver ses vêtements et ceux de ses frères, rencontra au seuil de la porte Alcinoüs qui se rendait au conseil où l'avaient appelé les nobles phéaciens (3).

Le sceptre, ce signe du pouvoir suprême, réservé aux rois seuls, pouvait temporairement passer aux mains de leurs fils, lorsque ceux-ci représentaient leur père dans le conseil. Toutefois, Télémaque, en l'absence d'Ulysse, parut à l'assemblée des Achéens à la longue chevelure, tenant une lame d'airain, et, bien qu'il se fût placé sur le trône paternel, ne prit le sceptre des mains de

---

(1) Odyssée, liv. VII.
(2) Ibid.
(3) Ibid., liv. VI.

Digitized by Google

Pisénor, héraut fertile en sages conseils, qu'après qu'Égyptius, courbé sous le poids des ans, eut parlé :

« Nous n'avons eu, dit le vieillard, ni assemblée ni conseil depuis que le divin Ulysse s'est » embarqué sur ses navires profonds. Qui donc nous a réunis aujourd'hui? Quelle affaire importante » est-il donc survenue, soit aux jeunes gens, soit aux vieillards? Quelqu'un aurait-il entendu dire » que l'armée était de retour? Veut-il nous instruire ou nous parler de quelque intérêt public? » Je le considère alors comme un homme juste et utile (1). »

Le trône, on le voit, était héréditaire. Il arrivait bien pourtant que la crédule superstition ou l'ignorant caprice du peuple intervertissait parfois l'ordre de la succession s'il ne renversait la dynastie régnante. L'histoire des différents États de la Grèce à cette époque nous offre de nombreux exemples de ces vicissitudes du sort : nous y voyons Nestor demander à Télémaque si son peuple a conçu pour lui de l'aversion en raison de quelque réponse de l'oracle (2); Danaüs, roi d'Argos, citer devant le peuple, comme coupable de désobéissance, sa fille Hypermnestre, pour avoir manqué à la promesse de tuer son mari la première nuit de ses noces; et non-seulement cette princesse fut absoute, mais le peuple lui conféra le grand sacerdoce de Junon, sa principale divinité.

Ainsi l'autorité des lois était souvent subordonnée à celle de la nation, qui, il paraît même, disposait en quelque sorte de toutes les dignités. Ulysse, s'adressant à la reine Arété, épouse d'Alcinoüs, au moment où il pénètre dans la salle du festin : « Fille du divin Rhéxénor, dit-il, je viens » me jeter à tes pieds et implorer ton époux et tes convives. Puissent les dieux conserver à vos » enfants les richesses et les honneurs dont le peuple vous a comblés (3)! » Néanmoins, le peuple était soumis à certaines impositions. Alcinoüs, voulant engager les Phéaciens à faire de nouveaux présents à Ulysse : « C'est à vous que je m'adresse, leur dit-il, vous qui venez toujours boire avec » moi le vin d'honneur. Déjà les vêtements destinés à l'étranger sont renfermés dans un coffre » poli, ainsi que l'or richement travaillé et tous les dons que les chefs phéaciens apportèrent en » ces lieux. Il faut maintenant que chacun de vous lui donne un grand trépied avec un bassin ; » puis nous demanderons une rétribution au peuple assemblé (4). »

Tel était alors le gouvernement des îles d'Ithaque et de Phéacie, je dirai de la Grèce presque entière; gouvernement essentiellement mixte, sorte d'oligarchie monarchico-démocratique dont la forme subsista intacte aussi longtemps que les rois eurent la sagesse de se contenter d'un pouvoir limité; mais l'autorité souveraine ne tarda pas à détruire l'équilibre salutaire qui la contrôlait et à s'accroître aux dépens des pouvoirs du conseil. Le conseil, à son tour, dont les prérogatives recevaient chaque jour de nouvelles atteintes, empiéta sur les droits du peuple, et le peuple enfin, révolté, se roidit contre le despotisme ; et sa colère, ou plutôt l'ambition de ses maîtres, amena les républiques, comme elle enfanta à la fois cet amour de la patrie, cet enthousiasme de la liberté qui ont immortalisé les enfants de la Grèce.

L'insurrection, les réformes s'arrêtèrent aux portes de Lacédémone. L'austérité de ses mœurs, la sobriété de sa représentation royale opposèrent pendant près de six siècles un frein à la tyrannie.

---

(1) Odyssée, liv. II.
(2) Ibid.
(3) Ibid., liv. VII.
(4) Ibid., liv. XIII.

Digitized by Google

En leur apportant d'une main le code de Minos, le sage Lycurgue présentait de l'autre aux Spartiates, les poëmes d'Homère ; et certes, si la gloire appartient au législateur lacédémonien d'avoir établi une forme de gouvernement unique par sa durée dans les annales de l'histoire, au chantre divin de l'*Odyssée* est dû l'honneur de nous en avoir transmis une autre qui a depuis invariablement servi de base à l'organisation des sociétés modernes, et dont il a voulu nous démontrer l'excellence en disant que le bonheur des Phéaciens égalait celui des dieux mêmes (1).

VII.

Une heure s'était écoulée : la violence du vent avait fléchi. Le ciel reprit sa limpidité, la mer devint calme, le soleil brilla à l'horizon. Les chants de mes matelots, empreints d'une naïve mélancolie, semblaient saluer à la fois le retour et le déclin de l'astre.

Bientôt une brise douce et parfumée enfla les voiles humides de notre esquif, et le crépuscule mourant déroba à mes regards le rocher d'Ithaque et les cimes élevées de ses forêts.

Le Thémistocle (c'était le nom de mon bateau) voguait vers Céphalonie.

Élisée Poujade.

---

(1) Odyssée.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Histoire de la révolution belge de 1830, par Ch. De Leutre (1).

Ce livre est le premier ouvrage d'une *Encyclopédie populaire* dont une *Société pour l'émancipation intellectuelle* vient d'entreprendre la publication. Cette collection, comme le dit fort bien l'auteur, dans une courte préface, « devait s'ouvrir par le récit des événements qui ont créé et la Belgique et le peuple belge. » La tâche qui était confiée à M. De Leutre était difficile; nous sommes heureux d'avoir à constater qu'il s'en est tiré avec bonheur. Son travail a un mérite d'autant plus grand à nos yeux qu'il est exempt de toute prétention. M. De Leutre a voulu faire « un récit rapide des événements de 1830, » et rien de plus. Il a complétement atteint le but qu'il s'était proposé (2). Son livre est intéressant; ce tableau brillant de notre révolution, que l'auteur déroule sous ses yeux, entraîne le lecteur, charmé par la variété du style, par des épisodes heureusement amenés, et surtout par des portraits esquissés avec une facilité pleine de charme. Dans le second volume, par exemple, les portraits d'Ernest Grégoire, de ce *condottiere* si tristement célèbre, — celui du vicomte de Pontécoulant et celui du général Chassé, sont très-habilement tracés.

« Le général Chassé, qui commandait à Anvers, dit M. De Leutre (3), est le seul officier hollandais qui ait fait preuve de talents militaires dans toute cette guerre. Il servait la cause du Roi avec toute l'énergie de son

---

(1) Deux vol. format anglais, Bruxelles. A. Jamar, éditeur.

(2) Dans une note qui termine le second volume, M. De Leutre nous dit que, « resserré par l'espace, il a dû se borner à raconter les faits principaux : mais il travaille à une histoire complète de la révolution de 1830, dans laquelle il fera connaître les rapports, peu connus pour la plupart, qu'eurent entre eux les hommes qui ont le plus marqué à cette époque, les incidents secondaires, et enfin tous ces faits peu importants quelquefois en apparence, et qui cependant exercent souvent une si grande influence sur les événements et sur les révolutions. » Le résumé brillant que publie aujourd'hui M. De Leutre fait bien augurer de l'œuvre qu'il nous promet.

(3) Tome II, page 84.

Digitized by Google

tempérament, suivant l'expression de Danton. C'était un homme actif et entreprenant; vieux militaire, connu dans les armées de Napoléon sous le nom de *général Baïonnette,* que lui avait fait donner son intrépidité bien connue, il avait une grande influence sur les soldats, qui le craignaient à cause de sa force et de son audace, et qui l'aimaient pour sa franchise familière, sa gaieté et ses élans d'une brusque bonté. C'était un de ces hommes d'instinct destinés à devenir populaires, parce qu'ils ont le bonheur d'avoir à côté de chaque vertu un défaut qui la rend visible aux yeux grossiers de la foule; natures cahoteuses qui plaisent comme les paysages accidentés et les arbres rugueux, par le seul charme de la vie et de la variété. Les années n'avaient rien ôté au général Chassé de son énergie et de la violence de ses passions ; il commandait depuis plusieurs années à Anvers, où ses aventures amoureuses lui avaient donné une terrible réputation. C'était une sorte de Lovelace en cheveux blancs, fort redouté des mères de famille ; lié avec la plupart des habitants les plus riches d'Anvers, qui connaissaient l'indomptable résolution de son caractère, c'était l'homme le plus fait pour contenir la ville dans laquelle il avait, pour ainsi dire, pris racine. Sa bravoure, ses talents militaires, son activité, sa longue expérience, la fierté de sa volonté despotique, le rendaient capable de grandes choses. Malheureusement il servait une mauvaise cause, sans se l'avouer peut-être ; d'ailleurs, fait pour commander, il lui fallait obéir aux ordres de l'aveugle et obstiné Guillaume et à ceux du prince Frédéric, dont la campagne de Bruxelles avait révélé l'insuffisance, nous dirons plus, l'ineptie. »

Dans le premier volume (1), l'auteur consacre quelques pages à apprécier le rôle joué par MM. Dotrenge et Reyphins :

« M. Dotrenge avait rendu de grands services au parti belge dans les premières années du règne de Guillaume ; c'était un libéral de la même trempe que les libéraux de la restauration : homme d'une grande érudition, esprit élégant, mais doctrinaire égaré, toujours prêt à prendre une formule pour un principe. Il est évident qu'il n'a pas même soupçonné l'étendue de la nouvelle carrière qui allait s'ouvrir pour la Belgique. On ne sait où étaient les principes positifs dont il pouvait déduire une application nationale et politique. La défensive convenait à son talent : il était orateur excellent lorsqu'il résistait à une erreur matérielle, actuelle.

« L'influence qu'il exerça avant 1825 avait été grande, celle qu'il exerça en 1825 fut négative. Le mouvement qu'il créa dura peu. Il exagéra sa violence contre les catholiques, pour échapper à la conscience des doutes que fit naître en lui le sentiment national.

« Dotrenge, ancien vonckiste, avait trop vécu avec les livres et avec les théories politiques, et trop peu avec les hommes ; il jouait trop librement avec les idées et accordait trop peu aux sentiments. Tout le ferment parlementaire de la restauration est dans ses discours ; il n'a aucun plan définitif quant aux affaires de l'État; il veut remuer et il remue; son exécration contre l'oppression étrangère lui donna un moment de puissance; sa haine contre les catholiques lui fit perdre de vue les intérêts nationaux. Il est l'homme du moment présent : que fera-t-il? il n'en sait rien. Que veut-il, que lui faut-il? Des remèdes sans médecins, des amputations sans chirurgiens, des hommes sans vices, une religion sans pratiques, une royauté sans roi, une patrie sans nationalité. Combattre est facile, mais, la négation épuisée, comment créer et maintenir? Sa contradiction est perpétuelle et la vivacité de ses passions la fait ressortir. Ce n'est ni un libéral systématique et convaincu, ni un homme d'État pratique; d'ailleurs, causeur charmant à la tribune, parole pénétrante, geste persuasif : il eut de grands succès tant qu'il fut dans le vrai ; mais dans une chambre, il ne suffit pas de parler, il faut que la parole soit l'expression d'un système fort et puissant. Depuis 1825, ce chef de l'opposition, sans cesse tiraillé entre la cause pseudo-libérale et l'opposition nationale, perdit l'avantage du talent oratoire; sans liberté d'action, dans les entraves d'une situation impossible, le calcul lui-même n'est plus qu'une puissance déchue.

« Dotrenge pouvait mourir sur la brèche, il s'y est évanoui.

---

(1) Page 27.

Digitized by Google

« M. Reyphins eut le même sort. M. Reyphins était un orateur des plus remarquables. Lorsqu'il montait à la tribune, son début était désagréable et pénible. Sa déclamation emphatique, sa diction lente et chantée, son accent flamand très-prononcé choquaient l'oreille ; les mots ne lui venaient pas pour traduire ses idées ; il mâchait ses phrases flandreuses, se répétait, se citait lui-même avec une complaisance désobligeante pour les autres. Mais peu à peu, la chaleur lui montait au cœur, le voile qui semblait couvrir ses yeux se dissipait, les liens qui enchaînaient sa langue se brisaient, ses idées se coordonnaient, les mots lui arrivaient justes, pressés et nombreux. Son accent lui-même donnait du caractère et de l'énergie à sa parole vigoureuse. Alors rien n'était plus imposant ; sa belle figure, son émotion, sa colère, tout impressionnait vivement ; c'était un magnifique spectacle que cet orateur, secouant comme Fox son poing fermé au-dessus de ses auditeurs, écrasant ses adversaires de toute la vigueur de sa parole colorée, réveillant en sursaut les ministériels néerlandais sur leurs bancs par les éclats de sa voix, et attaquant avec véhémence le ministre des finances, sorte de chiffre impassible que rien ne pouvait émouvoir, muet esclave d'un système auquel le roi n'avait pas même daigné l'initier.

« Ces deux hommes si remarquables furent perdus par la discussion de 1825. Il y eut une grande joie au palais le jour où ils devinrent les appuis de Guillaume. On prétendit qu'ils avaient été gagnés, que l'espoir de devenir ministres les avait fait souscrire à un arrangement secret par lequel ils s'engageaient à entraver de leur influence la marche de l'opposition belge. Ces accusations sont fausses. Ces deux hommes furent plus égarés que coupables. Leur tort et leur malheur fut d'avoir plus de libéralisme que de sentiment de nationalité, d'aimer mieux leur parti que leur patrie.

« Malheureusement ils eurent la faiblesse de se laisser nommer conseillers d'État. Dotrenge sentit qu'il ne pouvait plus rester à la chambre et donna sa démission de député. Reyphins ne suivit pas son exemple. Il perdit toute son influence, et pour le consoler les Hollandais le portèrent à la présidence (1). »

Le portrait de M. Ch. Rogier, alors commandant d'un corps franc composé de Liégeois, aujourd'hui ministre de l'intérieur, n'est pas exempt d'un peu de complaisance ; le modèle est passablement embelli.

« Charles Rogier (2) était un jeune homme qui déjà avait pris part à la lutte des dernières années, en combattant avec sa plume dans *le Politique* de Liége. Un caractère élevé, un cœur chaud, une âme sympathique à tout ce qui était noble et généreux, l'avaient désigné au choix de ses concitoyens. Il avait dans l'avenir de la patrie des espérances passionnées qu'il faisait partager à tous. Il savait alors communiquer son ardeur aux plus tièdes et les entraîner avec lui. Sa figure expressive, ses yeux noirs et pleins de feu, sa voix mâle et pénétrante, lui donnaient tout d'abord de l'autorité sur les masses. Rogier d'ailleurs n'était ni un philosophe ni un théoricien ; il était avant tout Belge et passionné pour la liberté. Il avait un amour ardent pour le pays et pour le peuple, un amour convaincu ; il avait dans la liberté cette foi d'instinct, cette foi d'enfant, si communicative quand elle se rencontre dans une robuste nature ; il avait le don de la foi dans le peuple, comme l'on a celui de la santé. C'est ce tempérament politique qui explique comment plus tard il a pu traverser plusieurs fois le ministère sans perdre sa popularité. Ses adversaires même n'ont jamais été pour lui des ennemis : c'est qu'il a toujours été peuple, qu'il appartient au peuple, et qu'il a ces dons secrets et sympathiques qui désignent un homme à l'instinct populaire. A la chambre même il a conservé ce pouvoir. La Belgique a produit des orateurs supérieurs à M. Rogier, mais aucun n'a eu au même degré cette sorte de propriété électrique qui fait que l'on frappe tous les cœurs à la fois. »

---

(1) M. Dotrenge est mort en 1836 et M. Reyphins en 1838, mais leur carrière politique a fini en 1825.

(2) Tome I^er^, page 99.

Digitized by Google

Quoi qu'en pense l'auteur, rien n'est moins *peuple* que M. Rogier, et nous cherchons vainement *quels dons secrets et sympathiques pourraient le désigner à l'instinct populaire.* Ce n'est en effet ni *un philosophe* ni *un théoricien,* mais à coup sûr ce n'est pas non plus une *nature robuste.* On peut dire de lui qu'il est pétri de bonnes intentions, mais qu'il est presque toujours incapable de les réaliser; le pays lui doit assurément quelques institutions utiles, mais il serait téméraire de décider que sa présence aux affaires est plutôt un bien qu'un mal pour la nation; ses fautes sont nombreuses; elles sont le résultat fatal de sa nature; c'est malheureusement un homme faible, aux vues courtes, et qui manque essentiellement de caractère. C'est de M. Rogier surtout que M. De Leutre devait dire ce qu'il dit d'ailleurs avec raison de M. Dotrenge : « c'est un doctrinaire égaré; » seulement M. Dotrenge était de plus « un homme d'une grande érudition. »

Les lignes consacrées au prince d'Orange ne peuvent aussi être acceptées par tous que sous bénéfice d'inventaire (1) :

« Mais Guillaume s'obstinait à ne rien voir, à ne rien entendre. Il refusa d'abord de croire à la nouvelle de l'insurrection de Bruxelles. Lorsque le doute ne lui fut plus permis, il réunit le conseil d'État, et résolut d'envoyer ses fils à Bruxelles, de convoquer pour le 13 septembre les états généraux, et de faire passer des troupes en Belgique.

« Le roi commit une faute en ne venant pas lui-même à Bruxelles. Un roi doit savoir payer de sa personne. Le courage et la franchise donnent un si grand ascendant, que Guillaume aurait pu peut-être encore conserver la Belgique. Il compta sur l'influence du prince d'Orange, a qui les Bruxellois portaient un vif attachement.

« Peut-être, dans ce sentiment qu'avait excité a Bruxelles l'héritier de la couronne, entrait-il au moins autant d'esprit d'opposition contre le système du roi que de véritable sympathie pour le prince; cependant celui-ci, il faut le reconnaître, avait un de ces caractères faits pour gagner les masses. Chevaleresque, ardent, insouciant, facile, bienveillant, courageux, passionné par-dessus tout pour le plaisir et les aventures, c'était un jeune homme élégant, ingénieux, aimant le faste, le luxe, les beaux-arts, l'or, le marbre et la pourpre, tout ce qui brille noblement, tout ce qui par son éclat symbolise la puissance et le bonheur; c'était un prince accoutumé à bien vivre, se souciant peu de politique, aimant la Belgique où il trouvait des compagnons de plaisir, préférant la vie élégamment raffinée qu'il menait dans son palais de Bruxelles ou dans sa charmante résidence de Tervueren, à la vie monotone de la cour bourgeoise de la Haye; il avait intéressé les Belges, même à ses querelles d'intérieur avec la princesse Anna Paulowna, son épouse, querelles qui jetaient souvent beaucoup de froid entre le roi Guillaume et son fils.

« D'ailleurs, soldat intrépide, général médiocre, esprit politique sans finesse, sans études et sans portée, cœur chaud et tête vide; toujours en proie à une irrésolution habituelle, dont on voyait les effets sans en connaître les causes, peu dévoué à son père quoiqu'il eût bonne intention de l'être, incapable d'être homme de parti, quoiqu'il se soit presque toujours trouvé engagé, le prince d'Orange n'avait pas su conserver une popularité à laquelle on avait porté, dès 1828, une première atteinte, en le nommant président du conseil des ministres et du conseil d'État. Cependant, agissant pour lui-même ou avec de pleins pouvoirs, libre de prendre des mesures en temps utile, il aurait pu profiter de la première impression, qui lui était favorable; mais négociateur, il laissait le temps à la réflexion, et par conséquent celui de revenir sur une impression que rien ne justifiait. »

Il y a beaucoup de vrai dans ce portrait, mais nous croyons que M. De Leutre a un peu trop jugé le prince d'Orange en artiste, sinon il ne se serait pas laissé entraîner jusqu'à prétendre que l'héri-

(1) Tome Ier, page 87.

Digitized by Google

tier de Guillaume avait *intéressé les Belges, même à ses querelles d'intérieur*. Ceci est une assertion passablement hasardée : les Belges n'ont jamais été que fort peu édifiés des étranges relations du prince d'Orange avec la princesse Anna Paulowna ; — c'était là, à leurs yeux, le revers de la médaille.

Les lignes qui terminent le portrait de Guillaume Ier, et qui dépeignent l'ancien roi des Pays-Bas mieux que les deux pages qui les précèdent, compléteront nos citations :

« A voir Guillaume, on devinait sa politique et ses idées ; il n'avait ni les manières, ni les grands airs, ni ce parfum d'aristocratie des nobles fiers de leurs aïeux ; il était affable et hautain, familier et brutal, bon enfant et despote comme un banquier enrichi ; c'était le terre-à-terre monarchique, le bourgeois des trônes, le prince enfin que Louis-Philippe appelait, avec beaucoup de justesse, le Dupin des monarques (1). »

Le succès du livre de M. De Leutre nous paraît certain ; personne ne peut vouloir ignorer les événements qui ont fait la Belgique indépendante ; on lira avec plaisir ces pages où les faits sont présentés avec concision, avec clarté, et si parfois on n'est pas d'accord avec l'écrivain sur ses appréciations des hommes et des choses, on devra toujours rendre justice à sa bonne foi, à la loyauté de ses intentions.

A. R.

---

(1) Tome Ier, page 16.

Digitized by Google

CONTREFAÇON ARTISTIQUE.

Les tribunaux de Paris ont eu à décider récemment une question du plus haut intérêt pour le monde artistique. Il s'agissait de la contrefaçon d'une œuvre capitale qui a figuré au Salon de 1847, la statue en marbre blanc que M. Clésinger avait exposée sous le titre de : *Femme piquée par un serpent,* admirable *étude* (1) dont la *Revue de Belgique* a eu l'occasion d'entretenir ses lecteurs (2).

Il n'est pas indifférent de rappeler ici que cette statue, comme le disait notre collaborateur, M. L. Van Roy, méritait le titre de *Volupté,* bien plus que la dénomination qui fut imposée à l'artiste par le Jury, lequel, sous prétexte de pudeur, ordonna l'ajoute du serpent de bronze qui enlace la jambe de l'admirable créature sculptée par M. Clésinger. On verra, en effet, à quel point les contrefacteurs, dans un but de grossière spéculation, ont abusé de l'expression donnée par l'artiste à son œuvre.

Voici les faits du procès comme les rapporte la *Gazette des Tribunaux* (3). La statue dont il s'agit avait été commandée à M. Clésinger par M. Mosselmann et cédée à celui-ci moyennant la somme de 8,000 fr. C'était, a dit Me Chaix d'Est-Ange, avocat de M. Clésinger, une œuvre à part, le portrait d'une personne chère. La vente avait compris au profit de l'acquéreur la propriété exclusive de tous les droits d'auteur, et notamment celui d'interdire ou d'autoriser la reproduction de la statue.

Dans le cours de l'année dernière, M. Mosselmann vendit cette statue à M. Laneuville pour la somme de 15,000 fr., avec cette condition qu'aucune reproduction n'en pourrait être autorisée par personne, même par le nouveau propriétaire, M. Laneuville.

Cependant, le 26 septembre 1849, M. Clésinger, assisté d'un commissaire de police, faisait saisir chez différents éditeurs et marchands de statuettes les épreuves d'un groupe représentant, d'une manière frappante, la *Femme piquée par un serpent*, avec cette différence qu'on avait substitué au serpent un personnage qui, d'une œuvre pleine de poésie, en avait fait un sujet licencieux; puis, la saisie opérée, M. Clésinger assigna en police correctionnelle les sieurs Gauvain,

(1) C'est ainsi que l'artiste lui-même avait qualifié son œuvre.

(2) Voy. Revue de Belgique, 1re série, in-8°, t. IV, p. 272.

(3) Nos du 10 janvier et du 14 avril 1850.

Digitized by Google

Piétry, Bonnet, Mathey, Hylorin, Laudner, Picchi, Benoist et Mazarin, les deux premiers comme contrefacteurs, les autres comme débitants.

M. Laneuville, jugeant qu'en vertu de la cession qui lui avait été faite par M. Mosselmann, cessionnaire lui-même de M. Clésinger, il avait seul le droit de poursuivre la contrefaçon, assigna de son côté, à la date du 18 décembre, les sieurs Gauvain et consorts, concluant à ce qu'il lui fût donné acte qu'il reprenait en son nom personnel la demande et les conclusions de M. Clésinger.

M. Clésinger déclara au tribunal qu'il ne faisait point de ce procès une affaire d'argent; mais que, dans l'intérêt de sa réputation, il devait demander une condamnation contre les prévenus et surtout contre Gauvain, éditeur de l'œuvre immorale qui avait été saisie et que Gauvain n'avait pas craint de vendre sous le nom de Clésinger.

Le tribunal correctionnel, sous la présidence de M. Fleury, après avoir entendu toutes les parties, rendit, à l'audience du 5 janvier 1850, le jugement suivant :

« Attendu que Clésinger est l'auteur de la statue dite *Femme piquée par un serpent*, laquelle a figuré à l'exposition du Louvre de 1847;

« Que le tribunal est saisi d'une plainte en contrefaçon de ladite statue, dirigée contre Gauvain et consorts, tout à la fois par le ministère public, auquel s'est adjoint Clésinger comme partie civile, et par la citation directe donnée à la requête dudit Clésinger, concluant, et par sa plainte et par sa citation, à des dommages-intérêts;

« Que, d'un autre côté, Laneuville, propriétaire actuel de la statue, comme étant aux droits de Mosselmann, pour lequel Clésinger l'avait composée, a demandé acte de ce qu'il reprenait en son nom personnel les demandes et conclusions de Clésinger, et requérait leur adjudication à son profit;

« Que ce conflit de prétentions donne lieu à rechercher à qui peut appartenir l'action, et d'abord si elle est non recevable, comme le soutiennent plusieurs des prévenus, notamment Hylorin;

« Attendu, en fait, que par la convention intervenue le 12 juillet 1846 entre Clésinger et Mosselmann, par laquelle le premier a vendu au second ladite statue moyennant la somme de 8,000 fr., il a été dit que Clésinger comprenait dans ce prix les droits d'auteur, et s'interdisait toute reproduction, que Mosselmann aurait seul le droit d'autoriser ou de vendre;

« Que par la convention intervenue le 5 septembre 1849 entre Mosselmann et Laneuville, par laquelle celui-ci est devenu acquéreur de la même statue, il a été stipulé que ledit Mosselmann, ayant acheté de Clésinger son droit de reproduction, s'engageait envers Laneuville à n'en faire aucun usage, soit en grand, soit en petit, en déclarant qu'aucune reproduction n'avait été faite jusqu'à ce jour, et que Laneuville, de son côté, s'engageait envers son vendeur à ne la reproduire d'aucune manière et à ne la vendre qu'avec cette condition expresse;

« Que de ces faits les prévenus concluent à tort que Clésinger n'a pas d'action en contrefaçon, que conséquemment la saisie qu'il a fait faire est nulle, et que Laneuville, qui ne fait que reprendre les conclusions de Clésinger, n'a pas plus de droits que lui, et que l'un et l'autre doivent être écartés;

« Que s'il suit de ces dernières conventions qu'en l'état nul n'a le droit de reproduire ladite statue, soit par le moulage, soit de toute autre manière, il n'en résulte pas qu'elle soit tombée dans le domaine public et que les prévenus aient pu en faire des copies; qu'il faut en conclure, au contraire, que les droits du propriétaire sont demeurés entiers, et que l'artiste, auteur de la statue, a action contre les contrefacteurs s'il justifie d'un intérêt légitime à poursuivre le délit;

« Attendu qu'indépendamment de l'intérêt pécuniaire, il existe pour l'artiste un intérêt plus précieux, celui de la réputation;

« Attendu que, d'une part, l'addition faite à l'épreuve trouvée et saisie chez Gauvain, d'un enfant placé dans une position non équivoque, donne à l'œuvre un aspect immoral; que, d'autre part, la suppression du serpent présente la statue avec un caractère tout autre que celui qu'a entendu lui donner l'auteur; que, sous ce point de

Digitized by Google

vue, les autres statuettes saisies, en conservant une ressemblance frappante avec la statue de Clésinger, n'en doivent pas moins être rangées parmi ces productions que recherche la licence et que repoussent la décence et la morale ; que, de son côté, Laneuville a un intérêt à conserver unique l'œuvre dont il est devenu possesseur, et que, sous ce rapport, la contrefaçon lui est d'autant plus préjudiciable que l'on doit considérer comme certain que les épreuves saisies ne sont pas les seules existantes ; qu'il suit de là que l'action de Clésinger est recevable, et que, par suite, l'intervention de Laneuville ne saurait être écartée ; qu'en principe, toute personne pourrait intervenir lorsqu'elle aurait le droit d'attaquer par tierce opposition le jugement qui serait rendu en son absence ;

« Attendu que la fin de non-recevoir, écartée en ce qui concerne l'action directe de Clésinger et l'intervention de Laneuville, le bien fondé de la poursuite résulte des motifs mêmes sur lesquels est basée la décision de cette question préjudicielle, puisque, pour l'apprécier, le tribunal a considéré comme constant qu'il y avait contrefaçon et préjudice matériel et moral ;

« Attendu que, vainement, Gauvain allègue pour excuse qu'il aurait acheté une épreuve, sur laquelle il en a fait mouler d'autres ; que, d'une part, cette allégation n'est pas justifiée ; qu'en supposant ce fait vrai, son vendeur n'aurait pu lui céder un droit qu'il n'avait pas lui-même ; que ni lui ni les autres prévenus ne peuvent arguer de leur prétendue bonne foi ; qu'une œuvre capitale comme celle de Clésinger est connue de tout le monde artistique ; que, conséquemment, tout détenteur d'épreuves contrefaites ne peut ignorer le nom de l'auteur ; que, quant à Gauvain, le fait est d'autant plus certain que c'est comme reproduction de la statue de Clésinger que l'épreuve saisie a été présentée, ainsi que le constate le procès-verbal du commissaire de police ;

« Attendu que si, à raison des conventions ci-dessus visées, le préjudice matériel se trouve considérablement atténué, il ne subsiste pas moins un dommage pour lequel il est dû réparation ; que le tribunal a les éléments suffisants pour fixer l'indemnité ;

« Qu'il reste à déterminer le fait de chacun des prévenus dans la perpétration du délit ;

« Attendu que Gauvain est incontestablement le plus coupable, puisque non-seulement il a contrefait l'œuvre de Clésinger, mais que, par l'addition qu'il y a faite, il a porté une atteinte grave à l'honneur et à la considération de cet artiste ;

« Quant à Matthey et à Bouvet, attendu qu'ils n'ont coopéré à la contrefaçon que comme simples ouvriers de Gauvain ; qu'ils ont pu ignorer qu'ils contrefaisaient une œuvre dont leur maître n'avait pas la disposition ;

« Attendu qu'après Gauvain arrive Piétry, qui est convenu avoir moulé et vendu un assez grand nombre de statuettes ; que, faisant eux-mêmes le commerce des plâtres, ils ne doivent exposer en vente que ceux qui sont dans le commerce ; que vainement disent-ils qu'ils n'ont vendu aucune épreuve ; que l'exposition en vente équivaut à la vente ;

« Vu l'article 425 du Code pénal, ainsi conçu :

« Toute édition d'écrits, de composition musicale, de dessin, de peinture, ou de toute autre production, imprimée ou gravée en entier ou en partie, au mépris des lois et règlements relatifs à la propriété des auteurs, « est une contrefaçon ; et toute contrefaçon est un délit. »

« Art. 427. La peine contre le contrefacteur ou contre l'introducteur, sera une amende de 100 fr. au moins et de « 2,000 fr. au plus, et contre le débitant, une amende de 25 fr. au moins et de 500 francs au plus ; la confiscation « de l'édition contrefaite sera prononcée, tant contre le contrefacteur que contre l'introducteur et le débitant.

« Les planches, moules ou matrices des objets contrefaits, seront aussi confisqués. »

« Et attendu que, d'après les conventions intervenues avec Mosselmann, la statue ne peut être reproduite sous aucune forme ; que c'est, dès lors, le cas d'ordonner la destruction des moules et épreuves saisis ;

« Par ces motifs,

« Reçoit Laneuville partie intervenante et jointe, lui donne acte de ce qu'il requiert l'adjonction à son profit des conclusions prises par Clésinger, et statuant sur les diverses plaintes et demandes jointes, déclare Gauvain et Piétry coupables du délit de contrefaçon de la statue dont il s'agit, et les condamne comme tels, Gauvain à une amende de 200 fr., Piétry à une amende de 100 fr. ;

Digitized by Google

» Condamne Laudner, Hylorin, Benoist, Mazarin et Picchi, comme débitants, chacun à une amende de 25 fr.;

» Condamne Gauvain à payer à titre de dommages-intérêts à Clésinger la somme de 300 fr., et à Laneuville celle de 300 fr. ; Piétry à payer à Clésinger la somme de 200 fr., et à Laneuville celle de 200 fr.;

» Déclare n'y avoir lieu à condamner les débitants à des dommages-intérêts;

» Ordonne que les condamnations ci dessus prononcées seront exécutées par corps; fixe à six mois la durée de ladite contrainte ;

» Ordonne la confiscation et la destruction des moules et épreuves saisis ;

» Renvoie Mathey et Bouvet des fins de la poursuite;

» Condamne Clésinger et Laneuville, parties civiles, aux dépens envers le Trésor public, et tous les défendeurs, sauf Mathey et Bouvet, aux dépens envers lesdits Clésinger et Laneuville; ordonne que les dépens faits contre Mathey et Bouvet seront supportés par Gauvain;

» Ordonne l'insertion du dispositif du présent dans deux journaux au choix de Clésinger et de Laneuville et aux frais des prévenus. »

On voit que le tribunal, malgré les cessions intervenues, reconnaissait que M. Clésinger avait un intérêt légitime à poursuivre les contrefacteurs et qu'il était fondé à se placer, pour défendre sa réputation, à côté du ministère public qui demandait la répression du délit de contrefaçon au nom de la société. Certes on ne peut qu'applaudir à une pareille jurisprudence qui permet à un artiste de veiller à l'honneur de son nom, lorsque la négligence de ceux auxquels il aurait cédé son œuvre pourrait assurer l'impunité à d'indignes spéculateurs. On aura remarqué, en effet, que M. Laneuville, à qui le premier acquéreur, M. Mosselmann, avait cédé ses droits, n'intervint dans le procès qu'à la date du 18 décembre, tandis que la poursuite était commencée depuis le 26 septembre précédent, par la saisie qui avait été opérée à la demande de M. Clésinger.

Cependant ce point de droit, si intéressant pour les artistes, a été décidé dans un sens tout opposé par la Cour d'appel de Paris, à laquelle l'affaire a été déférée.

Voici, en effet, l'arrêt que la chambre correctionnelle, sous la présidence de M. Férey, a rendu à la date du 6 avril :

« La Cour, faisant droit sur les appels interjetés par Clésinger et Laneuville et par Gauvain, Piétry et consorts, du jugement du tribunal correctionnel de la Seine du 5 janvier 1850, ensemble sur les demandes, fins et conclusions des parties;

» En ce qui touche l'appel de Clésinger contre Gauvain et consorts, et les appels de ces derniers contre Clésinger ;

» Considérant qu'à l'époque de la saisie pratiquée à sa requête, Clésinger avait aliéné la totalité de ses droits de propriété sur la statue de la *Femme piquée par un serpent,* au profit de Mosselmann ;

» Qu'il était dès lors sans qualité pour exciper des dispositions de la loi du 19 juillet 1793 et introduire une action en contrefaçon, qui, d'après la lettre et l'esprit de cette loi, ne peut appartenir à l'auteur qu'autant qu'il ne s'est pas dessaisi, sans aucune réserve, de la totalité de son droit de propriété sur son œuvre;

» Considérant que les articles 425-429 du Code pénal n'ont rien innové à cet égard, et que c'est à tort que les premiers juges ont admis les conclusions dudit Clésinger, qui devait être déclaré non recevable dans son action ;

» Que si ledit Clésinger prétend que, par le fait de la reproduction de sa statue par Gauvain, qu'il qualifie de diffamatoire, il a été porté un préjudice à sa réputation d'auteur et d'artiste, ce préjudice ne dérivant pas de la contrefaçon qu'il ne pouvait plus poursuivre depuis l'aliénation par lui faite, sans aucune restriction, de la statue à la propriété de laquelle se rattache l'exercice de ce droit, la Cour n'a pas à statuer sur la réparation réclamée par Clésinger;

» Met l'appellation et le jugement dont est appel au néant, en ce que Gauvain et consorts ont été condamnés

Digitized by Google

comme contrefacteurs vis-à-vis de Clésinger, et par suite à lui payer des dommages-intérêts ; émendant quant à ce, décharge Gauvain et consorts des condamnations contre eux prononcées à cet égard ; au principal, les renvoie des fins de la plainte et des conclusions de Clésinger ; condamne Clésinger aux frais de première instance et d'appel sur son assignation contre Gauvain et consorts ;

» En ce qui touche l'appel de Laneuville contre Gauvain et consorts et les appels de ces derniers contre Laneuville ;

» Considérant que Laneuville a intérêt et droit comme propriétaire exclusif de la statue, objet de la plainte, d'en poursuivre les contrefacteurs, et que le tribunal a été régulièrement saisi par l'assignation du procureur de la République et celle de Laneuville ;

» Adoptant au surplus les motifs des premiers juges sur tous les autres chefs ;

» Met l'appellation au néant ; ordonne que le jugement dont est appel sortira son plein et entier effet, et condamne chacun des appelants aux frais de son appel. »

La Cour d'appel, pour repousser M. Clésinger dans sa demande et le condamner en outre aux dépens, invoque la loi du 19 juillet 1793. C'est sous l'empire de la même loi, à laquelle s'en réfère le Code pénal, que le tribunal de première instance avait admis la prétention, si équitable en soi, de M. Clésinger.

Une question à peu près identique a été soumise l'année dernière aux tribunaux belges.

Nos lecteurs se rappelleront que M. Gallait fit connaître à l'autorité judiciaire la contrefaçon qui avait été faite, par un nommé Guillaume Thans, de son tableau *la Tentation*, exposé en 1848 au Salon de Bruxelles. Comme M. Clésinger, M. Gallait déclara au tribunal qu'il n'avait agi que dans l'intérêt de l'art et de la réputation des artistes. Les défenseurs de Thans, Me Mancel, en première instance, Me Sancke, devant la Cour d'appel, invoquèrent contre M. Gallait la vente qu'il avait faite au roi de son tableau *la Tentation*. Thans n'en fut pas moins condamné, sur les poursuites du ministère public, et par le tribunal et par la Cour d'appel. La *Revue* a résumé les débats et rapporté le jugement et l'arrêt qui, l'un et l'autre, toujours aux termes de cette même loi du 19 juillet 1793, considérèrent comme indifférente au débat la circonstance de la cession consentie par l'artiste (1).

De nombreuses objections furent élevées cependant, devant la Cour, par Me Sancke qui invoqua de graves autorités contre le système soutenu par le ministère public.

L'enseignement qui doit résulter de ces incessants débats sur les droits en matière de propriété artistique, et des décisions contradictoires rendues par les tribunaux, c'est qu'évidemment la loi de 1793 est insuffisante. Aussi la nécessité d'une loi nouvelle a-t-elle été signalée à plusieurs reprises, aussi bien en France qu'en Belgique, à l'autorité législative. Nous nous contenterons de rappeler pour le moment la pétition que le *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles adressa à la Chambre des représentants, le 7 mai 1849.

Dans cette requête, la Commission administrative,—composée alors de MM. Quetelet, président, Eugène Verboeckhoven et Eugène Simonis, vice-présidents, Alphonse Balat, Jules Bartels, Félix Bovie, J.-B. Braemt, Ch. de Bériot, H. Delemer, Dero-Becker, Édouard Ducpétiaux, Louis Huard, Théodore Jouret, V. Oudart, Auguste Payen, G. Schubert, Toussaint, Alexandre Thomas, Jean Van Eycken, Jules Vautier, membres, Édouard De Linge et Jules Dugniolle, secrétaires, — résumait la question en ces termes :

---

(1) V. Revue de Belgique, 2me série, in-4°, tome III, p. 183 et p. 327.

Digitized by Google

« En dehors de la loi du 25 janvier 1817, qui n'a eu pour but que de régler le droit de copie des créations littéraires et artistiques reproduites par la voie de l'impression ou de la gravure, il n'y a, dans toute notre législation, que le seul décret du 17 juillet 1793, qui concerne les productions du génie des arts. Or, ce décret lui-même ne protége, en termes exprès, que les œuvres artistiques et littéraires qui sont reproduites par la presse ou la gravure; il n'y est formellement question des peintres que pour autant qu'ils aient fait dessiner et graver leurs tableaux, et, quant au sculpteur, il n'est pas même nommé dans le décret.

» A la vérité, la jurisprudence, en argumentant d'une expression générale dans l'article 3 et des termes de l'article 7, qui porte que « les *héritiers* de l'auteur d'un ouvrage de littérature ou de » gravure ou de *toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux-arts*, » en auront la propriété exclusive pendant dix années, » la jurisprudence, disons-nous, a étendu la protection toute spéciale du décret de 1793 à toutes les œuvres artistiques en général. Mais s'il faut savoir gré à l'autorité judiciaire d'une interprétation aussi large que généreuse, il n'en est pas moins vrai qu'aucun texte précis ne définit la propriété du peintre et du sculpteur, et que leurs droits demeurent soumis aux contestations des parties intéressées à les nier.

» De là, dans la plupart des transactions relatives aux créations du génie des arts, un vague et une incertitude que ne peut faire cesser la jurisprudence, si favorable qu'elle ait pu se montrer, puisqu'elle ne dispose que dans les limites d'un fait déterminé et spécialement soumis à l'examen des juges.

» Si l'on réfléchit maintenant à quelles spéculations coupables ont recours les contrefacteurs, si l'on songe jusqu'où ils poussent les subtilités de la fraude, combien ils troublent par leurs manœuvres la confiance des acheteurs, quel tort immense ils ne cessent d'occasionner aux intérêts et à la réputation de l'artiste, n'est-il pas évident qu'on ne saurait, par des dispositions trop formelles et trop précises, protéger les œuvres de ceux dont l'existence et la renommée dépendent tout entières de la reconnaissance et du maintien de leurs droits d'auteurs?

» Du reste, nous n'hésitons pas à le dire : le pays tout entier est vivement intéressé à la prompte promulgation d'une loi qui protége efficacement la production artistique.

» Les œuvres dues au génie des arts ennoblissent la nation aux yeux de l'étranger et lui assurent un respect qui, dans telle circonstance, peut peser d'un grand poids dans la balance politique.

» En dehors de cette influence morale qu'elles sont appelées à consolider et à étendre chaque jour, les créations artistiques ne contribuent pas peu à l'augmentation des richesses d'un pays.

» L'artiste, avec une valeur matérielle le plus souvent d'une importance minime, donne naissance à de véritables trésors. Il importe de lui garantir l'exercice des droits qui en doivent résulter en ce qui le concerne, pour l'encourager à produire des œuvres nouvelles, puisque aussi bien c'est la nation encore qui en recueille en définitive les meilleurs profits.

» Il nous aura suffi, Messieurs, de vous signaler aujourd'hui la déplorable lacune qu'on remarque dans nos lois. Vous déciderez dans votre sagesse quelles dispositions législatives il convient de prendre dans le but de protéger l'une des branches de la plus sainte des propriétés, la propriété de la pensée et du génie.

» Sans entrer dans le détail de tant d'intérêts à sauvegarder, nous croyons pouvoir appeler de nos vœux une loi qui s'explique enfin d'une façon précise sur la propriété de l'artiste, aussi bien en ce qui concerne son invention même, que relativement à la reproduction de son œuvre par un procédé quelconque de publicité; qui détermine à la fois et les droits de l'auteur et ceux de ses

Digitized by Google

héritiers; qui punisse la fraude aussi préjudiciable au créateur de l'œuvre qu'à ceux qui recherchent les productions de son génie, et qui sache défendre ainsi de l'audace des contrefacteurs la fortune et la réputation du peintre, du dessinateur et du statuaire.

» Il nous semble encore que les rapports de plus en plus fréquents entre les nations doivent faire désirer la reconnaissance réciproque des droits concédés aux artistes dans chaque pays.

» Il serait beau pour la Belgique d'être la première à poser les bases de traités internationaux dans le domaine des arts, elle qui a su y conquérir une si noble et si large place, et de convier ainsi les peuples à une communauté de gloire et d'intérêts dont la renommée et la prospérité du pays recevraient un accroissement si précieux. »

Dans la séance du 4 juin 1849, M. Toussaint, en sa qualité de rapporteur de la Commission des pétitions, proposa le renvoi à MM. les ministres de l'intérieur et des affaires étrangères, de la requête du *Cercle* et de celle qu'avait présentée le même jour la *Société des gens de lettres belges*, dans le but de provoquer l'abolition de la contrefaçon internationale en matière littéraire. Autant valait dresser leur épitaphe, car toutes deux, depuis ce renvoi, dorment en paix dans la poussière des volumineux cartons de l'un des départements susnommés.

Les considérations cependant qu'on avait fait valoir à la Chambre, les grands intérêts qu'il s'agissait de sauvegarder, semblaient mériter un autre accueil. Ce qu'on disait surtout du beau rôle que pourrait jouer la Belgique en prenant l'initiative de conventions internationales dans l'intérêt des lettres et des arts, était de nature, nous paraît-il, à devoir toucher les représentants du peuple belge, et engager tout au moins les ministres qui sont censés avoir reçu les deux requêtes à ne pas les considérer tout à fait comme non avenues. Mais que voulez-vous? Les lois d'un intérêt purement matériel, comme celles qui concernent l'exportation des légumes ou l'introduction des bêtes à cornes, puis aussi les discussions où le catholique et le libéral ont à se combattre, voilà ce qui justifie de longues séances et le débit d'interminables discours qui, de la tribune où ils endorment les assistants, vont inonder à grands flots le journal officiel où ils endorment le lecteur, si lecteur il y a. C'est ce qu'on appelle se montrer sérieux et comprendre les affaires. Quant aux questions qui intéressent le sort des artistes ou des gens de lettres, est-ce qu'un bon député peut avoir l'air seulement de s'en préoccuper? N'est-ce pas là de l'idéologie, comme on dit, de la métaphysique toute pure? Peut-on, sur son banc de législateur, se donner devant ses collègues l'irremédiable ridicule de défendre les intérêts de l'art et de la pensée? et la charité chrétienne ordonne-t-elle de pousser jusque-là l'abnégation de sa dignité personnelle? Dites à ces bons représentants qu'un petit pays n'est quelque chose aux yeux de ses voisins que par sa valeur intellectuelle, par les œuvres que produisent ses hommes de lettres, ses artistes, ses penseurs en un mot; que ce n'est ni son industrie, ni son commerce, ni même sa force armée qui garantiront en cas de besoin son indépendance, et qu'il ne doit attendre de défense vraiment efficace que du respect qu'il aura su inspirer, de la sympathie qu'il aura su éveiller par ses créations dans le domaine des arts et de l'intelligence; — concluez-en qu'il convient donc d'assurer tout au moins à ceux qui s'adonnent aux travaux artistiques et littéraires, en d'autres termes aux ouvriers de la pensée, une protection qui ne puisse pas être discutée à tout moment par la fraude et la rapine; — le public vous comprendra sans doute, mais les Chambres vous écouteront à peine. Votre humble supplique, si elle n'est écartée par l'ordre du jour, sera renvoyée à quelque ministre qui se gardera bien d'en souffler mot à l'avenir, bien persuadé qu'aucun représentant ne se lèvera pour la lui rappeler jamais.

EDWARDS.

Digitized by Google

LA FÊTE ARTISTIQUE

DU 5 JANVIER 1850.

LA TOMBOLA.

C'est peut-être la première fois, lecteur, que, dans le compte rendu d'une exposition d'objets d'art, les éloges doivent l'emporter sur le blâme; de mémoire de critique cela ne s'est jamais vu! — Il y avait là des statues, des tableaux, des aquarelles, des pastels, des fusains, des médailles, des gravures, et dans tous ces genres opposés des œuvres éminentes.

En sculpture, nous citerons *le Bambin malheureux*, cette merveille de modelé, ce petit chef-d'œuvre plein de vie et de puissance, taillé dans le Paros par le ciseau à la fois élégant et énergique d'Eugène Simonis;—*le Berceau de l'Amour*, composition nouvelle de Fraikin, où l'on retrouve toute la grâce, toute la distinction, toute la pureté de lignes, caractères particuliers du talent de l'artiste. Le fils de Vénus dort gracieusement couché dans une coupe formée d'un de ces vastes coquillages arrachés à l'écrin de cette mer dont l'écume triomphante engendra la superbe déesse. Cette coupe est supportée par des dauphins dont les formes sont évidemment trop grêles pour un pareil fardeau. — Les muscles de l'enfant ne sont pas assez fortement accentués, cela pèche par le modelé, en un mot l'exécution de cette délicieuse composition est un peu ronde.

Il y a du mouvement et une certaine énergie dans le bronze de M. J. Jacquet, représentant un *Épisode du massacre des Innocents*.

Un *Berger surpris par un serpent* est une œuvre qui fait honneur à M. Barthélemy Frison, jeune sculpteur qui nous paraît destiné à fournir une glorieuse carrière. Son pâtre est bien étudié, la ligne est heureuse, le modelé annonce une bonne école, il y a du sentiment jusque dans les mains et dans les pieds, où l'on découvre une légère réminiscence du Laocoon.

Un groupe de M. Devigne-Quyo a obtenu un légitime succès. Il représente *Ève endormie;* près d'elle se glisse un serpent à la tête satanique qui murmure à ses oreilles des paroles de tentation.

Digitized by Google

Ce marbre élégant est ciselé avec infiniment de délicatesse; le beau corps d'Ève nous a rappelé ces vers de *Rolla :*

Quinze ans ! — l'âge où la femme, au jour de sa naissance,
Sortit des mains de Dieu si blanche d'innocence,
Si riche de beauté, que son père immortel
De ses phalanges d'or en fit l'âge éternel !

En peinture, M. Gallait occupe la place d'honneur, et c'est de toute justice. *L'Archet brisé,* toile importante composée et peinte en moins de quinze jours, est une œuvre profondément sentie. Au milieu de Paris, — la moderne Babylone, — au coin d'un carrefour, par une nuit affreuse, un malheureux est là, assis près d'une borne, — sur ses genoux son violon muet, — à ses pieds l'archet que sa sainte indignation d'artiste vient de briser. Dieu lui a mis au front le sceau du génie, à lui pauvre dépossédé de la grande famille humaine, — et ses chants, ses nobles chants doivent servir à arracher à la pitié publique un morceau de pain, quelque lambeau de vêtement, car il est déguenillé, à demi nu, le pied entouré d'un morceau de linge sanglant, et l'on entend mugir le vent du nord déchaîné, et la bise souffle glacée. Il est nuit, un bout de chandelle caché derrière la borne éclaire puissamment la noble figure de l'artiste infortuné; il a faim, il n'a point de gîte et il ne veut pas mourir, et il vient de saisir son archet, et l'âme du violon a exhalé ses plaintes déchirantes, et l'instrument divin a pleuré le martyre du génie méconnu, et le paria a oublié son sort; — enivré par ses chants, il rêve la gloire et ses triomphes, il écoute les applaudissements de la foule transportée, il voit tomber à ses pieds les couronnes, et une voix de femme, une voix bien-aimée murmure à ses oreilles de douces paroles d'admiration et d'amour; il rêve, il est heureux ! — Tout à coup un passant attardé lui jette dédaigneusement un sou sur le pavé, — il jouait peut-être un chef-d'œuvre appelé à l'immortalité, il pensait à la gloire, et on lui fait l'aumône. Tout son être se révolte à cet affront fait au génie, à cette parcelle de Dieu qu'il sent s'agiter en lui, sa main indignée broie son archet, et deux larmes trahissent son saint désespoir.

Je ne vous dirai pas que cela est admirablement composé, — cela est signé GALLAIT; — je ne vous dirai pas quelle émotion déchirante causait la vue de cette toile; vous connaissez *le Tasse et Montaigne,* vous savez ce que peut le peintre des *Derniers moments de d'Egmont.* Venons-en de suite au côté matériel, à l'exécution même : le dessin est plein d'élégance, l'effet ne pourrait être mieux compris; — nous ne voudrions qu'une chose : un peu plus de richesse de tons; — l'aspect général est un peu brique, s'il est permis de s'exprimer ainsi; ce n'est point là tout à fait la lumière que donne une chandelle; un peu moins d'égalité de tons, et ce léger défaut disparaîtrait.

Autour du tableau de M. Gallait, comme les nobles satellites d'une planète éclatante, viennent se grouper une foule d'œuvres de grand mérite.

Voici d'abord *le Brocanteur* de M. Leys, l'œuvre la plus complète qui soit sortie du pinceau de cet artiste; la tête du vieux juif est merveilleuse d'expression; — comme exécution, cela est réellement à la hauteur des Hollandais les plus fameux; quelques taches noires, quelque peu de dureté nuisent seuls à l'harmonie de ce délicieux panneau.

Le *Convoi funèbre au désert,* par M. Portaels, est un tableau d'un bel aspect, d'une composition sévère, d'un style élevé. On ne peut lui reprocher que de manquer de parti pris dans l'effet; l'ensemble est un peu froid, cela ne donne pas une idée complète de l'Orient. M. Portaels est cepen-

Digitized by Google

dant en grands progrès, on peut dire du *Convoi funèbre au désert* ce que nous avons dit du *Brocanteur* de M. Leys : c'est une toile bien supérieure à toutes ses aînées, et ce n'est point là un mince éloge. Le choix du sujet est des plus heureux : ce vieillard, cette femme, ces enfants, ces serviteurs qui marchent à côté du chameau qui porte à travers l'immensité du désert le cadavre d'un fils, d'un époux, d'un père, d'un maître regretté, forment une composition pleine de sentiment et de grandeur.

Une illusion de moins nous représente une pauvre vieille qui, « *profitant de l'absence de sa fille chérie, dont elle soupçonne la conduite, se met à explorer la chambre à coucher de celle-ci et découvre une correspondance qui achève de lever ses doutes.* » Telle est du moins l'explication que M. Eugène de Block a confiée au livret. Cela forme un titre un peu long et un peu prétentieux ; nous aurions préféré *la Fuite* ou *l'Enlèvement*. Mais il s'agit bien du titre, occupons-nous de l'œuvre, qui est tout à fait hors ligne. On n'est pas plus harmonieux ; c'est une peinture charmante, d'une incroyable finesse de tons, blonde jusqu'au premier plan, qui seul peut-être prête à la critique ; nous le trouvons un peu rouge. L'air circule librement dans ce panneau ; la tête de la mère, son attitude sont pleins de sentiment. M. de Block a droit à tous nos éloges.

Que ne pouvons-nous en dire autant à M. Édouard Hamman pour son *Michel de l'Hospital écrivant son testament!* Est-ce bien là une œuvre due à l'auteur de *Vésale,* à cet artiste dont le talent a toujours eu le privilége d'attirer les natures d'élite? En vérité, nous serions tenté de le nier si la femme et la fille du chancelier brillamment esquissées au dernier plan, si les vieux bouquins de la bibliothèque placée à droite, ne portaient le cachet du peintre de *la Lecture pantagruélique*. Ah ! M. Hamman, nous avons à vous faire rude guerre. Comment ! c'est vous qui avez peint ce *Prêche huguenot,* merveilleux petit panneau qui vous classe au premier rang parmi les descendants de la famille de Rembrandt, c'est vous qui signez ce petit chef-d'œuvre de poésie, cette composition si grandiose dans un cadre si restreint, c'est vous enfin que nous retrouvons là tout entier, et c'est vous, vous aussi qui vous permettez de nous montrer cette tête de Michel de l'Hospital où l'on cherche en vain une pensée et qui n'est ni dessinée, ni modelée ! — Comme nous le disait avec sa fine bonhomie un de vos amis, M. Hamman : « A voir votre chancelier, on dirait l'œuvre de quelqu'un qui a oublié de savoir. » C'est que ce Michel de l'Hospital doit d'autant moins vous être pardonné que vous êtes l'auteur de ce *Prêche huguenot* dont M. Billoin vient de faire une eau-forte pleine de couleur, une vraie perle comme votre tableau, tandis que M. Mouilleron a eu beau s'escrimer, avec tout son talent, il n'a pu faire que votre chancelier écrivant son testament fût une toile digne de vous, et il n'a produit qu'une lithographie inférieure à ses belles planches que tout le monde admire, — quoique très-supérieure à votre méchante peinture. — Vous voyez, monsieur, que nous n'y allons pas de main morte et que nous ne vous ménageons guère ; c'est que nous vous aimons sincèrement vous et votre talent, et que nous désirons vous voir peindre beaucoup de *Vésale* et de *Prêche huguenot*, et pas du tout des *Chancelier de l'Hospital.*

En général les tableaux de M. Fl. Willems ne brillent point par l'invention ; cette fois, il y a progrès, et progrès très-réel de ce côté. *La Dictée* est une œuvre dont le sujet ne manque pas d'un certain intérêt. M. Willems nous montre un guerrier, — le duc d'Albe peut-être, — dictant impérieusement un ordre barbare à un moine, son secrétaire ; le religieux semble hésiter, on voit qu'il n'obéira qu'à regret ; ses regards disent toute la souffrance qu'il éprouve à servir d'instrument à ces actes de cruauté. Cette toile est d'une exécution excessivement habile, on n'est pas plus fin de tons, les gris sont d'une distinction exquise. M. Willems se montre coloriste éminent ; — il

Digitized by Google

ne manque qu'une chose à *la Dictée* pour être une œuvre tout à fait irréprochable : les chairs devraient être traitées d'une manière un peu plus large, le modelé y gagnerait.

Il y a une distance immense entre *les Huguenots* exposés à Bruxelles en 1848, et *la Dictée;* l'artiste a marché à pas de géant, il est dans une excellente voie, nous l'engageons à y persévérer; il y rencontrera toujours les applaudissements des gens de goût, l'approbation des connaisseurs et des artistes, ses confrères.

Une Romaine, étude par Mme Frédérique O'Connell, est un pastiche de Rubens, plein de qualités et plein de défauts; cela est fort peu dessiné, et l'on peut, sans faire preuve de trop d'exigence, demander à l'artiste un modelé plus sévère, plus consciencieux. Puis aussi, pourquoi toujours nous montrer le même type? Cette nature un peu massive serait-elle par hasard aux yeux de Mme O'Connell le prototype du beau? Nous nous refusons à le croire.

La peinture de Mme O'Connell, si incomplète qu'elle puisse être, nous plaît beaucoup plus qu'une infinité de productions dont les auteurs, que nous ne voulons pas nommer,—nous n'aurions que l'embarras du choix, — suivent fort religieusement le précepte de Boileau :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

La manière imparfaite de Mme O'Connell a mille qualités d'artiste que n'ont jamais eues et que n'auront jamais ces messieurs, et certes c'est chose assez rare chez une femme pour qu'on ne la critique pas à la légère; mais si nous sommes entraîné par nos sympathies vers cette organisation artistique un peu désordonnée, il n'en résulte pas que nous partagions l'engouement qui, sous prétexte de ragoût, arrive à pardonner, à louer même tous les écarts de ce pinceau fougueux. Nous voulons pour Mme O'Connell autre chose que des succès éphémères, nous croyons qu'elle peut prétendre à une réputation durable, mais pour cela il faut apprendre à se maîtriser, il faut beaucoup moins travailler du premier coup, il faut renoncer à imiter ou Rubens ou Jordaens, il faut en un mot se résigner à être soi, c'est-à-dire une femme merveilleusement douée.

Il y a d'excellentes qualités dans le panneau de M. Joseph Lies, *Érasme adressant des remontrances à son ami Holbein sur sa conduite déréglée*. L'expression d'Érasme est sévère, celle du célèbre artiste pleine de finesse railleuse. La composition se distingue par l'élégance, par un arrangement de bon goût. Nous engageons M. Lies à se préoccuper un peu plus de la nature, à y chercher davantage ses effets.

Le Pardon de M. Alfred Stevens est un fort joli tableau, d'une grande distinction, d'un sentiment profond, d'un coloris puissant et sévère; il est fâcheux que le peintre ait donné un mouvement assez roide au bras gauche de la jeune fille agenouillée aux pieds de sa mère qui lui montre l'image du Christ; nous n'aimons pas non plus la draperie noire qui coupe en deux la robe jaune de la pécheresse.

Une chose tout à fait ravissante, c'est la petite esquisse de M. Alfred Stevens, *l'Adieu*. Cela est bien complet et on n'a que des éloges à adresser à cette manière large et franche. M. Alfred Stevens nous semble appelé à prendre une place brillante dans notre jeune école; peu d'artistes sont plus richement doués.

Cette fois M. Jules de Senezcourt a déserté le portrait, qui lui a valu de si honorables succès, pour s'essayer dans la peinture de genre. Il n'y a pas complétement réussi, son *Savoyard* est même

Digitized by Google

assez mal peint, cela est trop poussé au noir, mais il faut rendre justice au sentiment d'harmonie, au sentiment de l'effet qui est très-remarquable.

M. Joseph Stevens brillait au premier rang parmi les peintres d'animaux; son *Chien du prisonnier* se distingue à la fois par l'invention, par le sentiment, par une exécution large, vigoureuse, toute magistrale, par le choix de la couleur, en un mot par toutes les qualités naturelles à une belle école. Il ne manque que bien peu de chose à cette composition si profondément sentie; nous voudrions que la muraille fût traitée avec moins de puissance, — ce plan nous paraît trop accusé, — et qu'il y eût plus de variété dans le jeu de la lumière sur le corps du fidèle animal.

M. Louis Robbe avait à cette exposition choisie un *Intérieur d'étable*, plein d'air et de soleil. Le coloris est brillant, les tons sont bien posés et le dessin révèle des progrès sérieux; — on sait que c'était là le côté vulnérable du talent de M. L. Robbe.

L'Heureuse Mère de M. Eugène Verboekhoven est une vaste toile qui nous représente une brebis de grandeur naturelle auprès de laquelle jouent deux moutons. Cette œuvre a été traitée par l'artiste avec son talent ordinaire; on y retrouve cette habileté dont il a donné tant de preuves. Nous devons cependant lui dire que les proportions que depuis quelque temps il affectionne pour les acteurs de ses compositions, en général peu dramatiques, ne nous semblent pas du tout justifiées; nous préférons le genre adopté par M. Edmond Tschaggeny, dont les organisateurs de la Fête artistique avaient eu l'heureuse idée d'acheter le *Paul Potter à l'étude*, cette belle toile que l'on avait déjà admirée au Salon d'Anvers où l'on avait eu la gracieuse attention de la placer le plus désavantageusement possible. Le sort a enrichi la galerie du roi des Belges de ce tableau qui fait le plus grand honneur au pinceau de M. Édouard Tschaggeny.

Nous sommes forcé de nous montrer plus sobre d'éloges à propos de l'*Attelage de brasseur anglais* par M. Charles Tschaggeny; c'est un tableau bien composé, mais qui pèche par la sécheresse de l'exécution.

Le talent de M. Jones prend d'heureux développements; son *Chenil* est une œuvre distinguée.

Le *Pâturage* et les *Animaux près d'une étable*, par M. Woutermaertens, de Courtray, ont un cachet de naïveté fort remarquable; le dessin est pur, la manière très-franche; les *ficelles* sont des ressources inconnues à ce jeune peintre, qui attaque résolûment sa toile sans s'inquiéter d'autre chose que de la nature; aussi trouve-t-on dans toutes ses compositions un grand sentiment de vérité. Nous regrettons vivement de voir M. Woutermaertens vivre éloigné de la capitale, où l'émulation développerait son talent et où ses précieuses qualités pourraient être mieux appréciées et lui valoir un jour des succès dont il est tout à fait digne.

Nous sommes loin d'avoir terminé la revue des œuvres d'élite, des pages distinguées de cette brillante exposition; nous avons surtout à vous parler longuement des paysagistes, qui presque tous se sont montrés avec éclat; nous devons aussi ne pas oublier quelques débuts qui méritent de fixer l'attention des connaisseurs, — ce sera le sujet d'un second article.

LOUIS VAN ROY.

Digitized by Google

FACÉTIES ACADÉMIQUES [1].

II.

DES ACADÉMIES DE CARPENTRAS ET DE TURNHOUT ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Il y a quelques jours, j'étais allé rendre visite à un de mes amis qui pousse la passion des livres jusqu'à la manie. On m'introduisit dans sa bibliothèque, où il était occupé à ranger une collection de bouquins sur trois rayons qui portaient une inscription toute récente et qui ne laissa pas que de m'étonner beaucoup. L'inscription est des plus courtes, elle se compose du seul mot BÉTISIER, qui, je crois, ne brille pas au dictionnaire de l'Académie, mais qui n'en est pas moins fort significatif et mérite à tous égards des lettres de grande naturalisation.

La bibliothèque de mon ami renferme tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, voilà pour satisfaire sa passion littéraire; — le bibliophile, ou plutôt le bibliomane, avait des droits qui,—vous le comprenez, — ne pouvaient être oubliés : c'est vous dire qu'on admire chez lui des exemplaires de presque toutes les éditions célèbres depuis l'invention de

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 1re série, 2e année, tome IV, page 69.

Digitized by Google

l'imprimerie : aucune collection, ou publique, ou particulière, ne possède de plus beaux échantillons de Théodore Martens, l'*Alde des Pays-Bas,* d'Ulrich Gering et de Nicolas Jensen. Il compte au nombre de ses curiosités bibliographiques les plus rares une *Biblia latina* (deux volumes grand in-folio gothique), qui passe pour avoir été imprimée par Gutenberg lui-même ; elle a été payée près de trois mille francs ; — un exemplaire de la première édition de la Bulle d'or (Bulla aurea Caroli IV, *Norimbergæ*, *Creusner*, 1474, in-fol. goth. de 23 f.) ; — l'unique exemplaire tiré sur papier de Chine fort (1) des *OEuvres de Rabelais*, édition *variorum,* augmentée de pièces inédites, des Songes drolatiques de Pantagruel, ouvrage posthume, avec l'explication en regard ; des remarques de Le Duchat, de Bernier, de Le Motteux, de l'abbé de Marsy, de Voltaire, de Ginguené, etc. ; et d'un nouveau commentaire historique et philosophique par Esmangart et Éloi Johanneau (*Paris, Dalibon ; imprimerie de Jules Didot l'aîné,* 1823-1826) ; — un exemplaire en grand papier de l'Histoire d'Italie de Fr. Guicciardini (*Della istoria di Fr. Guicciardini, lib. XX.* Friburgo, 1775-76, 4 vol. gr. in-4°) ; — un in-quarto renfermant les satires de Juvénal et de Perse, imprimé à Rome vers 1470, par Udalricus Gallus ; — deux exemplaires du *Décaméron* de Boccace, tous deux du plus grand prix : l'un date de 1471, l'autre de 1476 ; le premier sort des presses de Christofal Valdarfar, de Venise (2), le second a été imprimé à Bologne par Baldasar Azoguidi (3) ; — les *Evangiles des quenoilles*, petit in-folio pour ainsi dire introuvable ; il a été publié à Bruges, vers 1475, par Colard Mansion, etc., etc.

Le propriétaire de ces richesses s'est un beau jour imaginé qu'il finirait par s'ennuyer à entasser constamment merveilles sur merveilles ; il s'est dit qu'il n'y avait pas de tableau complet sans ombres ; en un mot, il s'est senti pris de l'amour des contrastes, — de là l'invention du bêtisier. A côté du génie, il a donné place à la sottise ; à côté des plus nobles créations de l'esprit humain il a voulu étaler ses misères ; — il s'est bien vite aperçu qu'il aurait fort à faire s'il songeait à fouiller dans le passé ; — il n'a donc pas admis le principe de la rétroactivité, et bien lui en a pris, car depuis le jour où lui a poussé cette belle idée, il s'est déjà publié assez de folles rapsodies pour encombrer trois immenses rayons. Je le regardais ranger tous ces tristes enfants de l'orgueil, et je souffrais en songeant aux innom-

---

(1) Avec douze dessins originaux de Devéria.

(2) Il Decamerone (*Venetiis*). Christofal Valdarfar, 1471, in-fol. Brunet rapporte qu'un exemplaire de cette édition « a été acheté 52,000 fr. à la vente du duc de Roxburghe (faite à Londres), en 1812, par M. le marquis de Blandford. »

(3) Il medesimo Decamerone. *Bologna, Baldasar Azoguidi,* 1478, in-folio.

Digitized by Google

brables faiblesses de notre pauvre nature, je pensais à ces insensés qui s'étaient crus et se croyaient encore de grands écrivains incompris, qui se prenaient plus que jamais au sérieux, et qui ne se doutaient guère des honneurs étranges que dans un moment de spirituelle raillerie, un *eccentric* avait imaginé de leur décerner.

— Çà, monsieur le philosophe, vous allez me quitter vos grands airs de Jérémie; à ce prix je vous garde à diner, s'écria mon hôte du haut de l'escalier où il était perché; — la vue de tant de Vadius et de Trissotins est plutôt faite pour vous dérider que pour donner le *spleen* à un galant homme. Il y a parmi ces messieurs de très-amusants personnages, je vous jure. —Voyons, faites bon visage, ne regimbez pas trop, et je vous servirai au dessert ma dernière emplète. Vous m'en remercierez.

Le repas fini, mon ami fut de parole.

— Voici, dit-il, le nouveau chef-d'œuvre d'un génie méconnu. Le titre vous donnera un avant-goût des jouissances qui vous attendent.

Et il lut :

ÉPIGRAMMES

PAR

FÉLIX BOGAERTS,

MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ASIATIQUE DE BOMBAY; — MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, LETTRES ET BEAUX-ARTS DE BELGIQUE; — DE L'INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE DE ROME; — DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE D'ATHÈNES; — DES ACADÉMIES ROYALES ET SOCIÉTÉS DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE MESSINE, - ROUEN, — MARSEILLE, — CAEN, — CHERBOURG, — BAYEUX, — LILLE; — DES DÉPARTEMENTS DU VAR,— DE L'EURE,— DE LA MANCHE; — DE CELLES D'IÉNA, — ZÉLANDE,— BOIS-LE-DUC, — HAINAUT, — LIÉGE, — GAND, — ET TOURNAY; — DES SOCIÉTÉS DES ANTIQUAIRES DE ZURICH, — DE PICARDIE, — DE NORMANDIE, — ET DE LA MORINIE; — SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE; — MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'UTRECHT, — DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE PEINTURE DE NEW-YORK; — DES ACADÉMIES ROYALES DE MÉDECINE DE MADRID, — CADIX, — PALMA (MAJORQUE), — GALICE ET ASTURIES; — DE L'INSTITUT ROYAL DE VALENCE, ETC.

« Quand nous serons à cent, nous ferons une croix. »

— Pardonnez-moi de vous interrompre, lui dis-je, — mais avant tout, je vous prie, où prenez-vous votre M. Bogaerts?

— A Anvers, parbleu! — Comment! mon cher, vous poussez jusque là l'ignorance? La renommée de mon grand homme n'est point arrivée jusqu'à vous? Vous venez donc de Béotie? — Franchement vous devriez rougir d'être à ce point étranger à ce qui fait le plus d'honneur à votre patrie. Je vous vois d'ici tout

Digitized by Google

penaud si vous aviez pareil aveu à faire en présence de tout autre que moi, mais je suis trop votre ami pour ne pas vous rendre le service de vous instruire, — il y a urgence, — j'ouvre donc une parenthèse, comme dirait Alphonse Karr. Nous reviendrons plus tard aux *Épigrammes*.

M. Félix Bogaerts est un brave homme qui se permit — jadis — quelques folies de jeunesse, assez innocentes, à dire vrai. Ledit M. Bogaerts avait daigné prendre la modeste résolution d'être à la fois pour la Belgique un Alexandre Dumas, un Victor Hugo, un Alfred de Vigny. Cela nous valut des élucubrations romantiques de divers genres : — *Ferdinand Alvarez de Tolède,* drame historique qui devait nous donner une idée de la Belgique sous la domination du duc d'Albe, comme *Henri III et sa cour* avaient retracé toute une époque de l'histoire de France; — un *Lord Strafford* que des critiques envieux eurent le mauvais goût de ne pas élever bien au-dessus de *Cinq-Mars; — Dympne d'Irlande,* que l'on n'a jamais songé à confondre avec *Han d'Islande,* ce début un peu échevelé de l'auteur de *Notre-Dame; — El maestro del Campo*, roman mélodramatique agréablement saupoudré de ces fameux dialogues qui ont rendu célèbres, au boulevard du Temple, les Bouchardy et les Anicet Bourgeois; — voici un échantillon de cette manière que M. Bogaerts cultive avec assez de succès :

— Que dites-vous?.... s'écria le Maestro; mon fils!.... Mais cela n'est pas possible!.... Mon fils mourir!.... là!.... Mais c'est un horrible songe!...

— Regarde, Alonzo Ulloa, le voilà! le voilà!.... Tes soldats ouvrent leurs rangs pour le laisser passer..... L'heure va sonner..... quelques instants encore....

— O mon Dieu! mais quel crime a-t-il donc commis?..... Qui donc a osé?.....

— Il a détaché du gibet le cadavre de don Hernandez; tu sais, Alonzo, ce vieillard que tu as lâchement tué : don Juan a été condamné à mort par le tribunal que toi-même as institué, hier soir.....

— Oh! ma vie, prenez ma vie, baissez ce pistolet, s'écria le Maestro en étendant vers Maria ses mains suppliantes; sauvez don Juan.... Ce poignard, cette épée, oh! prenez-les; voici ma poitrine, ma vie est à vous; grâce, grâce pour mon enfant.....

— Don Alonzo, comprends-tu maintenant qu'il est au ciel un Dieu vengeur?.....

— Ah!..... Qui donc êtes-vous?

— Qui je suis?..... Une fille dont tu as fait mourir la mère de douleur; une fille dont tu as fait mourir le père à un gibet, hier soir, sur un cimetière..... Don Alonzo, me connais-tu maintenant?

— Qu'entends-je? la fille de don Hernandez!.....

— *Est devant toi,* don Alonzo : et pour que cette fille venge la mort de sa mère, le meurtre de son père, à genoux devant elle, Ulloa; à genoux, te dis-je!.....

Et Maria se dressait avec fierté, et une expression sublime éclatait dans ses traits et les rendait semblables à ceux de l'archange qui terrasse Satan sous son glaive flamboyant.

— Oh! grâce, grâce, pitié! s'écria le Maestro en se jetant aux genoux de Maria; donna

Digitized by Google

prenez ma vie; donna, cet enfant, je l'aime mille fois plus que moi-même; et lui, il vous aime aussi..... Maria, pouvez-vous vouloir que votre don Juan meure? Oh! grâce pour celui qui vous aime!.....

A ces paroles prononcées du ton déchirant du désespoir d'un père, Maria laissa retomber lentement son bras droit qui tenait l'arme fatale, et de sa main gauche pressa son front brûlant.

Don Juan!..... murmura-t-elle, non je ne puis..... donner le signal de ta mort..... moi, moi, que tu aimais tant! moi pour qui tu t'es dévoué!..... Oh! jamais.. .. jamais!.....

Le carillon avait cessé sa musique légère, joyeuse; l'heure était venue; deux coups avaient déjà retenti : *les mille yeux de la foule,* que l'impatience faisait trépigner, étaient attachés sur la croisée entr'ouverte du Maestro : don Juan était arrivé sur l'échafaud; le glaive était prêt dans la main du bourreau.

— Donna vous êtes émue, attendrie..... cet horrible signal, vous ne le donnerez point, n'est-ce pas? lui demanda le Maestro, pour qui chaque son de l'horloge était comme un coup de poignard porté au cœur.

La figure de Maria s'anima subitement d'une expression effrayante;..... une pâleur mortelle couvrit ses traits; une sueur froide ruissela de son front; son bras droit se releva en se dirigeant vers la fenêtre.....

— Dona! ô mon Dieu! arrêtez, arrêtez!

— Silence!..... regarde..... là..... là..... Oh! éloigne-toi, ma mère..... Il a fait mourir ton époux..... Il t'a fait mourir de douleur!..... don Juan!..... Oui..... je te comprends..... Ne me maudis pas..... C'est le fils de ton meurtrier..... Ma mère..... tu maudirais ta fille!..... Oh! grâce, pitié pour ta Maria!

— Donna, le délire vous égare, abaissez, abaissez cette arme.....

— Le signal! le signal! hurla la foule de toutes ses voix.

— Le signal!..... Ulloa, entends-tu? tes soldats assassins le demandent..... Ulloa..... il y a un Dieu vengeur!..... Le signal..... Eh bien!..... le voilà!

Un coup de pistolet partit au même instant de la croisée, et la foule l'accueillit avec de bruyants et joyeux battements de mains.

La détonation de ces affreuses acclamations rappelèrent (1) brusquement le Maestro à lui-même, etc., etc. (2).

Recette infaillible pour confectionner ce ragoût :

Une situation impossible, si fausse qu'elle en est ridicule, beaucoup de mots, fort peu ou plutôt point d'idées; — vous assaisonnez le tout d'une bonne dose d'interjections et d'une armée de points pour séparer chaque mot, puis vous servez chaud.

S'il s'agit d'un drame, il suffit d'ajouter au tableau final un nombre raisonnable de flammes de Bengale, et le tour est fait.

---

(1) M. Bogaerts, qui est membre de la Société royale asiatique de Bombay, a sans doute voulu nous donner une idée de la langue française, revue et corrigée par des académiciens d'Inde.

(2) *El Maestro del Campo,* chap. XIX et dernier.

Digitized by Google

Dans les deux cas il est parfaitement inutile de savoir parler français. Pour les lecteurs de la rue Mouffetard et de la rue aux Ours, et pour les spectateurs de l'Ambigu ou de la Gaieté, c'est du superflu dont ils ne vous savent aucun gré. Votre œuvre n'en aura ni plus ni moins un formidable succès qui durera bien dix jours, — après quoi on n'en parlera plus.

Cet excellent M. Bogaerts a l'extrême obligeance de nous apprendre que son *Lord Strafford,* son *Maestro del Campo* ont été traduits en flamand, en italien, en anglais. Pour les gens au courant des petits secrets littéraires, cela n'a rien de surprenant; il y a longtemps que l'auteur d'*Ipsiboé* et du *Solitaire*, l'inversif vicomte d'Arlincourt, a découvert un procédé commode dont plus d'un écrivain a su faire son profit.

De *Ferdinand Alvarez de Tolède,* il n'était resté que le succès désopilant obtenu par cette mémorable réplique (acte I, scène II, dona Maria est en tête-à-tête avec don Juan, son amant) :

DONA MARIA.

Qu'entends-je? O mon Dieu! Tu serais?..... toi aussi?..... je n'ose achever.....

DON JUAN.

Un gueux!.....

Le dramaturge anversois ne se laissa pas abattre, et à peine Alexandre Dumas nous eut-il montré la Rome de Caligula que l'auteur de *Dympne* écrivit *Mère et martyre*, tableau de l'empire romain sous Décius, drame auquel il ne manque que d'être dramatique.

En homme prudent, M. Félix Bogaerts jugea à propos de ne pas se poser en romantique exclusif; il devina qu'un jour viendrait où les romantiques, qu'on avait élevés sur le pavois, seraient attaqués à leur tour par messieurs de l'*école du bon sens* qui annonçaient sérieusement la prétention de ressusciter. Brassards, cuissards, cotte de mailles, dague de Tolède, et toute la mise en scène obligée, furent bien prudemment mis au grenier, et notre homme n'ayant pu servir ni de Victor Hugo, ni de Dumas à la Belgique, se résigna à en être le Pascal et le La Rochefoucauld; un beau matin,— c'était en 1837,— il publia chez Meline un recueil étourdissant sous ce titre : *Pensées et maximes.*— Précurseur de l'illustre Bilboquet, il s'était attaché à mettre en action la doctrine que devait formuler avec tant d'éclat — l'année suivante — l'immortel philosophe au carrick phénoménal; — M. Bogaerts voulut que ses maximes ne fussent ni neuves ni consolantes; il réussit au gré de ses désirs. Exemples :

Si vous craignez les chutes, ne gravissez pas les montagnes (page 45).

Digitized by Google

L'infortune serait bien moins accablante si son image s'offrait plus souvent à nos regards durant nos jours de prospérité (page 47).

Si nous étions moins crédules, il y aurait moins de fripons (page 49).

M. Félix Bogaerts est trop consciencieux pour avoir jamais cherché à nier à ses intimes qu'il a écrit ses *Pensées et maximes* en collaboration avec feu M. de la Palisse; — ce dernier, un quart d'heure avant sa mort, avait ajouté à son testament un codicille, par lequel il exigeait qu'il ne serait point nommé.

Le travail dont il ne reste rien est un travail perdu (page 98).

Le temps qu'on peut mieux employer n'est pas bien employé (page 106).

Il y a six mille ans que le monde existe, et voilà des vérités sublimes dont personne ne se serait douté, si M. Bogaerts n'avait consenti à les proclamer! On ne peut se figurer l'enthousiasme que cette trouvaille provoqua chez les trois ou quatre personnes capables de l'apprécier, il ne fut question de rien moins que de faire frapper une médaille à l'auteur avec sa pensée ou sa maxime (à votre choix) gravée dans l'exergue; mais plus modeste qu'une petite pensionnaire du Sacré-Cœur, M. Bogaerts se déroba à cette ovation.

Je ne parlerai pas des *Poésies* de M. Bogaerts; elles n'existent que grâce à ce vers :

« Lorsque la foudre luit ou siffle l'aquilon. »

C'est là en effet une découverte précieuse pour la physique; notre poëte, qui est un esprit sérieux, a dû se livrer à de longues expériences avant de pouvoir imprimer que la foudre siffle l'aquilon, talent d'agrément qu'elle n'a consenti à révéler — à ce qu'il paraît — qu'au barde anversois.

Il va sans dire que nous n'admettons pas la méchante interprétation de quelques envieux qui voudraient ravir à M. Bogaerts le mérite de son observation; — à les entendre, le vers de notre académicien renfermerait un petit *lapsus linguæ;* le poëte, ne parvenant pas à faire entrer une seconde fois dans son alexandrin le mot *lorsque*, aurait tranché la difficulté en le supprimant.

Après s'être lancé à corps perdu dans le romantisme, après en avoir déserté le drapeau pour aller grossir les vieilles bandes classiques, le romancier s'est mis à publier de la prose catholique, apostolique et romaine. Ce nouveau changement de front a d'abord été signalé par un *éreintement* du *Juif errant*, cet interminable roman de M. Eugène Sue; puis on a tour à tour vu paraître les *Litanies historiques des saints de la Belgique,* l'*Histoire civile et religieuse de la Colombe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, et l'*Histoire du culte des saints*

Digitized by Google

en Belgique envisagé comme élément social; je vous ferai grâce de tout ce pieux bagage, et vous ne vous désespérerez pas trop d'ignorer toutes les choses édifiantes que l'ex-dramaturge a trouvé moyen de débiter sur le nouvel élément social inventé par sa fertile imaginative. Il paraît que M. le cardinal-archevêque de Malines, qui a lu ce beau fatras par les yeux de M. Corten, son vicaire-général, en a eu l'âme toute ravie, car le livre se termine par l'*imprimatur* accordé au nom de Son Éminence.

Quand parurent les *Pensées et Maximes,* M. Félix Bogaerts était M. Félix Bogaerts tout court, depuis...

— Depuis, mon cher hôte, il paraît que trente-six académies, — je néglige le modeste *et cœtera,* — ont vu mourir un de leurs immortels et que toutes ont fait le même choix sous le prétexte que

Pour faire un nombre de quarante
Il fallut toujours un zéro.

— Taisez-vous, méchante langue, répondit le biographe de M. Bogaerts, et ne m'interrompez plus. Nous voici arrivés aux *Épigrammes,* vous me direz si l'on peut mieux couronner l'œuvre.

Les *Épigrammes* de M. Félix Bogaerts, de l'académie de Caen, de la Société royale asiatique de Bombay, et des académies de Médecine de Madrid, de Cadix et de Palma, sont accompagnées d'une dédicace trop curieuse pour être passée sous silence :

▲

BLANCHETTE,

MA PETITE CHIENNE.

A toi, gracieuse et fidèle compagne; — à toi, charmante créature à la robe soyeuse, à la mine éveillée, qui, depuis dix ans, partages les loisirs et les *ennuis* de ma *solitude;* — à toi, modèle touchant de douceur et de dévouement; — à toi, Blanchette, ce petit livre.

C'est vertueux et pastoral comme une idylle de Mme Deshoulières. Notez, je vous prie, ces mots *ennuis* et *solitude;* j'aurai occasion d'y revenir tout à l'heure.

Un homme de tant d'académies ne pouvait honnêtement se dispenser d'écrire une préface, et cette préface devait nécessairement être une histoire de l'épi-

Digitized by Google

gramme. On dirait que le voisinage des poldres influe sur le moral de l'auteur, aussi vous parlerai-je fort peu de ce précis plus ou moins historique : les divagations opiacées y abondent, et je ne sache pas que vous soyez disposé à faire la sieste grâce à cette prose marécageuse. Les dernières pages seules renferment quelques appréciations assez divertissantes. Jugez-en :

Ce fut surtout sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV que l'épigramme se montra infatigable dans ses attaques : rien ne demeura à l'abri de ses coups. Voltaire la mania avec cette effrayante habileté qu'il puisait dans son caractère jaloux et haineux, et dans son esprit enclin à une continuelle et impitoyable raillerie. Entre les mains de ce démon incarné, le bon mot fut un poignard à la blessure toujours mortelle.

Ce cher M. Bogaerts n'a pas même le mérite de l'invention; c'est à M. Victor Hugo que revient le triste honneur de cette misérable insulte au plus grand écrivain du XVIII^e^ siècle ; on n'a pas oublié cette tache d'un des meilleurs morceaux (1) du recueil, intitulé *les Rayons et les Ombres* :

Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

M. Bogaerts a découvert que « Boileau ne réussit que faiblement dans l'épigramme, » et il malmène un tantinet le satirique; cet enfant terrible ne s'aperçoit pas qu'il joue avec le feu !

L'auteur du Lutrin était trop habitué, je crois, à la forme sévère du classique Alexandrin, si peu propre à l'allure dégagée et libre de l'épigramme. — Ensuite on sait que le grand écrivain pratiquait, lui-même tout le premier, les sages conseils qu'il donnait aux jeunes poëtes de *travailler à loisir, de se hâter lentement,* de *remettre vingt fois son ouvrage sur le* métier. Or cette patience courageuse tant recommandée par Boileau, et que Buffon disait être le génie, donne à l'esprit une disposition qui n'est guère compatible avec celle qu'exige l'épigramme. Celle-ci ne veut point sentir l'huile; elle n'est qu'une saillie qui doit échapper sans le moindre effort. — Elle ne doit jamais être l'effet de la méditation, dit Saint-Marc. « Pour être bien faite, ajoute-t-il, elle doit emprunter sa forme et son étendue, uniquement de ce qu'il faut pour que le bon mot fasse impression : elle ne doit point porter l'empreinte du travail. »

Une des premières conditions d'une bonne épigramme est d'être courte : comme Boileau le fait remarquer, elle ne se compose souvent que de deux vers. Longtemps avant le législateur du Parnasse, La Fresnaie-Vauquelin, auteur, lui aussi, d'un art poétique, avait dit :

Imite dans les Grecs l'épigramme petite...
Surtout brève, r'entrante et subtile elle soit...
L'épigramme n'étant qu'un propos raccoursi,
Comme une inscription, courte on l'écrit aussi.

---

(1) *Regard jeté dans une mansarde.*

Digitized by Google

. . . . . .

C'est à l'épigramme qu'il faut surtout appliquer cette vérité :

Ce que l'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Tous les beaux préceptes que M. Bogaerts nous débite avec emphase, il n'a rien de plus de pressé que... de les mettre en pratique, croyez-vous? — Allons donc! M. Bogaerts entend autrement la logique ; il a grand soin de faire précisément tout l'opposé de ce qu'il prêche. Il nous offre, sous le titre d'*Épigrammes,* cent onze morceaux versifiés dont les deux derniers, *Napoléon du haut de la colonne Vendôme, à son neveu Louis,* et *Le vieux grognard et son fils,* se composent, le premier de soixante-deux vers et d'un refrain de cinq vers, le second de quarante-huit vers et d'un refrain de quatre vers. A dire vrai, l'épigramme ornée de refrain était inconnue jusqu'à ce jour, et on nous assure que notre auteur a demandé et obtenu un brevet d'invention ; il ne faut donc pas trop le chicaner au sujet de ses soixante-deux vers, il s'agit d'une découverte nouvelle ; M. Bogaerts, dans un moment d'inspiration, recule les limites que lui-même semblait tracer à l'épigramme ; lui seul nous paraît juge du plus ou moins de développement à donner au genre qu'il vient de créer : l'épigramme à refrain, — genre réellement nouveau et ne ressemblant en rien à celui dans lequel a brillé ce *démon* de Voltaire ; — l'inventeur permet de dire beaucoup de choses de trop et veut que l'on s'inquiète fort peu d'être fade et rebutant ; cela est si vrai qu'il s'est empressé de mettre lui-même en pratique ses théories révolutionnaires. Malheureusement les lecteurs sont encore d'affreux réactionnaires, et si par hasard il leur arrive d'aller jusqu'à la fin d'une page épigrammatique de M. Bogaerts, ils se croient obligés de l'orner de cet éternel refrain :

Ce que l'on dit de trop est fade et rebutant :
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Et généralement ils joignent l'action à la parole, les mal appris!

Les cent neuf épigrammes de M. Félix Bogaerts qui n'ont pas la prétention de sortir des sentiers battus, sont tellement piquantes, le trait est si ingénieux qu'il vous sera sans doute agréable d'en connaître quelques-unes ; je vous offre l'élite du recueil.

UNE SPÉCIALITÉ.

Babilas est glouton autant que Polyphème :
Eh! parbleu! pourquoi pas!
Tout animal a son lot ici-bas,
Le chameau, le lion, le loup, le pourceau même.

Digitized by Google

MOYEN INFAILLIBLE D'ÊTRE REMARQUÉ.

A tout prix, mon cher Cléarque,
Vous voulez qu'on vous remarque :
La chose est bien facile, à ce que je puis voir.
— Comment? — Eh! placez-vous devant votre miroir.

COURAGE HÉROÏQUE QUI NE SERA JAMAIS MIS A L'ÉPREUVE.

Je brave l'épigramme et me ris de ses traits...
— De t'exprimer ainsi, je t'approuve, Protais;

Le Martial belge a un faible pour cette élégante inversion ; il la prodigue à tout propos (1). Personne aussi ne cheville plus agréablement; il sème à chaque pas, les ah! les oui, les non, les mais, les quoi! etc.

Sur ton compte, mon cher, ne crains point que l'on glose;
On ne dira jamais de toi ni mal, ni bien :
Eh! comment, en effet, sur rien
Pourrait-on dire quelque chose.

SYMPATHIE.

Voyez de quel air de conquête,
Quand il pérore, Armand porte le front...
— Bon!
C'est l'âne qui, pour braire, au ciel lève la tête.

TRAIT DE COURAGE HÉROÏQUE.

En une heure, je viens de lire
Le volume qu'a fait paraître Hilarion.
— Malheureux! à tout prix.... — Ciel! qu'allez-vous me dire?...
— Vous voulez donc mourir d'une indigestion?

En collaboration avec M. de La Palisse :

« *J'ai tout perdu, te dis-je; il ne me reste rien* (2). »

Premier vers de la quatre-vingt-onzième épigramme.

---

(1) Exemples :

« D'être incompris, quoi! vous osez vous plaindre? »
« De plaire encor, mon vieux, quoi! tu nourris les vœux! »

Nourrir les vœux de plaire encore... ô académicien!
C'est là une phrase de la même école que celle-ci, empruntée aux *Pensées et maximes :*
« Le corail au fond des eaux de l'océan ; l'expérience au fond de celles de l'adversité. »
Le fond des eaux de l'adversité!

(2) Voyez *Épigramme* , p 82. Anvers, L. J. De Cort. 1849.

Digitized by Google

C'est aussi avec l'aide de ce grand esprit qu'a été enfantée cette maxime aussi profonde que véridique (1) :

« *Les masses populaires ne voient que ce qu'elles voient.* »

M. Félix Bogaerts professe une sainte horreur pour la barbe; la vue d'une barbe quelconque lui donne la fièvre. De mauvais plaisants ont prétendu que cet immortel avait pour parent quelque Figaro, et qu'animé du désir bien naturel d'augmenter la clientèle d'un perruquier qui lui tient de si près, il avait entrepris sa croisade contre la race barbifère. La note suivante ne laisse même aucun doute à cet égard.

Si la barbe, telle que la portent, depuis une quinzaine d'années, un petit nombre d'artistes, n'est pas un fort bel ornement, en revanche, elle est fort incommode (2). Elle ne s'harmonise point d'ailleurs avec notre costume; mais *c'est là son moindre défaut.* Son côté plaisant, c'est la naïveté de quelques jeunes peintres, qui se croient toujours à l'âge d'or du romantisme, âge de fiévreux enthousiasme, où l'on se persuadait sérieusement que le mérite d'un grand artiste était inséparable d'une barbe majestueuse et d'une chevelure mérovingienne, remarquables par un désordre qui avait l'ambition avouée d'être un *effet de l'art.* La chevelure est tombée, depuis longtemps, sous les ciseaux du bon sens (3); la barbe disparaîtra de même, croyons-nous, du moment où l'on se convaincra de la vérité de ce vieux proverbe : — Le capuchon ne fait pas le capucin.

Avec ce proverbe-là et les Épigrammes de M. Bogaerts, on doit arriver à tout.

M. Bogaerts insulte les dieux qu'il encensait jadis; cette première note ne lui suffit pas, en voici une seconde qui, dans son genre, vaut son pesant d'or :

C'était, écrivions-nous il y a six ans, une étrange époque que celle du romantisme; une véritable espèce de 93... Des flots de sang coulaient, en effet, sur la toile et le panneau. Le poison, le poignard de Tolède et le glaive du bourreau étaient mis à l'ordre du jour.

Par les romantiques en général et par le romantique Félix Bogaerts en particulier.

L'émancipation de l'intelligence et du génie était enfin arrivée!

La postérité, qui sera forcée de reconnaître que c'est au romantisme qu'est due *Dympne*, *Ferdinand Alvarez* et la découverte de la *foudre qui siffle l'aquilon,* ne pourra jamais absoudre la monstrueuse ingratitude de M. Bogaerts; le voilà qui

---

(1) Page 66, édition Meline.

(2) Nouvel échantillon du style qui a rendu immortel aussi le grand Bilboquet.

(3) *Les ciseaux du bon sens...* Quelle image sublime! on croit lire Bossuet.

Digitized by Google

immole sa mère à ses fureurs; on ne commet vraiment pas un parricide avec un plus coupable sang-froid.

— Le temple des arts ne devait plus avoir de pontifes qui eussent seuls le droit de parler au nom du Dieu : permis à tous ceux qui y pénétraient, de rendre des oracles. Malheur et honte à celui qui marchait sur les traces d'un devancier quelconque : il fallait être soi, rien que soi, obéir exclusivement aux élans de son imagination, et celle-là, seule, était réputée hardie, riche, originale, puissante, qui, dans sa fougue, déployait les sauvages allures de la cavale indomptée. L'extravagance est toujours intolérante : les réputations les plus honorables, acquises par trente, quarante années de travaux consciencieux, furent abattues à grands coups de massue. Ceux qui osèrent faire un appel aux lois immuables de la raison et du bon sens, furent aussitôt anathématisés, honnis, proscrits sans miséricorde, sans retour, sans forme de procès. Quiconque n'était pas romantique, était un rétrograde, un éteignoir, une perruque, un épicier!... Ce que c'est pourtant que la vicissitude des choses humaines! il y a encore des milliers et des milliers de perruques et d'épiciers aujourd'hui....

A qui le dites-vous, ô Félix!

tandis que la race romantique, semblable à celles qui précédèrent le déluge, n'offre plus aujourd'hui que quelques rares débris isolés : *rari nantes in gurgite vasto.*

Hélas! hélas! ce maladroit déluge qui nous laisse parmi ces rares débris et M. Bogaerts (Félix), et *Dympne,* et messieurs ses frères, et mesdames ses sœurs, et toute son auguste famille! — Heureusement qu'ils sont isolés!

Il est temps de revenir au coiffeur protégé par M. Bogaerts; les liens de famille devaient être bien puissants aux yeux de l'écrivain, car, malgré sa haine de fraiche date, ils l'ont fait retomber en plein romantisme; il s'est oublié, pour être utile à son cher barbier, jusqu'à commettre l'adjectif *rubénienne* (1), de tous les néologismes le plus effronté! C'est pousser un peu loin la complaisance.

---

(1) La barbe rubénienne.

Que dites-vous, mon cher, de ma barbe à tout crin?
C'est celle de Rubens, poil pour poil imitée.
— Je croyais que la forme en était empruntée
A celle... mais, pardon... — Dites. — D'un babouin.
— Parbleu! de m'insulter vous prendrait-il envie?
— Oh! *point du tout*, vraiment :
Je me trompais, je le vois clairement,
En ne prenant *du tout* qu'une seule partie.

Comme Cabochard, le noble ami du plus grand philosophe des temps modernes, cette épigramme *manque de tout.* On y cherche en vain la distinction, l'esprit ou la méchanceté; c'est à peine si l'on découvre un pitoyable jeu de mots venu avant terme.

Digitized by Google

Il paraît que le perruquier n'a conservé aucune reconnaissance des douloureux sacrifices que s'imposait son illustre parent, car nous voyons M. Bogaerts se permettre plusieurs épigrammes terribles et une note farouche qui ont dû singulièrement diminuer le nombre des chalands de l'artiste en cheveux; la vengeance du père de *Dympne* est réellement sanglante ; il attaque l'ingrat dans une des principales branches de son industrie. Écoutons-le ; c'est Némésis elle-même qui l'inspire :

L'usage de dissimuler sous un cosmétique colorant l'*irréparable outrage* que le temps fait à notre chevelure, remonte à la plus haute antiquité : les fashionables de l'ancienne Rome impériale le pratiquaient tout aussi bien que ceux de nos jours. Nous avouons ne pas comprendre cette obstination à invoquer le secours d'un procédé qui, sous le prétexte de conserver aux cheveux une apparence de jeunesse, ne sert en réalité qu'à rendre plus saillantes les traces que l'âge imprime sur la figure : c'est un contraste plaisant, en effet, qu'une ride ombragée de boucles noires. — Bien que ridiculisée dans tous les temps par l'épigramme, cette manie de vouloir se rajeunir à tout prix, s'est toujours maintenue; mais jamais elle n'a été aussi générale qu'aujourd'hui : on ne voit presque plus de chevelure blanche; nos vieillards semblent avoir honte de porter leur noble couronne.

« C'est Bogaerts tout entier à sa proie attaché. »

Nous n'avons encore rien dit des opinions politiques de notre auteur; il est évidemment socialiste; le siècle ne marche pas à sa guise, et il nous distribue gratis, en guise de note, sa recette pour arriver à la perfectibilité humaine.

Il y a beaucoup de personnes qui, même sans le connaître le moins du monde, s'obstinent à accabler sans cesse *le bon vieux temps* de tout le poids de leur indignation. Nous croyons, nous, que si l'on pouvait emprunter à cette époque *ce qu'elle a de recommandable,* et à la nôtre *ce qu'elle renferme de bon*, puis *réunir ces deux sommes d'éléments sociaux*, on produirait *le meilleur de tous les temps possibles.*

Ne reconnaît-on pas de suite le style d'un maître dont le plus glorieux disciple ne laisserait pas échapper cette occasion d'appliquer son dicton favori :

« Cette maxime n'est pas neuve, »

Avec cette variante :

« Mais elle est consolante. »

Pour être académicien, on n'est pas infaillible ; — malgré toute son austérité, malgré ses innombrables vertus, M. Bogaerts, fort satisfait d'avoir rimaillé quatre

Digitized by Google

vers sur l'orgueil (1), se laisse aller à un beau petit mouvement de vanité, et s'écrie, tout content de sa chère personne :

Aucune époque, je le crois du moins, ne fut plus féconde que la nôtre en vices, en travers, en ridicules de toutes sortes. Je sais très-bien que l'épigramme n'aura pas le bonheur qu'eut la faux d'Hercule, lorsque, d'un seul coup, elle abattit toutes les têtes de l'hydre; mais si un pareil succès lui est refusé, il lui sera accordé, sans aucun doute, de rendre ces vices, ces travers et ces ridicules bien moins communs, et ce sera là déjà un immense avantage. Il est certain, par exemple, que si tout le monde était d'accord avec moi pour définir l'orgueil

... le masque de la bêtise
Sur la face d'un insolent;

il est certain, dis-je, que plusieurs de ceux que ce vice tenterait d'entraîner, lui résisteraient par la seule crainte de s'entendre appliquer sa définition.

Avouez qu'on ne s'applique pas avec plus d'aplomb le plus rude soufflet qu'on puisse recevoir.

— Eh ! je ne suis pas du tout de votre avis; je trouve la définition de M. Bogaerts superbe, seulement je ne crois pas qu'il en comprenne bien toute la portée. Grâce à son épigramme, il dépend de lui de régénérer le monde. Combien y a-t-il de péchés capitaux?

— Sept.

— Sont-ils, oui ou non, la source de toutes les misères humaines?

— Cela ne fait pas question. Où diable voulez-vous en venir ?

— A vous dire que l'orgueil étant la source de tous les autres péchés capitaux, une fois l'orgueil supprimé, — et M. Bogaerts nous en offre le moyen, — la terre devient un véritable paradis. Si la postérité est reconnaissante, elle élèvera des autels à M. Bogaerts. C'est le seul socialiste pratique qui existe, et sa panacée est infaillible. Vive M. Bogaerts!

— Vous riez, mon cher; — et vous êtes peut-être plus dans le vrai que vous ne le pensez, reprit mon hôte. Mais tout ceci est étranger à la question ; je prétends, moi, que M. Bogaerts est tombé non pas une fois, mais mille fois dans ce joli péché d'orgueil contre lequel il lance toutes ses foudres, et ce que j'avance, je le

---

(1) L'ORGUEIL.

L'orgueil ! voulez-vous que je dise,
Sans nuls détours, ce que c'est ? — Oui, vraiment.
— C'est le masque de la bêtise
Sur la face d'un insolent.

Digitized by Google

prouve. Voici une épigramme où M. Bogaerts qualifie du nom de *sage* l'auteur de cette maxime : « *Je voudrais* est d'un lâche ; *je veux* est d'un homme de cœur. »

LACHETÉ ET COURAGE.

Je comprends qu'ici-bas, oui, chacun ait sa tâche ;
Comme tous, je voudrais... — Quoi donc ! aurais-tu peur ?
Un sage a dit, Lucien : — Je *voudrais* est d'un lâche,
Je veux est d'un homme de cœur.

Or, si vous ouvrez le bouquin aux maximes (édition Meline, page 52), vous y lisez : « *Je voudrais* est d'un lâche ; *je veux,* d'un homme de cœur. » C'est-à-dire que cette fameuse phrase a pour auteur M. Bogaerts, lequel Bogaerts se décerne à lui-même le titre de *sage*. *Vanitas vanitatum !*

— Et moi je vous réponds que vous calomniez ce brave homme ; vous m'avez lu sa dédicace et vous avez eu soin d'appeler mon attention sur les mots *ennuis* et *solitude* en m'annonçant que vous y reviendriez, ce que vous n'avez pas fait. Eh bien ! j'ouvre à mon tour ces fameuses *Épigrammes* que depuis tantôt une heure vous vous amusez à mettre en pièces, et j'y trouve la preuve que jamais on n'a poussé plus loin l'humilité chrétienne, et que l'auteur s'est chargé lui-même du soin de se punir exemplairement de ses accès d'orgueil ; il a pris la haire avec la discipline et il a écrit :

CELUI QUI S'ENNUIE SEUL, N'EST SOUVENT QU'UN ENNUYEUX AUPRÈS DES AUTRES.

Félix Bogaerts.

Quand je suis seul, me dit Lucien,
L'ennui m'accable... — Oh ! quand j'y pense...
Maintenant je m'explique bien
Pourquoi toujours on bâille en sa présence.

Or, à sa première page, M. Bogaerts avoue qu'il est seul et qu'il s'ennuie ; donc il proclame lui-même qu'il n'est..... La conclusion est facile.

— Ne chantez pas encore victoire ; M. Bogaerts, vous dis-je, est endurci dans l'orgueil ; il peut se repentir un instant, mais c'est pour retomber bientôt avec plus d'éclat dans son péché favori. N'a-t-il pas entrepris, lui trente-six fois académicien ! de bouleverser la langue française et de nous imposer sa fantaisie ? Son début n'est-il pas assez significatif ? N'est-ce pas le comble de l'audace de commencer par changer le genre du mot *louange* ? Le voilà, de par le Vaugelas anversois, métamorphosé en substantif masculin.

Digitized by Google

Aux louanges, bon Dieu! je suis inaccessible,
Dit Victor; à mes yeux *ils* ne sont d'aucun prix.
— Je sais qu'également vous êtes insensible...
— A quoi donc? — Au mépris.

— Vous en direz tant...

— Je savais bien que vous finiriez par vous avouer vaincu. — Êtes-vous satisfait de mon bêtisier? — Voyons, — franchement, — qu'en pensez-vous?

— Je pense que Voltaire n'a pas écrit sans raison que « le gros du genre humain a été et sera très-longtemps insensé et imbécile. »

RETCHEZKEN.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Par une coïncidence assez remarquable, le Théâtre Royal a ouvert et clôturé son année musicale par deux partitions de M. Maillart ; la comparaison pourrait même être poussée plus loin : ainsi, le livret de *Gastibelza* était détestable, le poëme du *Moulin des Tilleuls* se contente d'être médiocre ; d'un autre côté, si l'exécution assez triste de *Gastibelza* amena jadis un insuccès calme et paisible, le massacre vocal infligé à ce pauvre *Moulin* vient de provoquer une de ces chutes dont la meilleure partition peut difficilement se relever. Pour terminer cette série de comparaisons peu favorables à la dernière œuvre de M. Maillart, hâtons-nous de dire que rien dans la part échue au musicien ne justifie ce *fiasco* un peu brutal.

Nous avons analysé dans ces colonnes le *Gastibelza* de mélodramatique et mélancolique mémoire ; nous avons signalé les défauts d'inexpérience et les belles qualités que certaines parties de cet ouvrage laissaient apprécier; ce jugement reçoit une sanction nouvelle à l'audition attentive du *Moulin des Tilleuls ;* seulement la part de la critique devient moins grande et on est heureux de louer, et franchement, la direction nouvelle que le compositeur vient de donner à son talent gracieux et facile. En effet, cette facilité d'invention que nous appelions alors de la mémoire était un grave défaut dans le drame lyrique sérieux, et l'on ne pouvait approuver chez M. Maillart l'emploi des formules créées par Rossini, Hérold, Aubert, usées et rebattues sous la plume de Donizetti et de Verdi. Ce travail un peu lâché et empreint du cachet de l'improvisation est au contraire parfaitement du domaine de l'opéra léger, de la petite comédie à ariettes, de l'*operette* — en un mot. Et encore, je me crois injuste envers M. Maillart, en ne rétractant pas en partie, pour *le Moulin des Tilleuls,* les reproches que nous adressions à ses réminiscences. Sans être d'une originalité incontestable, ces mélodies fraîches et gracieuses n'ont, pour faire croire au plagiat involontaire, qu'un caractère de facilité pleine de franchise qui scandalise les puristes secs et fait hocher dédaigneusement la tête aux ignares batteurs de mesure à contre-temps, pour qui tout *staccato* de basson est volé au réveil des nonnes de *Robert,* pour qui la bénédiction des poignards, des *Huguenots,* est un reflet du serment des trois cantons de *Guillaume Tell.*

L'ouverture du *Moulin des Tilleuls* est habilement écrite : nous regrettons seulement l'uniformité de la couleur militaire donnée à cette préface instrumentale; ceci fait bien la part du sergent Robert, un des héros du petit drame villageois; mais le côté champêtre n'est représenté que par une phrase écourtée du début. Un chœur animé, une petite cavatine que le ténor comique reprend avec la dugazon, son épouse naturelle et légitime, composent l'introduction, pleine de mouvement et de gaieté. Le duettino des deux jeunes femmes est d'une excellente couleur : la phrase — *Reste encore* — est d'une grâce naïve, digne des bons vieux maîtres du bon vieux temps. Ce duo est suivi d'un air très-développé chanté par le sergent : à un début trop prétentieux et légèrement *chauvin* succèdent des détails charmants instrumentés avec infiniment de goût, puis, par une innovation heureuse, l'allégro de cet air est remplacé par deux couplets militaires rondement écrits, au rhythme décidé, à l'orchestration piquante, et tout le village s'en va en répétant un pont-neuf rustique qui semble être le vieux et traditionnel refrain du pays.

La *pastorale* chantée par la petite bergère n'a de pendant que parmi les naïves inspirations de Frédéric Bérat; la mélodie du début est simple et gracieuse; la jeune fille raconte ses joies enfantines et les caresses de ses moutons chéris ; bientôt la vivacité de ses souvenirs la transporte, et voilà notre pastoure chevrotant le *bée* de ses blancs agneaux pendant que les altos imitent l'accent plus grave des brebis et la basse sévère des patriarches toisonnés ; ce refrain comique est relevé par une conclusion mélodique d'une élégance charmante, puis la ritournelle nous ramène les altos et leur *appogiature* bêlante et pittoresque.

Après un trio d'une bonne facture, et dont la phrase de début est habilement disposée pour les voix, une ariette pour soprano, des couplets pour basse chantante qui se distinguent par ce caractère de fa-

Digitized by Google

cilité mélodique dont nous avons déjà parlé, l'opéra se termine par un chœur où se reproduisent, par une combinaison très-heureuse, la marche militaire qui annonce l'arrivée du sergent et le refrain national du hameau des Tilleuls.

On le voit par cette courte analyse, l'opéra de M. Maillart ne méritait pas le mauvais accueil qu'il a reçu du public. — La faute en est entièrement à l'exécution: M. Froment, que nous avons souvent encouragé, avait trouvé dans *Trichard* un rôle parfaitement à sa taille et à ses moyens, mais la recherche, la prétention commencent à faire oublier ses excellentes dispositions. Pas de zèle, M. Froment! Vous soulignez trop vos phrases, et quand vous chantez un ténor comique, vous songez trop au ténor, et cela seulement vous rend drôle. M. Vialette avait peur, et il a chanté faux avec une persévérance rare et digne d'un meilleur emploi ; enfin mademoiselle Chevalier, qui débutait en quelque sorte dans un rôle assez important pour que mademoiselle Prévost voulût bien s'en charger, mademoiselle Chevalier a eu un succès de fou rire, et ce rire nerveux a emporté tout dans son tourbillon, M. Vialette plus décontenancé que jamais, M. Froment que l'insuccès de son air avait rendu tremblant, mademoiselle Rouvroy qui seule était à la hauteur de sa création et qui s'était fait applaudir dans sa pastorale. Quant à la musique, personne n'y songeait, hormis quelques artistes qui l'écoutaient encore en dépit des clameurs de la salle, et nous qui avions eu le bonheur d'applaudir avec Paris entier la charmante partition de M. Maillart.

La direction, après avoir si rudement compromis le succès qui attendait ce petit opéra, a eu le tact d'apprécier la cause et la portée fâcheuse de cette chute imprévue, et *le Moulin des Tilleuls* a disparu de l'affiche. C'est à l'administration nouvelle qu'il appartient de nous le rendre bientôt; exécuté comme il mérite de l'être, *le Moulin des Tilleuls* tiendra honorablement sa place dans le petit répertoire, où les opéras en un acte sont si utiles : témoin *le Châlet* et *le Maître de chapelle* qu'il est bien temps de laisser reposer et sommeiller un peu.

Nous espérions pouvoir vous dire aujourd'hui quelques mots de la troupe nouvelle qui commencera bientôt ses débuts, mais le retard apporté à la publication du tableau des artistes engagés le mystère qui enveloppe encore les négociations accomplies, ajournent nécessairement cet examen.

Nous avons bien deux engagements à annoncer, mais ils appartiennent à la troupe italienne que M. Bocca organise activement. Si tous les pensionnaires de M. Bocca sont dignes de chanter à côté de Lucchesi et de Morelli, nous pouvons prédire à notre futur théâtre italien mieux qu'un succès de vogue et de mode.

Avril 1850.

MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE, A LONDRES, EN 1851.

Avis sur des dessins pour des Médailles.

—

MM. les commissaires de Sa Majesté pour l'encouragement de l'exposition des produits de l'industrie de toutes les nations, qui aura lieu à Londres en 1851, donnent avis :

Que leur intention est de distribuer des médailles de récompense aux exposants; ils invitent, en conséquence, les artistes de tous les pays à concourir pour les dessins de ces médailles, sous les conditions suivantes :

1° On frappera trois médailles en bronze de différentes grandeurs et de différents modèles ;

2° La face de ces médailles, pour lesquelles on ne demande aucun dessin, contiendra les portraits de la reine et du prince Albert, et sera exécutée en Angleterre ;

3° Trois prix de 100 liv. st. (2,500 fr.) chacun seront donnés pour les modèles des revers de ces médailles, les meilleurs et les mieux appropriés aux projets des commissaires ;

4° Trois prix de 50 liv. st. (1,250 fr.) chacun seront donnés aux trois meilleurs modèles venant après ceux acceptés ;

5° Les revers devront faire ressortir le but de l'exposition, ou rappeler la récompense d'une concurrence heureuse (*illustrative of the objects of the exhibition or appropriate as the rewards of successive competition*);

6° Les modèles doivent avoir neuf pouces (anglais) de diamètre et être exécutés en bas-relief en plâtre de Paris ;

7° On devra réserver une place pour une inscription courte ;

8° Le même artiste peut concourir pour les trois médailles ;

9° Le nom de l'auteur du modèle sera envoyé sous papier cacheté attaché au dessin. Ce papier ne sera ouvert qu'après que les commissaires auront décidé à quel modèle les prix doivent être décernés ;

10° Les commissaires se réservent le droit de faire tels arrangements qui leur conviendront pour faire exécuter le modèle choisi de la manière qui leur semblera la meilleure ;

11° Les dessins doivent être envoyés à MM. les secrétaires de la commission, avant le 1er juin prochain, sous l'adresse n° 1, Old Palace, Yard.

Les secrétaires :

J. Scott Russell.

Stafford H. Northcote.

Digitized by Google

POÉSIES DE HENRI HEINE.

(Buch der Lieder.)

ESSAI D'UNE TRADUCTION EN VERS (1).

IV

Le mois de Mai.

Il est venu, le mois de mai!
Ses fleurs si fraîches sont écloses.
Dans un ciel du bleu le plus gai
Flottent de doux nuages roses.

Sous le toit feuillu des rameaux,
Les rossignols se font entendre.
Dans les trèfles d'un vert si tendre,
Sautent au loin les blancs agneaux.

Moi, je ne saute ni ne chante;
Couché sur l'herbe, triste et coi,
J'entends le flot qui se lamente,
Et je rêve je ne sais quoi.

(1) Voir ci-dessus, p. 487.

Digitized by Google

V

Petite Chanson du Printemps.

Follement par l'esprit me passe
Un essaim de refrains chantants.
Petite chanson du printemps,
Vole dehors, gagne l'espace.

Vole dehors, jusqu'au séjour
Que parfume la violette.
Si quelque rose, ô chansonnette,
Se montre à toi, — dis-lui bonjour.

VI

Au mois de Mai.

Au mois si doux, au mois de mai,
Quand le moindre bourgeon éclate,
Dans mon cœur s'ouvre et se dilate
La fleur d'amour que j'y semai.

Au mois si doux, au mois de mai,
Quand chaque oiseau chante et soupire,
Mon cœur s'épanche et t'ose dire
Tous les désirs que j'y formai.

Digitized by Google

VII

Le Lis.

Un soir, j'avais plongé mon âme
Au sein d'un lis tout en émoi.
Soudain le lis, qu'emplit ma flamme,
Murmure un chant tout plein de toi.

Le chant frémit sous la ramée,
Comme, un soir, le premier baiser
Qu'en une heure à jamais aimée
Tu n'osas plus me refuser.

VIII

La fleur du Lotus.

La fleur du lotus se resserre
Sous l'éclat de l'astre du jour.
La tête inclinée, elle espère
De la nuit le prochain retour.

La lune est l'astre qu'elle adore :
Elle s'éveille à sa lueur ;
Elle dévoile à son aurore
Le plus pur visage de fleur.

Digitized by Google

Elle sourit, elle rayonne,
Le regard là-haut, jusqu'au jour;
Et soupire, et pleure, et frissonne
Dans l'angoisse de son amour.

IX

Sur les ailes du Chant.

Sur les ailes du chant
Envolons-nous, mon ange !
Je sais, aux bords du Gange,
L'abri le plus charmant.

Là-bas est un asile,
Un jardin tout vermeil,
Où la lune tranquille
Luit comme un doux soleil,
Où du lotus, dans la prairie,
La sainte fleur, à son réveil,
Attend sa sœur la mieux chérie.

Dans un gazon soyeux
Les pâles violettes
Se bercent mollement, se caressent des yeux,
Puis, le sourire au front, du sein de leurs retraites,
Regardent s'allumer les étoiles aux cieux.

Dérobant dans la nuit à la folâtre abeille
Leur calice demi-fermé,
Les roses à l'oreille
Se redisent tout bas un conte parfumé.

Digitized by Google

La gazelle à la fois et prudente et pieuse,
Dans les bois dont l'asile au loin est entouré,
Sautille sur la mousse ou fuit toute joyeuse,
Et toujours le fleuve sacré
Aux soupirs de la brise à travers la ramure
Mêle comme un écho son éternel murmure.

C'est là, sous les palmiers, c'est là, mon doux trésor,
Qu'ensemble il faut descendre ;
Là, tous deux sans retour suspendant notre essor,
Nous jouirons en paix de l'amour le plus tendre,
Nous rêverons des rêves d'or.

X

Vision à la Fenêtre.

Tout pâle, Henri vient à passer;
Hedwig se penche à la fenêtre.
« Dieu ! dit la belle, est-ce à penser ?
Comme un spectre on le voit paraître ! »

Henri d'un long regard d'amour
Salue Hedwig à la fenêtre.
Soudain, toute pâle à son tour,
Comme un spectre on la voit paraître.

Hedwig, le cœur endolori,
Toujours penchée à la fenêtre,
Oublie un soir aux bras d'Henri
L'heure où les spectres vont paraître.

Digitized by Google

XI

L'Hiver et l'Été.

Sur ta joue étincèle
L'été dans son ardeur;
Ton jeune cœur récèle
L'hiver dans sa froideur.

Nous verrons, je le gage,
Malgré ton ris moqueur,
L'hiver sur ton visage,
Et l'été dans ton cœur.

ÉDOUARD D. L.

Digitized by Google

POÈTES ET ROMANCIERS DU DANEMARCK (1).

ANDERSEN.

LA PETITE MARCHANDE D'ALLUMETTES.

Il faisait grand froid ; la neige tombait lentement par larges flocons, et tout annonçait une nuit aussi calme que le jour blafard auquel elle succédait.

C'était la dernière soirée de l'année.

Une petite fille, la tête découverte et les pieds nus, parcourait encore les rues malgré cette âpre froidure et l'heure avancée.

Elle avait bien eu une chaussure en quittant la maison, mais quelle chaussure! — de vastes, d'immenses pantoufles que sa mère avait mises au rebut le jour même, et qu'elle venait de perdre en se jetant de côté pour échapper à deux voitures qui se croisaient avec une rapidité effrayante.

Elle chercha longtemps dans la neige sans retrouver ces méchantes pantoufles ; l'une d'elles était tombée dans l'égoût, l'autre avait été ramassée par un gamin qui la trouvait assez grande pour pouvoir servir de berceau, s'il lui arrivait jamais d'avoir des enfants.

Force fut donc à la pauvre enfant de continuer son chemin sur ses petits pieds nus qu'à chaque moment le froid bleuissait davantage. Son tablier était rempli d'allumettes chimiques, et elle en portait une botte à la main. Personne ne lui en avait acheté de toute la journée, personne non plus ne lui avait fait la moindre aumône.

---

(1) Revue de Belgique, 2me série, in-4°, tome Ier, page 220.

Digitized by Google

Tremblante de froid et de faim, elle se glissait le long des trottoirs déserts, et souffrait tout ce que la misère a d'affreux.

Des flocons de neige tombaient et se fondaient dans sa belle chevelure blonde qui ruisselait en boucles émèchées sur ses épaules, — mais elle n'y songeait guère.

Partout, les fenêtres des maisons bourgeoises étaient gaiment éclairées ; partout, les soupiraux de cuisine embaumaient l'oie rôtie ; cela pourtant la faisait réfléchir et lui rappelait que ce soir-là on fêtait la saint Sylvestre.

Enfin, n'en pouvant plus de fatigue, la pauvre petite s'affaissa dans l'angle que formait une maison bâtie quelque peu en arrière de l'alignement; elle retira machinalement sous elle ses petits pieds en sentant le froid devenir plus intense, et, faut-il le dire? elle n'eut pas même le désir de rentrer à la maison.

C'est qu'elle savait bien que son père ne manquerait pas de la maltraiter parce qu'elle ne rapportait pas d'argent; peut-être même ne lui permettrait-il pas de rentrer dans leur triste galetas où la bise soufflait comme dans la rue, en dépit des chiffons qui bouchaient les fentes de la cloison et les trous de la toiture!

Ses petites mains étaient déjà raidies par la gelée. Comment faire pour les ranimer un peu. Ah! n'avait-elle pas des allumettes en main, n'en avait-elle pas dans son tablier? — Elle en prit une, la frotta contre le mur, et aussitôt une petite flamme bien chaude et bien claire pétilla entre ses mains qui la garantissaient du vent.

Il sembla à l'enfant qu'elle se trouvait devant un de ces grands poëles de fonte tout recouverts d'ornements en cuivre soigneusement polis.

Le feu allait si bien qu'elle sentait l'air chaud lui venir par bouffées ; elle tendait les mains, puis les pieds du côté où elle croyait que lui venait la chaleur, mais, ô fatalité! l'allumette s'éteignit, le poële de fonte aux ornements de cuivre avait disparu, et elle ne tenait plus en main qu'un petit morceau de bois tout carbonisé.

Elle frotta au mur une seconde allumette qui flamba aussitôt, et là où le phosphore avait sillonné le mur, celui-ci devint transparent comme s'il n'eût été qu'une gaze légère ; la petite fille pouvait donc voir ce qui se passait dans cette maison.

Une table recouverte d'une nappe d'une blancheur de neige occupait le milieu de l'appartement et sur cette table, servie avec un certain luxe bourgeois, trônait une oie rôtie, bourrée de pommes et de pruneaux, qui, à la vue de la petite fille mourante de faim, s'élança du plat sur la table et de la table sur le plancher sans se soucier du couteau et de la fourchette qu'on lui avait déjà plantés dans la poitrine ; l'oie allait atteindre la cloison, elle allait peut-être la traverser, quand l'allumette

Digitized by Google

s'éteignit, laissant la muraille opaque, dure et froide comme auparavant. Une autre allumette venait de prendre feu, mais il était trop tard.

La petite fille était transportée auprès d'un beau sapin de Noël, plus beau, mille fois, que celui qu'elle avait vu l'autre jour sous la porte du riche marchand. Les lumières brillaient joyeusement à travers sa sombre verdure, et des images, puis des jouets aux vives couleurs, comme on en voit aux vitrines des boutiques, y étaient appendus pêle-mêle avec les friandises.

L'enfant ne manqua pas de tendre les mains, mais ce brusque mouvement fit tomber l'allumette.

Les lumières de l'arbre de Noël montaient, montaient toujours ; elle les suivit du regard et les vit bientôt se placer au ciel au nombre des étoiles; l'une des lumières cependant ne tarda pas à se détacher de la voûte éthérée, et laissa derrière elle, en tombant, une longue traînée d'étincelles.

« Quelqu'un vient de mourir! » murmura, pleine d'effroi, la petite fille qui avait entendu raconter à sa vieille grand'mère que pour chaque étoile qui tombait du ciel une âme retournait vers Dieu.

Hélas! la vieille grand'mère qui, seule, l'avait aimée, venait de mourir.

Elle prit encore une allumette de la boîte pour s'en réchauffer, et la vieille grand'mère à laquelle elle venait de penser, lui apparut, la tête ceinte d'une auréole formée par la clarté que projetait l'allumette sur la muraille.

« Grand'mère! s'écria la petite fille, prends-moi vite, bien vite avec toi, car tu « pourrais disparaître au moment où s'éteindra l'allumette, comme ont fait déjà « le grand poêle de fonte, l'oie rôtie, et le bel arbre de Noël ; » et voulant retenir forcément sa bonne grand'mère auprès d'elle, elle frotta à la fois contre le mur toutes les allumettes qui lui restaient en main.

Ces allumettes jetèrent un éclat surnaturel ; il fit tout à coup aussi clair qu'en plein soleil. Jamais de sa vie sa grand'mère n'avait été si belle, si grande, si droite. Elle se baissa vers elle, la prit dans ses bras et, toutes deux, elles s'élevèrent avec joie dans les airs jusqu'à ce qu'elles touchèrent à cette région bienheureuse où l'on n'a plus ni froid, ni faim, ni crainte. — Elles étaient auprès du bon Dieu....

Quand le pâle jour d'hiver vint à poindre, la petite fille était encore accroupie dans l'angle des deux maisons, les joues rouges et le sourire aux lèvres.

Elle était morte, morte au dernier soir de l'année!

Toute la joie du nouvel an s'éteignit, quand il eut vu ce petit corps d'enfant raidi par le froid.

CHARLES RAHL.

Digitized by Google

UN TRAGIQUE HOLLANDAIS.

Quelle voix sinistre jetait naguères au monde inquiet cette terrible parole : « La tragédie se meurt, — la tragédie est morte ? »

Était-ce le galoubet du *Journal des Débats*, le théorbe romantique de *la Presse*, ou la guitare classique de M. Rolle résonnant dans les profondeurs du *Constitutionnel* ? Je ne sais ; mais l'avouerai-je ? Bossuet lui-même ne fit jamais passer dans l'âme de ses auditeurs plus de frissons d'angoisse que je n'en éprouvai en lisant sur les murs du feuilleton, ce *Manè ! Thékel ! Pharès ?*

La tragédie se meurt ! adieu — toges, chlamydes, et cothurnes ; adieu — les temples grecs et les vestibules du palais ; adieu les flamines, les licteurs et les soldats qui accouraient pleins d'un beau zèle, lorsque le prince s'écriait d'une voix retentissante : *Holà ! Gardes...* La tragédie se meurt ! adieu la jeune princesse et sa confidente qui l'appelle *Madame* à chaque réplique ; adieu le jeune prince et son confident qui l'appelle *Seigneur ;* adieu l'exposition habile où le roi raconte à son confident toutes ses petites affaires, confidence pleine d'intérêt qui commence par : *tu sais,* et finit par : *horreur ;* tout cela parce que le confident sait très-bien ce dont il s'agit, tandis que le lecteur en ignore le premier mot ; adieu le *songe,* en cent cinquante vers ; adieu les malédictions, les bénédictions et les imprécations ; adieu les récits des massacres qui ensanglantent les coulisses pour respecter la rampe et les préceptes de M. Boileau-Despréaux ; adieu les coups de poignards de la fin, et la morale, couplet chanté au public par le vieux de la pièce sur l'air :

Par cette fin terrible, apprenez que les Dieux...

La tragédie se meurt ! plus de terreur, plus de pitié. La tragédie est morte ! — plus de pleurs, partant plus de joie.

Digitized by Google

Ainsi nous gémissions sur les tristes destinées des serpents et des monstres odieux,

Qui par l'art imités devaient plaire à nos yeux,

lorsque le hasard, — M. Hugo dirait la fatalité, M. Latour de Saint Ybars, Jupiter, — lorsque le hasard mit dans nos indignes mains un in-8° vert-pomme de simple et modeste apparence. Un coup d'œil jeté sur le titre nous montra de suite à qui nous avions affaire ; ce n'était rien moins qu'une tragédie, et quelle tragédie :

L'EMPEREUR NÉRON

OU

LA MORT DOULOUREUSE DE L'EX-IMPÉRATRICE

OCTAVIE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

V. D. VAN DAM,

DOCTEUR EN DROIT, DANS LA PHILOSOPHIE ET BELLES-LETTRES.

AMSTERDAM.

CHEZ W. WILLEMS.

Que de choses dans un menuet, disait Vestris ; que de choses dans ce titre : L'EMPEREUR NÉRON ! — M. de Voltaire et le tendre Racine n'auraient pas manqué d'appeler cette tragédie, *Néron ;* notre tragique s'est rappelé Shakspeare qui a

Digitized by Google

fait *Le roi Lear,* et non *Lear.* De là cette première ligne qui nous indique déjà que nous n'avons pas sous les yeux un classique pur : de plus, la particule ou suivie d'un second titre plus développé que le premier, annonce une tendance marquée vers l'école romantique : *la Tour de Nesle* avait jadis un second titre, mais l'odieuse censure de Louis-Philippe le supprima à Paris sous un prétexte politique ; la province échappant à l'interdit, Pézenas et Quimper-Corentin n'ont jamais vu afficher autre chose que : *La tour de Nesle — ou — les princesses qui jettent leurs amants par les fenêtres.* Que j'aime mieux notre titre ! Ce n'est pas Néron dans ses rapports avec Agrippine, ou dans ses relations avec Britannicus, — non ! L'auteur établit nettement le sujet que sa muse va chanter : C'est *la mort douloureuse de l'ex-impératrice Octavie ;* non pas une mort douce et lente, ou une mort rapide, sans agonie, mais une mort douloureuse; puis ne remarquez-vous pas dans cet *ex* si simple toute l'histoire lamentable de la répudiation d'Octavie? *Tragédie en cinq actes et en vers.* Voici qui nous rapproche des classiques ; seulement ne vous y fiez pas trop : le poëte cache son jeu, et sous les cinq actes classiques se glissent sournoisement dix petits tableaux — à peu près la moitié de *Monte-Christo,* — école du juste milieu. Il en est de même des vers. Ne croyez pas que l'auteur s'en tienne à l'alexandrin de Corneille et de M. Ponsard ; dépassant même les tentatives de l'école échevelée, toutes les formes lui sont bonnes ; nous trouvons des vers de onze, de neuf, de six et même de deux pieds. En revanche il s'en trouvera de quatorze et de seize. Le temps nous a manqué pour calculer si M. Azaïs et ses compensations pourraient être satisfaits. Quant à la rime, l'auteur s'affranchit de toute entrave. Foin de la rime riche ! la sienne est libre et pauvre, — et vous verrez avec quelle fierté, quelle indépendance le poëte marche dans sa force et dans sa liberté.

Le nom du poëte, ses titres honorifiques et scientifiques ont de l'intérêt ; si le D du prénom peut appartenir à un classique, *Dominique* ou *Désiré,* quel patron romantique se cache sous cet Y mystérieux? *Docteur en droit,* rapprochement curieux avec M. Ponsard qui est avocat, — *docteur dans la philosophie et belles lettres,* titre glorieux et rare dont l'auteur se montre digne. Enfin il n'est pas jusqu'à la patrie du poëte qui ne donne matière à réflexion : la poésie à Amsterdam ; la régénération tragique en Hollande !

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la tirade.

Le frontispice étudié, tournons la page et examinons l'œuvre même. — Et

Digitized by Google

d'abord la liste des personnages doit nous être connue; nous copions textuellement :

PERSONNAGES.

NERON, Empereur, agé de vingt six ans, époux d'Octavie.
Un licteur, agé de soixante et dix ans.
OCTAVIE, Impératrice, épouse de Neron, agée de vingt ans, ex-impératrice, depuis sa répudiation par Neron.
Le Capitaine de la garde de l'Empereur.
L'Amiral ANICETUS.
AUGUSTINE, confidente d'Octavie.
POPPÉE, maîtresse de Neron, mais son épouse et Impératrice, depuis la répudiation d'Octavie.
Un chevalier.
Un Prince.
Un soldat de marine, au service de l'amiral Anicetus.
Le chevalier Rosard.
Le commandant de la garde d'Octavie, dans la forteresse sur l'Ile Pandataric.
Un capitaine de la garde d'Octavie dans la forteresse sur l'Ile Pandataric.
L'Exécuteur de la haute Justice.
Capitaines, Gardes, Licteurs, Soldats romains.

La toile se lève, nous sommes dans le palais de Néron; laissons parler le poëte :

Neron parait en scène précédé d'un imposant cortége de licteurs, et suivi d'un train nombreux de sa garde. Les licteurs se rangent tacitement au côté droit et au côté gauche du théâtre, avant l'entrée de l'Empereur, présentant les armes, et le front tourné vers l'Empereur. Neron est armé d'un poignard, qui est caché sous son manteau impérial. Neron est barbu au premier acte, mais il est imberbe au second, quatrième et cinquième acte.

Admirons déjà cette mise en scène savamment indiquée, la garde qui présente les armes, le poignard, — d'autant plus important que Néron n'en parle même pas, — et cette barbe qui disparait après le 1er acte.

Le drame débute par un monologue où le héros se pose nettement et sans détours devant le public; le poëte supprime le confident et Néron se raconte à lui-même ses méfaits et ses crimes.

J'ai massacré ma mère, l'impérieuse Agrippine
Qui voulut de son fils consommer la ruine....
Mais les restes hideux d'un misérable frère,
Les restes palpitants d'une maudite mère....
S'accrochent a mes pas, partout ou je me trouve
Et les affreux remords, que je sens que j'éprouve,
M'arrachent quelquefois des regrets... que j'opprime....
Car je suis Empereur! on me craint.... on m'estime! —

Digitized by Google

Impossible d'esquisser en traits plus nets la terrible image du tyran ; voici la fin du monologue qui complète le portrait :

J'aime la poésie, la musique et le chant,
Et j'aime à réciter, transporté, déclamant,
Les sublimes passages de nos plus grands poëtes...
Ce sera bien la plus grande des fêtes,
Pour nos Romains, si fiers, si généreux,
Si comme acteur Neron joue et récite pour eux....
Sur le théâtre!!.. Quelle gloire et quel bonheur,
Lorsqu'ils liront le nom de Neron l'Empereur,
Sur les affiches!! — que je suis sociétaire
Du Théâtre Romain! — et que pour plaire
Aux nombreuses demandes, dont je fus accablé,
J'y souscrivis enfin, que mon nom fut nommé!!

Il y a là quelques mots dignes d'attirer l'attention de l'historien et de l'érudit : les affiches annonçant les représentations de Néron, sociétaire du Théâtre Romain, nous révèlent des détails inconnus jusqu'à ce jour sur l'organisation des spectacles à Rome.

Néron est interrompu par un licteur (âgé de soixante et dix ans).

NERON.

Qui est l'insolent, l'audacieux qui m'aborde?
Qu'il périsse, l'indigne! par le glaive ou la corde.

LE LICTEUR.

(*Frissonnant, avec défiance de sa démarche.*)

Empereur! que votre vieux et fidèle licteur,
Trouve grâce chez vous! Je jure sur l'honneur,
Le repos de mon âme, sur ma foi, sur ma vie
De soixante et dix ans, qu'Octavie,
Notre auguste Souveraine, m'a mandé,
De tenter d'obtenir chez votre Majesté,
Une audience secrète.....

NERON.

Partez! et prévenez notre Auguste Octavie,
Que je l'attends ici..... — Il y va de ta vie
Vieux lecteur! si vous taisiez la pure vérité,
Et joignez l'imposture à ta témérité.

On le voit déjà, le poëte abonde en licences audacieuses ; dédaignant les sen-

Digitized by Google

tiers battus et la langue vulgaire, il combine les idiômes franc et néerlandais, en forme un langage nouveau dont il nous donnera les plus beaux modèles; modèles qui effaceront jusqu'au souvenir des glorieuses tentatives faites en Belgique par M. le baron de Saint-Génois.

La scène entre Néron et Octavie est écrite avec un rare talent d'observation. A l'approche de sa malheureuse épouse, Néron s'écrie :

Elle se permet des manières et un ton
Qui ne lui scient pas; l'air protecteur
Que parfois elle affecte envers moi, l'Empereur,
Me dégoute.....

Infâme! c'est la vertu, l'innocence qui blessent et offusquent tes regards de hyène et de tigre! Le tyran commence par dissimuler sa rage :

..... Vous voudrez bien me faire le plaisir,....
De me dire, si je pourrais sans crainte aborder,
La bonne Domitie, sans trop la fatiguer??...
Elle est bien souffrante??... elle est a l'agonie??...

OCTAVIE.

. . . . . .

Son médecin se flatte, qu'elle rétablira,
Que son savoir et son art, bientôt la guérira!
[*Néron lui tend la main droite, qu'elle repousse*).

NERON.

Quoi.... vous repoussez ma main.... la main de ton Neron??
Ah! je vois planer la défiance, un soupçon...
Dans vos yeux, Octavie! et dans tout ton maintien...
Avouez — je t'en prie — que je m'y connais bien! —
Expliquez vos soupçons, je le veux, je l'ordonne!

OCTAVIE.

Je sais, vous me croyez bien indulgente et bonne,
Mais... ne m'agacez plus!.....
J'ai repoussé ta main, qui voulut me serrer....
Car c'était un crapaud, tout prêt à me blesser.....

Octavie se retire après avoir lancé à Néron un torrent de malédictions et d'injures : imprudence qu'elle payera cher.

NERON (seul).

Langue de vipère! indigne Octavie!
Je t'assassinerai — vous — et ta Domitie!.....

Digitized by Google

Que j'engaine mon glaive!!... On doit me massacrer,
Pour envahir mon sceptre, et pour me détrôner !!...
Sortons!

(La voile tombe (1).)

SECOND ACTE. — ENTRE NERON.

(Neron est pâle, et son visage porte l'empreinte, qu'il s'est souillé d'un nouveau crime. Il reste les bras croisés, enfoncé en méditations).

Je viens de massacrer ma tante Domitie...
A quoi bon, à quoi bon, de prolonger la vie,
D'une femme aussi riche, maladive et souffrante,
Comme la Domitie, ma bien auguste Tante?....
Un purgatif... un poison... bientôt l'écrasera...
Son propre médecin le lui présentera !!...

Nous vous laissons le soin et le plaisir de remarquer toutes les beautés de ce monologue, où Néron se peint lui-même au public avec un cynisme horrible. Ce n'est pas tout : après avoir massacré sa santé à coups de médecine, il songe déjà à de nouveaux forfaits.

NERON.

Après avoir versé le sang de Domitie,
J'ai soif aussi du votre, infâme Octavie!.....

---

(1) Avons-nous besoin de déclarer que nos citations sont textuelles : nouveauté de l'orthographe, ponctuation habile, néologismes hardis ou naïfs, nous avons tout respecté. Ce que l'on pourrait prendre au premier abord pour des fautes d'impression est là de par le bon vouloir de l'auteur, qui a eu le soin de consacrer un très-long errata aux erreurs typographiques. Nous avons tenu compte de cet *errata* dont voici un fragment :

Au lieu de :

Dont le regard percant, le teint pâle et livide brûle,
Sur ma poitrine ? ?..... Il faut, il faut que leur cendre

Lisez :

Dont le regard percant, le teint pâle, influe,
Oui brule sur mon cœur ! ! Il faut, il faut que leur cendre

Après chaque tableau, le poëte dit : *La voile tombe ;* la substitution du mot *voile* à *rideau* se comprend facilement ; c'est un retour au *velum* des anciens. Mais l'auteur disant *la* voile et non *le* voile, force nous est bien d'admettre que sacrifiant aux mœurs et aux traditions maritimes des Hollandais, il emploie comme rideaux de manœuvre des voiles de navire. C'est une bizarrerie, une faiblesse nationale que nous pouvons lui pardonner.

Digitized by Google

Ma maîtresse Poppée, maudissant ta squelette,
En sera fière aussi, en sera bien coquette!...

Il fait venir l'amiral Anicétus.

Je connais Amiral! votre passion, votre ardeur,
De respecter les ordres de Neron l'Empereur;

ANICETUS.

..... Je me fis un plaisir, je me fis un honneur,
D'egorger, de meurtrir, pour vous, mon Empereur!
L'impérieuse Agrippine, ta bien maudite mère...

Vous voyez déjà que Néron a sous la main un digne instrument de ses projets coupables. Voici l'odieuse machination qu'ils trament contre l'infortunée princesse.

NERON.

.....Vous n'avez qu'à faire la déposition :
« Que cédant aux instances, à l'instigation
« D'Octavie, de commettre l'adultère,
« Vous êtes succombé!!... Qu'elle serait mère,
« Si l'indigne femme n'eut chassé, détourné
« L'effet et le fruit de l'impudicité
. . . . . .
..... Si vous faites la déclaration
Susdite, avec aplomb, nerf, conviction,
Une rémuneration considérable
Un asile, Amiral! fort agréable
Vous échoit — mais... si vous allez me refuser...
Sur le champ, Anicetus! je vous fais égorger! —

Devant une proposition aussi franche, aussi nette, Anicétus n'hésite pas un moment. Il accepte et s'en va comblé des éloges de Néron, qui l'appelle *son ami,* son *cher amiral.* Resté seul, Néron s'écrie :

Tu crois que je t'estime, lache et vil flatteur! —
Bien au contraire — je te méprise de cœur
Et d'ame..... —
..... Ah! ton regard hideux m'a dégouté....
Si vous conceviez, combien il m'en a coûté,
Anicetus! d'être contraint de te parler!!!...
J'avais plus de goût, de te faire égorger! —

Quelle profonde observation du cœur humain, quel tableau saisissant de vérité.

Digitized by Google

Et quel contraste puissant, lorsque tout aussitôt le tyran reprend d'un air folâtre :

Pour me détourner de mes affaires d'État,
Et de mon entretien avec ce scélérat,
Je m'en vais pour passer la soirée
Chez ma maitresse, la charmante Poppée !...
(Il se retire). La voile tombe.

Nous passerons rapidement sur les deux tableaux du troisième acte. Sous le rapport de la forme ils sont dignes des premiers, mais la grande figure de Néron n'y paraissant pas, l'action languit. Tout se passe entre Octavie et sa confidente Augustine, entre Anicétus et Poppée. Pleurs, tristesse, angoisses mortelles d'un côté ; de l'autre, projets perfides, espérances coupables, trames sanguinaires. Nous dirons franchement au poëte : tout cela est charmant, mais un troisième acte doit être plus dramatique et plus mouvementé. Au quatrième acte, Néron ivre de sang et de carnage ne cache plus ses terribles desseins ; il appelle ses ennemis :

Leur antre — où est-il ? — Je les ferai périr...
Ils se morfondront tous — je vais les refroidir...
Je règne, je domine, le couteau à la main
Et je vous l'assure — je m'y trouve très-bien ! —

Au milieu d'une *réception en gala* pendant laquelle *des esclaves présentent, de temps en temps, des rafraichissements, rangés sur des plateaux, aux conviés,* on introduit l'amiral Anicétus qui *déclame avec force, nerf et vigueur* sa dénonciation contre Octavie. Nous voudrions pouvoir en citer quelques fragments, mais comment choisir dans une tirade de cent soixante vers ?

Passons au cinquième acte. Anicétus est dans sa chambre, occupé à examiner *un tas* de requêtes. On annonce le chevalier Rosard. Ce personnage qui n'avait pas encore paru, et qui ne reparaitra plus après cette scène, est une des figures les mieux touchées du drame, bien qu'elle soit à un plan très-éloigné.

Le chevalier Rosard vient, au nom de la cour, remercier Anicétus d'avoir sauvé la patrie en dévoilant le crime de l'ex-impératrice.

Il se retire en disant :

J'ai l'honneur, mon Amiral ! de vous saluer ; —
Veuillez me permettre de me recommander,
A vos bonnes grâces...

ANICETUS.

Présentez, s'il vous plait, mes respects à la cour, —
Je vous inviterai, mon chevalier ! un jour
Ou l'autre, à ma table...

Digitized by Google

Décidément le chevalier Rosard n'est qu'un pique-assiettes. Après cette scène de franche et bonne comédie, l'auteur retourne à ses sombres peintures, mais avant cela, nous assistons encore à une charmante entrevue de Néron et d'Anicétus.

NERON.

Mon ami! une somme considérable,
Vous sera apparemment plus agréable,
Qu'un autre don? — Je vous la ferai parvenir; —.....
Vous devez partir aussitôt, incontinent
Pour la Sardaigne — ce sera votre asile! —
Je te relégue, je te bannis sur cette île,
Pour ta vie!

ANICETUS.

Puisque vous m'accordez la grace et la faveur,
De choisir et d'elire, mon digne Empereur!
Entre un salaire, une rémunération
En monnaie comptant, et un cadeau, ou don,
Divers dissemblable au premier; un salaire
En argent, pour ma position pécuniaire,
Me viendrait à propos. — Mon digne Empereur!
La mort d'Agrippine n'a pas fait mon bonheur!

NERON.

Va t'en! gardez vous de ne plus franchir le seuil
Du palais!... ou la mort, le trépas, ton cercueil,
T'attend! — Partez pour la Sardaigne à l'instant,
Lorsqu'on vous a compté ton salaire en argent! —

Cette scène est traitée de main de maître, nous n'en affaiblirons pas l'effet par de pâles commentaires.

Nous voici maintenant dans l'île de Pandatarie, où la malheureuse Octavie attend la mort. Il y a dans ce tableau un personnage secondaire que l'auteur a esquissé avec un soin tout particulier : c'est le commandant de la garde d'Octavie. Ce brave homme est balloté entre ses devoirs de soldat et la pitié que lui inspire la victime de Néron.

Un militaire n'a de l'esprit, des armes et des bras
Que pour son chef! Néron! Anicetus!
Je suis inférieur... je ne suis rien de plus!!...

Il remet à Octavie l'arrêt fatal et les ordres qu'il a reçus de son supérieur,

Je dois les respecter! — car je suis inférieur.

Octavie lit l'arrêt avec une émotion effroyable.

Digitized by Google

Il y a bien de quoi trembler, car après une foule de *considérants,* elle lit :

Mandons l'Exécuteur de la haute Justice,
De lui ouvrir les veines, pour son supplice,
Pour qu'elle expire avec douleur et lentement. »

(*Fut signé*) : NERON.

POST-SCRIPTUM.

Après son décès vous m'enverrez à l'instant,
Exécuteur ! sa tête coupée.

(*Fut signé*) : NERON.

Ce *post-scriptum* porte à son comble la douleur d'Octavie :

Mes veines vont s'ouvrir!... les veines d'Octavie !!...
Je suis si jeune encor... je n'ai que vingt... vingt ans !...
Ah ! ne m'écrasez pas, mon brave commandant !

Hélas ! le brave commandant ne peut que pleurer ; les larmes *fluent* sur son visage. A cette vue Octavie reprend courage, et, pendant une scène qui remplit huit pages de la brochure, il s'engage une lutte entre la victime et le malheureux inférieur chargé de la faire exécuter. La discipline l'emporte enfin ; l'auteur indique avec soin l'attitude du commandant pendant cette dernière partie de la scène.

(*Il a le maintien et l'aspect d'un militaire, qui, quoique cela lui a couté cher, s'est courbé sous le poids d'un ordre, qu'il déteste au fond de son âme, d'un militaire qui n'a rien à se reprocher, qui n'a rien fait, que ce que son honneur et son devoir lui forçaient de faire ; — Octavie, toujours encore assise, est dans des angoisses, dans une terrible affliction d'esprit ; avec des yeux farouches et hagards elle jette tantôt la vue sur la porte par laquelle les soldats doivent entrer ; — tantôt elle jette la vue sur le commandant, comme si elle voulut lui dire :* « fallait-il en croire, une infortunée?? Vous... vous... sur qui je fondais l'espoir de ma délivrance, vous allez me livrer au plus cruel, au plus horrible supplice !! »

On l'entraîne, et le commandant resté seul, s'écrie :

Le voilà donc exécuté cet ordre effroyable,
Cet ordre affreux, terrible, epouvantable !
Vous êtes responsables... Neron ! Anicetus !
Je suis inférieur... Je ne suis rien de plus !!...

(Il se retire accablé d'émotion et de douleur). La voile tombe.

Digitized by Google

DERNIER TABLEAU. Neron et Poppée.

Neron a l'air pâle et défait.

POPPÉE.

Mon cher ami ! l'Exécuteur a-t-il rempli
L'ordre juste et rigide, qui lui fut remi
A l'égard de la séditieuse Octavie ??

NERON.

Non ! ma bonne amie ! — non — je n'en sais rien,...

(Il se lève, et s'avance jusqu'au devant du théâtre, et adresse la parole au public).

J'en ai menti... oui... Oh! je le sais très-bien...
Elle est exécutée!!! —

Le lâche commence à trembler ; les remords vengeurs se dressent devant lui. Néron raconte le songe qui l'a torturé pendant la nuit précédente; nous ne pouvons qu'applaudir à cette obéissance de l'auteur envers les règles sévères de la tragédie : Une tragédie sans songe, c'est un vaudeville sans couplet.

L'Exécuteur entre lentement et respectueusement en scène, tenant entre ses deux mains un plat, où la tête d'Octavie est posée.) (*)

Ici se place une note de l'auteur, toute pleine d'intérêt :

(*) Lorsqu'on représente cette tragédie sur le théâtre, il faut que la tête ressemble parfaitement à l'actrice, qui a joué le rôle d'Octavie ; — il faut que la tête de l'actrice, soit modelée en cire.

Cette note donne lieu à quelques observations importantes. D'abord, elle nous apprend que la tragédie de *Néron* a été jouée sur un des Théâtres d'Amsterdam ou de La Haye. En effet, l'auteur ne dit pas — lorsqu'on *représentera*, mais bien : lorsqu'on *représente*. En second lieu, ces mots, — il faut que la tête de l'actrice soit modelée en cire, indiquent clairement que le poëte a été plus loin encore que l'introduction du *velum* et qu'il a couvert les figures de ses personnages de masques en cire, à l'imitation des théâtres des grecs et des romains. Le succès a-t-il couronné cette tentative hardie, je l'ignore. Nous tenions à faire ressortir toute la valeur de cette note qui a de plus un autre côté curieux. Lors de la représentation de la *Reine Margot,* MM. Dumas et Maquet eurent les honneurs du blâme et de l'éloge pour avoir audacieusement présenté au public les deux têtes de La Mole et de Coconas. Rendons à notre poëte la justice qui lui est due : MM. Dumas et

Digitized by Google

Maquet n'étaient que des plagiaires, et nous les prenons en flagrant délit de contrefaçon.

L'EXÉCUTEUR.

J'ai l'honneur, mon Empereur! de vous présenter
Ici, la tête coupée d'Octavie —

NERON.

Très-bien...

Quel épouvantable sang-froid dans ce — *très-bien,* — digne du célèbre maire de Meaux.

NERON.

Déposez votre offre sur cette table
Exécuteur! elle m'est fort agréable.

A la demande du tyran, le bourreau raconte la mort lente et douloureuse d'Octavie, les tortures, les cris et les gémissements de la victime; ce récit (coupe-*Théramène*) est écrit avec une verve heureuse.

NERON.

Vous vous êtes très-bien mérité de ceci,
Exécuteur! et je te fais mander ici,
Si j'ai encore un ordre à te donner; —
Ou bien... Je te l'enverrai, pour l'exécuter! —
Cette vaisselle, où sa tête est posée
Dans peu de jours te sera restituée;
Exécuteur! —

(Après le départ de l'exécuteur).

Va t'en bourreau! hideux pendard! Vaurien!
Fanfaron! hableur! gascon!... pensez; pesez bien,
Que si ton existence commence à m'ennuyer,
Je ne me ferai scrupule de t'égorger!

Le héros, on le voit, est jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord; tous les préceptes des maîtres sont donc scrupuleusement observés par notre poëte. Il est un point pourtant où il se sépare des dramaturges modernes : Dans sa tragédie le crime est impuni, les innocents meurent égorgés, les coupables triomphent, mais, hâtons-nous de dire que l'auteur a su peindre Néron et Poppée sous des couleurs

Digitized by Google

si terribles que l'exécration des spectateurs sera le seul sentiment qui répondra à ces derniers vers de Néron.

Je veux, que le grand nom de l'Empereur Neron,
Soit prononcé toujours, avec vénération! —

Nous avons parcouru rapidement ce drame étincelant de fantaisie et de verve tragique; ce faisant, nous avons cru rendre un important service à la cause trop dédaignée de la tragédie. Non, la tragédie ne peut pas périr, et la preuve c'est que, du nord au midi, les intelligences d'élite se jettent avec ardeur dans cette belle et noble voie.

Ce que nous avons voulu surtout, c'est de montrer à nos directions théâtrales le parti qu'on pourrait tirer de la représentation d'un drame tel que l'Empereur Néron. Nous ne voulons pas parler de la scène royale de la Monnaie : on sait que la tragédie y est impossible. Mais, Néron ne pourrait-il faire retentir la salle de la rue de l'Évêque des éclats de sa terrible voix? Il appartient à ce théâtre littéraire et classique de nous donner cette bonne fortune. Ne serait-il pas beau, de voir un homme qui a dû tous ses succès à la tragédie, restaurer à Bruxelles un culte dont il a été, jadis, l'un des brillants pontifes?

R.

Digitized by Google

LA LYRE ET L'ÉPÉE.

« Quoi ! m'as-tu dit, ta lyre est là, morne, appendue
A des murs délabrés ; ta voix inentendue
Meurt au fond de ton sein bourrelé de remords,
Et tu dors tout vivant dans la poudre des morts !
Mais si l'orgueil ne peut exciter ton génie,
Si de tes chants troublés la craintive harmonie
S'effarouche au roulis de l'humaine raison,
S'il faut voir rejeter tes os du Panthéon,
Donne au moins une larme à tes malheureux frères,
Verse un baume d'amour sur d'horribles misères,
Par tant de maux hideux ne sois point rebuté,
D'un passé criminel venge l'humanité.
Aux riches endurcis, aux despotes sauvages,
Montre un ciel en courroux, un monde gros d'orages,
Crie à tous qu'il est temps d'être justes enfin
Quand le peuple se meurt de colère et de faim.
Et si ta voix se perd au milieu des alarmes,

Digitized by Google

Contre des murs d'airain si tu brises tes armes,
Obscur et sans renom, mais grand par tes vertus,
Prie, et le jour, la nuit, par les sentiers perdus,
Au fond des carrefours de nos villes impures,
Va bénir les mourants, assainir les masures,
Aux tourments de la honte, à l'impudicité,
Arracher le veuvage et la virginité.
Dis au peuple grondant qu'il épure sa haine,
Qu'un jour divin a lui sur cette aride plaine
Où, le parquant ainsi que d'immondes troupeaux,
Ses pasteurs, gorgés d'or, s'étaient faits ses bourreaux.
Car Dieu n'accueille point un encens solitaire ;
Car ce n'est point remplir ton œuvre sur la terre
Que de vivre pour toi, de toi-même amoureux,
Implorant sur ton front le sourire des cieux,
Ou bien, si doux qu'il soit, le baiser d'une femme ;
Dans l'amour et les chants amollissant ton âme,
Et croyant que le ciel ne fit rien de meilleur
Que tout ce qui t'endort dans ce lâche bonheur !
Sans dénier son droit, ses lauriers au génie,
Dans tes instincts troublés ramène l'harmonie :
Rêver n'est que mourir en respirant des fleurs
Dont souvent le calice est humide de pleurs.
Agir, voilà la vie et la tâche sublime !
C'est franchir d'un seul bond ce solennel abîme
Qu'entre le dévoûment, la peur, la volupté,
Pour tenter les grands cœurs Dieu lui-même a jeté.
Affronte-le, sinon, n'attends point de clémence,
Car de ta lâcheté Dieu tirera vengeance.
Tu souffres : je le crois. Tout ton être navré
Gémit dans un lien par toi-même abhorré !
Va donc ! la sève monte à ta fibre ravie,
Tu n'as point pour jamais paralysé ta vie,
Et ton œil attristé qui se fixe sur moi,
Étincelant et doux, parle à mon cœur pour toi. »
— Tu penses sagement et tu m'aimes en frère,
Ami, mais tu me tiens un discours trop sévère !

Digitized by Google

Non, mon front où voltige un rêve à tous moments,
Ni mes sens embrâsés de désirs consumants,
Rien, ami, ne saurait mentir à la pensée
En des langes fleuris aimablement bercée,
Mais qui, virile, altière, et semblable à l'aiglon,
Ouvre un matin son aîle aux vents de l'horizon.
C'est un puissant chaos où flotte encor ma vie,
Ombre de jour en jour par un astre éclaircie,
Chaos qui cherche un monde, une suprême loi,
Un dernier horizon de lumière et de foi.
Mais, ami, crois-le bien, oui, crois-en le poëte :
Si dans ses pâles mains il se cache la tête,
Et si tu vois ses yeux traversés tour-à-tour
D'un nuage orageux et d'un rayon d'amour;
Si tu le vois, doutant du ciel et de lui-même,
De son cœur tout saignant arracher ce qu'il aime,
Boire avec frénésie à sa coupe de fiel,
Maudire, infortuné, les meilleurs dons du ciel;
Oh! oui, si tu le vois, pris d'un sombre marasme,
S'usant l'âme et le corps dans la fièvre et le spasme,
Assailli de besoins, n'en apaiser aucun,
Et sa lyre et ses dieux, tout trouver importun,
Oh! ne l'accuse point d'oisiveté honteuse!
Pèse ce mot tombé de la lèvre verbeuse,
Et de son front miné par le ver des douleurs,
Toi du moins, mon ami, n'insultes pas les pleurs.
Laisse ce brutal rire à la foule insensée;
Toi qui lis dans l'esprit tu n'as point de risée
Pour ce tourment qu'on nomme imagination,
Tu trouves toujours Dieu dans sa création.
— Tel, le pasteur couché la nuit sur la colline
Bénit du firmament l'étoile qui s'incline
Sur les obscurs gazons où dorment ses troupeaux,
Au murmure enchanteur des nocturnes échos :
Tel, le sein débordant d'éternelle harmonie,
Dans l'ombre distillant un rayon de génie,
Modulant sur la lyre un chant tendre ou pieux,

Digitized by Google

Le poëte à la terre ouvre un recoin des cieux.
— Toi donc, lis plus profond dans sa pensée amère :
Croire et sentir, voilà sa joie et sa misère.
On le voit d'un pas lent, l'œil humide et rêveur,
Glanant l'épi divin dans les champs de l'erreur,
Les blés d'or de l'Eden enfouis sous l'ivraie ;
Cherchant toute la vie une âme forte et vraie
En ce désert humain, dédale insidieux
Où règnent les méchants et les ambitieux,
L'hypocrisie avec la fortune insensée,
Où tout se vend, l'amour, l'honneur et la pensée!
Je ne suis pas le Christ pour chasser des saints lieux
L'impie et l'usurier qui blasphèment mes dieux.
Laisse-moi donc veiller, comme une urne dans l'ombre.
Que mon rêve illumine un instant la nuit sombre!
Je préfère au désert l'oasis de l'espoir,
Aux feux des carrefours les étoiles du soir ;
Au rostre encor sanglant, à nos lourds Démosthènes,
Au Forum en courroux, aux lutteurs des arènes,
A ce monde futur peint de riches couleurs
Que des tyrans broîront dans le sang et les pleurs,
Mon Élysée où croit, sous la fraîche lumière,
Le cèdre du Liban près du moly d'Homère,
Le lys d'argent du Nil, le palmier de Délos,
La rose de Sârons, le myrte de Paphos :
J'aime mieux la nature et sa chaste auréole ;
Ma Bible aux fermoirs d'or, poëme et parabole,
Pur torrent où mon âme a bu la vérité,
Terre promise où j'ai dès l'enfance habité.
Là, dans la nuit des temps, sans peur ouvrant mon aile,
M'envolant plein de joie à la sphère éternelle,
Je laisse loin, dans l'ombre, et les anges maudits
Et les blasphémateurs de mon soleil proscrits.
O Poésie! ô moule où Dieu jeta les mondes!
Pactole aux flots dorés, Nil aux vagues fécondes!
Quelle main t'a ravie à la réalité?
Qui fit couler tes eaux hors de l'humanité?

Digitized by Google

O nature! ô nature! ô mère du poëte!
L'homme ingrat et pervers l'appelle un faux prophète,
Et laissant ce grand cœur mourir dans l'abandon,
Le met, noir sacrilège, au ban de la raison.
De son front insulté dévorant la vengeance
Lui seul il voit surgir l'aube de délivrance,
Et sa voix, expirant au milieu des clameurs,
Pour sortir de ce trouble attend des jours meilleurs.
Tu comprends mal, ami, son ombre, son silence ;
Tu crois qu'il s'évertue à dorer l'existence,
Et qu'il déserte Dieu, l'homme et la liberté. —
Écoute-le parler, et crois la vérité.
— Comme à tout malheureux, rends justice au poëte.
T'a-t'il jamais montré sa blessure secrète?
Sais-tu ce qu'ici-bas une âme peut souffrir
Sans que le corps défaille et nous laisse mourir?
Sais-tu bien ce que c'est que sa mélancolie?
Soupir inextinguible et plein de mélodie,
Dont il n'est pas le maître et qui charme parfois
Une âme solitaire attentive à sa voix :
Amer et doux adieu, long baiser dans l'espace,
Automne permanente où tout tombe et tout passe :
Amour serein, lauriers jaunis, verte maison,
Étoile d'or errante au bas de l'horizon.
Quelquefois des deux mains déchirant ses blessures,
Un cri qui fait trembler les pâles créatures
S'échappe de son sein et monte jusqu'au ciel :
Dante, Faust et Manfred ont un nom immortel.
Fronts blêmes, cœurs meurtris, favoris des souffrances,
Jusqu'à la fin des temps leurs sombres existences
Seront un monument des humaines douleurs.
Écrire avec le sang, ce sont là nos grandeurs.
Quand pèse sur la terre une ère de vengeance
Le poëte suspend la terre à l'espérance :
Mais le glaive divin dont son sein est percé,
Sur le parvis du ciel par un ange aiguisé,
Aux jours vengeurs prédits, tombe aux mains de ses frères,

Digitized by Google

Et mystique témoin de leurs longues misères,
Glaive sanctifié, glaive exterminateur,
Des proscrits, des martyrs devient le rédempteur.
— Voici que le Barbare est devant Béthulie...
Mais une autre Judith, et c'est la poésie,
Cet ange protecteur de tout monde nouveau,
Apporte en vos remparts la tête du bourreau.
Sans elle, dans l'horreur ou eût plongé la terre ;
Tout peuple adorerait une hydre sanguinaire
Immolant jusqu'à ceux dont l'homicide main
A ce monstre servait un horrible festin ;
Sans elle, tout n'est plus que rage et que ruine :
Son étendard est saint, sa colère est divine,
Et l'arme qui palpite aux bras de ses soldats,
Irrésistible aimant, triomphe sans combats.
Elle est la foi, flambeau du soir et de l'aurore ;
L'Espoir, astre sacré dont toute nuit se dore ;
Fille de la nature, Amour et Charité,
Ordre et Création, Justice et Liberté.
L'humanité, sans elle, irait droit à l'abîme :
La vertu se mourrait sous les serres du crime ;
Des humbles et des bons nul ne suivrait le deuil,
Les champs seraient sans ombre et les morts sans cercueil.
Oui ! de tout temps la lyre a fait penser l'épée.
Sparte dresse un autel aux mânes de Tyrtée,
Chénier de l'échafaud descend au Panthéon,
Missolonghi s'assied au tombeau de Byron ;
Rouget de Lisle errant dans les Alpes émues
De son chant redoutable entend gronder les nues,
Et sous nos yeux, l'Europe, atterrée un moment,
Sentant la main divine en son ébranlement,
Suspendue à la voix, portant au ciel la lyre
Du poëte du peuple et de l'amant d'Elvire,
Avec ce cri vainqueur : Paix et Fraternité !
De ses derniers bourreaux venge l'humanité.
—Tellè est donc ici-bas la tâche du poëte :
Sous l'éclair fatidique il redresse la tête,

Digitized by Google

Et sortant tout à coup du sentier des tombeaux,
Il sent son âme vivre et tressaillir ses os.
Car le poëte est comme un volcan solitaire
Dont un penser divin attisant la colère,
Amoncelant la lave et labourant les feux,
Déchaîne au jour venu les torrents furieux.
Mais fermez ce cratère... et la belle montagne,
Dans un rêve de paix que la force accompagne,
Couvre son sein de fleurs, de forêts, de moissons,
Et d'ardeur nourricière emplit les verts sillons.
L'idée, aux chocs profonds, sans trêve le remue ;
Il n'est pas le taureau qui traîne la charrue,
L'esclave au teint bruni, mais le mont embrâsé,
Volcan voluptueux au flanc cicatrisé.
En lui, l'inaction surexcite les forces ;
Son désir ne mord point aux vulgaires amorces ;
Tout est charme ou grandeur en ses tentations,
Rêves et vérités, vertus et passions.
Je veux le dire ici. Les sophismes du monde,
Ses froides passions me font pitié profonde.
Il ment au cœur crédule, à lui-même il se ment ;
Le rire des pervers m'est un cruel tourment.
Passion ! sait-on bien ce que ce mot veut dire ?
A-t-on assez de cœur pour braver ce martyre ?
Comme le pélican s'ouvrirait-on le sein ?
Irait-on sans terreur à l'assaut du destin ?
A son amour, à soi, qui se dira fidelle ?
Et quelle âme nourrit une flamme éternelle ?
A l'être universel qui remonte et qui fuit ?
Hélas ! la mort est reine, et la terre obéit.
Les plus fraîches amours, les plus hautes pensées
N'habitent qu'un éclair dans les âmes lassées :
La froide indifférence a glacé le désir !
A travers l'œil éteint on voit l'âme mourir.
Ah ! mieux valait cent fois l'homme de Prométhée.
Il était près de vivre et sa tête irritée
Fixait, avec orgueil, l'Empyrée et les dieux !

Digitized by Google

Le demi-dieu déchu se souvenait des cieux.
L'homme était l'homme alors ! ce créateur antique
Aux veine de Paros, aux flancs du Pentélique,
Ne demande qu'un bloc de marbre sans contour
Et lui donne la vie avec l'art et l'amour.
A ce point que l'artiste adore la statue,
Et que Pygmalion, sous la mamelle nue
De l'ivoire incarné par son art surhumain
Croyant voir battre un cœur, tient gravement la main !
O siècles écoulés ! ô pays de la lyre !
Qui donc n'aimerait mieux le marbre qui respire,
La Vénus de Milo qui vous parle et qui vit,
Les dieux de Phidias où l'homme resplendit,
Que ces Phryné sans honte, empoisonneuses d'âmes,
Ces prudes sans amour qui ne sont point des femmes,
Ces vieillards de vingt ans dans le vice abrutis,
Ces cadavres altiers en vivants travestis !
De nos jours sans splendeur l'étonnement, la honte,
A l'aspect des vieux temps au visage nous monte ;
Et nous nous écrions avec nos rauques voix :
Quels hommes étaient-ils ces hommes d'autrefois !
La terre, ô grands anciens, ne vous peut plus comprendre ;
Malgré tout son orgueil l'homme se voit descendre,
Mourant que des bourreaux pourchassent devant eux,
Du mont voisin du Ciel qu'habitaient ses aïeux.
Il reste une beauté sur terre : la nature !
Elle seule ici bas est jeune encore et pure,
Et le germe empesté de l'esprit corrupteur
N'a pu dans ses sillons implanter la douleur.
Monts perdus dans l'éther ! précipices sublimes !
Portez-moi vers le Ciel, ouvrez-moi vos abîmes !
O nature, ô grand tout ! rends à l'humanité
Le vrai qu'elle perdit avec la liberté !
Rends-nous tes champs féconds, la manne de l'aurore,
Le fleuve aux longs roseaux que le couchant colore,
La forêt d'ombre vierge, aux mâles accidents,
Et la paix au dehors, et la vie au dedans.

Digitized by Google

En ce siècle fatal, qu'il triomphe ou succombe,
De tes fils bien-aimés protége au moins la tombe!
Toi notre mère à tous, tu ne dois point mourir
Et tu verras peut-être un meilleur avenir.
— Va! ne dis plus, ami, que le poëte est lâche,
Que, triste et misérable, il ne fait point sa tâche,
Pygmée inaperçu de ces géants humains
Pétrissant l'avenir de leurs sanglantes mains.
N'entends-tu point sa dent broyer un anathême?
N'est-ce point un combat qu'il livre en son poëme?
N'est-il point là, debout, aux portes de l'Eden,
Cherchant à vous rouvrir le céleste jardin,
Fixant d'un œil jaloux ces eaux, ces monts, ces plaines,
Frais berceau de la vie et des amours humaines?
O frères, accourez! et l'archange vengeur
Laissant tomber son glaive et se frappant le cœur,
Aux sanglots, aux clameurs de vos races proscrites,
Livrera pour jamais les portes interdites.
L'holocauste éternel n'est-il pas accompli?
Que sert encor, après le pardon et l'oubli,
L'implacable douleur qui ronge nos poitrines
Et nous ferait douter des promesses divines?
Déjà Gethsémani dérobe à nos regards
Ses pâles oliviers sur la colline épars...
Le Cédron roule au loin ses flots lourds et funèbres...
Le Golgotha sanglant se perd dans les ténèbres...
Adieu, lieux désolés! salut, champ paternel!
Partons, frères, partons, l'aurore monte au ciel!
La source du malheur un jour sera tarie.
Nous n'avons tant souffert que pour savoir la vie,
Et graver fièrement sur nos tables d'airain
Avec la loi de Dieu la loi du genre humain.

Mai 1848.

JAMES VAN OVERSTRATEN.

Digitized by Google

CONTREFAÇON ARTISTIQUE.

Une nouvelle affaire de contrefaçon artistique s'est présentée le mois dernier devant le tribunal de police correctionnelle à Paris. Voici comme s'en explique la *Gazette des Tribunaux*, dans son numéro du 20 avril 1850 :

« M. Tahan, l'élégant fabricant d'ébénisterie de luxe, de la rue de la Paix, avait envoyé à l'exposition de l'industrie, en 1849, un bureau de dame en ébène sculpté, surmonté d'une étagère dont les panneaux, au lieu de glaces, supportaient deux peintures sur porcelaine, représentant les deux tableaux de M. Ary Scheffer : *Mignon aspirant au ciel*, et *Mignon regrettant sa patrie*. Ces deux copies étaient l'œuvre d'une artiste, Mme Marielle, qui les avait exécutées avec la permission et dans le cabinet même de M. le comte Molé, propriétaire des tableaux à lui légués par M. le duc d'Orléans. Ce beau meuble a été saisi à la dernière exposition par M. Gache, éditeur d'estampes, qui prétendait avoir acquis de M. Ary Scheffer le droit exclusif de reproduction de ces deux tableaux, et, en outre de la saisie, M. Gache a formé contre MM. Tahan et Ary Scheffer une demande en 2,000 fr. de dommages-intérêts, soumise aujourd'hui à la 5e chambre du Tribunal civil de la Seine.

« Me Leblond, avocat de M. Gache, expose que son client a conclu, dès 1839, avec M. Ary Scheffer, un traité par lequel l'artiste lui vendait le droit de gravure de ses deux *Mignons*, et s'engageait en outre à ne permettre aucune reproduction par la gravure, la lithographie ou autre genre quelconque; qu'attaqué dans son droit de propriété par l'exhibition de M. Tahan, il avait obéi, en l'assignant, à l'instigation d'un grand nombre d'amis des arts qui se préoccupaient autant et plus que lui de cette sorte de contrefaçon; que, d'ailleurs, si l'on n'arrêtait les contrefacteurs dès leur première tentative, les *Mignons* qui paraissaient aujourd'hui sur un meuble d'une grande valeur, seraient, le lendemain, reproduits sur porcelaine, sur canevas, sur des boîtes à ouvrage, sur des boîtes à gants, et qu'il en résulterait un préjudice grave pour l'industrie de M. Gache.

« Me Marsaux, pour M. Tahan, répondait que son client était à l'abri de tout reproche de con-

Digitized by Google

trefaçon; que les copies de Mme Marielle avaient été faites avec le consentement du propriétaire des tableaux, auquel seul, en l'absence de toute réserve de la part de l'artiste, appartenait le droit d'interdire ou de permettre la reproduction des *Mignons;* que les copies dont il s'agit avaient figuré à l'exposition de 1845, sans que leur existence ait donné lieu à aucune réclamation de la part de M. Ary Scheffer ni de M. Gache; que, d'ailleurs, M. Gache n'avait acquis de l'artiste que le droit de gravure et la prohibition de toute reproduction à plusieurs exemplaires par des procédés industriels; qu'enfin, il n'avait éprouvé et ne pouvait éprouver aucun préjudice par suite de l'exposition de ces peintures; qu'il n'y avait aucune concurrence possible entre un meuble unique d'une valeur de 4,500 francs et des gravures à 10 francs pièce. M. Tahan demandait reconventionnellement, en outre, des dommages-intérêts à raison du tort que lui avait fait éprouver la saisie.

« Me Rousse, avocat de M. Ary Scheffer, s'étonnait que son client eût été appelé en cause alors que, de l'aveu de tout le monde, il était demeuré complétement étranger à la reproduction incriminée. Il trouvait pour le moins singulière l'attaque d'un éditeur qui, moyennant 3,000 francs, avait acquis de lui un droit de gravure dont il avait retiré près de 100,000 francs de bénéfice. S'expliquant enfin sur le sens du traité dont excipait M. Gache, il a démontré que M. Ary Scheffer n'avait jamais entendu aliéner ou défendre la reproduction à un seul exemplaire et de main d'artiste, sans quoi il se fût enlevé à lui-même le droit de faire une répétition de ses œuvres, chose que les artistes s'interdisent presque toujours par délicatesse vis-à-vis des propriétaires, mais jamais vis-à-vis des spéculateurs et des éditeurs d'estampes.

« Le Tribunal,

« Attendu que les peintures sur porcelaine saisies sur Tahan, au palais de l'exposition de l'industrie, et représentant les deux *Mignons*, d'après le tableau de Ary Scheffer, sont purement des œuvres d'art dont l'exécution n'a pu constituer une atteinte à la propriété artistique du peintre qui le reconnaît lui-même;

« Attendu, d'ailleurs, que si Scheffer a vendu à Gache le droit exclusif de faire graver au burin les deux tableaux dont s'agit, et s'est engagé à n'en permettre aucune reproduction, soit en gravure, lithographie ou autre genre quelconque, cette interdiction ne saurait comprendre que des procédés industriels devant procurer des reproductions à plusieurs exemplaires, et non des copies artistiques ayant le mérite et le caractère d'œuvres originales;

« Que, sous ce rapport, Gache n'avait pas qualité pour agir;

« Attendu, au surplus, en ce qui concerne Scheffer, qu'il n'est pas même allégué qu'il ait autorisé la copie dont s'agit, et qu'ainsi il n'y a lieu à garantie de sa part;

« En ce qui concerne la demande reconventionnelle de Tahan;

« Attendu que la saisie du meuble dans lequel sont incrustées les peintures dont s'agit a causé à Tahan un grave préjudice en en paralysant la vente entre ses mains; que cette saisie a été faite sans droit;

« Par ces motifs,

« Déboute Gache, tant de sa demande principale contre Tahan que de sa demande en garantie contre Ary Scheffer; fait main levée de la saisie pratiquée sur le meuble;

« Statuant sur la demande reconventionnelle de Tahan;

« Condamne Gache a payer audit Tahan la somme de 500 fr. à titre de dommages-intérêts, sans contrainte par corps, et condamne en outre Gache à tous les dépens. »

Cette décision confirme implicitement la doctrine que le tribunal correctionnel de Paris a

Digitized by Google

professée dans le jugement que la *Revue* a reproduit le mois dernier, doctrine infirmée par la Cour d'appel (1). Si la contrefaçon n'a pas été punie, c'est que le peintre, M. Ary Scheffer, ne s'en est pas plaint. Si le tribunal n'a pas fait droit à la demande de M. Gache, l'éditeur auquel l'artiste avait vendu le droit de gravure de ses deux *Mignons*, c'est que la reproduction incriminée était une copie purement artistique, à un seul exemplaire, dont le peintre seul aurait été fondé à se plaindre, mais qui ne pouvait nuire en rien à la spéculation d'un éditeur de lithographies ou de gravures, lequel, moyennant le modique prix de 3,000 francs payé à l'auteur, avait trouvé le moyen de réaliser déjà un bénéfice de près de 100,000 francs. On voit aisément que la chambre correctionnelle, fidèle à sa jurisprudence, s'est préoccupée surtout des droits de l'auteur de l'œuvre originale, et que c'est le silence de celui-ci qui a complétement innocenté la reproduction par M^me^ Marielle des deux tableaux de M. Ary Scheffer. Le juge ne s'est pas arrêté à la cession consentie par M. Scheffer, indifférente au procès d'après sa jurisprudence, de la façon dont se présentait l'affaire.

Ce qu'il importe de rappeler, c'est que la question décidée par le jugement que nous venons de citer appartient encore à un ordre de droits et de prétentions sur lesquels la loi de 1793 est parfaitement muette quoique ce soit toujours cette loi qui semble servir de guide aux tribunaux.

Comme nous aurons souvent encore l'occasion de revenir sur les questions qui intéressent la propriété artistique, nous croyons que les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de mettre sous leurs yeux le texte même de ce décret tant invoqué du 19 juillet 1793, *relatif*, comme le porte l'intitulé, *aux droits de propriété des auteurs, compositeurs de musique, peintres et dessinateurs.*

ART. I^er^ Les auteurs d'écrits en tous genres, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront, durant leur vie entière, du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la république, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

ART. 2. Leurs héritiers ou cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

ART. 3. Les officiers de paix seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des auteurs, compositeurs, peintres ou dessinateurs et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des auteurs.

ART. 4. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

ART. 5. Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

ART. 6. Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage, soit de littérature ou de gravure, dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la bibliothèque nationale ou au cabinet des estampes de la république, dont il recevra un reçu signé par le bibliothécaire : faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des contrefacteurs.

ART. 7. Les héritiers de l'auteur d'un ouvrage de littérature ou de gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux-arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Bien évidemment ce sont les besoins de l'époque qui font trouver par les tribunaux tant de

---

(1) Voir ci-dessus, page 226.

Digitized by Google

choses dans ce décret dont celui-ci n'a certes pas parlé, et bien évidemment aussi il faut toujours en revenir à cette conclusion, qu'il est temps enfin que l'autorité législative mette un terme, par un texte précis et complet, aux demandes si singulièrement contradictoires des intéressés, aux tentatives incessantes de la fraude que favorise le silence du législateur, et à l'incertitude des décisions judiciaires qui tantôt favorables à l'artiste, tantôt contraires, ont toutes cependant la prétention d'être parfaitement conformes à une loi, laquelle, à dire vrai, est encore à écrire.

On remarquera peut-être que nous reproduisons sans cesse le même thême. Qu'y faire, si l'apathie des Chambres est toujours la même?

EDWARDS.

Digitized by Google

LA FÊTE ARTISTIQUE

DU 5 JANVIER 1850 (1).

LA TOMBOLA.

Avant de parler du paysage, représenté avec beaucoup d'éclat, comme nous l'avons dit, nous examinerons encore quelques tableaux de genre et nous nous arrêterons particulièrement devant les toiles de quelques jeunes gens dont les noms n'avaient figuré jusqu'ici au livret d'aucun salon.

La Famille italienne de M. Charles Wauters est un tableau qui nous paraît avoir été peint il y a trois ou quatre ans au moins; il se recommande par des tons d'un gris argentin et par un aspect calme, harmonieux.

Du sentiment, un certain caractère distinguent *la Glaneuse* de M. Joseph Van Severdonck; mais cette peinture manque de solidité, les tons sont trop crus, en un mot le faire est assez commun et rappelle trop la déplorable manière de M. J. Van Eycken;—que M. Van Severdonck ne s'effraye cependant pas outre mesure de la fâcheuse ressemblance que nous lui signalons, il est incontestablement en progrès, il est jeune, il a de l'avenir.

Nous avons retrouvé dans *l'Angélus* de M. Taymans ce sentiment distingué que nous avons eu plus d'une fois l'occasion de louer. L'exécution pèche toujours par les défauts sur lesquels nous avons fréquemment appelé l'attention de l'artiste.

L'auteur de *Lucas Signorelli*, M. Alexandre Robert, a peint avec cette sobriété qui caractérise son talent une *Famille de pêcheurs napolitains*; cette fois cependant il est un peu tombé dans la sécheresse; nous préférons à cette toile les deux esquisses pleines de caractère offertes par M. Robert pour la tombola.

---

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2e série, 5e année, tome V, page 231.

Digitized by Google

Le Pauvre Aveugle est peut-être l'œuvre la plus complète qu'ait jamais signée M. J. J. Eeckhout; — c'est une bonne étude qui manque, à vrai dire, de distinction, mais qui annonce l'homme possédant bien tous les secrets du métier.

Les progrès de M. Louis Tiberghien nous ont très-agréablement surpris. Son *Enfant prodigue repentant* est bien modelé; le coloris rachète par la sévérité ce qui lui manque en éclat; la figure est d'un style vraiment remarquable; il est fâcheux que le ciel n'ait pas été laissé dans un ton clair sur lequel l'enfant prodigue se serait vigoureusement détaché.

M. Lion a peint avec goût et finesse un petit intérieur dans la manière des Hollandais; c'est dire que cela ne brille point par l'invention; — accoudé dans l'embrasure d'une croisée, un cavalier débite quelques fadeurs que l'on n'écoute guère, tandis qu'une jeune femme debout au milieu de l'appartement est occupée à lire une lettre. — La lumière est assez heureusement distribuée.

Si nous avons à louer M. Victor Eeckhout comme coloriste — ses progrès, sous ce rapport, sont vraiment remarquables — nous devons le tancer vertement pour les emprunts qu'il fait avec un incroyable aplomb à Salvator Rosa. *Le Joueur novice* de M. Victor Eeckhout est tout simplement un plagiat, et de la pire espèce. Il n'y a pas un détail *si infime qu'il puisse être* qui ne soit copié trait pour trait dans l'œuvre de Salvator Rosa. Il faut que M. Victor Eeckhout trouve le public singulièrement ignorant pour oser à ce point se moquer de lui. De la part d'un tout jeune homme, un pareil plagiat est un acte doublement grave; c'est une abdication complète, un aveu d'impuissance dont le public s'est empressé de prendre acte et dont il sera impossible de le faire revenir; il est en effet de ces misères que l'on ne proclame jamais soi-même, et lorsqu'on a le malheur de le faire, on se frappe d'un arrêt sans appel.

Trois débutants ont fixé notre attention; — un graveur, M. Vandersypen, s'est décidé à abandonner le burin pour le pinceau. Son coup d'essai se ressent de l'inexpérience de l'artiste, mais on y remarque du sentiment et une certaine harmonie de couleur qui permettent de concevoir des espérances que l'avenir réalisera, si M. Vandersypen ne se laisse pas abattre par les difficultés qu'il rencontrera infailliblement dans une carrière embrassée un peu tardivement; un travail sans relâche et beaucoup d'étude d'après nature feront de l'ancien graveur un peintre très-distingué.

L'Enfance de Greuze, par M. Gustave de Jonghe, est un joli panneau que recommandent de la finesse et de l'élégance; la tête de Greuze est bien comprise, nous n'en dirons pas autant de la jeune femme qui suit le travail de l'artiste. Fils d'un paysagiste de talent, M. De Jonghe porte un nom qui oblige.

Nous nous sentons de vives sympathies pour M. Hamoir; c'est un très-jeune homme, fort modeste, fort timide, mais dont le front large et puissant révèle une riche organisation. M. Hamoir débute bien : — il a lu *Faust* et il a voulu nous retracer *la Promenade des étudiants*. Le choix du sujet seul doit favorablement disposer la critique à l'égard de l'artiste. Il y a là de la verve, une hardiesse qui font oublier bien des incorrections; le dessin est plus pur qu'on ne pouvait s'y attendre et le coloris a un cachet qui nous prouve que M. Hamoir est à bonne école.

Nos prévisions se réalisent; le séjour de M. Achard en Belgique exerce une influence très-grande sur nos paysagistes, chaque jour ils comprennent mieux l'immense talent de l'artiste français, ils se familiarisent avec lui et prennent peu à peu l'habitude de suivre l'excellent exemple qu'il leur donne en interrogeant constamment la nature, — le meilleur, le plus sûr de tous les maîtres, — au lieu d'imiter tant de peintres qui gaspillent les qualités dont ils sont doués en s'amusant *à faire*

Digitized by Google

du chic, à nous représenter une nature conventionnelle dont le public pourra s'engouer un moment, mais qui le fatiguera bien vite, comme tout ce qui manque de vérité.

Cette fois encore M. Achard nous a représenté une vue du Dauphiné, de ce beau pays qu'il a étudié avec passion, avec amour. Les *Environs de Saint-Égrève* sont incontestablement le paysage le plus complet, le plus remarquable qui ait jamais figuré à une exposition belge. La beauté des lignes, la grandeur, le choix du site, une exécution toute magistrale font de ce tableau une œuvre hors ligne; c'est une de ces toiles qui restent.

M. Achard n'avait pu terminer cette belle peinture pour le jour de la fête, le temps lui a manqué pour achever les premiers plans et le bouquet d'arbres qui occupe la droite; il n'y avait d'entièrement faits que le ciel et les fonds qui sont tout simplement magnifiques. Cela est plein d'air. Nous avons été assez heureux pour revoir les *Environs de Saint Égrève* dans l'atelier de M. Achard, il met en ce moment la dernière main à son œuvre; tous ceux qui auront comme nous la bonne fortune d'être admis à voir les développements que l'artiste a donnés à cette toile seront de notre avis, nous en sommes persuadé; tous seront unanimes, en présence de cette page grandiose, à déclarer que c'est beau comme la nature.

C'est aussi le Dauphiné qui a inspiré M. Fourmois; c'est décidément une nature privilégiée qui porte bonheur aux artistes qui l'étudient. M. Fourmois mérite à tous égards une place d'honneur à côté de M. Achard, dont il est plus que personne à même d'apprécier le talent. Notre compatriote est sympathiquement entraîné vers l'artiste français, et cela sans que son originalité en reçoive la moindre atteinte. — Chaque œuvre nouvelle décèle chez M. Fourmois une persévérance opiniâtre à se dépouiller de ce que sa manière pouvait avoir de maigre, de petit; ce but de tous ses efforts, nous croyons qu'il l'a glorieusement atteint. Nous savons parfaitement que les critiques n'ont pas été épargnées à son *Souvenir du Dauphiné,* mais tous les juges étaient-ils compétents? et ne doit-on pas dire — si l'on tient à se montrer impartial — que l'œuvre a été condamnée parce qu'on n'a pas su en apprécier toutes les beautés, parce qu'elle n'a pas été comprise?—Pour nous, nous ne pourrions dire assez de bien de l'œuvre de M. Fourmois; la beauté du site est incontestable, l'arrangement des plus heureux; l'artiste se montre plein de goût dans les emmanchements de terrain; il est d'une finesse de tons, d'une fraîcheur rares; ses montagnes sont superbes de forme, et nous ne pensons pas qu'on puisse rendre avec plus de vérité ces terrains et ces eaux, à droite, au premier plan. Le ciel est moins heureux, il est assez froid: un examen sérieux, attentif de cette œuvre remarquable à tant de titres, ne nous a guère révélé d'autres défauts; peut-être désirerait-on seulement un peu plus de lumière dans l'ensemble.

Les deux autres paysages de M. Fourmois se recommandent par les mêmes qualités éminentes. *Le Moulin* que M. Harpignies a gravé pour les abonnés de la Revue, est un charmant petit pannéau plein d'air et de soleil.

De même que MM. F. Bouvy, Clays et Degroux qui étaient représentés à la tombola de la fête artistique par leurs tableaux du salon d'Anvers, — *la Visite de la bibliothèque de don Quichotte, la rade de Lajos (Portugal),* et *le Banc des pauvres,* M. Kindermans avait là ce magnifique *Crépuscule* qui obtint un succès incontesté à la dernière exposition anversoise.

Le Bac, par M. Tavernier, forme un digne pendant au tableau de M. Kindermans; cette toile d'une composition élégante, distinguée, brille par une exécution des plus remarquables et très-supérieure à tout ce que nous connaissions de M. Tavernier; si les arbres dans les fonds étaient un peu plus *sourds,* cette œuvre, si remplie de lumière, deviendrait complète, irréprochable; nous le

Digitized by Google

répétons avec plaisir, M. Tavernier n'a jamais été mieux inspiré, peu d'artistes saisissent aussi bien que lui le côté poétique de la nature; son âme semble avoir été organisée tout exprès pour comprendre les douces rêveries du soir, les mystères de la nuit tombante, ce je ne sais quoi de vague, d'indéfinissable, de fantastique, qui s'étend sur la création entière au moment où elle va s'envelopper de son manteau de ténèbres.

La Fenaison, par M. Kuytenbrouwer, est d'un faire trop artiste pour être appréciée de tous ceux qui se posent intrépidement en connaisseurs parce que, grâce à quelque figure académique bien prétentieuse, ils ont jadis remporté un premier prix de dessin au collége. Un coloris puissant, beaucoup de vérité d'aspect, telles sont les qualités sérieuses qui recommandent puissamment le talent de M. Kuytenbrouwer; nous l'engagerons à apporter plus de soin à sa peinture; nous avons entendu un juge assez compétent s'écrier en voyant *la Fenaison* : « C'est grand dommage que cela soit aussi malpropre. » Le mot est plus juste qu'on ne l'imagine. Pour le bourgeois, cette manière énergique jusqu'à la rudesse est une monstruosité que ne peuvent faire pardonner les qualités les plus sérieuses. M. Kuytenbrouwer nous paraissant réservé à un brillant avenir, nous croyons utile de l'avertir à temps : nous faisons beaucoup de cas de la vigueur, mais il ne faut pas que sa recherche fasse jamais oublier l'élégance, la distinction.

Un Soir d'été, par M. Alfred de Knyff, est une toile d'un aspect très-poétique, pleine de lumière et qui se distingue par des forces de tons remarquables. Nous voudrions un peu moins de lourdeur dans les silhouettes des arbres, et l'exécution gagnerait à être plus serrée. Quant au fusain de M. de Knyff, nous ne croyons pas qu'on puisse mieux faire dans ce genre : c'est une composition d'un caractère superbe.

Le *Crépuscule* de M. Harpignies est d'un aspect très-harmonieux, cette peinture a un cachet de vérité tel que l'on pardonne à l'artiste le choix étrange de son site dont la simplicité passe un peu les bornes; il y a dans ce petit panneau quelques points noirs qui nuisent un peu au mérite de l'ensemble. — Le second tableau de M. Harpignies représente une *Rivière traversant un bois;* on y remarque une couleur agréable, de la fraîcheur, de la lumière; les arbres seuls ne sont pas assez étudiés, ils manquent de finesse de modelé. M. Harpignies est à trop bonne école pour ne pas continuer à marcher constamment en progressant comme il l'a fait jusqu'à présent, il est élève de M. Achard.

Il y a de la finesse dans les fonds de la *Vue prise aux environs de Dampierre* (*vallée de Chevreuse*), par M. A. Bœhm; malheureusement les premiers plans pèchent par la crudité et les arbres se détachent durement sur un ciel où l'air circule avec peine.

M. A. Robert, que l'Espagne nous enlève, nous a laissé pour adieu un charmant petit paysage, qui doit avoir été peint d'après nature pendant un séjour en Suisse.

Le tableau de M. Quinaux, — *Rochers sur la Meuse, près de Dinant,* — manque d'étude; l'arrangement est vulgaire, il faudrait au moins un peu de distinction, de poésie dans une composition de cette importance. Les eaux sont ternes, lourdes; le ciel est dur; les rochers sont traités comme des troncs d'arbres. Il n'y a pas la moindre unité dans l'effet; en un mot, ce n'est pas une œuvre réussie, et cependant on y trouve des qualités d'exécution qui prouvent d'une manière victorieuse que l'on est en droit d'attendre beaucoup mieux de M. Quinaux.

Le Quai, par M. Sano, est une peinture croustillante et d'un effet piquant. — Comme valeur de tons, le panneau de M. Van Moer — *Notre-Dame d'Hanswyck* à Malines, — est fort remarquable; on peut avec raison beaucoup espérer de ce jeune artiste. — *Le Bosphore* est certainement le chef-

Digitized by Google

d'œuvre de M. Jacob-Jacobs, il y a du Claude Lorrain dans ce tableau; M. Jacob-Jacobs avait à se faire pardonner son salon d'Anvers, il a pris une éclatante revanche, nous sommes heureux d'avoir à le constater. — Une petite marine de M. Clays, traitée dans la manière de Gudin, a réuni les suffrages des connaisseurs; il n'y a de faible que le premier plan à gauche. — M. Bossuet a reproduit avec son talent ordinaire, — talent très-estimable, mais un peu monotone, — l'entrée d'une ville espagnole — Séville, si nous avons bonne mémoire.

Nous allions oublier le *Michel-Ange soignant son domestique malade*, grande toile de M. Charles Soubre, qui a le tort sérieux d'être une réminiscence du *Tintoret et sa fille* de Léon Cogniet et du *Michel-Ange* peint par Robert-Fleury pour le duc d'Orléans. De l'originalité, M. Soubre, c'est la première de toutes les qualités pour un artiste; nous ne saurions assez vous engager à vous préserver de l'imitation, rien n'est plus fatal aux jeunes talents. Il y a dans votre œuvre des parties assez sérieusement faites pour qu'on doive bien augurer de votre avenir; étudiez les maîtres, mais n'imitez que la nature; au moment d'entreprendre un nouvel ouvrage, ne vous préoccupez pas de tel ou tel tableau, mais interrogez votre esprit, réfléchissez à votre sujet, examinez-le attentivement, voyez bien tout le parti qu'on peut en tirer, et soyez certain que de ce travail sérieux de votre pensée sortira une œuvre distinguée, où l'on reconnaîtra un cachet particulier—le vôtre, — et qui vous ouvrira la voie du succès.

Parmi les peintres de fleurs et de fruits nous n'avons à citer que le tableau de M. Robie, *Après l'orage*, dont nous avons à louer l'idée ingénieuse, mais où les tons les plus opposés se heurtent et forment un ensemble assez discordant; — des fleurs de M. Henri Robbe et quelques grappes de raisin jetées sur une table à côté de deux ou trois pigeons défunts, — le tout dû au pinceau de M. Huygens.

Les peintres en miniature étaient représentés par MM. A. et E. de Latour, par Mmes de Senezcourt et Van Assche.

La commission directrice avait réuni une collection d'aquarelles, de pastels, de dessins, qui se distinguait à la fois par la qualité et par la quantité; le fait est assez rare pour qu'on le mentionne : — MM. Achard, Billoin, Madou, Aubin, Schubert, Bouvy, Bossuet, Gallait, Paul Lauters, Th. Masson, Francia, Leys, Böhm, Lier, De Brou, H. Le Hon, J. Portaels, Anastasi, Louis Tuerlinckx, Jules Helbig, Harpignies, C. Nanteuil, Edmond Hédouin, Vanderhecht, F. De Braekeleer, Jacob-Jacobs, J. Servy, G. Simonau, Louis Philastre, Palianti, Navez, H. de Montpezat, W. Roelofs, De Dreux-Dorcy, Chauvin, Huard, Pauli, etc., etc., se disputaient l'attention des connaisseurs. On était unanime à proclamer l'aquarelle de M. Gallait une merveille de puissance, on se récriait à l'envi sur cette étonnante vigueur de tons. Nous ne pouvons mieux terminer cé rapide examen des œuvres acquises pour la fête du 5 janvier, qu'en citant les strophes élégantes et profondément senties inspirées à M. Édouard D. L. par l'aquarelle de M. Gallait, — *la Morte :*

Le vieux prêtre, au printemps, a béni le rameau
Qu'elle offrit dans sa joie à la céleste reine.
Tout semblait lui sourire, et d'un nouveau berceau
L'aïeule avait prédit la dépense prochaine.

Un regard plein d'espoir promettait à l'époux,
Dont le rude labeur soulageait leur misère,

Digitized by Google

Que de ses jeux encor, le soir, sur leurs genoux,
Quelque enfant rose et blond égaîrait la chaumière.

L'été s'éloigne à peine, — et le rameau bénit
D'une feuille encor verte ombrage la Madone.
Comme un oiseau des bois abrité dans son nid,
Un enfant rose et blond dans le berceau rayonne.

Mais l'image du Christ repose sur le lin
Dont le sinistre aspect dit le sort de la mère ;
L'aïeule tristement contemple l'orphelin,
Et la mort et le deuil règnent dans la chaumière.

L. V. R.

Digitized by Google

SONNETS RUSSES [1].

VII.

LES SPHINX DE L'ACADÉMIE (2).

Près d'un temple d'Égypte ils étaient accroupis ;
Chaque année ils voyaient, quand revenait sa fête,
Sous leurs yeux de granit passer le bœuf Apis,
Et la fleur du lotus s'enlacer sur leur tête.

Un jour, le vent de feu sortit de sa retraite
Et les enveloppa de ses ardents replis :
Lorsque sur le désert eut passé la tempête,
Sous un linceul de sable ils s'étaient endormis.

Et deux mille ans après, étrange destinée!
A leur morne sommeil tout à coup arrachés
Au bord de la Néva, face à face couchés,

Muets et frissonnant sous la neige glacée,
De leur soleil absent ils pleurent les rayons
Et les palmiers du Nil et les vieux Pharaons!

---

(1) Voir *Revue de Belgique*, 2e série, tom. V, pag. 205.

(2) Devant le palais de l'Académie des Beaux-Arts, à Saint-Pétersbourg, sont placés deux sphinx découverts dans les ruines de Thèbes, près du temple de Memnon.

Digitized by Google

VIII.

ARRIVÉE.

La mer resplendissait sous un soleil d'opale;
La brume, s'envolant sur l'aile du matin,
Découvrit tout à coup la flotte impériale
Qui berçait ses vaisseaux à l'horizon lointain.

Puis Cronstadt déploya la ligne triomphale
Des canons menaçants qui gardent son bassin;
Au fond du golfe ouvert la sainte cathédrale (1)
Montrait son dôme d'or et son fronton d'airain...

L'Amirauté dressait sa flèche étincelante;
Des quais de Pétersbourg la ceinture imposante
Paraissait, radieuse, à mon œil fasciné...

Et pensif, sur le bord, je rêvais incliné...
Pour la première fois mon âme confondue,
De la grandeur des tsars mesurait l'étendue!...

IX.

LA RONDE DE PIERRE LE GRAND (2).

Dans sa tombe souvent Pierre le Grand s'éveille
Pour voir ce qu'après lui firent ses descendants;
Couchés autour de lui les tsars prêtent l'oreille
Et disent : C'est le père! il va voir ses enfants!...

---

(1) L'église Saint-Isaac.

(2) Les empereurs de Russie sont ensevelis, depuis Pierre le Grand, dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, à la citadelle de Saint-Pétersbourg. — Les murs du temple sont tapissés de drapeaux conquis sur les Turcs, les Persans, les Suédois, etc.

Digitized by Google

Catherine deux vient près de Pierre qui veille,
Lui montre de Tchesmé les étendards sanglants :
« C'est bien ! du sang des Turcs la couleur est vermeille. »
Dit le vieux tsar froissant les drapeaux musulmans...

Puis il va visiter la vieille citadelle :
Il s'incline pensif sur le rempart du nord
Et regarde le fleuve et la ville qui dort...

Dans l'ombre de la nuit l'œil d'une sentinelle
A vu passer parfois, le front pâle, rêveur,
Et d'un pas grave et lent, le fantôme-empereur.

X.

LE DÉPART.

A Madame Marie Ch.....

L'hiver soulève enfin sa barrière de glace ;
Au navire captif les flots se sont ouverts ;
Bientôt, la flamme au cœur, il franchira l'espace,
Il salûra bientôt des horizons plus verts!

Tandis que nous suivrons sa fugitive trace
De loin, — vous, vous fuirez vers un autre univers,
Vous, vous irez, suivant vos instincts les plus chers,
Au foyer liégeois reprendre votre place...

Là, vous retrouverez printemps, joie et bonheur ;
Et bien que vous laissiez ici de votre cœur
La plus chère moitié, vous l'oublirez, madame,

Parfois, en revoyant le soleil radieux,
La verdure, les fleurs, et, ce qui vaut bien mieux,
Les yeux bleus d'un enfant, ce soleil de votre âme!

Digitized by Google

CHANTS DU NORD.

I.

LE RUISSEAU.

CHANT FINLANDAIS.

La jeune fille était assise sur la rive :
Elle baignait ses pieds mignons dans le ruisseau ;
Un oiseau qui passait dit, d'une voix plaintive :
— « Prends garde, jeune fille, et ne trouble pas l'eau,
Car on ne verra plus le ciel qui s'y reflète ! »
La jeune fille alors, qui, rêveuse et distraite,
Effeuillait dans les flots de virginales fleurs,
Éleva vers l'oiseau ses yeux baignés de pleurs :
— « Ah ! ne t'afflige pas de voir le flot limpide
Se troubler, car bientôt il redeviendra pur !
Mais lorsque tu m'as vue, innocente et timide,
Ici, près d'un jeune homme, assise un soir obscur,
Pourquoi ne pas lui dire : — « Ah ! prends garde, cruel !
« Crains de troubler le cœur de cette enfant candide,
« Car une fois terni, ce flot clair et limpide
« Ne reflétera plus jamais l'azur du ciel !... »

II.

L'AMOUR,

CHANSON DU NORD.

« Je t'avais prévenue, enfant, contre l'amour !
Je t'avais bien prédit qu'il te prendrait un jour ! »

Digitized by Google

Ainsi dit à sa fille une mère en colère.
La fille lui répond : — « Pardonne-moi, ma mère!
J'ai suivi tes conseils, j'ai tâché de le fuir ;
Mais il me poursuivait partout, dans ma demeure ;
Avec le beau soleil, il entrait à toute heure.
Si je sortais d'ici, j'entendais son soupir
Dans le souffle léger du zéphyr qui s'éveille,
Et si, pour me mieux mettre à l'abri du trompeur,
Je fermais à la fois et les yeux et l'oreille,
Le traître se glissait jusqu'au fond de mon cœur! »

Léon Wocquier.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

CHANTS DE VINGT ANS,

POÉSIES,

Par JULES DE FRAENE.

Chants de Vingt ans ! Que de fraîcheur et que de séve, de grâce et d'harmonie, de hardiesse et d'abandon, d'élans et de couleur, que d'originalité même nous promet ce titre ! *Chants de Vingt ans !* Le poëte de vingt ans n'a-t-il pas tout cela ? Il a vingt ans, et, de plus, il est poëte.

M. Jules de Fraene a vingt ans, mais il n'est pas poëte ; ou, du moins, voulons-nous dire, ses *Chants de Vingt ans* ne sont pas de la poésie. Son titre modeste à la fois et naïf nous avait trompé.

Vous êtes en vérité bien exigeant ! nous répondra-t-on. Attendiez-vous tant de ce petit livre et d'un si jeune âge ? Les poëtes ont-ils tous chanté à vingt ans comme Lamartine ou Chénier, Musset ou Moreau, Hugo, Deschamps, Barbier ? Et prétendiez-vous que M. Jules de Fraene en fît de même ? Eh bien ! soit : nous sommes charmés de ne voir dans les *Chants de Vingt ans* qu'un appel à l'indulgence au lieu d'une promesse, et nous serons indulgent.

Nous serons indulgent, mais nous ne flatterons point M. de Fraene. On l'a déjà

Digitized by Google

beaucoup loué, et c'est là un grand tort. M. de Fraene ne serait-il pas entouré d'amis dangereux? nous le craignons : ou, ces amis n'entendent-ils pas grand'chose à la poésie? nous aimons mieux le croire.

Il est temps, hâtons-nous de le dire, d'appeler sur les essais de nos jeunes littérateurs la sévère impartialité de la presse trop prompte, hélas! à leur prodiguer son encens. La presse a une mission à remplir : la mission de diriger la génération nouvelle qui s'élève. En se montrant plus avare de sa louange et moins sobre de sa critique, en faisant hardiment le sacrifice de ses passions et de ses faiblesses nationales, la presse, loin d'attiédir leur zèle et d'abattre leur émulation, rendrait nos écrivains plus sévères envers eux-mêmes, formerait leur goût, épurerait leur langue : rôle éminemment utile, éminemment sage, dont personne n'ose pourtant assumer le poids et l'autorité, dont s'alarme la courtoisie coupable du journalisme le plus intelligent et le plus sérieux. Allons! messieurs les Philintes, nos honorables collègues! Allons! messieurs les satisfaits! Trêve de vos perfides galanteries; trêve de vos feuilletons complimenteurs, de vos réclames sucrées et de vos camaraderies hypocrites. Guerre aux mauvais vers, guerre à la mauvaise prose! Nulle pitié pour nos amis... si nos amis font de méchants livres. C'est justice, d'ailleurs, c'est nécessité. L'amour-propre, l'intérêt du pays l'exigent. Il se peut que les auteurs belges soient fort susceptibles, mais il ne faut point que leurs lecteurs indigènes passent pour trop complaisants.

Eh! voyons, après tout, et soyons de bon compte. La critique n'a point respecté nos grands maîtres, les Corneille et les Racine, les La Fontaine, les Despréaux, les Molière, les Voltaire, les Chateaubriand, les Lamartine, les Hugo, les Soumet et tant d'autres qui écrivaient leur langue; et, cette même critique s'inclinerait humblement devant tels des nôtres qui n'écrivent pas la leur, et qui, certes, n'ont pas la prétention d'être des Poquelin ou des Arouet! M. Louis Schoonen, par exemple, le poëte adulé, admiré et prôné, M. Louis Schoonen ne se consolerait-il pas bien vite, je vous le demande, d'une bénigne satire à l'adresse de ses *Gloires* ou de son *Parc,* en se rappelant que le divin Homère lui-même dormait quelquefois, et que Racine, divin comme lui, n'écrivit *Andromaque* qu'après *Alexandre?*

Mais c'est de M. de Fraene qu'il s'agit aujourd'hui; parlons de M. de Fraene. Son livre n'est pas si gros que nous ne puissions en passer chaque page en revue. Une *Invocation,* un *Chrétien mourant,* un *Pécheur mourant,* un *A toi,* une *Prière,* un *Jeune Malade,* composent presque entièrement le volume que nous avons sous les yeux. Ces différents titres, que nous citons avec intention, attestent déjà suffisamment que l'auteur a été entraîné à l'imitation.

Digitized by Google

Nous ne lui dirons point, quoique médiocrement satisfait de ses vers :

Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles;

mais nous l'engagerons fort à se maintenir plus soi tout en imitant. M. de Lamartine, il est aisé de le voir, est le poëte favori de M. de Fraene; nul doute qu'il n'ait, avant de se mettre à l'œuvre, religieusement lu et relu les *Harmonies* du grand poëte dont il s'est attaché à reproduire et le rhythme et la forme. De là l'imitation patente, de là la froideur et le décousu, l'absence complète d'inspiration, de couleur, d'individualité, de tout ce qui charme et intéresse dans un poëte de vingt ans, alors même qu'il est inégal ou incorrect.

L'idée poétique, à défaut du vers (qu'on nous pardonne la plaisanterie), est, chez M. de Fraene, toute catholique : aussi ne sommes-nous pas surpris de ce qu'il a pris le chantre des *Harmonies* pour modèle. Nous ne l'en blâmons nullement: nous voudrions seulement, nous l'avons dit, qu'il imitât de toute autre façon. Mais commençons par citer.

Toi qui, *d'un vain passé* confondant les oracles,
Chantas l'hymne d'espoir de l'homme racheté,
Et, du haut du Calvaire, *étalas* les miracles
D'un avenir de vérité!

Je t'implore aujourd'hui dans mon pieux délire,
O muse de Sion. . . . . .

D'un vain passé : vain, expression impropre : *étalas,* impropre et, de plus, fort triviale.

De mon néant rompant la chaine,
Jéhovah m'a jeté dans la nature humaine :

De mon néant rompant la chaine, expression fausse : le néant n'est rien et n'a rien par la raison qu'il est le néant; on ne peut donc pas dire : *la chaine du néant.*

Jéhovah m'a jeté dans la nature humaine.

Jeté : également impropre, — vers vulgaire.

Le vent qui répand dans la plaine
De longs gémissements confus,
Que dit-il *de sa froide haleine*
Aux chênes *par elle* abattus?

Digitized by Google

Le vent qui dit de sa froide haleine aux chênes par elle abattus : image étrange, langage extrêmement obscur.

Mon Dieu, pardonne mon blasphème,
Si mon cœur chercha loin de toi
Ce feu pur, ce bonheur suprême
Qu'aujourd'hui je sens vivre en moi!
Mais ton nom que ma lyre adore,
Et le regret qui me dévore
De *ce* temps loin de toi passé,
Et *ce* cantique qui s'élance
Au Dieu qu'a servi mon enfance,
Ces transports ont tout effacé!...

Cette série de démonstratifs rend la phrase lourde et obscure. Et, d'ailleurs, l'auteur n'a encore parlé d'aucun temps, d'aucun cantique, d'aucuns transports. De quel temps, de quel cantique, de quels transports s'agit-il ?

Descends donc, et viens *à mon âme,*
O muse qu'invoquent mes chants,
En l'honneur du Dieu qui m'enflamme
Dicter d'harmonieux accents!

On ne dit pas *dicter* des chants à une *âme.*

D'une foule en délire
Devant les mille cris,
O Dieu de ma jeunesse et le Dieu de ma lyre,
Je chanterais encor ton saint nom qui m'inspire,
Debout sur le dernier débris!...

D'une foule en délire devant les mille cris: inversion de mauvais goût.

Nous trouvons également dans *le Chrétien mourant* certaines bizarreries de style que l'auteur prend sans doute pour de la hardiesse et que repoussent le goût et la langue. C'est, par exemple, son *âme* qui *entend* murmurer une voix, ou l'impie dont les pas *foulent l'éternité.* Joignez à cela que M. de Fraene n'est pas toujours clair — il s'en faut de beaucoup. Ainsi, après avoir décrit la mort du chrétien, l'auteur dit :

Alors un Séraphin, *balancé sur ses ailes,*
Sur *sa* couche descend des voûtes éternelles,
Et de *son* sceptre d'or le *frappe* avec *douceur.*

De ces deux pronoms qui se touchent, l'un se rapporte au Séraphin, l'autre au

Digitized by Google

Chrétien. En outre, c'est *se balançant* qu'il faudrait dire pour rendre l'idée de l'auteur, au lieu de *balancé*.

Passons au chant III^e^, *A toi*.

Vois-tu *la* feuille séchée
Qu'emporte au loin l'aquilon,
Et qui, des bois arrachée,
S'en va *joncher* le vallon?

Joncher implique la quantité, le nombre : *une* feuille *jonche* n'a jamais été français. Millevoye a bien pu dire :

L'automne avait jonché la terre,

ce qui est bien différent. M. de Fraene le comprendra aisément, en raison de l'idée collective renfermée dans le mot *automne*. Millevoye a encore dit :

Fleur charmante et solitaire,
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.

Ce qui est encore bien différent. — Continuons.

Triste, j'incline la tête,
Même à tes côtés assis.

Ce *même* est d'un prosaïque inouï.

Nous verrons, au vent d'automne,
Pâlir tes fraîches couleurs,
Et pencher, sous sa couronne,
Ton front mouillé de mes pleurs !

A ce penser qui m'oppresse
Ont répondu tes soupirs,
Puis une ombre de tristesse
Traverse aussi tes plaisirs !

Puis, aussi, double cheville : *traverse,* mot impropre.

Sous les fleurs de la tendresse,
Coulons nos jours sans remord ;
Endormis dans notre ivresse,
Bravons le Temps et la Mort !

Digitized by Google

Et qu'un jour, loin de ces plages,
Puissent l'amante et l'amant
Vers de plus heureux rivages
S'envoler en souriant !

Les fleurs de la tendresse n'est guère reçu.

Ici l'auteur aurait parfaitement pu s'arrêter : son idée était, sinon poétiquement, du moins complétement rendue, complétement comprise : il la délaye dans les vers suivants :

Et du Dieu qui les rappelle
Retourner au doux séjour,
Ainsi qu'un couple fidèle,
Sur les ailes de l'amour !....

Ajoutez à cela que *sur les ailes de l'amour* est passablement banal.

Non, M. de Fraene n'est pas heureux dans l'imitation. Nous craignons que les sympathies du jeune auteur ne finissent par le gâter tout à fait. Voyez. Il rappelle sans cesse, et cela dans des vers très-faibles, par certains mots textuellement reproduits, des choses exquises des meilleurs poëtes. Il n'est pas jusqu'à ses titres eux-mêmes qui ne subissent cette fatalité de l'imitation et de l'entraînement. N'est-on pas tenté, par exemple, de relire *le Chrétien mourant* de Lamartine ou *le Jeune malade* d'André Chénier en voyant des titres identiques figurer à la table des *Chants de vingt ans?* Et la comparaison ne devient-elle pas accablante pour M. de Fraene?

Lisez *les Cloches de Novembre*. Le premier vers en rappelle inévitablement un de la délicieuse élégie de Millevoye :

L'automne a dépouillé le bosquet sans mystère.

Il en est de même de bien d'autres vers.

Les Cloches de Novembre laissent beaucoup à désirer. Nous n'en aimons point *les sons éperdus* ni *la bouche mourante qui jette les derniers adieux*.

La pièce *Que chantes-tu, petit oiseau?* n'est pas meilleure.

Petit oiseau de *ce* bocage,
Si plein d'ardeur à ton réveil,
Que chantes-tu sous le feuillage
Quand l'aube annonce le soleil ?

Ce bocage : quel bocage? *si plein d'ardeur :* cheville, expression fausse et outrée.

Digitized by Google

Caché dans ton nid *tutélaire,*
Petit oiseau, *chantre* des bois,
Que *veut* ton hymne *solitaire?*
Quelle muse inspire ta voix?

Veut, mot impropre. L'idée de la *muse* qui *inspire* l'oiseau est assez bouffonne, tout au moins puérile.

Je dirais : Tu pleures ta mère
Que ne retrouvent plus tes yeux ;
Mais non, ta voix n'est point amère,
Et ton cantique est si joyeux !

Que dis-je? il n'est point d'amertume
Qui vienne empoisonner tes jours,
Et le chagrin qui *nous* consume
Ne peut en altérer le cours.

Mais je vois l'astre qui rayonne
Entre les branches de l'ormeau ;
Est-ce sa clarté qui *t'étonne?*
Que chantes-tu, petit oiseau?

Petit oiseau de *ce* bocage,
Qui *redis* des sons si touchants,
Viens-tu, caché sous le feuillage,
A ma prière unir tes chants?...

Oui, ta voix *sublime* et *sonore*
Veut louer celui que je sers ;
Celui qu'ici-bas tout implore
Attend aussi tes doux concerts !

Oui, tu mêles ta voix si pure
Aux ravissements de mon cœur ;
Tu chantes avec la nature,
Petit oiseau, pour le Seigneur !....

Je dirais, prosaïque. *Que dis-je* n'est amené par aucune transition. *Nous* ne se rapporte à aucun sujet ; *mais,* remplissage ; *t'étonne,* impropre ; *redis,* impropre ; *oui,* remplissage ; *sublime* et *sonore,* impropre, grotesque. *Oui,* autre remplissage.

Vient *l'Ange des malheureux.*

Digitized by Google

Il visita la couche
Où, seul, je soupirais,
Et surprit sur ma bouche
Le nom que je pleurais.

« Toi *qu'attend* la misère,
Séraphin radieux,
Non, je n'ai plus de père;
L'as-tu vu dans les cieux?

Peut-être sa tendresse,
Se révélant à toi,
Pour calmer ma *détresse*
Te guide ainsi vers moi!

Attend, impropre; *non,* cheville; *détresse,* impropre.

Pendant que je soupire,
Mon regard *abattu*
Contemple ton sourire....
Réponds! que me veux-tu?

Abattu, faux; un regard *abattu* ne *contemple* pas.
Le Pécheur mourant offre encore un plus grand nombre d'incorrections.

J'ai vu, la joie au front, *le souris sur la bouche*...

Le souris sur la bouche — mauvais vers d'idylle.

Nous sommes l'exilé qui, debout sur *la* plage...

Quelle plage?

Mais si, loin du Seigneur, sur l'océan du monde,
Tu laisses ton esquif, flottant au gré de l'onde,
Se heurter à l'écueil qui *se cache* à tes pas,
Alors, de ton orgueil déplorable victime,
Engloutie à jamais par le profond abîme,
Ce soleil *sans déclin* tu ne le verras pas!

L'écueil qui *se cache* est détestable; le soleil *sans déclin* ne l'est pas moins; *alors,* remplissage.

Malheur à toi, malheur! si, blasphémant ton père,
Tu provoques *sur toi le bras de sa colère,*

Digitized by Google

Et dédaignes ses dons et ses divins bienfaits;
Malheur! le même Dieu qui *sauve et récompense*
Saura bien mesurer ta peine à ton offense
Et ton supplice à tes forfaits!

Tu provoques sur toi le bras de sa colère, quoique hardi en apparence, est d'un prosaïque achevé. *Le bras de sa colère* ressemble fort peu à *la vengeance à la main* de Corneille. Voilà une image vraie et belle! Le Dieu qui *sauve et récompense: récompense* est d'une faiblesse extrême après *sauve.*

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps aux défauts sans nombre dont fourmille cette pièce. *Une lyre de flamme, — un orgueil qui embrase, — des séraphins audacieux, — l'aspect d'un Dieu mourant qui perce et tourmente* (littéral), *le pécheur qui songe aux jours passés et bondit de terreur, — les crimes du pécheur qui, comme des tourbillons que chasse la tempête, se pressent sur sa tête et le déchirent avec fureur* (littéral);—*l'ange infernal qui ricane sa proie* (ange infernal n'est guère catholique, M. de Fraene!) *et dont les* DEUX *regards brillent à son chevet,*—tout cela nous mènerait trop loin. Pour donner au lecteur une idée complète du style de la pièce, nous citerons intégralement les quatre dernières strophes.

« Viens! lui dit *en riant* le *prince des ténèbres,*
Aux concerts des damnés mêler tes chants funèbres!
Ne tremble pas; je t'aime et je veille sur toi!
Devant *le juste Dieu* de qui tu reçus l'être,
Encore un court instant et tu dois comparaître;
Je viens *chercher* ton âme; *allons!* meurs et suis-moi! »

L'*infortuné* pécheur pousse un cri lamentable :
« O terre, engloutis-moi! Que tout ton poids m'accable!...
Je vis!... ma voix en vain *réclame* le néant!...
Je vis!... l'éternité n'était point un fantôme!...
Tu triomphes, *cruel!*... Je vois ton *noir* royaume
Sous mes pas s'entr'ouvrir *ardent!*...

« O Dieu! qu'ai-je aperçu?... Dieu! quelle ombre *homicide*
S'avance lentement?... *Retire-toi,* perfide!
Rentre dans les enfers!...
Quoi! de tous mes forfaits le fidèle complice,
Malheureux comme moi, tu ris de mon supplice,
Et ta main, qui de fleurs couronnait mon calice,
Aujourd'hui m'apporte des fers!..... »

Digitized by Google

Il a senti les nœuds d'une brûlante chaîne;
Un bras *plus fort que lui* le soulève et l'entraîne
Malgré ses cris et sa terreur;
Pendant qu'il lutte encor contre son adversaire,
Satan victorieux, l'arrachant à la terre,
Le porte tout tremblant aux pieds du Dieu vengeur!

Il y aurait trop à dire—bornons-nous à souligner : les italiques en disent assez. Ce n'est pas tout. Nous avons encore *le Jeune malade*.

« *Quoique* souffrant, au déclin de l'automne,
Je veux revoir les lieux jadis *si pleins d'appas,*
Les arbres dépouillés, les bosquets sans couronne
Où tant de fois s'égarèrent mes pas!

. . . . . .

Vois-tu ce tertre et plus loin ce vieux chêne?
Mon père s'assit là.... *sous ses* rameaux touffus.
« J'*y* reviendrai, » dit-il, « à la saison prochaine... »
L'ombrage et lui *sont pourtant* disparus!...

La fièvre en vain *circule* dans mes veines;
Je veux revoir encor le retour du zéphyr,
Et te cueillir des fleurs, et courir dans ces plaines!...
A dix-huit ans je ne dois point mourir!

Sous l'horizon vois le soleil qui *tombe*
Pour la dernière fois saluer ces coteaux;
Un instant, comme lui, ma jeunesse succombe,
Mais, comme lui, j'attends des jours plus beaux! »

Peut-on imaginer rien de si plat que le *quoique* souffrant, surtout au commencement d'une strophe, ainsi que le *si pleins d'appas*? A-t-on jamais dit : Les *appas* d'un lieu? Le soleil qui *tombe saluer* les coteaux, est impardonnable.

Les chants XI[e] et XII[e], le XI[e] en particulier, sont d'un faible extrême; nous ferons grâce au lecteur de l'analyse.

Le chant VII[e] est le seul qui nous paraisse écrit dans un style correct et simple, à un mot impropre et une cheville près. Nous citons ce morceau le dernier pour nous réconcilier avec l'auteur. Il règne dans l'ensemble de la pièce une sorte de mélancolie gracieuse que nous sommes heureux de louer.

Digitized by Google

Le Chant du prisonnier.

(Imité de l'italien.)

Fils joyeux du printemps, zéphyrs de ma patrie,
En ces lieux de douleur venez me rafraîchir ;
Venez dans les prisons où, loin de l'Italie,
Pauvre captif, je vais mourir !

Ah ! que de fois le vœu de mon âme attendrie
Appela ce printemps que je vois revenir !
Il revient !.. mais ses fleurs n'apportent point la vie
Au prisonnier qui va mourir !

Des frimas éternels glacent ici les plaines,
Et la nature en deuil ne saurait rajeunir,
Ni réchauffer le sang refroidi dans les veines
Du prisonnier qui va mourir !

Que de traits dans mon âme *enfonça* la souffrance !
Hélas ! combien encor me faudra-t-il gémir,
Si bientôt tu ne viens, *jour de la délivrance,*
Défendre au captif de mourir !

Heureux jour que j'attends, viens finir ma misère !
Dans ces obscurs cachots assez j'ai dû languir ;
Que je m'élance enfin dans les bras de ma mère !
Là du moins je pourrai mourir !...

Mais où suis-je ? je vois mes espérances vaines
Comme un songe menteur m'apparaître et s'enfuir ;
Belle Italie, adieu !... je reste dans les chaînes,
Et le prisonnier va mourir !...

Et maintenant que M. de Fraene ne se décourage point. Il est jeune ; — ses *Chants de vingt ans* le témoignent assez ; — qu'il ne se hâte pas d'écrire, mais qu'il laisse à sa pensée le temps de mûrir et se montre sévère pour sa forme. Il a le tour du vers assez facile, la rime généralement bonne, et le sentiment élevé. Il fera mieux sans doute, — il fera bien peut-être.

E. P.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Le calme règne dans les parages dramatiques, et sauf quelques petits coups de vent peu redoutables, nous n'avons pas à raconter les tempêtes et les bourrasques qui ont signalé les débuts de 1849. Faut-il s'en applaudir? — Nous le verrons tantôt.

Constatons d'abord le succès des rentrées. L'opéra a conservé MM. Octave et Vialette; apprécié dès ses débuts par la partie *artiste* du public, M. Octave a eu un peu plus de peine pour se faire applaudir par les amateurs du genre criard et hurleur, gens très-indifférents à l'endroit de la correction, du style, du goût et du sentiment : aujourd'hui les sympathies générales sont acquises à M. Octave, nous n'en voulons d'autre preuve que les bravos qui ont salué sa rentrée. M. Vialette n'a rencontré aucune opposition : c'était justice. Chez M. Vialette la somme des qualités l'emporte sur celle des défauts, — et ce n'est pas peu dire, car si tous ses défauts ne sont pas énormes, il en est un qui compte gros : nous voulons parler de la justesse d'intonation. Rien de plus irrégulier, de plus capricieux que le chant de M. Vialette; à une phrase dite avec sentiment et de cette voix timbrée et puissante que plus d'une grande basse lui envierait, succède un air entier chanté mollement, avec l'inexpérience d'un écolier, l'entêtement d'un sourd qui n'entend ni sa voix, ni l'orchestre. Nous savons bien que la peur, l'horrible peur, est surtout cause de ces malencontreux accidents; mais M. Vialette doit comprendre qu'en présence de la bienveillance extrême du public à son égard, cette excuse ne sera bientôt plus admissible.

A un degré inférieur de l'échelle lyrique nous avons vu reparaître MM. Fromant et Girardot, qui se partagent l'emploi des petits ténors excessivement légers et comiques : tous deux peuvent rendre des services au répertoire, si toutefois on tient bien compte de leurs aptitudes vocales dans la distribution des rôles.

Les débutants dans l'opéra sont MM. Bouché, Aujac, Martin et Prilleux. M. Bouché a fait trois debuts pour se conformer à l'usage, car le public connaissait depuis deux ans l'artiste qu'il avait applaudi dans *Marcel* et dans *Bertram* : succès incontesté. M. Aujac n'a pas été aussi heureux. Convenable dans *les Mousquetaires*, médiocre dans *la Sirène*, lourd et terne dans *la Dame Blanche*, M. Aujac a eu la rare modestie de comprendre que l'heure d'aborder les premiers ténors d'opéra-comique n'a pas encore sonné pour lui, et le public, qui s'était montré sévère pour le chef d'emploi, n'a eu que des bravos pour le second ténor. Dans cet emploi, M. Aujac est une acquisition précieuse pour notre théâtre, et il pourra, en mainte

Digitized by Google

occasion, doubler avec succès M. Bérou, le ténor qui lui succédera comme titulaire. En attendant l'engagement et l'arrivée de cet artiste encore inconnu, M. Anthiome tiendra l'*intérim*.

En succédant à M. Diguet de lamentable mémoire, M. Martin n'avait pas d'héritage bien lourd à supporter. M. Diguet n'avait pas plus de talent que de voix; M. Martin est mieux doué, et si son habileté comme chanteur n'est pas des plus remarquables, on peut du moins louer sa belle voix, une intelligence musicale et un instinct dramatique qui feront patiemment attendre ses progrès dans l'art du chant. M. Prilleux, que nous retrouverons dans la comédie et le vaudeville, s'est fait applaudir dans les rôles de *Ricquier, Laruette*, etc., qu'il doit tenir dans l'opéra-comique; c'est un comédien expérimenté, qui a tenu en province l'emploi des basses comiques, et qui présente sous ce rapport des garanties musicales assez rares chez les *Vizentini* et les *Ricquier* modernes. A propos de basses comiques, nous oublions M. Hanoé qui, après avoir fait afficher audacieusement *le Chalet*, pour son premier début, a renoncé à paraître, et, moins confiant dans ses forces, se retire pour faire place à M. Borsary, une de nos grosses et vieilles connaissances.

Après les succès de Mlle Caroline Prévost, on comprendra que nous n'étions pas sans inquiétudes sur le sort de la chanteuse appelée à la remplacer. Le nom de Mme Cabel nous rendit un peu d'espoir; nous savions déjà que les salons de Paris n'avaient que des bravos et des bouquets pour la jeune et jolie pensionnaire de l'Opéra-comique; nous savions que les petites jalousies, les brigues, les coteries, l'avaient seules empêchée de briller sur cette scène au rang que lui assignait son talent spirituel et gracieux; mais ce que nous n'osions prévoir, c'est la spontanéité, l'éclat de son triomphe sur notre théâtre, tout plein encore de la charmante image de sa devancière. La voix de Mme Cabel est fraîche, sympathique, d'une rare étendue, surtout dans les registres élevés; cette voix, sans avoir beaucoup de volume ni d'éclat, porte bien et loin, et une diction nette et correcte ajoute encore à cette qualité si précieuse dans un vaisseau aussi vaste que la salle de la Monnaie.

Comme chanteuse, Mme Cabel appartient à cette école mixte, en quelque sorte, qui sait être à la fois brillante et spirituelle, habile et intelligente, à cette école qui ne sacrifie jamais la grâce et le bon goût à l'exagération vocale, à cette école dont Jenny Colon a été, pour nous, le premier et le dernier modèle. A côté d'une vocalise hardie, d'un trille scintillant, vous applaudirez chez Mme Cabel l'élégance de la phrase musicale et le sentiment profond de l'accent dramatique; vous applaudirez enfin, car je ne vous crois pas indifférents à cette qualité, vous applaudirez le caractère fin et distingué d'une beauté toute gracieuse et spirituelle.

Le rôle de Fidès du *Prophète* et la nécessité de recourir, dans la pénurie du répertoire français, à quelques traductions italiennes, ont amené l'administration nouvelle à augmenter son personnel de chanteuses — d'un contralto, chargé en outre des rôles créés en dernier lieu par Mme Stolz, et nous avons vu débuter Mme Wideman dans *Sémiramis, la Favorite* et *Charles VI*.

Les grands succès de Mme Wideman en province sont justifiés par une voix magnifique dans les cordes graves, une intelligence remarquable, l'entente des grands effets dramatiques, une allure mâle et cavalière dans les rôles travestis. Les défauts que nous pouvons constater dès à présent sont : une certaine lourdeur dans l'accentuation et le débit, une tendance à ralentir les mouvements un peu pressés, et parfois l'abus des éclats de voix pour enlever les mauvais applaudissements du mauvais public. La franchise que nous avons toujours apportée dans l'appréciation du talent de Mlle Julien nous oblige pour ainsi dire à précipiter notre jugement sur Mme Wideman; l'avenir nous apprendra ce que nous devons modifier dans nos éloges et nos reproches.

La véritable héritière de l'emploi de Mlle Julien est Mlle Lacombe, dont le premier début dans les *Falcon* a décidé l'admission d'une manière non équivoque. Si la voix de la débutante n'a pas toutes les brillantes qualités de la voix de Mlle Julien, elle a souvent plus de mordant et d'accent sympathique : là s'arrêtent toutes les comparaisons que l'on peut faire entre les deux chanteuses : sous le rapport de l'intelligence, de l'étude profonde du caractère, de l'expression dramatique, Mlle Lacombe nous a montré une *Valentine* que nous avions oubliée depuis le départ de Mme Treilhet-Nathan. Nous ne doutons pas que ses derniers débuts ne soient accueillis avec la même faveur que le premier.

En attendant l'arrivée de Mme Nilbo, seconde chanteuse et première Dugazon, Mlle Livry s'est emparée de quelques rôles de ce dernier emploi avec quelque succès. Mlle Livry ne peut manquer de réussir si elle se tient en garde contre un défaut commun à beaucoup de Dugazons, le désir de chanter en grande chanteuse, partout et toujours : il est des rôles où la finesse et la légèreté de la diction feront toujours plus d'effet que les accents passionnés et dramatiques; une véritable Dugazon chante des couplets et non des airs.

Digitized by Google

Il est tacitement convenu depuis longtemps entre les parties intéressées — le public et les directeurs — que la tragédie et la grande comédie de Molière, Regnard, Marivaux, Beaumarchais, ne doivent compter dans le programme d'avénement que comme des promesses à réaliser en des temps meilleurs. Nous ne devons donc pas nous montrer sévères sur ce point; mais ce que l'on peut exiger d'une troupe dramatique, c'est un ensemble capable d'interpréter convenablement quelques-unes des œuvres que le Théâtre-Français, l'Odéon, le Théâtre-Historique signalent à l'attention publique; ce que l'on doit exiger, c'est une phalange comique où brillent quelques lueurs de ce feu qui anime joyeusement les Arnal, les Levassor, les Ravel, les Déjazet. Ces conditions sont-elles remplies par la troupe qui débute en ce moment sous nos yeux? Nous ne le pensons pas, et quelques mots suffiront pour le démontrer.

M. Tony a précisément les qualités qui pourraient convenir au genre que le Théâtre ne peut plus aborder. La comédie légère ou le drame brûlant le trouveront lourd, froid et compassé. Malgré tout le talent que nous ne voulons pas lui contester, M. Tony sera ou inutile à l'administration, ou compromettant pour les créations qui lui seront confiées. Nous sommes plus sûr des succès qui attendent M. Aubrée, le jeune premier rôle. Ses débuts ont révélé des qualités précieuses : le physique de l'emploi, un sourire franc, de la chaleur, du naturel et de l'expérience, de la rondeur et du brillant.

Nous étions depuis si longtemps privés d'un pensionnaire si heureux, que nous ne songerons à entamer le chapitre des critiques que plus tard : nous avons trop à dire sous ce rapport à M. Léon, à ceux qui l'ont engagé et à ceux qui l'ont admis. Nous aurions accepté sans déplaisir M. Léon comme second amoureux dans toute la valeur modeste de ce mot *second*, si la réalité ne venait malheureusement nous détromper sur ce point. En effet, M. Tony ne jouant pas dans le vaudeville, et M. Aubrée jouant très-peu dans la comédie, M. Léon devient naturellement *premier au besoin* dans ce dernier genre, et jeune premier — absolu — dans le vaudeville. Rappelez-vous maintenant l'élégance douteuse de M. Léon, son bredouillement dramatique, et voyez si nous avons tort de protester contre l'admission d'un artiste qui, pour être un excellent camarade et un bon garçon, n'en a pas moins le double malheur d'être fort triste dans les rôles comiques et très-plaisant dans les rôles sérieux. MM. Fromant, Nehr et Rey se partagent les rôles indignes de M. Léon. Puissent-ils en prendre beaucoup!

M. Karl est un comique saltimbanque qu'il faut renvoyer à Meaux ou à Lagny. Quant à M. Borsat — le père noble — il serait un *double* excellent, mais comme chef d'emploi il est d'une insuffisance extrême. M. Prilleux sera utile au vaudeville comme à l'opéra-comique.

Est-il besoin de constater les bravos qui ont accueilli la rentrée de MM. Baron et Bouchez? Ce sont de ces artistes dont on aime jusqu'aux défauts et qui ont acquis droit de bourgeoisie parmi nous.

En apprenant le départ de M. Vernier, le comédien chaleureux et incisif, nous avons poussé un *hélas!* tout gros de regrets et d'inquiétudes. A quels excès d'exclamations nous serions-nous livré, bon Dieu! si nous avions pu prévoir l'étrange compensation que nous ménageaient le ciel et les agents dramatiques! M. Fournier est un vieux comédien qui a conquis légitimement, nous aimons à le croire, la réputation qu'il s'est faite en province. Aujourd'hui, et tel qu'il se présente à nous, M. Fournier n'a pas même les qualités que l'expérience laisse aux artistes les plus usés. Sans verve, sans chaleur et sans voix, monotone, débitant ces délicieux monologues d'Arnal et de Ravel avec tout le talent d'un amateur de deuxième force, M. Fournier sera fatal à toutes les créations qu'il abordera : on aura beau lui adjoindre un jeune comique, il n'en revendiquera pas moins quelques rôles, et, nous le disons nettement, dans notre pensée rôles et pièces seront perdus du même coup.

Mme Duprat n'a fait que paraître, elle n'était déjà plus possible... sur notre Théâtre. Quand on a l'âge et l'embonpoint exubérant de Mme Duprat, on renonce aux premiers rôles, surtout à côté d'une mère noble comme Mme Doligny. Le public, qui s'était montré assez hostile à Mme Duprat, a favorablement accueilli Mlle Garrique (jeune premier rôle). Est-ce une erreur qui nous abuse? mais Mlle Garrique, à côté de quelques qualités qui annoncent des études plus sérieuses que fructueuses, nous a paru fausse, guindée et maniérée. Est-ce donc dans un rêve que nous avons entendu une voix aiguë et une diction monotone, que nous avons vu un geste automatique et saccadé? Nous ne savons, mais nous attendons encore l'heure qui doit dissiper nos tristes et fâcheuses illusions.

Après Mlle Corès, — ce talent fin et gracieux, — que nous avons le bonheur de conserver, vient se placer Mlle Julie Halbleib, jeune ingénuité dont on ne réclame pas les débuts, probablement pour ne pas être obligé de la faire tomber. Dieu nous garde d'être moins galant que le public! C'est ainsi que nous imiterons son abstention prudente devant Mme Bondois, qui nous paraît capable de jouer avec talent, mais sans

Digitized by Google

trop de gaieté, Richelieu, Létorières, Lauzun, Gentil-Bernard, et deux ou trois autres rôles à hauts-de-chausse et à couplets égrillards. Si c'est là tout ce que veut l'administration, l'acquisition est assez bonne; mais que répondrons-nous quand le public nous dira : Et après?

Quand nous aurons ajouté aux noms qui précèdent celui de la bonne Mme Luguet et celui de Mlle Marty, quand nous aurons enregistré la chute de Mlle Verteuil, soubrette lourde et triviale, nous aurons terminé la revue rapide de nos vétérans excellents ou médiocres, et de nos recrues bonnes ou mauvaises.

Un mot en finissant. Sauf quelques exceptions, le public de la Monnaie a apporté une juste et nécessaire sévérité dans ses jugements, et nous devons reconnaître que l'administration a mis le plus louable empressement à réparer les erreurs dont elle est la première victime.

Nous regrettons que les choses ne se soient pas passées de même aux Galeries. L'intérêt des débuts de l'opéra éloigne du vaudeville ceux qui ont le courage de manifester hautement leur opinion, et les débuts s'accomplissent devant une vingtaine de personnes presque toutes étrangères au public habituel. Il n'y avait qu'un moyen de combattre l'indifférence des abonnés, c'était d'ajourner ces épreuves à l'époque des vacances de l'opéra. Quels que soient les inconvénients que soulèverait cette réforme, l'administration y gagnerait au moins un personnel capable de fixer la foule dans un théâtre d'où nous craignons bien qu'elle ne s'éloigne en voyant les tristes personnages qui ont la prétention de l'amuser.

Mai 1850.

Le retard qu'a éprouvé la publication de cette livraison nous permet d'y joindre le bulletin d'une partie du mois de juin; il ne sera pas long. Mme Duprat a voulu se renfermer dans les *grands rôles marqués*, la sévérité du public l'y a suivie, et nous craignons fort pour sa troisième épreuve. Mme Nilho est impossible, comme femme, comme voix, comme talent; c'est une triste médiocrité, quand elle n'atteint pas une nullité déplorable. Mme Muller est une excellente mère dugazon et Mlle Beauchêne fera très-bien notre affaire comme jeune *seconde* dugazon; l'affiche nous l'annonce comme *première* : — attendons.

Au moment où ces lignes paraîtront, *la Fée aux roses* et sa mise en scène magique essayeront de conquérir à Bruxelles le succès musical que Paris leur a refusé. Nous vous dirons bientôt le résultat de cette tentative qui viendra au moins réveiller le répertoire, — tout languissant sous les premières ardeurs du soleil, ce rival redoutable du lustre et de la rampe.

CHRONIQUE.

Nous avons publié l'an dernier un compte-rendu de la septième édition d'un livre qui peut depuis longtemps se passer des éloges de la critique; sa réputation est universellement établie : nous avons nommé les *Fables* de M. le baron de Stassart. Le recueil du spirituel écrivain vient d'être très élégamment traduit en anglais par M. Henry Keane (1). Le traducteur a reproduit avec un rare bonheur la finesse, la vive allure de l'original. Tout le monde applaudira à cet hommage rendu au talent de M. de Stassart; la traduction de M. Keane popularisera rapidement en Angleterre les charmants apologues de l'écrivain belge.

— Nous avons vu, il y a quelques jours, chez MM. Weber et Van der Kolk, un second état de la planche à laquelle travaille en ce moment M. Achille Martinet; on sait que cet habile artiste a été chargé par M. Julius Buddeus, de Dusseldorf, — le Lumley des éditeurs, — de reproduire par la gravure les *Derniers moments du comte d'Egmont*, cette magnifique toile de M. Gallait qui fit sensation au dernier Salon de Bruxelles. — Le travail de M. Martinet est des plus remarquables, et on peut dire dès aujourd'hui que jamais son burin n'aura rien produit de plus complet.

— M. Daems-Schoy est de retour de Paris où il a été renouveler son portefeuille d'aquarelles; ses choix ont en général été très-intelligents : nous avons surtout remarqué trois aquarelles de M. Anastasi qui est décidément en progrès : — un *Bois avec soleil couchant*, une *Chaumière normande* et le *Bourg de Batz*, sont des œuvres tout à fait hors ligne; le *Soleil couchant* nous a particulièrement impressionné, il serait difficile d'allier plus de puissance à plus de poésie. Après M. Anastasi, nous citerons M. Français et ses *Souvenirs de la campagne de Rome*, — M. Alfred de Knyff et ses fusains d'un effet puissant, mais qui pèchent cependant par un peu de manière et parfois aussi par le manque de variété dans l'exécution. Un *Saint Jérôme* de M. Jeanron est d'une couleur superbe; il est fâcheux que les inspirations que l'artiste demande à Ribeira le fassent tomber dans des réminiscences dont il est difficile de ne pas s'apercevoir; — quant au *Café arabe* de M. Hé-

(1) Fables of the baron de Stassart, translated from the seventh edition of the original, by Henry Keane.

Digitized by Google

douin, c'est une des œuvres les plus distinguées du disciple et de l'ami de M. Adolphe Leleux.

Les amateurs trouveront également chez M. Daems quelques tableaux, entre autres une *Étude de femme*, par M. Édouard De Biefve, le peintre du *Compromis des nobles*, de *l'Almée* et de *Rubens a la cour de Charles Ier*, — un *Intérieur* de M. Roehn, artiste français, etc., etc.

— M. Portaels vient d'être chargé des peintures à fresque de l'église des SS. Jean et Nicolas et de la chapelle de saint Vincent de Paule. Les cartons des compositions destinées à ce dernier édifice seront bientôt terminés.

— M. Charles Billoin, dont les abonnés à la *Revue de Belgique* ont eu la bonne fortune d'être les premiers à juger le talent comme graveur, va publier des eaux-fortes d'après des dessins de M. Madou. Les planches que nous avons vues sont destinées à obtenir un très-grand succès.

— Notre éditeur vient de mettre en vente *Un mari en loterie*, qui a paru dans la *Revue*. L'auteur, M. Léon Wocquier, a complétement revu son œuvre, et y a apporté d'importantes modifications. *La Derniere Marquise du Pont-d'Oye* et des *Souvenirs d'un voyage en Russie*, par le même écrivain, sont sous presse. M. Wocquier a fait un long séjour en Russie, et il a consciencieusement étudié le pays dont il parle.

Un nouveau volume de poésies par M. Édouard Wacken était annoncé depuis plusieurs mois; il a également paru chez M. Labroue, qui en a acquis la propriété : *Fleurs d'Allemagne et poésies diverses*, tel est le titre du nouveau recueil du poëte des *Fantaisies*. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur offrant ici deux de ces charmantes fleurs cueillies par notre compatriote dans le poétique jardin des lyriques allemands, et en reproduisant un des sonnets que nous trouvons dans la seconde partie de l'élégant volume sorti des presses de M. Labroue (1).

CHANT DES BUVEURS.

AU MOIS DE JUIN.

(JUSTINUS KERNER.)

Quel souffle embaume la vallée?
Quel doux parfum nous réjouit?
C'est, de jeunes feuilles voilée,
La vigne qui s'épanouit.

Qu'est-ce donc qui gronde et bouillonne
Dans les profondeurs du cellier?
C'est le vieux vin qui dans la tonne
Longtemps a dormi prisonnier.

Au parfum qu'exhale la vigne,
A l'air natal de ses coteaux,
Dans sa prison le vin s'indigne
Et voudrait rompre les cerceaux.

Passez les coupes à la ronde!
Nous ne sommes pas des geôliers.
A la lumière qui t'inonde
Revois tes coteaux familiers!

Comme ses yeux se multiplient
Et regardent avec amour!
Sous les fleurs les vignes se plient
Et le contemplent à leur tour.

Vers cette colline fleurie
Levez le calice écumant:
Tu peux saluer ta patrie,
Libre, à l'éclat du firmament!

Il chante: « Salut, ô lumière,
O beau pays, ô grappes d'or!
Amis, videz la coupe entière!
Vous en boirez d'autres encor! »

Noble suc, ta chaleur féconde
Nous a pénétrés jusqu'au cœur.
Debout, nous portons à la ronde
Ce toast à ta colline en fleur!

Qu'au captif Dieu donne la joie
Que ce moment vient de t'offrir,
Et qu'ainsi l'exilé revoie
Sa patrie avant de mourir!

LA VENGEANCE DES FLEURS.

(FREILIGRATH.)

La belle dort, nonchalante,
Sur les coussins embaumés;
Sa joue est rouge et brûlante.
Ses longs cils bruns sont fermés.

Sur un banc de jonc s'étale
Un vase aux riches couleurs,

---

(1) Nous nous faisons un devoir de reconnaissance envers notre éditeur de donner place ici aux quelques lignes qui lui ont été spécialement consacrées dans le Courrier de Bruxelles, que *l'Observateur Belge* a publié le 18 juin.

« Revenons au livre de M. Wacken, pour faire une remarque qui ne s'adresse plus à l'auteur. Ce volume est imprimé avec un soin et une élegance qui font le plus grand honneur à M. Labroue. Il est d'une correction bien rare. Nous n'y avons pas aperçu la moindre faute typographique, et l'on ne pourra jamais dire de ce livre :

C'est la bonne édition.
On y trouve page treize
La faute d'impression
Qui n'est pas dans la mauvaise. »

Nous rendons simplement hommage à la vérité en disant que M. Labroue mérite les mêmes éloges pour son édition du roman de M. Wocquier, *Un mari en loterie*.

Digitized by Google

Et du vase au loin s'exhale
Le parfum de jeunes fleurs.

Un air lourd et chaud circule
Dans la chambre à larges flots ;
La brise meurt, le ciel brûle,
Et l'appartement est clos.

Parmi les fleurs, ô prodige !
Naît un murmure léger,
Et je vois sur chaque tige
Une vapeur voltiger.

Voilà que des esprits sortent
Des corolles à foison ;
Vêtus de brouillards, ils portent
Leur couronne et leur blason.

Une dame frêle et blonde
Sort d'une rose en rêvant.
Un flot de perles inonde
Ses cheveux jetés au vent.

De l'aconit qui balance
Sa fleur taillée en armet,
Un preux chevalier s'élance,
Glaive au poing, lance en arrêt.

Au bord d'un beau lis se penche
Et marche d'un air mourant
Une jeune fille, blanche
Sous son voile transparent.

Du lis-turban, d'un pas digne
Descend un nègre à l'œil fier,
Du croissant portant le signe
Sur son front comme un éclair.

De la haute impériale
Sort un monarque irrité,
Puis d'un iris au front pâle
Ses chasseurs, glaive au côté.

De la feuille du narcisse
Vient un enfant à l'œil bleu ;
Vers la dormeuse il se glisse
Et baise sa lèvre en feu.

Puis autour du lit se dressent
Les fantômes à la fois ;
Ils s'élancent, ils se pressent
En chantant tout d'une voix :

« Au sol, à l'herbe nouvelle
C'est toi qui vins nous ravir,
Enfant dont la main cruelle
Nous fait languir et mourir !

« Nous reposions, ô nature !
Contre ton sein maternel,
Recevant sous la verdure
Les chauds baisers d'un beau ciel ;

« Courbant les tiges mobiles,
Dans la fraîcheur de la nuit,
Sur nos toits verts et fragiles,
Sylphes, nous montions sans bruit.

« Du ciel la douce rosée
Ne baignera plus nos fronts ;
Notre vie est épuisée ;
Du moins nous nous vengerons ! »

Et leur troupe se déchaîne
Sur la pauvre enfant qui dort ;
On n'entend que leur haleine
Dans un silence de mort :

Voyez-les, comme un nuage,
L'entourer en murmurant !
Voyez rougir son visage
Sous leur souffle dévorant !

Le jour luit ; l'essaim farouche
A la fois s'est dispersé ;
Il ne reste sur la couche
Qu'un beau cadavre glacé.

La lèvre encor remuée,
Elle est là, parmi ses sœurs,
Fleur elle-même, tuée
Par l'arome de ses fleurs.

DÉDAIN.

O poëte ! sois fier, et garde dans ton âme
Tes pleurs silencieux et tes saintes amours.
C'est un triste plaisir, c'est un métier infâme
D'amuser les passants au fond des carrefours.

La Muse est à la fois une fée, une femme,
Et s'embellit encor par de chastes atours.
Que ta voix gronde au loin comme un torrent de flamme,
Qu'un voile de pudeur s'étende sur tes jours !

Attaqué par l'envie, en proie à l'imposture,
Si de ton cœur profond saigne chaque blessure,
A la pitié de tous dois-tu tendre la main ?

Ferme ce sanctuaire à tout regard profane !
Homme ! ne laisse pas la lyre courtisane
Prostituer ta vie aux oisifs du chemin.

Digitized by Google

POÉSIES DE HENRI HEINE.

(Buch der Lieder.)

ESSAI D'UNE TRADUCTION EN VERS (1).

XII

Le Rêve.

J'ai rêvé d'une enfant de roi,
Au front d'albâtre, au doux visage.
Assis tous deux sous le feuillage,
Nous nous embrassions, elle et moi.

« Que ton père garde son trône!
Je ne veux ni son sceptre d'or,
Ni ses joyaux, ni sa couronne :
Je te veux, toi, pour tout trésor. »

« C'est trop, dit-elle, ce vœu même.
La tombe est ma demeure à moi.
La nuit, je puis venir à toi,
Et si je viens, c'est que je t'aime! »

(1) Voir ci-dessus, pp. 187 et 255.

Digitized by Google

XIII

Larmes et Soupirs.

De mes larmes naissent sans nombre
Des fleurs à diaprer le sol.
Mes soupirs imitent dans l'ombre
Les doux accents du rossignol.

Veux-tu m'aimer? je te les porte,
Ces fleurs qui parsèment le sol,
Et, chaque nuit, devant ta porte
Ira chanter le rossignol.

XIV

De ma joue approche ta joue.

De ma joue approche ta joue!
Nos pleurs ensemble couleront.
Que ton bras à mon bras se noue!
Nos cœurs ensemble brûleront.

Lorsqu'ainsi dans l'immense flamme
Le flot des pleurs se fera jour,
Que mes bras t'étreindront, mon âme,
Je mourrai, consumé d'amour.

Digitized by Google

XV

Rose, Lis, Colombe et Soleil

Roses et lis, colombes et soleil,
Sans doute hier je vous aimais encore,
Et vous aimais d'un amour sans pareil.
Mais à mes yeux se lève une autre aurore :
Déjà pour vous je n'ai plus au réveil
L'amour qu'hier je vous portais encore,
Roses et lis, colombes et soleil.
Elle à jamais, c'est elle que j'adore,
La pure enfant au sourire vermeil,
Elle qu'ici toute grâce décore,
Elle qui donne à mon âme l'éveil,
Elle à la fois, pour mon cœur qui l'implore,
Et rose et lis et colombe et soleil !

XVI

Le cœur flétri.

La violette bleue éclose en sa prunelle,
Les lis d'un blanc de neige épandus sur sa main,
De ses lèvres en fleur la rose au pur carmin,
N'ont cessé de briller et brillent de plus belle ;
Mais dès l'aube son cœur s'est flétri dans son sein.

Digitized by Google

XVII

Le Pin et le Palmier.

Seul, sous la brume, un pin se dresse,
Dans le Nord, au flanc d'un coteau.
Il sommeille; — une neige épaisse
L'enveloppe d'un blanc manteau.

Le palmier qu'il voit dans son rêve,
Seul, aux confins de l'Orient,
Maudit tout bas l'aride grève
Où le brûle un ciel plus riant.

XVIII

Matière à Chansons.

Sur les yeux bleus de ma mignonne
J'ai rimé plus d'un beau canzone,
Et sur sa joue et sur son teint
Plus d'une stance où rien n'atteint,
Et sur sa bouche rose et fine
Plus d'une fois un doux terzine.
Que si ma mie aux beaux yeux bleus,
Avait un cœur sous son corsage,
Sur lui je rimerais, je gage,
Plus d'un sonnet digne des dieux.

Digitized by Google

XIX

Mes rimes sont empoisonnées.

Mes rimes sont empoisonnées;
En pourrait-il être autrement?
Tu m'as valu le noir ferment
Qui troubla mes jeunes années.

Mes rimes sont empoisonnées;
En pourrait-il être autrement?
J'ai dans le cœur plus d'un serpent,
Et toi, — belle aux grâces prônées!

XX

Dans un Parc.

D'un parc j'allais franchir l'espace.
L'aurore illuminait les cieux.
Les fleurs se parlaient à voix basse.
Moi, je marchais silencieux.

Les fleurs se parlaient à voix basse,
Et m'épiaient avec douceur.
« Pâle rêveur, veuille, de grâce,
Ne plus t'en prendre à notre sœur! »

Digitized by Google

XXI

Conte nocturne.

Dans sa sombre magnificence
Mon triste amour rayonne et luit,
Comme un récit plein de souffrance,
Conté l'été, durant la nuit.

« Deux amants, dans un parc magique,
Se promènent seuls et muets.
Les rossignols font leur musique;
La lune argente les bosquets.

« Tranquille autant qu'une statue,
La vierge a suspendu son pas.
Le chevalier, tendant les bras,
Tombe à genoux, l'âme éperdue.

« Sorti du désert à grand bruit,
Un lourd géant les vient surprendre.
Tremblante, la vierge s'enfuit,
Au premier cri qu'il fait entendre.

« Le front brisé, les yeux sanglants,
Le chevalier git sur la terre.
Le géant s'éloigne à pas lents.
Le conte est fini : — qu'on m'enterre! »

Édouard D. L.

Digitized by Google

MOHAMMED.

I.

Ce jour-là on avait refusé l'hospitalité à un voyageur dans la tribu d'Allora, et quelques jeunes guerriers, se pressant autour des anciens, leur avaient demandé de quel droit on profanait ainsi les lois du prophète.

Alors un vieux derviche à la barbe blanche se leva, les conduisit sous sa tente et leur conta cette histoire :

« Les étoiles qu'Allah a suspendues par des chaînes d'or à la voûte du premier ciel jetaient leurs premiers rayons sur la terre, quand un jeune guerrier et une jeune vierge se rencontrèrent dans le bois de platanes qui s'étend bien loin au delà de nos tentes.

« Le guerrier parla ainsi : « Zaïre, la fleur des champs et les houris du prophète « sont moins belles que toi. J'ai des coffres pleins de poudre d'or et des diamants à « faire envie au chef des croyants ; j'ai des perles, de la soie et des cachemires ; ta « couche sera moelleuse comme celle du jeune cygne ; le moka fumera toujours « pour toi dans une coupe d'or. Zaïre, je t'aime, viens sous ma tente.

« Zaïre, je suis chef dans ma tribu ; mille esclaves se prosterneront devant toi. « Zaïre, je t'aime, viens sous ma tente. »

« Ainsi parla le jeune Mohammed à celle que son cœur désirait, et toute rougis-

Digitized by Google

sante, elle baissa son long voile, son sein souleva sa robe blanche comme le vent l'aile de l'hirondelle, et ses mains aux ongles d'émail tourmentèrent les longues tresses de sa noire chevelure.

« Elle répondit tout bas : « Je ne suis qu'une pauvre orpheline; tu es jeune, « tu es beau, tu es puissant. Bien des fois, Mohammed, quand ta cavale « passait devant la fontaine, j'ai senti tes yeux qui brûlaient mes yeux. Je t'aime, « Mohammed. »

« Elle mentait, la jeune vierge, car elle n'avait encore aimé que l'or et que les pierreries.....

« Mohammed détacha son fougueux coursier, le flatta de sa voix mâle, et bientôt, rapide comme le simoun, il retourna à sa tribu. Le clairon des jeunes guerriers sonna trois fois pour annoncer son retour.

« Un chrétien avait, ce jour-là, au matin, touché la robe d'un ancien et lui avait demandé le pain et le sel. Il fumait son narguileh à la porte de la tente de son hôte, le vieux Sidi-ben-Amed. Il était beau, mais son teint, blanc comme un rayon de la lune, était bien pâle à côté de celui des enfants d'Allora, dorés par les rayons du soleil.

« Le lendemain, Mohammed avec Zaïre alla, quand la lune était au milieu du ciel, mettre une couronne de fleurs sur la tombe de la mère de sa bien-aimée.

« Allah, depuis neuf lunes, voyait toutes les nuits Zaïre le prier à la tombe de la douce Aïrza, la femme forte de la tribu d'Essen.

II.

« La cavale noire porta la perle d'Essen sous la tente de Mohammed.

« Dans la tribu d'Allora, les femmes allaient sans voile; le jeune Français avait regardé Zaïre de ses grands yeux d'azur, doux comme ceux de la gazelle.

« Mohammed avait caressé la poignée de son yatagan, et le sourire du dédain s'était montré sur les lèvres du chrétien pâle.

« Il resta bien longtemps à fumer son narguileh à la porte de la tente de son hôte. Un enfant l'entendit chanter le soir, dans sa langue, une chanson bien douce dans laquelle il disait souvent : « Zaïre ! »

« On disait dans la tribu que Dieu avait retiré la raison à l'hôte de Sidi-ben-Amed.

Digitized by Google

« Allah ! Dieu seul est grand ! Le jeune Français n'était pas fou, il convoitait l'épouse de Mohammed, l'étoile venue d'Essen à la tribu d'Allora.

« Astarté avait soufflé dans son cœur le feu de la concupiscence, et le génie du mal avait plané au-dessus de lui.

« Allah ! Zaïre était bien belle; ses épaules rondes semblaient d'or, sa poitrine était de marbre et ses pieds étaient petits et agiles comme ceux d'une almée. Elle avait de bien grands et de bien beaux yeux, voilés par la gaze noire de ses cils; sa bouche semblait une rose du jardin du prophète, et ses cheveux la couvraient tout entière de leur voile sombre.

« Zaïre était bien belle, et le jeune Français désirait Zaïre.

« Un jour, Mohammed partit pour négocier de la poudre d'or, et laissa sa bien-aimée à la garde de son frère.

« Oh ! pourquoi partir, toi le plus valeureux des guerriers ? Ton chien fidèle ne hurla-t-il pas trois fois lorsque tu montas sur ta cavale noire comme la nuit ?

« Pourquoi partir, Mohammed ?

« Ta cavale elle-même fut sourde à tes plus doux accents ; son pied d'acier ne broyait plus la terre, et la colère dut gronder dans ta voix pour qu'elle s'élançât dans le désert.

« Pourquoi partir, Mohammed ?

« Nous te disions tous : « Reste parmi nous. » Zaïre, suspendue à ton cou, te disait de sa voix douce comme un chant de houri : « Demeure sous ta tente, mon époux « bien-aimé. »

« Pourquoi partir, Mohammed ?

« Le jeune Français était encore à la porte de la tente de son hôte. Ce jour-là il avait un cafetan de soie blanche brodé d'or et un turban du plus fin cachemire. Il sourit en regardant Zaïre, et Zaïre rougit.

« Il était beau aussi, le jeune étranger.

« Pourquoi partir, Mohammed ?

« Mais, hélas ! tu partis. Ton frère, qui était jeune, au lieu de garder la tente de ton épouse, alla le soir trouver sa bien-aimée sous les platanes.

« Le lendemain, ton fidèle lévrier fut trouvé mort à la porte de ta tente, et l'âme de la mère de Zaïre demanda en vain cette nuit sa couronne de fleurs.

« Le jeune Français, à l'heure où la voix du derviche nous invite à la prière du matin, alla s'asseoir à la porte de la tente de son hôte. Il avait l'air bien heureux.

« Tu revins Mohammed ; Zaïre te reçut sans sourire. »

Ici le vieux derviche se leva, et, faisant signe aux jeunes guerriers de le suivre, il les conduisit près d'une tombe qu'ombrageait un épais cyprès.

Digitized by Google

« Un soir, quand tout dormait, continua-t-il, quand les Djins passent dans l'air, Zaïre demanda à aller déposer une couronne de fleurs sur la tombe de sa mère. Mohammed le voulut bien, et il sortit avec son épouse et son jeune frère.

« Un hibou aux yeux de nacre rasa le turban de Mohammed. — Sinistre présage !

« Le guerrier ne trembla pas; il avait le courage des enfants du désert.

« Parfois un pas furtif et léger résonnait derrière les tombes ; Mohammed et son frère marchaient toujours sans voir que Zaïre était restée en arrière.

« Mohammed se retourna ; Zaïre était dans les bras de l'hôte de Sidi-ben-Amed. L'étranger avait un grand manteau noir et semblait être un démon de la nuit. Sa main tenait une épée: Mohammed hésita un moment; ils n'avaient, son frère et lui, que des yatagans.

« Mais le jeune Français était brave, car il jeta loin de lui son épée et tira un long poignard ; il ne prononça pas une parole, s'adossa contre une tombe, roula son manteau autour de son bras et attendit.

« Mohammed et son frère s'élancèrent vers lui en vomissant des menaces et des imprécations. Le chrétien pâle frappa Mohammed au cœur et blessa son jeune frère.

« La tribu n'entendit plus parler de Zaïre. Elle s'était enfuie avec l'étranger sur un coursier qui, pendant le combat, broyait sous ses pieds l'herbe des tombes.

« Me demanderez-vous encore, continua le vieillard, en essuyant une larme qui avait roulé comme une perle sur sa barbe blanche, me demanderez-vous encore pourquoi nous ne voulons pas réchauffer des serpents sur notre poitrine et nourrir de notre travail les vautours qui viennent dévorer nos enfants? »

Les jeunes guerriers pâlirent et caressèrent leurs yatagans.

Puis un homme se leva; il était jeune encore, mais son front était chauve et son visage ridé. « Peut-être un jour, dit-il avec un geste de menace, immolerai-je sur cette tombe Zaïre, l'infâme et l'infidèle. »

Cet homme était le frère de Mohammed.

« Allah ! Dieu seul est grand ! » répétèrent les jeunes guerriers.

C. De Coster.

Digitized by Google

SUR UN ALBUM.

Un album est comme un herbier
Où chacun vient, grave ou caustique,
Entre deux feuilles de papier
Coller sa fleur de rhétorique.

Fleur d'aubépine ou fleur de houx,
Rose amoureuse ou violette,
Vous en aurez pour tous les goûts,
La couronne sera complète. —

— J'avais jadis un beau jardin
Où les fleurs croissaient par merveille,
Où chaque jour à pleine main
Je pouvais garnir ma corbeille :

Pour fêter les belles d'alors
Je fauchais sans miséricorde ;
Et pour enchaîner mes trésors
La guirlande servait de corde!

Digitized by Google

L'aile du temps a passé là,
Comme sur toute chose au monde,
Lis, églantine et réséda
S'en vont en poussière à la ronde ;

Au seul arbre qui m'est resté,
Au bout d'une branche accrochée
Une humble feuille a résisté, —
La trombe hier l'a détachée.

Je vous la donne. — Sans mépris
Gardez-la — son squelette embaume.
Entre les deux feuilles d'un tome
Une feuille morte a son prix ;

Pourvu qu'en entr'ouvrant la page
On retrouve avec son parfum
Le souvenir d'un temps moins sage,
Le rêve d'un amour défunt.

CHARLES ASSELINEAU.

Digitized by Google

POËTES ET ROMANCIERS DU DANEMARK (1).

II.

HEIBERG.

Que ceux qui sont poursuivis par des prévisions non moins sombres que leurs ennuis, ce qui de nos jours est bien pardonnable, essayent de se retremper l'esprit et le cœur en retrouvant leurs auteurs de prédilection, et peut-être que, comme nous, ils sentiront peu à peu le calme renaître en eux et verront de douces promesses d'avenir dans les visions du passé.

C'est, nous l'avouons, avec toute la défiance du découragement que nous sommes revenu à nos livres; mais la réconciliation une fois faite, notre fantaisie nous entraîna irrésistiblement vers les muses du Nord, qui sont les gardiennes d'une fontaine de Jouvence où nous irons tous puiser. Ainsi s'explique ce deuxième article sur la littérature danoise, à laquelle nous tenons d'autant plus à gagner les sympathies de nos lecteurs, qu'il y règne depuis quelques années un courant de vitalité progressive et réelle dont les littératures du Midi seront les premières à sentir l'influence régénératrice. Jean-Louis Heiberg, aujourd'hui l'auteur dramatique le

(1) *Revue de Belgique*, 2me série, in-4°, tome v, page 261.

Digitized by Google

plus distingué du Danemark, porte un nom déjà célèbre avant lui; or l'on sait combien dans la carrière des lettres ou des arts un pareil héritage est souvent fatal; c'est l'entrave la plus sérieuse qu'un jeune talent puisse rencontrer à ses débuts; cela suffit presque pour lui fermer le chemin du succès; de toute façon cette gloire première attachée à un nom veut être surpassée, sinon elle fait tomber le téméraire du piédestal qu'il avait rêvé et sert à le plonger dans une obscurité plus profonde.

Le père d'Heiberg fut l'un des savants qui illustrèrent le règne du roi Chrétien VII; ses œuvres dramatiques et ses traductions sont justement estimées; sa critique à la fois incisive et juste a certes formé de bons poëtes, mais la facilité avec laquelle il se laissait aller au courant de sa plume follement audacieuse le fit condamner en 1800 à un bannissement perpétuel.

Dès ce moment Jean-Louis Heiberg, alors âgé de dix ans, ne fut guère plus qu'un orphelin; sa mère refusa à la fois de suivre son époux dans l'exil et de diriger l'éducation de son fils. Quel eût été le sort de cet enfant et que seraient devenues les brillantes qualités que déjà l'on devinait en lui, si un homme généreux, le poëte Rahbeck, qui protégea également Andersen, ne se fût trouvé là pour le recueillir? — Chez Rahbeck, qu'il faut placer immédiatement après Oehlenschlaeger et Baggesen dans la pléiade littéraire du Danemark, l'homme ne valait pas moins que le poëte; sa maison, située aux portes de Copenhague, était à jours fixes, comme celle de Gœthe à Weimar, le rendez-vous préféré du monde artistique et littéraire.

On devine combien d'éléments divers se réunissaient dans un pareil centre pour hâter le développement intellectuel du fils de l'exilé que son abandon et son jeune âge rendaient d'ailleurs l'objet des soins et de l'attention générale. Après plusieurs années de cette belle vie, il passa — en 1809 — du collége à l'université.

Bien décidé à ne pas aller frapper aux portes de l'Olympe lyrique dont son père avait été si cruellement précipité, Heiberg, devenu étudiant en médecine, espérait peut-être de voir par sa sécheresse même la science d'Hippocrate tarir en lui les instincts du poëte.

Espérance vaine! ces vers que les mille aspirations de sa jeunesse lui inspiraient sans cesse ne devaient pas dormir éternellement au fond d'un portefeuille.

Il était à la veille d'un dernier examen, lorsqu'une maladie, suite d'études trop assidues, mit ses jours en danger; sa convalescence fut longue et laborieuse; de jeunes enfants aux cœurs d'or ramenaient cependant la joie à son chevet, et voilà que la reconnaissance le porte à écrire, dès qu'il peut tenir une plume, deux comédies pour leur théâtre de marionnettes; l'une portait pour titre *don Juan* et n'était

Digitized by Google

qu'une grotesque mais spirituelle imitation du *Festin de Pierre* de Corneille; l'autre s'appelait *Walther le potier,* et mettait en relief, avec un rare bonheur et une verve étonnante, quelques travers des mœurs populaires du Nord.

L'occasion était trop belle pour la laisser échapper; aussi Rahbeck, qui ne désirait rien tant que de voir son fils adoptif suivre la carrière littéraire, publia ces deux comédies sous le voile de l'anonyme et vit bientôt avec joie que la critique les accueillait avec assez de bienveillance pour encourager l'auteur. Toujours à l'université, Heiberg luttait en désespéré, et ce ne fut qu'en 1817 que, résigné à son sort, il écrivit une thèse latine sur la poésie dramatique des Espagnols, laquelle lui valut le doctorat en philosophie et lettres.

Les commensaux du Bakkehuus (c'était le nom de la propriété de Rahbeck) ne quittèrent plus dès ce moment l'antichambre du ministre; jamais on ne vit de solliciteurs plus ardents; ils voulaient pour leur protégé une de ces bourses de voyage, auxquelles la munificence du gouvernement attache toujours un but tantôt scientifique, tantôt littéraire; ils tenaient à voir Heiberg si bien engagé que la persévérance lui devint un devoir.

Leurs démarches ayant été couronnées du succès le plus complet, Heiberg put, dès les premiers jours de l'an 1819, se rendre en Allemagne, qu'il ne fit cependant que traverser tant il lui tardait d'atteindre Paris où vivait encore son père.

Il y resta trois ans environ, tout entier à l'étude de la littérature et du théâtre français et donnant encore, dans ses moments perdus, des leçons de musique, d'allemand ou de danois, car son père, déjà vieux, n'avait qu'un maigre emploi qui lui procurait à peine le nécessaire.

Le vaudeville, ce vivant tableau des mœurs parisiennes, s'était réveillé, sous la restauration, plus riche et plus spirituel que jamais; aussi Heiberg visitait-il assidûment les théâtres des boulevards. L'idée lui vint bientôt d'introduire ce genre sur le théâtre danois en lui donnant un cachet essentiellement national. Rahbeck, auquel il adressait le compte-rendu de ses travaux et de ses espérances et qui, vingt ans plus tôt, avait échoué en poursuivant le même but, l'encourageait sans cesse.

Vers ce temps-là le théâtre de Copenhague, car il est nécessaire que l'on sache qu'en Danemark il n'est point de théâtre permanent si ce n'est dans la capitale, était dans un désarroi complet. Si ses portes s'ouvraient, c'était en faveur d'une de ces troupes ambulantes de chanteurs ou de comédiens allemands qui étaient toujours accueillies à merveille, si elles n'étaient pas d'une médiocrité par trop outrageante; les acteurs nationaux, forcés de leur céder la place, s'en allaient sans trop de regrets en province, sachant bien qu'ils ne manqueraient pas d'y rencontrer meilleurs visages et meilleures recettes.

Digitized by Google

Toutefois on convenait dans le monde que l'indifférence et la désertion du public provenaient plutôt de la monotonie du répertoire danois que des artistes; quelques-uns, en effet, ne manquaient pas de talent.

Ce n'était que lorsque l'affiche promettait telle ou telle pièce allemande représentée avec succès à Vienne ou à Berlin, que la foule entrait au théâtre avec l'intention très-préméditée de prouver son bon goût en ratifiant bruyamment l'arrêt rendu ailleurs sur l'auteur et sur son œuvre.

Quand Heiberg revint donc dans sa patrie avec le projet d'y faire refleurir l'art dramatique, il vit combien il serait difficile de ramener ses compatriotes de plus en plus germanisés vers des créations d'une originalité sincèrement nationale, car on écoutait à peine les chefs-d'œuvre du vieux Holberg, tant prôné autrefois, et l'on n'accordait que de faibles encouragements à Bernard Ingemann, homme d'un mérite incontestable et assez courageux pour lutter en quelque sorte seul contre le torrent de l'indifférence. Mais appuyés l'un sur l'autre, les deux novateurs dramatiques purent dès lors marcher d'un pas sûr vers leur but commun et parer victorieusement aux attaques souvent injustes et toujours renouvelées du journalisme.

Le 28 novembre 1825 eut lieu à Copenhague la première représentation d'un vaudeville national : c'est une date qui marque d'autant plus dans l'histoire littéraire du pays qu'elle ouvrit en quelque sorte une ère nouvelle. La pièce était de Heiberg ; elle avait pour titre : *Kong Salomo og Joergen Hattemacher ;* elle eut seize représentations successives avec un succès toujours croissant, et en cela plus heureuse que la comédie de *Nina, ou la Folle par amour,* qui la précéda de quelques mois sur l'affiche, elle est restée au théâtre.

Jusqu'à la fin de l'année suivante, quatre vaudevilles nouveaux, dont il avait, en traducteur consciencieux, laissé l'action se passer en France, tentèrent vainement de ravir au *Roi Salomon,* leur aîné, la faveur du parterre, et firent comprendre à l'auteur que des essais d'un genre plus sérieux pouvaient seuls consolider ses premiers succès et lui rallier cette partie du public qui était encore restée fidèle au culte d'Holberg et d'Oelenschlaeger. Ce fut à l'université de Kiel, où il professait la littérature danoise, qu'Heiberg rencontra le plus d'encouragements dans ses travaux de régénération dramatique et le plus d'amis dévoués; mais il s'avouait à lui-même que, malgré la présence à Copenhague de son ami et collaborateur Ingemann, il compromettait toute réussite, s'il lui arrivait de rester plus longtemps éloigné et dans l'impossibilité de surveiller et diriger la mise en scène de ses ouvrages.

Les démarches qu'il fit dès lors auprès du gouvernement pour obtenir un emploi dans la capitale restèrent longtemps sans résultat ; il fallait donc, d'une façon ou de

Digitized by Google

l'autre, s'attirer l'attention du pouvoir ; rien ne lui parut à cet effet plus efficace que de lancer hardiment sur la scène une comédie satirique : *Elverhoï* (la Montagne des Gnomes).

Son espérance ne fut pas trompée ; les applaudissements de la foule enthousiaste retentirent jusque dans le cabinet du ministre omnipotent, et à peine avait-il donné sa démission de professeur à l'université de Kiel, qu'il fut nommé à une place lucrative mais dont le titre est au moins singulier : *poëte de Sa Majesté et premier traducteur aux théâtres royaux*.

Ces nouvelles fonctions le mettaient souvent en contact avec les acteurs de la capitale au milieu desquels il trouva deux personnalités intéressantes : Lindgreen, le premier comique, homme d'un esprit cultivé et d'un tact infaillible dans ses appréciations critiques, et mademoiselle Paetjes, qui s'était montrée, dans *la Montagne des Gnomes*, une interprète si intelligente et si gracieuse de sa poésie fantastique, qu'elle pouvait en grande partie revendiquer le succès de la pièce.

Cette artiste joignait au talent la beauté et la sagesse, et Heiberg ne tarda pas à l'épouser autant peut-être par calcul que par amour ; il avait pu remarquer aux causeries du foyer et dans les réunions d'acteurs combien son influence était grande sur ses camarades, et partant sur le public, et il comptait peut-être qu'en formant avec sa femme, à l'exemple du couple Ancelot de Paris, une alliance offensive et défensive, il pourrait désormais voguer à pleines voiles sur la mer agitée des succès de théâtre sans avoir jamais à craindre ni écueils ni naufrages.

Tout le mérite d'une pareille combinaison ressort du tableau que nous fait Andersen du théâtre de Copenhague à cette époque : « Les acteurs, dit-il, qui « par leur talent ou de par le public occupent le premier rang, se mettent fort « souvent au-dessus de la direction, au-dessus de l'auteur lui-même, qui devant « une menace doit se soumettre à tous leurs caprices, car il sait combien il leur est « facile de détruire l'effet d'un rôle important ou, ce qui est pis encore et ce qui « n'arrive que trop souvent, de propager contre l'œuvre nouvelle des bruits « fâcheux dans le public avant même que personne ait seulement pu juger de son « mérite. Cela frappe les habitants de Copenhague eux-mêmes, que l'on ne dise « pas, à l'annonce d'une première représentation : « *Tant mieux, la nouveauté est « chose amusante !* mais bien : *Cette pièce ne vaudra rien... elle tombera sous les « sifflets*.

« Siffler une pièce est pour notre public une grande affaire, une vraie fête ; pour « cela seul on ferait chambrée complète ; mais alors ce n'est pas seulement le comé- « dien médiocre ou l'artiste négligent que les sifflets atteignent ; ils s'adressent tout « aussi impitoyablement à l'orchestre, au maëstro et à l'auteur.

Digitized by Google

« A un signal convenu succèdent d'ordinaire cinq minutes de silence, puis le « charivari commence, et les dames d'en rire à gorge déployée et de se comporter « absolument comme des Espagnoles assistant à un combat de taureaux. »

Ceci nous explique encore comment Heiberg, laissant à sa femme le soin de conjurer d'aussi terribles tempêtes, a eu la joie de voir successivement bien accueillir ses innombrables vaudevilles qui, sans être purs de toute imitation, ne méritent certes pas le reproche que leur adresse Marmier dans ses *Lettres sur le Nord*, en disant que ce ne sont que des pièces de Scribe platement septentrionalisées.

Marmier a d'ailleurs écrit cela il y a dix ans, alors que cet esprit novateur n'avait pas encore atteint sa maturité; nous serons juste dans notre appréciation en soutenant qu'à l'aide de ses incessantes recherches littéraires et de son remarquable talent de reproduction, Heiberg s'est frayé entre la tradition du drame espagnol et l'esprit français une voie nouvelle où, pour ainsi dire, la dualité de son talent devient à chaque pas plus évidente.

Ainsi dans *les Sylphides*, comédie féerique, et dans sa *Fée Morgane*, drame en cinq actes, on devine sans peine que l'auteur, tout en conservant les formes rigides et majestueuses de Calderon et de Tellez qui s'accordent volontiers avec les mœurs du Nord, a cherché à protestantiser cette ardeur de foi religieuse à laquelle le drame espagnol doit de s'être élevé à de grandes hauteurs; nous ne dirons pas que sur ce second point il ait aussi bien réussi.

Pour ce qui est du reste de son bagage dramatique, il n'y a qu'une chose que nous reprocherons toujours à Heiberg comme ternissant l'éclat de sa mission de poëte, c'est la peine qu'il se donne pour faire goûter à ses compatriotes cet épicuréisme d'idées et de style qui est particulier au vaudeville français de notre époque.

Puisse ce conseil être entendu! Des succès trop faciles, on le sait, on arrive par une pente naturelle à l'indifférence et au dédain; comment nous étonnerions-nous donc de ce qu'Heiberg se soit tout à coup passionné pour le système philosophique de Hegel et ne rêve plus que logique spéculative?

Mais le moment de déposer la plume n'est pas arrivé pour lui; il ne peut abandonner ainsi le but élevé auquel il a consacré les plus belles années de sa vie, et nous verrons bientôt qu'un esprit comme le sien, retrempé par des études philosophiques, ne peut que coopérer avec plus de succès encore à l'avénement de cette littérature que nous devrons nous donner en harmonie avec les nouveaux instincts de la société moderne.

CHARLES RAHL.

Digitized by Google

MÉTÉORES LITTÉRAIRES [1].

Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.
BÉRANGER.

III.

Débuts Poétiques, par M. H. Debecker [2].

Nous avons dit quelque part, et nous ne saurions trop le répéter :

« Victor Hugo a mis les préfaces à la mode : à mon avis, ce n'est pas là ce qu'il a fait de mieux ; mais encore lui pardonnerait-on ce travers, s'il n'avait pas eu d'imitateurs. A l'exemple du grand poëte, tous les rimeurs de nos jours se croient autorisés à nous raconter au long et au large les divers motifs qui les ont déterminés à nous communiquer leurs élucubrations dites poétiques.

« On peut distinguer, sous le point de vue de la préface, trois catégories de poëtes.

« La première est celle des poëtes modestes. Ils avouent généralement la faiblesse et l'inexpérience de leur muse naissante, et ils implorent régulièrement l'indulgence du lecteur bénévole. Ils cultivent de préférence l'idylle, l'élégie et l'*odelette ;* ils ont la manie d'imprimer, sur la couverture qui enveloppe les premiers essais de leur lyre, une longue énumération des chefs-d'œuvre dont ils se disposent à

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2e série in-4°, tome IV page 98.

(2) Bruxelles, Sérès, imprimeur, rue de la Fiancée, 1843.

Digitized by Google

enrichir la littérature. Malheureusement, ou plutôt heureusement pour nous, la plupart de ces messieurs n'ont pas l'habitude de réaliser leurs brillantes promesses; et satisfaits d'avoir une fois paru sur l'horizon, ils retombent dans l'heureuse obscurité dont ils auraient bien fait de ne pas sortir. Quelques-uns pourtant, animés d'une déplorable persévérance, continuent de labourer à grands coups d'éperon les flancs de leur Pégase indocile. Ils rentrent alors le plus souvent dans la deuxième classe.

« La deuxième catégorie est celle des poëtes incompris. Ils ont communément échoué dans leur première ascension au Parnasse, et s'en prennent invariablement de leur déconvenue à l'ignorance du public. Ils abordent volontiers l'épître, la satire et l'épigramme.

« La troisième catégorie est celle des poëtes qui ne font point de préface. Ceux-là, les plus estimables sans contredit, sont quelquefois poëtes. Aussi sont-ils les plus rares. Les autres ne sont que rimailleurs. Le nombre en est effrayant. »

Voici venir M. Hippolyte Debecker, de la famille des auteurs modestes. Il annonçait en 1843, pour paraître incessamment :

Judith, poëme en *cinq actes.*

Épitre à un ami en Italie, etc.

Ces ouvrages sont restés à l'état latent. Dieu veuille qu'ils ne sortent jamais de cette situation intéressante!

Ce monsieur, dans sa préface, apprend au lecteur que, semblable au fils de Thésée, son timide patron, il redoute l'amour et les amazones. Aussi n'a-t-il point fait de vers érotiques, ni soupiré d'intimes poésies, parce que, selon lui, le poëte ne peut décrire les impressions qu'il n'a pas encore reçues, ni les émotions qu'il n'a pas éprouvées. Partant de ce principe, le lecteur trouvera tout naturel que M. Debecker ait traduit des cantiques. Ceci posé, M. Debecker se reconnaît humblement très-inférieur au sujet qu'il aborde; mais, ajoute-t-il : *Tentanda est via.*

Permettez-moi de vous demander, M. Debecker, quel motif vous forçait à noircir du papier? Quelle rage d'écrire, quand on reconnaît naïvement que l'on ne commence encore qu'à *bégayer!* Attendez donc pour écrire que vous sachiez parler. Voici, lecteur, comment bégaye M. Debecker (Hippolyte) :

Introduction. C'est la nuit : M. Debecker, en vrai poëte qu'il est, ronfle comme un basson. Un diable se présente à ses yeux sous la figure d'un vieillard vert.

« .... Pendant longtemps il garda le silence;
« Enfin il le rompit : avec impatience,
« Sa bouche alors fit entendre..... »

Digitized by Google

Et il lui dit *ex abrupto* : « J'ai toujours été Belzébuth ; ne tremble pas. » Et M. Hippolyte de trembler, et le diable de lui offrir richesses, honneurs, gloire, plaisirs, etc., à condition qu'il signe un parchemin. — *Vade retro, Satanas !* s'écrie courageusement M. Debecker, et

« ..... Déjà la fraîche Aurore
« Colorait la nature, et les présents de Flore
« Répandaient en tous lieux leurs parfums incertains. »

Et voilà l'introduction faite.

Comme tous les poëtes débutants, M. Debecker s'est cru obligé d'adresser une pièce à Lamartine, pièce qui devait s'appeler naturellement *tristesse, rêverie, regrets, amertume* ou *solitude*. M. Debecker qui, ainsi qu'il nous l'apprend plus loin, fuit

« Les salons où la foule immonde
« Se presse et plonge un œil voluptueux (1), »

a choisi la *solitude*. Cette pièce est un étrange salmigondis de flots, de barques fragiles, de nues et d'esquifs, de zéphyrs et d'aurores, de plages, d'étoiles, et de voûtes plus ou moins azurées, au milieu desquels il est difficile de trouver une idée suivie : on y voit, entre autres belles choses, que M. Debecker

« A dix-huit fois joui des doux présents de Flore
« Depuis sa première aurore; »

et qu'il aime à voir

« Le doux zéphyr agiter le feuillage,
« Et remplir la céleste plage
« De *sons mélodieux*, de parfums *incertains*. »

Quant à l'élégance, à la richesse de la rime, c'est un mythe pour M. Debecker; il fait rimer *agité* avec *plongé*, *taillis* avec *fils*, *fumée* avec *éthérée*; il ferait rimer *bûche* avec *Scaramouche*. Voici d'ailleurs quelques échantillons de son style :

« Je prie et je fléchis devant l'Être Suprême
« *Qui* punit et l'impie et son affreux blasphème,
« Et *qui* sur le méchant a jeté l'anathème
« *Qui jaillit dans* l'éternité (2). »
. . . . . .

(1) Page 57.
(2) Page 34.

Digitized by Google

« Au regard dur et fier, aux armes désastreuses,
« Au pied de l'échafaud en cohortes nombreuses
« Se tenaient de soldats les épais bataillons (1). »

« ..... Puis, prenant leurs ciseaux,
« A ce prince innocent ces infâmes bourreaux
« Coupent de ses cheveux les boucles argentées.
« Tel, dans un champ couvert de tiges *agitées*
« *Par le poids des épis, ivre de son bonheur,*
« Du tranchant de sa faux, *le joyeux* moissonneur
« Fait tomber à ses pieds la gerbe *fortunée*,
« *Et recueille en un jour le produit d'une année* (2). »

ÉGLOGUE. — MILON ET TIRCIS (3).

« Il n'est plus, il n'est plus, ce frère que j'aimais,
« Le sort, le sort cruel l'enleva pour jamais.
« Tel un jeune *tilleul,* orné d'un vert feuillage,
« *Espoir du laboureur.....* »
. . . . . .
« Les bois et les forêts de leurs hamadryades
« Retentirent des clameurs.
. . . . . .

TIRCIS.

« Je t'abandonne, ma musette,
« Et te déclare vainqueur.
« Pour prix, tiens, reçois ma houlette,
« Je te la donne de bon cœur. »

MILON.

« Oui, je la prends, Tircis, elle est si joliette.....
« Reçois ce flageolet léger.....

TIRCIS.

« Je l'accepte, Milon. Mais quittons ce beau lieu.
« Au revoir, cher ami.

MILON.

Adieu, Tircis, adieu. »

Mais arrêtons-nous, s'il vous plaît; les citations m'entraîneraient trop loin. J'ai

(1) Page 104.
(2) Idem.
(3) Pages 89 et suiv.

Digitized by Google

d'ailleurs un chef-d'œuvre à vous faire connaître : le chef-d'œuvre a nom *le Sinaï*. L'on y entend le tonnerre craquer, la foudre gronder, les vents hurler; l'on y voit les lueurs petiller et les éclairs se tortiller à dix-huit reprises différentes. Je m'abstiendrai prudemment de toute remarque sur l'élévation et la richesse du style.

I.

« Moïse — et cette voix du maître du tonnerre
« Roula comme un bruit sourd..... »
« Me voici, dit Moïse. — Écoute, *reprend le Seigneur*.

Après un discours peu éloquent, mais d'une étonnante verbosité, Dieu dit à Moïse :

« Va-t'en vers Israël et fais-le comparaître :
« . . . . . Va lui faire connaître
« Quelle est ma volonté.
« Moïse redescend par un sentier facile
« Et de lui seul connu. »

Remarquez bien toutes ces particularités; elles sont très-essentielles. Si le chemin eût été difficile, Moïse n'aurait pas pu grimper plusieurs fois de suite sur le Sinaï, comme il le fait dans le courant de la pièce.

« Il annonce à Jacob la volonté suprême
« De ce Dieu jaloux *qui* veut être aimé, qui l'aime
D'un amour *continu*. »

Lisez *d'un amour sans fin*.

Sur quoi, par des clameurs subites, tous les Israélites, hommes, femmes et enfants, appuient la motion de Jéhovah. Et Moïse reprend le sentier facile au bout duquel

« Il dit au souverain, à la bonté suprême,
« Les désirs d'Israël et son amour extrême,
« Sa joie et son bonheur, »

ainsi que dans les opéras-comiques. Puis Jéhovah reprend la parole :

« Eh bien, *s'écrie-t-il*, Jacob verra ma gloire :
« Quand le *flambeau* du jour dans la plage divine
« Aura montré trois fois *son disque* radieux.....
« Israël *sentira* sous lui trembler la terre
« Et *les forêts gémir*
« Et il *entendra* le soleil *frémir*. »

Digitized by Google

Enfin, au moyen de vingt-quatre vers saupoudrés de fracas et de tempêtes, d'astres, de foudres, d'orages, de poudre, de tonnerres, de gémissements et de frémissements, Adonaï parvient à faire comprendre à Moïse que dans trois jours Israël sera admis à contempler sa majesté invisible, moyennant qu'il se couvre de poudre.

II.

« Déjà la troisième aurore
« S'élevait sur l'horizon,
« Et le jour venait *d'éclore*
« *Dans l'air son premier rayon.*

Ah! M. Debecker, de grâce respectez la grammaire, s'il vous plait. Si vous tenez à votre idée, vous pourrez dire :

« Et le jour venait de *pondre*
« Dans l'air son premier rayon.

Je ne m'y opposerai nullement. Ce sera plus français et non moins poétique.

Je m'étais promis de ne vous rien dire de l'élévation de pensée et de style qui caractérise M. Debecker; mais je ne puis résister à la tentation de citer encore quelques vers qui me paraissent un modèle d'enthousiasme lyrique et d'inspiration :

« Tout Israël sur la plage,
« Prosterné sur le rivage,
« L'œil tourné vers Sinaï,
« Attendait dans le silence
« Avec grande impatience
« Le signe de l'alliance
« Du peuple et d'Adonaï. »

Permettez, M. Debecker : Israël était-il sur la plage ou sur le rivage? ou bien, était-ce la plage qui se trouvait sur le rivage où Israël était prosterné, ou le rivage sur la plage? Nous espérons que dans une seconde édition, si Adonaï vous en donne une seconde, vous nous fournirez des renseignements précis à ce sujet.

« Puis on voit le soleil s'obscurcir, et terrible,
« Un nuage profond cache l'azur des cieux.
« On entend un bruit sourd, une lueur horrible
Et flexible
« Remplit les airs de feux, *de sons mystérieux.* »
. . . . . .

Digitized by Google

« Et les éclairs qui brillent,
« *Roulent, se tortillent*
« Et dans les cieux *petillent,*
« Augmentent la terreur. »

Eh bien! là, qu'en pensez-vous? Ces lueurs horriblement flexibles et mystérieu sement sonores ne vous semblent-elles pas au-dessus de tout éloge? Quelle force d'images! Et ces éclairs qui roulent, petillent et se tortillent comme des anguilles dans le nuage azuré! Vraiment, je ne connais que M. H. Debecker pour peindre avec une si merveilleuse justesse d'expressions.

Mais remarquons, si vous le voulez bien, ce nuage profond qui se cache traîtreusement dans un modeste hexamètre : ce nuage joue un grand rôle dans la pièce; il subit les vicissitudes les plus étranges; voyez plutôt :

« Ce nuage effrayant, porté par la tempête,
« Se brise, se sépare et se divise en deux.
« De la sainte montagne il s'abat sur le faîte. »

Alors, sauve qui peut. C'est un déluge épouvantable de foudres et de tonnerres, de volcans, de cimes en feu, de fumée, d'éclairs, de lueurs, de sifflements, craquements, roulements et petillements. C'est l'explosion de la sainte-barbe des cieux. Mais de Jéhovah, point. Il reste dans les coulisses. Et Moïse regrimpe au haut du mont,

« Et dans la tempête
« Il prosterne sa tête.
« — Le nuage se rompt... »

Pauvre nuage! brisé tantôt, rompu maintenant, — triste destinée! Ah çà! M. Debecker, entendons-nous. Le premier, le profond nuage, s'est divisé en deux, et voilà qu'un de ces deux nouveaux nuages se rompt. Nous avons donc trois nuages, ou bien peut-être se sont-ils rompus tous les deux; ça nous en ferait quatre. La chose commence à devenir inquiétante; — quatre nuages! Mais j'y pense, M. Debecker, puisque vous êtes en si beau chemin, ne pourriez-vous pas nous en trouver un cinquième; ils pourraient faire là-haut une partie de quatre coins.

« — Alors descend du ciel une voix formidable... »

Et M. Debecker en prend occasion pour nous donner une traduction libre du Décalogue. On y trouve des vers tels que ceux-ci :

« Six fois en travaillant vous reverrez l'aurore. »

Digitized by Google

D'où l'on peut conclure que les Israélites étaient un peuple de chats-huants.

« Craignez de vous haïr. »

Après cette paraphrase des commandements, le nuage profond, divisé et rompu, revient en scène avec accompagnement de vents, flèches de feux et autres. Et, le front dans la poussière, Israël entendait tout ce brouhaha,

« Et n'apercevait pas renaître la lumière
« A ses yeux consternés. »

Tout à coup « dans la nuit effroyable » nouveau fracas, nouveau feu d'artifice : tonnerre de gronder, éclairs de petiller encore et de se retortiller, et Israël de trembler de plus belle. Cette fois, c'est bien le bouquet; c'est la clôture définitive. Le nuage a fini son rôle, et voilà Moïse qui redescend par le sentier « facile, et de lui seul connu, » et voilà le peuple qui chante, et les anges et les séraphins qui chantent, et les Trônes qui chantent, et les sources, les fontaines et les rochers qui chantent sur tous les tons.

« Louez-le, nuages,
« Tempêtes, orages,
« Collines, vallons;
« Louez-le, montagnes,
« Forêts et campagnes,
« Zéphyrs, Aquilons,
« Écueils, mers profondes,
« Vous, terres fécondes,
« Fleuves et moissons. »

Et puis on voit Moïse

Chanter aussi *sur l'aile de la bise*,

Et la pièce finit en mi-bémol.

BENEDICT.

Digitized by Google

LES AMIS DE L'HUMANITÉ.

CRITIQUE SOCIALE.

Un soir d'hiver, alors que le sol était couvert de neige et que la bise soufflait avec violence, un pauvre vieillard à la tête blanchie par les années, au front ridé par la souffrance, errait dans les rues de Paris.

Depuis deux jours il souffrait les angoisses de la faim, et depuis deux jours aussi il n'avait d'autre couche que le pavé de la rue, d'autre abri que la voûte du ciel.

Jadis cet homme avait vécu du travail de ses mains ; et même, à force de courage et de résignation, il était parvenu à élever honorablement une famille nombreuse.

La mort impitoyable avait moissonné tous les siens au moment où ils allaient devenir l'appui de ses vieux jours.

Car il en est ainsi bien souvent dans ce monde : tel a semé pour recueillir dont le champ devient inculte et ne produit que des ronces et des épines.

Cet homme était donc abandonné de tous, sans pain, sans asile, sans avoir même un cœur ami à qui confier sa détresse et sa douleur.

Une ressource lui restait encore, l'assistance publique; dernière ressource du malheureux qui ne déshonore pas celui qui demande, mais bien plutôt celui qui refuse.

Un homme vint à passer devant lui, richement vêtu, la tête haute et le regard

Digitized by Google

assuré; fier de sa personne, de sa position et de son talent; attribuant à son génie ce qu'il devait au hasard, au hasard ce qu'il devait à la souplesse de son esprit, et prenant en toutes choses son savoir faire pour du savoir; honnête homme cependant, sensible et généreux, mais regardant toujours comme résultat de la paresse et de l'incapacité ce qui bien souvent était le fait du malheur.

Cet homme était un homme d'argent, un riche banquier que le cinq pour cent et les télégraphes ministériels avaient fait millionnaire, et qui se piquait de secourir l'humanité souffrante avec un désintéressement digne des plus grands éloges.

Le vieillard lui fit le récit de ses malheurs et l'aveu de sa triste position, en termes simples et touchants, et le supplia de lui accorder quelque secours pour obtenir un peu de pain et un asile.

Le financier l'écouta attentivement et lui dit ensuite : « La détresse profonde où vous vous trouvez aujourd'hui m'intéresse vivement en votre faveur. Eh! comment ne plaindrais-je pas votre sort? Comment ne chercherais-je pas à l'améliorer, moi qui suis un ami de l'humanité? Oui, monsieur, je suis un véritable ami de l'humanité; j'ai consacré des sommes immenses à soulager ceux qui souffrent, et je crois avoir fait de ma fortune l'emploi le plus digne et le plus généreux. Je vous apprendrai que, grâce à moi, deux cents Chinois ont été rachetés d'une mort affreuse; j'ai plus fait encore : j'ai rendu à la liberté trois cents nègres des côtes de la Guinée, qu'un planteur retenait dans l'esclavage, et j'ai poussé l'amour de mes semblables jusqu'à donner cent cinquante mille francs à des missionnaires qui enseignent à lire aux peuplades sauvages de l'Océanie. Quant à vous, monsieur, je soulagerai votre infortune et j'écrirai au ministre pour qu'il vous fasse entrer sous peu dans un hospice de vieillards. »

Ce disant, le financier s'éloigna.

Mais le vieillard le retint un moment en lui rappelant le besoin de nourriture qui le tourmentait depuis deux jours et le dénûment complet où il se trouvait.

Mais le banquier, qui faisait tant pour le bien-être physique et moral de messieurs les Chinois, les nègres et les sauvages, s'intéressait probablement assez peu à l'existence de ses compatriotes, car il dit au vieillard d'un ton froid et presque sévère :

« Je n'ai pas l'habitude de faire l'aumône à ceux qui mendient et je ne puis rien de plus pour vous que ce que je vous ai promis. »

Le vieillard le regarda tristement s'éloigner, et, portant les yeux au ciel, il semblait prier Dieu de l'appeler à lui.

Comme il était plongé dans ces tristes pensées, un inconnu vint à trébucher dans ses bras; c'était un jeune homme à la démarche cavalière et hardie, au regard

Digitized by Google

inspiré et à la chevelure pittoresque et désordonnée ; bon cœur par nature, généreux par affectation et sensible par manie.

Celui-là était un poëte.

Lorsque le vieillard lui eut confié le secret de ses larmes et de sa douleur, le jeune homme se frappa le front et s'écria :

— Parbleu ! voilà qui vient à merveille ! *Providentia omnibus !* la Providence est pour tout le monde ! Vous serez secouru, mon vieux, et, ma foi, si l'argent ne vous pleut pas, ce ne sera pas de ma faute. Savez-vous bien, mon brave, à qui vous vous êtes adressé ? A un ami de l'humanité, qui consacre ses veilles et son talent à composer des pièces de vers en faveur des malheureux. Sachez donc que j'ai écrit dix-huit sonnets en faveur des orphelins, vingt-cinq pour les veuves, trente-deux pour les pères de famille et soixante-trois pour les pauvres femmes délaissées ; j'ai composé une cantate sur la misère, une ode sur la charité et un poëme sur l'amour de nos semblables. Je veux faire quelque chose pour vous. Comment vous appelle-t-on ?

— Georges, monsieur.

— Eh bien, Georges, je ferai un acrostiche sur votre nom. Oh ! mais un acrostiche un peu ronflant, pathétique et larmoyant ; ce sera à attendrir des cœurs de pierre. Je le lirai dans un salon, on en parlera beaucoup, une souscription s'ouvrira en votre faveur, et Plutus ira frapper à votre porte lorsque j'aurai frappé à celle d'Apollon.

Le poëte serra affectueusement la main du vieillard et s'éloigna.

Celui-ci, qui n'avait pas trop bien compris le sens de toutes ces paroles et qui ne concevait pas pourquoi il faut des vers pour intéresser au sort des malheureux, crut devoir renouveler l'exposé de sa misère et réclamer du secours.

Le compagnon des Muses se mordit les lèvres et s'écria d'un ton vif et légèrement impatienté :

— Vous êtes étonnants, vous autres ; jamais contents ! Un sage avait bien raison de dire : « Donnez au malheureux pour qu'il s'habitue à vous demander. » Tranquillisez-vous ; je soulagerai vos maux, mais pour le moment je ne puis rien pour vous.

Cette fois le vieillard le laissa s'éloigner, alla s'asseoir sur une borne, et ramenant sa tête amaigrie dans ses mains décharnées, il pleura.

Ses pensées furent encore pour regretter la vie que Dieu lui avait faite si longue et si triste à la fois.

Soudain une troisième personne vint à passer ; c'était un homme de stature moyenne, vêtu simplement d'une redingote noire haut boutonnée, et portant un

Digitized by Google

chapeau à larges bords; sa figure mélancolique et soucieuse, ses traits amaigris et la profondeur de son regard laissaient deviner un homme livré à de constantes méditations.

Le vieillard vint à lui et, pour la troisième fois, renouvela le récit de ses malheurs. Il le fit avec une telle facilité d'élocution, qu'on eût pu croire qu'il l'avait appris par cœur.

Ainsi, disons-nous souvent d'un malheureux qu'il s'est habitué à mendier parce qu'il répète sans cesse les mêmes mots; il serait plus vrai de dire que nous l'avons habitué à être refusé!

A peine avait-il cessé de parler, que le nouveau venu s'écria, en lui serrant les mains avec une tendre effusion :

— Mon frère, vous êtes venu à moi, et vous m'avez confié vos peines, et vous m'avez dit: « Soulagez-les; » oui, je les soulagerai ; oui, je verserai sur vos maux le baume salutaire qui doit les guérir; oui, je veux que vous puissiez dire : « Frère, merci ; tu t'es intéressé à mon sort et tu l'as amélioré. » La bonté divine a permis qu'il y ait des malheureux, mais elle a voulu aussi qu'il y ait des philanthropes. Pour moi, j'ai consacré mes jours à cette mission évangélique qui a pour but le bien-être du pauvre et sa part égale dans les bienfaits de l'instruction. Que l'intelligence du peuple se développe, qu'elle prenne son essor dans les régions de la science, qu'elle voie s'ouvrir devant elle les portes des colléges et des universités, et alors le peuple sera véritablement heureux, car il saura. Que d'autres, qui se disent philanthropes et qui tendent à abrutir l'esprit aux dépens de la matière, s'occupent de la gélatine et des soupes économiques ; je leur laisse le triste honneur d'avoir nourri le corps, j'ai vivifié l'esprit. Venez à moi demain, tous les jours ; nous causerons de l'avenir des classes pauvres, de leur amélioration morale et du but de la société. J'ai écrit plusieurs ouvrages en faveur de celui qui souffre, et je puiserai de nouvelles inspirations dans le récit touchant que vous venez de me faire de vos maux; ne me retenez pas; au revoir; dès ce soir je songerai à vous.

Et il s'éloigna précipitamment.

Resté seul, le vieillard soupira..... et puis il laissa échapper de sa poitrine ces paroles qui n'étaient pas un reproche dans sa bouche, mais l'expression d'une grande vérité :

— Triste monde que celui-ci, dit-il, où il y a tant d'amis de l'humanité et si peu de personnes qui la secourent !

Et il s'achemina ne sachant de quel côté il portait ses pas.

Tout à coup les rayons de la lune qui se reflétaient sur la surface argentée du fleuve vinrent frapper ses regards.

Digitized by Google

A la faveur de cette clarté il distingua les eaux de la Seine qui s'écoulaient calmes et tranquilles ; ce fut pour lui comme un éclair subit qui lui fit entrevoir un autre avenir dans un monde meilleur.

Il franchit le dernier espace qui le séparait de la tombe, mais avant de s'envelopper dans son linceul liquide, il porta les yeux autour de lui et dans son passé pour voir ce qu'il abandonnait sur la terre.

Il ne vit rien, pas même un ami, et cependant il y avait un milliard d'hommes autour de lui.

Comme il adressait une dernière prière à son Dieu, il entendit des sons joyeux qui partaient près de lui; il crut que le ciel lui envoyait un sauveur; un rayon d'espoir illumina son visage et il s'approcha pour implorer l'assistance du nouveau venu.

Mais quand il vit un homme à la figure noircie et aux mains calleuses, porteur d'un habit grossier et largement troué en différents endroits, il s'éloigna rapidement de peur d'insulter à la misère de cet homme en l'obligeant à un refus.

L'ouvrier avait aperçu le vieillard se diriger vers lui et le fuir ensuite; surpris, il s'élança à sa poursuite et le retint comme il avait un pied dans la tombe.

Le vieillard lui fit à regret le récit d'une détresse qu'il voulait ensevelir avec lui. Mais l'ouvrier eut bientôt séché ses larmes et calmé sa douleur; il lui fit entrevoir un avenir meilleur, et, quoique marié et père de cinq enfants, il lui offrit chez lui un asile pour ses vieux jours et le pain de l'amitié qu'ils rompraient ensemble.....

Et pendant que le généreux ouvrier faisait asseoir le pauvre vieillard auprès d'un bon foyer et lui présentait sa part du modeste repas auquel la famille était conviée, que faisaient nos trois amis de l'humanité?

Le financier oubliait la lettre qu'il devait écrire au ministre; mais, en revanche, il adressait cinq mille francs à l'évêque d'Héliopolis pour habiller à la française trente-deux musulmans nouvellement convertis.

Le poëte ne se souvenait pas le moins du monde de son acrostiche ; mais aussi, sortant un moment de sa spécialité pour un nouveau genre qui inspirait mieux sa muse poétique, il composait une ode superbe adressée à la lune.

Le philanthrope enfin, qui seul s'était souvenu du vieillard et de la promesse qu'il avait faite de lui venir en aide, croyait faire beaucoup pour lui en terminant un ouvrage intitulé : *De la nécessité d'éclairer les classes pauvres; par un ami de l'humanité.*

V. GUIBERT.

Digitized by Google

RAYONS D'ITALIE.

I.

LE CHANT DE LA BOHÉMIENNE.

(D'APRÈS LA SIGNORA ADÈLE CURTI.)

Je suis belle, je suis brune
Comme un coucher de soleil,
Ou comme un rayon de lune
Sous un nuage vermeil.

Noires, noires sont mes tresses
Comme le fruit des lauriers.
Mes regards dans leurs caresses
Tiennent les cœurs prisonniers.

Ma mère, fée immortelle,
Dans le feu tenait sa cour;
De Grenade un jour pour elle
Le prince brûla d'amour.

Digitized by Google

Je m'abreuvai de rosée,
J'eus pour berceau mainte fleur ;
J'avais la nue embrasée
Pour vêtement de splendeur.

Je voguais sur l'eau limpide
D'un immense lac d'azur ;
Avec le zéphyr rapide
J'allais vers mon astre pur ;

Vers l'étoile qui me donne
Un sourire gracieux,
La plus blanche qui rayonne
Dans les clairs sentiers des cieux.

Tour à tour mon pied s'imprime
Dans le sable des déserts,
Et franchit l'horrible cime,
Séjour d'éternels hivers ;

Je règne au ciel et sur terre
Au nom des Esprits jaloux ;
Je joue avec le tonnerre,
Et me ris de son courroux.

Quand sur la plaine azurée
L'aube étend un voile d'or,
Dans sa lumière adorée
Je plane d'un libre essor ;

Puis de leurs sépulcres sombres
Perçant la nuit et l'horreur,
J'évoque de froides ombres,
J'interroge leur pâleur.

Je vais cherchant la verveine,
L'herbe des enchantements ;
Et des pauvres cœurs en peine
Je devine les tourments.

Digitized by Google

Joie ou douleurs, je sais lire
Ce que garde l'avenir ;
Et j'ouvre à qui le désire
Le livre du souvenir.

Je donne sans artifice
Avis, philtres et secours ;
Je garde en moi la justice
Pour l'opprimé sans recours ;

Je garde, âme ardente et fière,
Un amour chaud et sans fard,
Une haine immense, altière,
Et la lame d'un poignard.

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

LA GALERIE DU ROI GUILLAUME II.

Les rois s'en vont.

On a dit souvent que Guillaume II était le dernier représentant de cette race de rois-chevaliers dont François Ier est le type le plus complet, et l'on a eu raison. S'il eut les défauts et les vices de l'amant de Diane de Poitiers, il en avait aussi la générosité, la bravoure, l'organisation d'artiste. Alors que les rois, ses frères, tournaient au bourgeois et au banquier, il prodiguait magnifiquement ses trésors aux peintres et aux sculpteurs. Sa galerie particulière, riche en chefs-d'œuvre de toutes les écoles, était constamment ouverte au public; Guillaume II voulait que l'honneur de cette belle collection rejaillît sur la nation entière, et il avait en quelque sorte appris au pays à la regarder comme une propriété nationale.

A la mort du roi, ses héritiers commencèrent par n'accepter sa succession que sous bénéfice d'inventaire, ce qui ne laissait pas déjà que d'être assez flatteur pour sa mémoire. En Hollande on s'étonna d'une pareille résolution, surtout les gens sérieux qui prétendaient alors — et l'avenir leur donna raison — que l'héritage était bon malgré tout ce que l'on racontait des dépenses de Guillaume II, et que l'on pouvait parfaitement faire face aux engagements du défunt, sans réduire la succession à néant. De toute façon, les bruits que l'on répandait à la cour eussent-ils été vrais, on se refusait à admettre que la veuve de Guillaume II, la sœur du czar, laissât vendre aux enchères les collections formées par son royal époux; Guillaume III lui-même, disait-on, ne permettrait pas une pareille atteinte à l'honneur paternel. On se trompait : — dès les premiers jours qui suivirent la mort de l'ancien prince d'Orange, on répandit le bruit que ses désordres financiers obligeaient sa famille à vendre d'abord ses tableaux, ses statues et ses dessins, puis ses serres, puis.... que sais-je encore! tout ce que le feu roi affectionnait, tout ce qui l'avait relevé aux yeux de l'Europe. Ces on dit, considérés d'abord comme des calomnies, ne tardèrent pas à passer à l'état de faits très-positifs; tous les doutes furent levés par la publication du catalogue des objets d'art destinés à être vendus publiquement le 12 août 1850, à La Haye, dans le palais

Digitized by Google

même de Guillaume II, — et par l'annonce, répétée chaque jour à la quatrième page des journaux, de la mise en vente des collections de plantes et d'arbustes rares composant le jardin botanique formé par les soins du beau-frère de Nicolas. La vente va donc avoir lieu; — si Guillaume III ne possède pas plus que son père toutes les vertus domestiques, il ne paraît pas avoir en revanche, pour racheter ses défauts, ces instincts chevaleresques qui ont fait beaucoup pardonner au prince d'Orange; il tient plutôt de son grand'père qui songeait plus à son coffre-fort qu'à sa renommée (1). On a eu beau pétitionner en Hollande, on a eu beau répéter qu'il y allait de l'honneur même de la nation de ne pas laisser sortir du pays cette superbe réunion de chefs-d'œuvre, rien n'y a fait; la vente se fera, les collections paternelles seront mises à l'encan. — Des tableaux et des statues, cela est trop sujet à dépréciation, surtout en ce siècle révolutionnaire! mieux vaut donc s'en débarrasser au plus tôt que d'hypothéquer pour quelques années de belles et bonnes terres afin de payer des dettes de famille. — Cela n'est peut-être que médiocrement royal, dira-t-on; — c'est à coup sûr éminemment prudent!

Au moment où tant de richesses artistiques vont être dispersées, il ne nous semble pas inutile de donner rapidement une idée de cette collection dont la vente attirera des amateurs de tous les pays, des représentants de tous les gouvernements qui protégent les arts; — nous nous trompons: la Belgique n'y sera pas officiellement représentée, — à dire vrai ses ministres ne sont rien moins que des Mécènes, — la Belgique s'abstiendra, nous pouvons donner cette nouvelle comme positive; nous avons entendu un personnage trop officiel déclarer lui-même qu'il ne fallait pas songer à faire à La Haye la moindre acquisition pour le pauvre Musée de Bruxelles; que M. Rothschild, la direction du Musée du Louvre, l'empereur Nicolas et les Anglais se disputeraient à qui mieux mieux tous ces chefs-d'œuvre, et qu'il y aurait folie à aller sur leurs brisées (2).

---

(1) Il paraît que c'est aussi le faible de l'empereur Nicolas qui — immédiatement après la mort de son beau-frère, — a eu hâte de mettre le couteau sur la gorge à son royal neveu pour obtenir le remboursement du million prêté à Guillaume II sur la galerie dont la mise en vente fut décidée à la suite de cette réclamation à brûle-pourpoint. D'après des renseignements que nous avons tout lieu de croire très-exacts, le prince Frédéric des Pays-Bas se serait provisoirement chargé de satisfaire aux exigences moscovites; la créance aurait passé entre ses mains, et c'est lui qui, devenu le principal créancier de la succession de son frère, serait l'une des causes de la vente de la galerie. (*Note de la rédaction.*)

(2) Notre collaborateur était parfaitement informé lorsqu'il écrivait ces lignes, mais depuis on a réfléchi en haut lieu et on a découvert qu'il serait très-habile d'envoyer officiellement à La Haye pour paraître au moins avoir eu l'intention de faire des achats. MM. de Beaufort, inspecteur général des beaux-arts, et Navez, membre de la commission directrice du Musée, sont en conséquence chargés d'assister à la vente avec la mission *officielle* — d'acheter des œuvres destinées à compléter les écoles flamande et hollandaise; — mais voici le revers de la médaille: — les Van Dyck, les Teniers, les Hobbema, etc., qu'on nous fait espérer, resteront pour nous à l'état d'espérance. On envoie ces messieurs à La Haye, c'est fort vrai; ils ont mission d'acquérir des chefs-d'œuvre pour le Musée, voilà qui est parfait; les badauds applaudissent et chantent les louanges de M. le ministre; les bonnes gens ignorent qu'on n'a négligé qu'une petite chose, c'est d'allouer à ces messieurs pour les achats si pompeusement annoncés une somme quelconque si minime qu'elle puisse être; ils nous reviendront par conséquent les mains vides, à moins d'un remords tardif qui mette fin à cette mystification d'un goût suspect, par l'envoi des fonds nécessaires. — Ceci est encore de la haute comédie, dirait le philosophe au carrick immortel.

(*Note de la rédaction*).

Digitized by Google

Si nous exceptons une *Cléopâtre* d'Eugène Simonis, notre grand sculpteur,— *l'Ange du mal*, la meilleure statue de Joseph Geefs,—ne pas le confondre avec son peu illustre frère, M. Guillaume, l'inventeur du monument de la place des Martyrs, prix: 450,000 francs, hélas! — une *Charité* de Louis Royer, et une *Nymphe* que Cartellier avait exécutée pour le palais de la Malmaison, on doit reconnaître que la sculpture est assez faiblement représentée dans la galerie de Guillaume II. Il n'en est pas de même de la peinture, surtout de la peinture ancienne: on compte presque autant de chefs-d'œuvre que de tableaux. Quant aux modernes, nous devons nous montrer beaucoup plus sobre de louanges : là les richesses se réduisent à quelques œuvres d'élite : un David Wilkie : *la Famille du distillateur;* ce n'est cependant pas un excellent Wilkie; — *les Trois Mages* d'Ary Scheffer; — un bel Ommeganck, — *un Moine*, et cette composition pleine de hardiesse dans laquelle Gallait a représenté *la Prise d'Antioche;* — un Decamps; — quelques marines de Waldorp, d'une grande vérité mais aussi d'une grande monotonie; — trois Brascassat; — des Nuyen d'une grande beauté; — un bon tableau de Sebron; — un *Intérieur* de Madou, spirituel comme tout ce que fait Madou ; — deux magnifiques Gudin; il y en a sept autres qui sont loin de mériter les mêmes éloges quoique l'on y retrouve, à différents degrés, la main puissante de l'éminent artiste. Citons encore des tableaux de MM. Bosboom, Bles, Van Hove, Leys, Schelfhout, Hoppenbrouwers, Rochussen, etc.

Il y a aussi une douzaine de paysages de M. Koekkoek — ni plus ni moins;— tous représentent des sites du grand-duché de Luxembourg. — Ceux qui aiment cette manière de peindre, ceux qui trouvent que cela rappelle le moins du monde la nature, ceux-là seront très-satisfaits; mais on voudra bien nous permettre de ne pas partager un goût qu'il nous est impossible de comprendre et que nous trouvons tout simplement déplorable.

Les rédacteurs du catalogue — d'aimables farceurs qui ne savent pas même l'orthographe des noms les plus célèbres, — se sont quelquefois permis des épigrammes indirectes qui n'en frappent pas moins très-juste. C'est ainsi qu'à propos d'un *Intérieur de la citadelle d'Anvers*, par M. F. de Braekeleer, on lit : « Les figures sont peintes dans un bon style *et font preuve du talent de l'artiste.* » Quel talent, grands dieux! — Et plus loin, lorsqu'il s'agit de *la Bataille de Seneffe :* « Cette belle toile nous offre un *échantillon* du grand *savoir-faire* de Dekeyser. » Du savoir-faire, c'est très-vrai, mais aussi rien de plus; il serait difficile de juger plus sensément M. Dekeyser. Il faut être juste et reconnaître que les rédacteurs du catalogue (1) n'y ont mis aucune intention, les braves gens en sont incapables.

Presque tous les maîtres anciens sont représentés par des chefs-d'œuvre. On admire Jean Van Eyck, Hemling, Quentin Metsys, Bernard Van Orley, Jean de Mabuse, Pourbus, Michel Coxie, Rubens, Van Dyck, Jordaens et Teniers, les rois de la grande école flamande; — Rembrandt, B. Van der Helst, Philippe Wouvermans, Ruisdael, Van de Velde, Bakhuysen, Hobbema, Jean Steen, Jean Weenix et Van der Neer, tous les maîtres qui feront éternellement la gloire de la Hollande; — Albane, Carrache, Canaletti, le Dominiquin, Carlo Dolci, le Guide, Luca Giordano, Carlo Maratti, le Guerchin, Sébastien del Piombo, Raphaël, Jules Romain, le Pérugin, Andrea

(1) Ce catalogue restera comme un monument d'ignorance; il renferme les erreurs les plus bouffonnes et on y trouve jusqu'à des calembours. Les auteurs sont MM. Jéronimo De Vries, Corneille-François Roos et Jean-Albert Brondgeest; ce sont ces Messieurs qui sont chargés de la vente de la galerie.

(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

del Sarto, Salvator Rosa, le Titien, Léonard de Vinci et l'Espagnolet soutiennent avec éclat l'honneur des écoles d'Italie. — Les Français ne sont représentés que par des Claude Lorrain et un Poussin apocryphes. Quant aux Espagnols, ils brillent au premier rang grâce à Vélasquez; les Murillo ne sont pas d'une belle qualité.

A toutes ces richesses, il faut joindre une magnifique collection de dessins de Raphaël, de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, du Corrége, de Fra Bartolomeo, du Dominiquin, d'Andrea del Sarto, du Guerchin, de Sébastien del Piombo, du Tintoret, d'Annibal Carrache, de Rubens et de Van Dyck.

Nous ne pouvons donner une meilleure idée de toutes ces merveilles qu'en citant la collection d'études de Léonard de Vinci pour sa fresque représentant la Cène. Huit cadres renferment les dessins à la sanguine et à la pierre d'Italie qui ont servi au célèbre artiste pour représenter les disciples de Jésus.

L'énumération de tant de précieux chefs-d'œuvre ne peut que faire déplorer davantage leur dispersion; quiconque a le sentiment artistique regrettera amèrement que tous les membres de la famille royale de Hollande ne se soient pas entendus pour conserver une pareille collection; on ne comprendra pas non plus l'indifférence des Chambres en présence des nombreuses pétitions qui demandent l'acquisition par l'État de la Galerie de Guillaume II; on ne s'étonnera pas moins de l'enthousiasme factice de tant de riches banquiers et de soi-disant amateurs qui, après avoir bien gémi, pleuré, réclamé, pétitionné, n'ont pas même eu l'idée d'ouvrir entre eux une souscription pour conserver à la Hollande cette réunion de merveilles (1).

ANSELME ROELENS.

---

(1) Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que M. le ministre de l'intérieur vient, après mûre réflexion, de se raviser. MM. Navez et de Beaufort ont été voir la galerie et ont enfin été prévenus qu'une somme assez importante était mise à leur disposition, afin de faire des acquisitions pour les divers Musées de Bruxelles et d'*Anvers*. Il paraît que le Musée de la capitale est trop riche, et qu'il est temps de songer à celui de la ville dont M. le ministre de l'intérieur est l'un des représentants.

MM. Navez et de Beaufort ont chargé M. Étienne Leroy de faire les acquisitions du gouvernement. Nous publierons un compte-rendu détaillé de la vente de la galerie de Guillaume II.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

RÉPONSE D'UN OFFICIER D'AFRIQUE

A L'OUVRAGE INTITULÉ :

DE LA CONSTITUTION DE LA FORCE PUBLIQUE

DANS

LES ÉTATS CONSTITUTIONNELS DÉMOCRATIQUES (1).

PREMIÈRE LETTRE.

Tes quatorze lettres me sont parvenues, mon cher major; j'y aurais répondu plus tôt, si mon colonel m'en avait laissé le temps; mais la discipline avant tout!

Qu'avais-tu besoin de me rappeler « *ton goût « pour les études sérieuses et combien notre pro- « fession t'a occupé, alors qu'elle laissait à d'au- « tres tant de loisirs!* »

De l'épigramme? Tu es un sage, je suis un étourdi, soit! qui le nie et qu'y faire? Mais, major, j'ai encore assez de cervelle pour « *ne pas « m'étonner de te voir, l'épée au fourreau et la « plume à la main.* »

A chacun ses armes!

Tu t'es mis en veine d'initier le public à tes pensées? Rien de mieux, si tu t'y prends bien; c'est métier difficile; d'autres, avant toi, l'ont fait avec honneur; Foy, par exemple, et Paul-Louis, l'indiscipliné, pour ne parler que des modernes. Imite-les, si tu peux; si tu y attrapes quelque horion, tu t'en consoleras par les jouissances d'amour-propre.

Ton début ne me semble pas heureux. Par quel phénomène, toi, homme de mœurs si douces, ami des calmes études, es-tu devenu subito un capitan, un matamore, un panégy-

(1) La sensation produite par cet ouvrage, publié sous forme de lettres adressées à M. *Ferru*, officier de l'armée d'Afrique, nous a déterminés à publier cette critique. Notre correspondant adopte aussi la forme épistolaire : il suppose que l'officier *Ferru* existe réellement, et que c'est lui qui répond. *(Note de la rédaction.)*

Digitized by Google

riste endiablé de la baïonnette quand même? J'ai peine à te reconnaître, le chapeau sur l'oreille, les moustaches au vent, faisant résonner tes éperons et brandissant ton sabre! En vérité, tu me ferais peur, si je n'étais familiarisé avec nos moustaches africaines.

De cette terrible flamberge est-ce bien sérieusement que tu recommandes l'usage? Plus je te relis et plus je veux me persuader que tu as voulu t'amuser à mes dépens.

« *Depuis le commencement du monde...* » Ami, passons au déluge... « *la religion et l'épée* « *ont été les deux grands auxiliaires de la loi;* « *la première a changé souvent; elle peut être* « *une cause de luttes et de désordres entre* « *nations de religions différentes; l'épée, au con-* « *traire, est invariablement la même; il ne s'agit* « *que de savoir à qui la confier pour qu'elle soit* « *aussi juste qu'irrésistible.* »

Bravo, major! Ton *il ne s'agit* est d'une adorable naïveté; ah! *il ne s'agit!!* Eh! pardieu oui, c'est le véritable *hic*, le cas difficile, c'est le bec à ourler, comme disent nos troupiers; tu me la bailles belle avec ton *il ne s'agit!*

« *L'épée est partout la même.* » Hélas! oui, toujours tranchante, toujours blessante; c'est sa nature, à elle, comme au feu de brûler; qu'elle s'appelle César, Cromwell ou Bonaparte, il faut qu'elle frappe et tue, au profit de son ambition d'abord, de sa gloire quelquefois, du despotisme toujours. Interroge le passé, consulte le présent; hormis une, devant qui je m'incline avec reconnaissance et respect, et ne voudrais m'y fier trop longtemps, trouves-en d'autres *aussi justes* qu'irrésistibles... Avant d'être soldat, je suis citoyen et me défie des héros, et pour cause. Es-tu las d'être libre? à ton goût; je doute seulement que tu fasses beaucoup de prosélytes.

Veux-tu savoir l'effet que me font tes lettres? ou elles ont été écrites dans un accès de monomanie paradoxale, ou c'est une gageure; tu auras parié de soutenir une thèse fausse, de te moquer de moi; je te le pardonne: et du public, c'est son affaire; mais tu as gagné le pari; fais comme le Grisbourdon, saisis-toi des enjeux.

Je reprends : « *Du rivage africain conquis* « *par la France, ta patrie...* » Beau début! digne d'Homère; il est fâcheux que tu finisses comme Scarron.

Desinit in piscem.

« *Du rivage africain,* donc, *tu regardes...* « (je regarde) *avec étonnement...* » Ah! un instant, s'il te plaît; pourquoi, sans m'en demander la permission, me faire regarder *avec étonnement des événements* qui ne m'ont pas étonné du tout? Il ne fallait pas avoir la science infuse pour les prévoir. Écoute, major, chacun a son petit grain de vanité, et je ne voudrais pas passer pour un sot aux yeux de mes frères d'armes de Belgique. Encore si tu ne m'imputais que ce manque de bon sens; mais c'est qu'ensuite tu pousses la plaisanterie trop loin; j'en appelle à toi-même.

« *Tu voudrais* (je voudrais) *comprendre pour-* « *quoi les nations qui s'étaient donné libre-* « *ment des lois capables de les préserver de la* « *guerre civile ou de la lutte armée des intérêts,* « *sont les premières à déchirer ces lois qu'elles* « *avaient formulées dans le calme, comme l'uni-* « *que moyen d'assurer la paix, tout en laissant* « *le champ libre aux luttes dites pacifiques des* « *intérêts personnels aussi bien qu'aux discus-* « *sions scientifiques qui préparent le monde à* « *venir!* »

Ouf! comment j'ai voulu tout ça? en voilà la première nouvelle! Sur mon honneur, ce que je suis parvenu à comprendre dans cette interminable phrase, c'est que tu raisonnes précisément comme le bon roi Dagobert mettait sa culotte.

Est-ce que l'Italie, le Piémont, la Pologne, la Prusse, la Hongrie, l'Autriche *s'étaient donné librement des lois?* Est-ce que la France elle-même, en 1830, s'est librement constituée? Appelles-tu liberté l'ignoble despotisme qui pèse sur les premières, et constitution libre, celle qu'une coterie sans mandat avait prestidigité après juillet? Il est peu humain, pour te donner une apparence de logique, de me faire passer pour un ignorant ou un homme de mauvaise foi. Sacrifier un ami au besoin de sa cause, fi! cela n'est pas pardonnable.

Puis tu ajoutes : « *quand une nation s'est* « *donné une constitution, quand elle est libre* « *de la modifier par des moyens légaux...* »

Digitized by Google

Que veux-tu prouver avec tes quand, quand? tu affirmes, moi je nie. Ah! si au lieu de *quand* tu mettais un bon si et raisonnais au conditionnel, alors peut-être serais-tu dans une voie moins dangereuse pour tes déductions; mais les nations ne s'étaient pas donné des lois, et, qui pis est, elles sont encore à les attendre.

« *On ne conçoit pas qu'elles renversent violemment ce qu'elles ont fait, sans tenir compte du sang qu'il faut verser et des pertes énormes que le peuple doit essuyer; cela est d'autant plus singulier que l'on ne fait les constitutions que pour éviter ces catastrophes, et que l'on croit encore à l'efficacité de ces chartes pour prévenir les révolutions sanglantes.* »

Tout cela serait parfait si... le conditionnel, major, le conditionnel! Qui viole les constitutions, qu'elles soient octroyées, bâclées ou escamotées; qui? Est-ce le peuple? non; n'accuse donc pas les nations d'un crime qui n'est pas le leur; elles sont les lamentables victimes de la perfidie, de l'égoïsme, de l'orgueil et de l'ambition des grands. Pourquoi, quand l'Europe entière, sur la foi des serments de 1814, réclamait les libertés promises, les lui avoir refusées? Pourquoi, dans ma patrie, cet entêtement incroyable du pouvoir à ne pas céder aux sages et justes exigences du pays? Une nation ne tient pas compte du sang versé? tu blasphèmes! Et quel est-il ce sang? n'est-ce pas celui de ses fils? Prends-tu la patrie pour une marâtre?

« *Il est singulier qu'on croie encore à la valeur de ces chartes...* » C'est toi qui deviens singulier.

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

Prends garde au sort de Sosie! major, gare tes épaul..ettes!

« *Les lois n'ont pas une force suffisante pour se faire respecter.* »

Vraiment! ainsi, la garde civique, l'armée, la gendarmerie, la police, le ministère public, la prison, les canons, la guillotine et le bourreau, cela ne te suffit pas? Quel diable d'homme es-tu devenu? tiens, relis la fable : *Contre ceux qui ont le goût difficile.*

« *Quand cette force existe, elle est annulée par de fausses mesures.* »

A qui la faute? Est-ce le peuple qui a la force en main? Attaque-toi aux vrais coupables, qu'ils le soient par négligence ou par calcul; c'est à ceux qui tiennent le pouvoir en main à faire que la loi soit respectable et respectée; une nation se règle volontiers sur l'exemple de ses chefs; vois la France, noble et glorieuse dans les grandes années de Louis XIV, sceptique et prostituée sous la Régence et Louis XV, vaillante et pure sous le Consulat et l'Empire, littéraire et polie sous la Restauration, vaniteuse et cupide sous le dernier de ses rois.

« *Nous avons été plus sages que les autres peuples.* »

Je t'aurais cru sur parole si tu ne prenais le soin de te démentir toi-même deux lignes plus bas. Prends tes lunettes et lis :

« *Nous jouissons d'une paix trompeuse... nos politiques, nos économistes, nos écrivains publics* (tu veux dire publicistes; je te pardonne ce solécisme à cause de ta qualité d'étranger) *ne rêvent que la fraternité des peuples, ne voient que la paix universelle; cependant, nous sommes si loin de la fraternité, entre les individus d'une même nation; voyez la classe aisée; voyez ces riches, qui ne doivent peut-être leur fortune qu'à la protection efficace de la force publique; eh bien, ce sont eux qui viennent, l'insulte à la bouche, demander compte aux armées permanentes des sommes qu'elles ont coûté.* »

Voilà des gens bien mal élevés! Sais-tu que tu me fais là un vilain tableau du pays le plus sage du monde?

« *La noble profession que nous avons embrassée est calomniée, méprisée, d'abord...* »

Ici, je dresse le bordereau des délinquants, d'après ton compte; nous y verrons plus clair.

Digitized by Google

BORDEREAU :

1° « *Par ceux qu'elle contient dans le devoir....*	C.-à-d. Les hommes de mauvaise conduite, d'improbité ou de crime.
2° « *Par ceux qui veulent changer la forme du gouvernement.....*	C.-à-d. Les partisans de l'autorité absolue, les démocrates, les démagogues, les orangistes.
3° « *Par toute cette foule de gens qui répètent sans les comprendre les déclamations des ennemis de l'ordre et font sans s'en douter les affaires des anarchistes.*	C.-à-d. Les ignorants, les bavards, les frondeurs, et les sots qui, depuis Adam, sont en majorité.
4° « *La classe aisée.....*	C.-à-d. Les industriels, les négociants, les magistrats, les ecclésiastiques, les avocats, avoués, notaires, huissiers, les médecins, les artistes, les employés, les gens de lettres, les petits et grands propriétaires, etc , etc., etc.
5° « *Ces riches stupides et ingrats.....*	C.-à-d. Les banquiers, financiers, gentilshommes ou bourgeois gentilshommes.
6° « *La presse, les chambres, le gouvernement.* »	

Voilà tout? Si bien que, de compte fait, il te reste... quoi ? l'armée!!! dont tu fais partie, bien entendu; et voilà le pays le plus sage du monde (le mien en est le plus fou, comme chacun sait) réduit, grâce à toi, major, à quelques mille conscrits et vétérans, portant dans leurs havre-sacs et dans leur cartouchière toute la sagesse des nations. Sais-tu, major, que tu es un habile homme et que tu dois être fier de marcher à la tête de ces gaillards-là!

Un mot encore : à propos des déplorables événements de juin, tu dis :

« *A peine l'armée avait-elle empêché la civili-*
« *sation de sombrer, à peine ce service était-il*
« *rendu, que ceux qui avaient survécu aux*
« *coups des émeutiers étaient signalés par la*
« *presse comme des hommes dangereux, enne-*
« *mis des libertés publiques, des oppresseurs.* »

Le louable intérêt que tu portes à l'armée te rend injuste envers d'autres. Établissons d'abord le nom des hommes calomniés, et en quelles mains se trouvait la presse calomniatrice.

Les calomniés se nomment Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, Bixio, Ledru-Rollin, etc., tous républicains combattant pour l'ordre; les calomniateurs, ce sont leurs adversaires; ils s'intitulent honnêtes modérés, je crois.

Après les chefs, aux soldats : c'étaient la garde nationale, l'armée et ces braves enfants de la garde mobile, combattant en héros, mourant en martyrs, insultés, outragés, licenciés depuis par ceux-là même qu'ils avaient sauvés. Qu'en dis-tu? n'est-ce pas souverainement vrai? Sors de ton aveuglement; je connais ta loyauté; une cataracte morale s'est formée sur tes yeux; fais-toi opérer, car si ton erreur était volontaire, foi de soldat, je renierais notre vieille estime mutuelle.

Tout ce monde-là « *a si bien fait, qu'il est*
« *parvenu à mettre en question l'utilité de l'ar-*
« *mée. Comprends-tu la position faite aux offi-*
« *ciers d'une armée dont on parle incessam-*
« *ment? Ce n'est pas le peuple qui dit cela, tu*
« *sais qu'il ne parle pas.* »

(En Belgique, c'est possible; en France, il parle pour deux, je t'assure.) Mais qui donc parle chez toi? Ah! j'y suis, le bordereau!

« *Dans notre pays, toutes ces idées ne sont*
« *pas à leur naissance; elles ont déjà envahi la*
« *presse, les chambres; le gouvernement com-*
« *mence à s'y laisser prendre.* »

Bon! encore à ajouter au malheureux bordereau; cela devient inquiétant. Comment arrêter ce débordement universel?

« *D'après mes idées, l'état militaire d'un peu-*
« *ple doit le sauver de la conquête, de tous les*

Digitized by Google

« *mécontents; l'état militaire doit avoir la puis-*
« *sance de forcer tous les intérêts, toutes les im-*
« *patiences à se soumettre et à ne se produire*
« *que par des moyens légaux.* »

Nous y voilà!! une épée!! *l'épée aussi juste qu'irrésistible!!* Bonaparte! un 18 brumaire, et tout est sauvé. Serais-tu, par hasard, cette épée-là? As-tu fait choix d'un Murat, ou serais-tu le Murat de quelque autre?...

Au revoir, major; ne fais rien sans moi, autant que possible. Dans tous les cas, que tu passes prince, roi ou empereur, n'oublie pas ton vieux camarade.

A toi de cœur. FERRU.

DEUXIÈME LETTRE.

A la fin de ma première lettre, si j'ai bonne mémoire, tu étais ou vous étiez les maîtres. Vous aviez, du plat de votre épée, flagellé la vile multitude, suivant l'expression de M. de Foutriquet. Place nette! vivat! tout est démoli; il ne s'agit plus que de reconstruire; où est ta truelle? J'entends, l'épée, une et indivisible, non, juste et irrésistible, veux-je dire. En avant, maçon, à la manœuvre!

Laisse-moi le temps de chercher ta pensée; le moyen de la trouver, dans le pêle-mêle de ta brochure?

Arrière, *les diverses actions des armées,* c'est de l'histoire, de la fable et du roman; un point me frappe : c'est que voulant démontrer la nécessité d'une armée forte et aguerrie, tu commences par en nier l'utilité :

« *Les guerres ont dû devenir plus rares et*
« *de fait elles sont plus rares; on en conclut*
« *qu'elles doivent finir. Je suis de cet avis et*
« *j'ose même fixer l'époque exactement; la*
« *guerre disparaîtra, quand les lois, j'entends*
« *la raison, la justice, seront assez fortes pour*
« *se faire respecter par tous les individus, par*
« *tous les États, par tous les empires.* »

Tu parles comme M. de la Palisse. Trouves-tu la législation injuste, la raison déraisonnable, la justice fausse? alors qu'on refasse la raison humaine et la législation; qu'on nomme des magistrats plus intègres. Espères-tu faire de tes prétoriens autant de Portalis, de d'Aguesseau et de Solons? Ton pays possède tous les éléments constitutionnels pour arriver à ces réformes. Manque-t-il d'hommes de bonne volonté ou de savoir? non; à quoi bon l'armée alors pour cet objet? n'est pas guerrier, législateur, administrateur, financier, organisateur qui veut! Napoléon, lui-même, ne brilla d'un immense éclat civil que par les reflets du génie des hommes célèbres dont il eut le soin de s'entourer; toi, tu as commencé par mettre tout le monde à la porte.

Que tu te sois occupé avec ferveur « *de re-*
« *cherches sur la forme à donner à la force pu-*
« *blique, de la milice, des moyens de remédier*
« *aux défauts de la milice, des moyens de cor-*
» *riger les deux défauts que tu lui reconnais,*
« *de l'examen des objections faites à ton sys-*
« *tème, de celui de la question de force publi-*
« *que au point de vue de la Constitution belge,* »
je ne vois là que l'œuvre d'un officier laborieux et d'un bon citoyen, et je t'y suivrais pas à pas si j'y voyais quelque chose de neuf et si tu y avais mis plus de méthode et de clarté; tu as si bien embrouillé tout cela, qu'il faut une patience de Pénélope pour démêler l'écheveau; heureusement je suis parvenu, bout à bout, à mettre à part les fils principaux.

Premier fil : « *Il faut une force publique considérable,* » voilà ton principe : et la première question que tu t'adresses est de te demander « *comment doit être composée cette*

Digitized by Google

« *force?* » *Ici*, ajoutes-tu, *commence* l'embarras : puis, tu me fais convenir, et cette fois j'y consens, « *qu'il doit exister toujours une forme,* « *une constitution de la force publique, en rap-* « *port avec les institutions civiles et les idées do-* « *minantes, et, de plus, que cette force ou ces* « *institutions changent à chaque révolution qui* « *modifie les lois ou les mœurs.* »

Nous sommes bien d'accord :

« *Cela posé, et je tiens à ce que cela soit ad-* « *mis, je reviens à la question : quels doivent* « *être les éléments constitutifs, quelle doit être* « *la forme de l'armée ou de la force publique?* »

Eh ! parbleu ! major, ne t'évertue pas tant ; tu viens de me poser et de m'imposer toi-même la réponse. Ils doivent être « *en rapport avec les* « *institutions civiles et les idées dominantes,* « *et, de plus, changer à chaque révolution qui* « *modifie les lois et les mœurs.* » A quoi bon trente pages? Rien de plus, rien de moins, et te voilà blessé par ta propre épée.

Quelles sont vos institutions civiles? celles d'un État constitutionnel sagement progressif; quelles sont les idées dominantes de ton pays? la première est celle de respect à la Constitution, de dévouement et de fidélité au prince, puis viennent celles non moins profondes d'indépendance, de nationalité, de patriotisme, de liberté, d'égalité civile, enfin de maintien et de développement habile des principes écrits au pacte fondamental; il n'en faut pas sortir si ce n'est légalement, constitutionnellement, prudemment, « *à chaque révolution qui modifie les lois et les mœurs ;* » c'est ce que veut le bordereau, c'est ce que tu trouves fort impertinent de sa part, et c'est pourquoi tu as chassé du temple peuple, bourgeoisie, noblesse, gouvernement et le reste, pour y substituer quoi? l'épée! l'épée qui ne raisonne ni ne concède, mais qui, plus expéditive, ordonne et tue; et voilà pourquoi, cher major, ne te trouvant pas d'accord avec toi-même, je ne puis en bonne conscience l'être avec toi, quelque bonne dose d'affection que j'aie pour un ami de ta trempe. Comprends-tu maintenant?

Tu as bonne grâce, vraiment, à venir ensuite te plaindre ! « *Nous sommes cependant suspec-* « *tés de la démolir, cette loi qui n'est debout que* « *parce que nos cœurs et nos bras lui font un* « *rempart.* »

Et que fais-tu donc, mauvais plaisant? Si ta patrie était menacée, t'y prendrais-tu de la sorte pour la défendre? Ah ! tu violes, en riant; je ne te croyais pas si Lovelace !

Vient après ton grand grief contre les partisans des économies, et tu fais si bien, que tu leur donnes raison.

« *L'opinion publique est plus avancée que la* « *constitution de l'armée ;* » « *l'accord entre les* « *mœurs et l'institution de l'armée n'existe pas ;* » « *l'opinion publique a raison ;* » « l'armée n'est pas « aussi milicienne qu'elle *devrait être ;* » « *l'ar-* « *mée est mal composée.* »

Puisque l'opinion publique a raison, tâche de faire comme elle, et range-toi à son avis au lieu de la heurter; si les mœurs et l'institution de l'armée ne sont pas d'accord avec le vœu du pays, qu'on les réforme ! Est-ce au pays à se plier aux exigences de l'armée, ou est-ce à l'armée de se plier à celles du pays? Ne souffle pas ainsi le froid et le chaud ; tu me mets en nage, et je ne vois plus mes fils ; ah ! en voici un, il est retors celui-là :

« *Enfin, vous avez un président! Louis* « *Napoléon! quel nom magique que celui-là !* » C'est de l'Empereur, sans doute, que tu veux parler? pas de confusion, s'il te plaît. « *Vraiment,* « *les nations sont incorrigibles ;* » hélas ! oui; voilà pourquoi il faut les éclairer. « *Toujours ce* « *vieux respect, cette admiration pour la forte* « *épée.* » Si c'était là l'objet de leur admiration, il faudrait les fesser ; sois donc plus sage qu'elles ; tu me fais rire avec *ta forte épée* et tes points d'admiration ! ! ! !

« *On écrit qu'il ne peut plus y avoir de guer-* « *res* (tu l'écris toi-même) ; *que les armées sont* « *d'inutiles fardeaux dont les peuples doivent* « *se débarrasser au plus vite. Est-ce que par* « *hasard l'opinion publique serait comme ces* « *grands, honteux d'un service et qui évitent* « *celui qui le leur a rendu, de peur de devoir* « *payer de reconnaissance? Non, non, je me* « *trompe ; l'opinion publique en masse, chez* « *vous, a nommé un guerrier et le neveu d'u-* « *guerrier.* »

Digitized by Google

Pour le coup, c'est trop fort! « *Le neveu d'un « guerrier,* » soit; on est toujours le neveu de son oncle! mais un guerrier! Louis Napoléon? Strasbourg! Boulogne, l'aigle empaillé!! à moi, les points d'exclamation!!!

Tu me rappelles le coup de tête de Paul Louis: un fourgon passe devant lui, sur lequel on lisait en gros caractères, *à César Berthier;* de la pointe de son sabre, il efface César, en s'écriant: Berthier passe, mais César, je te le défends! Ton guerrier fait le pendant du César! Te voilà courtisan! j'y songe, c'est de la diplomatie, *gladius gladium fricat!* L'armée est à toi; ton épée est au mieux avec la nièce encore vierge d'une illustre épée plus irrésistible que juste; tout va à merveille; est-il quelque chose qui te gêne encore? Oui. — Quoi? parle.

« *La garde civique! qui fait ou laisse faire « les révolutions et les invasions étrangères; « qui n'a aucun caractère, aucun mérite mili- « taire; qui gêne et empêche l'action pacifiante « de l'armée nationale, dans tous les cas d'é- « meute ou de révolution; qui dérange et décon- « sidère l'armée véritable; qui avilit l'habit et « les insignes militaires, en les prodiguant à des « hommes qui n'ont pas les vertus de cette pro- « fession; qui est une institution aristocratique « et pas du tout démocratique; qui ne peut être « utile qu'en tirant par les fenêtres ou derrière « un abri; qui devrait être armée d'un bâton « blanc, aux armes du pays (ce bâton serait dé- « livré par le bourgmestre et serait un honneur « pour ceux qui le recevraient); que la peur fait « tirer trop tôt.* »

Si cette déplorable diatribe ne contenait que des erreurs, je te les passerais généreusement, car ton raisonnement se ressent plus que jamais de l'esprit de la gageure; mais, pour le plaisir de gagner un enjeu, est-il donc décent de parler comme le ferait à peine un insulteur à gages? C'est du délire!

Qu'est-ce donc que la garde civique, major? sinon la nation elle-même en armes! Elle est aristocratique, dis-tu? Singulière aristocratie que celle où l'artisan peut devenir colonel et le gentilhomme rester simple soldat! Une aristocratie qui choisit ses chefs dans le peuple! Une aristocratie qui élit ses officiers à la majorité des voix et qui compte 99 voix plébéiennes pour une patricienne sur cent; une aristocratie où, les armes à la main, chacun s'aborde en frères; où le commandement affecte le ton de l'urbanité la plus exquise; où tous les rangs sont confondus, tous les cœurs à l'unisson!! le plus simple, le plus facile, le plus continu, le plus puissant moyen d'égalité et de fusion entre tous les citoyens d'une même patrie, cela une aristocratie? tu veux rire.

Existe-t-il des abus, attaque-les; mais, au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, ne flétris pas le principe.

Et cette nation armée, peuple, bourgeoisie, noblesse, ne faisant qu'un; la volonté du pays faite homme, tu l'accuses de vouloir des révolutions, de les fomenter, de les faire, de pâlir devant l'étranger?

Au profit de qui, major, au profit de qui les ferait-elle ou les tolérerait-elle, ces révolutions? Qui a tout à craindre, qui a tout à perdre dans ces secousses civiles? Est-ce l'armée ou la garde civique? Et qui donc sommes-nous, nous autres soldats, pour que tu oses en parler en termes si insultants? Ne sommes-nous plus citoyens? ne sont-ce pas nos pères, nos fils, nos amis, nos frères? Ah! major, tu as blasphémé!

Retire-les, ces imprudentes paroles, retire-les, major, elles ne sont pas seulement outrageantes, elles sont... le contraire de la vérité! Tu fais de l'histoire à la façon du père Loriquet... Non, les gardes civiques ne tirent pas trop tôt parce qu'elles ont peur; avaient-elles peur à la Bastille, à Clichy, à Bruxelles, à Liége, à Lille, et en cent autres lieux où elles se sont couvertes d'un immortel éclat? Qu'étaient-ce que nos premières phalanges républicaines, sinon des gardes civiques levés à la hâte, sans discipline, sans ordre, pieds nus, sans pain, tous à la gloire allant d'un même pas! Tes paroles, major, retire-les, car sous cet habit que la garde civique avilit, comme tu l'oses dire, bat plus d'un noble cœur: ton compagnon d'armes de la veille, fronçant le sourcil et se sentant blessé, pourrait bien te refuser la main que, naguère, il te tendait avec estime; retire-les, pour ton repos, pour ton avenir, pour l'honneur de la vérité,

Digitized by Google

pour le mien même: on n'aurait qu'à croire que je partage tes principes! Nos pères des lâches! nos pères transformés en constables! Et ce serait un honneur pour eux! Ah! major, major! d'où te vient cette acrimonie? qui a pu faire germer dans ton âme de si horribles ferments de discorde? Est-ce haine? susceptibilité blessée? petite vanité mise en jeu? amour-propre ridicule? que sais-je? l'homme est insensé parfois; mais quoi que ce puisse être, de misérables vétilles méritaient-elles de pareils emportements?

Avant de livrer tes lettres à la publicité, que n'as-tu attendu mes conseils? ou si je te semblais trop étourdi, pourquoi n'avoir pas pris ceux d'une personne éclairée et sage, amie de ton pays, de sa forme de gouvernement, intelligente de ses désirs, de ses besoins et de ses vœux? Songe donc que tu n'as rien respecté, tout attaqué, tout dénigré, la Constitution, le gouvernement, la nation, depuis le peuple au plus bas degré de l'échelle sociale, jusqu'à l'échelon le plus élevé, le plus respectable. Quelle monomanie furieuse t'a saisi? as-tu consulté ton docteur? si tu ne l'as fait encore, vois-le; pourvu qu'il ne soit pas trop tard! Vrai, je vais attendre de tes nouvelles avec anxiété.

En attendant, souffre, puisque te voilà lancé dans la carrière, que je te rappelle quelles doivent être les premières qualités de l'écrivain; il doit se souvenir sans cesse :

Que la vérité est le premier besoin de l'homme;

Que l'erreur est la source de ses fautes et de ses malheurs;

Que pour trouver la vérité, il ne faut d'autre guide que la raison;

Que les passions ne veulent rien que d'exagéré;

Que tout ce qui est exagéré conduit à l'erreur;

Que ce qui se renferme dans de justes bornes est bien;

Que tout ce qui les dépasse est mal;

Désormais, règle-toi sur ces alinéa; quant à moi, je termine selon ton vœu :

« *Si ces lettres déplaisent aux épaulettes d'ar-*
« *gent de la garde civique, si elles doivent me*
« *brouiller avec tant de gens que j'estime, j'y*
« *renonce, et je prie le public de ne plus lire;*
« *elles commencent à la page* 75 *et finissent à la*
« *page* 118. *Sautez tout cela, et n'en parlons*
« *plus; soyons bons amis.* »

Si quelque chose te blesse aussi dans ma réponse, saute de même... De mon côté, le saut est fait! Je te pardonne, mais n'y reviens plus. Tout le monde sautera-t-il comme nous? j'ai bien peur que non, et qu'avant peu tu n'aies sur le dos le bordereau, les chambres, le gouvernement et les *écrivains publics* du ministère: ce serait un beau vacarme, mais tu ne l'aurais pas volé.

Bonne chance, à bientôt!

Digitized by Google

SALON DE GAND.

MEA CULPA.—LES EMBELLISSEMENTS DE BRUXELLES.—TRIOMPHE DE M. SUYS.—LES TRIBULATIONS DE M. FRAIKIN. — MARLBOROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE. — QUE M. GUILLAUME GEEFS A LA VIE DURE. — MM. GALLAIT ET SIMONIS. — MM. WAPPERS ET DEBIEFVE.— LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS PASSÉE A L'ÉTAT DE SINÉCURE.—HOBBEMA AU LOUVRE.—SALON DE PARIS.—M. ERNEST SLINGENEYER.—MM. ACHARD ET KUYTENBROUWER.—M. CHARLES BILLOIN.—M. JULES HELBIG. — M. JOSEPH SCHUBERT. — UNE ILIADE A PROPOS DE PEINTURE A FRESQUE. — LES POËTES DE L'AMOUR. — M. HUGUES MARTIN. — M. HENDRICKX. —LA FOI NOUVELLE CHERCHÉE DANS L'ART.—UN LIVRE DE Mme CAVÉ.— POST-SCRIPTUM.

Par ordre supérieur, j'ajoute à cet article, pour lui servir de début, de préface, si vous voulez, ami lecteur, un *meâ culpâ* sans restriction aucune; je m'exécute même avec tout plein de bonne grâce, d'abord parce que je ne puis faire autrement, ensuite parce que je sais parfaitement que je suis inexcusable.

C'est grâce à moi, lecteur, — *meâ culpâ, meâ maximâ culpâ,* comme dit un psaume ou une litanie quelconque,—que la présente livraison, que vous vous attendiez à recevoir dans les premiers jours de juillet, vous est remise à la fin d'août. —Ceci mérite explication, c'est bien le moins que je vous doive,—à vous, madame, qui probablement ne me lisez pas,—après l'impertinente conduite dont M. le directeur de *la Revue,*—un Minos inflexible,—m'oblige à me confesser, en me menaçant de papier timbré à moi servi par un « gueux d'huissier, » comme dit ce brave

Digitized by Google

Arnal, — si je m'avise le moins du monde de regimber, ce qu'à Dieu ne plaise.

Donc, il est très-vrai, trop vrai même, qu'ayant Boulogne et ses bains en fort grand amour, j'ai eu l'heureuse idée de partir après avoir livré la plus grande partie des pages dont se compose cet article, lesquelles étaient imprimées, corrigées et sur le point d'être tirées au moment de mon départ ; il n'est pas moins vrai que je m'étais formellement engagé à livrer la fin quarante-huit heures après mon arrivée à Boulogne ;—mais les bains de mer exercent sur mon cerveau une étrange influence ; ils m'enlèvent toute espèce de mémoire, s'il faut en croire M. le directeur de *la Revue,* et son opinion n'est pas précisément absurde, je l'avoue, puisque plus d'un mois s'est écoulé avant que je me sois souvenu de ma promesse, et qu'il a fallu que la colère directoriale se déchaînât pour me décider à écrire cette suite et fin qui menaçait de tenir éternellement notre éditeur en échec. Heureusement que l'époque du renouvellement est assez éloignée, sinon le farouche autocrate qui préside à la rédaction de ce recueil ne se serait fait aucun scrupule de me rendre responsable des désabonnements. C'eût été payer cher mes fantaisies aquatiques !

Mes péchés très-humblement avoués — et pardonnés — vous êtes trop aimable, lecteur, pour m'en vouloir plus longtemps, — arrivons à nos moutons ; — il en est grand temps ; ma confession ne compte déjà que trop de lignes, et je gagerais que pour vous épargner l'ennui de la voir se prolonger, dix fois déjà vous vous êtes écrié : « *In nomine* de n'importe qui, *te absolvo,* insupportable bavard ! Toutes les excuses possibles ne t'empêcheront pas d'avoir fait une sottise ; trêve de fadaises ; on ne te paye pas pour faire pareil métier ; — tais-toi donc ou essaye de nous parler d'autre chose. »

J'obéis et, sans transition, j'entre en matière.

Les embellissements artistiques font décidément des progrès effrayants à Bruxelles ; — où cela s'arrêtera-t-il ? — Nous avons déjà le monument — on ose appeler cela un monument ! — de la place des Martyrs, — modèle du genre, personne ne l'ignore. — Nous en subirons bien d'autres ; il ne faut désespérer de rien avec l'aide de la commission royale, des braves gens appelés à inspecter, à diriger, à massacrer les beaux-arts, de M. le Ministre, de M. Suys et *tutti quanti.* M. Suys, par exemple, doit être en ce moment le plus heureux des hommes ; il nous en fait voir de toutes les couleurs ; nous avions déjà la lourde façade de Saint-Joseph, avec ses statues et son bas-relief en pierre bleue, avec ses tours si élégamment terminées en forme d'éteignoirs. — Peut-être est-ce une épigramme architecturale ? Ce serait bien de la hardiesse. — Gare à l'excommunication !

Cela n'a pas suffi à M. Suys ; — il aspirait à de nouveaux et plus terribles exploits. — Ne voilà-t-il pas qu'emporté par sa bouillante ardeur, il est à la fois

Digitized by Google

parvenu à nous gâter le Parc et à remplacer l'abominable gâteau de Savoie qui couronnait l'église de la Place Royale par quelque chose de plus laid—cela paraissait impossible — que la chose sans nom à laquelle il succède. Infortunée Place Royale! il est dans sa destinée de servir aux expériences de M. Suys! N'avait-elle donc pas assez de la baignoire — toujours en pierre bleue — qui sert de piédestal au magnifique bronze de Simonis ?

Quant au Parc, les critiques de la *Revue* n'étaient, hélas ! que trop fondées (1). Tout le monde aujourd'hui peut apprécier l'heureux effet produit par la délicieuse grille de M. Suys à côté des portes monumentales construites par Guimard. Mais Guimard n'y entendait rien; il s'avisait de vouloir du grandiose. — Qu'a-t-on besoin de cela à Bruxelles ? — Qu'on nous fasse de l'architecture dans le goût de la porte que M. Suys nous a campée place du Palais, à la bonne heure ! — Ces blocs de pierre bleue bien lourds, bien pesants, bien massifs ; ces monolithes informes, gracieux comme une borne-fontaine, voilà ce qu'il nous faut ! Nous sommes au XIX^e^ siècle pour quelque chose, que diable ! Ne vivons-nous pas à une époque où messieurs les artistes ne voient dans l'Art qu'un moyen de vivre en bons bourgeois, d'acheter des maisons, des terres et des rentes? Il y a longtemps que pour eux l'Art n'est plus le but; ceux qui ont conservé la foi sainte forment la rare exception, aussi ont-ils l'agrément de passer pour des sots et de mourir de faim, pendant que leurs heureux confrères, la plupart du temps avec beaucoup moins de talent, mais aussi avec beaucoup plus de savoir-faire, acquièrent gloire, honneurs et richesses. Ah ! le poëte n'a que trop raison (2) :

> Aujourd'hui l'art n'est plus, — personne n'y veut croire.
> . . . . . .
> L'artiste est un marchand, et l'art est un métier.

M. Suys est tout à fait de cet avis ; il comprend à merveille ce qu'il faut à ce siècle bourgeois, et on doit lui rendre cette justice qu'il possède une certaine pudeur qui le pousse à s'opposer — autant qu'il est en lui — au contraste affligeant de ses œuvres et des créations artistiques de ses devanciers ; c'est ainsi que les fragments de la grille de Guimard, qui occupaient les extrémités de la rue de la Loi, ont été démolis pour être abaissés au niveau de M. Suys; on ne peut que louer une pareille preuve de modestie ; au moins l'inventeur de la grille Tom-Pouce se rend justice ; — mais alors pourquoi ne pas être logique jusqu'au bout? — Pour-

(1) Voyez *Revue de Belgique*, deuxième série, tome III, pages 161 et 181.

(2) Alfred de Musset.

Digitized by Google

quoi laisser subsister la belle porte placée en face du Palais de la Nation et surtout les élégantes constructions élevées par Guimard au coin de la rue Royale et de la rue Ducale, et qui font tant de tort aux grossiers morceaux de pierre bleue dont le roi est condamné à subir le récréatif voisinage ?

Nous avons entendu un des souscripteurs demander comment il devrait s'y prendre pour se faire restituer ses fonds. Le pauvre cher homme soutient qu'il voulait autre chose, et déclare qu'il n'entend pas avoir contribué pour un centime à la réalisation de cette œuvre barbare (1).

---

(1) Il n'est pas inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les jugements des journaux qui n'ont pas l'habitude d'être bien sévères dans leurs critiques ; malgré leur penchant pour la louange quand même, ils n'ont pu se dispenser, en présence de certaines œuvres, de mêler à leur miel ordinaire une légère dose d'absinthe. Voici, par exemple, ce qu'on lit dans un supplément de *l'Indépendance* du 3 août :

En parlant de l'église Saint-Joseph, « il serait à souhaiter, pour l'effet général, que les tours fussent plus élancées. On a reproché avec raison à M. Suys, le peu de rapport d'homogénéité qu'il y a entre la façade et le corps de l'église..... Quant au bas-relief en pierre bleue qui surmonte la porte centrale, nous ne saurions lui donner des éloges. Nous avons déjà dit ailleurs combien la pierre bleue, froide et sévère dans son aspect, nous semblait peu convenable à la sculpture, et dans cette circonstance nous ne pouvons que le répéter en voyant l'œuvre qu'a produite le talent du sculpteur, M. Leclercq, en s'exerçant sur cette matière ingrate. La difficulté vaincue en fait le principal mérite.

« ..... Nous regrettons *un peu* la sécheresse et la roideur du jubé. Ensuite nous avons observé dans l'ornementation des deux autels latéraux certaines colonnes appuyées sur des consoles, ou plutôt des culots, qui nous ont choqué d'autant plus désagréablement qu'elles viennent prendre ces points d'appui, déjà insuffisants à l'œil, au-dessus de deux portes. »

Église des SS. Jean et Nicolas, rue de Brabant. « Sous le rapport architectural, nous n'en parlerons pas, dit le critique de *l'Indépendance*. Tout le mérite de l'architecte sera d'avoir mené la construction à bonne fin avec des ressources pécuniaires extrêmement bornées. »

La station du Nord. — « Il est à regretter que M. Coppens ne se soit pas inspiré, pour la conception de son plan, des modèles que lui offraient les stations d'Angleterre sous le rapport de la bonne distribution, du *comfort* et de la parfaite entente de toutes les exigences du service. La distribution intérieure de la station du Nord n'est pas ce qu'elle devrait être. Nous trouvons la couverture de la gare bien lourde, et surtout bien peu élevée. Elle n'y laisse pénétrer qu'un jour triste et douteux. Est-ce là tout ce que l'on pouvait demander à une construction en fer ? »

« Combien de monuments ont été élevés à Bruxelles, en quelques années ! Celui de la place des Martyrs, que nous nous contentons de rappeler, car *nous n'aimerions pas à l'apprécier sous le rapport artistique et économique.* »

« La statue du général Belliard. Celle toute récente de Charles de Lorraine qui est due au ciseau de M. Jehotte, et *dont nous ne sommes pas admirateur passionné.* »

— On le comprend sans peine.

« Quand va-t-on s'occuper de l'achèvement du piédestal de la statue de Godefroid de Bouillon ? Nous l'ignorons. Et à ce sujet *nous ne saurions faire autrement que de nous étonner et de nous affliger de* L'HABITUDE *où l'on est à Bruxelles de laisser les monuments inachevés.* Pourquoi des statues placées depuis longtemps en sont-elles encore à attendre leurs inscriptions ? »

Digitized by Google

Autre embellissement! — Vous savez cette fontaine Rouppe qui nous était promise depuis si longtemps, cette fontaine pour laquelle il y eut un concours dont le vainqueur a été tout simplement éconduit, après avoir été autorisé à commencer les travaux; — ceci est un peu plus violent encore que la substitution de M. Cluysenaer, complétement étranger au concours pour les bas-fonds de la rue Royale, à M. Van Overstraeten-Roelants, auteur du plan couronné. A dire vrai, M. Cluysenaer méritait bien cela pour nous avoir inventé après coup une place des Panoramas, qui supprime précisément la plus belle partie de ce panorama qu'on voulait conserver intact; c'est ainsi que l'on ne verra plus ni la cathédrale, ni la résidence royale de Laeken. — La *Revue* vous a dit toutes les tribulations de M. Gustave De Man à propos de la fontaine Rouppe (1), elle a aujourd'hui à vous raconter ce que ce monument a procuré de joies au sculpteur, M. Fraikin. Chargé de représenter la ville de Bruxelles, l'artiste fit un modèle plein de pureté, d'élégance et de délicatesse, une vraie statue grecque, et il eut l'ingénieuse idée de former la couronne murale de cette délicieuse jeune femme, du portail et des tours de Sainte-Gudule. On le chargea d'exécuter en marbre son œuvre qui complétait le

---

— Et leurs bas-reliefs?

« ..... Les parties défectueuses des Galeries Saint-Hubert sont évidemment les façades, les ornements de sculpture, notamment ces statues si étrangement placées dans des embrasures de croisées, le point de réunion des deux grandes galeries à l'intersection de la rue des Bouchers. »

« ..... La salle du théâtre des Galeries est assez jolie; mais la peinture en est bien mauvaise. »

« Le théâtre du Vaudeville est également dû à une spéculation particulière; c'est aussi M. Cluysenaer qui l'a construit. Ici il a conservé les avant-scènes; mais on ne peut le féliciter sur la disposition générale de la salle. »

Et à propos du Marché de la Madeleine dont M. Cluysenaer a également été l'architecte : — « ..... Nous ne pouvons approuver la façade de la rue Duquesnoy. Cette architecture vénitienne nous semble ici tout à fait hors de place.

Décidément il n'est pas facile de louer, sans de nombreuses restrictions, les œuvres de M. Cluysenaer.

« ..... La construction de l'hôpital Saint-Jean, dont les frais ont été faits par l'administration des hospices, a été confiée à M. Partoes qui a imité la disposition générale de l'hôpital de Bordeaux. L'architecture n'en est pas belle; les façades sont froides et roides : celle du boulevard manque de caractère et de relief, et elle eût été incontestablement mieux si les deux ailes du bâtiment se fussent avancées jusqu'à l'alignement du boulevard. »

« Il nous reste à dire quelques mots de la prison cellulaire pour femmes que le gouvernement a fait construire par M. Dumont. Sa façade est d'un style rébarbatif dont le bon goût réprouve les imitations modernes, et son luxe inutile se déploie sans éclat dans l'étroite rue des Petits-Carmes. »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces critiques sont largement compensées par plus d'un éloge, et cependant le baume nous paraît inefficace pour fermer des blessures que ces messieurs ne s'attendaient pas à recevoir de pareille main; leur sensible épiderme aura du mal à se guérir des plaies emmiellées que lui font aujourd'hui des plumes autrefois si complaisantes. (*Note de la Rédaction.*)

(1) Voyez *Revue*, 2e série, tome Ier, page 136.

Digitized by Google

projet de M. De Man. Arriva l'évincement de l'architecte couronné; M. Fraikin continua son travail, convaincu que le style de la fontaine resterait le même; il ne savait pas à qui il avait affaire. La conception sévère de M. De Man fut remplacée par une vasque Renaissance, et ne croyez pas qu'on se donnât même la peine de commander un modèle; — la fontaine du café des Ambassadeurs, aux Champs-Élysées, n'existe pas pour rien; on a aussi celle de la place Louvois; — on s'en souvint, et au lieu d'un artiste ce fut un fondeur qu'on alla trouver; cela simplifiait beaucoup la question; c'était, en outre, une manière toute nouvelle d'enseigner à nos architectes l'art d'être original.

Enfin cela nous vaut un monument qui présente l'union monstrueuse de la sévérité grecque et de la fantaisie de la Renaissance, deux choses qui hurlent de se voir accouplées. La vasque nuit à la statue, la statue à la vasque; cela fait, en un mot, un ensemble impossible; ajoutez à cela une vingtaine de filets d'eau invisibles à l'œil nu et difficiles à saisir avec le secours d'un lorgnon, et vous aurez une idée de la fontaine élevée à la mémoire de M. Rouppe (1).

---

(1) Si nous n'avons que des critiques sévères pour tout ce qui a le moindre rapport avec l'art, que nous voyons partout sacrifié, il n'en résulte pas que nous soyons décidé à ne rien trouver de bien dans les embellissements de Bruxelles. Nous tenons excessivement à être impartial, aussi nous faisons-nous un devoir de reconnaître que depuis quelques années, et surtout depuis que M. Charles de Brouckere est bourgmestre, il règne une très-rare et très-louable activité dans les travaux publics. On achève en ce moment une nouvelle école communale; la construction de la caserne du Petit-Château, d'après les plans de M. le capitaine Meyers, avance rapidement; les larges trottoirs du quartier du Parc sont presque terminés, et bientôt tous les candélabres destinés à remplacer dans ce quartier les antiques réverbères seront placés. Le pavage des rues est amélioré; sous ce rapport, il reste considérablement à faire, mais enfin il est fort heureux qu'on se soit décidé à des améliorations progressives quand depuis si longtemps on restait stationnaire malgré les malédictions sans nombre dont étaient accablés les affreux cailloux de nos rues. — On n'a pas entièrement renoncé à établir un marché au bassin de Sainte-Catherine et on songe toujours à modifier radicalement le système de distribution des eaux; cette dernière réforme est impérieusement réclamée. Dans le haut de la ville, il est très-sérieusement question d'un projet qui mettrait la rue de la Loi en communication directe avec la plaine de Sainte-Gudule; une société est formée, les plans présentés sont remarquables, on n'attend pour mettre la main à l'œuvre que le consentement du conseil communal, consentement qui ne nous paraît pas douteux, puisqu'il s'agit de doter la ville, sans qu'il lui en coûte rien, d'un embellissement incontestable.

Il ne règne pas moins d'activité dans la plupart des faubourgs.

Le faubourg de Namur vient de s'enrichir d'une maison communale, d'une église et d'un marché.

A Schaerbeek, on a repris la construction de l'église de Sainte-Marie, interrompue par la mort de l'architecte, M. Van Overstraeten-Roelandts.

A Molenbeek, on aura bientôt une maison communale et un vaste marché.

Seul en quelque sorte, Saint-Josse-ten-Noode, le plus important, le plus beau des faubourgs de Bruxelles, reste en arrière dans ce mouvement général; il n'a ni maison communale, ni marché, ni écoles convenables, et cependant aucun faubourg n'a une population aussi nombreuse et surtout aussi riche; nulle part une administration intelligente ne peut compter sur un concours plus actif des principaux habitants de la commune.

Digitized by Google

A propos de statue, nous avons à constater qu'il s'est trouvé quelqu'un d'intelligent qui a fait changer l'inscription de la statue du général Belliard. On lisait auparavant ce peu de mots qui avaient le double mérite d'être simples et vrais, de résumer brièvement les titres de gloire du général :

AUGUSTE DANIEL COMTE BELLIARD.

IL FUT A HÉLIOPOLIS,
A AUSTERLITZ,
A LA MOSKOWA;
IL CONSACRA SES DERNIERS JOURS
A LA BELGIQUE.

Aujourd'hui on lit de longues phrases bien creuses dont le moindre défaut est d'être ornées d'une grosse faute de français (1).

De tous les ministres de l'intérieur par lesquels nous avons eu depuis vingt ans le bonheur d'être régentés, M. Charles Rogier est incontestablement celui qui s'est donné les plus beaux airs de Mécène, — en paroles et sans bourse délier, bien entendu. — Est-il heureux, — cet excellent ministre, — de vous rappeler à tout propos que la direction des beaux-arts fait partie de son département! A l'entendre il n'a accepté un portefeuille que dans le seul but de régénérer l'Art; c'est sa marotte, que voulez-vous? il faut bien lui laisser remplir sa mission ici-bas; il se sent artiste, lui! et tout cela de la meilleure foi du monde et avec un adorable aplomb; — il joue au connaisseur avec une merveilleuse naïveté, et on est tout étonné de le trouver presque aussi prodigieux que M. de Beaufort! — Mais on n'est pas pour rien représentant d'Anvers. — Les arts, voilà donc son dada; il ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas pouvoir l'enfourcher plus souvent. — Cette fois, enfin, la fortunée Belgique va voir se réaliser le rêve de génie du Richelieu à qui sont confiées ses destinées. — Depuis les fameuses fêtes de septembre, ornées de cortéges qui

(1) Né à *Fontenay* (*Vendée*)
le 25 mai 1769;
décédé dans *cette capitale*
le 28 janvier 1832.

Ceci doit être tout simplement un rébus pour les personnes qui ne savent pas que le général est mort à Bruxelles.

Digitized by Google

auraient pu être historiques, on n'aura pas vu de spectacle plus imposant (1). Nous allons assister à une pluie quotidienne de chefs-d'œuvre, — ceci est très-sérieux, c'est officiel comme le *Moniteur*. — Il s'est armé de pied en cap et s'en va-t-en guerre, notre ministre.— Le mot sublime qu'il prononça, il y a près d'un an, à un dîner chez son ex-collègue, M. Rollin, sera désormais une vérité,—comme la Charte et le programme de l'Hôtel de Ville.

« Je viens de terminer ma campagne agricole, dit M. Rogier à l'un des convives : — l'année prochaine j'entreprends ma campagne artistique.»

Soit, volons à de nouveaux exploits ! mais à une condition, c'est que l'on songera ensuite au repos,—et pour longtemps.—Vous l'aurez bien gagné, illustre général ! —Puis si vous ne dormiez pas un peu sur vos lauriers, nous ne suffirions jamais à chanter tous vos hauts faits, et il faudrait s'écrier :

Charles, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire.

En attendant, M. Rogier est entré en campagne, après avoir entonné, d'une voix qui déjà respirait le triomphe, le grand air d'Arnold :

Amis, amis, secondez ma *vaillance !*
. . . . . .
Suivez-moi ! . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Sur mes pas
Aux combats !
Ou la victoire ou le trépas.

De son quartier général il a lancé quelques ordres du jour napoléoniens, et a

---

(1) La chute de M. Chazal nous fait perdre un autre spectacle d'un genre tout nouveau. Cette fois c'est M. Chazal qui s'était chargé de rajeunir le programme des fêtes de septembre en y introduisant un divertissement de son choix. L'ex-ministre de la guerre — aujourd'hui gouverneur de la résidence royale et commandant de la 2e division territoriale, en récompense sans doute de sa passion immodérée et de son profond respect pour la garde civique, et aussi des avancements toujours exempts de favoritisme qui ont signalé son règne, — M. Chazal enfin avait imaginé de faire apprendre, depuis plusieurs mois, à un grand nombre de sous-officiers, à courir la bague et à se rendre familiers certains exercices de voltige, afin d'obliger les personnes les moins bien intentionnées à reconnaître la haute utilité de l'organisation actuelle de l'armée et à s'opposer elles-mêmes à toute espèce de réduction.

Des démarches avaient également été faites auprès de quelques officiers ; elles n'ont eu aucun succès ; il a été répondu fort sèchement au ministre que l'armée n'était pas appelée à rivaliser avec les écuyers du Cirque-Olympique ou de l'Hippodrome.

Digitized by Google

signé quelques ordonnances pour obtenir, dans le plus bref délai, les munitions nécessaires; nous avons surtout remarqué une commande d'armes de gros calibre, faite à un fabricant qui — dans son genre — s'est acquis des titres trop nombreux à l'attention publique pour n'être pas choisi entre tous par Mécène II, — l'appréciateur-né du vrai mérite.

Voici cet acte destiné à faire l'admiration de nos arrière-petits-neveux :

« Nous, Charles, etc.,

» Considérant que le sieur Geefs (Guillaume), d'Anvers, n'a pas tout à fait demandé un demi-million à l'État, — quoiqu'il ne s'en faille guère, — pour commettre le bastion désigné vulgairement sous le nom de *Monument de la place des Martyrs;*

» Considérant que, dans l'intention patriotique d'offrir à l'admiration des étrangers l'image la plus brillante possible de la Belgique, il a eu l'idée originale de copier de son mieux la Vénus de Milo;

» Considérant le mal qu'il a eu à ajouter des bras à ladite Vénus, et à placer derrière elle un lion composé d'un tas de pièces et de morceaux très-adroitement collés ensemble;

» Considérant que le bastion susmentionné est orné de quatre grandes machines en marbre blanc avec tout plein de petits bonshommes, presque aussi beaux que des jouets de Nuremberg ;— que lesdites machines, par les réductions ou les reproductions qui en seront faites, sont destinées à populariser tous les hommes, grands et petits, qui y sont représentés;— que déjà il est question, à Dinant, de la formation d'une Société en commandite dont feraient partie tous les fabricants de pain d'épice de ladite ville, afin d'arriver à réunir un capital suffisant pour faire surmouler toute cette collection de bonshommes, parmi lesquels nous avons l'honneur de figurer en ronde bosse, au troisième plan, — ce qui n'a pas empêché le sieur Geefs (Guillaume), d'Anvers,—par une attention toute délicate dont nous lui savons gré, de nous faire un peu plus grand que les petites gens du premier plan;

» Par tous ces motifs,

» Avons ordonné et ordonnons :

» Art. 1er. Le sieur Geefs (Guillaume), d'Anvers, est chargé d'exécuter deux grandes choses en marbre blanc, destinées à décorer (*sic*) le palais de la Nation.

» Art. 2. La Belgique étant assez riche pour payer sa gloire, il ne sera pas regardé à quelque vingt mille francs de plus ou de moins.

» Ainsi fait à notre quartier général, etc., etc. »

Une gracieuse lettre autographe accompagnait cet arrêté et annonçait au sieur Geefs (Guillaume), d'Anvers, que la manière dont le budget s'était exécuté dans

Digitized by Google

l'affaire du bastion devait lui donner toute sécurité pour la question financière.

Cet acte de haute politique a agréablement surpris les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la nation qui croyaient fermement à la mort du sieur Geefs (Guillaume), d'Anvers, et s'étaient habitués depuis de longues années à déplorer sa perte prématurée. Cette erreur était bien naturelle; personne n'ignore, en effet, que la Vénus de Milo ayant déposé au parquet une plainte pour attentat à sa pudeur, l'infortuné sieur Geefs (Guillaume), d'Anvers, fut pris d'une fièvre cérébrale dont un arrêt de non-lieu ne put le rétablir entièrement; — que, peu de temps après, la procréation pénible d'un Rubens et d'un Grétry, dont on n'a jamais dit qu'une chose : c'est que les deux font la paire, — lui occasionna une rechute terrible ; — que tous les médecins furent unanimes à le condamner, et que par une sombre journée d'hiver on put lire dans *le Constitutionnel* une notice nécrologique qui fut reproduite par les journaux d'Anvers, avec toutes sortes d'oraisons funèbres très-pathétiques, — ce qui excluait toute idée de *canard*. — Le pays entier prit le deuil, puis on n'en parla plus. Il paraît que le sieur Geefs (Guillaume), d'Anvers, n'était qu'en léthargie. Cela a été long, mais enfin le voilà ressuscité; grand bien lui fasse!

La maison Debiefve a aussi reçu une commande très-importante, — puis aussi la maison Wappers, d'Anvers, et bien d'autres maisons, — plus que jamais d'Anvers, à ce qu'on assure.

On nourrissait l'espoir que la maison Debiefve se serait chargée de la reproduction de l'*Almée*, devenue la propriété du roi de Wurtemberg, — il n'y a que les têtes couronnées pour se passer ces fantaisies-là! — de *Charles Ier et Rubens*, — autre faiblesse royale! — ou tout au moins de la superbe femme qui ne faisait pas l'ornement de la fête artistique ; mais ces espérances bien légitimes ont été déçues ; — il en est de même de l'affaire traitée avec la maison Wappers : il ne s'agit pas de la copie de *la Prise de Rhodes!* — De quoi s'agit-il donc alors? — J'allais vous le demander ; — pour ma part j'en suis réduit à fredonner :

Quel est donc ce mystère?

On se dit bien tout bas à l'oreille qu'il est tout simplement question des deux côtés de la tribune de la chambre des représentants (1) ; mais cela ne nous est pas encore officiellement prouvé, et nous sommes à nous demander comment en ce cas on serait parvenu à surmonter certaines difficultés, à commen-

(1) C'est pour la nouvelle salle du Sénat que M. Debiefve a reçu de M. Charles Rogier la commande d'une grande toile.

(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

cer par quelque chose qui ressemble fort à des droits acquis sur les deux panneaux, droits qu'un artiste éminent pourrait revendiquer avec raison, s'il faut en croire des bruits d'atelier, depuis longtemps très-accrédités et qui ne sont pas seulement basés sur des on dit.

Le grand parti de l'ordre, les défenseurs de la propriété, de la religion et de la famille, la presse honnête et modérée, en un mot tous les gens bien pensants ont été unanimes à féliciter l'illustre généralissime de n'avoir pas recherché, comme le lui conseillaient d'affreux démagogues, le dangereux concours de deux trop célèbres chefs de bande : nous avons nommé les capitaines Gallait et Simonis. La présence de ces condottieri qui ont l'outrecuidance de vouloir toujours occuper le premier rang, et qui d'ailleurs sont huguenots, aurait fait tache au milieu d'une armée où les questions de suprématie ne peuvent être agitées, tous ses héros étant d'égale force. Quelques personnes, cédant à des scrupules absurdes et poussant la délicatesse jusqu'au ridicule, s'étaient imaginé qu'il était impossible de tenir à l'écart les capitaines évincés, parce qu'ils avaient depuis longtemps la parole d'honneur de plusieurs ministres, l'un pour d'importants travaux historiques, l'autre pour s'occuper spécialement de l'Escaut et du Rhin ; on avait même été jusqu'à assigner au capitaine Simonis la station du Nord pour lieu de campement. Heureusement qu'il a été victorieusement répondu à ces bonnes gens à la conscience timorée ; on leur a d'abord fait observer qu'ils n'étaient pas bien forts en politique puisqu'ils oubliaient si promptement que les paroles de ministre étaient de la graine à niais et rien de plus ; il n'y aurait pas de gouvernement possible si l'on était constamment lié pour des motifs aussi futiles ; — enfin que l'on ne voulait pas refuser un certain mérite aux deux parias en faveur desquels on élevait de timides réclamations, mais qu'il fallait songer avant tout à se montrer économe sans que la gloire du pays eût à en souffrir, et que l'on était convaincu d'avoir résolu ce problème par l'impayable découverte d'un célèbre inconnu qui, à lui seul, valait, et au delà, nos deux hérétiques.

— Tout ce que nos renseignements ont pu nous apprendre, c'est que le nouvel athlète répond au nom de Hendrickx, et que c'est de lui que dépend en grande partie le succès de la croisade ministérielle : — M. Hendrickx en est le Pierre l'Ermite.

— Tout cela peut être magnifique, monsieur, — mais trouvez bon que nous attendions la fin de la campagne artistique de M. Rogier, pour chanter ses victoires et entonner le *Te Carolum laudamus*. N'allons pas trop vite en besogne : l'avenir nous réserve peut-être plus d'un sujet de désenchantement, et pour ne parler que d'un fait qui appartient déjà au domaine public, je vous dirai que M. Rogier

Digitized by Google

vient de nous donner un avant-goût de sa manière de comprendre la peinture *historique* en commandant une fournée de portraits représentant..... les présidents des deux Chambres, depuis 1830 jusqu'en l'an de grâce 1850! — Qu'en dites-vous? — Toutes les toiles doivent être de même dimension, et cela se paye depuis 3,000 fr. jusqu'à 1,500 fr. et au-dessous, m'a-t-on assuré, ce qui n'a rien d'étonnant d'après le talent de certaines gens qui ont reçu l'ordre de martyriser l'un ou l'autre Mentor de nos respectables parlementaires. Heureusement, monsieur, qu'il s'est encore trouvé quelques artistes pour refuser avec dédain pareille commande et répondre à M. Charles Rogier, comme le grand David au pseudo-vainqueur de Waterloo : « Je ne peins que l'histoire. » — Voyons, monsieur, ne nous parlez plus des exploits ministériels : ces choses-là sont peu faites pour réjouir le cœur. Arrivons au salon de Gand.

— Ma foi, lecteur, vous avez sans aucun doute raison, et je ne demande pas mieux que de ne plus vous parler du monde officiel; vous vous tromperiez étrangement si vous vous imaginiez que cela m'amuse. Mais vous me parlez du salon de Gand, et je vais, moi, si vous le permettez, vous parler de deux livres que l'on m'a envoyés de Paris il y a quelques jours, et que je vois là devant moi, sur ma table. Le premier est un recueil de poésies intitulé *les Poëtes de l'Amour* (1) et publié par M. Julien Lemer. « Un pareil recueil, nous dit-il, devrait renfermer des vers de tous les poëtes du monde à peu près; car il n'en est guère qui ne se soient inspirés à cette passion si féconde en grandes pensées et en suaves poésies. Aussi n'avons-nous pas eu la prétention de réunir dans ce volume une collection complète de tous les beaux vers d'amour. » Et plus loin : « Nous avons cherché surtout les notes poétiques qui rendent le mieux les tons si variés de la gamme de l'Amour. »

Puisque M. Lemer n'a pas eu la prétention d'offrir au public « une collection *complète* de tous les beaux vers d'amour, » il aurait bien dû ne choisir pour son recueil que les « grandes pensées » et les « suaves poésies » inspirées par l'amour. Cette observation ne s'applique pas aux trois quarts du volume, c'est-à-dire à la partie consacrée aux poëtes du xv^e^ siècle et des siècles suivants, jusqu'au nôtre exclusivement, — très-exclusivement. On s'aperçoit de suite que M. Julien Lemer appartient à la Bohême littéraire, car il lui a fait large part. Cela nous vaut un interminable chapelet de rimes signées Charles Baudelaire, Alfred Busquet, Henri Delaage, Léo Lespès, Hippolyte Lucas, Paul Mantz, Charles De la Rounat, Henri Vermot, B. de Wiers, Auguste Vacquerie et autres Vitu. Il va sans dire que

(1) Paris, Garnier, 1850, 1 vol. in-32 de 552 pages.

Digitized by Google

M. Lemer ne s'est pas oublié, il s'est même dit qu'il ne pouvait mieux clore la série du XIXe siècle où l'on cherche en vain les noms d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, etc., que par un sonnet de sa façon, et quel sonnet!

Heureusement qu'au milieu de toutes ces broussailles poétiques, on découvre quelques fleurs délicieusement parfumées. Je citerai d'abord une petite pièce de M. Martin:

ROMANCE.

LE POËTE.

Jeune fille, ta main charmante
Anime les muettes fleurs;
Je devine ton âme aimante
Au tendre choix de leurs couleurs.

LA JEUNE FILLE.

Poëte, de ton âme aimante
Tes vers trahissent la douceur;
Je devine à leur voix charmante
Que l'amour chante dans ton cœur.

LE POËTE.

Sur mon cœur, de ta main charmante
Laisse-moi poser cette fleur.

LA JEUNE FILLE.

Laisse-moi de ton âme aimante
Emporter ce chant dans mon cœur.

Cela est délicieux comme un *lied* de Henri Heine. On s'aperçoit de suite que M. Martin a fait une étude sérieuse des poëtes de l'Allemagne sur lesquels il a écrit un livre remarquable.

Un de nos amis a publié dans ce recueil une spirituelle appréciation du talent excentrique du poëte des *Stalactites* et des *Cariatides;* nous venons de relire son article (1) et nous avons été heureux d'y trouver plus d'une restriction élogieuse

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2e série, tome Ier, page 269.

Digitized by Google

mêlée à de justes critiques. Le morceau choisi par M. Lemer est un des meilleurs de M. Théodore de Banville, une de ces perles pour lesquelles on n'a que des louanges :

Chère, voici le mois de mai,
Le mois du printemps parfumé
Qui, sous les branches,
Fait vibrer des sons inconnus,
Et couvre les seins demi-nus
De robes blanches.

Voici la saison des doux nids,
Le temps où les cieux rajeunis
Sont tout en flamme,
Où déjà, tout le long du jour,
Le doux rossignol de l'amour
Chante dans l'âme.

Ah ! de quels suaves rayons
Se dorent nos illusions
Les plus chéries,
Et combien de charmants espoirs
Nous jettent dans l'ombre des soirs
Leurs rêveries !

Parmi nos rêves à tous deux,
Beaux projets souvent hasardeux
Qui sont les mêmes,
Songes pleins d'amour et de foi
Que tu dois avoir comme moi,
Puisque tu m'aimes;

Il en est un seul plus aimé.
Tel meurt un zéphyr embaumé
Sur votre bouche :
Telle, par une ardente nuit,
De quelque séraphin, sans bruit,
L'aile vous touche.

Camille, as-tu rêvé parfois
Qu'à l'heure où s'éveillent les bois
Et l'alouette,
Où Roméo, vingt fois baisé,
Enjambe le balcon brisé
De Juliette,

Digitized by Google

Nous partons tous les deux, tous seuls?
Hors Paris, dans les grands tilleuls
Le vent se joue;
L'air sent le lilas et le thym,
La fraîche brise du matin
Baise ta joue.

Après avoir passé tout près
De vastes ombrages, plus frais
Qu'une glacière,
Et tout pleins de charmants abords,
Nous allons nous asseoir aux bords
De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant
Émaille la vague d'argent
D'écailles blondes;
Le saule, arbre des tristes vœux,
Pleure, et baigne ses longs cheveux
Parmi les ondes.

Tout est calme et silencieux.
Étoiles que la terre aux cieux
A dérobées,
On voit briller d'un éclat pur
Les corsages d'or et d'azur
Des scarabées.

Nos yeux s'enivrent, assouplis,
A voir l'eau dérouler les plis
De sa ceinture.
Je baise, en pleurant, tes genoux;
Nous sommes bien seuls, rien que nous
Et la nature!

Tout alors, les flots enchanteurs,
L'arbre ému, les oiseaux chanteurs
Et les feuillées,
Et les voix aux accords touchants
Que le silence dans les champs
Tient éveillées;

Les parfums qui prennent les sens,
Les horizons éblouissants
De fantaisie,

Digitized by Google

Les serments dans nos cœurs écrits,
Tout en nous demande à grands cris
La Poésie.

Nous sommes heureux sans froideur.
Plus de bouderie ou d'humeur,
Triste ou chagrine;
Tu poses d'un air triomphant
Ta petite tête d'enfant
Sur ma poitrine;

Tu m'écoutes, et je te lis,
Quoique ta bouche comme un lis
S'ouvre et soupire,
Quelques stances d'Alighieri,
Ronsard, le poëte chéri,
Ou bien Shakspeare.

Mais je jette le livre ouvert,
Tandis que ton regard se perd
Parmi les mousses,
Et je préfère, en vrai jaloux,
A nos poëtes les plus doux
Tes lèvres douces!

Tiens, voici qu'un couple charmant,
Comme nous jeune et bien aimant,
Vient et regarde.
Que de bonheur rien qu'à leur pas !
Ils passent et ne nous voient pas :
Que Dieu les garde!

Ce sont des frères, mon cher cœur,
Que, comme nous, l'amour vainqueur
Fit l'un pour l'autre.
Ah! qu'ils soient heureux à leur tour!
Embrassons-nous pour leur amour
Et pour le nôtre!

Chère, quel ineffable émoi,
Sur ce rivage où près de moi
Tu te recueilles,
De mêler d'amoureux sanglots
Aux douces plaintes que les flots
Disent aux feuilles!

Digitized by Google

Dis, quel bonheur d'être enlacés
Par des bras forts, jamais lassés !
Avec quels charmes,
Après tous nos mortels exils,
La lèvre boit au bout des cils
De fraîches larmes !

Mais le morceau le plus remarquable parmi tous ceux que M. Lemer a empruntés à cette jeunesse qui aspire à constituer un nouveau cénacle, c'est incontestablement *le Requiem d'Amour* de M. Henry Murger. Le début n'est pas exempt de manière, l'on sent trop l'artiste qui vise à l'effet; nous extrayons de cette pièce quelques strophes que nous ne pouvons assez louer; c'est évidemment le cœur qui les a dictées, et elles prouvent mieux qu'un long poëme que M. Murger est de la race des vrais poëtes.

Sur nos amours défunts sans haine et sans colère
Jetons en souriant un dernier souvenir.

Nous étions bien heureux dans ta petite chambre
Quand ruisselait la pluie et que pleurait le vent ;
Assis dans ton fauteuil, près de l'âtre, en décembre,
Aux lueurs de tes yeux j'ai rêvé bien souvent.

La bûche petillait ; en chauffant sur les cendres,
La bouilloire chantait un refrain régulier,
Et faisait un orchestre au bal des salamandres
Qui voltigeaient dans le foyer.

Feuilletant un roman, paresseuse et frileuse,
Tandis que tu fermais tes yeux ensommeillés,
Moi, je rajeunissais ma jeunesse amoureuse,
Mes lèvres sur tes mains et mon cœur à tes pieds.

Aussi quand on entrait, la porte ouverte à peine,
On sentait le parfum d'amour et de gaîté
Dont notre chambre était du matin au soir pleine,
Car le bonheur aimait notre hospitalité.

Puis l'hiver s'en alla par la fenêtre ouverte;
Le printemps, un matin, vint nous donner l'éveil,
Et ce jour-là tous deux dans la campagne verte
Nous allâmes courir au-devant du soleil.

Digitized by Google

C'était le vendredi de la sainte semaine,
Et contre l'ordinaire il faisait un beau temps.
Du val à la colline, et du bois à la plaine,
D'un pied leste et joyeux nous courûmes longtemps.

Cependant, fatigués par ce pèlerinage,
Dans un lieu qui formait un divan naturel,
Et d'où l'on pouvait voir au loin le paysage,
Nous nous sommes assis en regardant le ciel.

Les mains pressant les mains, épaule contre épaule,
Et sans savoir pourquoi l'un et l'autre oppressés,
Notre bouche s'ouvrit sans dire une parole,
Et nous nous sommes embrassés.

Près de nous l'hyacinthe avec la violette
Mariaient leurs parfums qui montaient dans l'air pur,
Et nous vîmes tous deux, en relevant la tête,
Dieu qui nous souriait à son balcon d'azur.

Aimez-vous, disait-il. — C'est pour rendre plus douce
La route où vous marchez que j'ai fait sous vos pas
Dérouler en tapis le velours de la mousse.
— Embrassez-vous encor, je ne regarde pas.

Aimez-vous, aimez-vous.—Dans le vent qui murmure,
Dans les limpides eaux, dans les bois reverdis,
Dans l'astre, dans la fleur, dans la chanson des nids,
C'est pour vous que j'ai fait renaître ma nature.

Aimez-vous, aimez-vous, et de mon soleil d'or,
De mon printemps nouveau qui réjouit la terre,
Si vous êtes contents, au lieu d'une prière,
Pour me remercier, embrassez-vous encor.

—

Un mois après ce jour, quand fleurirent les roses,
Dans le petit jardin que nous avions planté,
Quand je t'aimais le mieux, sans m'en dire les causes
Brusquement ton amour de moi s'est écarté.

Où s'en est-il allé? Partout un peu, je pense;
Car, faisant triompher l'une et l'autre couleur,
Ton amour inconstant flotte sans préférence
Du brun valet de pique au blond valet de cœur.

Digitized by Google

Te voilà maintenant heureuse : ton caprice
Règne sur une cour de galants Roméos,
Et tu ne peux marcher sans qu'à tes pieds fleurisse
Un parterre émaillé d'odorants madrigaux.

Dans les jardins de bal quand tu fais ton entrée,
Autour de toi se forme un cercle langoureux,
Et le frémissement de ta robe moirée
Pâme en chœur laudatif ta meute d'amoureux.

Élégamment chaussé d'une souple bottine
Qui serait trop étroite au pied de Cendrillon,
Le tien est si petit qu'à peine on le devine
Quand la valse t'emporte en son gai tourbillon.

Dans les bains onctueux d'une huile de paresse,
Tes mains, brunes jadis, ont retrouvé depuis
La pâleur de l'ivoire, ou du lis que caresse
Le rayon argenté dont s'éclairent les nuits.

Tes cheveux crespelés selon la mode antique,
Blondissant comme l'or en reflets lumineux,
Des violents parfums d'une flore exotique
Enivrent le zéphyr qui voltige autour d'eux.

Autour de ton bras blanc, une perle choisie
Constelle un bracelet ciselé par Froment ;
Et, sur tes reins cambrés, un grand châle d'Asie
En cascade de plis ondule artistement.

La dentelle de Flandre et le point d'Angleterre,
La guipure gothique à la mate blancheur,
Chef-d'œuvre arachnéen d'un âge séculaire,
De ta riche toilette achèvent la splendeur.

Pour moi, je t'aimais mieux dans tes robes de toile,
Printanière indienne ou modeste organdi,
Atours frais et coquets, simple chapeau sans voile,
Brodequins gris ou noirs, et col blanc tout uni.

Car ce luxe nouveau qui te rend si jolie
Ne me rappelle pas mes amours disparus,
Et tu n'es que plus morte, et mieux ensevelie,
Dans ce linceul de soie où ton cœur ne bat plus.

Digitized by Google

On m'assure que M. Murger a publié il y a deux ou trois ans, un volume de poésies qui ne sont pas inférieures au *Requiem d'Amour;* elles sont cependant encore inconnues, car, né sans fortune, le poëte n'avait pas d'amis puissants pour obtenir quelques lignes dans un journal et attirer sur lui l'attention. Aujourd'hui son nom a enfin quelque renommée, grâce à un vaudevilliste qui s'est avisé de découper, l'hiver dernier, un vaudeville dans une nouvelle du jeune écrivain. Nous tâcherons de découvrir le premier recueil de M. Murger et nous vous dirons si notre trouvaille répond à nos espérances.

Mon second livre a été écrit par une femme, par une artiste d'un talent fin et gracieux; tout le monde connait les charmants tableaux de madame Cavé. Ce livre, qu'elle a appelé *le Dessin sans maitre* (1), n'est pas seulement un ouvrage intéressant, c'est aussi un ouvrage utile.

Dans une courte préface que nous allons reproduire, madame Cavé explique quel est le motif qui l'a engagée à écrire.

Tous les hommes ne sont pas poëtes ou écrivains parce qu'ils ont passé dix ans de leur vie dans un collége. Cependant tous, dans une profession quelconque, tirent profit de leurs études. Tous savent tenir une plume et exprimer suffisamment leurs pensées. C'est en quelque sorte le premier degré de l'art d'écrire auquel arrivent les esprits les plus ordinaires.

Je me suis souvent demandé pourquoi l'art de dessiner, l'art de reproduire les objets par le dessin, comme on reproduit sa pensée en écrivant, n'est pas aussi commun que l'art d'écrire. Il n'est cependant pas moins nécessaire. On peut affirmer qu'il n'est pas d'homme du monde qui n'ait mille fois regretté de ne pas savoir dessiner, soit qu'il ait eu à faire construire une maison, confectionner un meuble, tracer un jardin, soit qu'il ait voulu conserver le souvenir d'un site, d'un édifice remarquable, ou de quelque objet d'art. Et quelle est la profession industrielle qui n'a pas besoin de l'art du dessin? Le menuisier et l'ébéniste, le charpentier et le constructeur, la fleuriste, la brodeuse, la modiste, la couturière, le fabricant de châles et d'étoffes, le potier, le faïencier, et mille autres ne savent qu'imparfaitement leur métier, s'ils sont étrangers à l'art du dessin. C'est lui qui leur donne le goût, c'est par lui seul qu'ils peuvent choisir les belles formes, imprimer à leurs œuvres ce cachet d'élégance et de distinction qui les fait rechercher.

Si nous remontons aux temps anciens, non-seulement nous trouvons des monuments, des objets d'art qui nous frappent d'admiration; mais les vases, les ustensiles les plus communs sont du style le plus exquis.

Pourquoi les artistes de l'antiquité, pourquoi les ouvriers sont-ils si supérieurs aux nôtres? Pourquoi aujourd'hui copions-nous servilement les anciens, dénaturant leurs œuvres loin de les égaler? C'est qu'aujourd'hui on fait des artistes malgré Minerve. On dit à un jeune homme : « Tu seras peintre, sculpteur, » comme on lui dirait : « Tu seras potier ou menuisier, » sans étudier le moins du monde son aptitude. On oublie que c'est le génie seul qui peut dire à un jeune homme : « Tu seras artiste. » Apparemment que dans l'antiquité il en était autrement.

---

(1) Paris, Susse, éditeur, place de la Bourse.

Digitized by Google

Quant aux ouvriers dont les ouvrages sont sortis, à notre grand étonnement, du sol de Pompei, nous ignorons s'ils savaient lire et écrire; mais ils savaient certainement dessiner, et beaucoup mieux que la plupart de nos artistes. Évidemment l'art du dessin n'était pas à Rome comme chez nous un talent d'agrément.

Un talent d'agrément, c'est-à-dire une chose superflue qu'on apprend négligemment et qu'on oublie vite, c'est le nom que l'on donne aujourd'hui à l'art de dessiner, à l'art qui, pour les artisans, est au moins aussi utile, aussi nécessaire que l'art d'écrire. Est-il étonnant qu'avec ce préjugé, nos professions industrielles rétrogradent au lieu de progresser?

Disons-le donc aux artistes pour qu'ils instruisent le peuple, disons-le au peuple pour qu'il écoute les enseignements des artistes : quiconque veut exercer avec avantage une profession industrielle dans ce monde doit apprendre à dessiner.

Disons aux riches : Vos enfants peuvent être privés des richesses dont vous jouissez aujourd'hui; faites-leur apprendre le dessin, et, dans le malheur, ils vous béniront de leur avoir donné un talent, ressource précieuse que personne ne pourra leur enlever.

Aujourd'hui, une méthode est trouvée par laquelle on apprend en deux ou trois ans à dessiner de mémoire tout ce qui vient à l'esprit.

Avec cette méthode, en même temps qu'on apprend à copier les objets qu'on a sous les yeux, on les grave dans sa mémoire de manière à les retrouver dès qu'on le veut : la mémoire des yeux est la plus commune et la plus facile. Après six semaines d'études, nos élèves elles-mêmes sont surprises de ce qu'elles savent, de ce qu'elles dessinent.

Dessiner de mémoire, c'est avoir sa pensée, l'expression de sa pensée au bout de son crayon, comme l'écrivain au bout de sa plume. Tous les grands maîtres savaient dessiner de mémoire : de là leur originalité.

Consulter, copier, tuent l'invention et le génie; composer, jeter rapidement sa composition sur le papier à l'aide de ses souvenirs, voilà le vrai procédé pour inventer.

L'auteur expose ensuite sa méthode avec infiniment de clarté dans une série de lettres adressées à une de ses amies. Les passages suivants sont ceux que nous avons lus avec le plus de plaisir.

La difficulté de l'aquarelle, c'est de ne pas tâtonner, c'est de frapper juste.

Aussi, il est impossible de réussir dans ce genre, si la mémoire ne vient pas seconder l'intelligence devant la nature. La première science, le premier talent qu'il importe d'acquérir, c'est donc de comprendre ce qu'on fait, c'est d'attaquer juste la lumière, la demi-teinte et l'ombre, comme on attaque juste la forme du contour.

Pour cela, accoutume tes filles à bien remarquer les effets du jour :

Comment les figures s'éclairent;

Pourquoi les ombres existent.

Sans cette étude sur la nature, elles les copieront toujours mal sur les modèles.

Fais-leur remarquer ce que c'est qu'une ombre portée : un objet fait ombre sur un autre, un bord de chapeau sur la figure, une manchette sur la main, un meuble sur le parquet, etc.; nous-même nous avons notre ombre portée qui nous suit partout.

Tu connais ce joli roman allemand, Pierre Schlemill, si malheureux parce qu'il avait vendu

Digitized by Google

au diable son ombre portée. Eh bien ! un artiste serait aussi à plaindre, s'il n'avait pas la sienne au bout de son crayon. C'est l'ombre portée qui donne de la vie, de l'air et de l'assiette.

Ses formes varient suivant que la lumière est plus ou moins haute. En plein air, n'as-tu pas vu les ombres portées se raccourcir ou s'allonger, selon que le soleil s'élève ou s'abaisse ?

Le soir, à la lampe, les ombres sont très-vigoureuses et très-précises.

Autre observation : la lumière est toujours excessivement étroite sur les cheveux, parce qu'ils sont luisants et posés sur un corps rond. Bien indiquée, elle donne la forme de la tête.

Les étoffes de satin reçoivent aussi une lumière très-étroite.

Elle est plus large sur la soie, mais plus encore sur la laine, le coton et la toile.

Pour dessiner les étoffes, il y a l'ombre, la demi-teinte et le reflet.

Généralement, sur les objets brillants, tels que les cristaux, les marbres, les porcelaines, les métaux, les bois vernis, les dorures, etc., les lumières sont rares et étroites. Il importe de le savoir : car c'est la lumière qui indique la matière et la qualité. Ainsi, dans un dessin, un meuble neuf diffère d'un vieux par la manière dont la lumière est posée. Peu à peu toutes ces observations se caseront dans la tête de tes filles, et elles arriveront au bout de leur crayon en temps et lieu.

Dès qu'elles sauront regarder les objets, elles ne les regarderont plus sans faire attention aux formes de l'ombre et de la lumière.

Elles verront comment s'éclairent les monuments, les maisons et les chaumières. Rien ne leur échappera, ni les grandes masses d'ombre et de lumière sur les arbres, ni les ombres portées des nuages sur la terre, qui, quelquefois, mettent tout un village dans l'ombre; d'autres fois, laissent le clocher seul lumineux. Sur les bords de la mer, il y a des effets magiques, surtout dans les pays du Nord où le ciel est nébuleux. Aussi les effets de lumière sont-ils beaucoup plus variés et plus piquants dans le Nord que dans le Midi. Le nuage est l'ami des coloristes.

Toute une vie nouvelle va commencer pour toi et tes filles. A vos yeux, toutes les œuvres de la nature vont prendre un aspect intéressant. A chaque instant, l'artiste assiste aux spectacles les plus curieux. Lorsqu'il voyage, il éprouve mille sensations diverses; il marche de surprise en surprise; où personne ne voit, ne sent rien, il voit, il compare, il admire. Il peut faire vingt fois la même route sans ennui, car pour lui le prestige est toujours nouveau, à chaque heure du jour, dès qu'il change d'effet. Et cet effet peut tenir à la moindre chose : là, c'est une vache, bien éclairée, qui anime une ondulation de la plaine; ici, c'est une chaumière qui reçoit les rayons du soleil et prend, à travers des touffes d'arbres, des proportions d'admirable beauté.

T'exprimer les élans de bonheur que j'ai souvent éprouvés dans ces contemplations, c'est impossible. On sent qu'on s'approche de Dieu, en comprenant mieux son œuvre. On le bénit de nous avoir donné cette faculté d'appréciation. En un mot, on se sent riche de tout ce qu'on voit. En considérant l'indifférence ou plutôt l'insensibilité de ceux qui vous entourent, il semble qu'on possède le monde à soi seul, et qu'un génie bienfaisant déroule devant vous des merveilles qu'il cache aux autres.

Que de fois, devant ces grandes merveilles de la nature, j'ai pris en pitié l'audace des hommes qui veulent nous donner une idée du paradis ! Comment ! loin d'avoir inventé les beautés de cette terre, vous mourez sans les avoir comprises, et vous voulez inventer les choses du ciel ! Mais le ciel que vous inventerez, vous, hommes, sera toujours au-dessous de la terre inventée par Dieu, et personne n'en voudra.

Digitized by Google

. . . . . .

Je vais t'entretenir, ma chère Julie, d'un avantage que nous avons, nous autres femmes, sur les artistes. Ils en sont réduits aux modèles qui font leur état de poser, et qui se promènent d'ateliers en ateliers. De là vient que ce sont presque toujours les mêmes natures qu'ils ont sous les yeux, et qu'aux expositions on reconnaît la même figure dans les tableaux de différents peintres. Ceux qui ne vivent pas à Paris éprouvent une autre difficulté : ils ne trouvent pas de modèles. Tu en trouveras, toi, quoique tu résides à trente lieues de la capitale.

J'habite Paris, et jamais je n'ai fait poser ce qu'on appelle un modèle. J'en trouve partout :

Parmi les ouvrières à la journée : elles aiment toujours mieux poser que travailler ;

Parmi les petits malheureux que je rencontre : je comprends qu'une mère ne veuille pas que sa fille pose dans un atelier d'artiste ; mais elle la laisse avec confiance là où il y a une mère de famille.

Enfin nous avons nos amis et nos filles qui ne voudraient certainement pas poser devant des étrangers.

Nos modèles sont beaucoup plus variés et beaucoup plus distingués que ceux des peintres ; je pourrais dire plus naturels, car nous les prenons au milieu de leur vie, avec leurs habitudes et leurs gestes, tandis que les modèles de profession ont presque toujours des airs et des manières d'emprunt.

Ceci m'amène à te parler du portrait. Il n'est pas d'œuvre plus délicate. Une personne qui remue, qui parle, ne laisse pas apercevoir ses imperfections comme un portrait muet et immobile. On voit toujours beaucoup trop un portrait. On le voit plus en un jour que l'original en dix ans. Un portrait initie celui qui le regarde à des détails qu'il n'avait jamais vus. Ainsi, par exemple, il arrive souvent qu'on dise devant un portrait : « C'est ressemblant, mais le nez est trop court. » Puis on regarde l'original, et on ajoute : « Tiens ! je n'avais jamais remarqué que vous aviez le nez si court... Mais vous avez le nez très-court. C'est étonnant, comme il est court. » Et si c'est une jeune fille qui voit le portrait de son prétendu, et qu'elle n'aime pas les nez trop courts, voilà un mariage manqué. Eh bien ! la plupart des portraits vous rendent le service de faire remarquer vos imperfections. C'est agréable ! payez donc un peintre pour vous trahir ainsi.

Observer la plus grande exactitude dans l'ensemble de la forme de la tête, dans la manière dont elle est placée sur les épaules, dans son rapport avec le reste du corps, voilà la première règle pour le peintre, la plus importante. Cela est tellement vrai qu'à l'obscurité tu reconnais une personne qui entre chez toi, à sa silhouette ; tu la reconnais même de dos.

Pour éviter que le portrait ne révèle les imperfections d'un visage, le premier soin qu'on doit avoir est de les reconnaître.

Si le nez est trop court et trop loin de la bouche, vous l'allongez un peu, sans toucher la bouche, et les deux défauts sont amoindris. Si au contraire le nez est trop long, vous le raccourcissez un peu, toujours sans toucher à la bouche, afin de ne pas modifier la division et le contour de la figure, ce qu'il est avant tout nécessaire d'éviter ; car on sait toujours si les personnes que l'on connaît ont la figure longue ou ronde.

Mais vous pouvez grandir un peu l'œil en conservant sa forme ; diminuer un peu la bouche par la physionomie que vous lui donnez, ou plutôt par celle de ses physionomies que vous adoptez.

Digitized by Google

Cherchez toujours le beau en peignant les figures, et ce qu'elles ont de laid deviendra beaucoup moins visible, ou même disparaîtra.

Étudiez le caractère d'une tête, tâchez de reconnaître ce qu'elle a de frappant au premier abord. Il y a des personnes qui naissent avec ce tact. Aussi font-elles le portrait ressemblant avant de savoir dessiner. J'appelle ressemblant le portrait qui plaît à nos amis, sans que nos ennemis puissent dire : « C'est flatté. » Et ne crois pas que ce soit facile. Combien y a-t-il de bons peintres de portraits, c'est-à-dire de peintres qui joignent à un grand talent le mérite de la ressemblance? Fort peu.

Souvent un simple croquis est plus ressemblant qu'un portrait. C'est qu'on n'a eu le temps d'y mettre que ce que tout le monde a remarqué. Sais-tu quelle est la couleur des yeux de tous tes amis? Non certainement. Si un peintre, qui fait son état d'observer, a le malheur de perdre sa femme, il est rare qu'il puisse faire son portrait de mémoire. Il en résulte que nous nous regardons entre nous très-légèrement. De là cette question : faut-il qu'un peintre de portrait nous en montre plus que nous n'avons l'habitude d'en voir?

Examine les portraits faits au daguerréotype : sur cent, il n'y en a pas un de supportable. Pourquoi cela? — J'ai vu le boulevard Montmartre reproduit par le même procédé. Je le connais parfaitement, car j'y suis née. Eh bien! je ne l'ai pas reconnu. Pourquoi cela?

Parce que ce n'est pas la régularité des traits qui nous frappe et nous charme, mais la physionomie, l'expression du visage; parce que tout au monde a une physionomie qui nous saisit au premier aspect et qu'une machine ne rendra jamais. Dans la peinture, et surtout dans le portrait, c'est l'esprit qui parle à l'esprit et non la science qui parle à la science. De la personne ou de l'objet qu'on dessine, c'est donc surtout l'esprit qu'il faut comprendre et rendre. Or, cet esprit a mille faces différentes. Il y a autant de physionomies que de sentiments. C'est une grande merveille de Dieu d'avoir fait tant de figures diverses avec un nez, une bouche et deux yeux. Car qui de nous n'a pas cent visages? Mon portrait de ce matin sera-t-il celui de ce soir, de demain? Rien ne se répète : à chaque instant, une expression nouvelle.

De ce qui précède, conclurai-je que pour faire un portrait il faut être très-savant ou très-ignorant?

On m'accusera de paradoxe; mais je m'explique.

Un ignorant voit très-peu de choses dans une figure. Il voit l'essentiel, c'est-à-dire, outre l'ensemble des traits, cet air du visage qui fait qu'on ne prend pas un individu pour un autre. Ceci, il le rend naïvement, sans effort, sans chercher à faire de la couleur, du modelé, et il est tout bêtement dans le vrai. Il a fait un portrait de corps de garde, comme on dit; mais un portrait ressemblant.

Lorsque l'on sort de cette ignorance, que l'on commence à comprendre un peu une figure, on est dans la situation de ces gens, qui ayant lu des livres de médecine, se croient toutes les maladies qui y sont décrites; on a une demi-science qui vous fait voir, mais mal voir, et on essaye d'être savant aux dépens du malheureux qui vous a confié son visage. Enfin on en sait trop pour être naïf par ignorance, et trop peu pour arriver à la naïveté par la science.

Tandis que les grands talents savent rester naïfs en cherchant la couleur et le dessin : non-seulement leurs portraits sont ressemblants, mais ce sont des œuvres d'art que la postérité gardera.

Décidément, mon paradoxe est une vérité, comme l'amitié que je te porte.

Digitized by Google

Je ne puis assez engager toutes les mères à se procurer le livre de Mme Cavé, qui sera lu avec plaisir, avec fruit même, par plus d'un artiste.

Le Salon de Paris....

—Pardon, mais il s'agit du Salon de Gand, vous nous l'avez promis, il faut vous exécuter.

— Vous avez mille fois raison, lecteur, mais permettez-moi de faire un nouvel appel à votre patience ; vous ne pouvez trouver mauvais que je vous apprenne qu'il y aura cette année un Salon à Paris et que les objets d'art doivent être adressés au jury du 1er au 15 novembre. Le Salon de Gand est défunt, celui de Paris est encore à venir, il ne s'ouvre que le 15 décembre, il est donc mille fois plus intéressant pour les artistes qu'une exposition bel et bien morte et enterrée. Que la terre lui soit légère!

A propos de Paris, j'ai à vous donner un bon avis, ami lecteur ; c'est de vous mettre en garde, lorsque vous irez au Louvre, contre certain Hobbema dont M. de Nieuwerkerke ou M. Jeanron — je ne sais lequel des deux est le coupable,— a cru devoir faire l'acquisition moyennant la bagatelle de 70,000 francs. L'Hobbema en question n'a qu'un petit désagrément, c'est de n'avoir jamais été un Hobbema. Le Roi des Belges n'a payé que 25,000 francs celui qu'il a acheté à M. le colonel Biré ; le gouvernement français a incontestablement la palme de la munificence, mais en revanche la galerie royale a sur le Louvre le petit avantage de s'être enrichie d'une œuvre du plus grand mérite et dont l'authenticité est tout simplement incontestable.

L'Hobbema acheté par le Roi me rappelle la petite exposition de la rotonde du Jardin botanique, où cette belle œuvre a été admirée pendant un mois, et la dette dont nous avons depuis longtemps à nous acquitter envers M. Slingeneyer qui avait envoyé sa grande toile représentant la mort de Nelson à Trafalgar. Nous sommes heureux de saisir cette occasion pour réparer un oubli et rendre justice aux grands progrès du jeune artiste ; il lui reste encore beaucoup à acquérir ; sa composition n'est plus aussi diffuse, l'intérêt est concentré sur un même point, — on ne pouvait en dire autant du *combat naval de Lépante ;* — nous engagerons beaucoup M. Slingeneyer à aller étudier quelque temps à Paris, il verra s'y développer plus rapidement les brillantes qualités dont il est doué.

— Ah! maintenant que vos dettes sont payées, vous allez nous dire ce qu'était le Salon de Gand.

—Maintenant que je ne suis plus le débiteur de M. Slingeneyer, j'aurais bien envie de vous parler d'un troisième livre dont l'auteur a eu la modestie beaucoup trop grande de garder l'anonyme ; mais d'abord je ne sais où je m'arrêterais si je com-

Digitized by Google

mençais à citer quelques pages de *la Foi nouvelle cherchée dans l'art* (1) ; le volume entier y passerait, et je ne veux pas faire de la contrefaçon. Je vous engage donc vivement à vous donner ce livre, écrit par un des plus grands esprits de ce temps, ce livre que tous les artistes devraient lire et relire.—Puis j'ai encore à vous parler de la passion pour les eaux-fortes qui se répand de plus en plus parmi nos artistes, grâce à l'impulsion donnée par M. Achard, l'éminent paysagiste français, et par M. Kuytenbrouwer, un jeune peintre hollandais, plein d'avenir (2). M. Billoin le premier a repris le burin, et la *Revue* a eu la bonne fortune de publier sa première planche, *le Convoi,* d'après M. Lies. Aujourd'hui M. Billoin vient de faire paraître six belles eaux-fortes reproduisant les spirituelles compositions de M. Madou. A Gand c'est M. César De Cock, à Liége M. Jules Helbig, qui publient des planches dignes de la sérieuse attention de tous ceux qui désirent voir se populariser en Belgique un genre de gravure éminemment artistique.

L'eau-forte n'a cependant pas fait renoncer M. Billoin à la lithographie, et tandis que M. Schubert reproduisait avec un rare talent *le Pardon* de M. Alfred Stevens, *l'Enlèvement* de M. De Block et *l'Horoscope* de M. Bouvy, il ne se montrait pas interprète moins intelligent des œuvres de MM. Gallait (*Jalousie*) et Joseph Stevens (*le Chien du prisonnier*). M. Billoin va graver *la Dictée* de M. Fl. Willems, M. Schubert a commencé la lithographie d'un délicieux panneau de Roqueplan, *Enfance,* et d'une brillante esquisse de M. Alfred Stevens, *le Rendez-vous.*

M. Alfred Stevens et M. Willems, que nous avons vus à Paris, après avoir été prendre les bains de Boulogne, suivent tous deux une marche constamment progressive qui intéresse vivement les nombreux amis des arts ; nous avons admiré du premier une jeune fille mourante soignée par sa vieille mère qui vient, après de longues veilles, de succomber un instant au sommeil et que la pauvre enfant, dont la poitrine est brisée, regarde avec un regard plein de sollicitude, d'affection et de reconnaissance pour le dévouement maternel (3) ; — du second, l'atelier d'un peintre de portraits, charmant petit panneau, d'une grande richesse de tons, d'une fort

---

(1) Paris, Cormon, 15, quai Malaquais.

(2) Tous deux viennent de terminer des œuvres fort remarquables : M. Achard, deux toiles d'un faire tout magistral, — elles viennent d'être envoyées au salon de Bruges ; — M. Kuytenbrouwer, *la Fenaison*, petit tableau profondément original et d'un effet plein de hardiesse. *La Fenaison* a été achetée par M. Rummel sur le chevalet même de l'artiste.

(3) Nous n'avons que des éloges à adresser au sentiment qui règne dans cette œuvre, à l'habile distribution de la lumière et à la finesse des tons ; il est fâcheux que les têtes manquent de relief.

Digitized by Google

belle pâte, et qui ne pèche peut-être que par la surabondance des détails, la trop grande préoccupation que M. Willems y apporte.

M. Anastasi, dont un magnifique *Soleil couchant* et une *Vue prise à Andresy* sont appelés à partager les honneurs du Salon de Bruges avec les deux toiles de M. Achard et une vaste composition de M. Alfred de Knyff, — M. Anastasi a eu l'obligeance de nous faire connaître un paysagiste très-distingué, M. Hugues Martin, qui consacre depuis quelque temps des loisirs à aider deux de ses amis, MM. Rubé et Nolau, dans les décorations de l'Opéra-Comique, qui sont remarquables entre toutes par leur cachet artistique. Nous avons vu chez Desforges un beau paysage de M. Hugues Martin, et rue Lafitte, en face de chez Beugniet, un *Intérieur de forêt* qui se soutenait très-bien à côté d'un Troyon.

Il me resterait à vous parler des prétentions de M. Van Eycken, qui, sous prétexte qu'il a proposé à l'Académie d'ouvrir un concours pour la meilleure figure peinte à fresque, s'est mis en tête qu'il devait nécessairement avoir le monopole de ce genre de peinture, et trouve très-étrange que M. Portaels songe à se charger de travaux qui, à l'en croire, lui reviennent de droit, à lui l'auteur du *Parmesan,* de *la Chute des feuilles* et de *Geneviève de Brabant!* Mais franchement cette burlesque Iliade ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe; il ne faut pas faire à ces choses-là plus d'honneur qu'elles n'en méritent; on ne trouble pas pour si peu le repos de la Muse, et ce n'est certes pas nous qui nous écrierons :

Μῆνιν ἄειδε, θεὰ, etc.

Pour chanter de pareilles misères, il faudrait prendre un autre ton, celui de *la Batrachomyomachie,* par exemple; du moins on serait au diapason exigé par ce grave sujet.

Quant au fond du débat en lui-même, nous n'avons qu'une petite observation à présenter à M. Van Eycken; c'est que pour traiter convenablement la fresque, il faut posséder un dessin d'une grande correction, un style très-sévère, et il y a beaucoup de gens qui sont d'avis que M. Van Eycken ne s'est jamais douté de ces choses-là.

— Ah çà! monsieur, et le Salon de Gand? — Allez-vous, oui ou non, nous en parler?

— Non, non, et cent fois non, lecteur! Je ne vous savais pas si entêté et j'étais depuis une grande heure très-convaincu que vous aviez enfin compris qu'il est certaines plaies dont on ne force pas un honnête homme à parler. J'ai déjà trop de

Digitized by Google

sujets de m'échauffer la bile, sans y ajouter ce malencontreux Salon qui pour l'honneur de l'École aurait mieux fait de ne pas exister (1).

Louis Van Roy.

P. S. C'est le cas ou jamais de crier au miracle ! M. Rogier vient de découvrir : 1° qu'il était temps de songer à faire des acquisitions pour nos musées, — de là l'acquisition de deux Teniers et de trois chefs-d'œuvre qui faisaient partie de la galerie de Guillaume II;—2° que décidément la direction des beaux-arts n'était bonne à rien, pas même à décider si un écorché moulé sur nature était ou non une chose utile pour nos académies de dessin et de peinture; ce qui a donné à M. le ministre l'heureuse idée de rendre publique l'impuissance de son administration, en écrivant à un grand nombre d'artistes pour les consulter sur le cas qui embarrassait si fort ses infortunés bureaucrates. — Les conseillers improvisés n'ont pu s'empêcher de répondre par un grand éclat de rire, et il n'y avait réellement rien de mieux à faire; — leur gaieté s'est encore augmentée à l'idée de voir enfin tous ces pauvres sires recevoir leur congé en bonne forme, — c'était à leur avis la conséquence infaillible de leur incapacité si hautement proclamée.—Messieurs les artistes n'y entendent rien, demandez-le plutôt à M. le ministre de l'intérieur; — il a de suite compris, lui, que si ses chers fonctionnaires étaient dans la plus complète impossibilité de rien lui apprendre en matière de beaux-arts, ils n'en émargeaient pas moins au budget avec tout plein de grâce et de talent, — et il a décidé qu'ils continueraient à émarger.

---

(1) Si sévère que puisse paraître le jugement porté par notre collaborateur, il n'est cependant que juste. Il n'y avait réellement rien au Salon de Gand qui méritât un examen sérieux; il ne faut excepter de cet arrêt que le *Soleil couchant* de M. Anastasi, — le ciel de ce tableau remarquable sous tous les rapports mérite surtout de grands éloges, — un beau paysage de M. Fourmois qui fait chaque jour de nouveaux progrès,—il y avait cependant quelques parties un peu trop traitées en esquisse dans la dernière toile de notre compatriote, — et deux excellents tableaux et une aquarelle de M. Wyld, cet Anglais francisé. Nous ne parlons pas du *Luca Signorelli* de M. A. Robert et du *Convoi funèbre au désert* de M. Portaels; la *Revue* a depuis longtemps exprimé son opinion sur ces œuvres importantes. Nous dirons seulement que l'on appréciait mieux les qualités du tableau de M. Portaels, que l'on n'avait pu juger qu'imparfaitement à l'exposition de l'hôtel de ville où il était très-mal éclairé. Quant au *Café turc*, il nous est impossible de le louer ; M. Portaels doit se mettre en garde contre sa trop grande facilité, nous ne saurions assez le lui répéter.

M. Robert avait envoyé à Gand, outre son *Luca Signorelli*, une étude de moine et un portrait ; on y retrouvait les qualités qui distinguent cet artiste, toutefois on eût désiré un peu plus de vigueur et de puissance de modelé.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIES.

Pages.

Le Sport, ou la gentilhommerie moderne (chant premier). — La Chasse à courre. — Félix Coveliers. 80
Un soir d'automne. — Édouard D. L. . . . 131
Les pleurs du nouveau-né. — Comtesse Émilie de T. 171
Poésies de Henri Heine (Buch der Lieder). — Essai d'une traduction en vers. — Edouard D. L. 187, 255, 349
Sonnets russes. — Léon Wocquier. . . . 205
La Lyre et l'Épée. — James Van Overstraeten. 278
Sonnets russes et Chants du Nord. — Léon Wocquier. 297
Sur un album. — Charles Asselineau. . . 329
Rayons d'Italie. — I. Chant de la Bohémienne. — Ed. Wacken. 350

ROMANS ET NOUVELLES.

Romans historiques du Luxembourg. — La dernière marquise du Pont d'Oye (2e partie). — Léon Wocquier. 40, 141
Le Rossignol de Murum (nouvelle russe). — Harry Hoertel. 89
Le Château noir. — Victor Guibert. . . . 192
Mohammed. — C. Decoster. 325

ÉTUDES DRAMATIQUES.

Les finesses de Cynthie (comédie). — Edouard Romberg. 5
Un tragique hollandais. — L'empereur Néron ou la mort douloureuse de l'ex-impératrice Octavie, tragédie en cinq actes et en vers, par G. D. Van Dam. — R. 264

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Pages.

Une heure à Ithaque, ou un mot sur Homère et l'Odyssée. (Fragment d'un voyage en Grèce. — Elisée Poujade. 210
Poëtes et Romanciers du Danemarck. — Andersen. — La petite marchande d'allumettes. — Charles Rahl 261
Poëtes et Romanciers du Danemarck. — Heiberg. — Charles Rahl 331
Les amis de l'humanité. — Critique sociale. — V. Guibert 345

BEAUX-ARTS.

Revue du salon d'Anvers. — T. Decamps . . 60
Galeries particulières de l'Angleterre. — IV. Collection de lord Ashburton. 116
La fête artistique du 5 janvier — L. . . . 175
Théâtre Italien. 178
Salon de Paris. 178
Vente de tableaux. — L. V. R. 179
Contrefaçon artistique. — Edwards. . . 224, 287
La Tombola de la fête artistique du 5 janvier 1850 . . . . . 231, 291
La galerie du roi Guillaume II. — Anselme Ruelens 353
Salon de Gand. — L. Van Roy 365

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Feuilles-mortes, poésies, par M. Adolphe Delier. — F. B. 182
Histoire de la Révolution belge, par Ch. De Leutre. — A. R. 219
Facéties académiques. — Des académies de Carpentras et de Turnhout, et de plusieurs autres sociétés savantes. — Retcheeken. . 236

Digitized by Google

Pages.

Chants de vingt ans, poésies, par JULES DE FRAENE. — E. P. 302

MÉTÉORES LITTÉRAIRES. — Débuts poétiques de M. H. De Becker. — BÉNÉDICT. . . 337

Réponse d'un officier d'Afrique à l'ouvrage intitulé : *de la Constitution de la force publique dans les États constitutionnels démocratiques.* 1re et 2e lettre. 357

MÉLANGES.

Tombola offerte aux abonnés à la Revue de Belgique illustrée 186

Chronique 184, 316

THÉATRE ET CRITIQUE MUSICALE.

Chronique dramatique et musicale. 123, 253, 313

MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

Pages.

Académie royale de dessin, sculpture et architecture de la ville de Gand. — Exposition triennale. 126

Association Rhénane pour l'encouragement des beaux-arts. — Appel aux artistes pour l'exposition de 1850 126

Société de peinture à Rotterdam. — Programme de l'exposition de tableaux de 1850. . . 128

Exposition de l'industrie à Londres. . . . 129

Exposition de tableaux et d'autres objets d'art, à Bruges, en 1850. — Programme. . . 185

Exposition de l'industrie à Londres, en 1851. — Avis sur des dessins pour des médailles. 254

AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES PLANCHES ET DE LA MUSIQUE.

PLANCHES.

	Peintres ou statuaires.	Graveurs ou lithographes.	En regard de la page.
Famille et pêcheurs de Blankenbergh,	MM. GALLAIT,	MM. GALLAIT, ...	Titre.
Lisière de forêt,	A. ANASTASI,	H. HARPIGNIES, ...	68
Esclave nubienne,	PORTAELS,	BILLOIN, ...	72
Chaumières à Roisin,	HARPIGNIES,	HARPIGNIES, ...	89
Crépuscule,	KINDERMANS,	FOURMOIS, ...	131
Plus fidèle qu'heureux,	J. STEVENS,	J. STEVENS, ...	171
Le Convoi,	JOSEPH LIES,	CH. BILLOIN, ...	175
Environs de Roisin,	HARPIGNIES,	HARPIGNIES, ...	184
Paris : minuit,	W. VERTOMMEN,	W. VERTOMMEN, ...	188
Le Savoyard,	JULES DE SENEZCOURT,	VERTOMMEN, ...	234
Le chien du prisonnier,	JOSEPH STEVENS,	CH. BILLOIN, ...	235
Souvenir du canton de Neuchâtel,	A. ROBERT,	FOURMOIS, ...	255
La Morte,	GALLAIT,	SCHUBERT, ...	295

MUSIQUE.

Aimée, polka, par M. Morel ; *Irka,* redowa, par M. Léon Jouret. 391

ERRATA :

A la 19e ligne de la page 189, au lieu de: Les *étoiles* qui brillent le plus; lisez: Les *astres* qui brillent le plus.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google